VOYAGE

EN CHINE

AVIS IMPORTANT

L'auteur et l'éditeur de cet ouvrage se réservent le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons ou toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Le dépôt légal de l'ouvrage a été fait à Paris, au ministère de la police générale, et toutes les formalités prescrites par les traités sont remplies dans les divers Etats avec lesquels la France a conclu des conventions littéraires.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

VOYAGE
EN CHINE

ET DANS

LES MERS ET ARCHIPELS DE CET EMPIRE

PENDANT LES ANNÉES

1847-1848-1849-1850

PAR

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

Capitaine, commandant la corvette La Bayonnaise, expédiée par le Gouvernement français dans ces parages,

AVEC UNE BELLE CARTE GRAVÉE SUR ACIER

I

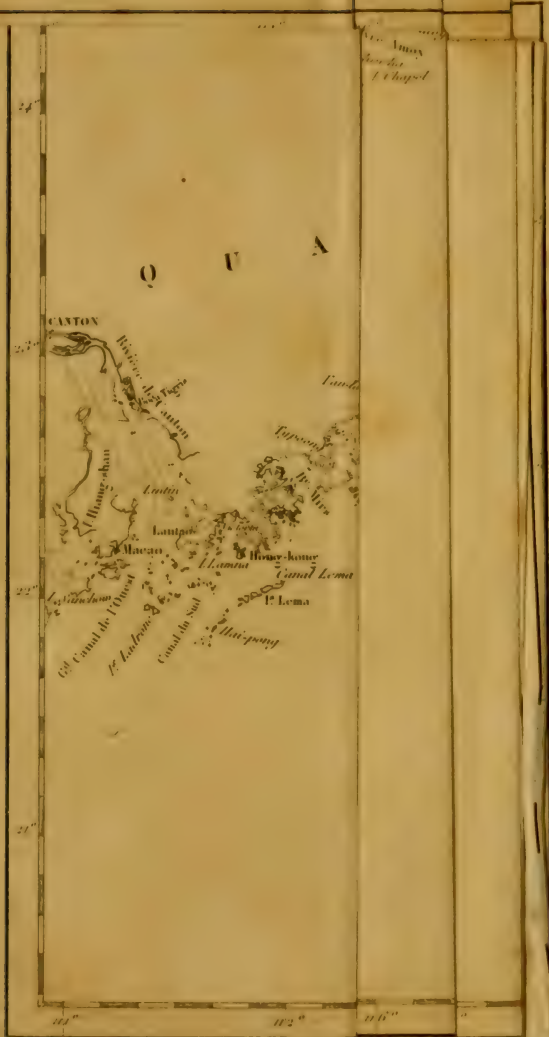
PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, RUE DE LILLE

1854

L'auteur et l'éditeur de cet ouvrage se réservent le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues.

CARTE
DES CÔTES DE CHINE
DE CANTON À L'EMBOUCHURE DU YANG-TSE-KIANG

[illegible]



Gravé par V. Nicolas

VOYAGE EN CHINE

SOUVENIRS D'UNE STATION DANS LES MERS DE L'INDO-CHINE.

CHAPITRE PREMIER.

Traversée de France en Chine, à contre-mousson. — Relâche à Amboine.

Le 24 avril 1847, la corvette *la Bayonnaise* quittait la rade de Cherbourg pour se rendre dans les mers de Chine, où elle devait transporter le personnel du nouveau poste diplomatique créé à Canton. Construite sur les plans d'un habile ingénieur, M. de Moras, *la Bayonnaise* semblait faite pour la navigation des mers orageuses dont elle devait affronter les périls. Elle portait sans fléchir vingt-huit canons obusiers et un équipage de deux cent quarante hommes ; un tirant d'eau peu considérable lui ouvrait l'accès des mouillages qui eussent été fermés à une frégate ; une mâture solidement assujettie à ses larges flancs lui permettait de défier sans crainte les grains et les rafales ; sa marche supérieure lui promettait de lutter avec succès contre les vents contraires. Souple et docile comme un cheval de race, on éprouvait à la guider, dans un détroit sinueux, ou à travers les

embarras d'une rade encombrée de navires, je ne sais quelle secrète émotion de plaisir jaloux et de fierté satisfaite.

L'architecture navale a fait d'immenses progrès depuis un demi-siècle, et ces progrès, en abrégeant la durée des plus longs voyages, ont favorisé le développement des relations commerciales entre les contrées de l'Occident et les lointains rivages du Céleste Empire. Quelques années avant la révolution de 89, lorsque la France et l'Angleterre se disputaient encore la prépondérance sur les côtes de l'Inde, les navires qui se rendaient à Canton par le cap de Bonne-Espérance, partis dans les premiers jours de janvier, n'étaient de retour en Europe qu'au mois de juin de l'année suivante. Il fallait dix-huit mois, en y comprenant les relâches, pour accomplir ce double voyage. On avait grand soin alors de s'assurer le secours des vents périodiques qui conduisent les navires arabes des côtes orientales de l'Afrique aux rivages de l'Indoustan, et les jonques chinoises des bords du Céleste Empire à la presqu'île de Malacca. Ces courants atmosphériques, qui, sous le nom de moussons, font sentir leur influence alternative jusqu'aux îles Mariannes et jusqu'aux côtes du Japon, fixaient invariablement l'époque à laquelle on devait se diriger vers Canton ou vers l'Europe. Profitant de la mousson qui, de la mi-mai aux premiers jours d'octobre, souffle du sud-ouest, on arrivait en Chine au mois d'août ou au mois de septembre; on en repartait avant la fin de février avec les vents du nord-est, qui règnent pendant le reste de l'année dans ces parages. Les cinq mille lieues qui séparent l'Europe de la Chine sont franchies aujourd'hui en moins de quatre mois. On a vu des bâtiments américains expédiés de Canton atteindre en quatre-vingt-dix jours les ports des États-Unis. Pour ces navires rapides, le cours régu-

lier des moussons est un bienfait presque superflu ; il fût devenu une entrave, si une heureuse audace n'eût dédaigné les règles auxquelles le commerce européen avait, pendant près de deux siècles, assujetti ses opérations. Les *clippers*, ces hardis contrebandiers qui transportent l'opium du Bengale dans les mers de Chine, ont appris les premiers à braver la mousson contraire. Les navires de guerre et les bâtiments qui se livrent à un commerce plus régulier ont cherché une route moins directe, mais plus sûre : ils ont su découvrir, en pénétrant dans l'océan Pacifique par un des détroits voisins de l'équateur, le moyen non plus de vaincre, mais de tourner la mousson.

Le ministre de la marine avait pressé le départ de *la Bayonnaise* dans l'espoir que cette corvette pourrait arriver dans les mers de Chine avant la fin de la saison favorable ; retardés par diverses missions qui modifièrent notre itinéraire, obligés de toucher à Lisbonne et au Brésil, nous n'arrivâmes au cap de Bonne-Espérance qu'à la fin du mois d'août, et n'en partîmes que le 8 septembre 1847. Pour accomplir le voyage à contre-mousson qu'il nous fallait entreprendre, nous choisîmes la route indirecte qu'adoptent généralement les navires de guerre. Un long circuit devait nous épargner la lutte obstinée à laquelle se résignent les *clippers ;* mais, pour gagner la Chine par cette voie détournée, il fallait atteindre d'abord l'océan Pacifique.

On sait que cette immense nappe d'eau, incessamment poussée vers l'Occident par les vents alizés, rencontre, avant d'atteindre les rivages de l'Asie, une chaîne d'îles à peine interrompue par d'étroits passages, barrière opposée, dès les premiers âges du monde, à sa vague majestueuse, et qui semble destinée à en amortir le choc. Des bords de la Nouvelle-Hollande à l'île Formose, on

voit se développer successivement, vers le nord-ouest, la Nouvelle-Guinée, les îles de Gillolo et de Morty, le groupe des Tulour, les côtes abruptes de Mindanao, de Samar, de Luçon, et enfin, dernier effort de cette convulsion plutonienne, la chaîne des Babuyanes et des Bashis. Une branche distincte de ce vaste système relie de l'est à l'ouest les côtes de la Nouvelle-Hollande à celles de la presqu'île malaise, et offre à l'océan Austral une barrière semblable à celle qui repousse les flots de l'océan Pacifique. Timor, Java et Sumatra sont les principaux éléments de ce groupe, et forment, avec le vaste embranchement dirigé vers le nord, l'enceinte générale des mers de l'Indo-Chine. Pour se rendre à Macao, *la Bayonnaise*, en partant du cap de Bonne-Espérance, devait donc se diriger sur l'île de Timor, pénétrer dans l'océan Pacifique en passant au nord ou au sud de Gillolo, s'avancer vers l'est à l'aide des brises variables qui règnent sous l'équateur, et venir de nouveau couper l'immense barrière près des îles Bashis, quand elle se serait placée par ce détour au vent du port qui était le but de son voyage.

Le 19 octobre, vigoureusement poussés jusqu'alors par les vents d'ouest, nous avions dépassé la hauteur de la Nouvelle-Hollande; le 25, nous avions atteint le détroit qui sépare Timor de l'île d'Ombay. Aux grandes brises des mers australes avait succédé le souffle irrégulier d'une mousson encore incertaine. Nous n'avancions plus que lentement sur une mer presque immobile. La grande île de Timor étendait à notre droite la placide majesté et les lignes régulières de ses coteaux chargés d'une sombre verdure; à notre gauche, les pics volcaniques de Florès, de Lomblen, de Panthar et d'Ombay dressaient leurs cônes de lave au-dessus des nuages effilés qu'on voyait errer dans les plis de la montagne et se suspendre aux lèvres des cratères. Il n'eût fallu qu'un jour pour fran-

chir ce passage ; mais des courants contraires nous disputaient avec obstination le terrain que nous avions gagné. Chaque heure de calme nous ramenait de trois milles en arrière. Nos vœux impatients appelaient vainement la brise qui semblait souvent frémir à l'horizon et s'éteignait avant d'avoir pu arriver jusqu'à nous. Du haut du zénith, le soleil versait une épaisse langueur sur la nature entière. Les vents mêmes semblaient frappés de léthargie. Quelquefois, pendant les nuits brûlantes, longues nuits d'insomnie et d'agitation, nos voiles se gonflaient sous un souffle inespéré : une joyeuse écume scintillait sous la proue ; l'onde phosphorescente fuyait le long du bord ou heurtait gaiement la joue du navire ; puis, au moment le plus inattendu, ce murmure des vagues mourait soudain ; les lourdes voiles s'affaissaient sur elles-mêmes, l'Océan reflétait de nouveau les mille clartés du ciel, et, quand le jour venait à paraître, nos premiers regards rencontraient encore le morne aspect de ces sommets noirâtres qui dessinaient toujours leur silhouette gigantesque sur l'azur immaculé de l'éther. Ces calmes désespérants triomphèrent de notre constance, et le 1er novembre, lassés d'une lutte ingrate, nous vînmes jeter l'ancre sur la côte de Timor, devant l'établissement portugais de Batou-Guédé.

Cet établissement est peut-être le plus humble débris qu'ait laissé en s'écroulant le vaste empire si glorieusement fondé au delà des mers par l'épée des Albuquerque et des Juan de Castro. A quelques mètres de la plage, dont la courbe insensible marque entre deux pointes basses et boisées une baie peu profonde, quelques pierres madréporiques assemblées sans ciment protégent de leur modeste enceinte le toit de feuillage du gouverneur. Deux canons de fonte, qui doivent avoir figuré aux siéges de Diù et d'Ormuz, sont braqués vers la mer. Ces reliques

vénérables partagent, avec quelques escopettes confiées à une demi-douzaine de soldats indigènes, l'honneur de faire respecter par les baleiniers anglais ou américains l'étendard de dona Maria et les ambitieuses armoiries d'Emmanuel. Vers le milieu du XVIIe siècle, le Portugal fut contraint de céder aux Hollandais ses plus riches conquêtes. Il ne lui resta dans les mers de l'Indo-Chine que l'île de Solor et la partie orientale de Timor. Dans cette dernière île, les chefs les plus influents s'étaient convertis, dès l'année 1630, à la foi catholique, et ce lien moral a suffi, malgré les efforts réitérés de la Hollande, pour maintenir sous la domination portugaise la majeure partie de la population. Le pavillon des Pays-Bas flotte sur le fort de Coupang ; le drapeau du Portugal est encore arboré sur les murs de Dilly et sur ceux de Batou-Guédé.

Bien qu'on évalue à près de cinq cent mille âmes la population de Timor, cette île n'occupe qu'une place insignifiante dans le commerce général de l'Archipel indien. Les colons chinois établis sur la côte se chargent d'expédier à Java ou à Singapore le *tripany* que recueillent les pêcheurs de Célèbes, la cire et le bois de sandal que fournissent aux habitants les forêts de l'intérieur. L'active industrie des Européens ne stimule point ici, comme à Java, le labeur indigène, et c'est à l'exportation de ces produits peu importants que se borne le commerce d'une île presque aussi vaste que la Sardaigne ou la Sicile. Dans ces contrées brûlantes, la flore tropicale déploie sans relâche sa magnificence inépuisable. Les champs ne connaissent pas les teintes jaunes et flétries de l'automne ; ils ne voient pas non plus des milliers de bourgeons éclore sous la tiède haleine du printemps ; mais à chaque heure du jour, à chaque instant de l'année, on peut entendre l'éternel murmure de la végétation. Le sein fécond de la terre est toujours gonflé de la

même ardeur désordonnée, ardeur infructueuse ou funeste, si la main de l'homme ne la contient et ne la dirige. Partout où cette nature luxuriante est livrée à elle-même, elle ne présente bientôt qu'un dédale inextricable. Le rivage est couvert de palétuviers qui s'avancent vers la mer comme une troupe de dryades prêtes à s'élancer dans les flots; on essayerait vainement de se frayer un chemin à travers ces arbres touffus, au milieu de ces racines traçantes qui s'unissent pour défier les efforts de la vague. La montagne est couronnée de géants séculaires dont le dôme impénétrable intercepte les rayons du jour. Là, entre les vieux troncs chargés d'orchidées, d'innombrables rejetons ouvrent comme des corbeilles leurs palmes épanouies ou font jaillir de terre une tige impatiente. Sous ces voûtes confuses, les lianes et les convolvulus jettent d'une branche à l'autre leurs festons et enlacent la forêt de leurs mille guirlandes. Il faut que l'incendie balaye cet opulent désordre, que les touffes du bambou au feuillage aérien, le ricin aux capsules épineuses ou l'hibiscus aux fleurs de pourpre entourent d'une haie protectrice la portion de terrain destinée à la culture, pour que le bananier vienne ombrager de ses larges feuilles la cabane de l'Indien, pour qu'auprès de l'aréquier au tronc svelte et inflexible, du papayer à la tige laiteuse, le cocotier incline sous la brise son panache verdoyant et ses coupes toujours pleines.

A Batou-Guédé, les habitants n'ont défriché qu'une zone étroite qui s'étend le long du rivage. Dès que cette zone est franchie, on se trouve au milieu d'une forêt vierge. Un magique spectacle s'offre alors à la vue. Le figuier des banians, le jaquier aux feuilles digitées, le cassier aux grappes roses et aux siliques monstrueuses, bordent la lisière du bois et mêlent les teintes variées, la bizarre découpure de leur feuillage aux masses sombres

et uniformes des lataniers ou des cycas. Les kakatoès à huppe jaune peuplent l'abri touffu des tamariniers et les cimes des canaris gigantesques; les pigeons s'ébattent au milieu des muscadiers sauvages; les loris, au plumage de carmin et d'azur, se bercent doucement sur les longs pétioles des palmiers, tandis qu'autour des régimes naissants voltigent les nombreux essaims des guêpiers et des souimangas, joyaux vivants qui insèrent leurs becs recourbés jusqu'au fond des corolles tubulaires pour y chercher les insectes et le miel des fleurs.

Au milieu de tout cet éclat, au milieu de cette splendeur animée de la création, bien des cœurs cependant restent froids et s'étonnent de n'emporter d'un pareil spectacle que des impressions peu profondes. C'est qu'il manque à ces régions du soleil, à ces îles fantastiques de l'archipel d'Asie, le charme mystérieux qui n'appartient qu'à l'histoire. Timor a vu des collisions sanglantes mettre souvent aux mains de ses tribus guerrières la sagaie et la sarbacane aux flèches empoisonnées ; mais ces obscures iliades n'ont point trouvé d'Homère, et la lyre des rapsodes n'a pas sauvé la mémoire des Achilles qu'ont vus naître les sauvages provinces de Koutoubava ou d'Amanoubang. Nulle ombre auguste n'erre sous ces ombrages; nul débris n'y redit les choses du passé; la rêverie n'a point de prise sur cette terre où les hommes tombent et se renouvellent comme les feuilles desséchées des arbres: le sol reste muet, car il est sans souvenir.

Quelques jours employés à visiter les environs de Batou-Guédé devaient facilement épuiser l'intérêt qui pouvait s'attacher à une pareille relâche. Dès que l'aspect du ciel vint nous promettre des chances de navigation plus favorables, nous nous hâtâmes de déployer nos voiles et de reprendre la mer. Le 3 novembre, favorisés par un violent orage, nous franchîmes, au milieu de la nuit, le

détroit d'Ombay, et, doublant les îles de Pulo-Cambing et de Wetta, nous nous dirigeâmes vers la rade d'Amboine, étape presque inévitable d'un voyage de Chine à contre-mousson. C'est à Amboine que la Hollande a placé le chef-lieu du gouvernement des Moluques. Cette province des Indes néerlandaises comprend de vastes territoires qui n'ont jamais été défrichés et quelques îles d'une étendue peu considérable, mais qui ont depuis longtemps subi la culture. L'île d'Amboine est spécialement affectée à la production du girofle, les îles Banda sont exclusivement plantées de muscadiers. Ternate et Tidor, où résident les deux princes indigènes dont les peuples des Moluques reconnaissent encore le pouvoir, sont plutôt des centres politiques que des établissements agricoles. Céram, Bourou, Oby, Batchian, Mysole, Waigiou, Salawatty, situées au sud de l'équateur, Morty et Gillolo, placées au nord de la ligne équinoxiale, offrent, sur un espace de soixante et un mille kilomètres carrés, — la valeur de dix départements français, — des terrains entièrement vierges et des forêts presque impénétrables.

On sait par quels prodiges de ténacité les marchands des Provinces-Unies réussirent à fonder, vers le milieu du XVIIe siècle, cet empire colonial qui semble fait pour rivaliser un jour avec l'Inde anglaise, et dont les Moluques ne sont plus qu'une des annexes les moins importantes. D'abord rançonnés par les souverains et les chefs indigènes, desservis par les intrigues des Portugais, inquiétés, égorgés par des populations perfides, ils finirent par s'insinuer habilement dans les querelles de ces princes malais, plus occupés de se nuire que de repousser de concert les envahissements des puissances européennes. Bientôt ces marchands se montrèrent avec des forces imposantes dans les mers de l'Archipel indien. Les immenses profits qu'ils retiraient de leurs expéditions commerciales,

ils les employèrent à équiper des escadres. Les Portugais, les Espagnols, les Anglais eux-mêmes, durent renoncer à leur disputer une prépondérance affermie par de nombreuses victoires. Ce fut alors que les Hollandais imposèrent aux sultans des Moluques la dure condition de ne plus commercer qu'avec eux et de faire détruire tous les arbres à épices qui croissaient ailleurs qu'à Banda et à Amboine. La domination de la compagnie, pendant plus d'un siècle, fut à peine ébranlée par quelques soulèvements partiels, et lorsque après la paix de 1815 la Hollande rentra en possession des colonies qu'elle avait perdues pendant la guerre, elle trouva des princes dociles et des peuples indifférents tout disposés à reprendre leur ancien joug.

L'île d'Amboine se compose de deux péninsules montueuses, Hitou et Leytimor, qui convergent l'une vers l'autre et vont s'unir près de leur extrémité orientale par un isthme de sable dont la largeur ne dépasse pas sept cents mètres. Entre ces murailles de basalte renversées par un déchirement souterrain s'étend la vaste baie d'Amboine. L'ancre n'atteindrait pas le fond au milieu de ce canal : la profondeur de l'eau y est trop grande. Les aspérités des rives offrent seules quelques plateaux de peu d'étendue. C'est sur ces plateaux qu'il faut mouiller. Le meilleur mouillage, situé près de la côte méridionale, est commandé par le fort Vittoria, que les Portugais avaient bâti dans les premières années du XVIe siècle, et dont les Hollandais s'emparèrent en 1605. Ce fut sous les murs de ce fort que *la Bayonnaise* vint jeter l'ancre le 7 novembre, quatre jours après avoir quitté la baie de Batou-Guédé.

Les Hollandais attachaient jadis une importance extrême à éloigner les étrangers de leurs possessions coloniales, et surtout des ports des Moluques; mais, depuis

cinquante ans, l'administration ombrageuse de la compagnie des Indes a fait place au gouvernement direct de l'État. L'île d'Amboine a cessé d'être le jardin des Hespérides. L'arrivée d'un bâtiment de guerre, loin d'y être un sujet d'alarmes, n'est plus qu'une occasion avidement saisie de déployer dans tout son éclat la noble et gracieuse hospitalité des colonies néerlandaises. L'ancre touchait à peine le fond, nos voiles pendaient encore en festons sous les vergues, que déjà les officiers et les employés civils d'Amboine s'empressaient à bord de *la Bayonnaise*. Sur tous les points où s'était jusqu'alors arrêtée notre corvette, à Lisbonne, à Ténériffe, à Bahia, au cap de Bonne-Espérance, notre qualité d'étrangers avait suffi pour nous assurer une réception empressée et bienveillante. A Amboine, ce ne fut point comme des étrangers, ce fut comme des compatriotes, que l'on nous accueillit. Là, pour la première fois, nous rencontrâmes, sur les riches domaines que son courage a conquis et que son industrie féconde, ce peuple qu'en dépit des événements politiques une invincible sympathie attire encore vers la France. A quatre mille lieues de notre pays, nous nous retrouvâmes au milieu d'officiers qui savaient toutes nos gloires et se plaisaient à les redire, qui vivaient de notre vie intellectuelle, ne goûtaient que nos idées et notre littérature, ne parlaient avec plaisir que notre langue. Si nous devions juger de tous les Hollandais par ceux que nous avons rencontrés dans les mers de l'Indo-Chine, nulle part la France ne trouverait des alliés plus dévoués et plus sympathiques que sur les bords de l'Escaut et de la Meuse.

La population d'Amboine est peu considérable. On compte à peu près trente mille habitants, répandus dans les deux péninsules, et, sur ce nombre, la ville seule renferme plus de huit mille âmes. Cette ville, composée de

trois quartiers distincts, est complétement masquée du côté de la mer par la vaste enceinte du fort Vittoria. Pour y arriver, il faut traverser la forteresse, qui elle-même est une ville à part. En face de cette cité militaire s'étend la ville européenne, avec ses blanches maisons précédées de leurs frais portiques ; à gauche se pressent, au milieu des ombrages touffus et sur les deux rives d'un ruisseau qui va se perdre à la mer, les chaumières de bambou des Malais ; à droite se développe le quartier ou *campong* qu'habitent les Chinois. Établis depuis plus de deux siècles à Amboine, où leur ingénieuse industrie, leurs habitudes laborieuses, leur singulière aptitude au commerce de détail, les rendaient pour la colonisation européenne de précieux auxiliaires, ces Chinois, issus de mères malaises, ne diffèrent en rien des sujets du Céleste Empire. Le type mongol ne s'est point altéré chez eux par le mélange inévitable d'une autre race. Les yeux n'ont pas perdu leur obliquité, la face a conservé ses saillies anguleuses, le teint est demeuré terne et blafard. Le sang chinois traverse les alliances étrangères comme le Rhône traverse le lac Léman. Ce peuple étrange semble marqué d'un sceau ineffaçable. Il garde dans l'émigration sa physionomie, son costume, ses instincts et ses mœurs. Soumis à un impôt personnel d'une piastre par tête, les Chinois d'Amboine n'ont pas de rapports directs avec les autorités de la colonie. C'est un Chinois qui est chargé de la police du *campong*. Ce chef porte le titre de capitaine et reçoit du magistrat civil les ordres qu'il doit faire exécuter par ses compatriotes. Le quartier chinois offre un curieux coup d'œil, quand le soir les lanternes en papier peint illuminent d'un bout à l'autre ses longues rues parallèles à la mer. Chaque maison semble ouverte aux regards indiscrets des passants ; mais un écran posé au milieu du vestibule protége, sans gêner la circulation de l'air, les mys-

tères de la vie domestique. Dès qu'on a franchi cet écran, au fond d'une vaste pièce apparaît une statuette au ventre rebondi et au visage enflammé, devant laquelle brûle l'encens inépuisable des bâtonnets odorants. Cet autel est celui des dieux lares : il rappelle au Chinois la patrie absente. D'autres autels sont consacrés aux aïeux. Des tasses de thé, des fruits secs, des parfums sont offerts chaque jour à ces mânes vénérées par la piété des générations qui se succèdent.

L'activité de la race chinoise fait mieux ressortir encore la mollesse apathique des autres habitants de la zone torride. Les naturels d'Amboine sont avant tout paresseux et ennemis du travail. Quand ils ont cuit sous la cendre un gâteau fabriqué avec la moelle du palmier à sagou, quand ils ont recueilli dans un tube de bambou la séve abondante que distillent les pédoncules d'une autre espèce de palmier, le *sagouer*, — ils n'envient rien des superfluités de ce monde et ne connaissent de jouissance réelle que le repos. Si vous pénétrez au milieu du *campong* pittoresque qu'ils habitent, vous les verrez accroupis sur le seuil de leur demeure ou à l'ombre des bananiers de leur jardin. Là, oublieux du passé et indifférent à l'avenir, le Malais savoure lentement et dans un demi-sommeil le bonheur inappréciable de l'oisiveté. Il ne s'arrache à cette torpeur que pour aller promener une ligne indolente sur les bords poissonneux de la mer, ou, s'il est musulman, pour aller se livrer, dans le bassin ombragé de Batou-Méra, aux ablutions commandées par les préceptes de Mahomet. Le jour où ce peuple cesserait d'obéir à la pression étrangère, le jour où chaque village, maintenant rangé sous les lois d'un chef indigène percepteur d'impôts et inspecteur de culture, serait libre de négliger les girofliers qu'il a plantés, Amboine verrait bientôt ses montagnes envahies par la végétation déréglée des tropiques.

Dans un pays où la tige des arbres produit sans culture une moisson inépuisable, où chaque tronc de sagoutier contient la subsistance d'un homme pour six mois, il n'y a que la contrainte qui puisse vaincre la langueur qu'inspire le climat, il n'y a que le labeur forcé qui puisse mettre à profit la fécondité merveilleuse de la terre. Si les Hollandais ont obtenu dans l'exploitation de l'Archipel indien les étonnants résultats qui font depuis quelques années l'envie de l'Angleterre et l'admiration de l'Europe, s'ils ont fertilisé le sol sans soulever les populations, c'est que leur esprit froid et méthodique, leur flegme affectueux semblait les désigner, dans les vues de la Providence, pour mesurer à ces natures indolentes et passives la tâche modérée, mais inflexible, de chaque jour.

Les habitants d'Amboine, comme ceux de Timor, comme la plupart des insulaires de l'Archipel indien, offrent dans leur physionomie, leur langage, leurs instincts, tous les caractères qui peuvent indiquer une origine malaise. Les tribus dispersées de cette grande famille, à laquelle, malgré son rôle subalterne, il faut encore assigner une place importante sur le globe, se distinguent des races aborigènes, qu'elles ont refoulées dans les montagnes, par des traits plus délicats, par un teint plus clair, par la souplesse de leur chevelure, qui contraste avec les cheveux crépus et incultes des Papous et des Harfours. Les Malais ont l'imagination vive et gracieuse : la poésie exerce sur eux son prestige. La musique leur rend légers les travaux les plus pénibles, car leur oreille délicate en saisit avec une étonnante facilité les intonations et la cadence. Il suffit que le tam-tam retentisse, que le gong, frappé en mesure, mêle à ce bruit sourd ses sons argentins, pour que les rameurs qui font voler les grandes pirogues aux toits de bambou et aux doubles balan-

ciers sur les eaux paisibles de la rade, oublient à l'instant leurs fatigues et retrouvent leur ardeur.

Après avoir visité la ville, notre premier soin fut de parcourir les rivages de la baie. Les bosquets de cocotiers, de sagoutiers, de litchis s'y pressent jusque sur la plage ; mais au premier rang brillent ces magnifiques arbres aux feuilles charnues (1), dont les fruits broyés et jetés dans l'eau enivrent le poisson, et dont les grandes fleurs laissent pendre du sein des calices épanouis leurs longs filets de pourpre. Tous ces arbres sembleraient sortir de la mer, si un sable fin et blanc n'invitait partout le pied du baigneur, et ne séparait du bleu saphir des flots les masses verdoyantes derrière lesquelles apparaissent par de rares échappées les cabanes des Malais ou les pittoresques villas des habitants d'Amboine. Ces villas, bâties sur la rive septentrionale pour aspirer la délicieuse fraîcheur des brises du large, ont toute la simplicité d'une maison rustique. Les branches des sagoutiers en ont formé les planchers et les murailles ; les feuilles des palmiers, enfilées sur des tringles de bambou, en composent la couverture, et remplacent le chaume employé dans nos campagnes.

Quand les bords de la baie n'eurent plus pour nous de mystères, nous songeâmes à gravir les montagnes ; au jour fixé, nous nous trouvâmes tous réunis, dès six heures du matin, chez le résident d'Amboine. Quarante chaises à porteurs nous attendaient. A Bahia, où nous avions déjà fait l'épreuve de ce mode de transport, deux vigoureux nègres de la côte d'Afrique suffisent pour promener d'un pas magistral et grave la lourde *cadera* aux allures solennelles. A Amboine, les brancards de bambou pèsent à la fois sur huit ou dix épaules ; mais il faut voir avec

(1) *Barringtonia speciosa.*

quelle prodigieuse rapidité cet attelage humain fait voler à travers les montagnes le fauteuil ainsi transformé en tilbury ! Des chevaux lancés au galop ont moins de vitesse ; des chèvres ont le pied moins sûr : on dirait des fourmis s'empressant autour d'un fétu de paille. Ce fétu, les fourmis amboinaises le tournent et le retournent à leur gré, lui font franchir les torrents, descendre les collines, gravir les rochers, raser les précipices ; elles le transporteraient au besoin à la cime d'un cocotier. En tête de la colonne, un des chefs de la police indigène livrait à la brise les plis du drapeau hollandais. Près de lui, le tam-tam et le gong marquaient la cadence d'un chant improvisé, que psalmodiait d'une voix sonore notre porte-étendard et que toute la bande répétait en chœur : « Que les étrangers soient les bienvenus ! disait la chanson malaise. Nous avons beaucoup vu de ces pâles visages. Les Portugais sont venus les premiers ; ils ont été chassés par les Hollandais. Les Anglais se sont montrés à leur tour sur les rivages d'Amboine. Nous n'avons jamais connu les Français pour maîtres... Les meilleurs maîtres sont les Hollandais, nos bons pères les Hollandais ! *Balé ! balé ! yan ! balé ! balé ! batoutan !* » Et à ce dernier cri la chaise volait, comme si elle eût été enlevée par six vigoureux chevaux de poste. Nous avions ainsi dépassé le quartier chinois, franchi le ruisseau qui traverse Batou-Gadja, cette fraîche et délicieuse résidence du gouverneur ; notre immense cortége serpentait sur le flanc de la montagne. Pareille à je ne sais quelle diablerie fantastique, cette bruyante caravane s'étendait à perte de vue, s'amoindrissant peu à peu dans le lointain et finissant par disparaître au milieu des hautes herbes qui nous montaient jusqu'à mi-corps. En moins d'une heure, nous avions atteint le but de notre promenade, et nous pénétrions, à la clarté des torches, jusqu'au fond d'un long souterrain volcanique

dont les parois ont laissé suinter quelques infiltrations calcaires. A l'entrée de cette sombre caverne, devant le fronton couronné de fougères gigantesques, une élégante colonnade d'arbres au stipe élancé élevait, comme les piliers d'un portique athénien, ses faisceaux de palmes et ses chapiteaux de verdure ; un spectacle plus saisissant encore nous était réservé par nos guides. Non loin de la grotte que nous venions de quitter, le ruisseau de Batou-Gadja nous apparut soudain, descendant du sommet de la montagne, bondissant au milieu des rochers de basalte, se frayant un passage à travers les lianes qui embarrassaient son cours. Un large plateau poli par le frottement de l'onde recevait la cascade un instant apaisée. La nappe d'eau transparente s'écoulait alors sans écume et sans bruit et s'approchait par une pente insensible de l'abîme. Arrivée sur le bord du gouffre, elle écartait d'un dernier effort les branches vagabondes qui lui faisaient obstacle, et, plongeant d'un seul bond dans le vide, s'élançait impatiente vers le calme bassin qui devait l'engloutir dans ses profondeurs.

Il était dix heures quand nous rentrâmes à bord de la corvette, étourdis de tant de merveilles. C'était assez d'émotions pour un jour ; notre visite cependant était attendue dans un des villages de l'intérieur, et c'eût été mal reconnaître l'aimable empressement de nos hôtes que de vouloir nous soustraire à cette attention nouvelle. Nous nous remîmes donc en route vers quatre heures du soir. Les Malais qui portaient nos chaises avaient à gravir cette fois un sentier moins rude ; mais une température étouffante baignait de sueur leurs corps nus jusqu'à la ceinture. Nous nous sentions émus et honteux en voyant sur leurs épaules de bronze les rayons du soleil tomber presque d'aplomb et se réfléchir comme sur la surface polie d'un miroir. Ce n'est point en effet dès le

premier jour que l'on peut goûter sans remords les sensuelles douceurs de la vie orientale. La gaieté, la joyeuse émulation des hommes qui enduraient à cause de nous ces fatigues, la pensée que leur peine aurait bientôt son salaire, contribuèrent heureusement à calmer le trouble secret de notre conscience; et quand nous atteignîmes le terme de notre course, nous ne songions plus qu'à embrasser du regard la scène imposante qui se développait sous nos yeux.

Nous étions arrivés au sommet d'une de ces collines dont les croupes arrondies s'entassent l'une sur l'autre pour former la péninsule de Leytimor. De ce point culminant, on apercevait, au delà des jardins de Batou-Gadja, au delà des allées régulières de la ville, l'immense canal où *la Bayonnaise*, entourée d'un essaim de pirogues, semblait un cétacé monstrueux échoué sur la grève. Au fond des ravins, l'œil ne distinguait que quelques palmiers à demi étouffés sous les lianes qui les enlaçaient; mais sur le penchant des coteaux échelonnés, les girofliers au tronc pyramidal étendaient leurs riants quinconces, dont la brise faisait frissonner le feuillage mobile; les muscadiers apparaissaient au-dessus des haies d'agaves, et, sous leurs feuilles luisantes, les fruits aux valves charnues montraient en s'entr'ouvrant la noix parfumée que le macis enveloppe d'un réseau écarlate. Convoqués par le chef indigène du village, l'*orang-kaya*, les Malais se pressaient dans l'enceinte que fermaient d'un côté la maison commune, de l'autre les hangars sous lesquels devaient sécher le girofle et la muscade. Pour les habitants des tropiques, toute journée ravie à leurs travaux est un jour de fête. Une troupe choisie avait revêtu, en cette occasion, le costume de guerre des Céramois. La tête couverte d'un casque de bois peint que surmontait, comme un cimier, le corps déployé d'un oiseau de pa-

radis, le bras gauche passé dans les courroies du bouclier, la main droite armée du kris flamboyant, ces guerriers engagèrent, au son d'une musique étrange, un de ces combats simulés qui précédaient autrefois les expéditions sanglantes des Harfours. Un morion portugais, trophée précieusement conservé depuis plus de deux siècles, ornait le front du coryphée qui conduisait cette pyrrhique sauvage. Les danseurs, guidés par leur chef, se mêlaient ou s'évitaient avec une dextérité singulière. On voyait briller les kris, on entendait les boucliers se choquer en cadence : on eût dit une de ces mêlées barbares dont les montagnes de Bourou et de Céram sont encore le théâtre ; depuis longtemps cependant, les paisibles citoyens d'Amboine ne brandissent plus leurs kris que dans ces danses guerrières ; la civilisation les a définitivement conquis. Lorsque le tam-tam eut cessé de se faire entendre et que les danseurs haletants se furent retirés, nous pûmes juger de la sollicitude avec laquelle les Hollandais s'occupent de pacifier et d'instruire les populations dont la destinée leur a été confiée. Une vingtaine d'enfants étaient réunis dans l'école primaire où nous fûmes introduits. Nous admirâmes la netteté des caractères tracés par la main de ces bruns écoliers ; nous les entendîmes chanter en malais quelques versets de la Bible, et nous comprîmes sans peine le naïf orgueil dont semblait empreinte la physionomie de leur instituteur, mulâtre au teint de bistre, qui, pour un si grand jour, avait endossé l'habit noir de famille cher à tous les chrétiens amboinais.

L'établissement de ces écoles primaires n'est point de date récente ; ce fut la compagnie des Indes qui les fonda, vers la fin du XVIIIe siècle, en vue de propager dans l'île les principes du calvinisme. La population d'Amboine avait été convertie au mahométisme par les marchands javanais et par les conquérants venus de Ternate ; les re-

ligieux portugais lui avaient porté, à leur tour, la connaissance de l'Évangile. Les Hollandais trouvèrent donc à Amboine des musulmans et des chrétiens. Ces derniers, confirmés dans leurs priviléges et distingués des musulmans par leur costume, ne soupçonnèrent point qu'en se conformant aux pratiques religieuses de leurs nouveaux maîtres, ils abjuraient leurs anciennes croyances. Le calvinisme s'enrichit de ces conversions faciles, et la domination hollandaise se trouva assise à Amboine sur une base qui devait lui manquer partout ailleurs. Aussi cette colonie s'est-elle montrée, de tout temps, fort attachée à la métropole ; elle fournit encore aujourd'hui à l'armée des Indes ses meilleurs soldats. La Hollande cependant, avec sa circonspection habituelle, ne confie pas aux naturels d'Amboine la défense de leurs propres rivages ; elle préfère entretenir dans cette île une garnison javanaise et opposer à la foi douteuse de Java ou à la turbulence de Célèbes le dévouement des bataillons qu'elle recrute dans les Moluques.

Les villages d'Amboine, avec leurs humbles cases de bambou et de terre détrempée, sont tous entourés, comme celui que nous venions de visiter, d'immenses enclos destinés à la culture du girofle. L'exportation annuelle de cet embryon précieux est de cent cinquante mille kilogrammes, dont la valeur varie entre 6 et 700, 000 francs. Le gouvernement hollandais a fixé le prix auquel doit lui être livré le girofle cultivé par les naturels de l'île ; mais il ne s'empare pas de la récolte entière. Quand l'approvisionnement de ses magasins est assuré, il autorise les indigènes à vendre aux négociants, hollandais ou malais, seuls admis à commercer avec les Moluques, les épices dont il n'a point lui-même réclamé la livraison ; il se contente de prélever sur ces échanges un droit de 6 ou 12 pour 100.

Les heureux habitants d'Amboine ne connaissent point

d'autre industrie que la culture et la préparation du girofle. Ils naissent et meurent au milieu des parfums. Un giroflier planté le jour de leur naissance grandit avec eux et répand sur leurs dépouilles mortelles l'arome de ses fleurs. Il est deux arbres que l'idolâtrie n'eût point manqué de consacrer aux dieux tutélaires des Moluques : le giroflier et le sagoutier. Si les gracieuses fictions de la Grèce eussent été importées par quelque marchand phénicien jusque dans la Malaisie, Minerve aurait sans doute déposé à Amboine la branche d'olivier classique pour cueillir un de ces rameaux de giroflier tout diaprés de fleurs roses ou chargés de jaunes embryons ; Cérès eût, à son tour, arraché les blonds épis qui couronnent sa tête pour se faire un nouveau diadème d'une palme de sagoutier. Le sagoutier remplace pour les habitants d'Amboine le riz de Java et le manioc du Brésil. Notre journée n'eût donc point été complète, si nous n'eussions vu abattre un de ces palmiers, ouvrir ce large tronc tout rempli d'une fécule ligneuse et retirer, à l'aide d'une petite erminette de bambou, cette fécule que l'on verse dans un sac tissu de pétioles de cocotier : on agite ensuite ce sac dans un courant d'eau pour séparer rapidement des parties fibreuses le gluten nourricier, et on recueille ainsi, en moins d'une heure, près de deux cents kilogrammes de farine.

C'est par de pareils épisodes que chacune de nos journées se trouvait remplie ; mais le moment de quitter Amboine était arrivé. Nous avions renouvelé notre provision d'eau et nos vivres. Les symptômes de scorbut qui s'étaient manifestés à bord de la corvette depuis notre départ du cap de Bonne-Espérance avaient complétement disparu. Malgré les attentions dont on nous comblait, malgré les sollicitations employées pour nous retenir, nous demeurâmes inébranlables, et le jour de notre départ fut fixé

au 15 novembre. Il fallait d'ailleurs se hâter de fuir ces séduisants rivages avant qu'ils devinssent pestilentiels. Le temps n'est plus où le chef-lieu des Moluques était réputé pour la salubrité de son climat. A l'époque où Batavia méritait d'être appelée le tombeau des Européens, Amboine offrait aux employés de la compagnie ses asiles enchantés et son climat réparateur. C'est le séjour d'Amboine aujourd'hui que l'on redoute. Des tremblements de terre successifs, en bouleversant le sol de cette île, ont livré passage aux miasmes délétères qui s'y étaient accumulés pendant des siècles. Chaque année, des fièvres pernicieuses se déclarent dès le mois de décembre et exercent leurs impitoyables ravages jusqu'à la fin du mois d'août. L'année 1847 avait coûté à la garnison d'Amboine quatre officiers. Les deux années qui suivirent notre passage se montrèrent heureusement plus clémentes. Que le feu intérieur s'apaise dans les entrailles de cet archipel volcanique, et l'île d'Amboine, rendue à ses conditions premières, redeviendra peut-être ce qu'elle était quand le contre-amiral d'Entrecasteaux la visita en 1792, ce qu'elle nous parut encore pendant le court séjour que nous y fîmes: le paradis des Indes néerlandaises.

CHAPITRE II.

L'île de Ternate et la mer des Moluques. — Arrivée à Macao.

Le 15 novembre, avant que le soleil eût disparu sous l'horizon, *la Bayonnaise* avait doublé la dernière pointe de la baie d'Amboine. On nous avait prédit pour la traversée que nous allions entreprendre de nouvelles contrariétés. Tant que la mousson du nord-ouest ne serait pas franchement établie dans la mer de Java, nous devions nous attendre à des calmes obstinés dans la mer des Moluques. La première journée qui suivit notre départ fut, en effet, une journée perdue; le lendemain, une belle brise de sud nous fit franchir en quelques heures le canal qui sépare Bourou de Manipa. Nous découvrions dejà les îles Xulla, quand le vent tomba subitement; mais l'orage grondait encore sur les sommets de Céram, et nous espérions un prompt retour de la brise. Cet espoir fut bientôt déçu : les nuages amoncelés se dispersèrent, et le ciel reprit sa sérénité désespérante. Pendant douze jours, nous errâmes entre le groupe de Xulla et les îles Oby, sans cesse repoussés par les courants, dont les tourbillons sillonnaient le détroit de longues stries d'écume. Quelquefois, au milieu de la nuit, un cachalot se levait sous la poupe de la corvette, et faisait jaillir l'eau de ses évents; un *koro-koro* (1) traversait le canal en exci-

(1) Bateau malais.

tant les rameurs par les roulements cadencés du tam-tam : ces rares incidents troublaient seuls la monotonie des longues heures qui se succédaient dans l'impatience. Aucune voile ne se montrait autour de nous. Sur la mer silencieuse et déserte, on n'apercevait que quelques touffes d'agaves, ou quelques troncs d'arbres entraînés par les crues subites des rivières qui se jettent dans le golfe de Gorontalo. Notre persévérance cependant ne se démentait pas. Dès qu'une fraîcheur capricieuse enflait ses voiles hautes, *la Bayonnaise* s'éveillait soudain, et glissait vers Lissa-Matula ou vers Oby-Minor. Il nous semblait qu'une fois ces îles dépassées, le charme magique qui nous enchaînait serait rompu. Le 1er décembre, nous réussîmes enfin à sortir de ces détestables parages; mais les calmes et les courants contraires nous poursuivirent au delà du détroit d'Oby. Décidés à relâcher à Ternate pour laisser à la mousson le temps de s'établir, nous ne pûmes arriver à la hauteur de cette île que le 6 décembre. Nous avions fait quatre-vingt-dix lieues en vingt-un jours.

Le groupe volcanique situé entre la Calabre et la Sicile peut donner une idée de l'archipel qu'une vaste éruption a fait surgir sous l'équateur quelques milles en avant de la côte occidentale de Gillolo. Les cônes gigantesques de Ternate et de Tidor s'élèvent en regard l'un de l'autre, couronnés de cratères comme l'île de Stromboli. Un étroit passage sépare ces deux blocs de lave dont le front se perd dans les nuages à près de quatorze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous nous engageâmes sans hésiter dans cette passe qu'une brise de nord-est nous promettait de franchir en moins d'une heure; quand nous fûmes abrités par la terre, le vent ne tarda pas à nous abandonner : la marée, d'abord favorable, changea brusquement, et nous commençâmes à revenir sur nos pas en dépit de tous nos efforts. Pendant que nous étions

ainsi livrés à la merci des courants, une pirogue se détachait du rivage de Tidor et se dirigeait vers notre corvette. Dix Malais, nus jusqu'à la ceinture et coiffés du chapeau conique des Chinois, maniaient la pagaie avec ardeur et faisaient bondir sous leurs bras nerveux la nacelle dorée dont un élégant tendelet protégeait la poupe contre les rayons du soleil. Lorsqu'un souffle de vent écartait les rideaux qui pendaient du toit de la galère, deux blanches robes de femmes apparaissaient entre les rangs serrés des rameurs, deux fronts pâles et gracieux semblaient se pencher vers nous, et se rejetaient aussitôt en arrière. Cette suave apparition nous eût rappelé dans les mers de la Grèce les riantes théories qui voguaient vers Délos. Dans les eaux de Ternate, nous devions naturellement penser que le hasard propice nous avait placés sur la route de l'heureux sultan de Tidor ; mais les *dalems* des princes des Moluques ne renferment pas de ces fraîches houris, fleurs délicates du ciel de l'Occident, et plus la pirogue s'approchait, plus cette première supposition devenait improbable. Nos incertitudes furent bientôt dissipées : à quelques pieds de la corvette, les Malais, par un geste brusque et rapide, relevèrent leurs pagaies , et le riche Européen qui montait , avec sa fille et sa nièce, ce charmant bateau de plaisance se porta sur l'avant de la pirogue pour nous offrir ses services. Ancien marin, il voulut nous laisser un de ses rameurs, qu'il chargea de nous guider dans la passe jusqu'au moment où, ayant déposé sa famille à terre, il vint lui-même, à défaut de pilote, conduire pendant la nuit notre corvette au mouillage. Un pareil début faisait assez connaître quel accueil nous attendait à Ternate.

C'était pour nous une heureuse fortune que d'attein-

dre cette nouvelle relâche le 6 décembre. Nous savions que chaque année, à pareille époque, la fête du roi Guillaume réunissait dans les salons du résident le sultan de Ternate et les délégués du sultan de Tidor, contraints de déposer pour ce grand jour leurs inimitiés éternelles. Pressés par le résident d'assister à ce bal officiel, nous nous promîmes tous de n'y point manquer. Les formes avec lesquelles s'exerce le pouvoir de la Hollande sur les trois principaux groupes des Moluques rappellent encore les péripéties variées de la conquête et l'établissement du monopole commercial de la compagnie. A Amboine, où s'était concentrée la culture du girofle, on ne rencontre que des chefs de district servant d'intermédiaires entre les employés néerlandais et les naturels. Dans les îles Danda, consacrées à la culture de la muscade et dépeuplées par la guerre, l'exploitation du sol est confiée aux *convicts*, transportés de Java. L'administration est tout entière entre les mains des fonctionnaires européens. A Ternate, à Batchian, à Tidor, où il suffisait de proscrire la production des épices, la compagnie s'était contentée de s'attribuer une certaine portion du territoire pour y élever ses comptoirs et ses forts : le régime du protectorat remplace encore aujourd'hui dans ces trois îles le système du gouvernement direct. Cette combinaison permet à la Hollande d'étendre son influence sur d'immenses territoires, sans grever son budget d'occupations onéreuses. Les sultans de Ternate, de Tidor, de Batchian, se disputent sa bienveillance et s'inclinent devant ses décrets. A chacun d'eux, elle accorde annuellement une sorte de liste civile, chétif tribut destiné à carresser leur orgueil et à les consoler de la perte de leur indépendance. C'est au nom de ces princes rivaux, dont elle a pris soin d'apaiser les san-

glantes querelles, mais non d'éteindre les inimitiés, qu'elle règne sur l'archipel des Xulla, sur le nord de Célèbes, sur le groupe des Sanguir, comme sur la grande île de Gillolo, et qu'elle fait respecter sa puissance jusque sur les côtes inexplorées de la Nouvelle-Guinée.

Entre les nombreux descendants qui entourent les trois sultans des Moluques, une dépêche mystérieuse confiée au résident de Ternate a déjà désigné ceux qui recueilleront un jour l'héritage paternel. Tel est le droit que s'est réservé le gouvernement des Pays-Bas. A la dynastie légitime appartient la couronne; à la Hollande, la faculté de choisir celui des princes du sang qui doit la porter. Sûre de diriger à son gré ces sultans qu'elle fait asseoir elle même sur le trône, la Hollande a voulu leur laisser l'éclat extérieur et le prestige de la royauté. Loin d'affaiblir les ressorts des gouvernements indigènes, elle a donc, sur tous les points de son immense empire, respecté et raffermi la seule puissance morale qu'elle eût à sa disposition. Ambassadeur autorisé à parler en maître, le résident de Ternate doit adoucir autant que possible, par d'adroits ménagements et d'habiles égards, la rudesse de ses exigences. S'il veut accomplir avec succès sa mission, il faut que son langage ne trahisse jamais l'irritable impatience du proconsul; il faut, dans ces fantômes de rois, qu'il respecte l'heureuse fiction sur laquelle est basée l'organisation coloniale de l'Archipel indien. Les fonctionnaires hollandais ont une dignité froide qui leur permet de flatter la vanité des princes indigènes, sans descendre eux-mêmes du haut rang que leur assignent leurs vastes pouvoirs. C'est surtout dans les cérémonies publiques qu'ils affectent de prendre au sérieux ces souverains dépossédés, derrière

lesquels s'abrite encore la domination étrangère. La fête à laquelle on nous avait conviés devait mettre en présence le résident et le sultan de Ternate. Nous saisîmes avec empressement l'occasion de voir à l'œuvre, de prendre pour ainsi dire sur le fait la diplomatie néerlandaise.

Avant de pénétrer dans les salons du résident, on pouvait deviner qu'un hôte auguste y était attendu. Sur la route qui, du quartier européen, se dirige, à travers le *campong* chinois et les cabanes malaises, vers le palais du sultan, des tiges de bambou formaient, en se courbant, une longue avenue tout ornée de fragiles arcades; la résine du *dammer* flamboyait de toutes parts, et jetait au milieu des ténèbres ses lueurs fantastiques et ses clartés bleuâtres. La maison qu'habite le résident se compose d'un simple rez-de-chaussée; un large péristyle en couvre la façade. Ce portique étincelait du feu des bougies, protégées par des globes de verre contre le souffle capricieux de la brise. A huit heures, le tambour bat aux champs; les cymbales et les clarinettes retentissent. Précédé de ses gardes, qui portent encore l'antique panoplie des guerriers de Célèbes, le casque de fer et la cuirasse damasquinée, le sultan s'avançait dans une calèche découverte. Deux longues files de sujets enthousiastes traînaient au pas de course l'illustre représentant de la nationalité malaise. Parmi les femmes du sultan, il en est une que le gouvernement hollandais admet à partager avec son époux les honneurs du rang suprême. Compagne obligée du souverain de Ternate dans ses rares solennités, elle avait pris place à coté de lui. Les jeunes princesses suivaient le couple royal dans une seconde voiture. Dès que le tambour s'était fait entendre, le résident s'était empressé de franchir le seuil du vestibule. Il reçut le sultan

dans ses bras. Le programme de ces effusions est tracé d'avance. Si le résident négligeait le plus minutieux détail d'une étiquette qui a traversé les siècles dans sa curieuse intégrité, le sultan ne manquerait pas le lendemain de s'en plaindre. Aux yeux du souverain de Ternate, cet oubli serait une violation de ses priviléges, une atteinte portée aux droits de sa couronne par celui qu'il appelle respectueusement *son frère aîné*. Le résident, grave et solennel, ainsi que l'exigeait son rôle, fit asseoir le sultan devant une table dressée au fond du salon. Sur cette table, un plat d'argent ciselé, merveilleux travail d'un autre âge, contenait les feuilles de bétel, la chaux et les noix d'arek qu'il est d'usage d'offrir aux princes indigènes en pareille occasion. Le sultan pouvait dédaigner cette offrande, mais il n'eût pu se dispenser de tremper ses lèvres dans la coupe remplie d'eau que le résident lui fit apporter. Il garda cette eau quelque temps dans sa bouche avant de la rejeter dans un vase d'argent que lui présenta un de ses serviteurs. Dans les temps barbares où fut institué ce cérémonial, le poison, non moins que le fer, avait plus d'une fois délivré les princes malais de leurs ennemis : on avait donc témoigné une confiance sans réserve à son hôte, quand on avait accepté de ses mains un breuvage trop souvent apprêté par la trahison.

Le sultan de Ternate entrait dans sa soixante-cinquième année. Sous un réseau de rides, sa figure, moins brune que ne l'est ordinairement celle des Malais, présentait cependant le type écrasé de cette race : — le nez aplati, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses et ensanglantées de bétel. — La bienveillance du regard prêtait seule un certain charme à cet ensemble peu séduisant. On ne pouvait toutefois s'empêcher de sourire, à la

vue des bizarres oripeaux dont le sultan avait affublé sa personne. Un turban, monstrueux édifice enrichi de plumes et de pierreries, ceignait son front royal, qui semblait succomber sous tant de magnificence. Un habit de velours vert, d'où s'échappait un flot prétentieux de dentelles, chargeait de broderies fanées ses épaules déjà voûtées par l'âge ; des bas de soie et une culotte de casimir blanc frissonnaient autour de ses jambes amaigries, semblables aux tiges bifurquées du pandanus. La sultane suivait d'assez près son époux dans le sentier de la vie. Sa physionomie dure et sèche faisait encore mieux ressortir toute la bonhomie empreinte sur les traits du vieux souverain. Les jeunes princesses, groupées autour de l'épouse légitime du sultan, étaient vêtues comme elle d'une simple robe de mousseline blanche, à laquelle l'œil jaloux d'une mère aurait pu désirer plus d'ampleur. Cette étoffe légère dessinait imprudemment, dans un salon inondé de lumière, des contours habitués aux clartés discrètes du *dalem*. La *saya* péruvienne ne serre pas de plus près la taille élancée des femmes de Lima. Quelques-unes de ces jeunes filles ne manquaient ni de grâce ni de beauté. La pâleur cuivrée de leur teint s'alliait bien avec le long regard de ces grands yeux pensifs, dont aucun éclair ne troublait la sombre et impassible sérénité. Leur longue chevelure noire leur eût servi de voile, si elles eussent voulu la laisser retomber jusqu'à terre.

Après s'être livré, pendant quelques minutes, à notre muette contemplation, le sultan se retira dans une autre chambre ; mais il tarda peu à reparaître. Son front portait alors une couronne moins lourde, et ses souliers à boucles avaient fait place à des pantoufles de castor. L'étiquette exige que le résident ouvre le bal avec la sul-

tane, et que le souverain malais offre, à son tour, sa main brune au gant de soie d'une dame européenne. La musique a donné le signal. Les jeunes princes de Ternate, en uniforme d'officiers hollandais et la tête ceinte d'un turban de diverses couleurs, les princes rivaux de Tidor portant, avec l'uniforme militaire, le turban noir qui les distingue, les officiers de la garnison, en grande tenue, viennent se ranger sous le péristyle à la suite du sultan et du résident. Les dames s'arrêtent en face de leurs danseurs. La contredanse anglaise remplace, à Ternate, les quadrilles français. Le premier, le sultan parcourt, avec sa danseuse, cette longue galerie où la *saya* malaise se mêle aux volants de soie européens. Quelle légèreté, quelle souplesse dans le jarret a conservée ce vieux guerrier, blessé cependant à la jambe dans une des attaques que les Anglais dirigèrent, il y a quarante ans, contre Ternate ! quelle délicatesse dans les *jetés-battus* dont il sait égayer la maussaderie des *chassez-croisés* officiels ! Les Malais, accourus de tous les points de l'île, se pressaient en foule devant la maison du résident, pour assister au triomphe de leur maître, et subir, avec une joie naïve, l'irrésistible empire de sa grâce et de sa majesté. Bientôt, cependant, à ce spectacle étrange, succéda le coup d'œil d'un souper splendide. Une table de deux cents couverts était dressée sous un immense hangar, tout éblouissant de bougies et de fleurs. Les danseurs quittèrent la salle de bal pour s'asseoir à ce riche banquet. Vers la fin du souper, ce fut le sultan de Ternate qui se chargea de porter la santé du gouverneur de Java ; à l'un des princes de Tidor fut réservé le soin de porter celle du gouverneur des Moluques. Le résident, après avoir remercié, au nom du gouverneur général, les sultans de Tidor et de Ternate, rappela, dans un

long discours, tous les titres de ces illustres alliés à la bienveillance de la Hollande. Enfin, vers deux heures, le vieux souverain, accompagné de la sultane et suivi des princesses, reprit le chemin du *dalem*, les torches s'éteignirent et nous regagnâmes *la Bayonnaise*.

Avant de se retirer, le sultan de Ternate avait exprimé au résident le désir de nous recevoir dans son palais, et, deux jours après la fête du roi des Pays-Bas, les portes du *dalem* s'ouvraient devant nous. La civilisation demi-européenne, demi-barbare des Moluques, semblait se prêter complaisamment à nos études. Dans la cour extérieure, nous trouvâmes sous les armes la milice indigène et la garde d'honneur, composée de soldats européens, qui, placée par le gouvernement hollandais auprès du sultan, entoure constamment ce royal captif, et surveille ses moindres démarches. L'architecture du *dalem* offre un aspect monumental, qu'est loin de présenter la modeste demeure du résident de Ternate. C'est au bas d'un double perron aux nombreux degrés de lave que nous attendait le vieux sultan. Cet escalier nous conduisit, au milieu des sauvages fanfares d'une musique militaire, jusqu'à l'entrée du vestibule. Nous traversâmes cette première pièce sans nous y arrêter, et fûmes introduits dans un vaste salon, où de simples banquettes se trouvaient symétriquement rangées autour des murailles dont aucun ornement n'égayait la nudité. Les princes de l'Archipel indien ne connaissaient point de distraction plus agréable à offrir à leurs hôtes que celle d'un spectacle dont eux-mêmes ne se lassent jamais. Ils les feront assister, pendant des heures entières, aux danses symboliques, aux graves pantomimes par lesquelles les femmes de leurs *dalems*, mêlant à des pas lentement cadencés, un chant nasillard

et monotone, essayent, dit-on, de retracer les fabuleux épisodes des temps héroïques de la Malaisie. De riches diadèmes, des ceintures d'or massif garnies de pierres précieuses, attestent souvent l'oppulence du maître envié de ces bayadères. Le sultan de Ternate, dont le revenu le plus certain consiste dans la pension de 67,000 francs que lui paye annuellement le gouvernement hollandais, ne pouvait, dans l'entretien de son corps de ballet, égaler la somptuosité bien connue des régents de Java. Nous vîmes cependant apparaître douze danseuses vêtues de longues robes traînantes et coiffées d'un diadème bizarrre. Un tambour aux sons étouffés, une musette aux aigres accents, réglaient la marche et les évolutions des mystiques prêtresses, dont les mains répandaient d'invisibles pavots sur nos paupières appesanties. Je ne sais quel parfun s'associait à cette musique étrange pour seconder l'accablante uniformité de ces gestes magnétiques et de ces attitudes mesmériennes. Pendant que ces danseuses passaient et repassaient sous nos yeux, nous sentions nos cœurs défaillir, nous éprouvions un singulier mélange de lassitude et de dégoût dans lequel se trahissait l'influence d'un charme surnaturel. Est-ce dans cet assoupissement invincible, dans cette prostration involontaire de la pensée, qui réside pour les Malais l'attrait de ces pantomimes ? Recherchent-ils dans ce fastidieux spectacle les vagues sensations qu'ils savent rencontrer dans la lourde ivresse de l'opium ? Nous jugeâmes inutile de questionner à ce propos le sultan ou les jeunes princes qui nous entouraient ; mais il nous sembla que nous respirions plus à l'aise quand cette apparition funèbre glissa sans bruit hors de la salle et que nous vîmes les portes se refermer sur ces ombres échappées des antres du Ténare.

Heureusement, les successeurs de Magellan ont su trouver le chemin des Moluques, et la domination espagnole a laissé sa gracieuse empreinte à Ternate. A la lugubre cantilène des danseuses qui venaient de quitter la place, succédèrent tout à coup les notes vives et enjouées d'un air qui eût sans doute éveillé mille échos et fait vibrer mille guitares sur les bords du Guadalquivir. Vingt enfants, âgés de huit ou dix ans à peine, s'élancèrent à cet appel au milieu du salon. Armés d'un sabre de bois, coiffés d'un feutre noir dont les trois cornes déployaient les longues soies et les ailes touffues des oiseaux de paradis, ces charmants négrillons portaient l'ancien costume des hidalgos espagnols. Un robuste adolescent conduisait cette bande agile. C'était la célèbre danse de l'épée transportée sous l'équateur. Le cliquetis des sabres, l'écho du parquet résonnant sous les pieds nus des danseurs, animaient ces passes rapides ; on voyait les groupes brusquement rompus ou reformés se mêler et se séparer avec une dextérité singulière. Quelquefois cette armée de mirmidons se pressait autour de son capitaine et semblait lui jurer d'exterminer toutes les grues du Strymon ; puis, après ce serment martial, elle développait soudain son front de bataille et courait vers les rangs ennemis ou se dispersait pour mieux atteindre les fuyards. Il y avait toute une épopée dans cette danse guerrière qui eût remué le cœur d'Achille et fait tressaillir Fernand Cortez. Les invasions qui laissent d'aussi joyeuses traces après elles sont à demi justifiées. Les conquérants du XVIe siècle nous apparurent en ce jour environnés de poétiques souvenirs qui se mêlent encore à l'histoire de leurs combats chevaleresques et jettent un fantastique éclat sur la découverte de Nouveau-Monde.

Le thé qu'on vint servir interrompit ce curieux ballet. Un autre espoir nous avait conduits chez le sultan de Ternate. Il nous avait été donné d'entrevoir les contours extérieurs de cette monarchie qui semble se mouvoir, régulière et docile, dans l'étroite enceinte d'un manége. Nous eussions voulu cependant observer de plus près l'existence intime du *dalem*, savoir quelles distractions ou quels travaux occupent les longs loisirs de ces jeunes princes sevrés de la guerre, de ces jeunes filles sortant du tourbillon d'un bal pour rentrer dans le silence d'un cloître. Ces détails demeurèrent pour nous un mystère. Nous apprîmes cependant des officiers hollandais familiarisés par un long séjour dans les Indes avec les mœurs indigènes, que la règle la plus sévère régnait dans le *dalem*, que les princesses, sans être assujetties à se voiler le visage comme les femmes de Smyrne ou de Constantinople, n'en subissaient pas moins l'inexorable contrainte des lois de Mahomet. Protégée par la réclusion la plus absolue, leur chasteté se trouve encore placée sous la garde de tous les sujets musulmans, dont le fanatisme n'hésiterait point à punir la moindre atteinte portée à l'honneur de leur prince.

Quand le thé et les rafraîchissements eurent circulé autour de la salle, nous quittâmes le sultan pour ne plus le revoir. Notre attention jusqu'alors lui avait été exclusivement consacrée. Absorbés tout entiers dans la contemplation de ce vieux souverain, nous avions presque oublié de jeter les yeux sur son royaume. Ce ne fut qu'après cette nouvelle fête, qu'arrivés à Ternate depuis trois jours, nous songeâmes à parcourir une île qui méritait cependant moins d'indifférence. Le territoire de Ternate, habité par une population de sept mille âmes, est peu considérable. Les pentes adoucies du volcan entourent

d'une ceinture de bosquets et de champs cultivés le sommet au double cratère qui s'élance brusquement vers le ciel. Du côté du nord-est, la montagne est entièrement dépouillée de végétation ; de longs sillons noirâtres marquent encore la route qu'a suivie, en 1838, la lave incandescente. Du côté opposé et faisant face à l'île de Tidor, s'étend une longue allée plantée d'arbres que bordent les maisons de la ville européenne. En suivant cette avenue vers le nord, on traverse le marché où chaque soir, à la lueur des torches, les échoppes malaises étalent, avec le riz pimenté qu'enveloppent de larges feuilles de bananier, les divers produits de cette île féconde. C'est à la sortie du marché que le *campong* chinois déroule sa double rangée de boutiques et fait briller, dès que la nuit succède au jour, ses énormes lanternes de papier. Plus loin, le fort d'Orange développe parallèlement au rivage sa vaste enceinte rectangulaire, qui renferme les magasins et les logements de la garnison. Au delà du fort hollandais se déploie la ville malaise, dominée par le *dalem* du sultan et signalée par le toit à quatre étages de sa mosquée. Les riants enclos de cette cité paresseuse sont unies par des barrières de bambou. Une longue route sablée serpente entre ces jardins, et au-dessus des haies en fleurs les branches touffues des manguiers et des pamplemousses étendent comme de verts écrans leur ombre protectrice. Si vous dépassez le quartier malais, si vous continuez à suivre le rivage, vous rencontrerez bientôt de vastes terrains éclaircis par la flamme et envahis par les hautes herbes des *jungles*. C'est là que le cerf de la Malaisie erre en troupes nombreuses et qu'effrayé par les cris perçants des chasseurs, il tombe sous leurs coups avant d'avoir pu gagner la montagne ou le refuge des bois impénétrables.

Si, rentrant au contraire dans la ville européenne, vous dirigez vos pas vers le sud, de nouvelles avenues, bordées d'une végétation plus riche encore, vous conduiront aux fraîches retraites que se sont ménagées sur le bord de la mer les riches habitants de Ternate; mais quittez plutôt la terre ferme, qu'une pirogue vous fasse descendre en moins d'une heure le canal de Tidor, et vous dépose, à cinq milles de la ville, sur le rivage de Ternate. Saisissez cette échelle de bambou, franchissez sans hésiter la falaise, et, tournant le dos à la mer, admirez la magique perspective qui s'offre à vos regards. Une nappe d'eau que ne ride jamais le souffle de la brise s'étend à vos pieds : c'est l'enceinte escarpée d'un cratère éteint qui presse de sa berge verdoyante ce lac immobile. Rien au monde ne saurait donner une idée des sensations qu'éveille cet aspect imprévu. Ce profond bassin séparé du canal de Tidor par une digue de lave, les grands arbres qui se penchent au-dessus de ces flots sinistres, le silence qui plane sur cet Averne mystérieusement enfoui au sein de la montagne, l'absence d'horizon, l'air lourd et étouffé qu'on croit respirer en ces lieux, tout se réunit pour ébranler l'imagination et la préparer à l'apparition de quelque fantôme. On assure que les Portugais, quand ils occupaient l'île de Ternate, voulurent créer un port sur ce point où la nature n'avait creusé qu'un abîme : il suffisait de couper l'étroite barrière qui sépare le lac de la mer; mais les indigènes employés à ce travail refusèrent de le continuer : sous les pioches qu'ils enfonçaient dans le sol ils avaient cru voir jaillir du sang.

Il n'existe peut-être point sous le ciel un coin de terre qui puisse rassembler dans un espace aussi restreint autant de merveilleux paysages, autant de richesses naturelles que Ternate. Le cacaotier au tronc chargé de fruits, le cotonnier aux fleurs jaunes, le caféier ployant sous ses

baies rouges, prospèrent sur ce sol volcanique à côté des litchis et des orangers de la Chine, des mangoustans et des durians de Java, à côté des arbres à épices. Cette fertilité n'est point le partage exclusif de Ternate. Les îles nombreuses qui composent l'archipel des Moluques offrent toutes un terrain également favorable à ces fructueuses cultures. Cependant, depuis l'abolition de la traite et l'émancipation graduelle des esclaves, il ne faut plus juger de l'importance des possessions asiatiques par l'étendue ou la fertilité du territoire; ces possessions n'ont de valeur que par le nombre de bras indigènes dont elles procurent à l'industrie européenne l'indispensable concours. Dans l'île de Java, la Hollande peut employer aux travaux de la campagne soixante-six habitants par kilomètre carré. Aussi cette île est-elle devenue l'objet constant de sa sollicitude, la clé de voûte de son édifice colonial. Les Moluques sont loin de présenter la même proportion entre la surface du sol et la population. Ces vastes territoires renferment à peine six habitants par kilomètre carré. Une population aussi clairsemée ne peut autoriser de bien grands projets. Les îles d'Amboine et de Banda, ces deux centres de production de l'archipel des Moluques, n'occupent plus elles-mêmes, dans les Indes néerlandaises, qu'un rang secondaire, depuis que la culture du girofle et de la muscade s'est naturalisée à Cayenne et à Bourbon.

A la vue de ces rades désertes, auxquelles le comptoir de Singapore a déjà enlevé, par la navigation interlope des *prôs* de Célèbes, le commerce de Céram et de la Nouvelle-Guinée, les partisans des franchises commerciales ont conseillé au gouvernement hollandais d'ouvrir les ports des Moluques aux pavillons des puissances étrangères. Cette concession, peu importante en elle-même, aurait-elle pour effet de calmer, comme on l'assure, les

impatientes obsessions de l'Angleterre? Nous n'oserions pas l'espérer. C'est l'approvisionnement du marché de Java et non celui de ces insignifiantes dépendances qu'ambitionnent les maîtres inquiets de l'Indoustan. Tant que la Hollande reculera devant ce suprême sacrifice, elle ne doit point se flatter de désarmer l'envieuse surveillance qui se plaît à jeter la déconsidération sur tous les actes de son gouvernement, et offre un appui empressé aux moindres résistances que son administration soulève. Dans la question des Moluques, la Hollande ne doit donc se laisser guider que par son propre intérêt et par celui de ses possessions coloniales. Quant aux déclamations des journaux de l'Inde et de Singapore, à l'irrégulière intervention de la diplomatie britannique, aux accusations si souvent dirigées contre la dureté des autorités hollandaises, le gouvernement des Pays-Bas n'y doit répondre que par une sollicitude plus active pour le bien-être de ses nombreux sujets, que par de sages mesures qui puissent consolider sa puissance morale et placer la sécurité de ses établissements au-dessus des attaques passionnées de la presse anglaise. Les habitants de la Malaisie, comme ceux du Bengale, subissent sans murmure le joug étranger. La domination européenne, qui a effacé dans ces lointaines contrées les derniers vestiges de l'indépendance nationale, a sauvé les peuples de l'archipel indien des anarchiques dissensions qui les eussent ramenés à la barbarie. Imprévoyants et sensuels, les Malais n'ont ni l'élévation de pensée ni l'ardeur de bien-être qui distinguent les Européens : il existe chez eux un principe de quiétude et d'inertie qui explique leur attachement aux anciens usages et leur apathique soumission aux conditions dans lesquelles ils naissent. Ils n'auraient point songé à améliorer leur sort : la conquête étrangère s'est chargée de ce soin. Elle n'a pas sans doute apporté à ces

peuples enfants les institutions libérales, qui n'eussent été pour eux qu'un funeste bienfait, incompatible avec le degré de civilisation auquel ils étaient parvenus ; elle a substitué aux puérils et sanglants caprices de la tyrannie indigène une direction plus ferme et plus régulière. Jusque dans leurs exigences les plus rigoureuses, dans leur plus âpre exploitation du sol et des habitants, les Hollandais conservèrent du moins sur les princes qu'ils dépossédaient, l'inappréciable avantage de la précision dans les vues et de la méthode dans les désirs. Par l'ascendant de leur médiation, ils protégèrent ces populations misérables contre l'avidité turbulente de leurs chefs ; ils les protégèrent contre elles-mêmes par une police énergique et par l'influence moralisante du travail. Sectateurs fanatiques de la loi de Mahomet, les Malais n'ont guère adopté des préceptes de l'islamisme que certains rites extérieurs. Leur religion vague et superficielle n'impose aucun frein aux passions. Si l'amour du plaisir ou du pillage, si la soif de la vengeance s'éveille chez le Malais, il n'y a que la crainte du châtiment qui puisse l'arrêter ; mais, dans l'emportement d'un penchant soudain, son intelligence obscurcie méconnaît aisément cette unique barrière, et n'hésite presque jamais à la franchir. Le travail vient dompter, par de salutaires fatigues et par les mille liens dont il entoure le cultivateur, ces dispositions versatiles et ces appétits sauvages. Les Hollandais ont le sens positif et pratique ; leur politique froide ne s'égare point dans les voies de l'utopie. Nul gouvernement n'était mieux fait que celui des Pays-Bas pour ménager les instincts des peuples de la Malaisie, pour triompher avec habileté de leurs répugnances, pour exploiter sans brusquerie cette race endurante et facile à conduire, pourvu qu'on ne viole pas ses antiques coutumes. Les Hollandais, dans l'archipel indien, ont maintenu la constitution de la

propriété telle qu'ils la trouvèrent établie. Héritier des souverains musulmans, leur gouvernement est le seul possesseur de la terre. Satisfait d'avoir su préserver ces vastes contrées des famines qui ont si souvent désolé l'Inde anglaise, il regarde comme légitimes les immenses bénéfices qu'il prélève sur le travail de seize millions de sujets, auxquels il assure un bien-être supérieur à celui dont jouissaient ces peuples résignés sous l'autorité de leurs anciens maîtres.

Pendant le cours de notre longue campagne, il devait nous être donné de retrouver dans l'île de Célèbes et dans l'île de Java la domination néerlandaise ; mais ces ports hospitaliers des Moluques où nous avait accueillis une si gracieuse bienveillance, nous nous apprêtions à leur dire un éternel adieu. Tandis que, montés sur de gracieux poneys de Macassar et de Sandalwood, ou assis sous le toit de bambou d'un *koro-koro* malais, nous visitions les sites enchantés de Ternate, de livides éclairs commençaient à sillonner le ciel et nous annonçaient l'approche de la mousson. Le premier souffle orageux qui descendit des sommets de Gillolo nous trouva prêts à mettre sous voiles. Le 12 décembre, nous sortions de la rade au moment où le soleil touchait de son disque de feu le bord de l'océan. L'époque des calmes était passée. La mousson régulièrement établie roulait au-dessus de nos têtes les gros nuages floconneux des tropiques, et nous environnait de chaudes vapeurs qui se condensaient quelquefois en torrents de pluie. Trois jours après notre départ, nous avions doublé les îles de Gillolo et de Morty ; la corvette se balançait sur les longues lames de l'Océan Pacifique. Il ne nous restait plus qu'à nous élever suffisamment dans l'est pour pouvoir, à l'aide des grandes brises de nord-est qui nous étaient promises, atteindre la chaîne des îles Bashis et cingler vent arrière vers les côtes du Céleste Empire.

Il existe dans le voisinage de l'équateur, entre l'espace livré aux vents alizés de l'hémisphère septentrional et les parages où règnent les vents généraux de l'autre hémisphère, une sorte de terrain neutre qu'occupent des brises variables et de fréquents orages. C'est sur la limite de cette zone que nous dûmes louvoyer pour nous soustraire aux courants qui auraient retardé notre marche. Pendant quinze jours, le soleil ne perça qu'à de rares intervalles les lourdes nuées aux épais contours et aux masses bleuâtres qui pesaient de toutes parts sur l'horizon. Le 21 décembre, nous pûmes remonter vers le nord et diriger notre route entre les îles Pelew et les Carolines. *La Bayonnaise* s'inclina de nouveau sous ces fortes brises qu'elle ne connaissait plus depuis deux mois, et bientôt les sommets des Bashis se montrèrent devant nous. Nous touchions au terme de notre long voyage. Quarante-huit heures après être entrée dans la mer de Chine, le 4 janvier 1848, *la Bayonnaise* laissait tomber l'ancre sur la rade de Macao.

CHAPITRE III.

Situation morale et politique du monde indo-chinois en 1848.

L'empire dont nous venions de toucher enfin les lointains et curieux rivages n'offre plus une mine inexploitée aux récits des voyageurs : Il commande leur attention à un autre titre. Ce monde étrange a sa place marquée désormais dans les calculs de la politique. Il faut donc le prendre au sérieux, étudier son gouvernement, ses ressources, ses tendances, essayer d'apprécier la gravité des atteintes qui ont ébranlé son immobilité séculaire, s'efforcer enfin de pressentir l'influence que pourront exercer un jour sur les destinées la pression matérielle de l'Angleterre et la propagande religieuse qui se poursuit sous la tutelle de la France :

Pendant près de quatre années ces diverses questions ont été le principal objet de nos études : Elles nous ont obligé à suivre dans les voies différentes où elles s'étaient engagées l'intervention morale de la France et l'action moins pacifique de l'Angleterre : Elles nous conduisent à chercher aujourd'hui dans l'histoire des événements qui se sont accomplis en Chine de 1840 à 1848 une introduction naturelle au récit des Croisières de *la Bayonnaise*.

D'après une statistique dressée en 1813 par les mandarins chinois, et dont un recueil officiel, présenté à l'empereur Tao-kouang, a publié les évaluations, cette immense monarchie compte 361 millions d'habitants répandus sur une surface de 3,362,000 kilomètres, carrés. C'est environ 108 habitants par kilomètre, chiffre qu'on

ne soupçonnera pas d'exagération quand on voudra réfléchir que cette population spécifique est à peu près celle des Pays-Bas et du département du Pas-de-Calais, qui n'est point cependant le département le plus peuplé de la France. D'ailleurs, le trait le plus frappant, le plus caractéristique de l'empire chinois, c'est précisément l'excès de la population : cette extrême densité des habitants peut seule expliquer la difficulté qu'éprouve le peuple à s'y procurer sa subsistance. Cette race infatigable ne laisse cependant en friche aucun morceau de terre susceptible de culture ; les chemins ne sont guère en Chine que des sentiers servant à contenir les terrains étagés que féconde l'irrigation. Les alluvions des fleuves, les moindres espaces conquis sur le lit des rivières ou sur l'océan se trouvent à l'instant circonscrits par des digues et convertis en rizières : hommes, femmes, enfants, tous participent à ce rude labeur. Des millions de pêcheurs vivent sur leurs bateaux, promènent incessamment leurs énormes filets sur les côtes poissonneuses du Céleste Empire, et ne demandent à ce sol si avidement exploité que quelques pieds de terrain accordés à leur tombeau.

Une activité si prodigieuse, jointe à la plus extrême sobriété, ne suffit pas à préserver les Chinois de la famine. Les sécheresses, les inondations détruisent souvent la récolte dans des provinces entières. Les chemins sont alors remplis de cadavres : on voit des malheureux exposer leurs enfants nouveau-nés, vendre leurs femmes, leurs fils, leurs filles, pour se procurer quelques aliments ; d'autres se pendre ou se jeter dans les fleuves pour abréger les tourments d'une trop lente agonie. Des bandes de voleurs se répandent dans les campagnes, pillant tout ce qui leur tombe sous la main. Quelquefois, sur certains points, la population émigre en masse. Ces peuplades errantes se partagent en groupes de mille ou cinq cents

individus, et se mettent en marche sous la conduite d'un chef auquel le mandarin de la localité a délivré un certificat de détresse et un permis de mendicité. Des greniers publics, entretenus aux frais du trésor impérial, ont été établis depuis des siècles pour venir au secours du peuple dans ses affreuses années de disette ; mais cette sage précaution demeure stérile, car l'empire est désolé par un autre fléau non moins redoutable que la famine, la mauvaise administration.

L'administration chinoise a depuis longtemps atteint le dernier degré de la corruption ; les officiers turcs sont des modèles d'équité et de désintéressement auprès des mandarins du Céleste Empire. Tout est arbitraire et vénal dans la conduite de ses magistrats lettrés ; la justice est au plus offrant, et les fonctions publiques sont l'objet d'un trafic honteux. Ces institutions littéraires dont l'appareil imposant fait encore l'admiration de l'Europe n'ont organisé que le pillage, ces fonctionnaires qui ont passé leur vie à commenter les préceptes de Confucius n'en pressurent pas moins le peuple sans pudeur, et se voient pressurés à leur tour par les mandarins d'un ordre supérieur. Autour de ces magistrats dégradés viennent se grouper les *satellites*, troupe immonde, composée d'hommes de la plus basse classe, tout à la fois soldats, agents de police et bourreaux ; affreux pillards qui passent leur vie à jouer et à fumer l'opium, et n'ont pour ainsi dire d'autres moyens d'existence que le produit de leurs rapines. Le *fils du ciel*, le *souverain maître du monde*, l'empereur, vit enfermé dans son palais à quatre lieues de Pe-king, et sait à peine ce qui se passe dans ses états. L'exercice de sa suprême puissance est tout entier dans les mains de ces esclaves hypocrites qui forment autour de son trône un cercle impénétrable.

Ce despote abusé s'est longtemps cru l'arbitre de la

terre et nous avons partagé nous-mêmes une partie des illusions dont on caressait son orgueil. Il a fallu la guerre de l'opium pour faire tomber tous les voiles qui cachaient la misère et la faiblesse réelle de son empire. Sur la foi des documents officiels, on avait cru longtemps que la Chine entretenait sept cent mille hommes sous les armes, tandis qu'elle ne compte en réalité que soixante mille soldats, bandes prétoriennes entièrement composées de Tartares mantchoux et divisées en huit bannières. La majeure partie de ces régiments tartares ne quitte jamais la capitale, le reste est dispersé dans les provinces et forme la garnison des villes. Ce corps d'élite renferme des hommes robustes et braves, mais qui avec leurs arcs et leurs arquebuses à mèche, avec leur complète ignorance de la tactique militaire, n'en sont pas pour cela plus redoutables. Ces fiers guerriers mantchoux sont, en fait de stratégie, beaucoup moins avancés que les pirates de l'archipel malais. Ils constituent cependant la véritable, la seule armée chinoise. Outre cette armée, la Chine compte une nombreuse milice. Le métier des armes y est, comme dans les huit bannières, un héritage de famille. Quand le fils a pu apprendre de son père à manier le sabre et le bouclier, à frapper d'une main et à se couvrir de l'autre, quand il sait lancer une flèche au but ou charger l'arquebuse, il se présente devant le mandarin, et, après avoir donné les preuves de capacité requises, achète le droit de servir l'empereur. Ce brevet, délivré pour quelques taëls (1), vaut au soldat chinois une ration de riz ou un coin de terrain qui assure sa subsistance. Attachés au sol, ces miliciens ne sont point rassemblés dans des casernes. Chaque soldat vit chez lui, entouré de ses enfants, cultive tranquillement sa portion

(1) Le taël vaut 7 fr. 50 c.

du territoire céleste, et n'endosse l'uniforme que dans de rares occasions. Au moment du besoin, on ne retrouve pas le quart des soldats inscrits sur les registres des mandarins. Quelques-uns ne répondent pas à l'appel, le plus grand nombre n'a jamais existé. Leur solde a servi à grossir la paie insuffisante des officiers. Une fois rangée sous les drapeaux, cette multitude indisciplinée se mutine souvent, et on voit des corps entiers, arrivés en présence de l'ennemi, refuser de se battre, à moins qu'on ne les paie pour faire leur devoir. Avant l'expédition des Anglais en 1840, la guerre était en effet une éventualité imprévue dans ces contrées vouées à une paix profonde, et le champ de bataille ne paraissait pas le terrain inévitable sur lequel dût s'exercer la profession militaire ; les voleurs même, dont les bandes, grossies par la misère et l'oppression, ont souvent menacé l'intégrité de l'empire, les voleurs redoutent peu les soldats chinois. Ils ont été plus souvent désarmés par des négociations opportunes que domptés par l'armée impériale. Il en est de même des pirates qui infestent les côtes du Fo-kien et le golfe du Tong-king. Ces écumeurs de la mer de Chine battent les jonques de guerre et se rient des bateaux mandarins, qui ne sont propres qu'à la navigation des fleuves. Quand le gouvernement a voulu disperser ces pirates, il s'est vu forcé de leur opposer un de leurs chefs, qui, détaché de l'association, a passé avec une partie de la flotte rebelle au service de l'empereur.

Le désordre des finances est encore une des plaies de l'empire chinois. L'impôt se perçoit en nature ou en numéraire, et doit être apporté à Pe-king aux frais des contribuables. En argent, le trésor impérial ne reçoit, année moyenne que 479 millions de francs ; mais les quantités de riz, de thé, de soie, de cotonnades qu'engouffre la seule ville de Pe-king sont incalcubles. Il n'est

pas de ville au monde qui puisse offrir le tableau d'une aussi énorme importation, importation presque sans retour, car le sol est peu fertile dans la province du Petche-ly, et les produits qu'y fabrique l'industrie se dirigent vers le nord. Les bannières nomades campées en dehors de la grande muraille, les Tartares mantchoux et mongols vivent, ainsi que les mandarins de Pe-king, des bienfaits de l'empereur.

Vingt millions sont affectés chaque année par la munificence impériale à l'entretien des fleuves; les provinces s'imposent d'immenses sacrifices pour le même objet. Cependant les canaux se comblent, les fleuves rompent leurs digues, et l'on craint qu'avant trente ans l'eau ne vienne à manquer dans le grand canal. Le déficit est partout: dans le produit des douanes, dans celui des monopoles; la ferme seule du sel doit à l'état plus de 15 millions. Les hôpitaux, les greniers publics dotés par le gouvernement, voient leursrevenus dévorés par l'avidité des mandarins et des satellites. Ce ne sont point les institutions qui manquent à la Chine; mais ces institutions sont aujourd'hui comme un arbre épuisé qui ne peut plus porter de fruits. Lapeyrouse l'avait déjà remarqué en 1787: « Ce peuple, disait-il, dont les lois sont si vantées en Europe, est peut-être le peuple le plus malheureux, le plus vexé et le plus arbitrairement gouverné qu'il y ait sur la terre. »

Comment une révolution n'a-t-elle pas déjà bouleversé cette portion du globe? Des sociétés secrètes poussent bien l'audace jusqu'à maudire la dynastie régnante, la secte des *Pe-lien-kiao* ou du *Nénuphar* s'accroît bien chaque jour de quelques nouveaux affiliés; mais l'éducation domestique basée tout entière sur le respect des traditions le tempérament froid et patient du peuple chinois, l'âpre labeur auquel il est assujetti, peut-être aussi cet instinct

de subordination propre aux races asiatiques, tout ce concours de liens naturels et de liens politiques que nous n'apprécions qu'imparfaitement a prévenu jusqu'ici un soulèvement général qui ne fut jamais appelé par plus d'abus.

Cet empire chancelant est entouré de vastes états, tributaires de sa puissance politique et de sa civilisation. La Corée, le royaume annamite qui comprend le Tong-king, la Cochinchine et le Camboge, semblent les satellites de cette bizarre planète. Ces états sont livrés à une administration, sinon plus avilie, aux moins plus oppressive que celle de la Chine ; ils composent ce qu'on pourrait appeler la Chine barbare. Agité par d'éternelles discordes, bouleversé par la guerre civile, le royaume annamite a surtout perdu ce respect de la vie humaine qui forme le trait distinctif de la grande famille chinoise. On n'y a point, comme dans l'Empire Céleste, cette horreur du sang et des supplices qui tempère en Chine les rigueurs de la servitude. Le pouvoir s'y exerce avec des formes dures et féroces ; la tyrannie s'y défend par des exécutions en masse et d'atroces boucheries.

Ce royaume, dont la Cochinchine forme le centre, le Camboge et le Tong-king les annexes, est un des points de l'extrême orient sur lesquels l'attention de la France s'était dirigé avant la révolution de 89. Vers cettte époque, ce fut à un missionnaire français, l'évêque d'Adran, que le souverain de la Cochinchine dut la conservation de son trône. Dépossédé de la majeure partie de ses états, le roi Gia-long confia son fils à ce prélat étranger. L'évêque d'Adran passa en France avec le jeune prince, et un traité qui nous assurait la possession de la baie de Tourane fut signé, en 1787, entre le roi Louis XVI et le missionnaire agissant au nom du souverain annamite. La révolution de 89 vint s'opposer à l'entière exécution de ce traité. Quel-

ques officiers français passèrent cependant en Cochinchine, rouvrirent à Gia-long l'entrée de ses états et l'aidèrent plus tard à faire la conquête du Tong-king. Ces officiers organisèrent l'armée, créèrent une marine, fortifièrent les places, dirigèrent les opérations militaires; mais le souvenir de ces grands services ne survécut point au prince qui en avait profité. Ses successeurs, voués aux idées chinoises, s'empressèrent de relever entre l'Europe et la Cochinchine cette vieille barrière qui ne s'était abaissée un instant que pour livrer passage aux secours de la France. Le pouvoir despotique de ces malheureuses contrées a la conscience ombrageuse de tout mauvais gouvernement et redoute à l'excès la moindre influence extérieure. Le roi s'est arrogé le monopole du commerce : ce système l'enrichit et ruine le royaume. La population appauvrie traîne une existence misérable dans le plus fertile pays du monde. Sur cette terre qui porte chaque année deux moissons, on ne rencontre que des êtres chétifs et amaigris. La race annamite, abrutie par ses souffrances, est d'une timidité extrême, sans culture dans l'esprit, sans autre expression dans la physionomie que celle d'un ébahissement naïf ou d'une vague appréhension. Toute trace des innovations introduites par les officiers français a disparu depuis long-temps, et cette armée cochinchinoise, qui avait soumis le Tong-king, n'a pu défendre le Camboge contre les troupes du roi de Siam. Si le climat n'y mettait obstacle, un millier d'Européens feraient aisément la conquête du royaume annamite.

La Corée, moins connue de l'Europe que la Cochinchine, est cette longue péninsule qui sépare la mer Jaune de la mer du Japon. Ce royaume se trouvait exposé par sa situation aux incursions des Japonais comme à celles des Chinois. Vers la fin du XVIe siècle, ce fut une armée japonaise qui en ravagea les provinces méridionales; dans le

OISÉ

XVIIe, ce furent les Chinois qui s'avancèrent jusqu'à la capitale et firent couler des torrents de sang sur leur passage. La Corée est restée dépeuplée par ces deux invasions. Dans les gorges resserrées que laissent entre elles les rudes aspérités du sol, ses rares habitants cultivent le riz, leur nourriture ordinaire; sur les montagnes, le maïs et le millet. L'inégalité des castes, idée étrangère à la Chine, est encore un nouveau fléau pour ce malheureux pays. Quelques milliers de nobles fainéants et déguenillés s'arrogent le droit de vivre aux dépens du gouvernement et du peuple. Tributaire, dit-on, du Japon, la Corée l'est également de la Chine. Deux fois par an, le souverain de ce misérable état envoie une ambassade à Pe-king. A la neuvième lune, l'ambassade vient recevoir du *tribunal des Mathématiques* le calendrier; à la onzième, elle présente à l'empereur les hommages qu'au renouvellement de l'année lui doivent tous les princes vassaux. Refoulés dans leur presqu'île, les Coréens n'ont que deux points de contact avec la frontière chinoise: l'un sur les bords de la mer du Japon, l'autre non loin des côtes que baigne la mer Jaune. C'est là qu'ont lieu, tous les deux ans, les échanges commerciaux entre la Chine et la Corée. Partout ailleurs, des terrains neutres et déserts ou d'impénétrables forêts s'opposent aux communications de la péninsule coréenne avec la province du Leau-tong et la Mantchourie.

Non loin de la Corée, entre la Chine et l'empire du Japon, se rencontre encore un état qui a dû subir, comme la presqu'île coréenne, une double suzeraineté. Le royaume oukinien, composé de deux groupes distincts, celui des îles Lou-tchou et celui des Madjico-sima, se reconnaît, depuis l'année 1372, tributaire de la Chine. C'est un ambassadeur de l'empereur qui pose la couronne sur le front du roi des Lou-tchou ; mais, si la suzeraineté appa-

rente est chinoise, la domination réelle est japonaise. Le culte, la langue, les mœurs, les habitations, tout porte le cachet du Japon. Malgré le mystère dont s'entoure cette influence, il est certain que le royaume oukinien n'est qu'une dépendance de la principauté japonaise de Satsuma. Grâce au double tribut qu'il consent à payer, ce paisible empire, autrefois ravagé par les troupes du Japon, depuis près de deux siècles ne connaît plus d'orages; avant d'entrer dans cette période d'apathie et d'indifférence, il avait eu ses jours d'expansion et d'activité. Le pouvoir, partagé entre plusieurs princes, se concentra, vers la fin du XVe siècle, entre les mains d'un seul souverain, et le commerce prit soudain un rapide essor. Les jonques oukiniennes visitèrent les ports de Formose et du Fo-kien, les principautés japonaises, les côtes mêmes de la Cochinchine et du royaume de Patani, dans la presqu'île de Malacca; ce fut la grande époque des îles Lou-tchou. La domination ombrageuse du Japon a interrompu ces relations fécondes, elle n'a point effacé complètement les traces d'une prospérité qui pourrait facilement renaître. La plus considérable des Lou-tchou, la grande Oûkinia, possède deux excellents ports, et la position centrale de cette île la désigne comme l'entrepôt naturel du commerce de la Chine, du Japon et de la Corée. Aujourd'hui le royaume oukinien se borne à acheter dans le Fo-kien des étoffes de soie et des médicaments. Le riz, le coton, le thé, le tabac, la cire végétale, les métaux, lui sont apportés par les marchands japonais, qui reçoivent en échange du soufre, un sucre grossier, et quelques étoffes fabriquées dans le pays avec les fils du bananier textile. L'aspect florissant des campagnes indique le bon ordre qui règne dans cette monarchie en miniature: malheureusement cet ordre n'assure que le bien-être de la classe privilégiée; audessous de quelques familles riches et

oisives vit un peuple famélique qui ne peut posséder la terre qu'il cultive. Nul instinct de révolte dans les classes asservies ne provoque d'ailleurs la sévérité des oppresseurs. La police est absolue, s'étend à tous les actes de la vie, mais n'est point sanguinaire comme en Cochinchine ou en Corée. Nulle part, on ne rencontre d'arme dans ces îles ; si les habitants, comme on l'a prétendu, enconservent de cachées, il est fort douteux qu'ils sachent s'en servir. Pour qui les a vus accroupis sur leurs nattes, vêtus de leurs longues robes, les cheveux relevés au sommet de la tête et retenus par une double aiguille de métal, avec leur physionomie débonnaire et leur face bouffie, l'éventail paraît la seule arme qui convienne à cet apathique troupeau de vieilles femmes.

Les îles Lou-tchou, par leur admirable situation, par leur climat délicieux, sous lequel on rencontre la végétation des tropiques confondue avec celle des régions tempérées, semblent faites pour exciter la convoitise des puissances européennes; mais la population inoffensive qui les habite se défend mieux par la douceur de ses mœurs que le peuple chinois par ses inutiles violences. Tout prétexte manquerait à l'agression, et aucune puissance civilisée ne voudrait accepter la responsabilité d'un tel acte. D'un autre côté, les traités de commerce, dans l'état actuel des choses, seraient sans importance ; ils seraient d'ailleurs impossibles, le Japon ne les tolèrerait pas. Ces honnêtes insulaires paraissent donc destinés à goûter en paix leur calme et uniforme existence jusqu'au jour où l'empire du Japon ouvrira ses ports aux navires européens. Ce jour paraît encore éloigné : dans les états du souverain japonais, comme dans ceux de l'empereur de Chine, on n'entrevoit de paix et de sécurité qu'à l'abri de la politique d'isolement. A l'exception des Hollandais et des Chinois admis une fois l'an à Nangasaki, les étran-

gers sont entièrement exclus des côtes du Japon. Une population de 34 millions d'âmes vit là dans une paix profonde, grâce à la plus inflexible des disciplines. Le Japonais, de même que le Chinois, ne peut sortir de son pays sans encourir la peine capitale ; mais en Chine les lois sont constamment violées : au Japon, on les exécute. Au milieu de peuples qui ne connaissent d'autres mobiles que la crainte et l'intérêt, cette race plus vigoureuse offre le spectacle d'une société fondée à la fois sur le principe d'autorité et sur le point d'honneur. L'invasion européenne trouverait donc probablement au Japon plus d'obstacles qu'elle n'en a rencontré en Chine. Cependant, pour cet empire aussi de grands événements se préparent. Une circulation active s'opère aujourd'hui entre les ports de la Californie et ceux de l'extrême Orient ; le développement de ces relations auxquelles les ports du Japon seront bientôt nécessaires préoccupe le gouvernement des États-Unis, et ne peut manquer d'imprimer tôt ou tard une nouvelle énergie aux efforts de cette démocratie puissante, qui vient sans cesse, comme la vague de l'océan, battre les barrières qu'on lui oppose. Si d'ailleurs l'empire chinois se trouve un jour violemment jeté hors de son orbite, si ce colosse obéit enfin aux attractions qui le sollicitent, il est douteux qu'il soit donné au Japon de pouvoir continuer, seul et silencieux, à graviter ainsi à l'écart.

Tous ces membres de la même famille, Chinois, Cochinchinois, Coréens, ont, à un degré différent, les mêmes défauts : chez ces populations laborieuses et patientes, tout sentiment généreux semble oblitéré. La race chinoise a l'instinct de l'ordre et de la discipline, comprend et sait pratiquer la plupart des vertus domestiques, la sainteté du mariage, le respect des vieillards, l'amour des enfants ; en revanche, une avidité extrême la rend

peu scrupuleuse sur les moyens de s'enrichir. A l'énergie, au courage militaire qui leur faisait défaut, ces peuples ont substitué la souplesse et la ruse ; ils ne sont point à craindre sur le champ de bataille, mais nul ne sait mieux qu'un Chinois méditer une vengeance patiente et ourdir un guet-apens : ses principes de morale ne reposent que sur la recherche exclusive du bien-être matériel. Les tribus nomades qui vivent sous des tentes en dehors de la grande muraille sont essentiellement religieuses ; les populations de la Chine, du royaume annamite et de la Corée, se montrent complétement indifférentes aux mystères de la vie future : un labeur excessif a courbé leurs esprits vers la terre. Ces hommes n'ont point de loisir pour les aspirations d'un ordre supérieur, et la lutte de chaque jour les défend des vagues inquiétudes de l'avenir. L'idée de la mort les occupe moins que la crainte de la famine ; ils élèvent des temples à leurs dieux, et n'ont en réalité ni religion ni culte extérieur ; ils ont des pratiques superstitieuses, à l'aide desquelles ils essaient de se rendre le sort propice. L'encens qu'ils brûlent devant l'autel leur tient lieu de prière. Au ciel, aux astres, aux génies, aux mânes des ancêtres, — qu'ils adopent le vague déisme de Confucius, les rêveries de Lao-tseu ou les doctrines qu'il y a près de quinze siècles le boudd'hisme leur apporta de l'Inde, — ils demandent tous la même chose : longue vie et richesse. Abâtardie dans les classes supérieures par une civilisation efféminée, dans les couches inférieures de la société par la misère, cette race est aujourd'hui la race la plus positive et la plus matérialiste du globe.

Tel est l'empire auquel l'Angleterre a déjà fait subir la puissance de ses armes, la France catholique l'infatigable action de sa propagande : la marine anglaise et la nôtre ont eu toutes deux leurs campagnes dans ces mers lointaines. Pour défendre leur commerce, les Anglais ont

ébranlé le trône de Tao-kouang; pour protéger les chrétiens chinois, nous n'avons pas craint d'intervenir dans le gouvernement intérieur de la Chine. L'influence britannique s'adresse à l'industrieuse activité de ce peuple; la nôtre ne recherche que ses sympathies. C'est par la guerre que l'Angleterre a dû maintenir sa prépondérance commerciale en Chine : nous n'essaierons point de refaire le récit des campagnes bien connues de 1840 et de 1841; nous insisterons davantage sur l'expédition si brusquement décisive de 1842, dont les incidents et les résultats ont peut-être trouvé la France trop inattentive. Cette expédition a révélé ce que ne nous avaient point appris les deux autres campagnes : c'est qu'il ne faut qu'une démonstration maritime bien dirigée pour triompher du gouvernement de Pe-king. L'Angleterre sait désormais comment doit être conduite une guerre européenne dans le Céleste Empire ; quand elle le voudra, elle pourra remporter sur le cabinet impérial une victoire d'intimidation aussi complète que celle qui fut couronnée par le traité de Nan-king; mais a-t-elle aujourd'hui, dans les conséquences d'un pareil succès, la confiance qui l'animait il y a quelques années? Si l'on ne veut considérer qu'une armée anglaise en regard d'une armée chinoise, si l'on ne veut point sortir du cadre des opérations militaires, le gouvernement britannique n'a rien à craindre d'un nouveau conflit avec la Chine. Tout n'est point dit cependant quand on a fait plier la dynastie tartare et la population officielle qui se groupe autour de son trône. Vaincue dans son gouvernement et dans ses armées, la Chine proteste encore contre le triomphe de l'étranger par la persistance des passions populaires. Il y a deux faces à l'action de l'Angleterre en Chine : dans la guerre, cette action se meut à l'aise; avec la paix, la Chine reprend ses avantages. Au tableau des faciles succès de la guerre il y a

donc un intérêt sérieux à faire succéder le tableau des difficultés de la paix ; mais ce tableau nous amène à interroger la société chinoise elle-même, il trouvera sa place dans le récit de notre campagne. Ce sont les années de lutte ouverte dont l'histoire doit nous occuper en ce moment ; ce sont elles qui nous introduiront au milieu des embarras et des complications qui ont suivi la guerre de 1840.

CHAPITRE IV.

Expédition des Anglais en Chine, et traité de paix sous les murs de Nan-king.

La sécurité profonde dont jouissait l'empire chinois depuis l'avènement de la dynastie mantchoue reposait tout entière sur sa situation géographique. Les vastes prairies d'où s'étaient élancés autrefois les conquérants mongols ne nourrissaient plus qu'une race pacifiée par le lamaïsme; les hordes du Turkestan ne s'agitaient qu'au loin, sur les frontières occidentales; des montagnes infranchissables ou des déserts glacés séparaient la Russie de la Chine. L'invasion ne pouvait donc venir que du côté de la mer, et quelle puissance entre les puissances européennes, les seules qui pussent s'attaquer au Céleste Empire, eût osé entreprendre de transporter une armée par ce circuit de cinq mille lieues, à travers ces immensités de l'océan, que l'on mettait près de six mois à franchir. L'Angleterre elle-même ne l'eût point tenté; mais l'Angleterre avait l'Inde, et ce qui eût été impossible au royaume-uni, l'Inde anglaise pouvait l'accomplir.

L'empire indo-britannique, fondé par une compagnie de marchands, possède une armée de trois cent mille hommes, sur lesquels on ne compte que trente mille Européens; tout le reste, infanterie, artillerie, cavalerie, est indigène; les officiers seuls sont Anglais. Pour une campagne maritime, il peut y avoir quelques ménage-

ments à garder dans le choix des régiments : les soldats du Bengale sont enchaînés au sol de Madras, ces préjugés n'existent pas, et l'on peut disposer au premier moment venu de toutes les troupes de la présidence. L'Inde place donc l'Angleterre à quarante ou cinquante jours des rivages du Céleste Empire, et l'armée de la compagnie peut trouver facilement le chemin de Pe-king.

On sait à quelle occasion éclata entre l'Angleterre et la Chine le conflit qui s'est terminé par le traité signé en 1842. Le commerce de l'opium avait troublé la balance des échanges et faisait refluer chaque année vers l'Europe près de 50 millions de ce numéraire que l'empire chinois absorba pendant près de deux siècles en échange des produits de son industrie. La cour de Pe-king fut alarmée de l'extension qu'avait prise ce trafic illicite, des ravages qu'il exerçait dans les classes populaires, de l'appauvrissement dont il semblait menacer la réserve métallique de l'empire. Elle chargea un fonctionnaire énergique, le commissaire Lin de mettre un terme à cet abus. Après avoir tenu bloqués pendant quelques jours dans les factoreries de Canton les négociants européens et le surintendant du commerce anglais, le capitaine Elliott, Lin obtint la remise de vingt mille caisses d'opium, qu'il fit réduire en pâte et jeter à la mer le 7 juin 1839. C'en était fait du commerce de l'Angleterre en Chine, si cette puissance laissait une pareille violence impunie. La guerre fut donc résolue, et Chou-san vit bientôt briller sous ses murs les baïonnettes transportées par la flotte anglaise du golfe du Bengale dans les mers de Chine. Cette première campagne fit tomber entre les mains des Anglais, le 5 juillet 1840, l'île de Chou-san, considérée comme la clé du commerce maritime des provinces septentrionales, et imposa, le 25 mai 1841, à la ville de Canton une rançon de 36 millions de francs. Ces

rapides succès ne firent point fléchir cependant l'orgueil de l'empereur; ils n'amenèrent de sa part que des négociations déloyales, dans lesquelles un nouveau mandarin, le souple et astudieux Ki-shan, déploya, pendant quelques mois, toutes les ressources de la diplomatie chinoise. L'Angleterre dut alors songer à porter ses forces sur des points plus sensibles de l'Empire Céleste, et dirigea de nouveau sa flotte vers le nord. Canton demeura pour ainsi dire un terrain neutre; le commerce y reprit ses anciennes allures, de nombreux navires se pressèrent dans le fleuve, et vinrent acquitter, en même temps que les droits impériaux, les taxes vénales des mandarins. Les Anglais se résignèrent même à subir en cette occasion un impôt additionnel, et ce fut leur commerce qui, par le paiement de cet impôt, supporta en réalité la contribution de guerre dont les marchands de Canton avaient fait l'avance.

La seconde campagne, ouverte au mois d'août 1844, fut dirigée par un nouveau plénipotentiaire, sir Henry Pottinger, qui avait succédé au capitaine Elliot. La flotte commandée jusque-là par le commandant sir Gordon Bremer, passa sous les ordres du contre-amiral sir William Paker, et la conduite des troupes demeura confiée au général sir Hugh Gough. L'île de Chou-san, que dans un élan de confiance le capitaine Elliot avait rendue au gouvernement chinois, fut de nouveau occupée par les troupes britanniques; Amoy, Chin-haë, Ning-po, virent également flotter la croix de saint George. Ces conquêtes furent accomplies en moins de deux mois, et ne coûtèrent aux vainqueurs qu'une vingtaine d'hommes. L'Europe étonnée commençait à se demander quelle serait l'issue d'une guerre dont le cours était marqué par de si faciles triomphes. Les Anglais trouvèrent à Ning-po ce climat vif et fortifiant du nord, si salutaire aux constitutions affaiblies par la température énervante des tro-

piques. Les soldats de l'Inde eux-mêmes éprouvèrent les bienfaits de l'hiver. Dans la première campagne, entreprise pendant l'été, on avait compté les malades par milliers. Cette fois, les hôpitaux étaient vides, bien que la neige couvrît souvent les rues et qu'un vent glacial semblait apporter jusqu'à Ning-po les frimats de la Mantchourie. Les paisibles habitants du Che-kiang n'avaient pas abandonné leurs fertiles campagnes; ceux qui avaient quitté la ville y rentraient en foule; le marché était richement approvisionné, et la confiance commençait à s'établir entre les Chinois et les barbares. Si les Anglais avaient eu de plus vastes desseins, l'occasion était favorable alors pour prendre pied sur le territoire du Céleste Empire. Tout cédait à la force de leurs armes; ils avaient devant eux une riche et fertile province, habitée par une population pacifique et industrieuse, commandée par une forte position, l'île de Chou-san, dont on pouvait faire le pivot et comme la citadelle de cette occupation militaire. Cette province coupée dans tous les sens de canaux et de fleuves, pouvait fournir en abondance les deux principaux produits de la Chine, le thé et la soie; elle promettait par son climat, par sa situation géographique, par la fécondité du sol, par l'humeur débonnaire de la population, de devenir un jour une des plus magnifiques possessions de l'empire britannique. Une poignée d'hommes y maintenait depuis six mois une domination presque incontestée; une armée telle que l'Inde la pouvait fournir eût assis cette domination sur des bases plus solides que celles qui soutiennent aujourd'hui l'édifice politique de la plupart des nations européennes. L'ascendant des vainqueurs eût été subi sans résistance par les timides habitants de Che-Kiang, le jour où une occupation définitive les eût rassurés contre la vengeance des mandarins; mais personne n'est plus effrayé de la grandeur de l'Angleterre

que l'Angleterre elle-même. Elle recule devant la fatalité qui la pousse, et ce qu'elle demande aux cinq parties du monde, ce n'est pas de nouvelles provinces, mais de nouveaux marchés. Produire et vendre, voilà la destinée que lui ont faite les nouvelles conditions de son existence. C'est à ce besoin impérieux qu'avait obéi le cabinet britannique quand il s'était décidé à entreprendre une expédition que réprouvait le sens moral d'une partie du parlement. Le ministère whig voulait obtenir pour le commerce anglais une réparation du dommage que ce grand intérêt avait souffert, ouvrir à ses opérations un plus vaste théâtre et lui conserver un point d'appui sur la côte ; il voulait aussi lui assurer des défenseurs pleins de sollicitude, qui n'eussent point à s'humilier devant les autorités chinoises et pussent entretenir avec elles des relations dignes des représentants d'un grand pays. Ce but n'était pas atteint par l'occupation du Che-ktang ; il s'agissait de le poursuivre, et ce fut l'objet d'une troisième campagne, celle de 1842. L'histoire des opérations de l'armée anglaise en Chine à cette époque se lie à trop d'intérêts actuels, et ces opérations mêmes ont eu des conséquences trop décisives pour ne pas mériter une attention particulière.

Entre les immenses provinces sur lesquelles le souverain qui réside à Pe-king étend son pouvoir, il existe une division naturelle : cette division, c'est le Yang-tse-kiang qui l'établit. Jamais plus puissante barrière ne marqua les frontières de deux états, jamais limite plus précise ne satisfit aux nécessités de la politique ; ce cours d'eau gigantesque partage le Céleste Empire en deux régions distinctes, la région du nord et celle du midi. Les deux branches du canal impérial viennent déboucher dans le Yang-tse-kiang à 40 milles au-dessous de Nan-king, à 160 milles de l'embouchure ; c'est par ces canaux que les

provinces du nord reçoivent le riz, le thé et les soieries des provinces du midi. Pe-king ne peut plus vivre, si l'on intercepte cette communication; c'est empêcher l'air d'arriver à ses poumons, c'est frapper la dynastie mantchoue d'asphyxie. Le capitaine Bethune, sur la frégate le *Conway*, avait reconnu le cours du Yang-tse-kiang ; il affirmait qu'on pouvait conduire des vaisseaux de ligne jusqu'à l'embranchement des canaux et du fleuve. Cette assurance valait mieux qu'une victoire. Puisque les Anglais ne voulaient pas dépouiller l'empereur, mais réduire son orgueil à demander grâce, puisqu'ils couraient non après une conquête, mais après un traité, il fallait renoncer à ces occupations multipliées qui n'étouffaient la résistance sur un point que pour la laisser renaître sur un autre ; il fallait chercher un chemin plus direct pour aller jusqu'au cœur qui battait à Pe-king. Remonter le Yang-tse-kiang, placer la flotte anglaise au point vital de l'empire, arrêter la circulation de ce grand corps, semblait la voie la plus prompte et la plus sûre d'atteindre le but proposé ; une marche sur Pe-king aurait eu des conséquences moins certaines. L'empereur pouvait dans ce cas, évacuer la capitale, se retirer en dehors de la grande muraille ou dans la province occidentale du Chan-si ; de là, protégé par les difficultés de cette contrée montagneuse, il eût encore commandé aux provinces méridionales ; la guerre, se fût éternisée, et peut-être une anarchie générale eût-elle éteint ou du moins compromis ce commerce pour lequel, depuis trois ans, on avait les armes à la main. Toutes ces considérations, mûrement méditées, entraînèrent la détermination des généraux anglais, et le fleuve qui baigne les murs de Nan-king fut choisi pour le théâtre d'une expédition qu'on se flattait de rendre décisive.

L'entreprise était périlleuse : ce fleuve majestueux, qui

prend sa source dans les montagnes du Thibet et traverse la Chine dans toute sa largeur, n'a point les paisibles allures de nos rivières européennes. Dans les passages où son lit se resserre, le courant atteint des vitesses de six ou sept milles à l'heure; mais les difficultés les plus réelles se présentent à l'embouchure même. Le Yang-tse-kiang s'épanche à la mer entre des côtes à demi noyées. Quand les derniers îlots de l'archipel de Chou-san se sont abaissés sous l'horizon, on se touve au milieu d'une mer boueuse et jaune, dont les bords n'apparaissent nulle part. Il faut se hâter d'aller chercher la rive méridionale du fleuve et la contourner, la sonde à la main, si l'on ne veut s'exposer à échouer inopinément sur les bancs de sable mouvant qui se sont formés plus au nord. Ces bancs se prolongent jusqu'à l'île de Tsung-ming, aujourd'hui cultivée par un million d'hommes, mais qui fut, elle aussi, il y a quelques siècles à peine, un banc de sable et de vase. A la hauteur de cette île, le Wam-pou vient mêler ses eaux rapides à celles du grand fleuve. C'est sur la rive gauche de ce cours d'eau tributaire que s'élèvent les villes de Wossung et Shang-haï. Au-dessus de l'île de Tsung-ming, le rivage commence à s'élever. Près de la ville de Chin-kiang-fou, la côte offre déjà des ondulations considérables; le lit du Yant-tse-kiang se resserre et se creuse, la marée cesse de se faire sentir. On quitte le bras de mer pour entrer vraiment dans le fleuve. Chin-kiang-fou commande la branche méridionale du grand canal, dont les eaux baignent sur deux faces le pied de ses murs. La branche septentrionale de cette importante communication, celle qui aboutit à Tien-stin, s'ouvre sur la rive opposée du fleuve, près de la petite ville de Kwa-tchou. A Chin-kiang-fou, le Yang-tse-kiang a trente mètres de profondeur; sous les murs de Nan-king,

à deux cents milles de son embouchure, il peut encore porter des vaisseaux de ligne.

Déterminées par l'importance du but et par l'immense étendue de l'empire chinois, les proportions de l'expédition anglaise étaient considérables. La flotte comptait deux vaisseaux de 74, huit frégates, un grand nombre de corvettes et de bricks, quarante transports et douze navires à vapeur. L'armée, en y comprenant les soldats de marine, présentait en ligne plus de quinze mille hommes. Malgré la reconnaissance exécutée par le capitaine Bethune, on ne s'avança qu'avec les plus grandes précautions dans le Yang-tse-kiang. Les navires à vapeur éclairèrent la route de l'escadre, les bâtiments légers détachés le long des bancs du nord indiquèrent le passage le plus profond aux vaisseaux. Mouillée sous les îles qui terminent de ce côté l'archipel de Chou-san, la flotte ne se mit en mouvement que lorsque ces préparatifs furent achevés ; le 13 juin, elle jetait l'ancre devant Wossung, ayant mis quinze jours à parcourir quatre-vingts milles. L'entrée du Wam-pou avait été garnie d'une nombreuse artillerie, mais d'une artillerie chinoise. Ces batteries furent enlevées par les troupes après avoir été cannonées par l'escadre, et deux colonnes d'infanterie furent dirigées avec les pièces de campagne sur Shang-haï, l'une des colonnes embarquée à bord des navires à vapeurs, l'autre marchant sur la rive gauche. Les habitants des villages que traversait cette division montraient plus de surprise que d'alarme. Ils regardaient avec étonnement ces barbares aux cheveux blonds, ces soldats au teint de bronze venus de Madras et du Bengale, ses canons traînés par des chevaux dont la taille, comparée à celle des poneys tartares, leur semblait tenir du prodige. Au bout de quelque temps, ces pauvres gens s'étaient complétement rassurés. Les sapeurs anglais les employaient à porter les lourdes échelles d'escalade,

et les artilleurs se servaient de leurs bras pour faire franchir aux pièces de campagne les passages où l'on était obligé de dételer les chevaux. C'est ainsi que l'armée arriva sous les murs de Shang-haï : elle trouva une ville entièrement abandonnée, où elle entra sans rencontrer la moindre résistance.

La cour de Pe-king ne s'était point laissé décourager par l'occupation d'Amoy et de Ning-po. La prise même de Cha-pou, que le Anglais avaient enlevée et saccagée avant d'entrer dans les Yang-tse-kiang, n'était qu'un désastre facilement réparable ; mais les progrès de la flotte anglaise dans ce fleuve, qui, comme une immense artère, distribue la vie à toutes les parties du territoire ; ces progrès, que le cabinet impérial n'avait pas prévus, lui arrachèrent les premières propositions de paix : un commissaire fut envoyé à Shang-haï, pour ouvrir de nouvelles négociations. Trop souvent abusés par les diplomates chinois, les Anglais ne se laissèrent pas prendre à ce piége. Sir Henry Pottinger déclara que les hostilités ne cesseraient que le jour où l'on aurait souscrit à toutes ses demandes. La chaleur était accablante ; les troupes souffraient beaucoup de leur longue réclusion à bord des navires sur lesquels elles étaient entassées. Il importait donc d'arriver promptement sous les murs de Chin-kiang-fou et de Nan-king : là, du moins, on pourrait traiter à loisir. L'attaque de Shang-haï, comme celle de Cha-pou, avait été une faute. Ces opérations secondaires ne pouvaient qu'amener de scandaleux pillages et apporter de nouveaux retards au seul résultat qu'on put se proposer. Pendant quelques jours, les vents contraires s'opposèrent à l'appareillage de la flotte. Le *Cornwallis*, vaisseau de 74, qui portait alors le pavillon de l'amiral Parker, se fit précéder par une division de l'escadre légère et escorter par deux navires à vapeur. Ainsi accom-

pagné, il prit la tête de l'escadre, qui se forma dans ses eaux en divisions séparées par un intervalle d'un ou deux milles. L'amiral s'avança sans encombre jusqu'à vingt-cinq milles au-dessus de Wossung; mais là, serrant de trop près l'île de Tsung-ming, il échoua le *Cornwallis* sur un banc de sable. Peu de temps après, le même accident arrivait au vaisseau le *Belle-Isle*. La marée, en montant, remit ces deux navires à flot. Cette marée, qui se fait sentir à plus de cent milles au-dessus de Wossung et suspend chaque jour pendant quelques heures le courant du fleuve, était un puissant auxiliaire pour remonter le Yang-tse-kiang; mais quand on fut privé de ce secours, quand on eut à refouler constamment un courant de cinq et six milles à l'heure, il fallut, pour avancer, une brise fraîche et favorable. Enfin, le 20 juillet, on atteignit le but de tant d'efforts : l'escadre, au nombre de soixante-quinze voiles, se trouva réunie près de l'Ile-d'Or, devant la célèbre ville de Chin-kiang-fou.

Les Chinois n'avaient pas rassemblé sur ce point important toutes les forces dont ils auraient pu disposer. Avant d'apprendre l'entrée des Anglais dans le Yang-tse-kiang, c'était surtout à Tien-tsin et à Peking que le gouvernement avait multiplié les moyens de défense : il y avait cependant à Chin-kiang-fou une armée chinoise campée sur les hauteurs et une garnison tartare enfermée dans la ville. Les Chinois ne tinrent pas un instant contre la division anglaise qui fut chargée d'enlever les positions qu'ils occupaient. Cette colonne n'essuya qu'une décharge impuissante; mais l'ardeur du soleil foudroya plusieurs hommes dans les rangs. A l'attaque de la ville, on éprouva une résistance plus sérieuse : les Tartares disputèrent le terrain aux Anglais avec un admirable courage. Chassés des remparts, ils se précipitèrent dans leurs maisons pour y égorger leurs femmes et leurs en-

fants, et marchèrent de nouveau à l'ennemi. Les régiments anglais, se croyant maîtres de la ville, s'avançaient sans défiance entre les remparts et quelques jardins coupés de haies vives. Les Tartares débouchèrent subitement sur le flanc de cette colonne, leur première décharge tua ou blessa plusieurs hommes; les Anglais reprirent bientôt l'offensive et ne firent aucun quartier aux ennemis qu'ils purent atteindre : la prise de Chin-kiang-fou leur avait coûté cent quatre-vingt-cinq hommes, tués ou blessés.

Le soleil du 22 juillet 1842 éclaira en se levant une scène de désolation. Dans les maisons en ruines, dans les rues de Chin-kiang-fou, on ne rencontrait que des cadavres. Les Tartares qui n'avaient pas péri les armes à la main s'étaient suicidés ; leur général s'était brûlé dans sa maison. Les soldats anglais, les régiments de cipayes surtout, avaient commis les plus affreux excès et prouvé que la féroce énergie des Tartares n'avait été que prévoyante. En immolant leurs femmes, ces malheureux leur avaient épargné du moins la flétrissure et le déshonneur. Le sac de Chin-kiang-fou est le plus terrible épisode de cette guerre; il a imprimé une tache au nom anglais. Aucune description ne saurait donner une idée de ce qu'était cette ville après quelques jours d'occupation. Les rues étaient désertes, l'air empoisonné par des cadavres dont des bandes de chiens maigres et affamés se disputaient les lambeaux. Les officiers faisaient d'impuissants efforts pour arrêter le pillage et la dévastation. Pas une maison n'avait été épargnée. Les portes étaient enfoncées, les fenêtres brisées, les murs éventrés; les toits même avaient disparu. Dans l'intérieur de ces demeures désolées, une masse confuse de vêtements, d'armes, de meubles souillés, foulés aux pieds, jonchait le sol; c'était la plus complète image de la guerre telle que les barbares la faisaient autrefois. La petite ville de Kwa-tchou, située sur la rive

opposée du Yang-tse-kiang, offrit pour sa rançon 3 millions de francs, et obtint à ce prix d'être exemptée d'une occupation désastreuse. On se contenta de mouiller une frégate à l'ouverture de la branche septentrionnale du grand canal, et la séparation des deux parties de l'empire fut accomplie.

La terreur désormais régnait à Pe-king; le parti de la paix l'avait définitivement emporté. On se sentait impuissant à combattre ces vaisseaux qui, suivant les rapports des mandarins, s'élevaient du sein de l'océan comme des montagnes et défiaient toutes les foudres de la Chine. Niu-Kien, général tartare, Eli-po, vieillard octogénaire, Ki-ing, membre de la famille impériale, accouraient munis de pleins pouvoirs pour traiter avec les barbares et accéder à leurs propositions. Déjà cependant les quarante milles qui séparent Chin-Kiang-fou de Nan-king avaient été franchis par la flotte anglaise, et les couleurs britanniques flottaient sous les murs de l'antique capitale de la Chine, de la résidence favorite de ses plus glorieuses dynasties. Les vaisseaux étaient embossés devant les remparts, les troupes débarquées, un des angles de la ville désigné pour l'assaut, quand sir Henry Pottinger donna l'ordre de suspendre les hostilités. Le 29 août 1842, le traité de Nan-king fut signé à bord du vaisseau *Cornwallis*.

Par ce traité, le gouvernement chinois s'engageait à payer dans l'espace de trois ans une contribution de guerre d'environ 120 millions de francs, à ouvrir au commerce les ports de Canton, Amoy, Fou-tchou-fou, Ning-po et Shang-haï, à céder enfin aux Anglais l'île de Hong-kong, qu'ils occupaient déjà. De son côté, le gouvernement britannique promettait de restituer l'île de Chou-san et celle de Ko-long-seu, dans la rade d'Amoy, dès que l'entier paiement de la contribution stipulée au-

rait eu lieu. Le 20 septembre, vaisseaux, navires à voiles et navires à vapeur, bâtiments de guerre et bâtiments de transport, tout avait appareillé. La flotte redescendait le Yang-tse-kiang, et cette terrible apparition, qui avait semé l'effroi sur sa route, semblait s'évanouir comme s'évanouissent les fantômes évoqués par un rêve ; les murs noircis de Chin-kiang-fou gardaient seuls les traces du sanglant passage des barbares. Les populations rendues à leurs travaux oublièrent bientôt ce funèbre souvenir. Dans les autres parties de l'empire, la retraite des étrangers fut célébrée comme une victoire. Les levées appelées des bords du fleuve et du lac Poyang, les soldats venus de Kiang-si, du Hou-pé, du Hou-nan, reprirent sur les barques le chemin de leurs provinces. Ces vaillantes troupes, qui n'avaient pas vu l'ennemi, n'en revenaient pas moins triomphantes. Chaque détachement avait sa bannière arborée à l'un des mâts de la jonque, et les chants dont ces guerriers faisaient retentir les rives étonnées du Yang-tse-kiang commençaient par ces mots : « Ce drapeau déployé, les ennemis ont pris la fuite ! » L'impression produite par cette guerre ne fut donc point aussi durable qu'on eût pu le penser. Tant de défaites réitérées n'humilièrent les armes de l'empereur qu'aux yeux des populations sur lesquelles avaient directement pesé les faciles succès des barbares. La plupart des Chinois ne virent dans l'expédition anglaise que le triomphe passager d'une bande de rebelles, qu'une incursion de pirates sur quelques points désarmés du territoire. Sous les murs de Canton, les Anglais avaient semblé battre en retraite ; ils se retiraient encore sans tenter d'entrer dans Nan-king. Ces deux circonstances contribuèrent à sauver pour quelque temps la puissance morale des Tartares.

Les Anglais n'abusèrent point de leur victoire ; ils pou-

vaient tout exiger ; une sage politique leur conseilla la modération. Ils ne poursuivaient point en Chine le but qu'ils avaient atteint dans l'Inde ; ils ne voulaient pas occuper une portion du Céleste Empire, mais verser jusqu'au fond de ses provinces leurs tissus de coton et de laine. Ils ne demandaient que l'extension et la sécurité du commerce ; il fallait donc se montrer facile sur les autres conditions, et n'imposer au gouvernement chinois que des engagements qu'il ne fût pas tenté de rompre. Le grand point, en effet, était non pas d'obtenir un traité avantageux, mais d'amener les mandarins à ne plus avoir la volonté de l'éluder. Pendant quelques années, on peut croire que ce résultat était acquis. Les difficultés qui survinrent entre les deux pays semblèrent naître bien moins de la mauvaise foi des autorités chinoises que du défaut de discipline qui paralysait leur action sur certaines parties turbulentes du territoire. La conservation momentanée de Chou-san, ce gage que l'empereur avait hâte de retirer des mains des barbares, contribuait à rendre les négociations plus faciles, et le vice-roi de Canton plus conciliant ; mais, quand Chou-san eut été évacué, il fallut répondre aux lenteurs étudiées de la diplomatie chinoise par des menaces ou des démonstrations. Il fallut affecter d'être prêt à recommencer la guerre, tout en ayant la ferme intention de ne la point entreprendre. C'est ainsi qu'on a vu, depuis le traité de Nan-king, les Anglais perdre insensiblement le prestige qu'ils avaient gagné par leurs victoires, reculer sans cesse dans leurs prétentions, opposer à la ruse une patience exemplaire, et ne point oser, malgré la conscience de leur force, affronter la responsabilité d'une seconde rupture. C'est à cette longanimité même que nous serions tenté de reconnaître la profondeur de leurs desseins. S'ils n'ont point osé reprendre les armes, quand le

soin de leurs intérêts semblait les y inviter, c'est qu'ils ont compris qu'une nouvelle guerre, avec toutes ses conséquences si funestes à leur commerce, doit avoir un but plus considérable qu'un nouveau traité de Nan-king qui pourrait être aussi tôt violé que conquis.

CHAPITRE V.

Les missions catholiques dans l'extrême Orient. — La marine française dans les mers de Chine.

Tandis que l'Angleterre assurait si laborieusement sa prépondérance commerciale en Chine, que faisait la France pour fonder son influence morale dans ces contrées lointaines? Les intérêts qu'elle avait à y protéger ne le cédaient point par l'ancienneté de l'origine aux intérêts commerciaux. Du jour où l'Europe moderne, se frayant une route inconnue à l'ancien monde, put entrer en communication avec le Céleste Empire, la vieille civilisation de la Chine se trouva en présence des deux forces qui la sollicitent encore aujourd'hui : les ports de l'extrême Orient virent apparaître à la fois le commerce européen et la religion chrétienne, les marchands portugais et les missionnaires catholiques.

On sait avec quelle rapidité grandit et s'écroula l'église fondée au Japon par l'apôtre des Indes. Vers la même époque, les successeurs de saint François Xavier, annonçaient l'Évangile à la Chine, et pénétraient dans le palais des empereurs. Les membres de la compagnie de Jésus présidèrent le *tribunal des Mathématiques*, et portèrent la robe des mandarins. La bienveillance du souverain favorisa les progrès de cette illustre mission, et la naissante église s'assit sur le terrain mouvant de la faveur impériale. Il fallut user de ménagements envers la religion politique de l'empire, lutter avec les envieux que suscitait la faveur du prince, subir le contre-coup des

révolutions de palais, résister aux rivalités des autres ordres qui essayaient de porter à leur tour les lumières de la foi dans le Tong-king, dans les provinces du Fo-kien, du Che-kiang et du Kouang-Toung. Ce premier édifice, ébranlé par des dissensions intestines, s'abîma sous les coups de la persécution. Les missionnaires le relevèrent ; mais cette fois ils ne comptèrent point, pour l'affermir, sur l'appui du bras séculier. Ils cherchèrent ailleurs qu'à la cour des auxiliaires et des prosélytes. L'œuvre de l'Évangile s'accomplit en Chine comme aux temps de la primitive Église. Ce fut aux pauvres gens des campagnes, aux pêcheurs, qui n'avaient d'autre demeure que l'océan ou les bords des fleuves, que ces hommes dévoués allèrent révéler les espérances d'une autre vie. Les conversions ne se comptèrent plus par milliers, mais les convertis résistèrent aux tortures et à la mort. Les néophytes chinois eurent la foi des anciens jours. Ce troupeau d'élite s'accrut lentement, au fond des provinces les plus reculées de l'empire, dans le Su-tchuen, dans le Hou-kouang, sur les confins de la Tartarie. L'Europe lui vint enfin en aide ; une association pour la propagation de la foi prit naissance en 1820 dans la ville de Lyon, et établit sa direction centrale à Paris. Les souscriptions arrivèrent bientôt de toutes les contrées catholiques. Sans atteindre les recettes fabuleuses des sociétés protestantes, la nouvelle association vit son avenir assuré. Près de 500,000 francs furent affectés par le conseil central à l'entretien des missions répandues sur le vaste territoire de la Chine et de la Tartarie dans la Cochinchine et dans le Tong-king, dans le royaume de Siam et dans la presqu'île de Malacca, des montagnes du Thibet aux frontières de l'Inde anglaise.

En Chine, cinq ordres religieux s'étaient partagé et se partagent encore les travaux de l'apostolat : les francis-

cains, les dominicains, les jésuites, les lazaristes et les prêtres des Missions étrangères. Quatre-vingts missionnaires et cent trente prêtres indigènes parcouraient dix diocèses, dont le moindre était plus étendu que la France. Chaque diocèse était administré par un vicaire apostolique, évêque *in partibus*, assisté quelquefois d'un évêque coadjuteur. Au conseil de la Propagande, dont les membres résidaient à Rome et étaient nommés par le saint-siége, appartenait la direction générale des missions; aux divers ordres religieux, la disposition des ressources qu'ils devaient à la piété des fidèles. Les missionnaires portugais avaient conservé la province du Kouang-Toung, les Espagnols avaient le Fo-kien, ravagé en 1837 par la persécution; les Italiens occupaient le rude territoire de Shan-tong et du Chan-si, le Hou-kouang, souvent désolé par la famine, le Kiang-nan, province riche, pacifique et pleine d'avenir. C'est dans le Kiang-nan qu'acceptant la juridiction d'un prélat italien, les pères de la compagnie de Jésus étaient venus réclamer les débris de leur héritage. Depuis la destruction de cette célèbre société, les enfants de saint Vincent de Paul avaient succédé aux jésuites dans le diocèse de Pe-king. Ils donnaient des évêques au Ho-nan, au Che-kiang, au Kiang-si. L'établissement des Missions étrangères, fondé en 1663, sous le règne de Louis XIV, illustré par de nombreux martyrs et l'éclat non interrompu de ses longs services, supportait seul le fardeau de quatre vicariats apostoliques : le Su-tchuen, livré aux angoisses de la misère et de la faim ; le Yun-nan, malsain et marécageux; le Kouei-tcheou, où l'Évangile pénétrait pour la première fois; le Leau-tong au climat de fer. Dans le royaume annamite, une décision pontificale avait partagé le Tong-king en deux vicariats, l'un à l'orient, l'autre à l'occident. Le premier, qui confine à la Chine, était entre

les mains des dominicains espagnols; le second, ainsi que le vicariat de la Cochinchine et du Camboge, avec le vicariat tout récent de la Corée, était confié à la société qu'on était sûr de trouver au premier rang dans cette œuvre d'abnégation, à la société française des Missions étrangères.

Outre le clergé indigène, les missionnaires avaient encore de précieux auxiliaires dans les catéchistes chinois. De ces catéchistes, les uns, astreints au célibat, accompagnaient les prêtres européens dans le cours de leurs visites, ou parcouraient eux-mêmes les districts éloignés pour administrer le sacrement du baptême, présider aux funérailles, découvrir ou réformer les abus; les autres étaient généralement des pères de famille choisis parmi les chrétiens les plus instruits. Le missionnaire les chargeait d'entretenir les nouveaux fidèles dans leur foi par des lectures pieuses et des exhortations familières. On comptait trois cent mille chrétiens environ dans l'empire chinois, trois cent quarante mille dans les deux vicariats du Tong-king, quatre-vingt mille dans celui de la Cochinchine, quelques milliers à peine en Corée. C'était une bien faible partie de l'immense population qu'on voulait convertir; mais, il faut le répéter, la plupart de ces fidèles étaient des chrétiens comme l'Europe n'en connaît plus guère. Ils avaient confessé la foi par l'exil, par la torture, ou tout au moins par la pauvreté volontaire. Les uns avaient gémi pendant des années entières au fond de l'Asie centrale, sur les confins du Turkestan et de la Sibérie; d'autres, agenouillés dans le prétoire, avaient bravé le bâton des bourreaux; d'autres avaient fui dans les montagnes, abandonnant aux satellites tout ce qu'ils possédaient. Il avait donc fallu obtenir de cette race craintive qu'elle osât braver les édits sans cesse renouvelés des mandarins, il avait fallu apprendre à ces na-

tures cupides l'horreur de l'usure, il avait fallu renverser le respect des traditions, abolir les coutumes les plus chères à ce peuple et en apparence les plus saintes, l'éloigner des tombeaux de ses pères, comprimer ses instincts invétérés et exalter son attachement aux nouvelles croyances jusqu'au courage et au dévouement du martyre. Pour faire des chrétiens de ces hommes, il avait fallu les transformer.

Comment les missionnaires avaient-ils opéré ce prodige? Par l'exemple de leur propre vie et l'exemple de leur propre foi. Ils n'avaient point offert à ces pauvres gens les dogmes du christianisme comme une théorie ou un système, mais comme une histoire qu'ils tenaient eux-mêmes pour avérée, et ce témoignage, ils s'étaient montrés prêts à le sceller de leur sang. Ils ne se donnaient point pour des hommes à miracles, mais leur constance et leur résignation étaient un miracle renouvelé chaque jour aux yeux de ces néophytes qui n'avaient jamais rien rêvé de semblable. En moins de trente ans, le vicariat du Hou-kouang fut arrosé du sang de trois prêtres européens, un franciscain et deux lazaristes français, MM. Clet et Perboyre; dans la seule année 1838, la persécution immola en Cochinchine vingt-trois martyrs : trois évêques, deux missionnaires, neuf prêtres indigènes, cinq catéchistes et quatre fidèles. Tout servait de prétexte à la haine des persécuteurs. Ils affectaient de confondre les chrétiens, au Tong-king et dans le Camboge, avec les rebelles; en Chine, avec la secte des Pe-lienkiao, qui avait jadis renversé la dynastie mongole, et qui, grossie de tous les vagabonds de l'empire, conspirait encore la ruine de la dynastie régnante. On accusait ces hommes doux et inoffensifs des pratiques les plus révoltantes, de bâtir des maisons pour y séduire les femmes, d'arracher les yeux aux malades, de recevoir des mains du prêtre un pain

confectionné avec des ingrédients mystérieux. La prière en commun, les onctions faites sur les yeux des mourants, le sacrement de l'eucharistie, avaient donné naissance à ces fables ridicules qui puisaient un certain crédit dans l'extrême ignorance des masses et dans l'aveugle aversion du peuple pour les étrangers.

Ce fut au milieu de ces épreuves si cruelles pour les missions catholiques que la guerre vint à éclater entre l'Angleterre et la Chine. La France ne vit d'abord dans l'ouverture des hostilités qu'une raison d'exercer une surveillance plus active sur les projets d'agrandissement d'une puissance rivale. Quand elle s'aperçut que l'intégrité de l'empire chinois n'était pas menacée, quand elle dut renoncer à lutter contre la prépondérance commerciale de l'Angleterre et des États-Unis, elle crut un instant que son rôle était terminé. Ce rôle venait au contraire de s'ouvrir. La pente naturelle de notre politique, quel que soit le gouvernement qui la dirige, a toujours été de prendre parti pour les opprimés. Il y avait en Chine des victimes et des bourreaux; il y avait là aussi des compatriotes qui faisaient honorer le nom de notre pays, des prêtres qui avaient mérité l'admiration du monde chrétien. Notre conduite pouvait être prévue d'avance : au moment où le drapeau tricolore semblait devoir se retirer de ces mers, rebuté par la stérilité de nos relations commerciales, une politique plus prévoyante l'y retenait en l'appelant à couvrir la cause de la civilisation et de la liberté religieuse.

Ce fut à la corvette française *la Danaïde*, commandée par M. Joseph de Rosamel, qu'appartint l'honneur de montrer notre pavillon sur les côtes de la Chine à l'époque même où l'escadre anglaise venait chercher à Canton le traité qu'elle croyait avoir conquis dans le golfe de Petche-ly. M. de Rosamel était appelé à se mouvoir au mi-

lieu de circonstances d'autant plus difficiles qu'elles étaient imprévues, et soulevaient à chaque pas les questions les plus délicates de droit international. La loyale fermeté de cet officier fut appréciée par le plénipotentiaire anglais, et M. de Rosamel put assister à l'entrevue qui eut lieu dans la rivière de Canton, au mois de mai 1841, entre le commissaire impérial et le capitaine Elliott. A la vue de ce jeune capitaine, que les Anglais entouraient de tant d'égards, Ki-shan parut comprendre le rôle qui, dans ces conjectures, pouvait être dévolu à la France; mais déjà le parti violent l'avait emporté à Pe-king : Ki-shan avait été rappelé et dégradé; le capitaine Elliott lui-même était désapprouvé; toute médiation était devenue impossible. Une nouvelle campagne ne tarda pas à s'ouvrir. M. de Rosamel suivit à Chou-san l'escadre anglaise et ne voulut quitter les mers de Chine qu'en apprenant l'arrivée de la frégate *l'Érigone* à Manille.

Nul n'était mieux préparé que le commandant de *l'Érigone*, M. le capitaine de vaisseau Cécille, pour le double rôle que les circonstances allaient imposer au représentant de la France dans ces parages. Il fallait se montrer à la fois marin entreprenant et négociateur habile. La guerre, un instant suspendue, allait recommencer avec plus d'activité que jamais. Arrivé à Macao, M. Cécille sut attirer vers lui les regards des autorités chinoises éperdues, et donner de sages conseils sans sortir de la plus stricte neutralité. En cachant la vérité à l'empereur, les mandarins s'exposaient à perdre l'empire. Le péril si pressant leur avait ouvert les yeux, il ne fut point difficile de les convaincre de l'impuissance de la Chine, de la nécessité de traiter avant que de nouveaux triomphes eussent rendu les Anglais plus exigeants; mais ce qui n'était donné à aucune éloquence, c'était d'inspirer à ces fonctionnaires un courage inconnu dans des cours serviles :

braver le courroux du souverain pour l'éclairer sur les dangers que courait son trône était une perspective que nul d'entre eux n'osait envisager. Les destinées de la Chine purent donc s'accomplir. Les Anglais remontèrent le Yang-tse-kiang; le point vulnérable de l'empire fut découvert, et l'on sut désormais où devaient porter les coups pour qu'on les sentît à Pe-king. Accueilli avec une distinction toute particulière par l'amiral sir William Parker, qui aimait jusque dans l'officier d'une marine rivale, l'homme de mer habile et résolu, le commandant Cécille put suivre, avec sa frégate, l'escadre anglaise à Wossung. Invité à assister à la conclusion du traité qui fut signé à bord du *Cornwallis*, il remonta sur une jonque à Nan-king, et fut présenté par l'amiral anglais aux commissaires impériaux.

Peu de jours après la signature de ce traité, une corvette française venait jeter l'ancre au milieu de la flotte britannique. C'était la *Favorite*, commandée par M. Page. A l'honneur de notre marine, cet officier avait entrepris de réaliser seul, sans autre secours que quelques instructions vagues et un grossier croquis de la carte du capitaine Béthune, ce que l'escadre anglaise, avec toutes ses ressources, n'avait point exécuté sans péril. Le capitaine Page ne se laissa détourner de son dessein ni par les difficultés qu'il rencontra sur sa route, ni par les sérieux dangers auxquels fut exposée *la Favorite*. Il réussit, et les Anglais apprirent une fois de plus qu'ils n'avaient point seuls dans les entreprises maritimes le privilége de l'audace et de la constance.

Le traité de Nan-king ne stipulait que les principales conditions de la paix. Ce fut à Canton, par une convention débattue entre les commissaires de l'empereur et sir Henry Pottinger, que furent déterminés les nouveaux tarifs de douane et les règlements de commerce. La taxe

la plus considérable, celle que prélevait sur les navires européens la cupidité des autorités de Canton, le *kam-sha*, qui s'élevait à plus de 12,000 francs par navire, fut définitivement abolie. On ne maintint que les droits impériaux et le droit de navigation, fixé à 3 francs 75 centimes par tonneau. Les objets importés ou exportés furent soumis à une taxe modérée qui ne dépassa pas 5 ou 10 pour 100 de la valeur conventionnelle attribuée à ces marchandises. Jamais conditions plus libérales n'avaient été faites en aucun pays au commerce étranger; il importait de mettre la France en mesure d'en profiter. Le commandant de *l'Erigone* se hâta de revenir à Macao. Les Anglais se montraient disposés à n'exiger aucun avantage exclusif; ils avaient fait même insérer dans leur traité commercial un article qui étendait aux autres nations les stipulations obtenues en faveur du commerce britannique; mais il ne pouvait nous convenir d'accepter cet état de choses et de n'être admis sur les marchés de la Chine qu'en vertu de cet acte de dédaigneuse munificence. M. Cécille et plus tard M. de Ratti-Menton, nommé consul de France à Canton, s'empressèrent tous deux de réclamer pour les négociants français une complète participation aux priviléges dont jouiraient les sujets des autres puissances dans le Céleste Empire. Le 10 septembre 1843, les droits de la France furent solennellement reconnus et consignés dans une communication officielle adressée par Ki-ing et Ki-kong à M. Guizot, alors ministre des affaires étrangères. Une mission diplomatique confiée à M. de Lagrené vint bientôt convertir en un traité solennel cette convention provisoire.

Ce traité, conclu à Wam-poa le 24 octobre 1844, ne pouvait être, comme celui que venait d'obtenir quelques mois auparavant le plénipotentiaire américain, que la reproduction du traité anglais. Sur le terrain commercial,

le principe d'égalité établi par les Chinois écartait avec habileté toute prétention nouvelle ; mais on pouvait porter sur un terrain moins ingrat l'immense influence qu'assurait au plénipotentiaire français l'éclat d'une mission appuyée par des forces imposantes. Ce fut alors que quelques personnes songèrent à obtenir la révocation des édits promulgués contre les chrétiens. Cette démarche n'avait pas été prévue dans les instructions données à M. de Lagrené ; elle était digne de la France et des hommes qui la représentaient dans ces mers lointaines ; elle honore également ceux qui en conçurent la pensée et ceux dont l'habileté en assura le succès. L'empereur Tao-kouang avait ouvert son règne par de nouveaux édits de proscription contre la religion chrétienne : il fallait l'amener à les déchirer à la face de l'empire. Avant la guerre, il ne se fût point trouvé un mandarin pour lui conseiller une pareille mesure ; mais la voix des étrangers était devenue toute-puissante, et leur influence opérait des miracles. L'amiral Cécille, entouré d'une nombreuse division, avait su donner aux Chinois une haute idée de notre puissance navale. La cour de Pe-king attachait un grand intérêt au bon vouloir de la France. Le vice-roi du Kouang-tong et du Kouang-si, Ki-ing, chargé de traiter avec les négociateurs européens, accueillit avec un empressement inattendu les premières ouvertures de M. de Lagrené. L'aménité du plénipotentiaire français avait gagné la confiance du mandarin tartare. Dans la convention qui devait intervenir entre les deux puissances, on ne s'écarta point des bases admises par les Anglais et les Américains. Le traité de Nan-king n'avait ouvert aux Européens que les cinq ports ; les étrangers demeuraient exclus du reste de l'empire, et les missionnaires ne furent point exceptés de cette interdiction générale. Les Anglais cependant avaient exigé que tout étranger saisi dans l'intérieur du

pays ne fût justiciable que du consul de sa nation. Cette clause était applicable aux missionnaires et les mettait à l'abri des arrêts sanguinaires du prétoire ; mais c'était là, aux yeux de ces hommes intrépides, une conquête sans importance ; quelques-uns d'entre eux n'acceptaient même qu'à regret ce gage de sécurité qui les menaçait de la concurrence des sectes protestantes. Ce que tous demandaient comme un bienfait inappréciable, c'était la liberté pour les sujets de l'empire d'embrasser la foi catholique et d'en professer ouvertement le culte extérieur. On ne pouvait faire de cette tolérance religieuse un article du traité qui allait engager les deux nations ; on pouvait solliciter ce bienfait comme une faveur. C'était une affaire qui devait être discutée officieusement entre les deux plénipotentiaires. La France ne jeta point son épée dans la balance ; elle réclama les droits de l'humanité avec le langage modéré qui convenait à la cause qu'elle s'était chargée de défendre ; elle suivit avec persévérance des négociations pacifiques, et vit ses efforts couronnés d'un plein succès. Trois édits impériaux furent accordés aux sollicitations de notre ambassadeur : le premier permettait à tous les Chinois d'embrasser la religion chrétienne ; le second donna pour marque distinctive du christianisme le culte de la croix et des images ; le troisième prescrivit la restitution des églises bâties depuis le règne de l'empereur Kang-hi, de celles du moins qui n'auraient point été converties en pagodes ou en édifices d'utilité publique. Un cri de joie, parti du sein de l'église de Chine, depuis si longtemps opprimée, salua dans l'apparition de ces édits la promesse d'un meilleur avenir. Une ère nouvelle s'ouvrait pour les missions, et notre marine, appelée à défendre l'œuvre de notre diplomatie, devait bientôt, par la force même des choses, chercher à en développer les conséquences.

On était fondé à espérer que les États tributaires de la Chine suivraient cet empire dans la voie des concessions religieuses. Si la cour de Pe-king eût obéi à une autre impulsion que celle de la crainte, s'il se fût opéré un renversement complet dans la politique impériale, l'exemple de l'empereur eût entraîné sans doute le souverain du royaume annamite et celui de la Corée : la contagion eût peut-être gagné le Japon ; mais, dans l'édit de tolérance accordé aux chrétiens chinois, on ne vit, hors de l'empire comme au sein de l'empire même, que le résultat des obsessions étrangères, qu'une nouvelle humiliation imposée aux fils du ciel. On ne songea donc qu'à se mieux garder contre cette intervention importune de l'Occident. L'amiral Cécille ne se laissa point décourager par les dispositions ouvertement hostiles des États tributaires de la Chine, et n'en épia qu'avec plus de soin l'occasion de faire pénétrer la clémence jusqu'au sein de ces monarchies barbares. Au mois de février 1843, il avait appris que cinq missionnaires français condamnés à mort étaient détenus dans les cachots de Hué-fou, capitale et siége du gouvernement annamite. Il se préparait à se rendre à Tourane, quand la corvette *l'Héroïne* arriva sur la rade de Macao. Ce bâtiment devait, en retournant à Bourbon, visiter plusieurs ports placés sur sa route, et Tourane en particulier. Le capitaine Favin-Lévêque reçut tous les renseignements qui pouvaient faciliter la délivrance des prisonniers. Fier d'avoir à remplir une si belle mission, cet officier en assura le succès par la fermeté de ses demandes et la modération de sa conduite. Les mandarins comprirent qu'ils avaient devant eux un homme inébranlable que toutes leurs lenteurs ne parviendraient pas à lasser, et dont ils ne se débarrasseraient qu'en se décidant à le satisfaire. MM. Berneux, Charrier, Galy, Miche et Duclos furent remis au commandant de *l'Héroïne*. En Cochin-

chine, ce furent les premières victimes arrachées aux bourreaux. Deux années après cette heureuse expédition, monseigneur Lefebvre, évêque d'Isauropolis, fut arrêté à son tour par les autorités cochinchinoises. Le capitaine de la corvette *l'Alcmène*, M. Fornier-Duplan, chargé par l'amiral d'une lettre pour le roi Thieu-tri, se rendit à Tourane, et, après une assez longue négociation, obtint la liberté du vicaire apostolique de la Cochinchine. Ce double service rendu par notre marine aux missions catholiques eut un salutaire effet. On cessa de rechercher aussi activement les prêtres européens, quand on eut reconnu que leur arrestation ne manquait jamais d'attirer sur les côtes du royaume annamite ce qu'on voulait éloigner avant tout, les navires de guerre étrangers.

La mission de Corée ne méritait pas moins d'intérêt que celle de Cochinchine. Depuis un demi-siècle, il y avait des chrétiens en Corée. L'Évangile y avait été apporté par un prêtre chinois venu de Pe-king ; en 1801, le gouvernement fut averti de la présence d'un étranger dans le royaume, et la persécution dispersa les membres épouvantés de cette chrétienté naissante. Ce fut vers 1834 que la Propagande confia aux Missions étrangères le soin de développer les germes de foi déposés par ce prêtre-martyr. La Corée fut érigée en vicariat apostolique. Le premier évêque, monseigneur Bruguière, n'atteignit la frontière de son diocèse qu'après des prodiges de persévérance. Il mourut sans avoir pu y pénétrer. Deux missionnaires, MM. Maubant et Chastan, et un nouvel évêque, monseigneur Imbert, furent plus heureux. Ils franchirent sur la glace le Ya-lo-kiang, le fleuve du Canard-Vert, qui se jette sur les confins du Leau-tong dans la mer Jaune, et arrivèrent jusqu'à Seoul, capitale de la Corée. De nombreuses conversions récompensaient déjà leur courage, quand les progrès de la secte proscrite furent dénoncés à la cour.

Dans une seule séance, quarante chrétiens furent condamnés à mort ; un système de visites domiciliaires, qui rendait cinq familles responsables pour un seul individu, fut organisé dans les huit provinces. On voulait à tout prix découvrir les trois Européens qu'on savait cachés dans le pays. Les missionnaires pensèrent que le moment était venu de sacrifier les pasteurs pour sauver le troupeau : ils se livrèrent aux satellites qui avaient perdu leurs traces, et furent mis à mort le 21 septembre 1839.

Ce ne fut qu'à la fin de 1842 que ces désastreuses nouvelles arrivèrent en Chine. Un nouvel évêque fut nommé par le saint-siége : ce fut monseigneur Ferréol. Ce prélat parvint jusqu'à la frontière; mais les guides chrétiens venus à sa rencontre refusèrent de l'introduire en Corée. Depuis la dernière persécution, la surveillance des autorités était devenue plus active. Des postes de soldats échelonnés de distance en distance gardaient toutes les issues. Un jeune diacre coréen, élevé dans le séminaire de Macao, où il avait été envoyé par les premiers missionnaires, André Kim, fut plus heureux que l'évêque : il parvint à se glisser en Corée entre les nombreux postes de la frontière et à pénétrer dans la capitale. Ce chrétien intrépide résolut alors d'aller chercher monseigneur Ferréol à Shang-haï et de l'amener par mer sur les côtes de la péninsule, que les autorités coréennes croyaient suffisamment gardées par l'absence de toutes relations maritimes entre la Corée et la Chine. Plein d'ardeur et d'espoir, il réunit quelques néophytes, gagna la côte, se jeta avec ses compagnons dans une mauvaise barque, et, capitaine improvisé, se lança en haute mer, cherchant à l'aide d'une méchante boussole les rivages du Céleste Empire. Tout devait être aquilon pour le frêle esquif. Un coup de vent le surprit au milieu de la mer Jaune ; le gouvernail fut brisé; les Coréens se croyaient perdus :

André seul avait conservé toute sa confiance. Ces nouveaux Argonautes rencontrèrent heureusement, au milieu de ce pressant péril, une jonque chinoise qui se chargea, moyennant la promesse d'une assez forte somme, de prendre leur bateau à la remorque et de le conduire jusqu'à Shang-haï. Quelques jours plus tard, monseigneur Ferréol élevait au sacerdoce le courageux diacre, et montait avec un autre missionnaire, M. Daveluy, sur la barque qui venait d'accomplir ce miraculeux voyage. A la fin de 1845, le prélat et ses compagnons entraient furtivement dans Seoul, où la piété des chrétiens coréens leur avait préparé un asile.

A côté de la Corée, les îles Lou-tchou devaient, comme une dépendance de l'empire japonais, attirer l'attention de la Propagande. La corvette *l'Alcmène* avait, au mois d'avril 1844, porté dans ces îles un missionnaire catholique, M. Forcade. Les communications constantes que les Lou-tchou entretiennent par Nafa avec le Japon semblaient un moyen indirect d'entrer en relation avec cet empire. L'amiral Cécille eût voulu trouver à Nafa un port d'entrepôt pour le commerce avec le Japon, le saint-siége un point de départ pour une mission autrefois florissante et qu'il tenait à honneur de rétablir. Le missionnaire porté aux îles de Lou-tchou par *l'Alcmène* venait d'être nommé évêque de Samos et vicaire apostolique du Japon. La police se fait trop bien dans l'empire japonais pour qu'on y puisse tenter ces introductions clandestines qui ont réussi en Corée et en Cochinchine. Les premiers pas du missionnaire sur ces côtes interdites l'auraient conduit infailliblement à un martyre stérile. Néanmoins, si l'on parvenait à se créer quelques relations dans le pays, si l'on se procurait des guides japonais, comme on avait eu des guides chinois et coréens, il était certain que du sein des missions s'élanceraient à l'instant des hommes

pour lesquels ces menaces de mort ne seraient qu'une séduction de plus. Ce sont ces relations, ce sont ces guides que M. Forcade était venu chercher à Nafa, quand l'amiral avait envoyé *l'Alcmène* aux îles Lou-tchou pour y sonder le terrain des intérêts commerciaux; mais l'amiral et le missionnaire devaient voir leur espoir également déçu. Le gouvernement du Japon ne voulait point autoriser de rapports, si indirects qu'ils pussent être, entre ses sujets et d'autres Européens que ceux qu'il admettait une fois l'an à Nangasaki. M. Forcade n'en parvint pas moins à exploiter la curiosité des gardes chargés de le surveiller. Au bout de six mois, il parlait avec facilité la langue du pays. Ce fut l'unique succès qu'il put obtenir : le gouvernement oukinien, sans le persécuter, avait très-habilement fait le vide autour de lui. Dès que le missionnaire sortait de la *bonzerie* qui lui avait été assignée pour demeure, ses gardes le suivaient, faisaient fermer les portes et éloigner les curieux. Ce n'était point à ces natures molles et pusillanimes qu'on pouvait faire accepter les vérités du christianisme.

Si la Chine se montrait momentanément bienveillante, l'empire annamite, la Corée, les îles Lou-tchou, moins accessibles, provoquaient, on le voit, de nouveaux efforts et devaient entretenir l'activité de notre marine. L'amiral Cécille, parti de Macao dans les premiers mois de 1846, se rendit d'abord aux îles Lou-tchou et mouilla dans le port d'Ounting. Monseigneur Forcade, qui devait être sacré à Manille, fut reçu à bord de *la Cléopâtre*, et deux nouveaux missionnaires, MM. Leturdu et Adnet, occupèrent sa place à Nafa. La division se dirigea, en quittant Ounting, vers les côtes du Japon. Le port de Nangasaki, les îles de la Corée, virent successivement apparaître le pavillon français. L'amiral eut besoin, pendant cette croisière, de toute son expérience pour guider

ses navires à travers les mille dangers de la route, de toute sa modération pour ne point user des forces imposantes qu'il tenait dans sa main. Il pensa que, s'il fallait respecter les barrières que ces peuples ombrageux ont élevées entre eux et le reste du genre humain, il n'était point inutile de déployer quelquefois sous leurs yeux l'appareil de notre puissance. Nos baleiniers vont exercer leur périlleuse industrie jusque dans ces mers lointaines; nos missionnaires vont y porter les lumières de la foi : oserait-on regretter la pression morale qui peut leur rendre ces côtes moins inhospitalières ? Cette campagne ne fut point du reste sans fruit pour la science. *La Sabine*, commandée par M. Guérin, marin consommé et manœuvrier intrépide, avait reçu à son bord trois ingénieurs hydrographes, MM. Delaroche-Poncié, Estignard et Delbalat. Ces ingénieurs levèrent, avec la précision que les officiers de ce corps distingué apportent dans tous leurs travaux, les plans des ports de Nafa et d'Ounting. Les îles semées sur la route des Lou-tchou aux côtes du Japon, de Nangasaki aux côtes de la Corée, îles pour la plupart inconnues ou mal déterminées, occupèrent enfin sur nos cartes la position que la nature leur assigna dans ces mers orageuses.

Cette expédition du nord fut la dernière campagne de l'amiral Cécille dans les mers de la Chine. Il y avait près de cinq ans que, capitaine de vaisseau et commandant de *l'Érigone*, il était arrivé pour la première fois à Macao. Pendant cette longue station, il avait vu se développer des événements d'une immense portée. Il en avait suivi et souvent pressenti le cours. Livré à ses propres inspirations, il dut prendre conseil des circonstances et assumer une responsabilité que l'absence d'un agent accrédité auprès du gouvernement chinois lui faisait un devoir d'accepter. Ce n'est que dans de rares occurrences que la marine

voit ainsi s'agrandir son horizon ; mais on nous permettra de constater, du moins par cet exemple, que l'exercice du commandement, précédé des sérieuses études qu'exige le métier de la mer, n'est point une si mauvaise initiation à l'intelligence et à la pratique des affaires.

Au mois de janvier 1847, l'amiral Cécille transmit le commandement de la station de l'Indo-Chine à M. le capitaine de vaisseau Lapierre. Il ne pouvait remettre cette station en des mains plus loyales et plus capables. M. Lapierre venait de commander le vaisseau *le Suffren* sous les murs de Tanger et de Mogador, dans ces brillants combats dont le souvenir est deux fois cher à la France, quand il arbora son guidon à bord de la frégate *la Gloire*. Toute la marine le connaissait pour un noble cœur, et rendait justice à son caractère ferme et élevé. L'expérience n'avait point éteint chez lui l'esprit d'entreprise et la résolution. L'amiral lui léguait deux missions délicates: la première, de paraître à Tourane pour y réclamer monseigneur Lefebvre, qui, rentré en Cochinchine, y avait été une seconde fois arrêté; la seconde, de se présenter sur les côtes de Corée pour essayer d'y obtenir quelques garanties en faveur de nos missionnaires. M. Lapierre se félicita de l'heureux début que lui avait réservé l'amiral. Il avait conservé sous ses ordres la corvette *la Victorieuse*, commandée par M. Rigault de Genouilly. Assuré du concours de cet officier distingué, qui, attaché depuis plus de trois ans à la station de l'Indo-Chine, en possédait toutes les traditions, le commandant de *la Gloire* ne douta point du prompt succès de ses démarches. Malheureusement les Cochinchinois étaient aussi mobiles dans leurs dispositions que les autres peuples de l'extrême Orient. Dans ces esprits pusillanimes et cauteleux, la crainte et la fureur ont tour à tour le dessus. Pour s'épargner de nouvelles réclamations, le roi Thieu-

tri avait fait relâcher monseigneur Lefebvre, et ce prélat avait déjà pris sur une jonque le chemin de Singapore. Il semblait qu'à l'arrivée de *la Victorieuse*, qui avait devancé *la Gloire* dans la baie de Tourane, le gouvernement annamite dût se montrer empressé de se faire un mérite auprès des officiers français de cet acte spontané de clémence. Les mandarins repoussèrent au contraire toute tentative de communication. M. Lapierre arriva sur ces entrefaites : il éprouvait les plus vives inquiétudes sur le sort de monseigneur Lefebvre, qu'il savait sous le coup d'un arrêt de mort, et dont il cherchait en vain à obtenir quelques nouvelles. Cinq corvettes de guerre cochinchinoises, toute la marine militaire du royaume, étaient à l'ancre dans le fond de la baie et se disposaient à prendre la mer. Il fallut menacer les mandarins de s'opposer au départ de ces bâtiments, pour obtenir qu'ils voulussent bien accepter une lettre et se charger de la faire parvenir à Hué-fou. Pour réponse, les conseillers du roi Thieu-tri préparèrent à nos officiers une infâme trahison. Quand on n'a point étudié de près le caractère de ces barbares, quand on n'a pas suivi les événements de ces trois années de guerre pendant lesquelles les Chinois, sans cesse battus, furent sans cesse les agresseurs, on a peine à comprendre que le gouvernement annamite ait pu passer si subitement d'un excès de terreur à un excès d'audace; mais ces corvettes mouillées dans la baie de Tourane avaient été construites sur des modèles européens et semblaient par leur masse supérieures à *la Victorieuse* : on avait entassé sur chacune d'elles un millier de soldats, on avait rassemblé en outre des jonques dans la rivière, on en avait appelé d'autres points de la côte, et toutes ces jonques étaient chargées de troupes. On se proposait, en un mot, d'attaquer deux navires avec une armée : comment n'eût-on pas cru au succès?

La seule chose qu'on n'eût point prévue, c'était la promptitude du commandant Lapierre à prendre une détermination vigoureuse. Dès que ce brave officier eut reconnu les préparatifs hostiles dirigés contre la division française, il fit embosser *la Gloire* et *la Victorieuse*, et ordonna aux mandarins de faire rétrograder les jonques qui manœuvraient pour mettre nos bâtiments entre deux feux. Si ces jonques entraient dans la rade, il prendrait l'initiative des hostilités; les jonques continuèrent à s'avancer, et le 15 avril 1847, à onze heures du matin, l'action s'engagea entre nos navires et les corvettes. Le feu des Cochinchinois était vif, mais mal dirigé; les boulets français, au contraire, portaient tous. Bientôt les cinq corvettes étaient complétement réduites. Le peu de profondeur du mouillage avait forcé *la Gloire* de combattre à grande portée de canon; *la Victorieuse*, petite corvette de 22 caronades, avait pu serrer l'ennemi de plus près. M. Lapierre voulut décerner à cette corvette l'honneur de la journée, et sut rendre un juste hommage aux excellentes dispositions prises par M. de Genouilly. On s'empressa, dès que le combat fut terminé, de mettre à terre les blessés cochinchinois qui pouvaient être débarqués sans danger; on conserva les autres à bord de *la Gloire*, où les soins les plus empressés leur furent prodigués. La division française n'avait plus rien à faire à Tourane; elle s'était bornée à repousser une agression insensée. Sans chercher à pousser plus loin ses avantages, M. Lapierre s'empressa de revenir à Macao. L'impression produite en Cochinchine par cet acte de vigueur n'en fut pas moins salutaire. Partout on vantait le courage des Français pendant l'action, leur humanité après la victoire; partout on blâmait ouvertement le roi Thieu-tri et l'on raillait sa folie[1].

[1] Voici, du reste, sur cette affaire, la version des Cochinchinois telle

Celui-ci cependant faisait élever de nouveaux forts à Tourane, construisait de nouveaux navires et lançait un édit de proscription contre les Français; mais ces mesures étaient loin de le rassurer. Sur le faux avis qu'une division française était arrivée à Singapore, il tomba malade et mourut au bout de sept jours, le 4 novembre 1847. Son second fils lui succéda sous le nom de Tu-duc (postérité vertueuse), et, malgré quelques velléités de persécution qui signalèrent les premiers jours de son règne, les chrétiens recueillirent bientôt sous ce prince plus éclairé que son père, les fruits du combat de Tourane.

M. Lapierre avait dignement rempli à Tourane la première des deux missions que lui avait léguées l'amiral Cécille; la seconde, dont les côtes de la Corée étaient le but, présentait des difficultés de navigation toutes particulières. On n'a encore jusqu'à ce jour pu réunir sur l'hydrographie de la Corée que des données bien incomplètes. Les navires qui conduisirent lord Amherst à Peking en 1816, la frégate l'*Alceste* et le brick la *Lyra*, ont tracé de leur route à travers l'Archipel un croquis rapide et vague; le capitaine Basil Hall y avait joint la relation

qu'on peut la lire dans un journal anglais imprimé à Singapore, le *Straits-Times* du 21 octobre 1848 : « Le commodore Lapierre avait reçu des mandarins l'ordre de prendre les provisions, le bois et l'eau qui lui étaient nécessaires, et de mettre sous voiles dans l'espace de trois jours. S'il s'y refusait, le roi ferait tirer sur les bâtiments français par ses navires et par ses forts. En effet, tout fut préparé pour l'attaque; quatre jonques de guerre partirent de Hué-fou; les forts se disposèrent à les soutenir. Le commodore prit ombrage de ces mesures, et jura qu'on ne le mettrait pas à la porte avec si peu de cérémonie. *Le troisième jour, les navires du roi et les forts ouvrirent le feu sur les bâtiments français.* Les forts avaient une artillerie trop faible et tiraient de trop loin. Le commodore *répondit à l'instant*, détruisit quatre navires et tua plus de douze cents hommes. »

de ce voyage. Il indiquait comme un mouillage sûr la baie qui porte son nom ; c'est sur ce point que le 9 août 1847, se dirigeaient *la Gloire* et *la Victorieuse*. La corvette était à un mille en avant, sondant et signalant le fond ; le vent du sud-ouest soufflait avec force, la mer était grosse ; les deux navires étaient emportés par un sillage rapide, bien qu'ils eussent deux ris pris aux huniers. Tout à coup les signaux et la manœuvre de *la Victorieuse* indiquent que la route est dangereuse à tenir. On veut serrer le vent, revenir sur ses pas ; mais le courant contraire et la grosse mer repoussent la frégate et la corvette. Chaque bordée les enfonce davantage dans l'impasse où elles sont engagées ; elles s'échouent. C'était le moment de la haute mer et la veille de la nouvelle lune ; la mer baissa ce jour-là de dix-huit pieds, le lendemain de plus de vingt et un. La corvette demeura complétement à sec ; la frégate n'eut plus autour d'elle que quelques pieds d'eau. Aucun effort humain ne pouvait sauver ces deux navires, bientôt ouverts et brisés par la vague. Ce fut alors que l'on vit ce que peuvent le sang-froid et la sérénité des chefs. La division française était perdue ; la chance avait tourné contre elle : il fallait remettre à d'autres temps les regrets que ce désastre pouvait inspirer. Ce qui était urgent, c'était d'assurer le salut de plus de sept cents hommes, dont l'existence dépendait des mesures qu'allaient adopter les deux capitaines. On chercha d'abord un refuge sur une des îles voisines, sur l'île Ko-koun. On s'y établit sans difficulté avec les vivres et les armes qu'on avait sauvés du naufrage, et on s'occupa immédiatement de s'y retrancher. Bientôt les Coréens arrivèrent du continent ; ils furent étonnés de trouver les naufragés en si bon état de défense, et promirent d'apporter du riz, qu'on menaça d'aller chercher soi-même, si cette promesse n'était pas réalisée. On avait songé en effet à traverser le bras de mer qui sé-

pare l'île Ko-koun de la terre ferme, et à gagner Peking, ou du moins un des ports du Leau-tong ; mais on voulut tenter d'abord une autre chance. Deux embarcations furent confiées à MM. Delapelin et Poidloue, lieutenants de vaisseau ; ces officiers partirent successivement pour Shang-haï dans des canots pontés à la hâte, emportant les vœux et l'espoir des deux équipages.

C'était une traversée de cent vingt lieues à accomplir dans des embarcations qui n'avaient jamais été destinées à affronter les périls d'une pareille navigation. Plus d'une fois les frêles esquifs furent sur le point d'être submergés ; ils atteignirent enfin le port. Le 5 septembre, quinze jours après le départ du premier canot, les naufragés entendirent des coups de canon qui signalaient l'approche de la division anglaise, accourue au secours des équipages français. Le brave capitaine Macqu'hae, dont notre marine ne saurait oublier le nom, avait réuni la frégate le *Dœdalus*, les bricks l'*Espiègle* et le *Childers*, et, conduit sur le lieu du sinistre par MM. Delapelin et Poidloue, il venait offrir à nos compatriotes de les transporter en Chine. Le 12 septembre, les équipages de *la Gloire* et de *la Victorieuse* avaient évacué l'île Ko-koun, et les navires anglais reprenaient le chemin de Hong-kong.

Les exemples de cette réciprocité de dévouement abondent depuis quelques années dans l'histoire des deux marines, ils prouvent combien les vieilles haines nationales tendent à s'effacer ; mais ici l'empressement de l'escadre anglaise à secourir la nôtre avait une portée plus grande, une signification qui ne put échapper au gouvernement coréen. Les ministres qui avaient ordonné la mort des trois prêtres français y virent avec inquiétude les premiers symptômes de cette solidarité européenne qui ne pouvait manquer de se produire dans l'extrême Orient et d'y placer sous une égide commune les intérêts de la ci-

vilisation. Les Anglais ne sont pas si uniquement préoccupés de leurs intérêts matériels qu'on le suppose ; ils nous envient très-sincèrement le rôle qui nous est échu en Chine, et partageraient volontiers l'honneur avec nous. Sans répudier cet utile concours, la France se doit cependant de ne pas laisser tomber en d'autres mains le patronage que lui a déféré d'une voix unanime la catholicité reconnaissante, et qui ne saurait être exercé avec une complète efficacité que par une puissance catholique. Heureusement, dans cette occasion même, la ferme contenance des marins français après leur malheur, cet appareil militaire qu'ils déployaient encore sur l'île où ils s'étaient réfugiés, ne contribuèrent pas moins que les prompts secours qu'ils reçurent de Shang-haï à inspirer plus de circonspection aux persécuteurs. Les autorités coréennes, qui montraient autrefois un acharnement sans exemple à poursuivre les missionnaires européens, se demandèrent ce qu'elles feraient de ces étrangers une fois qu'elles seraient parvenues à les saisir. Les mettre à mort ne semblait plus possible ; les jeter dans les prisons de Seoul, c'était appeler encore une fois les navires français sur les côtes de la presqu'île. La prudence, cette qualité instinctive des peuples de l'Orient, commandait donc aux Coréens de ne point s'engager à la légère dans ces poursuites dangereuses, et les conseils de la cour de Pe-king tendirent à les confirmer dans ces dispositions. La politique du cabinet impérial était d'éviter autant que possible les réclamations de nos agents et de ne point donner prise à l'exercice de ce protectorat, dont chaque acte rappelait tristement une des faiblesses de la diplomatie chinoise [1].

[1] Une pièce très-authentique, qui fut communiquée à M. le commandant Lapierre au mois de juin 1847, donnera une idée des sentiments qu'apportèrent les mandarins chinois dans les négociations ouvertes à Wam-poa entre le vice-roi Ki-ing et M. de Lagrené.

En s'engageant à promulguer dans les provinces de l'empire les édits de tolérance, on n'avait cru faire aux sollicitations de notre ambassadeur qu'une concession sans importance. On s'aperçut bientôt que de toutes les concessions arrachées par l'influence étrangère, celle-ci était la plus grave et serait la moins facilement éludée.

Dans le Fo-kien, dans le Kiang-nan, dans le Che-kiang,

Voici le texte traduit de cette circulaire confidentielle adressée par le vice-roi du Fo-kien aux officiers de cette province : « Nous avons reçu la dépêche de son excellence le vice-roi de Canton, Ki-ing, dans laquelle le vice-roi nous fait connaître que l'ambassadeur français, M. de Lagrené, revenu à Canton, accuse le gouvernement chinois d'avoir violé la convention qui vient d'être conclue avec la France. L'ambassadeur a été informé que les mandarins du Hou-pé et du Kiang-si continuaient à maltraiter les chrétiens malgré les édits de l'empereur : c'est pour cela que le vice-roi Ki-ing s'est rendu à Bocca-Tigris pour traiter de nouveau cette affaire de la religion chrétienne. — Il faut, dit-il, laisser les chrétiens libres d'adorer Dieu, d'honorer la croix, les images, d'élever des chapelles, de prêcher leur doctrine, de réciter des prières ; mais on ne permet pas aux missionnaires européens de pénétrer dans l'intérieur de l'empire. Telles sont les conditions du nouveau traité. — J'ai ouï dire que la France était le plus puissant royaume de l'Europe ; l'année passée, en effet, l'ambassadeur français se montra ici avec une flotte bien capable de résister à la flotte anglaise. Prenez donc garde de maltraiter les chrétiens... Les Français ne font pas très-grand cas de leur commerce ; mais ils voudraient répandre la religion chrétienne dans le monde entier pour en acquérir de la gloire. Vous devez recommander à vos officiers inférieurs, aux soldats, aux satellites, de ne commettre aucun acte imprudent vis-à-vis des chrétiens, de peur d'irriter les Français et d'attirer de grands malheurs sur l'empire... Insensiblement nous en reviendrons à surveiller la perfidie des chrétiens. Vous devrez tenir cette lettre secrète, et si vous quittez le poste que vous occupez en ce moment, vous la remettrez en main propre à votre successeur, en lui recommandant de ne la communiquer à personne, et en lui faisant comprendre la nécessité d'exiger de ses subalternes les plus grands ménagements envers les chrétiens. Sans ces précautions, on attirerait d'incalculables malheurs sur nos provinces maritimes. »

partout où pouvait atteindre notre marine, les vice-rois s'étaient empressés de donner une grande publicité aux édits ; dans le Su-tchuen, dans le Yun-nan, dans le Houpé, dans le Kiang-si, on se flatta d'éviter la promulgation promise, et les chrétiens eurent à subir les violences et les avanies accoutumées. C'était méconnaître un engagement pris avec la France et appeler des protestations qui ne se firent pas attendre. M. l'amiral Cécille, M. Lefebvre de Bécourt, consul accrédité auprès du gouvernement chinois, M. le commandant Lapierre, se chargèrent successivement de réclamer la complète et sincère exécution des décrets de l'empereur. Le gouvernement français s'occupa enfin d'assurer à cette salutaire vigilance une portée plus efficace encore, en confiant le soin de l'exercer à un agent revêtu d'un caractère essentiellement politique. M. Forth-Rouen reçut, avec le titre de ministre de France, la mission d'aller recueillir et défendre l'héritage de M. de Lagrené.

Pour attacher la France à la conservation de son influence morale en Chine, nous n'avons pas besoin d'évoquer des calculs positifs qui paraîtraient aujourd'hui prématurés : nous ne demandons point que le patronage des chrétiens chinois devienne dans nos mains un levier politique ; mais nous ne pouvons oublier que le jour où l'unité du Céleste Empire viendrait à se dissoudre, le jour où l'Europe serait appelée à intervenir d'une façon plus directe et plus pressante dans les affaires de l'extrême Orient, la France serait la seule puissance européenne dont le nom pût être invoqué avec confiance par une partie de la population chinoise. Les intérêts commerciaux peuvent naître pour nous en Chine de la moindre modification apportée dans nos tarifs, du plus léger changement qui se produira sur les marchés de l'Asie : les intérêts politiques sont déjà créés. L'Orient est plein de sourdes

et mystérieuses rumeurs. Tout indique que cette vieille société est profondément remuée et tremble sur sa base. Il ne dépend point de la France de fermer ces vastes perspectives ; il est de son devoir de les envisager avec sang-froid et de méditer le rôle qu'elles lui réservent. Nous pouvons ne point presser de nos vœux ce moment d'inévitable expansion, nous pouvons ajouter nos désirs à des temps plus prospères ; mais si jamais, accomplissant la parole de l'Écriture, la race de Japhet vient s'asseoir sous la tente des races sémitiques, l'Europe doit s'y attendre, la France doit l'espérer, les missions catholiques nous auront gardé notre place à ce nouveau foyer de richesse et de grandeur.

CHAPITRE VI.

Différends entre les Européens et les Chinois au moment de l'arrivée de *la Bayonnaise.*—Le gouverneur Amaral et la ville de Macao.

Appelée à remplacer la frégate *la Gloire* et la corvette *la Victorieuse, la Bayonnaise* atteignait les rivages du Céleste Empire au moment où de graves complications venaient de prêter un nouvel intérêt à cette station lointaine. Le traité de Nan-king avait consacré l'admission des étrangers dans les cinq villes maritimes ouvertes au commerce européen : Amoy, Fou-tchou-fou, Ning-po et Shang-haï voyaient les consuls anglais résider au centre de la cité chinoise; mais à Canton la ville intérieure demeurait fermée aux barbares, et ce n'était même point sans courir quelques dangers que les sujets de Sa Majesté britanniqne pouvaient se montrer dans la campagne ou dans les faubourgs. Plus d'une fois ceux d'entre eux qui avaient osé s'aventurer au delà de l'enceinte des factoreries s'étaient vus en butte aux insultes et aux violences de la population chinoise. Sir John Davis avait succédé en 1844 à sir Henry Pottinger. Lassé de ces outrages réitérés, il avait voulu châtier l'insolence des Cantonnais. Le 3 avril 1847, la garnison de Hong-Kong s'était embarquée sur deux navires à vapeur et deux bricks. Remontant le Chou-kiang, elle avait surpris les forts du Bogue, encloué cent quatre-vingts pièces de canon et menacé la ville de Canton d'un bombardement; mais, quand le plénipoten-

tiaire anglais avait vu ce grand entrepôt du commerce européen à sa merci, il avait reculé devant les conséquences de sa facile victoire. N'osant incendier Canton, n'ayant point assez de troupes pour l'occuper, sir John Davis avait dû accepter, comme unique résultat de sa campagne, la convention que les mandarins s'étaient hâté de lui offrir. Cette convention ajournait au 6 avril les difficultés auxquelles avait donné naissance la délicate interprétation du traité de Nan-king; elle n'apportait aux négociants anglais aucune garantie nouvelle contre les violences populaires. La soudaine apparition des *barbares aux cheveux rouges* sous les murs de Canton, avait au contraire réveillé l'animosité de la population turbulente qui habite les rives du Chou-kiang. Le 5 décembre 1847, six Anglais furent assassinés sur les bords du fleuve, à trois milles à peine des factoreries européennes, par les habitants du village de Houang-chou-ki.

Le gouvernement des deux provinces du Kouang-si et du Kouang-tong se trouvait alors confié au vice-roi Ki-ing, le plus honnête Tartare qui ait jamais porté la plume de paon et le bouton rouge. Membre de la famille impériale et l'un des signataires du traité de Nan-king, Ki-ing avait compris l'impuissance des armes chinoises et les obstacles presque insurmontables qui s'opposaient à l'introduction de l'organisation militaire et de la tactique des Européens dans le Céleste Empire. Convaincu qu'il pourrait par une conduite prudente et d'opportuns sacrifices désarmer l'humeur agressive de l'Angleterre, il avait inauguré en Chine la politique des concessions. Ce Reschid-Pacha de l'Empire Céleste, adversaire patient du parti opiniâtre qui reconnaissait le vieux Lin pour son chef, eût peut-être réussi à maintenir des rapports bienveillants entre la Grande-Bretagne et la Chine, si les passions de la populace cantonnaise ne fussent venues sans

cesse déconcerter ses efforts. Après le sinistre drame de Houang-chou-ki, il s'était empressé de promettre une réparation complète au plénipotentiaire. Le 21 décembre, quatre Chinois, le bâillon à la bouche, furent conduits sur le théâtre même de cet affreux événement. Là, en présence de la foule contenue par un détachement de soldats anglais et de troupes chinoises, en présence des officiers désignés par le gouverneur de Hong-kong, le bourreau fit tomber ces quatre têtes accordées par le vice-roi à la nécessité d'une sanglante expiation.

Ki-ing s'était flatté de l'espoir qu'une satisfaction aussi prompte suffirait pour étouffer cette malheureuse affaire. Six Anglais, il est vrai, avaient succombé, mais en se défendant ils avaient blessé deux de leurs agresseurs. Si ces deux Chinois ne survivaient pas à leurs blessures, l'exécution de quatre coupables devait être considérée, suivant le vice-roi, comme une réparation suffisante. Fidèle au principe admis par la législation du Céleste Empire, le vice-roi de Canton aurait ainsi payé la vie de six Anglais par celle de six Chinois. Sir John Davis repoussait avec indignation un pareil marché et n'en réclamait que plus vivement la recherche et la punition de tous les complices qui avaient trempé dans ce guet-apens.

L'étrange prétention du vice-roi était faite pour soulever des doutes non moins étranges. Les Anglais de Hong-kong n'avaient point approuvé en général les brusques exécutions de Houang-chou-ki. « Ne devait-on point craindre, disaient-ils, que dans son empressement à établir une compensation du sang versé, à sacrifier tête pour tête, le vice-roi n'eût substitué aux véritables coupables des criminels condamnés pour d'autres délits et déjà destinés au supplice ? » Ce soupçon offensant apparaissait au fond des exigences du plénipotentiaire. Ki-ing invoquait pour se défendre de cette odieuse imputation cinq années

de relations loyales et honorables avec les Européens ; cependant l'agitation de la province, en réduisant à l'impuissance son autorité, n'avait-elle pu lui suggérer cette fraude, familière aux mandarins du Céleste Empire? On savait que, depuis l'expédition du 3 avril, des bandes de *braves* s'étaient formées dans chaque village pour repousser par la force des armes les barbares qui oseraient débarquer sur les rives du fleuve. Les *anciens* des villages, assemblés dans la *salle des ancêtres*, avaient décidé que, pour l'entretien de ces milices rurales, chaque famille fournirait son contingent d'hommes et de subsides. Les *braves* étaient nourris à frais communs, pourvus d'un chapeau de bambou, d'une pique et d'un double sabre. Vingt de ces *braves* formaient une section sous les ordres d'un chef qui portait un gong ; quatre-vingts composaient une compagnie, à la tête de laquelle marchaient un porte-drapeau et un tambour. C'était à ces levées de volontaires qu'appartenait la bande d'assassins qui avait immolé les Anglais débarqués près de Houang-chou-ki, et il avait dû être plus facile en effet de trouver les victimes exigées dans les prisons de Canton que d'aller les chercher au milieu de ces bataillons indisciplinés.

Livré à ses tendances naturelles, sir John Davis eût, à l'exemple de Ki-ing, pratiqué la politique de conciliation. Longtemps surintendant du commerce britannique à Canton, initié aux mœurs et aux coutumes chinoises, dont il avait fait une étude approfondie, il n'ignorait point tous les embarras qui assiégeaient le malheureux vice-roi du Kouang-si et du Kouang-tong. Il comprenait qu'en poussant trop loin ses exigences, il courait le risque d'attirer la colère impériale sur la tête du seul homme d'État qui pût servir en Chine les intérêts de la civilisation européenne. Malheureusement sir John Davis se trouvait lui-même en présence d'opinions passionnées, dont il subis-

sait involontairement l'influence, et qui ne laissaient point une entière liberté d'action à sa politique. Les négociants de Hong-kong, cruellement déçus dans les espérances qu'avait éveillées le traité de Nan-king, ne cessaient de répéter qu'il fallait une nouvelle campagne pour briser les obstacles qu'opposaient aux progrès du commerce maritime la mauvaise foi des autorités chinoises et la persistante hostilité des populations. Un système de taxes contraire à l'esprit du traité de Nan-king, un réseau de douanes intérieures avaient pu seuls préserver, suivant eux, l'industrie chinoise du sort qu'avait fait à l'industrie des Indes la concurrence écrasante des machines britanniques. C'était dans cette résistance, à leur gré déloyale, que les fabriques de Manchester et de Birmingham devaient chercher le secret de tous leurs mécomptes. La valeur des tissus de coton et de laine importés en Chine sous le pavillon de la Grande-Bretagne s'était, depuis la conclusion de la paix, élevée de 31 millions de francs à 66 millions ; mais ce mouvement factice, loin d'être un signe de prospérité, n'était pour les manufactures de la métropole que le triste présage de banqueroutes imminentes. L'ardeur irréfléchie des spéculateurs avait doublé le chiffre, et non pas le profit des échanges. Les pertes éprouvées par la plupart des maisons anglaises dans ces transactions doublement onéreuses ne pouvaient être évaluées à moins de 35 à 40 pour 100 de la valeur totale des marchandises importées et des cargaisons de retour. Cette fâcheuse situation du commerce anglais devait le rendre plus sensible encore aux provocations de la populace chinoise, et, si le gouverneur de Hong-kong hésitait à engager son pays dans les chances incalculables d'une nouvelle rupture, les négociants qui l'entouraient étaient loin d'éprouver les mêmes scrupules.

La vivacité de lord Palmerston contribuait aussi à jeter

sir John Davis hors de la voie que lui aurait tracée sa circonspection habituelle. L'impétueux secrétaire d'État ne voulait point que l'Angleterre pût déchoir en Chine, par la faiblesse de son plénipotentiaire, du haut rang qu'elle avait conquis par de récentes victoires. Plus d'une fois, la correspondance du *Foreign-Office* avait trahi l'impatience et le mécontentement du ministre. Cette correspondance, qui fut publiée par ordre de la chambre des communes, avait arraché aux hésitations de sir John Davis la malencontreuse expédition du 3 avril; elle lui inspirait encore en cette occasion des exigences contraires à ses vues personnelles. Décidé à déployer enfin cette vigueur qu'on affectait sans cesse de lui recommander, sir John Davis, au moment où *la Bayonnaise* atteignait le but de son long voyage, venait de demander de nouvelles troupes au gouverneur général de l'Inde. Déjà sur son invitation, les négociants anglais avaient évacué les factoreries pour se retirer à Hong-kong, et tout faisait présumer que l'ouverture des hostilités suivrait de près l'arrivée des renforts attendus. Ces circonstances critiques nous promettaient le spectacle d'importants événements, et donnaient un singulier caractère d'opportunité au débarquement du nouveau ministre de France à Macao.

La retraite des négociants anglais à Hong-kong coïncidait avec d'autres complications qui n'étaient pas moins graves, et qui devaient aussi se dénouer pendant notre station sur les côtes de Chine. Au moment même où sir John Davis, investi de toute la puissance qui s'attache au nom redouté de l'Angleterre, luttait péniblement contre les embarras de sa situation, un homme qui n'avait d'autres ressources que sa propre énergie, le gouverneur portugais de Macao, venait d'arrêter sur le penchant de sa ruine la colonie mourante dont le commandement lui avait été confié. L'affluence des Anglais dans la ville portugaise

pendant la guerre qui les contraignit à s'éloigner de Canton n'avait rendu à cette colonie qu'une prospérité éphémère, dont la source se trouva brusquement tarie le jour où le pavillon de la Grande-Bretagne eut été arboré sur les rivages de Hong-kong. A dater de cette époque, le déficit toujours croissant du budget colonial n'avait cessé de menacer d'un prochain abandon cet établissement, à l'entretien duquel la métropole ne pouvait plus consacrer les fonds nécessaires. Ce fut au milieu de ces circonstances critiques qu'à la fin de l'année 1845, le capitaine de vaisseau Amaral fut nommé par la cour de Lisbonne au gouvernement de la province de Timor, Solor et Macao.

On rencontre souvent chez les peuples qui, après avoir accompli de grandes choses, se sont affaissés sous le poids des vicissitudes politiques, de ces hommes qui, par la noblesse et l'élévation de leur nature, attestent encore la séve du vieux tronc et la vigueur antique du caractère national. A ces hommes, il n'est point donné de se mouvoir sur de vastes théâtres; il leur est à peine accordé d'ennoblir par leur courage et leur persévérance les événements peu considérables auxquels leur nom se trouve associé. Officier d'une marine qui n'était plus qu'un fantôme, Amaral avait su marquer tous les actes de sa carrière d'un cachet de glorieuse énergie. Pendant la guerre que le Portugal soutint en 1823 contre le Brésil, il avait, à l'âge de dix-huit ans, commandé une des colonnes qui enlevèrent d'assaut l'île d'Itaparica. Ce fut dans cette brillante affaire qu'il eut le bras droit emporté par un boulet de canon. Plus tard, dans la campagne qui mit la couronne sur le front de dona Maria, il servit avec distinction sous les ordres de sir Charles Napier. Au milieu des agitations qui ébranlèrent si souvent les gouvernements de la Péninsule, son esprit chevaleresque ne méconnut ja-

mais la véritable ligne du devoir. Il resta fidèle à ses premières convictions, fidèle à la reine qu'il avait juré de servir et de défendre. Envoyé sur les côtes méridionales de l'Afrique pour y réprimer la traite des noirs, il se montra encore à la hauteur d'une aussi délicate mission et sut imposer le respect des couleurs portugaises aux croiseurs britanniques, trop portés, dans l'excès de leur zèle, à fouler aux pieds cette vieille gloire. En arrivant à Macao, il trouva le port désert, le trésor vide, les soldats découragés et sans solde. Sur sa proposition, la franchise du port fut immédiatement proclamée par le gouvernement portugais. Les navires et les produits étrangers furent admis à Macao aux mêmes conditions qu'à Hong-kong et à Singapore. La douane chinoise, habituée à fonctionner sur les quais portugais comme sur une portion du territoire céleste, dut se borner désormais à prélever sur les marchandises sortant des entrepôts des droits qui, acquittés ainsi à l'avance, assuraient à ces marchandises un libre débarquement à Canton.

Dès le début de son administration, Amaral eut à combattre à la fois les protestations des mandarins et l'opposition du corps municipal qui, sous le nom de sénat, avait jusqu'alors partagé avec le gouverneur de Macao l'autorité suprême; mais il fallut que toutes les résistances ployassent devant cette ferme volonté que les nécessités publiques investissaient des honneurs périlleux de la dictature. Le revenu des douanes avait été de tout temps la seule ressource de la colonie. En décrétant la franchise du port, il était nécessaire de subvenir aux dépenses de l'établissement par de nouveaux impôts. Amaral promit d'y pourvoir. Il ne voulut point accepter la concession de Macao, telle que l'avaient faite des empiétements successifs : il revendiqua dans leur intégrité les droits qu'après la dispersion des pirates qui infestaient jadis l'embouchure

du Chou-kiang, le Portugal avait obtenus de la reconnaissance de l'empereur Kang-hi. Moyennant le payement d'une rente de 500 taëls (3,750 francs), la péninsule de Macao devait appartenir tout entière au gouvernement portugais. Les Chinois avaient eux-mêmes marqué les limites de cette concession par l'établissement de la barrière élevée en travers de l'isthme qui relie cette péninsule montueuse à l'extrémité méridionale de la grande île de Hiang-shan. Au sud de cette barrière commençait le territoire portugais qu'avaient, grâce à la faiblesse des prédécesseurs d'Amaral, insensiblement envahi les tombeaux et les clôtures des sujets du Céleste Empire. On ne comptait dans Macao que cinq mille chrétiens, Portugais ou métis; mais cette ville renfermait, avec les trois villages situés en deçà de la barrière, une population d'au moins vingt-cinq mille Chinois. Cette population turbulente, gouvernée par un délégué subalterne du vice-roi de Canton, n'avait jamais subi le fardeau d'aucune taxe. Amaral refusa de l'affranchir des charges qui allaient peser sur la population chrétienne. L'impôt équitablement réparti embrassa l'ensemble des propriétés sans tenir aucun compte de la nationalité du propriétaire. Les rentes prélevées sur les habitations des Chinois comme sur les demeures des Européens, les droits de patente et d'ancrage, la ferme de certains monopoles, la vente de quelques lots de terrain réduisirent le déficit du budget colonial à 40,000 piastres, dont les négociants de Hong-kong se chargèrent de faire l'avance, et que le gouvernement portugais s'empressa de leur rembourser.

L'avenir financier de la colonie était assuré; mais une grande émotion régnait dans Macao. Le gouverneur portugais ne pouvait ignorer quel sourd mécontentement grondait au sein de cette population chinoise, trois fois plus nombreuse que la population chrétienne et envelop

pée par les mêmes murailles. Il devait craindre que les autorités de Canton ne prêtassent volontiers leur concours à un soulèvement qui vengerait leur orgueil offensé. Il aurait donc à contenir la population intérieure de Macao tout en résistant à la pression d'une province qui compte vingt-sept millions d'habitants. Dans cette lutte inégale, des Chinois seraient, il est vrai, les seuls adversaires de la garnison portugaise; mais pouvait-on oublier ces terribles révoltes qui avaient mis en si grand péril les colonies de Batavia et de Manille? pouvait-on oublier la ruine du premier établissement fondé par les Portugais dans les mers de Chine, la soudaine destruction de cette ville florissante que des colons belliqueux avaient élevée vers le milieu du XVIe siècle sur les côtes du Che-kiang, et qu'on vit disparaître dans une seule nuit de surprise et de trahison? Amaral n'avait, pour faire face aux dangers qui le menaçaient, que trois cents baïonnettes recrutées à Goa et commandées par quelques officiers européens. Avec des forces plus considérables, un de ses prédécesseurs, surpris en plein jour par une sédition populaire, s'était vu obligé de s'enfermer dans les forts et de livrer pendant quarante-huit heures la ville de Macao aux violences des Chinois soulevés. D'autres fois il avait suffi d'un ordre des mandarins pour faire évacuer par tous les sujets du Céleste Empire le territoire concédé aux étrangers et pour affamer par une sorte d'interdit la population portugaise. Si une crise pareille, imprudemment provoquée, venait à éclater, avait-on songé aux moyens d'en sortir?

Amaral ne se laissait point ébranler par ces tristes souvenirs : il avait sans doute déployé une singulière audace dans ses innovations, mais il ne s'était point lancé dans des témérités irréfléchies. Il savait que la guerre de l'opium était un grand fait dont il fallait tenir compte. Les

victoires des Anglais avaient été un triomphe moral pour tous les Européens. Après avoir longtemps accablé les barbares d'un ignorant mépris, les Chinois étaient plutôt portés depuis quelques années à s'exagérer leur puissance. Le vice-roi de Canton ne pouvait plus d'ailleurs songer à réduire les Portugais par la famine. L'établissement de Hong-kong et la colonie de Manille auraient fourni aux habitants de Macao les provisions que l'interdit des mandarins leur eût refusées. Il n'y avait réellement à redouter qu'un soulèvement de la populace. Amaral avait prévu cette attaque et l'attendait de pied ferme. Ses soldats, régulièrement payés et maintenus dans le devoir par une discipline sévère, mais toujours paternelle, lui étaient entièrement dévoués. Ils aimaient dans leur chef cette énergie enjouée, ce modeste sourire qui semblait défier l'orage, et puisaient leur confiance bien moins dans les discours du gouverneur de Macao que dans la calme sérénité de son regard.

La crise attendue vint enfin. Au mois d'octobre 1846, quelques heures avant le lever du soleil, pendant que la ville était plongée dans le repos, un corps formidable de Chinois débarqua dans le port intérieur. Ces bandits, rassemblés par les bateliers que le gouverneur venait de soumettre au payement d'un nouvel impôt, gravirent lestement les rampes qui conduisent des quais du port vers le centre de la ville. Déjà ils se croyaient maîtres de Macao, quand leurs cris imprudents et le fracas du gong, par lequel ils appelaient leurs compatriotes aux armes, éveillèrent quelques habitants, qui coururent prévenir le gouverneur. Amaral rassemble à l'instant une poignée de soldats, et se porte, avec une pièce de campagne, vers l'entrée d'une rue étroite qui domine la place du Sénat. Les Chinois venaient de déboucher sur cette place; ils se précipitent en tumulte vers les Portugais : une volée de mi-

traille les arrête. Un instant, ils semblent vouloir reformer leurs rangs éclaircis; mais bientôt, chargés à la baïonnette, ils se jettent dans les rues tortueuses du bazar et se hâtent de regagner leurs bateaux, que foudroyait déjà l'artillerie de quelques chaloupes canonnières. Dès le lendemain, le gouverneur ordonne aux Chinois d'ouvrir leurs boutiques; à la milice urbaine, qui était accourue au secours de la garnison, de déposer ses armes. En quelques heures, la fermeté de son attitude, le calme de ses dispositions ont rétabli la tranquillité dans la ville et effacé les derniers vestiges de l'insurrection. Amaral veut qu'il ne reste aucun souvenir de cette crise; affermi d'ailleurs dans la voie où il s'est engagé par le succès qu'il vient d'obtenir, il poursuit avec persévérance l'accomplissement de ses réformes. Entre Chinois et Portugais, les rôles sont désormais intervertis : c'est le gouverneur de Macao dont les exigences vont, à dater de ce jour, envahir incessamment une portion du terrain que les autorités chinoises s'efforceront inutilement de défendre; lutte ingrate, efforts obscurs, dans lesquels fut dépensé autant d'énergie qu'il en avait fallu autrefois pour conquérir Malacca ou Calicut! De plus grands intérêts, de plus vastes perspectives semblèrent plus d'une fois inviter Amaral à laisser son œuvre inachevée. Député aux cortès, il avait un prétexte légitime pour rentrer dans sa patrie; mais déjà, quand *la Bayonnaise* arriva sur les côtes de Chine, on pouvait prévoir que cet homme opiniâtre ne consentirait à quitter son poste que lorsqu'il aurait vu les Portugais aussi maîtres dans Macao que les Anglais l'étaient dans Hong-kong.

Amaral ne se dissimulait point cependant que le temps des grandes destinées était à jamais passé pour Macao. Son ambition ingénieuse ne rêvait point d'impossibilités. Il pensait que cet établissement pourrait un jour concen-

trer le cabotage actif qui s'exerce entre les côtes méridionales de la Chine, le golfe du Tong-king et l'île de Haï-nan. Il croyait surtout qu'il fallait faire de Macao le contre-poids de Hong-kong, l'asile ouvert à tous les pavillons européens. Malgré les doctrines libérales qui avaient présidé à la fondation de la colonie anglaise, Macao était demeuré le séjour de tous les étrangers que le soin de leurs intérêts commerciaux n'obligeait point impérieusement à résider sur le territoire britannique. Le climat, assaini par les brises du large, y attirait même, pendant une partie de l'été, les négociants ou les fonctionnaires anglais, qui abandonnaient à l'envi leurs somptueuses demeures pour venir respirer à Macao l'air vif de l'Océan, et goûter un instant sur cette calme péninsule le plaisir d'échapper au tracas des affaires et aux exigences de la vie officielle. Des convenances politiques, qu'il est facile d'apprécier, avaient aussi retenu au sein de l'établissement portugais les consuls accrédités auprès du gouvernement chinois. On n'eût pu condamner ces agents à végéter dans l'enceinte des factoreries de Canton, et l'on eût hésité à grouper autour du pavillon britannique, à placer pour ainsi dire à l'ombre de ce drapeau dominateur le lion de Castille, les trois couleurs de France et les étoiles des États-Unis. Macao était donc un asile heureusement ouvert à toutes les influences qui ne voulaient point s'effacer complétement devant la prépondérance de l'Angleterre. Sous ce rapport, cet humble et paisible comptoir, si longtemps résigné à toutes les humiliations que lui imposait l'insolence des mandarins, avait des droits sérieux aux sympathies des puissances européennes. Déjà les Américains avaient établi dans cette ville de vastes magasins pour le ravitaillement de leur division navale. Amaral ne doutait pas que les Espagnols et les Français ne suivissent bientôt cet exemple. C'était

dans ce concours des étrangers qu'il voyait l'avenir d'une colonie signalée autrefois par ses prohibitions jalouses. Pour retenir cette population nomade à Macao, aucun soin ne lui paraissait superflu. Il voulait aplanir l'âpre territoire qu'il avait enfin reconquis, et songeait à tracer de larges routes au pied des collines granitiques que couronnent les forts da Penha et do Monte. En tout autre pays, ce terrain tourmenté n'eût point été digne de pareils travaux ; mais, dans le midi de la Chine, sur ces côtes fermées par la turbulence des populations aux promenades des Européens, ce petit coin de terre, toujours paisible, avait bien sa valeur et méritait sans doute les soins qu'on pouvait prendre pour l'embellir.

Ce qui manque surtout à la colonie de Macao, ce qu'il n'était point au pouvoir d'Amaral de lui donner, c'est une rade spacieuse et sûre, qui, comme celle de Hong-kong, puisse abriter au besoin des escadres. Le port intérieur, étroit canal compris entre la côte occidentale de la péninsule et l'île de Lappa, n'est accessible, dans les marées ordinaires, qu'aux navires dont le tirant d'eau ne dépasse pas quatre mètres. Les grands bâtiments de commerce et les navires de guerre doivent mouiller à près de trois milles de la ville, en face des côtes abruptes de Typa et de Ko-ho. Ce n'est qu'à cette distance du rivage que la rade extérieure offre une profondeur de cinq ou six mètres ; en avant de ce plateau sous-marin, incessamment exhaussé par les alluvions du Chou kiang, s'étend une triple ceinture d'îlots granitiques ; mais cette barrière incomplète ne brise qu'à demi la violence des flots que soulève pendant l'hiver la mousson de nord-est. L'agitation de la mer contribue donc à entraver les communications de ce lointain mouillage avec la ville de Macao.

Heureusement, les bateaux chinois ne se laissent pas

facilement arrêter par la tempête. Chaque matin, quelle que pût être la violence du vent, l'équipage de *la Bayonnaise* voyait sortir du port un bateau à la poupe renflée qui traçait un large sillon sur les eaux vaseuses de la rade. Le vaillant esquif se frayait un pénible passage à travers les lames saccadées que heurtait la marée contraire. Après deux ou trois heures d'un patient louvoyage, il cinglait enfin à pleines voiles vers *la Bayonnaise*. Nous frémissions du choc qui semblait menacer la frêle embarcation; mais à peine le large gouvernail suspendu à la poupe avait-il offert une oblique surface au sillage, que la barque obéissante pivotait soudain sur elle-même et venait se ranger comme un coursier docile à côté de la sombre masse contre laquelle nous avions craint de la voir se briser. C'est alors que les voiles de rotin, divisées en bandes parallèles par de longues perches de bambou, tombaient lourdement au pied des mâts, que les nattes rigides s'entassaient l'une sur l'autre comme les plis d'un immense éventail, et que les bateliers aux jambes nues, aux vastes chapeaux coniques, s'évertuaient à saisir la corde qu'on leur avait jetée des porte-haubans de la corvette. Au milieu du désordre apparent, des clameurs confuses qui président aux plus habiles manœuvres des Chinois, apparaissait bientôt un nouveau personnage, montrant sa figure calme et grave à l'entrée du dôme de bambou sous lequel il avait sommeillé jusqu'alors à côté de ses dieux lares. Une longue robe de coton bleu retenue sur le côté droit par cinq boutons de métal, une petite calotte noire surmontée d'un nœud rouge, faisaient reconnaître dans cet impassible passager un des membres industrieux de cette classe moyenne qui sans avoir conquis dans les concours littéraires le droit de porter la robe et le bonnet des mandarins, se distingue toutefois de la classe inférieure, sinon par la richesse, du moins

par l'ampleur de son costume. Avant de poser la triple semelle de ses souliers de soie sur les taquets fixés à la muraille du navire, cet honnête citoyen du Céleste Empire attendait patiemment que le bord du bateau ne fût plus séparé que par un étroit espace du flanc de la corvette. Quand il jugeait le moment favorable pour accomplir son ascension périlleuse, il franchissait lestement ce Rubicon et gagnait sans encombre le passe-avant de *la Bayonnaise*. Son arrivée ne manquait jamais d'attirer sur le pont une foule empressée qui venait se grouper autour de lui. Cet homme important était le *comprador*, le fournisseur chinois de la station française et de la division américaine. Chaque jour, il apportait, avec les provisions destinées à l'équipage, les divers objets qu'il s'était chargé de faire venir de Canton ou de choisir dans les bazars de Macao, et quiconque eût assisté à l'inscription de ces commandes ou au règlement de ses comptes eût pris plaisir à voir les doubles pages fabriquées avec les tiges macérées du bambou se couvrir d'hiéroglyphes que traçait en se jouant la pointe amincie du pinceau, ou à suivre les boules du *souan-pan* [1] pendant qu'elles glissaient sous les doigts agiles du Chinois et accomplissaient avec rapidité leur calcul mécanique.

Ayo, — tel était le nom de notre comprador, — n'avait pas craint d'enfreindre les sévères édits du fils du ciel et de s'égarer un jour loin de la terre des fleurs. Embarqué à bord d'un navire américain, il avait visité les rivages du Nouveau-Monde et avait acquis pendant ce long voyage, sur la configuration de notre planète, sur la puissance des divers États qui s'en partagent l'étendue, des notions dont l'exactitude contrastait singulièrement avec les idées confuses qui amusent encore aujourd'hui

[1] Littéralement *plat à calculs*

la crédulité de ses compatriotes. Ayo était peu versé dans la lecture des *King* et des autres ouvrages de Confucius; mais à cette morale officielle son esprit intelligent avait substitué avec avantage les lumières d'une conscience droite et honnête. Actif et industrieux, poursuivant avec ardeur des profits légitimes, il n'eût point voulu s'abaisser aux supercheries qui déshonorent le petit commerce de Canton. Il vivait entouré d'une famille laborieuse, qu'il gouvernait avec la gravité et l'autorité absolue d'un patriarche. Vénéré de ses nombreux descendants, qui promettaient à son tombeau le religieux hommage de deux générations, cet homme, auquel le stigmate de l'émigration interdisait à jamais l'ambition des honneurs littéraires, était peut-être un des habitants les plus heureux et les plus éclairés de la Chine. Affranchi depuis longtemps des préjugés de son enfance, désabusé des fables du bouddhisme et des rites superstitieux de la nécromancie chinoise, Ayo témoignait cependant une modeste déférence envers les opinions généralement admises par la société au milieu de laquelle il vivait. Ce philosophe sceptique avait conservé pour son pays et pour les traditions de ses ancêtres un attachement passionné qui avait dû, malgré ses constantes relations avec nos missionnaires, contribuer à l'éloignement de la foi catholique. Il appréciait sincèrement les avantages de notre civilisation, mais il défendait avec chaleur les antiques coutumes du Céleste Empire. Ce qu'il enviait surtout à l'Occident, c'était l'équité et la moralité de l'administration. Il lui semblait que si le ciel eût voulu rendre à la Chine les paternels mandarins de la dynastie des Thang ou de la dynastie des Ming, si on avait pu proscrire la vénalité des offices et les exactions des fonctionnaires subalternes, il n'y aurait point eu sur la terre de gouvernement plus parfait que celui qui siégeait à Pe-king,

d'institutions plus bienfaisantes que celles dont la Chine jouissait depuis près de trois mille ans. Ce type intéressant de la bourgeoisie chinoise avait écouté patiemment les critiques et les railleries des étrangers sans rien perdre de ses tendances conservatrices. Victime résignée des abus qu'il déplorait, il s'occupait d'échapper de son mieux à la rapacité des mandarins et n'en continuait pas moins de considérer comme le meilleur des systèmes politiques celui sous lequel avaient vécu ses pères et devaient vivre ses fils.

Le bateau de notre obligeant comprador épargnait de pénibles voyages à nos embarcations. Il était rare qu'il quittât la corvette sans emporter de nombreux passagers. La mousson lui prêtait des ailes dès qu'il s'agissait de retourner au port, et, poussé par une forte brise, il laissait bientôt tomber l'ancre devant la plage que défendent les batteries de San-Francisco et de Bomparto. Un essaim de *tankas*, petites barques presque aussi larges que longues et bien différentes des sveltes pirogues de la Malaisie, se détachaient alors des cales de granit pour venir nous offrir leurs services. Deux femmes composent tout l'équipage de ces tankas. La plus âgée supporte les plus rudes fatigues. Debout sur la poupe, c'est elle qui, d'une main nerveuse, manie la longue rame aux vibrations rapides, moteur habituel de toutes les barques du Céleste Empire ; sa compagne, assise à la proue, effleure à peine le sommet de la vague du tranchant de son aviron. Ces pauvres créatures, véritables *gitanas* de la mer, n'ont d'autre abri contre les ardeurs dévorantes de l'été ou les rudes intempéries de l'hiver que le toit de bambou de leurs tankas ; déshéritées de leur place au soleil, elles passent leur vie dans ces cabanes flottantes où leur industrie a su transporter les douceurs du foyer domestique. Quelques planches mobiles recouvrent, pendant

le jour, le lit sur lequel elles reposent ; près de la poupe pétille le fourneau destiné aux apprêts de leur frugale cuisine ; au fond d'une obscure retraite, les génies protecteurs aspirent l'encens des bâtonnets ou le parfum du sam-chou, et gravement assis sur la natte de rotin, promenant autour d'eux de tranquilles regards, les marmots au teint cuivré attendent en silence l'écuelle de riz promise.

Quand nous avions fait choix de la barque qui devait nous déposer sur le rivage, — choix difficile au milieu des appels empressés et des protestations bruyantes de tant de joyeuses batelières, — la tanka à laquelle étaient échus cet honneur et cette heureuse aubaine nous conduisait en quelques minutes au pied de l'une des cales de la *Praya-Grande*. Une longue rangée de maisons, aux massives arcades, cachant sous un badigeon jaune les injures du temps, se déploie sur ce vaste quai constamment battu par les vagues, et rappelle encore une prospérité depuis longtemps disparue. La *Praya-Grande* est la promenade favorite des étrangers qui résident à Macao, Anglais, Américains, Espagnols, Parsis de Bombay, à la robe longue et flottante, qui, par leurs traits fortement prononcés, leur costume et leur démarche solennelle, rappellent les Arméniens de Smyrne et de Constantinople ; mais nous n'avions que trop d'occasions de contempler l'uniforme tableau de cette mer déserte et boueuse que sillonnent lourdement les grossiers *sampans* des pêcheurs : nous avions hâte de détourner nos yeux des îles de Typa et de Ko-ho, groupe aride dont les sommets dénudés entouraient notre mouillage, et sur lesquelles la fureur des typhons ne respecte que quelques sapins rabougris ou de maigres bruyères. Nous cherchions donc, en débarquant, un chemin qui pût nous soustraire à cet aspect monotone. Le plus souvent nous sortions de la ville, et nous tournions

nos pas vers l'isthme sablonneux qui forme la limite des possessions portugaises. Macao et Calcutta sont à peu près situés sous le même parallèle. Il ne faut pas s'attendre cependant à trouver sur le territoire concédé aux Européens par l'empereur Kang-hi la somptueuse végétation des tropiques. Un seul palmier y languit obscur, à l'un des angles les plus abrités de la ville. Le vent du nord, aussi vif, aussi froid que dans les mers de la Grèce, dessèche sur ces côtes qu'il dévaste les germes qu'ont fait éclore les humides ardeurs de l'été. Aussi, les deux chaînes de collines entre lesquelles se trouve pressé l'inégal territoire de Macao ne sont-elles pas moins dépouillées de verdure que le front chauve des Cyclades ou des promontoires de la Morée. La chaîne septentrionale n'est qu'une immense nécropole où reposent huit ou dix générations de Chinois ; mais, au pied de ces montagnes, les villages de Monchion, de Patane et de Mongha égayent de leurs toits aux angles relevés et de leurs maisons aux briques bleuâtres la plaine qui vient doucement mourir vers la plage du port intérieur. Entre l'enceinte de Macao et ces populeux villages, autour des jardins consacrés à la culture de l'igname, du *pe-tsai* ou des patates sucrées, quelques touffes de bambou épargnées par les typhons font encore flotter, comme de vertes banderoles, les longues feuilles attachées à leurs tiges flexibles ; l'hibiscus mêle aux fragiles rameaux du ricin ses feuilles sombres et ses corolles cramoisies. Plus loin, un peu au-delà des limites marquées par la barrière chinoise, le pin de Norvége couvre d'un chétif ombrage quelques dunes de sable que les vents ont amoncelées sur le bord de la mer.

Lassés de parcourir sans relâche cette route invariable, il nous arrivait quelquefois de suivre les sentiers qui serpentent autour du massif granitique dont le fort da Guia occupe le sommet. Ces sentiers nous rendaient la vue de

la mer, mais avec un horizon agrandi, avec les nombreux îlots qui s'étendent à l'est de la pointe de Montanha, avec le pic audacieux de Lantao qu'on voyait apparaître au-dessus d'un épais rideau de nuages. Les Parsis, graves et patients spéculateurs que le commerce de l'opium a fixés à Canton et à Macao, ont choisi une des anfractuosités les moins accessibles de cette montagne pour y dresser les larges dalles de leurs tombeaux, monuments austères, uniformes et semblables dans leur nudité à la pierre antique du sacrifice. Du funèbre et solitaire asile réservé à ces pieux adorateurs du soleil, nous apercevions la baie peu profonde où vinrent débarquer les Hollandais vers le milieu du XVIIe siècle. Les Portugais, qu'ils avaient entrepris de chasser de Macao, étaient à cette époque de rudes adversaires. Après une action sanglante, ils repoussèrent l'ennemi qui les avait tenus quelque temps assiégés, et le fort do Monte, destiné à renfermer une garnison considérable, fut bâti par les prisonniers que dans cette journée épargnèrent les vainqueurs.

Dès qu'abandonnant la campagne, on cherche à pénétrer dans l'intérieur de Macao, on s'étonne qu'on ait pu trouver l'emplacement d'une ville sur les pentes que couvre aujourd'hui la cité portugaise. Il a fallu le concours des capitaux européens et de l'industrie chinoise pour tracer des rues au milieu de ces blocs confusément entassés, pour niveler des places au fond de ces ravins ou au sommet de ces escarpements, pour orner de riants parterres ce roc nu que le figuier des Banyans avait seul enlacé jusqu'alors de ses racines multipliantes. Parmi les jardins dont l'opulente fantaisie des négociants anglais a doté Macao, il en est un que le voyageur ne saurait oublier de visiter. Les caramboliers et les acacias protégent du doux frémissement de leur ombre ce frais observatoire d'où l'œil découvre l'étroit canal du port intérieur, les îles nom-

breuses dont les plans se succèdent et se confondent dans le lointain, et les blanches murailles de Caza-Branca. C'est au sommet de cette colline, alors solitaire et sauvage, que l'auteur des *Lusiades* venait, dit-on, méditer ou se recueillir. Les rochers consacrés par la tradition, et dont un soin importun a défiguré la sévère simplicité, n'ont gardé cependant aucune empreinte de ce poétique passage. Le silence même, le silence si cher au poëte, n'habite plus cet asile. L'écho, qui ne s'éveillait autrefois que pour redire les strophes immortelles, est sans cesse troublé aujourd'hui par l'aigre répercussion des pétards. Il n'est pas de peuple au monde dont la gaieté ou la dévotion soient plus bruyantes que celles des Chinois. Qu'une jonque déployant ses lourdes voiles et prête à sortir du port veuille invoquer la protection de la vierge Kouan-yn, qu'un joyeux ou lugubre cortége circule dans les rues, et soudain, aux éclats retentissants du gong, vous entendrez se mêler le pétillement des longs chapelets d'artifices que la main d'un enfant tient suspendus à l'extrémité d'un bambou. Ces incessantes détonations vous poursuivront jusqu'au fond des plus secrètes retraites, et viendront vous arracher brusquement à vos méditations ou à vos rêveries.

Il faut en convenir d'ailleurs, si les Chinois ne se chargeaient d'égayer par leurs cris, par leurs salves, par le fracas de l'airain sonore, la taciturnité de la cité portugaise, on pourrait se croire dans une ville abandonnée ou tombée en léthargie. Les cinq mille habitants qui composent la population chrétienne de Macao sont aussi sédentaires, mais plus silencieux que le grillon du foyer. Les femmes ne quittent leurs appartements que pour aller visiter les églises. On soupçonnerait à peine leur existence, si les jours de fête on ne les voyait apparaître en longues files indolentes, traînant sur le pavé leurs pantoufles de maroquin et voilant à demi leurs figures blafardes sous

les plis de la *capa* nationale. La blanche laine du voile encadre comme un linceul ces traits quelquefois gracieux et réguliers, mais toujours immobiles. Il semble que le mélange des races, la langueur du climat, ou peut-être une constante réclusion ait engourdi la circulation du sang dans ces veines glacées et sous ce tissu morbide. Les hommes ont renoncé à lutter contre l'active industrie des Chinois, et se résignent à une existence misérable et précaire pour ne pas affronter cette redoutable concurrence. Des familles entières vivent de l'agiotage de quelques caisses d'opium ; la plupart ne connaissent d'autres ressources que l'inépuisable charité de certains négociants portugais. Il y a peu d'années encore, ces descendants dégénérés des Perez de Andrade et des Antonio de Faria jouissaient si humblement de leur droit de cité, ils se courbaient si bas sous la main de l'autorité chinoise, que, si la métropole les eût abandonnés à eux-mêmes, on les eût vus peut-être, acceptant un joug devenu inévitable, se confondre insensiblement avec les sujets du Céleste Empire ; mais l'arrivée d'Amaral avait changé en quelques mois l'aspect de la colonie. L'orgueil portugais avait reparu sur ces fronts humiliés, et la garde urbaine promettait de seconder activement, si son concours devenait nécessaire, la faible garnison recrutée à Lisbonne et à Goa.

Malgré l'impulsion donnée par Amaral à la population portugaise, Macao n'en a pas moins conservé toute la physionomie d'une ville chinoise. On ne rencontre en effet que des Chinois dans le quartier même qu'habitent les Européens. Des groupes au milieu desquels l'homme du peuple, le *couli*, se fait reconnaître à son humble tunique de toile brune, à la longue tresse de cheveux tournée autour de sa tête, entourent la boutique de quelque marchand ambulant, abrité sous un immense parasol. C'est là que se débitent le riz gonflé dans l'eau bouillante, les

viandes et le poisson déjà découpés. Des portefaix gravissent les rampes escarpées, haletant sous le lourd fardeau suspendu à une perche flexible, ou traversent la foule emportant d'un pas rapide et ferme la riche *senhora* enfermée dans sa chaise. Ce Chinois dont la tête est ceinte d'un linge blanc, et qui se dirige à la hâte vers le promontoire de San-Francisco, s'occupe d'accomplir les premiers rites des funérailles. La mort vient de visiter le toit de ses pères : l'eau qu'il va puiser à la fontaine lavera le visage du défunt ; les lingots de papier qu'il doit brûler au bord de la source apaiseront par une fraude hardie les génies irrités, et payeront en fumée le prix qui leur est dû. Mais n'essayez pas de vous engager dans ces rues étroites qui vous conduisaient d'ordinaire de la Praya-Grande vers la Praya-Manduco. Ces ruelles sont encombrées par une foule compacte qu'attirent les apprêts solennels d'un mariage. Les pétards éclatent, les cymbales retentissent, et la châsse discrète qui doit enfermer la fiancée sous ses panneaux de laque rouge tout chargés de dorures vient de s'ébranler au milieu des lanternes, des parasols et des gais étendards. Au moment où le joyeux cortége débouche sur la *praya* du port intérieur, tout mouvement paraît s'arrêter dans cette ruche active. Le forgeron appuie son lourd marteau sur l'enclume, le menuisier dépose son rabot près de la planche de camphre qu'il allait aplanir. Déjà cependant le cortége, rapidement entraîné à la suite de la chaise nuptiale, a tourné l'angle vers lequel s'élèvent les magasins que protége le pavillon des États-Unis. Les travaux, un instant suspendus, sont repris avec plus de ferveur, et le bourdonnement d'une infatigable industrie remplit de nouveau ce quartier habité par la population ouvrière.

Macao était pour nous le premier échantillon du Céleste Empire. On comprend qu'au milieu de tant de longues

robes et de tuniques, au milieu de tant de têtes rasées, de figures olivâtres, de fronts quadrangulaires, nous ne pouvions nous mouvoir sans attacher un prix infini à nos moindres impressions. C'était presque un événement pour nous que d'avoir rencontré une de ces femmes aux pieds mutilés, à la démarche chancelante, que l'on voit quelquefois, des fleurs dans les cheveux, du fard sur les joues, se glisser le long des murailles, péniblement appuyées sur le manche de leur parasol. Au bout de quelques mois, nos yeux s'habituèrent à des spectacles plus étranges. Nous cessâmes de nous regarder à Macao comme des voyageurs, et cette ville hospitalière ne fut plus pour nous un objet de curieuses investigations : ce fut le nid où nous venions nous abattre après nos longues croisières dans les mers de l'Indo-Chine, le refuge où nous attendaient des amitiés fidèles, ce que nos matelots enfin avaient appelé *la petite France*.

CHAPITRE VII.

Le Chou-kiang et la ville de Canton.

En apprenant que le pavillon français venait de reparaître sur les côtes de Chine, le vice-roi de Canton avait témoigné une satisfaction qu'on pouvait croire sincère. Il se montra empressé à recevoir le représentant d'une puissance qu'il avait toujours trouvée bienveillante envers le Céleste Empire, et cet empressement abrégea notre premier séjour sur la rade de Macao. *La Bayonnaise* ne pouvait conduire jusqu'à Canton le successeur de M. de Lagrené, M. Forth-Rouen ; mais elle se tint prête à remonter le Chou-kiang jusqu'au mouillage de Wampoa. C'est à ce mouillage que s'arrêtent les navires étrangers, et que les bateaux chinois viennent chercher les marchandises qu'ils transportent dans la capitale du Kouang-tong ou dans l'intérieur de la province. On compte soixante-cinq milles de Macao à Wampoa, neuf seulement de Wampoa jusqu'à Canton.

Le 12 janvier, portant au grand mât le pavillon du ministre de France, *la Bayonnaise* appareillait de la rade de Macao et ouvrait encore une fois ses larges voiles à la brise. Le ciel était bleu et pur, l'air vif, le soleil radieux. Le vent du nord avait balayé les humides vapeurs que la mousson rassemble dans le canal de Formose, et qu'elle roule ordinairement le long des côtes méridionales de la Chine. Inclinée sous ses huniers et ses basses voiles,

obligée de louvoyer pour entrer dans le fleuve, la corvette courait une première bordée vers l'île de Lantao, et traversait rapidement l'embouchure du Chou-kiang. Quinze milles séparent l'île de Lantao de la côte orientale de l'île Hiang-shan. Une seconde bordée nous conduisit près de l'île Lin-tin, qui, située plus au nord, à dix-huit milles du mouillage que nous venions de quitter, vit longtemps les lingots du Céleste Empire s'échanger contre le funeste produit des campagnes du Bahar et des plaines de Bénarès. Déjà pourtant la marée ramenait vers Canton les eaux limoneuses qui s'étaient épanchées jusqu'au groupe des Lemma, et *la Bayonnaise*, secondée par le courant, atteignit bientôt le montueux promontoire qui termine la presqu'île de Chuen-pi. Sur ce point, le lit du Chou-kiang se resserre ; la largeur du fleuve entre ses deux rives n'est plus que de deux milles à peine, et non loin de là s'ouvrent entre la pointe d'Anung-hoy et les îlots de Wan-tong les célèbres *portes du Tigre*, l'étroit passage du Bogue, dominé par trois forts, menacé par deux cents embrasures. C'est sur la presqu'île de Cheun-pi qu'un patriotique espoir avait, dit-on, marqué en 1844 l'emplacement destiné aux factoreries françaises. Les Américains, auxquels leur constitution interdit tout établissement extérieur, applaudissaient à notre ambition, et semblaient promettre leur concours à la colonie nouvelle. La cour de Pe-king, encore humiliée sous le poids de sa récente défaite, n'eût point osé nous refuser ce lambeau du céleste territoire : elle nous eût vus peut-être avec une sécrète satisfaction arborer un drapeau rival en face du drapeau britannique; désabusée des lointaines possessions, occupée de plus généreux desseins, la France refusa de sanctionner par son exemple les envahissements que laissait entrevoir l'avenir, et ne voulut demander à la Chine d'autre

sacrifice que celui d'injustes édits de proscription.

Avant d'avoir dépassé la pointe de Chuen-pi, nous eussions pu oublier que nous étions à cinq mille lieues de l'Europe. La Grèce et la Provence ont aussi ces longues chaînes de montagnes arides et dévastées, ces îlots épars, ce ciel d'un bleu mat et dur, cet aigre mistral qui faisait ployer notre corvette sous ses soudaines rafales; mais, dès que la baie à laquelle l'amiral Anson a imposé son nom se déploya devant nous entre la pointe de Chuen-pi et celle d'Anung-hoy, les bords du fleuve nous offrirent un de ces spectacles étranges qui, sur les côtes du Céleste Empire, rappellent si souvent au voyageur l'espace qu'il a franchi et la distance qui le sépare de notre hémisphère. L'escadre chinoise était mouillée sous les forts qui couronnent le sommet de la presqu'île. Si les témoignages historiques manquaient pour établir le singulier esprit d'immobilité de la race chinoise, les lourdes jonques que nous avions sous les yeux auraient suffi pour l'attester. Les vaisseaux de Néarque devaient être des machines moins primitives. Ces longues caisses rectangulaires, au milieu desquelles trois espars à peine dégrossis ressemblent moins à des mâts qu'à des arbres morts, feraient sourire les momies qui dorment sous la pyramide de Chéops. La poupe, étagée comme un château de cartes, porte pour écusson le dragon impérial aux replis verdâtres, à la gueule sanglante. La proue est ornée de pavois écarlates et de deux yeux hagards qui donnent à ces masses informes je ne sais quelle apparence phoque effarouché. Les ancres en bois de fer, dont la patte unique paraît fixée à la verge par les tours compliqués du nœud gordien, l'énorme gouvernail maintenu dans sa large jaumière par deux câbles attachés au talon et passant sous la carène, l'épais tissu ligneux qui remplace les voiles, les lanternes aux écailles de placunes, les sabords

à peine assez larges pour livrer passage à la volée des grossiers canons de fonte, tout étonne et confond dans ce bizarre assemblage, monument incontestable de l'étrange entêtement des Chinois, curieux spécimen de l'enfance de la navigation. Les grandes jonques de commerce qui visitent annuellement les ports de Singapore et de Batavia, de Bang-kok dans le royaume de Siam, ne diffèrent en rien de ces jonques de guerre. On a peine à comprendre que de pareils navires puissent accomplir d'aussi longues traversées ; mais la nature complaisante s'est chargée de résoudre ce problème. Ces jonques incapables de lutter contre les vents contraires, une mousson les emporte, une autre mousson les ramène. Arrivées près des côtes, si la brise cesse de les favoriser, elles attendent patiemment le secours de la marée, et le courant les entraîne avec les algues qui flottent à la surface, avec les troncs d'arbre qui s'en vont en dérive. Les mêmes charpentiers qui ont osé façonner ces arches grossières ont fait descendre des chantiers de Wampoa les rapides cutters, les légers schooners qui sillonnent la rivière sous les couleurs anglaises ou celles des États-Unis. Ce sont eux qui ont construit ces bateaux mandarins, agiles galères qu'on voit fendre l'onde sous les coups pressés de quarante avirons. Comment ces mains industrieuses n'ont-elles point imité les navires des barbares si souvent mesurés par les employés du *hoppo* [1] ? Les rites qui protégent la vieille civilisation chinoise, l'obstination routinière commune à toutes les populations maritimes, n'ont pas permis ce premier progrès, qui eût ouvert la porte à de plus importantes réformes. Les constructeurs qui depuis vingt siècles ont rejoint dans la tombe les vieux architectes des trirèmes pourraient donc reconnaître encore dans les jonques

[1] Le chef des douanes chinoises.

du Céleste Empire les modèles légués par leur génie aux races futures.

Le passage du Bogue n'a pas un kilomètre de large. Bien qu'il existe un canal moins étroit à l'ouest des îlots de Wan-tong, ce double goulet, défendu par des feux bien dirigés, ne serait point impunément franchi par une escadre. Il ne suffit pas malheureusement de braquer des canons sur une passe pour en interdire l'approche, il faut aussi que des bras exercés soient prêts à manier ces terribles instruments de destruction. Pour éloigner les barbares des *eaux intérieures*, les Chinois ont pensé qu'il suffisait de les intimider. Rien ne leur a coûté pour atteindre ce but, ni la pierre, ni la fonte. Après avoir érigé des batteries sur tous les sommets, sur toutes les pointes qui en pouvaient recevoir, ils ont, au pied des collines d'Anung-hoy, élevé de massives murailles dont le courant du fleuve vient laver les solides assises. Derrière ces murailles percées de nombreux sabords se trouve rassemblé plus d'artillerie qu'il n'en faudrait pour foudroyer toutes les flottes du monde ; mais ce formidable appareil ne doit pas compter sur le concours des soldats chinois. C'est à l'aspect menaçant des canons qu'est laissé le soin de mettre l'ennemi en déroute. Les mandarins n'ont voulu s'assurer ici qu'une victoire morale, et ils n'en ont jamais cherché d'autre pendant la guerre de 1840.

Ce fut un moment plein d'intérêt que celui où nous laissâmes cette imposante batterie derrière nous. Bien que la brise fût fraîche, dans ce canal étroit, le vent ne pouvait soulever de bien grosses vagues. Sur les flots aplanis du Chou-kiang, *la Bayonnaise* volait sans roulis ni tangage, semblable à ces lutins des nuits qui courent sur l'herbe des prés sans la froisser. On eût dit que, lancée à toute vitesse vers la côte, l'imprudente corvette allait, de son beaupré, pourfendre la montagne ; pourtant, dès que

le gouvernail avait tourné sur ses gonds, dès que l'écoute du foc avait relâché la toile captive, on voyait la docile carène s'élancer vers la rafale qui la courbait sous un souffle, se redresser pendant que les huniers dégonflés venaient se coller le long des mâts, puis bientôt, inclinée sur son autre flanc, raser les assises granitiques d'Anung-hoy et cingler plus rapide encore vers l'île au double sommet, dont la structure bizarre rappelle aux marins chinois l'apparence d'un tigre accroupi.

Jusqu'alors, notre navigation avait été facile ; mais il nous restait vingt-cinq milles à parcourir pour gagner le mouillage de Wampoa. Les rives du Chou-kiang, rapprochées l'une de l'autre par d'incessantes alluvions, avaient changé d'aspect. Ce n'était plus que dans le lointain qu'on apercevait les coteaux couronnés de quelques bouquets d'arbres, et qu'on voyait les vallons cultivés serpenter entre les plis de la montagne. Autour de nous s'étendaient de vastes rizières déjà couvertes d'une verdure naissante et bordées d'un long rideau de litchis ou de bananiers. Le canal, rétréci par ces empiétements d'une infatigable culture, était en outre obstrué par deux bancs nombreux. De l'île du Tigre à Wampoa, il présentait deux barres que *la Bayonnaise* ne pouvait franchir qu'au moment de la haute mer. Le pilote chinois que nous avions pris à Macao s'était adjoint, en passant devant Anung-hoy, un second pilote habitué à la navigation du cours supérieur du fleuve. De petits bateaux, montés par un seul homme et mouillés de chaque côté du chenal, nous indiquaient la limite où devaient s'arrêter nos bordées. Ces pilotes chinois sont si habiles, leurs précautions sont si bien prises, que, malgré la quantité considérable de navires qui, depuis deux siècles, remontent ou descendent la rivière, on ne cite qu'un seul naufrage dans le Chou-kiang, celui d'un vaisseau de la compagnie des Indes, qui

se perdit sur une roche à l'entrée du canal de Wampao. Ce fut donc sans avoir une seule fois labouré le fond qu'après trente heures de louvoyage et plus de soixante virements de bord, nous laissâmes enfin tomber l'ancre près de l'île Danoise, île montueuse et élevée qui sépare du canal de Wampoa et de la rivière des Jonques le bras méridional du Chou-kiang.

Dans les îles de la Malaisie, les tentes riches et variées, les lignes hardies du paysage captivent seules et absorbent l'attention. Sur les côtes de Chine, ce n'est plus la nature libre et fière, mais l'activité humaine que le voyageur admire. Trois cents navires européens visitent annuellement le mouillage de Wampoa. Autour de ces navires s'agite sur le fleuve et sur les deux rives tout un peuple qui ne vit que du superflu des barbares. Des milliers d'embarcations circulent dans les canaux qu'on voit de tous côtés se perdre dans les terres. Le mouillage de Wampoa est la rade de Canton, et Canton est demeuré, malgré l'ouverture des ports du nord, le principal entrepôt du commerce intérieur de la Chine. Le mouvement des échanges s'y élève chaque année, sans compter le trafic illicite de l'opium, à plus de 140 millions de francs. Les navires anglais occupent ordinairement l'entrée du canal et viennent mouiller près de l'île Danoise. C'est là qu'au milieu des nombreux *clippers*, on aperçoit souvent ces larges *country-ships* de Bombay, qui, par leur tonnage, par l'élévation de leur batterie et de leur mâture, n'eussent point déparé les flottes marchandes que la compagnie des Indes expédiait autrefois dans les mers de l'extrême Orient. Plus à l'ouest, et non loin du village de Wampoa, les rivaux déjà redoutables du commerce britannique font flotter le pavillon étoilé des États-Unis. *Le Samuel Russell, l'Aigle, le Sea-Witch,* offrent aux regards curieux du marin leurs coques longues, effilées, aux cou-

tures imperceptibles, noires, brillantes comme un plateau de laque. Les Américains ne consacrent encore que soixante navires au commerce de la Chine, ils ne transportent des rivages du Céleste Empire dans les ports de l'Union qu'une valeur de 50 millions de francs ; mais l'avenir est à eux, et toutes leurs opérations révèlent l'admirable confiance qui fait la force de cette race entreprenante. C'est en face du mouillage des navires américains que s'est établi le naissant arsenal de Wampoa. De nombreux bâtiments y trouvent déjà, pour réparer leurs avaries, plus de facilités qu'ils n'en rencontreraient à Macao ou à Hong-kong. Le Chinois ne connaît point d'obstacles, dès que l'appât du gain a stimulé son industrie. S'il faut des bassins pour recevoir les carènes ébranlées par la tempête, il creusera des bassins dans l'argile de la rive. Une vase compacte servira de porte à ce dock improvisé, dans lequel le Léviathan européen a pu s'introduire à l'aide de la marée montante. Dès que les réparations seront achevées, le grossier barrage, attaqué par la pioche, disparaîtra comme par enchantement, et le navire, soulevé de nouveau par la marée, viendra reprendre son poste au milieu du fleuve.

Malgré l'intérêt que le spectacle de cette activité devait nous inspirer, Wampoa était trop près de Canton pour que notre impatience nous permît de nous y arrêter longtemps. Aussi, dès le lendemain de notre arrivée, nous empressâmes-nous de monter à bord du *Firefly*, véritable mouche à feu, microscopique *steamer* qui faisait alors deux voyages par jour entre Wampoa et Canton. Pendant que nous remontions rapidement la rivière des Jonques, nos yeux ne cessaient de se porter d'une rive à l'autre et de contempler ces verdoyantes rizières qui s'étageaient sur le penchant des coteaux, ces villages qui n'apparaissaient qu'à la dérobée entre les haies de bam-

bous, ces temples à demi cachés sous les vastes rameaux du figuier des Banyans, ces tours qui dressaient dans le lointain leurs toits superposés et leurs galeries polygonales. Tout indiquait déjà l'approche d'une grande ville, d'un centre important de population. C'est ainsi que nous atteignîmes le barrage jeté, pendant la guerre de 1840, à l'issue de la rivière des Jonques. A peine eûmes-nous dépassé cette barrière impuissante et les forts si souvent humiliés qui la défendent, que les mâts rouges des mandarins, les premières maisons des faubourgs bâtis sur pilotis et suspendus pour ainsi dire au-dessus du fleuve, les massifs escadrons des jonques rangées côte à côte, les blanches bannières agitées par la brise, le flot toujours grossissant des tankas, vinrent nous apprendre que nous touchions au port. Canton, en effet, ne tarda point à se montrer à nos regards, non plus enfoui au sein des lourdes murailles qui, enveloppant la cité tartare, ne nous avaient laissé apercevoir que les arêtes des toits entassés, non plus rampant dans la fange sur les bords souvent inondés du Chou-kiang, mais tel que nous l'avions rêvé, tel que les artistes chinois aiment à représenter la Venise du Céleste Empire : — dans le fond, les imposants édifices des factoreries européennes, les mâts de pavillon des consuls, et les couleurs fièrement déployées de l'Angleterre, du Danemark et des États-Unis; — sur le premier plan, la ville des cent mille bateaux, la *ville flottante*, avec ses avenues de palais aux façades dorées, aux verts et délicats treillages, avec ses longues rues de chaumières aux lambris de sapin et aux toits de bambou ; pittoresque quartier, éblouissant de couleurs, étourdissant de mouvement et de bruit, fantastique comme un conte arabe ou comme une décoration d'opéra. De ce vaste faubourg symétriquement aligné sur ses ancres, chaque jour, aux premiers rayons du soleil, s'échappe un peuple immense

qui va jeter ses filets dans le fleuve ou cultiver les riches campagnes de la plaine. Chaque soir aussi de discrètes gondoles viennent errer autour des palais mal famés qu'illuminent les lanternes de papier et les globes de soie, semblables aux abeilles qui, dans les beaux jours du printemps, bourdonnent autour des buissons en fleurs, plus semblables encore aux nocturnes phalènes qu'attirent la funeste clarté et l'éclat vacillant des lampes.

Notre *steamer* cependant s'est frayé un passage à travers les tankas qui encombrent les abords du quai. De la proue, il écarte les plus opiniâtres, et vient enfin déposer ses passagers à l'entrée du vaste *square*, planté d'arbres, au milieu duquel est arboré le pavillon des États-Unis. Le consul américain, M. Paul Forbes, nous attendait près du débarcadère. Nous connaissions depuis quelques jours à peine ce consul étranger : aucun de nous pourtant n'eût voulu refuser la gracieuse hospitalité qu'il nous avait offerte. Il y avait une telle cordialité empreinte sur sa loyale physionomie, une sympathie si vraie, si naturelle dans son regard, qu'on se sentait invinciblement entraîné par cette bienveillante confiance qui, dès le premier jour, se livrait tout entière. Fier de son pays, plein de foi dans les grandes destinées réservées aux États de l'Union, portant dans son amour et dans ses convictions patriotiques l'énergie et l'enthousiasme exalté d'une croyance religieuse, M. Forbes ignorait ces mesquines passions qui divisent trop souvent au delà des mers les exilés européens. Il aimait dans la France l'antique foyer des sciences et de la littérature, la grande patrie intellectuelle, commune à tous les cœurs généreux, chère à tous les esprits délicats. Que de fois nous l'avons entendu associer dans ses espérances, chimériques peut-être, mais toujours nobles et grandioses, notre patrie et la sienne, la vieille Gaule et la jeune Amérique ! Bien des illusions

se sont déjà évanouies depuis cette époque ; bien des rêves complaisamment caressés oseraient à peine se produire aujourd'hui. Ce qui est resté ineffaçable, ce qui a survécu aux illusions et aux rêves, c'est le souvenir d'une amitié vraie et sûre, c'est la mémoire d'un dévouement sympathique et désintéressé, c'est la gratitude profonde pour les services rendus.

Les Chinois ne se sont jamais montrés prodigues envers les étrangers; mais c'est surtout à Canton que leur politique circonspecte leur commandait de mesurer d'une main avare l'espace accordé aux commerçants européens. Neuf ou dix hectares d'un sol marécageux, qu'il a fallu consolider à grands frais, supportent les magasins voûtés et les larges façades à deux étages des factoreries. Ces édifices, construits en granit et en briques, sont divisés en treize groupes distincts par des rues transversales. Deux de ces rues, perpendiculaires au cours du fleuve, *Old-China-Street* et *New-China-Street*, sont occupées par des boutiques chinoises. C'est là que se trouvent rassemblés les boîtes et les plateaux de laque, les porcelaines, les bronzes, les ivoires sculptés, les mille objets d'un prix infini ou d'un bon marché fabuleux sortis des mains industrieuses des ouvriers cantonnais ; c'est là que nous avions hâte d'aller échanger contre de curieuses futilités les dollars poinçonnés que nous avions apportés de Macao. Nous prîmes à peine le temps de jeter un coup d'œil sur les chambres que nous avait destinées M. Forbes, et, tournant sur la droite, nous sortîmes du jardin américain pour entrer dans *Old-China-Street*.

On nous avait assuré que le moment de notre arrivée servirait merveilleusement nos projets d'acquisition. L'approche de l'année nouvelle devait rendre les marchands chinois plus accommodants, et prêter, disait-on, un charme irrésistible au tintement argentin de nos dollars.

Une loi formelle oblige en effet les sujets du Céleste Empire à balancer leurs comptes et à terminer leurs affaires avant que la lune de janvier ait montré son premier croissant à l'horizon. Cependant, lorsqu'après deux ans et demi de station, nous eûmes appris à mieux connaître ces marchands rusés et lymphatiques, dont aucun délai n'épuise la patience, nous comprîmes qu'un Chinois peut au besoin comprimer l'élan de sa cupidité. Quand bien même, débiteur insolvable, il verrait le bambou du *tcké-s-hien* levé sur ses épaules, quand bien même le pétillement de tous les pétards de *Physic-Street* viendrait lui annoncer que ses heureux voisins sont libres et n'ont plus qu'à se réjouir, il ne laissera pas ses prix fléchir d'un *sapec*, si un imprudent enthousiasme lui a fait entrevoir le succès probable de ses prétentions; mais nous étions en Chine de nouveaux débarqués, et nous devions acquitter l'inévitable tribut auquel nous condamnait notre inexpérience.

Entre tous ces marchands, celui qui captiva le mieux notre confiance et dont la boutique se vit assaillie par les plus nombreux chalands fut le vénérable Sao-qua, vieillard au chef branlant, à la queue grisonnante, chaudement enveloppé dans la longue robe ouatée qui venait se croiser sur sa poitrine. Son habile étalage mettait chaque objet en lumière, et faisait valoir l'un par l'autre tous ces vases précieux montés sur des trépieds de bois aux délicates ciselures, dont les branches pressaient de leurs gracieuses efflorescences un bronze contemporain des Ming, une amphore de Nan-king, une coupe en corne de rhinocéros chargée de pampres et d'oiseaux, un cornet d'ébène incrusté de nacre, une pierre de jade admirablement travaillée. Il n'est pas nécessaire de savoir parler le dialecte mandarin ou le patois de Canton pour se faire entendre des marchands de *China-Street*. Il suffit de pos-

séder une légère connaissance de la langue anglaise. L'anglais est devenu la langue commerciale de l'extrême Orient, non pas, gardez-vous de le croire, cet âpre et rude idiome qui s'échappe en sifflant des gosiers britanniques, mais l'anglais adouci, amendé, aux faciles syllabes, aux molles désinences, véritable fruit exotique greffé sur un sauvageon. Les Chinois emploient sans effort ce doux parler créole, cet italien de souche portugaise et saxonne. On dirait, en vérité, qu'ils prennent plaisir à laisser tomber de leurs lèvres ce flot de liquides voyelles, et à se reposer ainsi de la fatigante psalmodie de leur propre langage. Expressif et concis comme un hiéroglyphe, excellant à condenser les pensées, à débarrasser la phrase des particules oisives, l'anglo-chinois est une langue qui a déjà ses règles et son dictionnaire, qui aura peut-être un jour sa littérature [1]. Le digne Sao-qua connaissait toutes les ressources de cet insinuant idiome. Il ne pouvait donc manquer de nous fasciner par son éloquence. Il avait cru devoir accepter l'honorable surnom de *Talkee true*, *homme vrai*, que les Anglais avaient décerné, disait-il, à sa vieille loyauté et à sa farouche franchise. Avec quel abandon, avec quelle familiarité câline le vieux fumeur d'opium penchait sa face jaune et amaigrie sur l'épaule de l'acheteur hésitant, mais tenté, et lui disait de cet air qui n'ap-

[1] Je ne veux citer qu'un seul échantillon de ce dernier-né des dialectes modernes. Nous demandions un jour à notre pilote pendant un voyage que nous fîmes à Chou-san, si le vent, qui depuis plusieurs jours nous retenait au mouillage, ne deviendrait pas bientôt plus favorable. Voici sa curieuse réponse : *Pilot no can sabee. — Joss makee pigeon ;* ce que vous prononcerez ainsi : *Païlot no can sabi. Djos méki pidgeon*, et ce que je me permettrai de traduire en mauvais anglais par ces mots : *Pilots cannot know. — God makes that business.* — Qu'en peut savoir le pilote? — C'est l'affaire du bon Dieu.

partient qu'au marchand qui se sacrifie : *You ale my fliend, — me talkee true, — foty tolla.* Vous êtes mon ami, — je suis l'homme vrai, — quarante dollars !

Les soieries fabriquées dans le Kiang-nan et chargées de broderies dans les faubourgs de Canton, les boîtes de laque toutes couvertes de ces figurines dorées qu'il faut admirer à la loupe, ne nous exposèrent pas à de moins dangereuses séductions que les porcelaines et les bronzes d'*Old-China-Street*. L'atelier de Lam-qua fit aussi passer sous nos yeux ses peintures à la gouache, dont l'éclat velouté semble avoir été ravi à l'aile des papillons. Il nous fallut plus d'une heure pour choisir et rassembler dans le même album des dieux brandissant la foudre, des guerriers vidant leurs carquois, des damnés subissant les affreux supplices de l'enfer bouddhique, des mandarins assis sur leurs chaises curules, des nymphes qui, semblables aux fabuleux oiseaux de paradis, n'ont point de pieds pour se poser sur la terre et se balancent doucement dans l'espace. Nous nous arrêtâmes enfin quand nos bourses furent vides ; mais, avant de prendre congé des marchands de *China-Street*, c'est ici le lieu de leur rendre une tardive justice. Non moins adroit, non moins souple que le juif du Levant, quand il s'agit de se défaire de sa marchandise, le marchand chinois, dès que le marché est conclu, se montre aussi probe, aussi scrupuleux que le plus respectable Osmanli de Constantinople. On peut se reposer complétement sur lui du soin d'emballer les objets achetés, le payer sans crainte à l'avance, ou lui remettre un billet pour le comprador de *M. Foxi* (M. Forbes).

Old-China-Street et *New-China-Street* sont des rues larges, régulières, pavées de grandes dalles de granit et bordées de chaque côté de boutiques à un seul étage : ces rues ne sont guère fréquentées que par les Européens.

Aussi, à les voir silencieuses et presque désertes, on ne soupçonnerait point la foule immense qui s'agite à quelques pas de ce quartier paisible, le rapide courant d'hommes et de marchandises qui traverse *Physic-Street*. Cette longue rue, voie étroite et tortueuse au milieu de laquelle circule sans cesse une multitude affairée, serpente de l'est à l'ouest, entre le terrain des factoreries et les îles confuses du faubourg occidental. C'est dans *Physic-Street* qu'un luxe ingénieux rassemble les oranges mandarines à la peau flasque et cramoisie, les pamplemousses d'Amoy dont le burin a découpé l'écorce, à côté des poires du Shan-tong et des jujubes du Pe-tche-li; c'est là que de larges cuves contiennent les poissons encore vivants du Chou-kiang, et que les paniers de rotin enferment les chiens fauves destinés à la table des Lucullus de Canton. Là aussi des canards fumés et aplatis, comme si on les avait passés au pressoir, des épaules de chats enfilées en chapelets, des grappes de rats desséchés se montrent appendus à la devanture des boutiques auprès des quartiers de bœuf et de mouton, auprès de ces cochons engraissés comme des *poussahs*, dont les reins paraissent avoir fléchi sous un coup de bâton et dont le ventre traîne souvent jusqu'à terre. Quel mouvement, quel pêle-mêle dans cette rue, la plus bruyante des rues de Canton! Craignez, si vous vous aventurez sans guide au sein de ce *maëlstroom*, d'être emporté par la foule au milieu d'un labyrinthe de rues si uniformes, si semblables entre elles avec les enseignes verticales dont chaque boutique est flanquée, que le fil d'Ariane ou la rencontre heureuse de quelque honnête mandarin pourrait seule vous rouvrir le chemin des factoreries.

Jamais une femme chinoise ne se montre à pied dans *Physic-Street;* jamais le bouton des mandarins n'apparaît au milieu de cette cohue. Les femmes aux petits pieds et

les mandarins ont leurs chaises et leurs porteurs, quoique ce ne soient pas les seuls habitants qui usent de cet aristocratique véhicule. Il n'est si pauvre bachelier qui ne monte parfois dans son équipage au siége de bambou et aux stores de rotin : vous verrez alors l'humble *sieou-tsai* courbé au fond de cette cage étroite, emporté par deux vigoureux *coulis*, fendre la foule comme un grand seigneur et tout renverser sur son passage. Le droit de malmener ainsi les passants n'est pas à Canton un privilége. Ce droit appartient aux puissants dignitaires que précède le hideux vacarme de leurs bourreaux et de leurs licteurs; il appartient aussi à ces portefaix au torse nu qui soutiennent de leurs deux bras ramenés en arrière un bâton plat appuyé sur leurs larges épaules, — levier flexible aux extrémités duquel pendent également balancées les vastes corbeilles remplies de légumes ou les viviers ambulants promenés dans tous les quartiers de la ville. Point de querelles cependant, point de lutte entre ces hommes qui se poussent, se pressent et se heurtent : la patience est le trait le plus saillant du caractère chinois. Un riche marchand demeurera paisiblement assis à son comptoir, pendant que, dans sa boutique, sous sa maigre moustache, un mendiant importun viendra frapper l'un contre l'autre deux morceaux de bambou et lui déchirera le tympan par le plus épouvantable charivari. Il se laissera ainsi assourdir au milieu des comptes qui absorbent son attention, au milieu du marché le plus intéressant et le plus débattu, sans qu'il lui échappe un geste de violence ou un signe d'emportement. Parfois il se délivre de cette persécution par le sacrifice de quelques *sapecs;* mais plus souvent encore nous avons vu le flegme de l'assiégé lasser la crécelle de l'assiégeant, et l'aveugle vaincu aller chercher, du bout de la mince baguette qui lui sert à diriger ses pas, le seuil d'une boutique moins inhospitalière.

Des calculs basés sur la consommation journalière du riz dans la capitale du Kouang-tong ont porté à douze cent mille âmes la population de cette cité industrieuse. La *ville flottante* renferme à elle seule, assure-t-on, trois cent mille habitants; neuf cent mille vivent sur la terre ferme. Une muraille crénelée, haute de huit ou dix mètres, enveloppe l'espace qu'occupèrent autrefois les Tartares-Mantchoux, lorsque, après onze mois de siége, ils s'emparèrent, le 24 novembre 1650, de cette place forte, la dernière qui subit leur joug. C'est dans cette ville intérieure que résident le vice-roi et les autorités de la province; c'est aussi à l'abri de cette enceinte que se retire chaque soir la portion la plus riche et la plus respectable de la population. Les marchands de Canton n'habitent leurs boutiques que pendant le jour; la nuit venue, ils s'empressent de regagner, les uns dans la ville fermée, les autres dans les faubourgs, les demeures plus commodes et plus vastes où les attendent les joies de la famille et le repos si bien dû à leurs laborieuses journées. En dépit du traité de Nan-king et des réclamations de sir Henry Pottinger, l'accès de la ville intérieure n'avait point cessé de demeurer interdit aux barbares. Une nouvelle convention, seul résultat de l'expédition de sir John Davis en 1847, avait ajourné la solution de cette question délicate au 6 avril 1849. Il nous fallut donc renoncer à visiter la cité tartare, mais nous voulûmes du moins faire le tour de cette ville qui refusait de nous ouvrir ses portes. Partis des factoreries au point du jour, sous la conduite d'un missionnaire américain que son zèle méthodiste avait habitué à ces courses aventureuses, nous traversâmes rapidement le faubourg occidental, tournâmes vers l'est pour franchir les arides coteaux qu'ont envahis, au nord de la ville, d'innombrables sépultures, et, sortis sans encombre de ce champ des morts, nous

gravîmes la colline sur laquelle sir Hugh Gough, le 24 mai 1841, avait établi son quartier général. De ce point culminant, nous découvrions le lointain horizon des montagnes, les vertes vallées aux plans indéfinis, les nombreux embranchements du fleuve et les joyeux hameaux dispersés dans la plaine. A notre droite s'étendait le champ de manœuvre consacré au tir de l'arc et de l'arquebuse; à gauche, les fertiles jardins que borne la rivière. On voyait les voiles jaunes glisser au milieu des prairies, les robustes *coulis* se hâter le long des sentiers, les *tigres* du Céleste Empire se promener, la pique sur l'épaule, devant la porte de l'*éternel repos*. C'était un panorama plein de vie et d'étrangeté; mais la ville tartare, protégée par sa haute ceinture, ne nous laissa voir que les échafaudages à la cime desquels s'établissent les guetteurs de nuit et l'espèce d'acropole que domine de son gracieux clocher la *pagode aux cinq étages*. Notre guide s'empressa de nous arracher aux charmes de ce spectacle. Il avait remarqué, disait-il, que les Chinois n'inquiétaient jamais un voyageur en marche, mais s'attroupaient facilement autour du promeneur indécis qui s'arrêtait sur la route. Ahasvérus eût pu, suivant lui, traverser avec impunité la Chine entière. Il nous fallut donc reprendre notre course haletante, et regagner les factoreries en passant au milieu du faubourg qui s'appuie à la face méridionale de l'enceinte.

Le vice-roi qui réside à Canton gouverne les deux provinces du Kouang-si et du Kouang-tong ; il étend sa juridiction sur quatre cent sept mille kilomètres carrés, — les quatre cinquièmes de la surface de la France, — et se trouve investi de la direction suprême de vingt-sept millions d'âmes. La Chine renferme ainsi neuf royaumes distincts, séparés de la ville impériale par d'énormes distances que la difficulté des communications rend plus considérables encore. Canton, situé à deux mille kilo-

mètres environ, à trente jours de route de Pe-king, est, comme la capitale du Su-tchuen, comme celle du Kiang-nan, comme celles des dix-huit autres provinces groupées deux à deux sous le gouvernement d'un vice-roi, le siége d'une administration qui n'a besoin de recourir qu'en de rares occurrences à la source d'où émane en Chine toute autorité. Malgré cette complète délégation de pouvoirs, *le fils du ciel* n'a jamais vu les grands dignitaires de l'empire lever l'étendard de la révolte et affecter le rôle si souvent usurpé par les pachas musulmans. Le servilisme général des esprits, le dévouement pusillanime des mandarins, ont dû contribuer à éteindre ces ambitions viriles et ces pensées de rébellion; mais le mécanisme du gouvernement est aussi fait pour les prévenir. Les mandarins ne sont jamais employés dans la province qui les a vus naître, et ils exercent rarement leurs fonctions plus de trois années. Le pouvoir est en outre partagé entre plusieurs officiers indépendants les uns des autres, dont le concours est nécessaire pour tous les actes importants, et qui doivent déférer au jugement de la cour les affaires sur lesquelles ils n'ont pu s'accorder. Ainsi, à côté du vice-roi, entouré de tout l'éclat de l'autorité suprême, fastueux fonctionnaire dont le traitement annuel est de 120,000 francs, vient se placer le lieutenant-gouverneur, le *fou-yuen*, dont la juridiction n'embrasse qu'une seule province, mais qui ne subit en aucune façon le contrôle du gouverneur général. Ce dernier ne peut, sans l'aveu du *fou-yuen*, appliquer le *wang-ming*, ce droit de vie et de mort en vertu duquel, dans les cas urgents, un criminel est immédiatement exécuté, sans qu'il soit besoin de demander à Pe-king la confirmation de la sentence. Le commandement de la force armée est confié à un général tartare qui répond seul de la défense de la ville. L'administration des finances appartient au directeur

général des douanes, au receveur général des contributions et au surintendant général des salines; celle de la justice est réservée au juge criminel, qui n'est assisté des autres autorités de la province que lorsqu'il s'agit de prononcer la peine capitale. Tel est le personnel auquel est dévolue la haute administration de la vice-royauté et de la province. Sous le contrôle de ces grands fonctionnaires s'exerce le gouvernement du département et du district. Le département est placé sous les ordres d'un magistrat civil qui remplit, avec des attributions plus étendues, des fonctions analogues à celles de nos préfets. Chaque district a son sous-préfet, revêtu, comme le magistrat du département, de pouvoirs à la fois administratifs et judiciaires. Le département de Kouang-tcheou, dont Canton fait partie, est divisé en quatorze districts, et la ville de Canton ressort des deux districts de Pouan-you et de Nan-haï. Les sous-préfets nomment dans chaque commune un maire chargé de la police et de la levée des impositions. Ces maires sont des agents très-subalternes, qui portent rarement le bouton des lettrés, et que le sous-préfet soumet sans façon à la bastonnade. Dans les campagnes cependant, s'il y a quelques travaux publics à entreprendre ou une affaire grave à décider, ce sont eux qui président le conseil des anciens et qui dirigent les délibérations. L'administration chinoise est, on le voit, peu compliquée : quatorze mille mandarins civils suffisent à gouverner trois cent soixante-un millions d'âmes; mais cette simplicité de ressorts, en accumulant d'immenses prérogatives sur la même tête, a dû entraîner à sa suite les inconvénients inhérents aux administrations despotiques, — la vénalité de la justice et les plus odieuses exactions dans la perception des impôts. Les tribunaux mettent pour ainsi dire à l'encan la sentence qui condamne ou celle qui absout. Les Chinois sont soumis au payement

d'une taxe personnelle imposée à chaque habitant en proportion de son revenu, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de soixante ; ils doivent en outre acquitter une contribution foncière prélevée sur les produits du sol, et fixée au dixième, au vingtième, au trentième de la récolte, suivant la qualité de la terre. Ces impôts modérés sont presque toujours doublés ou triplés par la cupidité des mandarins.

Le peuple chinois ne cherche point en général dans l'insurrection un remède à ses maux. Son naturel pacifique s'oppose à ces levées de boucliers. De tout temps cependant la Chine méridionale s'est montrée moins disposée que les autres provinces à se soumettre aux vexations des autorités. Le Kouang-si et le Kouang-tong sont le grand embarras de la dynastie mantchoue. C'est surtout dans les nombreux villages disséminés autour de Canton qu'on a vu plus d'une fois les résistances municipales triompher de la puissance des mandarins. Pendant la guerre de l'opium, les habitants de ces villages osèrent prendre les armes, et les apparences de succès qu'ils obtinrent alors sur les troupes anglaises ont contribué à augmenter leur orgueil et leur turbulence. C'est au moment où les troupes tartares avaient été contraintes de se renfermer dans la ville, au moment où une partie de la rançon de Canton était déjà embarquée à bord des navires anglais, que les *braves*, formés en masses menaçantes, vinrent planter leurs étendards en face des hauteurs qu'occupait sir Hugh Gough. Il suffit d'une charge vigoureuse pour disperser ces bandes irrégulières, que quelques compagnies poursuivirent de village en village; mais un affreux orage succéda, vers le coucher du soleil, à la température accablante de la journée, et vint changer la face des choses. Les Anglais n'avaient que des fusils à pierre, et la pluie avait rendu ces armes complétement inutiles.

Sir Hugh Gough dut songer à se replier vers ses positions. Les Chinois se rallièrent et suivirent la colonne anglaise dans son mouvement de retraite. On vit ces levées populaires déployer alors une audace qu'on n'était guère en droit de leur supposer. Plus d'une fois, lorsque la colonne était obligée de rompre ses rangs pour passer un ruisseau ou pour défiler à travers les rues étroites d'un village, les soldats anglais eurent à soutenir des combats corps à corps. Au milieu de l'épais brouillard qui couvrait la campagne, une compagnie de cipayes se sépara du gros de la colonne et fut obligée de se former en carré pour ne pas être entamée par l'ennemi. L'obscurité était déjà complète, la tempête redoublait de violence : ce faible détachement ne pouvait opposer aux nombreux assaillants qui le harcelaient que les baïonnettes de ses fusils. Les Chinois avaient réussi à traîner sur une éminence très-rapprochée une petite pièce d'artillerie dont l'effet eût été terrible sur ce carré immobile. Les cipayes se croyaient perdus, quand heureusement deux compagnies de soldats de marine, armés de fusils à percussion, vinrent les dégager. Le surlendemain, les Anglais évacuaient les hauteurs de Canton, et les *braves* étaient libres d'attribuer à la terreur qu'inspirait leur courage la retraite précipitée des barbares. Des placards affichés jusque sur les murs des factoreries ont souvent mentionné ce prétendu triomphe ; les proclamations adressées à la population des campagnes l'ont plus d'une fois rappelé avec orgueil, et il eût fallu une plus terrible leçon que celle du 3 avril 1847 pour en effacer le souvenir. On comprendra facilement combien cette confiance présomptueuse devait enhardir l'animosité du peuple de Canton et rendre plus difficile encore la tâche pacifique qu'avait acceptée le vice-roi Kiing. Ce malheureux mandarin, assailli de mille réclamations par le gouverneur de Hong-kong, ne pouvait y faire

droit qu'aux dépens de sa popularité. Chacune des concessions que lui arrachait le désir d'éviter une nouvelle collision irritait et soulevait contre lui les passions de cette populace qui haïssait plus les barbares qu'elle ne les redoutait.

Depuis notre arrivée à Macao, nous n'avions pu étendre nos observations au-delà des classes inférieures de la société chinoise; le jour était enfin venu où nous allions nous trouver en présence du gouverneur-général de Canton, l'homme d'état le plus éminent du Céleste Empire. Ki-ing n'aurait pu se permettre de recevoir dans son palais, situé au milieu de la cité tartare, l'envoyé d'une puissance étrangère. Le mandarin Potin-qua, fils d'un marchand qu'avait enrichi le fructueux commerce des hanistes, mit à sa disposition pour cette entrevue la maison de campagne qu'il possédait sur les bords du fleuve, et ce fut vers cette villa chinoise, qui déjà dans une occasion semblable avait reçu M. de Lagrené, que la marée montante emporta, le 19 janvier, dès huit heures du matin, la nouvelle légation de France et les officiers de *la Bayonnaise*. Le bateau-mandarin à bord duquel nous nous étions embarqués près du quai des factoreries nous eût conduits sans fatigue jusqu'aux sources du Chou-kiang. Ce bateau de plaisance portait sur sa large plate-forme un vaste édifice, aux cloisons capricieusement découpées, dont l'intérieur était partagé en deux salons ornés de délicates incrustations de rotin et d'ivoire. Circulant sur les bords extérieurs de la plate-forme, l'équipage, armé de longues perches, maintenait au milieu du fleuve ou dirigeait d'une rive à l'autre la lourde nef, qui dérivait entraînée par le courant. Au bout d'une heure, notre bateau s'engageait dans un canal creusé à travers les alluvions récentes de la rive gauche et nous déposait à l'entrée du parc de Potin-qua. Débarqués sur la berge vaseuse du canal, nous

pénétrâmes dans un de ces jardins aimés des Chinois où, au dessus des flaques d'eau verdâtres, serpentent les ponts aux lignes brisées qui unissent, par un double rang d'arcades, des îlots factices et des collines en miniature. Le ciel était gris et sombre ; les arbres du parc se montraient pour la plupart dépouillés de leur feuillage ; les intempéries de plusieurs hivers avaient effacé depuis longtemps les brillantes couleurs dont on pouvait apercevoir encore la trace sur les galeries vermoulues des ponts et sur la façade fanée du pavillon dans lequel nous attendait le vice-roi Ki-ing. Ce kiosque aux corniches retroussées, aux moulures bizarres, s'élevait, soutenu par huit piliers de granit, du sein d'un étang fétide, dont les eaux dormaient appesanties sous les larges feuilles des nénuphars. Il y avait je ne sais quelle apparence de déclin et de vétusté répandue sur tout ce paysage, qui suffisait pour en détruire le charme et pour lui imprimer un cachet de maussade tristesse.

Le vice-roi nous reçut avec toutes les démonstrations empressées de la politesse chinoise, démonstrations imitées à l'envi par les nombreux mandarins dont le gouverneur général de Canton était entouré. Il y a loin de la familiarité obséquieuse, de la curiosité impertinente dont les fonctionnaires chinois firent preuve dans cette entrevue, à la dignité naturelle, à la réserve si pleine de convenance et de bon goût qu'on rencontre d'ordinaire chez les officiers turcs. On a peine à prendre au sérieux ces hommes d'état qui jouent avec les revers de votre habit, en étudient les parements brodés et ne voient dans les lettres de créance d'un ambassadeur qu'un parchemin curieusement illustré qu'il faut se hâter de soumettre à l'examen de tous les familiers de bas étage qui assistent en Chine aux conférences les plus secrètes. Ki-ing, aussi peu sérieux, il faut en convenir, aussi peu grave dans ses

allures que les mandarins subalternes qui s'empressaient auprès de ses hôtes, devait avoir alors environ soixante ans. Sa taille droite, sa démarche assurée, semblaient lui promettre une verte vieillesse, et sous les plis efféminés de sa longue robe chinoise, on pouvait encore deviner l'intrépide Tartare qui avait plus d'une fois percé de son épieu les tigres ou les ours dans les forêts de la Mantchourie. La physionomie du vice-roi ne répondait point d'ailleurs à notre attente. On y pouvait reconnaître un caractère général de simplicité et de bienveillance ; mais il eût été difficile d'y trouver l'expression d'une intelligence supérieure et de lire sur ce front peu développé, dans ce regard terne et indifférent, l'habileté politique dont Ki-ing avait donné tant de preuves pendant les négociations de 1842 et au milieu des complications qui avaient suivi le traité de Nan-king. Membre de la famille impériale, Ki-ing avait dû cependant, comme le plus humble des Chinois, conquérir par son mérite personnel le rang élevé qu'il occupait dans l'empire. Les emplois publics sont rarement dévolus en Chine aux parents de l'empereur. La plupart de ces princes, dont le nombre s'est considérablement accru depuis deux siècles, végètent dans l'oisiveté, souvent dans la misère, et n'ont d'autres ressources que la faible pension qui leur est accordée. Le despotisme courbe toutes les têtes sous le même niveau. Chacun, en Chine comme en Turquie, est le fils de ses œuvres et de la faveur impériale. Le mot de parvenu ne serait point compris des Chinois. Il existe, il est vrai, dans le Céleste Empire des titres de noblesse héréditaires qui, baissant d'un degré à chaque génération, ne sont complétement éteints qu'à la cinquième ; mais ces titres ne confèrent aucun privilége. Ils n'ont de valeur qu'autant que le souverain en confirme le lustre par une nouvelle investiture. Les membres de la famille impériale, les no-

bles chinois ont aussi peu d'influence sur les affaires de l'état que les riches particuliers qui obtiennent, par leurs libéralités envers le trésor public, le bouton et le rang de mandarin. Parmi les grands officiers de l'empire, il en est peu qui puissent se vanter d'une illustre origine. Le conseiller intime du vice-roi, le mandarin à l'influence duquel la rumeur publique attribuait en partie l'habileté diplomatique de Ki-ing, Houan, était né dans le Shan-tong de parents obscurs. Parvenu au rang de mandarin du second ordre, membre du collége impérial des Han-lin, il s'était vu accusé par ses ennemis de malversation et de partialité vénale dans les examens qu'il était chargé de présider. Une sentence rigoureuse l'avait précipité du faîte des honneurs au bas de l'échelle officielle. Avec cette patience résignée dont les Orientaux ont seuls le secret, Houan était occupé, quand il nous fut présenté par le vice-roi, à gravir de nouveau les nombreux degrés qu'il avait si brusquement descendus. Le bouton bleu décorait déjà son bonnet de feutre encore veuf de la plume de paon. On eût pu remarquer toutefois une certaine teinte de mélancolie empreinte sur ce front intelligent qui semblait garder la trace de la foudre impériale. Au milieu des figures basses et serviles qui entouraient le vice-roi, le regard expressif, la physionomie noble et régulière du conseiller intime inspiraient une sympathie si invincible, que chacun de nous se fût senti disposé à prendre parti pour le fonctionnaire dégradé contre ses accusateurs ou ses envieux. Ki-ing, il faut le dire à sa gloire, n'avait point abandonné son protégé dans sa disgrâce. A la confiance absolue qu'il ne craignait point de lui témoigner en public, on pouvait juger que le vice-roi protestait intérieurement contre un arrêt qui n'avait probablement frappé dans la personne de Houan qu'un des champions de cette cause modérée dont on n'osait encore attaquer le chef.

Il n'y a point en Chine de conférence diplomatique sans banquet. Un dîner de trente couverts nous attendait dans une salle basse précédée d'un péristyle à colonnes et mal éclairée par les rayons obliques qui tombaient d'en haut sur une cour intérieure. Bien enveloppés de leurs chaudes pelisses, les mandarins défiaient la température humide et froide dont nous préservait très-imparfaitement le maigre tissu de nos habits d'uniforme. Un dîner chinois n'est plus une nouveauté; mais c'est toujours une affreuse chose, on pourrait ajouter un affreux souvenir pour des estomacs européens. Le dessert seul eût pu trouver grâce à nos yeux, et c'est par le dessert que nous débutâmes. Deux longues rangées de pyramides, hautes à peine de trois ou quatre pouces et composées d'amandes, de sucreries, de fruits secs et de fruits confits, nous offrirent, au moment où nous entrâmes dans la salle du festin, un coup d'œil gracieux qui eût fait bondir de joie une réunion de bambins parisiens ou une assemblée de jeunes magots de la Chine. Après cet innocent service apparurent les réchauds d'étain chargés d'aliments inconnus, les plats de métal tout fumants des nauséabondes vapeurs de l'huile de ricin et de la graisse fondue; puis, devant chaque convive, les domestiques déposèrent bientôt des bols remplis jusqu'au bord d'œufs de faisan ou de pigeon, de boules gélatineuses, de lambeaux d'holothuries, de filaments blanchâtres craquant sous la dent comme des cordes à violon. Il fallait arroser ces sinistres mélanges de tasses de thé sans sucre ou de tasses de *sam-chou*, boisson tiède et empyreumatique obtenue par la distillation du riz. De prétendus vins de Champagne et quelques vins de Portugal ou d'Espagne circulaient au milieu de cet affreux pêle-mêle et ajoutaient leur poison européen à tous ces poisons indigènes. Puis, quand ce supplice gastronomique semblait achevé, quand chacun de nous avait reçu de Ki-ing, de

Houan, de Po-tin-qua ou d'un autre convive quelque fragment emprunté par ces aimables épicuriens à leur propre assiette, quand nous avions tous, bon gré mal gré, fait honneur à ces offrandes habilement transportées au bout des bâtonnets, il nous fallut reconnaître que le véritable dîner n'était point encore commencé. Un gros de marmitons venait de se précipiter dans la salle chargé, comme un régiment qui reviendrait de la maraude, de porcs et de moutons rôtis, de poules, d'oies, de canards, d'une basse-cour entière passée au fil de la broche. Ce fut en notre présence que les écuyers tranchants, appuyant la paume de leur sale main sur ces chairs saignantes, découpèrent les minces tranches de viande qu'ils vinrent nous offrir. Heureux les estomacs de fer qui purent résister à tant d'épreuves! heureux les cœurs qui ne se soulevèrent point de dégoût! Enfin le vice-roi eut pitié de ses hôtes; les bols de riz se montrèrent sur la table, et après cet hommage rendu à l'épi nourricier de la Chine, nous pûmes nous lever, rendant grâces au ciel de n'avoir pas succombé à notre premier dîner chinois. De tous les convives assis à ce banquet, celui qui fut le plus impitoyablement sacrifié, ce fut notre malheureux interprète, obligé de servir d'intermédiaire à toutes les plaisanteries, à toutes les questions, à toutes les prévenances qui se croisaient sans cesse d'un bout à l'autre de la table. Il n'y eut si mince mandarin qui, élevant des deux mains sa tasse pleine de samchou à la hauteur de sa bouche et imprimant à sa tête un balancement saccadé, ne se crût obligé de formuler un toast complimenteur à l'adresse de l'un d'entre nous. Le beau Houan, le représentant du *ti-mié* (de la *fashion* en Chine), se distingua surtout par son urbanité louangeuse. Il but, le flatteur, *à la barbe vénérable* d'un des officiers de *la Bayonnaise* et attribua modestement soixante-dix ans à un homme qui en avait à peine trente; mais

Houan connaissait le cœur humain, et son sourire plein de finesse et d'intention semblait dire à son interlocuteur : « Vous devinez que je vous flatte, mais je suis sûr que vous me le pardonnez! »

Au milieu de ces gracieux échanges, la confiance ne pouvait manquer de s'établir entre les enfants de *la terre des fleurs* et les aimables *Fa-lan-ça-is;* mais le jour baissait, et nous dûmes bientôt prendre congé du vice-roi. Les effusions qui nous avaient accueillis au moment de notre arrivée nous accompagnèrent jusqu'au bateau, à bord duquel le vice-roi voulut lui-même nous voir monter. Le jusant nous servit aussi bien que nous avait le matin secondés la marée montante, et, avant le coucher du soleil, nous avions regagné les factoreries.

L'envoi d'un agent diplomatique en Chine était une nouvelle sanction donnée par le gouvernement français au traité de M. de Lagrené. Aussi, dès cette première entrevue avec le ministre de France, les autorités de Canton durent-elles abandonner tout espoir de nous dérober cette précieuse conquête. C'est toujours une tâche ingrate que d'être obligé de négocier avec les hommes d'état de l'Orient. Le génie même des langues orientales sert admirablement ces diplomates de naissance à envolopper dans les nuages d'une métaphore continue la pensée à laquelle ils refusent à dessein la netteté et la précision. Plus d'une fois la patience des envoyés européens s'est épuisée dans ces pourparlers stériles ; mais dans cette occasion le ferme et noble langage que les mandarins entendirent dut les convaincre que, si la France voulait rester fidèle au traité négocié en son nom par M. de Lagrené et n'y apporter aucune modification, elle entendait aussi imposer à la Chine la stricte exécution de ses engagements. M. Forth-Rouen ne voulut point dissimuler au vice-roi la sensation profonde qu'avaient causée

en Europe les promesses de tolérance religieuse qui avaient suivi le traité de Wampoa. Il sut lui laisser comprendre combien dans notre pensée ce grand intérêt dominait tous les autres, et combien il importait au maintien des bonnes relations, qui n'avaient jamais cessé d'exister entre les deux empires, que de pareilles promesses ne fussent pas rendues illusoires par le zèle exagéré des autorités secondaires.

A prendre comme sérieuses les assurances réitérées du vice-roi et des mandarins qui l'entouraient, toute idée de persécution eût été à jamais abandonnée vis-à-vis des chrétiens de la Chine. En aucun lieu, la liberté de conscience n'eût été plus complète, plus absolue qu'au sein du Céleste Empire. Malheureusement, c'est en Chine surtout que les faits sont loin de répondre aux paroles. Les conquérans tartares qui règnent à Pe-King ne se sentent point assez affermis sur un trône que les sociétés secrètes ont failli renverser il n'y a guère plus d'un demi-siècle, pour voir avec indifférence grossir cette secte nouvelle dont les progrès leur semblent un danger pour leur couronne. Il existe toujours en Chine contre les chrétiens une persécution sourde, latente, qui n'attend que son heure pour éclater. Signalez aux mandarins de Canton les excès de pouvoir, les vexations journalières des autorités provinciales : ils trouveront pour échapper à vos représentations de faciles issues. Les Chinois arrêtés ne seront pas des chrétiens que l'on poursuit à cause de leurs croyances ou de leurs pratiques religieuses. Il n'y aura plus dans les prisons que des criminels, des voleurs ou des assasins livrés régulièrement aux tribunaux et que la protection étrangère ne saurait essayer de couvrir. La tolérance du gouvernement chinois à l'égard des chrétiens du Céleste Empire ne saurait donc être entretenue que par une surveillance de tous les instans. Les réclamations incessan-

tes des agens français sont aussi nécessaires au succès de la cause évangélique en ce pays que le zèle intrépide de nos missionnaires. Si la politique, qui décida la création d'un poste diplomatique à Canton, avait besoin d'être défendue, il suffirait, pour justifier cette mesure, de mentionner les succès obtenus par M. Forth-Rouen pendant sa longue et honorable gestion, et de montrer cette sécurité croissante dont les chrétiens des parties les plus reculées de la Chine, les néophytes du Su-tchuen et du Koueitcheou, furent redevables à ses persévérants efforts.

CHAPITRE VIII.

La Baie de Cum-sing-moun et l'établissement de Hong-kong.

Quelques jours après l'entrevue du ministre de France et du vice-roi de Canton, *la Bayonnaise* vint reprendre son poste sur la rade de Macao. Nous avions pu apprécier à Wampoa le mouvement du commerce régulier de la Chine ; il nous restait à étudier ce commerce interlope qui occupe le premier rang dans les échanges du Céleste Empire. A quinze milles du fort de San-Francisco, près du coude que forme l'île Hiang-shan à l'embouchure du Chou-Kiang, l'île de Cum-sing-moun abrite un mouillage aussi sûr et plus vaste que le port intérieur de Macao. C'est là que la contrebande a fait élection de domicile. Chaque maison de commerce anglaise ou américaine entretient dans cette baie un dépôt flottant d'opium armé de canons et prêt à repousser par la force les visites des mandarins ou les attaques des pirates. L'île de Cum-sing-moun n'est pas, comme la péninsule de Macao ou l'île de Hong-kong, une possession officiellement européenne : une sorte de concession tacite l'abandonne complétement aux contrebandiers et aux barbares.

Partis de Macao sur le charmant cutter de M. Forbes, le *Gipsy*, nous atteignîmes en moins de deux heures la baie de Cum-sing-moun et vînmes demander l'hospitalité au *reciving ship* du capitaine Endicott. C'est à bord de ce dépôt flottant que nous pûmes comparer les diverses sortes

d'opium que l'Inde expédie dans les ports de la Chine. Les Chinois savent distinguer du premier coup-d'œil le Malwa, le Patna, le Bénarès, et l'opium de qualité inférieure que produit la Turquie. Depuis plus d'un siècle, l'espèce de pavot d'où s'extrait cette funeste drogue est cultivée dans la province de Malwa. La compagnie des Indes, en respectant la liberté d'une culture, d'où les rajahs tributaires tirent en grande partie leurs revenus, en a frappé les produits de droits énormes. Outre la contribution territoriale, elle perçoit pour chaque caisse de Malwa contenant 63 kilogrammes d'opium un droit de 400 roupies, environ 950 francs. La récolte de 1848, évaluée à 25,000 caisses, devait donc laisser entre les mains de la compagnie un revenu de 24 millions de francs. La province de Bahar et un des districts de la présidence du Bengale produisent les deux qualités d'opium connues sous le nom de Patna et de Bénarès. Dans ces deux provinces, le cultivateur, soumis à la surveillance la plus rigoureuse, livre aux employés de la compagnie, à un prix fixé à l'avance, l'opium qu'il a pu recueillir. La caisse de 74 kilogrammes, qui se vend communément de 1,800 à 2,000 francs à Calcutta, ne revient pas au gouvernement de l'Inde, tous frais compris, à plus de 960 francs. En 1847, l'exportation avait été de 24, 990 caisses : elle fut de 22, 877 en 1848, et l'on prévoyait qu'elle atteindrait en 1849 le chiffre de 36,000 caisses. Cet immense accroissement dans la production de l'opium du Bengale devait tendre à étouffer, dès son origine, la fabrication des produits indigènes, si jamais le gouvernement chinois, mieux éclairé sur ses intérêts, se montrait disposé à tolérer la culture du pavot dans les provinces du Yun-nan et du Fo-kien. Depuis 1830 , l'importation de l'opium en Chine avait plus que triplé. En 1847, on évaluait à 120 millions de francs les sommes perçues pour la vente annuelle d'en-

viron 40,000 caisses. Les bénéfices seuls de la compagnie s'élevaient à plus de 50 millions.

Chaque caisse d'opium renferme une centaine de boules de la grosseur d'un œuf d'autruche. Les fumeurs font bouillir l'opium, afin de le dégager de toutes les impuretés qui pourraient en altérer la saveur, et le recueillent à l'état liquide dans un godet de porcelaine : à leur pipe de bambou se trouve adapté un fourneau dont l'orifice n'est guère plus large que la tête d'une épingle. C'est à cet orifice qu'une aiguille d'acier présente la petite boule d'opium allumée à la flamme d'une bougie. Deux ou trois aspirations épuisent ces doses de nacortique que le fumeur, couché sur un divan, renouvelle jusqu'au moment où sa félicité est complète. Si l'on en croit la plupart des négociants européens, c'est l'abus et non l'usage de l'opium qui produit cet amaigrissement effrayant que l'on observe chez les fumeurs invétérés ; mais il ne paraît que trop certain qu'un attrait invincible ramène sans cesse vers ce fatal plaisir le malheureux qui l'a goûté une fois. Les fumeurs modérés sont rares. Ceux au contraire que cette impérieuse habitude conduit au crime ou au désordre en abrégeant leur existence sont en très-grande majorité, surtout dans les provinces du littoral. Cet oubli de soi-même, cette intoxication que les peuples du Nord demandent aux liqueurs fortes, les Orientauux les ont cherchés dans la fumée de l'opium. La nature a créé des plaisirs et des goûts divers pour tous les climats ; mais il faut confesser que le peuple, qui a pu se laisser séduire par cette horrible saveur du laudanum, était bien digne de trouver pour aiguiser son appétit l'affreux assaisonnement de l'huile de ricin.

Notre promenade à Cum-sing-moun nous réservait d'ailleurs un double intérêt sur lequel nous n'avions pas compté : nous n'avions eu en vue que d'étudier une sta-

tion d'opium, et nous trouvâmes l'occasion d'observer les campagnes chinoises. Le capitaine Endicott nous engagea vivement à ne pas retourner à Macao sur le *Gipsy*, et nous offrit des chevaux pour regagner, en traversant l'île de Hiang-shan, la péninsule que nous avions quittée le matin même. Nous ne pûmes résister à un offre aussi séduisante. Quatre chevaux furent embarqués dans une chaloupe ; nous prîmes terre sur la côte occidentale de la baie, et nous nous dirigeâmes au grand galop vers un village chinois, dont les habitants, loin de paraître offensés de notre audace, nous saluaient en passant d'un sourire de bonne humeur. L'île de Hiang-shan nous rappelait l'aspect des champs de la Provence dans les premiers jours du printemps. Les arbres ne se montraient qu'à de rares intervalles, mais presque toujours groupés en délicieux bouquets de verdure. Nous pénétrons avec ravissement sous ces dômes pleins de fraîcheur. Ce qui égayait surtout le paysage, c'était la quantité innombrable de petits ruisseaux qui descendaient de tous côtés des collines pour arroser les rizières. Le riz ne se plaît que dans une vase liquide. Il faut que chaque champ soit entouré d'un boulevard de terre qui retienne les eaux et divise le sol en terrasses superposées les unes au-dessus des autres. Dans un coin croissent les jeunes pousses qui, lorsqu'elles auront atteint neuf ou dix centimètres de hauteur, seront transplantées en petites touffes séparées par un intervalle de trente ou quarante centimètres. Il faut voir les femmes, les pieds dans la vase, se livrer du matin jusqu'au soir à ce pénible travail. La Providence a donné au cultivateur chinois deux infatigables auxiliaires : le buffle et la femme.

Le buffle trace son sillon dans la fange la plus tenace ; la femme suit par derrière, et plante, sans jamais se lasser, les touffes de riz sur l'arête du sillon.

Nous traversâmes plusieurs villages avant d'atteindre

Macao : une apparence générale d'ordre et de prospérité annonçait des populations paisibles, et en effet nous ne fûmes nullement inquiétés par les nombreux Chinois que nous rencontrâmes sur notre route. Souvent, au milieu des étroits sentiers qui se croisaient dans tous les sens, ces paysans pacifiques nous indiquèrent avec bienveillance la direction que nous devions suivre. Le chemin de Cum-sing-moun à Macao est à peine tracé ; plus d'une fois il fallut descendre de cheval. D'étroites vallées encaissées entre des montagnes ne communiquent entre elles que par des escaliers pareils aux échelles de Jacob. Nos chevaux cependant, enfants de la Nouvelle-Galles du Sud, vinrent à bout de ces difficultés. Avant le coucher du soleil, nous passâmes sous la voûte de la porte chinoise, et nous nous trouvâmes snr le territoire portugais.

La Chine dévoilait insensiblement ses mystères à nos regards curieux. Après Macao et Canton, nous avions hâte de visiter cette île de Hong-kong que le traité de Nan-king avait ajoutée aux immenses possessions de l'Angleterre. Dans les premiers jours de février, *la Bayonnaise* appareilla de Macao, franchit en quelques heures les trente-sept milles qui séparent la ville portugaise de l'établissement anglais, et vint jeter l'ancre au milieu des nombreux navires mouillés sur la rade de Hong-kong. Nous avions trouvé à Macao une rade déserte, un port attristé par les souvenirs partout présents d'une grandeur qu'on ne verra point renaître ; à Wampoa, le spectacle d'une ingénieuse activité avait frappé nos regards : nous devions admirer dans Hong-kong la puissance créatrice et la ténacité du génie britannique.

Quand on songe à ce qu'était cette île au moment où les Anglais y arborèrent leur pavillon, quand on considère ce qu'elle est devenue entre leurs mains, on cesse de s'étonner de la position que l'Angleterre occupe dans

le monde. Le traité de Nan-King n'avait cédé aux barbares qu'une île inculte et inhabitée, qu'un bloc informe de granit. Ce bloc, dégrossi à l'aide de la mine et de la bêche, taillé, pour ainsi dire, au ciseau, l'œil des mandarins hésiterait aujourd'hui à le reconnaître. La brusque déclivité de la montagne obligea les premiers colons à bâtir leurs maisons sur le bord de la mer. Pendant quelques années, la ville anglaise ne se composa que d'une seule rue adossée à des escarpements inaccessibles. Le quartier chinois, tout trébuchant sur ses pilotis enfoncés dans la vase, occupait l'extrémité occidentale de cette rue unique ; du côté opposé, au-delà d'une vallée marécageuse et malsaine, la seule vallée qui existât dans l'île, un vaste édifice semblait protester par son isolement contre la position assignée à la ville nouvelle. C'est là qu'une de ces familles princières de marchands, qui rappellent encore l'opulente aristocratie de Venise ou de Gênes, les Jardine et les Matheson entreprirent de bâtir une ville à part, ville qui prit le nom de ses fondateurs, pendant que la cité commune recevait le nom de la reine. Celle-ci, au lieu d'aller rejoindre la ville des Matheson, tendit plutôt à se concentrer en gravissant les hauteurs. On avait une si grande confiance dans l'avenir de Hong-kong, que la concurrence s'arracha ces lots de terrain scabreux et en fit monter l'adjudication à des taux énormes. La situation géographique de la colonie pouvait d'ailleurs expliquer cet enthousiasme. Placée à l'entrée du canal des Lemma, à soixante-dix milles de Canton, Hong-kong commande complétement l'embouchure de Chou-kiang. Le détroit sinueux qui circule entre l'île et la terre ferme offre aux navires mouillés sur la rade une issue vers la haute mer et deux débouchés vers le fleuve. Le gouvernement de la reine ne pouvait choisir une meilleure position militaire; ce n'est pas de ce côté que vinrent les déceptions;

mais on avait cru que le centre des affaires ne tarderait point à se déplacer et que l'influence des capitaux anglais attirerait forcément le mouvement commercial à Hong-kong : il fallut renoncer à cet espoir. Aucun Chinois respectable ne voulut transporter sa famille, ses magasins, ses manufactures sur le territoire britannique. L'appât d'une absolue liberté ne séduisit que la lie de la population chinoise, et les affaires se firent, comme par le passé, à Canton.

Ce désappointement ne fut pas pour la colonie l'épreuve la plus cruelle. La ville de Victoria, bâtie sur la côte septentrionale de Hong-kong, se trouve par sa position abritée des vents du large, qui, pendant la mousson de sud-ouest, purifient la péninsule de Macao. Les miasmes qu'y développent les chaleurs de l'été y restent concentrés et vicient l'atmosphère. Aussi, dès qu'on fouilla le sol, les fièvres typhoïdes vinrent-elles répandre le deuil dans la colonie : la mortalité fut affreuse, et la consternation générale. L'hiver cependant ranima les courages. Il n'est guère de colonie anglaise qui ne soit fondée au prix de grands sacrifices, et la persévérance est une vertu essentiellement britannique. On ne se dissimula point qu'il faudrait probablement payer un nouveau tribut à la mousson prochaine ; mais on espéra diminuer, par de sages précautions, l'intensité du fléau. Pour atteindre ce but, le gouvernement et les particuliers unirent leurs efforts : des hôpitaux flottants furent établis sur la rade, des fondrières furent comblées, des terrains marécageux desséchés ; l'eau des ravins, contenue par des digues, ne vint plus inonder la ville basse, et s'écoula entre deux murailles vers la mer. Un redoublement d'activité se manifesta dans cette colonie, qui semblait marquée du sceau de la destruction. Chaque hiver vit ainsi de nouvelles améliorations se réaliser, et chaque été vit diminuer la

mortalité. La ville de Victoria, au moment où nous la visitâmes, présentait encore dans sa partie supérieure la véritable image du chaos. Partout des gouffres béants se montraient à côté des plus fastueux ou des plus élégants édifices : on eût dit que le trident de Neptune venait de fendre le sein de la terre pour en faire jaillir cette cité industrieuse, et que l'abîme n'avait pas eu le temps de se refermer.

L'admiration que nous inspirait le spectacle de tant d'activité ne pouvait nous faire oublier cependant l'intérêt qui s'attachait au dénoûment de la grave question d'où pouvait sortir une nouvelle guerre entre l'Angleterre et la Chine. Les navires anglais dispersés sur les côtes du Céleste Empire se concentraient depuis un mois à Hong-Kong. Quatre navires à vapeur, deux frégates, une corvette et trois bricks allaient s'y trouver réunis. Ces forces navales, sufisantes pour enlever les forts du Bogue et bloquer l'entrée du Chou-kiang, ne pouvaient se passer, si l'on voulait entreprendre une campagne plus sérieuse, du concours des troupes demandées à Poulo-Penang et à Calcutta. La garnison de Hong-Kong ne se composait que de douze cents hommes, et dans le cas d'une expédition, il n'eût point été prudent d'affecter moins de quatre cents soldats à la garde de la colonie. Sir John Davis avait donc un prétexte très-plausible pour ne point brusquer l'ouverture des hostilités. Pendant ces délais inévitables, il avait mesuré d'un regard plus calme l'immense responsabilité qu'il allait encourir. Quel serait le but de sa nouvelle campagne ? Il n'y avait plus de canons à enclouer sur les bords du fleuve, l'expédition du mois d'avril s'était chargé de cette ridicule dévastation. Faudrait-il occuper les forts du Bogue ? Mais cette occupation ne pouvait avoir d'autre objet que le blocus de Canton, et la guerre de 1840 avait démontré combien cette mesure serait impolitique,

si elle n'était impraticable. Le Céleste Empire se suffit à lui-même ; nous ne pouvons au contraire nous passer de ses produits. Voilà pourquoi la Chine peut braver des blocus qui n'auraient d'autre effet que d'assurer aux navires des États-Unis le bénéfice des transports effectués en temps ordinaire sur les bâtiments anglais. Aussi n'était-ce point là le plan suggéré au plénipotentiaire par la presse de Hong-Kong. Les journaux de la colonie, échos des opinions les plus passionnées et les plus extrêmes, ne se contentaient point de formuler des exigences inadmissibles ils voulaient avant tout mettre à feu et à sang les quarante-deux villages qui se trouvent groupés autour de Canton. Il fallait, disaient-ils, faire justice de l'insolent mépris que ces populations turbulentes affichaient depuis deux siècles pour les barbares, inscrire dans ces mémoires rebelles le respect des traités et du droit des gens avec la pointe de la baïonnette, sceller, en un mot, *par une copieuse saignée, — a copious blood letting,* — la nouvelle alliance des deux peuples.

Ces sauvages déclamations ne pouvaient qu'épouvanter l'esprit modéré de sir John Davis et le ramener aux tendances naturelles de sa politique. Élevé dans les doctrines conciliantes de la compagnie des Indes, nourri de cet axiome : « Il faut que l'Angleterre vive en paix avec le Céleste Empire, » le plénipotentiaire, en tirant son épée, n'en avait point jeté le fourreau. Il avait toujours conservé le secret espoir qu'une transaction épargnerait à son pays la nécessité de ces faciles et sanglants triomphes dont les conséquences auraient pu trahir encore une fois les prévisions des terroristes de Hong-Kong. Le vice-roi, de son côté, se montrait prêt à seconder le retour de sir John Davis à des dispositions plus pacifiques. Depuis l'exécution des quatre criminels présentés aux Anglais comme les principaux coupables, onze autres Chinois

avaient été arrêtés à Houang-chou-Ki. Traduits devant les autorités compétentes, ces nouveaux accusés furent reconnus complices à divers degrès du meurtre des Européens assassinés le 6 décembre. L'un d'eux fut condamné à être décapité, un second à être étranglé. Une sentence de bannissement perpétuel ou temporaire fut portée contre les neuf autres. Malgré l'apparente condescendance de ces condamnations, l'équité des juges n'avait point cessé de prendre pour base le grand principe de la législation chinoise ; l'exacte compensation du sang versé. Si la peine capitale n'atteignait que deux des prévenus, c'est que pour six Anglais victimes d'un guet-apents suivant sir John Davis, d'une querelle si l'on en croyait les autorités de Canton, le glaive de la loi ne pouvait frapper que six criminels. Accorder davantage, c'eût été renverser toutes les traditions du Céleste Empire. Il faut ajouter que le tribunal n'avait entendu rendre cette fois que des sentences provisoires auquelles le *wang-ming* n'était point applicable, et qui ne devaient être exécutées qu'après la confirmation de ces divers arrêts par le conseil suprême siégeant à Pe-King ; mais Ki-ing offrait aux Anglais un gage de sécurité plus certain et plus efficace que l'effet moral qu'on pouvait se promettre de ces rigoureuses sentences. Il proposait de tenir constamment à la disposition du consul britannique résidant à Canton vingt agents de police qui seraient chargés d'accompagner les habitants des factoreries, dès que ces étrangers sortiraient de la ville pour se promener dans la campagne ou pour débarquer sur les bords du fleuve. Cette proposition avait soulevé à Hong-Kong les objections les plus vives. Accepter une pareille escorte, c'était, disait-on, admettre implicitement les hypocrites protestations du vice-roi, c'était reconnaître qu'impuissant à contenir les populations de la campagne, il ne pouvait être considéré comme

responsable des délits qui se commettaient en dehors du cercle restreint dans lequel s'exerçait l'intervention des agents officiels. Trop heureux de trouver l'occasion de sortir de la voie dangereuse où son imprudence l'avait engagé, sir John Davis ne se laissa point arrêter cette fois par les clameurs qui accueillirent les premiers bruits de pacification. Il accepta l'arrangement proposé par le vice-roi, non point comme une satisfaction complète, mais comme la base d'un armistice qui lui laisserait le temps de renvoyer à lord Palmerston la responsabilité d'une rupture définitive. Prévenus de cette résolution, les négociants anglais furent invités, malgré les questions qui demeuraient encore en suspens, à reprendre le cours de leurs affaires et à occuper de nouveau les factoreries. Un bateau à vapeur, le *Vulture*, fut immédiatement expédié à Singapore pour contremander l'envoi des troupes qui devaient venir de l'Inde. Déjà un des *steamers* de la compagnie, l'*Auckland*, avait quitté Poulo-Penang avec un détachement de l'artillerie de Ceylan, et ce premier renfort arriva le 20 février à Hong-kong. Sir John Davis voulut prouver que sa confiance dans l'arrangement qu'il venait de conclure n'avait pu être ébranlée par les plaintes amères dirigées contre sa conduite : il donna l'odre à *l'Auckland* de rapporter sans délai à Poulo-Penang les artilleurs qui avaient été distraits de la garnison de cette île. Ce fut le dernier acte de sir John Davis. Le paquebot du mois de février lui annonçait la prochaine arrivée de son successeur, M. Bonham, long-temps chargé du gouvernement de Singapore, et le mois de mars le vit quitter Hong-Kong pour rentrer en Europe.

Il est peu d'administrations qui aient été plus sévèrement blâmées que celle de sir John Davis. Les négociants de Hong-Kong ont des exigences qu'il est malaisé de satisfaire, et le gouverneur qui veut récuser leur tutelle

doit se résigner à leur hostilité. Ces marchands fastueux sentent que la colonie de Hong-Kong est leur ouvrage bien plus que celui du gouvernement. Si cet établissement n'a pas été étouffé dès sa naissance, si le pavillon anglais flotte encore à l'embouchure du Chou-Kiang, c'est en effet au commerce britannique, à son admirable persevérance, à ses inépuisables ressources qu'il en faut rapporter l'honneur. L'irrésistible élan des spéculations privées, le téméraire et opiniâtre emploi de capitaux immenses enchaînèrent le gouvernement à cette entreprise et lui imposèrent l'obligation de lutter, par des travaux considérables, contre les influences délétères du climat [1]. La communauté de Hong-Kong peut à bon droit être fière de son œuvre sans pousser ce légitime orgueil jusqu'à se montrer acerbe et injuste vis-à-vis des hommes investis de la difficile mission de traiter avec le gouvernement chinois. En admettant que dans les derniers actes de son administration, sir John Davis dût encourir quelque reproche, le blâme devrait porter aussi sur la précipitation qui l'avait placé dans l'alternative d'une folie ou d'une apparente faiblesse. Comment au mois de février 1848 le plénipotentiaire eût-il pu persister dans ses exigences? Après les meurtres de Houang-chou-ki une prompte réparation avait été offerte à l'Angleterre; de nouveaux arrêts promettaient de rendre cette expiation plus complète. Était-ce aux dépens des auteurs réels de l'attentat que cette satisfaction était accordée? On pouvait conser-

[1] Le budget de Hong-kong avait pris dans les premières années d'assez fortes proportions; en 1845, par exemple, les recettes s'étaient élevées à 556,050 fr., les dépenses à 1,668,150 fr. Ce budget a été successivement réduit, et la différence entre les recettes et les dépenses n'est plus aujourd'hui que de 387,500 fr. Les travaux publics figurent dans le total des budgets de Hong-kong, de 1845 à 1850, pour une somme de 2,059,525 francs.

ver quelques doutes à cet égard; mais les traités qui avaient soustrait les Européens aux tribunaux du Céleste Empire et à la jurisprudence chinoise, avaient établi, pour les Chinois, le droit incontesté de n'être justiciables que des tribunaux et des lois de leur pays. La recherche des coupables, l'examen de la procédure auraient donc constitué, de la part des autorités anglaises, une véritable infraction au traité de Nan-King. Il fallait accepter, pour l'identité des criminels, la garantie du vice-roi, puisqu'il était impossible de constater cette identité d'une façon plus régulière. Ce qui était profondément regrettable, c'étaient ces menaces sans effet, cette agitation sans résultat. L'Angleterre elle-même se vit forcée de ratifier d'un accord presque unanime la résolution de ces difficultés, si incomplète qu'elle parût. Pour ouvrir une nouvelle campagne, il était sage d'attendre une saison plus favorable aux opérations militaires que l'époque des grandes chaleurs et de la mousson de sud-ouest. Les projets de lord Palmerston furent donc ajournés au mois de novembre, et les événements qui survinrent bientôt en Europe rendirent cet ajournement indéfini.

Quant aux mandarins chinois, en voyant le plénipotentiaire abandonner si brusquement ses velléités belliqueuses, ils ne firent point honneur de ce changement à sa modération. Ils se demandèrent quelles considérations avaient pu retenir le bras de l'Angleterre, déjà levé sur le Céleste Empire. De vagues rumeurs leur apprirent l'état de division des grandes puissances européennes, la question des mariages espagnols, les inquiétudes hautement manifestées par lord Wellington, les projets de l'Union américaine dans le Nouveau-Monde, la crise financière qui venait d'éclater dans l'Inde. Ils espérèrent que les rivalités de l'Occident feraient long-temps encore la sécurité de la Chine. On ne peut douter qu'à partir de cette épo-

que la cour de Pe-king n'ait conçu la pensée d'échapper insensiblement à la pression européenne et de reconquérir par la ruse tout ce que lui avait enlevé la force des armes. Le 22 de février, le jour même où *l'Auckland* reprenait le chemin de Poulo-Penang, Ki-ing et Houan quittaient Canton pour se rendre à Pe-king. Bien que ces deux mandarins fussent comblés de distinctions flatteuses et d'honneurs, leur départ n'en fut pas moins considéré par la populace de Canton comme une victoire obtenue sur les intérêts étrangers. La province du Kouang-tong ne peut être gouvernée que par des concessions constantes aux préjugés populaires. Il n'est donc point impossible que la cour de Pe-king se soit alarmée de l'impopularité croissante du vice-roi et ait voulu calmer par son rappel l'agitation séditieuse du peuple. On donna pour successeur à Ki-ing le *Fouyuen* de Canton, le mandarin Sé-ou, homme dur et austère, que la voix publique avait toujours représenté comme opposé aux dispositions conciliantes du vice-roi. C'est avec ce Chinois entièrement dévoué à la faction des Pouan-sé-gan [1] et des Lin, les Reouf et les Kosrew-Pacha de la Chine, que les Européens eurent désormais à traiter.

Nous étions revenus à Macao, quand le départ de Ki-ing nous fut annoncé par les négociants de Canton. Le gouverneur portugais ne se méprit point sur la gravité de cet événement. Malgré la vivacité de sa nature, Amaral n'avait pas approuvé les préparatifs belliqueux de sir John Davis et ce projet d'expédition dont il n'entrevoyait pas bien clairement la portée. Fermer par un blocus rigoureux le port de Canton, anéantir pour de longues années le commerce de la Chine méridionale, afin de se rejeter complétement sur les marchés plus pacifiques des provin-

[1] Mandarin octogénaire et premier ministre de l'empereur Tao-kuang.

ces du nord, occuper l'île de Chou-san et sacrifier l'établissement de Hong-Kong, tel eût pu être, dans sa pensée, le plan audacieux d'une politique décidée à sortir à tout prix d'une situation fausse et sans issue. Il eût compris ce dessein sans y souscrire ; mais ces démonstrations militaires, ces stériles humiliations imposées à la Chine, ne pouvaient, suivant lui, qu'irriter inutilement les populations et le gouvernement de l'empereur. Amaral ne se dissimulait pas que la cause de l'Angleterre en Chine était la cause de l'Europe. Chaque faute de cette puissance était une défaite pour les intérêts européens, et le prestige des victoires anglaises ne pouvait s'affaiblir sans que la force morale de tous les gouvernements étrangers en fût ébranlée. Plût à Dieu qu'attentif à observer cette décroissance de l'influence européenne, Amaral eût provoqué avec moins d'audace la perfidie des mandarins chinois, et se fût montré, à dater de ce moment, moins confiant dans ses allures et plus circonspect dans ses réformes ! Mais la crainte était inconnue à ce cœur généreux, et Amaral ne pouvait échapper à la fatalité de son courage.

Les partis cependant se dessinaient avec plus de vigueur au sein du Céleste Empire. D'un côté, Ki-ing, admis dans les conseils de la couronne, y avait fortifié son influence par l'adjonction de Ki-shan, qu'il avait enlevé au gouvernement du Su-tchuen, et Houan lui prêtait, en qualité de conseiller intime, le secours de son insinuante habileté. De l'autre, le vieux Lin, toujours opiniâtre, soutenait, du fond du Yunnan, les préjugés invétérés des Chinois et prêchait encore la haine des barbares. Rassemblant toutes les notions éparses dans le Céleste Empire, y joignant ce qu'il avait pu apprendre lui-même dans son gouvernement de Canton, il publiait une géographie politique en dix-neuf volumes. Cet ouvrage n'était pas moins hostile au culte catholique qu'à l'Angleterre

« mais il faut, disait l'astucieux mandarin, ménager les Français, nous assurer leur concours, apprendre enfin *à combattre les barbares par les barbares.* » Quand il s'exprimait ainsi au mois de février 1848, le vieux Lin ne se doutait pas de la grande surprise qu'en ce moment même les Français préparaient au monde.

CHAPITRE IX.

Annonce de la révolution de Février à Macao. Départ de *la Bayonnaise* par les îles Mariannes.

La question qui, depuis notre arrivée dans les mers de Chine, tenait les esprits en suspens, s'était terminée de la façon la plus imprévue et la plus pacifique : les projets d'une nouvelle campagne, si l'Angleterre en nourrissait encore, étaient ajournés au mois d'octobre ou de novembre 1848. Cet arrangement inattendu nous permit de conduire à Manille, dans les premiers jours de mars, M. Lefebvre de Bécour, qui venait d'échanger pour le consulat des îles Philippines le poste non moins important qu'il occupait depuis plusieurs années à Macao et à Canton. Ce fut la première occasion qui s'offrit à nous de visiter cette magnifique île de Luçon que nous devions revoir bien des fois dans le cours de notre longue campagne. Après avoir parcouru les riches provinces de la Laguna et de Tondo, nous nous arrachâmes à la dangereuse contemplation de cette admirable nature, et nous nous empressâmes de regagner les côtes moins pittoresques, mais aussi moins insalubres de la Chine.

Nous étions depuis quinze jours mouillés sur la rade de Macao, quand nous apprîmes, le 24 avril, la révolution à Paris le 24 février 1848. Nos lettres ni nos journaux n'avaient pu franchir les barricades; un numéro du *Gali-*

gnani's Messenger expédié d'Alexandrie nous fit connaître les noms des membres du gouvernement provisoire et la lutte engagée sur les marches de l'Hôtel-de-Ville entre le suprême espoir du parti modéré et la bannière de la terreur. C'est à ce moment critique que s'arrêtaient les dernières nouvelles parvenues jusqu'en Chine [1]. Il fallait attendre le courrier du 24 mai pour connaître le dénouement d'une crise qui semblait devoir décider du sort de notre pays, de celui du monde peut-être. On concevra facilement nos inquiétudes. Notre imagination essayait en vain de soulever le voile qui couvrait l'avenir : tout était probable, tout était au moins possible. La seule chose qui nous parût inévitable, c'était la conflagration générale de l'Europe. Placés à cinq mille lieues de la France, que nous avions quittée depuis un an, nous pouvions aisément nous méprendre sur les causes secrètes et sur les conséquences d'une catastrophe aussi imprévue que le fut la révolution de février. Nous crûmes que le siècle remontait vers sa source, qu'il allait nous rendre les malheurs, mais aussi les gloires de nos pères, et nous nous efforçâmes d'oublier les sombres perspectives de l'avenir pour ne songer qu'aux nouveaux triomphes qui semblaient promis à la France.

Si la guerre maritime éclatait, *la Bayonnaise* se trouvait dans une excellente situation pour y prendre part. Une année d'armement et de navigation avait complété l'instruction militaire de son équipage, et l'heureuse influence de la mousson du nord-est avait effacé jusqu'au souvenir du pénible passage de la corvette à travers la

[1] On sait qu'un service régulier de paquebots à vapeur anglais, passant par Aden, Ceylan, Poulo-Penang et Singapore, relie depuis quelques années le port de Suez et celui de Hong-kong. Les lettres de Londres qui traversent Paris le 25 de chaque mois arrivent à Hong-kong en cinquante-cinq ou soixante jours.

mer des Moluques. L'annonce d'une révolution, loin d'exercer à bord de *la Bayonnaise* cette action dissolvante qu'on était en droit d'appréhender, n'avait fait, se confondant avec l'attente d'une guerre prochaine, que resserrer entre les officiers et les matelots les liens d'une confiance mutuelle et d'un dévouement sans arrière-pensée à l'honneur du pavillon.

C'est dans de semblables moments qu'un capitaine doit s'applaudir d'être entouré d'officiers aussi distingués, aussi remarquables à tous égards que l'étaient ceux qui composaient *la Bayonnaise*. Il en était un surtout dont le concours devenait d'autant plus précieux que les circonstances semblaient plus critiques. Quiconque aura vécu pendant quelques années de la vie du marin, quiconque aura pu observer l'organisation, l'existence intime d'un navire de guerre, comprendra sans peine combien les nouvelles que nous venions de recevoir allaient rendre plus délicate et plus assujettissante la tâche du commandant en second de la corvette, de l'homme sur lequel reposait tout entier le soin de maintenir une exacte discipline dans les rangs d'un nombreux équipage. M. de Larminat était heureusement un de ces hommes qui semblent créés tout exprès pour porter légèrement le fardeau d'une pareille responsabilité. La nature avait su allier chez lui à l'énergie froide et à la fermeté calme qui commandent le respect ces grâces séduisantes de l'esprit, cette douceur persuasive de la voix et des manières qui n'exercent pas un moins invincible prestige sur les rudes enfants de nos côtes que sur des enveloppes moins primitives et des esprits plus cultivés. Sous l'habile direction de M. de Larminat, *la Bayonnaise* pouvait donc se montrer aussi fière de la bonne tenue de son équipage que de l'aspect marin de sa mâture ou de l'appareil militaire de ses batteries.

Cependant, pour pouvoir profiter un jour de tant d'avantages, il fallait d'abord se mettre en garde contre une surprise. Les Anglais ont concentré dans leurs mains toutes les grandes lignes de communications maritimes. Jusqu'au jour où l'active industrie des Américains aura su établir à travers les États-Unis et l'Océan Pacifique une correspondance régulière avec la Chine, les nouvelles de l'Europe et les dépêches des gouvernements étrangers ne pourront parvenir sur les côtes du Céleste Empire qu'après avoir subi le contrôle du *post office* d'Alexandrie ou de Ceylan. On peut croire que, fidèle à ses vieilles traditions, dès qu'il aurait considéré la conservation de la paix comme impossible, le gouvernement britannique eût, en 1848 aussi bien qu'en 1778 et en 1802, pris ses mesures pour qu'à un jour donné nos navires de guerre et nos bâtiments de commerce se vissent assaillis à l'improviste sur tous les points du globe[1]. Si cette hypothèse est injuste, elle est au moins prudente, et nous pensons qu'il y aura toujours plus d'inconvénients à la repousser qu'à l'admettre. Pour nous, dès le 25 avril, nous considérâmes les hostilités comme imminentes, et, mouillés sur la rade de Macao, à trois milles des forts portugais, nous n'hésitâmes point à faire tous les préparatifs nécessaires pour répondre sur le champ à une insulte ou à une attaque. Des grelins d'embossage furent frappés sur les chaînes; les cloisons de l'hôpital et de la chambre du commandant furent démontées; les pièces de la batterie furent

[1] Il ne faut pas oublier qu'il n'y avait alors qu'un seul courrier par mois entre l'Europe et la Chine, tandis que les communications régulières avaient lieu tous les quinze jours entre l'Europe et les ports de l'Inde. Les navires à vapeur de la compagnie ou ceux de la station de Calcutta auraient donc pu apporter au gouverneur de Hong-kong la nouvelle d'une rupture qui fût demeurée secrète pour *la Bayonnaise*.

chargées à boulets et à obus; enfin les soutes à poudre furent éclairées jour et nuit [1].

De toutes parts cependant, les offres de service et les marques de sympathies nous étaient prodiguées. Le gouverneur de Macao voulait que *la Bayonnaise* vînt mouiller dans le port intérieur et y attendît l'issue des événements, dont la marche rapide ne pouvait, suivant lui, mettre notre patience à une bien longue épreuve. Malheureusement *la Bayonnaise* n'aurait pu entrer dans le port de Macao sans s'alléger du poids de son artillerie. La barre une fois dépassée, on trouvait, il est vrai, une profondeur plus considérable dans le canal, et nous eussions pu nous présenter devant les quais portugais avec tout notre armement; mais, pour sortir du port, il eût encore fallu nous faire suivre de nos canons, déposés dans des bateaux chinois, manœuvre que la présence d'un seul brick anglais mouillé sur la rade aurait pu rendre impraticable. Accepter la proposition du gouverneur de Macao, c'eût donc été nous exposer à voir nos mouvements paralysés pendant une partie de la guerre par des forces bien inférieures à celles dont nous disposions. Obligés de décliner les offres chevaleresques du gouverneur Amaral, craignant aussi pour la santé de notre équipage les conséquences d'un séjour prolongé sur la rade de Manille pen-

[1] Les vaisseaux anglais, dans une circonstance analogue, n'ont pas montré moins de méfiance. Ceux d'entre eux qui furent expédiés de Malte au moi de juillet 1840 pour aller rejoindre l'amiral Stopford sur les côtes de Syrie firent coucher pendant toute la traversée les canonniers à côté de leurs pièces. Les progrès de l'artillerie navale exigent impérieusement ces précautions, qu'aucun officier de mer ne jugera excessives. S'exposer à exécuter un branle-bas de combat sous le feu même de l'ennemi, lui laisser l'avantage de quelques volées qui seraient d'autant plus meurtrières qu'elles ne recevraient pas de réponse, ce serait aujourd'hui plus que jamais assurer une facile victoire à son adversaire.

dant la saison des pluies et des grandes chaleurs [1], nous accueillîmes avec reconnaissance les propositions du consul des États-Unis, M. Forbes, et le plan de campagne qui nous fut suggéré par son ingénieuse expérience. Il fut convenu que nous gagnerions secrètement l'île de Guam, la seule île habitée de l'archipel des Mariannes, et que là, mouillés dans le port de Sans-Luis d'Apra, au fond d'un bassin défendu par une triple chaîne de récifs, nous attendrions l'issue de la crise européenne. M. Forbes se chargea de nous faire parvenir les nouvelles du continent par un des nombreux navires qu'entretient dans les mers de Chine la maison Russell, puissante maison de commerce américaine dont il était alors le représentant à Canton. Si la paix n'était point troublée, nous devions revenir à Macao après avoir visité les îles Lou-tchou et les Philippines; si, au contraire, nous apprenions que la guerre était déclarée entre l'Angleterre et la France, il nous fallait douze ou quinze jours à peine pour nous porter à l'embouchure du Yang-tse-kiang. En présence des forces supérieures que les *steamers* anglais, le *Fury* de 515 chevaux, le *Medea* de 320, le *Pluto* de 80, n'eussent point manqué de guider à la poursuite du seul ennemi qui eût inquiété le commerce britannique à l'est du détroit de la Sonde, il n'eût pas fallu songer à s'établir en croisière sur les côtes méridionales de la Chine; mais, au nord de la Formose, la configuration si accidentée de la côte, le dédale de canaux et d'archipels qui semble appeler dans ces parages les entreprises des corsaires, eussent favorisé sans doute plus d'un heureux

[1] Nous avions perdu deux hommes du choléra pendant le court séjour que nous fîmes devant Manille au mois de mars, et les terribles symptômes des maladies miasmatiques dont nous avions contracté le germe dans la mer des Moluques avaient reparu à bord de la corvette avec une intensité effrayante.

coup de main contre les *clippers* ou les *receivings hips* de Wossung et de Chou-San. Il nous eût suffi de capturer un ou deux de ces riches navires, chargés de caisses d'opium ou de lingots d'argent, pour être dispensés, pendant le reste de la guerre, de faire appel au crédit de la république. Nous eussions pu, ainsi qu'on s'en convaincra si l'on jette les yeux sur la carte qui accompagne ce récit, apparaître à l'improviste des bouches de la Ta-hea à celles du Wampou, et nous porter, avant qu'on eût pressenti nos mouvements, vers le parallèle de 36 degrés pour gagner, à l'aide des vents variables, le méridien des îles Sandwich. En touchant sur un point quelconque de cet archipel, nons eussions appris les événements accomplis dans l'Océanie. Si le pavillon français eût encore flotté sur l'île de Taïti, notre devoir eût été d'y rallier les forces qui, de ce point central, auraient pu menacer avec tant d'avantage la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Galles du Sud. Si au contraire notre unique colonie polynésienne se fût trouvée déjà au pouvoir des Anglais, il ne nous restait plus qu'à faire voiles vers la côte de Californie, où le port de San-Francisco et celui de Monterey, déjà occupés par les Américains, nous eussent fourni les approvisionnements nécessaires pour effectuer notre retour en France.

Nous partions avec près de sept mois de vivres. Nous avions calculé que le 1er septembre au plus tard nous serions à l'embouchure du Yang-tse-kiang, le 1er novembre aux Sandwich, le 1er décembre à Taïti ou à San-Francisco. Dans ce dernier port, nous eussions assurément trouvé des vivres et des ressources de tout genre; mais en eût-il été de même à Taïti? On ne saurait s'imaginer dans quels embarras une déclaration de guerre subite jetterait nos stations lointaines. Nous pensons qu'il est utile, sinon de les signaler, au moins de les faire pressen-

tir. Les officiers de la marine anglaise ne craignent point, dans l'ardeur de leur polémique et de leur patriotisme, d'exposer les côtés faibles du redoutable établissement naval de la Grande-Bretagne. Nous ne les suivrons pas dans cette voie; mais on nous permettra d'exprimer le vœu que l'éventualité d'une rupture, — improbable je l'accorde, presque impossible j'en conviens, mais à tout jamais funeste si on lui laissait le caractère et les inconvénients d'une surprise, — soit toujours présente à la pensée de nos chefs et de nos hommes d'État, dirige invariablement leurs conseils et préside à leurs résolutions.

Une dépêche chiffrée, adressée au département des affaires étrangères par les soins de M. Forth-Rouen, annonça au ministre de la marine notre détermination. Le 3 mai 1848, tout occupés des projets d'une campagne qui, dans notre pensée, ne devait pas être moins heureuse que la célèbre croisière du vaisseau *le Centurion* [1], ou que celle de la frégate *Essex* [2], nous appareillâmes de la rade de Macao avec le premier souffle de la mousson de sud-ouest [3]. Avant le coucher du soleil, nous avions franchi le

[1] *Le Centurion* était le vaisseau monté par le fameux amiral Anson. Après avoir relâché aux îles Mariannes en 1742, l'amiral captura sur la côte méridionale de l'île Luçon le galion des Philippines, et vint ensuite se ravitailler dans la rivière de Canton.

[2] La frégate américaine *Essex* était commandée par le capitaine Porter. N'ayant pu, au début de la guerre de 1812, rallier la division à laquelle il devait se joindre sur les côtes du Brésil, cet officier prit le parti de doubler le cap Horn. Les Anglais comptaient alors un grand nombre de baleiniers dans l'Océan Pacifique. L'*Essex* fit le plus grand tort à ce commerce. La capture de plusieurs navires montés par de nombreux équipages et toujours approvisionnés pour deux ou trois ans de campagne offrit à cette frégate des ressources sur lesquelles il ne faudrait pas compter aujourd'hui, car la pêche de la baleine ne se fait plus guère dans l'Océan Pacifique que sous le pavillon américain.

[3] Il n'y avait au moment de notre départ pour les îles Mariannes,

canal qui sépare le groupe des Ladrones de la côte orientale de Montanha; mais, bientôt abandonnés par la brise, nous cessâmes d'avancer vers la chaîne des îles Bashis, et nous fîmes de vains efforts pour ne pas nous laisser entraîner par les courants au sud de l'écueil des Pratas. La mousson de sud-ouest est sujette à de fréquentes anomalies. Cette mousson orageuse n'est qu'une perturbation toute locale apportée au cours régulier des vents alizés par la raréfaction des couches d'air qu'échauffe pendant une partie de l'année l'immense surface du continent asiatique. Le grand courant atmosphérique qui règne entre le tropique du cancer et la ligne équinoxiale tend sans cesse à réagir contre les efforts périodiques de cette mousson. De la lutte de ces deux courants contraires naissent les ouragans, les typhons, les tempêtes tourbillonnantes, — *circular storms*, — qui désolent les côtes de l'Inde et les mers de la Chine. Dans les premiers jours du mois de mai, la mousson de sud-ouest, encore mal établie, cède facilement à la pression des vents alizés. Il faut s'attendre alors, non pas à un typhon, mais à un soudain retour de la mousson du nord-est. Cette circonstance, que nous vîmes se représenter en 1849 et en 1850, nous contraignit cette fois de modifier notre itinéraire. Lorsqu'au calme qui nous retenait depuis soixante-douze heures à quelques lieues des côtes de Chine succédèrent tout à coup des

qu'un seul navire de commerce français dans les mers de Chine : c'était le brick *le Pacifique*, qui venait d'arriver du port de Lima. Avant de quitter Macao, nous songeâmes à pourvoir à la sûreté de ce bâtiment, alors mouillé sur la rade de Hong-kong. Nous offrîmes de lui fournir des vivres et de le conduire à Manille ou à Batavia. Retenus par un honorable scrupule, les officiers du *Pacifique* ne voulurent point gêner nos mouvements en acceptant l'escorte qui leur était offerte et préférèrent entrer dans le port intérieur de Macao.

vents violents d'est et de nord-est, nous renonçâmes à doubler l'île Luçon par le nord, et nous prîmes le parti de chercher, pour gagner les Mariannes, une issue vers laquelle ces grandes brises inattendues pussent nous conduire vent arrière.

Entre la côte méridionale de Luçon et les îles de Mindoro et de Samar, un détroit parsemé de nombreux îlots ouvre un chemin sinueux aux flots de la mer de Chine et de l'océan Pacifique. Ce détroit, qui reçut des premiers navigateurs espagnols le nom de San-Bernardino, n'est plus fréquenté aujourd'hui que par les navires qui se rendent de Sydney à Manille; mais ce fut autrefois la route généralement suivie par les galions qui fournissaient aux habitants du Mexique les soieries de la Chine, et qui rapportaient en retour dans l'île de Luçon les produits inépuisables des mines de la Nouvelle-Espagne. Le 13 mai, favorisés par une brise d'ouest qui dura jusqu'au soir, nous donnâmes à pleines voiles dans ce détroit presque oublié de nos jours, et, rasant la côte septentrionale de Mindoro, nous nous dirigeâmes vers le goulet de l'île Verte. Bien que trente lieues à peine nous séparassent de Manille, rien n'indiquait dans les parages que nous parcourions le voisinage d'une grande colonie européenne. Nous eussions pu nous croire au temps des Magellan et des Legaspi, alors que les nefs castillanes côtoyaient des rivages inconnus et s'égaraient au milieu de détroits inexplorés. Il fallait de patientes recherches pour découvrir, avec le secours d'une longue-vue, quelques huttes de bambou et de feuillage groupées à de rares intervalles près du bord de la mer. Nul être humain ne se montrait sur la plage, nulle embarcation ne traversait les canaux à peine effleurés par la brise; une forêt compacte s'étendait jusqu'aux humides sommets dont nos regards mesuraient avec étonnement la hauteur, et si quelques plaques d'un

vert tendre, indiquant les grossiers défrichements des Indiens, n'eussent marbré parfois de leurs teintes changeantes ce sombre manteau de verdure, aucun indice n'eût trahi la présence de l'homme sur les côtes méridionales du détroit.

Le canal de San-Bernardino, assez large dans la majeure partie de son étendue, se resserre cependant sur trois points : entre la partie septentrionale de Mindoro et l'île Verte, — entre la pointe méridionale de Luçon et l'île Capoul, — entre l'îlot de San-Bernardino et la côte de Samar. Dans ces trois goulets, la marée acquiert de grandes vitesses. La brise, généralement très-faible, ne permet pas de dominer ces courants capricieux, et le canal, dans lequel on trouve rarement moins de soixante-dix à quatre-vingts brasses, n'offre point la ressource de mouiller pour attendre le retour de la marée favorable. Le passage le plus difficile se présente près de l'île Capoul. Trois îlots aux sommets arrondis se détachent en cet endroit de la pointe méridionale de l'île de Luçon et réduisent la largeur du canal. Non loin du plus occidental de ces îlots, un banc de corail forme un écueil blanchâtre autour duquel on ne voit point jaillir la blanche et sonore écume des brisants. Ce fut à deux heures de la nuit que le vent, longtemps attendu, nous permit de nous engager dans cette passe, où nous entraînait déjà un courant rapide. Les lueurs fallacieuses de la lune se jouaient sur les eaux doucement agitées du détroit et noyaient dans leur sillon d'argent le périlleux écueil vers lequel nous courions. Nous n'étions pas à cent mètres de ce rocher, qui s'élève à peine au-dessus du niveau des hautes mers, quand les hommes qui veillaient au bossoir l'aperçurent. Nous nous en écartâmes brusquement, mais la sonde nous signala bientôt un nouveau danger. Le timonier placé dans les porte-haubans n'annonçait plus que quatre

brasses. L'ordre fut donné sur-le-champ de mouiller. Pendant qu'on s'occupait d'exécuter cet ordre, le fond augmenta subitement, et l'ancre s'arrêta sur le bord d'un talus escarpé, par une profondeur de vingt-sept mètres. Nous dûmes nous féliciter d'avoir rencontré, pour jeter l'ancre, ce plateau ignoré. Le courant, en effet, ne tarda pas à changer de direction, et deux bricks du commerce qui nous avaient dépassés furent ramenés vers nous avec une rapidité prodigieuse. Nous les vîmes, bien qu'une faible brise enflât encore leurs voiles, s'éloigner, s'amoindrir et presque disparaître au milieu du groupe d'îlots appelés les Naranjos. Pour nous, qu'une ancre de seize cents kilogrammes retenait immobiles, nous pûmes mesurer la vitesse du courant par les procédés qui nous eussent servi à estimer la marche du navire. Cette vitesse était à notre mouillage de cinq milles à l'heure; elle devait dépasser sept ou huit milles dans les canaux étroits des Naranjos. Qu'allaient devenir les deux bricks livrés au caprice d'un pareil courant? Pourraient-ils trouver un fond convenable pour mouiller, avant d'avoir atteint la côte abrupte qui, comme ces rivages fabuleux dont parlent les contes arabes, semblait exercer sur la carène des navires la magique attraction d'un irrésistible aimant? La brise cependant vint à fraîchir, la violence de la marée s'affaiblit, et, au moment où nous nous disposions à mettre sous voiles pour profiter de ces circonstances favorables, nos compagnons de route avaient déjà regagné en partie le terrain que quelques heures de marée contraire leur avaient fait perdre.

Entrés dans le détroit de San-Bernardino le 13 mai, nous n'en sortîmes que le 19. Il nous restait quatre cents lieues à faire pour atteindre l'île de Guam. C'eût été peu de chose, si la mousson du sud-ouest se fût étendue, comme on nous l'avait annoncé, jusqu'aux îles Marian-

nes; mais ce n'est que pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre que le cours des vents alizés se trouve interrompu dans l'océan Pacifique. Au mois de juin, nous trouvâmes les vents d'est aussi constants et aussi invariables que dans toute autre saison de l'année. Ce ne fut qu'après quarante jours de lutte que, sans cesse repoussés par les courants, contrariés tantôt par des calmes, tantôt par de fortes brises ou de violents orages, nous pûmes enfin arriver devant le port de San-Luis d'Apra, à l'entrée duquel *la Bayonnaise* jeta l'ancre le 26 juin 1848.

Le port de San-Luis est protégé contre les vents d'ouest par une longue chaîne de récifs qui, prenant naissance près de l'île des Chèvres, étendent vers la pointe Oroté leur barrière écumante et leur digue indestructible. C'est à l'abri de ce premier rempart que *la Bayonnaise* avait mouillé. De cette rade déjà sûre, on voyait se développer vers l'est la vaste baie d'Apra, presque entièrement envahie par d'immenses plateaux de madrépores. Si, par une calme matinée, avant que le soleil dardât ses rayons sur les flots transparents de la baie, on étudiait du haut de la mâture ces dangers sous-marins, on distinguait facilement un réseau de lignes bleues qui se croisaient en tous sens au milieu des masses calcaires élevées du fond de la mer par d'innombrables zoophytes. Ce méandre de canaux étroits et profonds aboutissait à une série de bassins dans lesquels les plus gros navires auraient pu trouver un asile. Le bassin le plus oriental, connu sous le nom de Cadera-Chica, reçoit souvent les baleiniers qui après avoir poursuivi sur les côtes du Japon ou du Kamtschatka les gigantesques cétacés de l'océan Pacifique, viennent chercher à Guam, pendant les mois d'octobre et de novembre, un climat sain, une rade paisible et quelques rafraîchissements pour leurs équipages. Ce mouillage, situé dans la direction même d'où souffle le vent pendant la

majeure partie de l'année, est cependant d'un abord difficile pour les bâtiments à voiles. C'est en disposant des amarres sur les récifs et en se faisant remorquer par ses embarcations que l'on parvient à gagner par une bouche étroite cette darse naturelle, dont les quais, recouverts de deux ou trois pieds d'eau à la marée montante, entourent de murailles presque verticales un bassin semi-circulaire. Une fois établie au milieu de la Cadera-Chica, embossée en travers de la passe, opposant sa batterie entière et un redoutable feu d'écharpe à l'ennemi qui eût tenté, en dépit du vent et des récifs, d'arriver jusqu'à elle, *la Bayonnaise* pouvait affronter sans crainte les attaques d'une flotte entière. Aucun mouillage au monde n'offrait sous ce rapport des avantages comparables à ceux de la baie d'Apra. On y pouvait braver les assauts qui viendraient du dehors, et on n'avait point à se préoccuper de ceux qu'aurait pu susciter dans l'île même l'annonce d'une coalition européenne. Si l'Espagne, en effet, eût, dans une guerre générale, pris parti contre nous, ni la garnison, ni les forts de San-Luis d'Apra n'eussent menacé de dangers bien sérieux une corvette de vingt-huit canons et un équipage de deux cent quarante hommes.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous songâmes à occuper un poste qui nous permettait d'attendre dans la sécurité la plus complète les nouvelles que devait nous faire parvenir M. Forbes. Quand nous eûmes atteint le point où les passes trop resserrées ne nous laissaient plus la faculté de nous aider de nos voiles, nous eûmes recours aux amarres et aux ancres. Déjà nous croyions toucher au but de nos efforts. Quelques centaines de mètres nous séparaient de l'entrée du dernier goulet, signalée par deux balises, quand un grain violent vint nous obliger à laisser tomber l'ancre au milieu de nombreux pâtés de coraux. Notre situation était faite pour inspirer d'assez vives in-

quiétudes. L'aspect sinistre du ciel, l'abaissement soudain du mercure dans les tubes du baromètre, annonçaient un ouragan. Incapables de sortir avec la forte brise qui soufflait déjà du dédale tortueux dans lequel nous étions engagés, nous n'avions qu'un parti à prendre, celui de nous affermir de notre mieux au centre des écueils qui nous environnaient de toutes parts. Pendant la nuit, l'ouragan prévu éclata. La pluie tombait par torrents, et la violence des rafales semblait augmenter d'heure en heure. L'obscurité profonde ne nous permettait pas de distinguer si nous conservions notre poste, ou si nous nous approchions insensiblement des récifs. Aussi attendions-nous le jour avec impatience; mais quand le jour parut, des nappes d'eau, moins semblables à une pluie d'orage qu'à des fragments du ciel qui se fussent écroulés sur nos têtes, étendaient encore un voile impénétrable autour de la corvette. Ce ne fut qu'à dix heures du matin que le temps s'éclaircit, et que nous pûmes apprécier toute la gravité de notre position. Grâce à la ténacité du fond, nos ancres n'avaient pas cédé un pouce de terrain à la fureur redoublée des rafales ; mais la mer, en baissant, avait mis à découvert les têtes de roches qu'elle cachait la veille, et de tous côtés apparaissait quelque écueil menaçant ou quelque récif à fleur d'eau. Nous étions enfermés dans un véritable étang au centre duquel il nous restait à peine assez d'espace pour pivoter sur nous-mêmes. Heureusement nous avions eu le soin de mouiller deux ancres l'une au sud, l'autre au nord. Cette précaution nous sauva. Le vent, qui, pendant la nuit, n'avait cessé de souffler de l'est et du sud-est, sauta brusquement vers midi au nord-ouest. La poupe de la corvette obéit à cette impulsion nouvelle, et, tournant sur son ancre du nord, décrivit avec la rapidité de la flèche un demi-cercle qui fit passer le talon de son gouvernail à quelques mètres d'un banc

sur le sommet duquel il ne restait plus que dix pieds d'eau. Cette saute de vent fut le dernier effort de la tempête. Les nuages qui enveloppaient le sommet des montagnes commencèrent dès lors à se disperser; la brise remonta graduellement au sud-ouest, puis au sud-est, et bientôt les vent alizés, sortis vainqueurs de ce long combat, reprirent vers l'occident leur cours régulier et paisible.

L'ouragan du 30 juin n'occasionna aucun naufrage, car le seul navire qui se trouvât exposé à sa furie, *la Bayonnaise,* aurait pu, grâce à ses câbles-chaînes, défier les efforts de plus violentes tempêtes; mais cette tourmente exerça de terribles ravages dans l'île de Guam. Les champs de maïs et d'ignames furent dévastés par le vent et par l'inondation. Vingt-quatre heures après cet affreux orage, on voyait encore descendre, du haut des montagnes, de blanches cascades qui bondissaient au milieu des buissons, changeaient les ravins en torrents et s'épanchaient en ruisseaux fangeux à travers la plaine. La baie était couverte de poissons morts que ce déluge d'eau douce avait surpris au sein des étangs salés de la rade. Les chemins étaient défoncés, et trois ponts de pierre, chefs-d'œuvre récents de l'architecture mariannaise, jonchaient la plage de leurs ruines. Il fallait jeter de nouveaux troncs de cocotiers en travers des ravins et remplacer par des rameaux de bambou les ponts dont les arches s'étaient écroulées : ce n'était qu'après l'exécution de ces travaux que les communications se trouveraient rétablies entre les divers points de la côte. Aussi, lorsque ayant affourché *la Bayonnaise* sur ses deux ancres de bossoir au fond de la Cadera-Chica, nous voulûmes rendre visite au gouverneur des îles Mariannes, ce fut par mer que nous dûmes songer à nous transporter au chef-lieu de l'île de Guam, à la ville capitale d'Agagna.

CHAPITRE X.

Les habitants de l'île de Guam et les distractions du port de San-Luis d'Apra.

La mer, qui, dans la plupart des îles de l'océan Pacifique, n'est soumise qu'à des marées irrégulières et peu sensibles, avait atteint son niveau le plus élevé, quand nous quittâmes la corvette pour nous rendre devant Agagna. Cette circonstance nous permit de franchir sans encombre les hauts-fonds qui s'étendaient du mouillage de *la Bayonnaise* jusqu'aux extrêmes limites de la baie d'Apra. Pendant que notre baleinière s'épargnait ainsi le long circuit qui eût conduit une plus lourde embarcation au débarcadère d'Agagna et se dirigeait en droite ligne vers la pointe orientale de l'île des Chèvres, c'était un curieux spectacle de contempler, à travers les flots bleus et transparents, l'immense plaine de coraux au-dessus de laquelle nous glissions. Là, sur un tapis de sable blanc, se déployaient des rameaux non moins délicats que ceux de la bruyère en fleurs; ici s'étalaient les massifs bourrelets de pierre et les larges couronnes de madrépores : d'informes végétaux épanouissaient aussi leurs faisceaux visqueux et leurs lobes charnus entre les gerbes scintillantes de ces parterres sous-marins, entre les roses et fragiles épis de ces guérets de cristal. Nulle part la flore océanienne ne se montre plus variée et plus complète que sur les côtes de l'île de Guam. On peut, sans sortir

de la baie d'Apra, étudier les transformations successives qui conduisent la matière inerte de la vie végétative à la vie organique, de l'existence apathique des éponges à l'incessante activité des coraux et des madrépores. Ces zoophytes, répandus dans toutes les mers intertropicales, sont, il faut en convenir, d'admirables architectes. Chaque jour, ils font surgir des profondeurs de l'Océan des constructions plus grandioses et plus durables que les pyramides d'Égypte ou que les murs de Thèbes. Ce sont eux qui ont créé ces archipels à fleur d'eau redoutés du navigateur; ce sont eux qui enveloppent d'un récif protecteur les sommets volcaniques qu'un autre âge a vus sortir de la terre. Au pied de ces boulevards de corail, la vague rejaillit impuissante, les longues ondulations de la houle viennent mourir. Un canal intérieur, semblable au fossé d'un donjon, sépare souvent la rive que baigne le flot apaisé de la sinueuse barrière qui en suit les contours. C'est dans un de ces canaux tranquilles qu'après avoir doublé l'île des Chèvres, nous nous engageâmes pour gagner, en serrant de près la plage, le débarcadère d'Agagna. Jamais le temps n'avait mieux servi nos projets : une légère brise agitait doucement le feuillage des palmiers, le ciel était d'un bleu diaphane, et la nature, encore émue de la terrible crise qu'elle venait de subir, semblait aspirer avec volupté les premiers rayons du soleil levant.

Au début de notre voyage, cette tiède matinée des tropiques nous eût transportés d'enthousiasme : après dix-huit mois de campagne, un peu blasés sur de pareilles scènes, nous en savourions silencieusement les douceurs. Il eût fallu recourir au vocabulaire des touristes d'outre-Manche pour exprimer d'un mot cette calme et sensuelle béatitude dont nous nous laissions mollement pénétrer. *I feel very comfortable,* se fût écrié un Anglais admis à

partager nos jouissances. *Very comfortable, indeed!* eussions-nous répondu en chœur. — Oui, j'éprouve et je goûte un bien-être parfait; je n'ai ni chaud ni froid; mes yeux ne sont point blessés de l'éclat d'un soleil trop vif, ni attristés par la pâleur d'un ciel trop gris; je n'entends aucun bruit discordant, rien ne heurte mes sens, et tout les caresse. Un vague sentiment de l'existence m'enchaîne encore à ce globe de fange; mais je n'y touche, pour ainsi dire, que par la pointe des pieds. Au moindre mouvement brusque d'un de mes voisins, au moindre choc du canot qui me porte, je vais renaître à la réalité : je vais retomber tout entier sur la terre, retrouver ce mélange de biens et de maux qu'on appelle la vie; mais, jusque-là, béni soit le ciel! *I feel very comfortable.* — Il faut avoir battu la mer pendant cinquante-trois jours, avoir éprouvé l'anxiété des longues nuits d'orage, avoir passé des heures entières sur le gaillard d'avant ou sur un banc de quart, cherchant à percer les ténèbres qui enveloppent la côte, prêtant l'oreille au lointain frémissement de la rafale ou au sourd mugissement des récifs, interrogeant d'un œil inquiet l'horizon qui noircit, le ciel qui menace, la mâture fatiguée qui ploie, — il faut avoir connu les veilles et la responsabilité du marin pour comprendre tout le charme de ces instants de repos pendant lesquels, emportés par la douce haleine de la brise, nous suivions sans fatigue des rives verdoyantes et laissions errer notre cœur à cinq mille lieues des Mariannes. Cependant nous voici arrivés devant la forêt de piliers tortus et raboteux qui supportent la ville d'Agagna, ses toits couverts des feuilles du palmier sauvage et ses maisons de planches et de bambous; nous abaissons notre voile, et quelques coups d'aviron nous conduisent au débarcadère : tout un état-major nous y attendait. Appelés à commander la milice de l'île et à grossir dans les occasions im-

portantes le cortége du gouverneur, ces officiers, indigènes ou métis, portaient l'uniforme espagnol avec le sérieux imperturbable et la grotesque majesté des rois nègres. Ils nous conduisirent, sans qu'un sourire vînt dérider leur front, vers le modeste palais à la porte duquel nous trouvâmes le gouverneur intérimaire des îles Mariannes, don José Calvo, qui avait succédé, quelques mois avant notre arrivée, au lieutenant-colonel don José Casilhas, enlevé par une mort subite au gouvernement de la colonie. Ce gouvernement, qui serait un véritable exil pour un officier jeune et actif, est en général confié à quelque vétéran sans fortune. On ne saurait concevoir, pour un homme désabusé des rêves ambitieux, une plus douce et plus tranquille retraite. Si Sancho Pança eût connu l'île de Guam, c'est dans cette île qu'il eût voulu finir ses jours. On sait que l'archipel dont Guam fait partie fut découvert par Magellan. Revues en 1565 par Miguel Legaspi, qui en prit possession au nom de son souverain, définitivement conquises au catholicisme par les pères de la compagnie de Jésus, les îles Mariannes reconnaissent depuis cent cinquante ans la domination espagnole [1]. Subventionnées autrefois par le gouvernement du Mexique, elles sont retombées, depuis l'émancipation du Nouveau-Monde, à la charge du trésor de Manille, auquel, malgré l'extrême réduction des dépenses, cette inutile annexe enlève encore chaque année 60 ou 80,000 francs.

Situé à quatre cents lieues environ des Philippines, l'archipel des Mariannes se compose de dix-sept îles ou îlots, et s'étend du 13e au 20e degré de latitude. On serait tenté de reconnaître dans ces îles, ainsi échelonnées vers

[1] Ces îles, auxquelles Magellan avait imposé la sévère appellation d'îles des Larrons, prirent en 1668 le nom de Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV.

le nord, autant de degrés naturels par lesquels ont dû descendre les émigrations japonaises ou mongoles des bords de l'Asie septentrionale jusqu'aux groupes occidentaux de l'Océanie. Il est certain que le régime des vents qui règnent dans l'océan Pacifique rapproche les îles Mariannes des côtes du Japon, tandis que ces mêmes vents les placent, pour ainsi dire, hors de la portée des naturels de la Malaisie. En admettant ce mode de colonisation, on s'expliquerait sans peine comment, en 1668, lorsque les Espagnols vinrent planter leur drapeau sur les îles Mariannes, les institutions, les mœurs, le langage même des habitants conservaient encore les traces incontestables d'une origine asiatique [1]. La population de l'ar-

[1] On s'est beaucoup préoccupé, il y a quelques années, de l'origine des premiers émigrants qui formèrent le noyau des populations indigènes de l'Océanie. Des systèmes diamétralement opposés se trouvèrent en présence. L'idée la plus naturelle était de chercher le point de départ de ces colons *au vent* des îles qu'ils avaient dû atteindre : on supposa donc que, partis des bords du continent américain, ils avaient été successivement portés d'île en île par les vents alizés jusqu'aux extrêmes rivages des Philippines ; mais diverses considérations puisées dans une observation plus exacte des coutumes, du langage, considérations que M. Dunmore-Lang sut présenter avec beaucoup d'habileté, ont fait abandonner définitivement cette hypothèse. Fondant son opinion sur quelques phrases échappées à La Peyrouse et sur les perturbations auxquelles sont soumis les vents alizés dans le voisinage de l'équateur, M. Dunmore-Lang voulut établir la possibilité d'une colonisation qui se serait avancée graduellement de l'ouest vers l'est, des rivages de la Malaisie aux côtes de l'Amérique. En notre qualité de marin, nous ne pouvons admettre une hypothèse appuyée sans doute de raisons très-savantes et très-ingénieuses, mais contre laquelle proteste notre expérience personnelle. Cinq fois dans le cours de notre campagne et dans des saisons très-différentes, nous avons navigué non loin de l'équateur, entre le 110e et le 160e degré de longitude. Nous croyons pouvoir affirmer que cette navigation eût été complétement impraticable pour les navigateurs primitifs, qui, suivant M. Dunmore-Lang,

chipel atteignait alors le chiffre de soixante-treize mille âmes. Pendant un demi-siècle, ce chiffre ne fit que décroître, si bien que, vingt-trois ans après la soumission des derniers rebelles réfugiés sur l'île d'Aguigan, la population indigène avait presque entièrement disparu. L'île de Guam, dans laquelle les conquérants avaient jugé à propos de concentrer les débris de ce peuple décimé par la guerre, par l'émigration et surtout par l'abus des boissons spiritueuses, ne possédait pas, en 1722, deux mille habitants. Il faut rendre justice aux religieux qui suivirent les soldats espagnols aux Mariannes. Héritiers du zèle de Las-Casas, ils firent de nobles efforts pour tempérer les rigueurs de l'occupation militaire ; mais il n'était pas en leur pouvoir de sauver le peuple vaincu du fatal contact de la civilisation européenne. Ce ne fut qu'en 1786 que l'on vit s'arrêter la décroissance de la population. Quelques familles furent alors transportées des îles Philippines sur ce sol désolé, et en 1818, quand M. de Frey-

l'auraient accomplie jadis dans leurs frêles pirogues. Il nous semble que, si les îles de la Polynésie n'ont point été, comme on l'avait pensé d'abord, peuplées par des émigrations fortuites s'avançant dans les mers intertropicales de l'est à l'ouest, elles ont dû l'être par des barques isolées ou des flottilles que les tempêtes des mers boréales avaient entraînées vers l'orient ou vers le sud ; car il est, suivant nous, de toute impossibilité que ce mouvement de colonisation ait eu lieu sous l'équateur de l'ouest à l'est. On ne saurait oublier d'ailleurs que plusieurs fois des bateaux japonais, emportés loin des côtes par les ouragans qui désolent les rivages de Matsmai, de Niphon ou des Kouriles, sont venus atterrir tantôt aux îles Philippines, tantôt au Kamtschatka, quelquefois même aux îles Sandwich. Nous inclinerions à croire que les peuples de l'Océanie, que ceux même du continent américain, ont eu pour ancêtres quelques-uns de ces membres égarés de la famille mongole et c'es dans les steppes fécondes de l'Asie centrale, plutôt que dans les plaines de l'Hindostan, que nous serions tenté de placer leur berceau.

cinet conduisit la corvette *l'Uranie* dans le port d'Apra, l'archipel des Mariannes renfermait déjà près de trois mille colons et environ deux mille indigènes. Trente ans plus tard, au moment de notre passage, ces chiffres se trouvaient presque doublés. On comptait à cette époque sept mille neuf cent trente habitants dans l'île de Guam, trois cent quatre-vingt-deux dans l'île de Rota, et deux cent soixante-sept dans l'île de Saypan.

Le développement qu'avait pris, avant 1668, la population des îles Mariannes semble indiquer que de longs jours de paix avaient précédé dans cet archipel la conquête espagnole. La superficie de toutes ces îles, en y comprenant même les plus importantes, était en effet trop restreinte pour que le sol y pût nourrir d'aussi nombreux habitants, si une culture intelligente n'en eût exploité la fécondité naturelle, et si un gouvernement régulier n'eût protégé cette exploitation. L'île de Guam, à laquelle il faut assigner un rang à part, n'a que soixante-seize milles de tour ; Saypan n'en a que trente-deux, Rota trente et un, Tinian vingt-sept. Les autres îles, qui formaient au nord de ce premier groupe une confédération entièrement distincte, offraient à leurs habitants un territoire encore moins étendu. Montueuses et accidentées, les quatre îles du groupe méridional n'ont point de sommet dont la hauteur dépasse cinq cents mètres. Ces îles sont arrosées, pendant la saison des pluies, par de nombreux ruisseaux toujours près de se changer en torrents : elles ont à craindre pendant le reste de l'année de funestes sécheresses. Des tremblements de terre les ont souvent ébranlées jusque dans leurs fondements [1], et

[1] Quelques mois après notre départ, l'île de Guam éprouva un de ces tremblements de terre. Les secousses furent si violentes et si multipliées, que les habitants épouvantés voulaient abandonner

d'affreuses tempêtes dévastent chaque année leurs rivages. Aussi les îles Mariannes n'auraient-elles point tenté l'ambition de l'Espagne, si elles ne se fussent trouvées sur la route du galion des Philippines, qui, pendant plus d'un siècle, ne manqua jamais, soit en partant de Manille, soit en revenant d'Acapulco, de relâcher sur un des points de cet archipel.

Ce n'est pas à l'Espagne que l'on peut reprocher de montrer trop d'âpreté dans l'exploitation de ses possessions coloniales. Son gouvernement a poussé, sur ce point, la modération jusqu'à l'indifférence. C'est surtout dans les îles Mariannes que l'on peut remarquer ces tendances apathiques. Aucun effort ne trahit le désir d'améliorer les finances ou de développer les ressources de la colonie. Jamais possession lointaine ne put se croire plus complétement oubliée de la métropole que cet archipel; mais aussi jamais joug plus léger ne pesa sur un peuple. Les Indiens des Mariannes, les Indiens Chamorros, si l'on veut leur donner le nom qu'ils reçurent de leurs conquérants, ne sont soumis au payement d'aucun impôt. Ils doivent à l'État quarante jours de travail pour l'entretien des routes. C'est à l'accomplissement de ces corvées personnelles que se bornent leurs obligations envers la couronne d'Espagne. L'administration d'une semblable colonie devait se faire remarquer par la simplicité de ses rouages. Le gouverneur, investi d'immenses prérogatives, y rend la justice comme Sancho dans l'île de Barataria. Dans la plupart des circonstances, ce haut fonctionnaire prononce sans appel des sentences qui sont sur-le-champ exécutées; si la gravité de la faute paraît exiger une répression plus sévère que le châtiment corporel infligé d'ordinaire aux

l'île et se réfugier à bord de seize navires baleiniers qui se trouvaient alors mouillés dans la baie d'Apra.

délinquants, le concours des principales autorités de l'île de Guam devient nécessaire. L'intendant chargé de présider à l'emploi des fonds expédiés tous les deux ans par le trésor de Manille, le commandant des cent cinquante Indiens qui composent la garnison, les cinq ou six officiers sous les ordres desquels marche cette indolente milice, les alcades qui administrent les districts d'Umata et de Merizo, sont alors convoqués et consultés par le gouverneur. Il est d'autres occasions où le premier fonctionnaire de la colonie est tenu de faire appel aux lumières de cette junte supérieure ; mais lorsqu'il ne s'agit point de matières judiciaires, le gouverneur des îles Mariannes n'est nullement enchaîné par les résolutions qu'il a provoquées, et c'est sa volonté seule qui décide.

Si un pouvoir absolu et sans contrôle réside entre les mains du délégué de la couronne d'Espagne, les institutions municipales n'en jouent pas moins un grand rôle dans l'île de Guam. Une sorte d'élection à deux degrés y désigne au choix du gouverneur, par la voix des notables de l'île, des *gobernadorcillos*, des *tenientes de justicia* et des *alguaziles*, magistrats indigènes qui reçoivent pour insignes de leurs fonctions la canne d'or ou la canne à pomme d'argent (*el baston*), et le rotin vénéré des Indiens à l'égal des faisceaux des licteurs (*el bejuco*). C'est par l'intermédiaire de ces officiers municipaux que s'exécutent, avec une ponctualité remarquable, les règlements de police et les divers commandements de l'autorité supérieure.

Tel est le gouvernement officiel des îles Mariannes, le seul dont le mécanisme peu compliqué frappe d'abord les regards; mais, à côté de ce gouvernement visible, il existe une influence occulte et prépondérante à laquelle chaque Indien a voué dès l'enf nce une obéissance volontaire. Les augustins déchaussés, qui succédèrent aux

jésuites en 1767, n'ont rien perdu de la puissance morale des premiers missionnaires. Pour les habitants des Mariannes, ces membres du clergé espagnol n'ont jamais cessé d'être les représentants de la Divinité sur la terre, et les seuls protecteurs que puisse invoquer l'Indien contre les vexations de l'autorité séculière. Ce n'est que par le prestige de ce caractère sacré, et surtout par ces relations de bienveillant patronage, que peut s'expliquer l'incroyable empire qu'exercent encore aujourd'hui sur l'esprit de la population les curés d'Agagna et d'Agat. Ces deux religieux sont les seuls prêtres valides dont se compose le clergé des îles Mariannes. Des deux autres pasteurs auxquels est confiée la conduite de ce troupeau fervent et docile, l'un, le curé de Merizo, paraît atteint d'aliénation mentale ; le second est un Indien infirme et presque octogénaire qui ne peut plus quitter la ville d'Agagna. On imaginerait difficilement un contraste plus complet que celui que présentaient les curés d'Agagna et d'Agat, le *padre* Vicente et le *padre* Manoël, tous deux membres de la même communauté, tous deux entourés d'un égal respect par leurs paroissiens. Carliste ardent et exilé politique, le *padre* Vicente avait tout oublié, les grandes plaines de la Manche, qui l'avaient vu naître, le ciel bleu et serein de l'Espagne, les amis dont la main avait serré la sienne au départ, le drapeau même sous lequel il avait si longtemps combattu par ses vœux et par ses prières, pour ne songer qu'à ses chers Indiens, à leur salut et à leur avancement spirituel. La physionomie du *padre* Vicente, son front sillonné de rides précoces, ses traits amaigris par l'ascétisme et par les travaux apostoliques, méritaient de rester gravés dans notre mémoire. Il me semble voir encore cette figure austère, ces yeux caves, ce regard éclairé d'un feu sombre, dont la charité évangélique tempérait à peine l'éclat. Il y avait un moine

du moyen âge dans le curé d'Agagna; sa figure, encadrée par le froc blanc des augustins, rappelait, à s'y méprendre, les types rendus célèbres par le pinceau des Ribeira ou des Velasquez. Le *padre* Manoël, avec sa face épanouie et son triple menton, ne pouvait éveiller aucune de ces idées poétiques : c'était un de ces joyeux échantillons du clergé espagnol contre lesquels nos préjugés gallicans prononcent avec tant de légèreté un arrêt impitoyable. Une foi sincère, un sérieux attachement à tous les devoirs de sa profession rachetaient amplement la verve andalouse et l'aimable abandon du *padre* Manoël. L'infatigable curé s'occupait avec la même ardeur des intérêts spirituels et des intérêts temporels de ses ouailles. C'était lui qui leur avait appris à choisir les terrains convenables pour la culture du maïs et pour celle du taro, qui leur avait conseillé de ployer au joug leurs bœufs à demi sauvages et de naturaliser dans leur île les chevaux de Sydney; c'était lui qui leur recommandait sans cesse d'ensemencer leurs terres et d'engraisser leurs bestiaux, afin d'attirer à Guam ces navires baleiniers dont la présence peut seule vivifier aujourd'hui les îles de l'Océanie. Le village d'Agat se ressentait de l'active et bienfaisante influence de son curé. C'était le village le mieux aligné et le plus propre de l'île. La route qui le traversait était toujours exempte de fondrières, les ponts, s'ils étaient emportés par un ouragan, se trouvaient à l'instant rétablis. L'église, bâtie et entretenue par la piété des fidèles, n'avait sa pareille dans nul autre village, et quand, à la lueur des cierges flambloyant sur l'autel, la madone apparaissait revêtue de ses habits de fête, on eût pu remarquer sur la sainte image des perles et des dorures à faire mourir d'envie tous les habitants d'Agagna.

Tels étaient les deux religieux que nous trouvâmes réunis chez le gouverneur intérimaire des îles Mariannes,

et qui devaient composer, avec don José Calvo, un des hommes les plus bienveillants que nous ayons rencontrés, la seule société qui pût égayer notre séjour dans l'île de Guam. A l'exception de ces trois personnages, la race européenne n'était guère représentée aux Mariannes que par un lieutenant d'infanterie, le lieutenant Martinez, et par deux marins anglais établis à Guam depuis longues années, le pilote Roberts et le capitaine Anderson. Roberts était un homme doux et modeste, peu prodigue de paroles, aussi conciliant qu'Alcibiade et tout disposé *à vivre à Rome comme vivent les Romains*. Il eût adoré le grand lama au Thibet, le dieu Fô à Pe-king, Brama ou Vishnou dans l'Inde. A Guam, il avait embrassé le catholicisme et faisait régulièrement ses pâques. Anderson était le seule hérétique de l'île : avec ses formes herculéennes, son front aussi altier que celui d'Ajax ou de Lucifer, ses traits accentués, sa face rubiconde, ce poil roux que l'âge avait blanchi, mais qui trahissait encore une origine écossaise, le capitaine du port insultait à la faiblesse de son compatriote et foulait d'un pied dédaigneux les préjugés des papistes. C'était une curieuse histoire que celle qu'on pouvait démêler à travers toutes les hâbleries d'Anderson. Embarqué en qualité de *midshipman* sur un brick anglais, il avait servi pendant une partie de la guerre dans la Méditerranée. En 1815, il fut congédié, et prit le commandement d'un navire de commerce, qu'il alla perdre dans le golfe du Bengale. Il attendait dans l'île Maurice une occasion de rentrer en Angleterre, quand la corvette *l'Uranie*, commandée par M. de Freycinet, vint mouiller au Port-Louis. Anderson avait, s'il faut l'en croire, rendu quelques services à un des lieutenants de *l'Uranie*, M. Labiche, que les chances de la guerre avaient retenu prisonnier en Écosse. La corvette française avait alors besoin d'un chef de timonerie. M. La-

biche offrit cette place à Anderson, qui l'accepta dans l'intérêt de la science, et en remplit les fonctions jusqu'à l'arrivée de *l'Uranie* à Guam. Là, pendant le séjour de la corvette dans le port d'Apra, il forma le projet de dresser sa tente sur les calmes rivages de l'Océanie, obtint l'assentiment de M. de Freycinet et du gouverneur, don José Medinilla, et bientôt, marié à une Espagnole, — une femme de pur sang gothique, disait-il avec fierté, sans aucun mélange de sang hébreu ou maure, — il devint un des citoyens les plus importants de l'île de Guam, le capitaine du port d'Agagna et le factotum de la colonie. La race des Anderson avait prospéré sur la terre étrangère; les fils, robustes et actifs, pouvaient former l'équipage de la baleinière paternelle, et deux ou trois grandes filles, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, au teint fade, de véritables filles de Fingal ou d'Ossian, dominaient de toute la hauteur de leur tête les bruns rejetons de la race océanienne.

Il faut rendre justice au capitaine Anderson. Il avait su se faire aimer des habitants d'Agagna et se rendre nécessaire au gouverneur. Plein de feu et d'intelligence, il pouvait au besoin déployer une activité peu commune; mais la malheureuse faiblesse qui avait probablement paralysé l'essor du *midshipman* retenait encore cet étrange aventurier dans les limbes d'où les habitudes de la bonne compagnie auraient pu seules le faire sortir. Anderson avait pu oublier sa patrie et consentir à vivre loin de ses montagnes; il n'avait pu oublier le grog. L'alcool exerçait sur lui une sorte d'attraction magnétique. C'est quand les premières vapeurs du *brandy* commençaient à envahir son cerveau que le souvenir de ses premières campagnes lui revenait plus présent et plus glorieux, qu'il enlevait des flottilles entières sous le canon de Livourne ou de Syracuse, et qu'inspiré comme la py-

thonisse, il entremêlait à ses récits de guerre des lambeaux de Shakspeare, évoquant le gracieux profil de madame de Freycinet pour l'encadrer dans le récit de la mort de Jules César.

Le voyage de M. de Freycinet a rendu célèbre l'hospitalité des gouverneurs de Guam. Don José Calvo se montra le digne successeur du fastueux fonctionnaire qui avait reçu les officiers de *l'Uranie*. Deux fois dans la même journée, un banquet homérique se dressa dans la longue galerie du palais d'Agagna. De pareils festins souvent renouvelés eussent suffi pour affamer l'île, car les ressources de Guam sont fort limitées. Le jour même où *la Bayonnaise* avait mouillé dans le port de San-Luis d'Apra, notre premier soin avait été d'envoyer nos domestiques à terre pour y chercher quelques provisions. Notre traversée, qui, d'après les calculs de nos amis de Macao, eût dû s'accomplir en quinze ou vingt jours, en avait employé cinquante-trois, et depuis près d'un mois nous étions privés de vivres frais ; mais cette fois encore nous avions éprouvé un fâcheux désappointement. Les cochons qu'on nourrissait dans l'attente des navires baleiniers ne devaient apparaître sur le marché qu'au mois d'octobre : avant cette époque, les Indiens ne voulaient s'en défaire à aucun prix. Les poules, qui d'habitude perchent à Guam sur les toits, devaient être surprises traîtreusement à l'heure du crépuscule ; il fallait les chasser avec un filet à papillons. Les bananes n'étaient pas encore mûres, les ananas étaient presque verts ; il n'y avait que le fruit de l'arbre à pain, le *rima* savoureux, et les patates douces, *camotes*, qui pussent suppléer à notre approvisionnement de pommes de terre depuis longtemps épuisé. On comprendra facilement quels charmes nos longues privations durent prêter à la somptueuse hospitalité de don José Calvo. D'ailleurs , il faut bien le dire, l'huile d'Espagne,

avec sa fétide et rance saveur qui parfume si horriblement les rues de Cadix ou de Barcelone, n'a point heureusement pénétré jusque dans ces contrées lointaines, et il n'est si pauvre village aux Philippines, si humble *pueblo* aux Mariannes, où l'on ne puisse trouver un repas plus appétissant que dans les meilleures *posadas* de la métropole.

Les plaisirs de la table occupèrent donc une grande partie de la première journée que nous passâmes chez le gouverneur d'Agagna. Cependant un curieux épisode, en réveillant d'intéressants souvenirs, vint nous offrir de moins grossières distractions. Une peuplade des îles Carolines avait vu le sol natal, l'île à fleur d'eau que ses pères habitaient depuis des siècles, s'abîmer, subitement envahi par les flots de la mer. Ces malheureux insulaires s'étaient réfugiés à la cîme des cocotiers après avoir attaché leurs pirogues au pied des arbres qui leur servaient d'asile. Plusieurs d'entre eux moururent de froid ou succombèrent aux tortures de la faim. Ceux qui survécurent se jetèrent dans leurs pirogues dès que l'ouragan fut apaisé et vinrent à Guam implorer la pitié du gouverneur des Mariannes. Don José Casilhas, qui vivait encore à cette époque, les accueillit avec bonté et leur permit de s'établir sur l'île de Saypan, où un maître d'école leur fut envoyé pour les préparer à recevoir le baptême. Intrépides navigateurs, ces Carolins servirent alors de lien aux diverses îles de l'archipel, et leurs actives pirogues furent sans cesse occupées à transporter à Guam les pourceaux engraissés dans l'île de Rota ou la viande desséchée au soleil des bœufs sauvages que nourrit l'île de Tinian. Une heureuse coïncidence avait amené le matin même deux de ces pirogues devant Agagna. Pressé de questions au sujet des émigrés de Saypan, don José Calvo voulut nous donner le plaisir de les observer de nos propres yeux et de

les interroger nous-mêmes. Les Carolins reçurent donc l'ordre de se rendre immédiatement chez le gouverneur, et cet épisode inespéré, cet échantillon imprévu des peuples de l'Océanie nous firent oublier, pour ce jour-là du moins, l'étude de la pâle civilisation aux bienfaits de laquelle les habitants des îles Mariannes avaient sacrifié depuis plus d'un siècle les poétiques allures de la vie sauvage. Bien différents des timides enfants d'Agagna, qui se montrent toujours coiffés d'un large *sombrero* en feuilles de pandanus tressées ou d'un odieux chapeau de cuir bouilli, vêtus d'un pantalon de cotonnade bleue et d'une chemise de *pina*, portant autour du cou chapelets et scapulaires, les Carolins que nous avions sous les yeux, au nombre de cinq, quatre hommes et une femme, étaient de vrais sauvages dont la nudité hardie soutenait nos regards avec une parfaite indifférence. Les hommes ne portaient cependant que l'indispensable *maro*, et la taille de la jeune femme était seule entourée d'un pagne jaunâtre qui s'arrêtait au-dessus du genou. Le dos appuyé contre la muraille, immobiles comme des statues à peines sorties du moule du fondeur, ces vivantes cariatides offraient à notre examen des poitrines larges, un système musculaire fortement accusé, un torse que ne déparaient pas ces extrémités grêles qui nous avaient choqués chez les naturels de Timor et chez les Papous de la Nouvelle-Guinée. Leurs cheveux d'un noir de jais retombaient sur leurs épaules en deux faisceaux de boucles luisantes, ou se dressaient sur leur front comme un buisson épineux au bord du champ qu'il protége. Leur peau d'une teinte ferme et franche, leurs traits moins épatés que ceux des Malais, plus hardis que ceux des Chinois, présentaient un ensemble qui ne manquait ni de charme ni de noblesse. On eût dit le beau type des Nubiens passé au rouge. La jeune femme, bien qu'elle fût à peine sortie de l'enfance,

avait déjà connu les joies et les souffrances de la maternité. Sa physionomie fatiguée, ses appas flétris disaient assez combien sont fugitives la grâce et la beauté quand un soin délicat ne s'occupe pas de réparer sans cesse les ravages des années et les outrages du temps.

Les émigrés de Saypan appartenaient à ce groupe des îles Carolines dont les habitants, longtemps avant la conquête espagnole, avaient appris le chemin de l'île de Guam, et dont on voit encore chaque année les rouges pirogues à l'immense balancier apporter dans le port de Merizo ou déployer sur la place d'Agagna leurs cargaisons de coquilles et de nacre. Ce groupe d'îles occupe l'extrémité occidentale de l'immense archipel qui s'étend des îles Pelew à l'île de Oualan. Les îles dont nos Carolins nous apprirent alors les noms sont marquées sur les cartes du dépôt de la marine à peu près dans l'ordre suivant : Ulie, Elat et Satahoual. C'est au milieu de ce groupe que s'élevait jadis, comme une coupe de corail, l'île qu'ils avaient été contraints d'abandonner. « Il s'est fait un trou dans notre île, répétaient avec douleur ces Troyens de l'Océanie, pendant qu'ils essayaient de satisfaire de leur mieux notre impitoyable curiosité ; la mer a pénétré par cette brèche, et nous avons dû nous réfugier au haut de nos cocotiers. » Cette île submergée, cette *pléiade* perdue, s'est-elle donc affaissée sur elle-même après un de ces tremblements de terre qui ébranlent si souvent les archipels de la Polynésie ? ou bien, comme le disent les Carolins, un morceau de la barrière qui entourait l'espèce de bassin placé au-dessous du niveau de la mer s'est-il en effet écroulé ? C'est là ce qu'il nous fut impossible d'éclaircir ; mais il est certain que cette île une fois envahie par les flots, ne fût-ce qu'à la suite d'un ouragan, la corruption des sources d'eau douce dut suffire pour la rendre inhabitable et pour obliger les

Carolins à chercher vers le nord un sol mieux affermi et un asile moins précaire.

La partie occidentale des Carolines, la seule qui ait quelques communications avec les Mariannes, et d'où étaient venus les émigrés que nous avions sous les yeux, est habitée par une race douce, inoffensive, ignorant l'usage des armes, mais très-avancée dans l'art de la navigation. Plus à l'est, au contraire, on trouve des sauvages féroces et vindicatifs, que les *convicts* échappés de Sydney ont contribué à corrompre, que les baleiniers ont armés, et qui seraient des voisins redoutables pour les Carolins occidentaux, si les vents alizés ne retenaient, par leur constance et leur régularité, chacune des peuplades de cet archipel dans son île. Entre les Carolines et les Mariannes, ces mêmes vents rendent la navigation facile. Partant chaque année vers le mois d'avril, les Carolins trouvent, pour atteindre la pointe de Merizo ou pour regagner leur archipel, un vent *traversier*, également favorable à l'aller et au retour. Ces hardis marins connaissent fort bien la sphère céleste : quand un orage passager obscurcit le ciel, la direction presque invariable de la brise peut suppléer pour quelque temps à l'absence momentanée des constellations qui les guident ; mais si cet indice même vient à leur manquer, si la brise régulière est affolée par l'orage, les Carolins se flattent de pouvoir reconnaître encore la route que suivent leurs pirogues par les formes diverses qu'affectent, selon le vent qui souffle, les flots soulevés de la mer. « La lame qui vient de l'est, disent-ils, est longue et peu bruyante ; celle qui s'avance des bords où le soleil se couche heurte les courants généraux et imite le bruit des brisants ; les vagues du sud-est ou du nord-est sont des vagues également courtes et saccadées que l'on pourrait confondre, si le vent du sud-est n'amenait à sa suite plus de grains et plus d'orages. » C'est

généralement en cinq ou six jours que les pirogues d'Etat ou d'Ulie franchissent les cent lieues qui séparent les deux archipels et atteignent la pointe méridionale de l'île de Guam. Quelques-uns de ces esquifs périssent, d'autres s'égarent et sont souvent poussés jusque sur les côtes de Luçon, de Samar ou de Mindanao; mais, quelles que soient les chances de la navigation, il existe d'incroyables ressources chez ces demi-dieux marins, chez ces hommes semblables aux *mermen* de la Scandinavie, qui se roulent dans les flots comme un enfant sur l'herbe de la prairie, et pour lesquels il est aussi facile, aussi simple de nager que de marcher.

Quand on compare à ces beaux sauvages, libres, nus, souples et intrépides, la chétive population des Mariannes, on s'étonne des rapides ravages que peut produire sur les races primitives le contact de notre civilisation. Les naturels de Guam vivent cependant sous un des climats les plus sains et les plus favorisés de la terre. La chaleur dans les îles Mariannes dépasse rarement, au plus fort de l'été, 30 degrés centigrades; le froid y est inconnu. Des affections miasmatiques, communes à toutes les régions intertropicales, la dyssenterie est la seule qui cause à Guam quelques ravages, et encore cette terrible maladie ne s'attaque-t-elle en général qu'aux enfants. Les ressources du sol sont inépuisables : grattez la terre, vous récolterez bientôt du maïs, du taro, des ignames ou des patates douces. Ce travail vous semble-t-il excessif, restez étendu sur votre natte, à l'ombre des casuarinas ou des orangers, et laissez à la nature le soin de pourvoir à votre subsistance. La racine du manioc et la noix du palmier cycas, que la macération dégage de leur suc corrosif, vous permettront d'attendre que les branches du rima se soient chargées, vers la fin du mois de mai, de leurs fruits farineux. Le cocotier, fécond dès sa cinquième année, vous

fournira la noix qui nourrit les volailles, engraisse les cochons, remplit d'une huile limpide la lampe du Chamorro ou parfume de flots onctueux la noire chevelure des Indiennes. Mais si, renonçant aux promesses du régime déjà en fleurs, vous détournez la séve qui afflue vers la cime du palmier, si vous frappez de stérilité ce jeune géant de la plage, les tubes de bambou dans lesquels vous aurez inséré l'extrémité des pédoncules taillés chaque matin vous donneront pendant cinq ou six mois, sans que l'arbre paraisse en souffrir, une liqueur d'abord claire et d'une saveur douceâtre, que la fermentation convertira promptement en vinaigre, à moins que, par la distillation, vous ne vous empressiez d'en extraire le principe alcoolique. L'habitant de Guam, dispensé du travail par la clémence du ciel et par celle du gouvernement débonnaire que lui réservait la Providence, laisse couler ses jours dans une apathique oisiveté. C'est un être simple, borné, sans besoins, sans passions, heureux à sa manière, heureux cependant. Soumis aveuglément au joug de l'Église, s'il amasse quelques piastres, c'est pour faire célébrer des messes. La pompe extérieure de la liturgie romaine agit puissamment sur son imagination, mais il est douteux qu'il ait jamais cherché à comprendre le sens mystérieux des cérémonies qui le charment. A voir sa piété marcher si doucement d'accord avec celle des fragilités humaines contre laquelle la religion catholique a dirigé ses plus rigoureux anathèmes, on serait tenté de croire que ce chrétien édifiant n'a point très-exactement compris les devoirs que lui enseignait le *padre*, et qu'il s'est habitué dès l'enfance à rendre à la Divinité un culte automatique. Ces pauvres Indiens n'occupent pas dans l'échelle des êtres un rang bien élevé. Ne rêvons point pour eux de trop rapides progrès. Nos premiers essais de propagande ont failli détruire leur race. Laissons-les vivre d'abord;

qu'ils passent, s'il le faut, sur la terre, pour y croître, s'y multiplier, s'y éteindre comme ces plantes des tropiques dont la tige grandit inutile et ne s'élève que pour être balancée par le vent ou pour sourire aux ardents rayons du soleil. Qu'ils soient encore longtemps un rouage inerte de ce grand univers ! Peut-être un jour saura-t-on, sans violer les desseins de la Providence, les appeler à de plus nobles destinées ; mais aujourd'hui gardons-nous de leur apporter légèrement de nouvelles souffrances, n'épouvantons pas leur foi naïve, respectons leur calme félicité, et, docteurs circonspects, ménageons à leurs yeux facilement éblouis des clartés souvent douloureuses.

Le soleil était déjà couché quand nous quittâmes le gouverneur d'Agagna ; mais notre baleinière avait à l'avance franchi le seul passage difficile qu'offrît le canal intérieur qui devait nous ramener dans la baie d'Apra. Des Indiens, portant devant nous des torches de roseaux desséchés, nous servirent de guides jusqu'à la pointe basse près de laquelle nous attendaient nos canotiers, et, en moins d'une heure, nous eûmes atteint l'étroite passe de l'île aux Chèvres. Ouvrant alors notre voile à la brise de terre qui venait de s'élever, nous cinglâmes rapidement vers la corvette, où nous arrivâmes enchantés de notre voyage, et tout prêts à recommencer une semblable campagne, si le ciel voulait nous ménager encore une aussi belle journée et d'aussi intéressants épisodes.

Ce ne fut point la seule fois que nous visitâmes la capitale des îles Mariannes. La gracieuse urbanité du gouverneur et du *padre* Vicente nous y rappela souvent. Le *padre* Manoël voulut aussi nous montrer sa pittoresque paroisse, nous éblouir de ses feux d'artifice, nous ravir par les accords de son orchestre indien. Aux villages d'Agat et d'Agagna durent d'ailleurs se borner nos promenades. Bien que la végétation des Mariannes soit loin

de déployer une vigueur comparable à la profusion sauvage des forêts de la Malaisie, nulle part nous n'avions trouvé de fourrés plus impénétrables que ceux que présentent les rivages de l'île de Guam. Un arbuste importé de Manille en 1780, le *lemoncito*, espèce de citronnier aux baies rouges, que les oiseaux se sont chargés de propager, a envahi les moindres clairières et remplit les intervalles des grands arbres et de ses rameaux épineux. Le voyage de la ferme de Soumaye, qui se trouvait en face de notre mouillage à la pointe Oroté, sur laquelle nous avions établi une vigie, offrait des difficultés dont il eût été impossible de triompher sans un guide. La sagacité d'Uncas ou de Chingahgook était indispensable pour se diriger à travers ces bois, dans lesquels, si l'on sortait un instant du sentier frayé, on ne rencontrait plus qu'un dédale inextricable. N'osant nous aventurer au milieu de pareils labyrinthes, le temps que nous ne passions pas chez don José Calvo ou chez le *padre* Manoël, nous l'employions à errer à marée basse sur les récifs. Quelques heures nous suffisaient pour charger une embarcation de coquillages ou de mollusques. Le goût de l'histoire naturelle était devenu presque général à bord de la corvette, et c'était à qui découvrirait le cône impérial ou le cône flamboyant, la mître papale ou la couronne éthiopienne, et surtout la fameuse porcelaine aurore; mais cet objet d'envie de tous les amateurs,

Rara avis in terris, nigroque simillima cycno,

trompa les recherches les plus obstinées, et un seul d'entre nous put emporter de Guam, grâce à la munificence de don José Calvo, ce rare échantillon des coquilles polynésiennes.

C'est au milieu de ces distractions et des nombreux

exercices à feu par lesquels nous croyions préluder à notre prochaine croisière, que nous vîmes s'écouler le mois de juillet. Le *padre* Manoël, le gouverneur d'Agagna et le *padre* Vicente cessèrent alors de recevoir nos visites, car nous ne voulions pas perdre de vue la pointe Oroté sur laquelle devait apparaître le signal qui nous annoncerait l'arrivée du navire promis par M. Forbes. Nous ne doutions pas un instant que cet ami dévoué ne fût fidèle à l'engagement qu'il avait voulu contracter envers nous; mais un tiphon avait pu engloutir ou démâter le bâtiment expédié de Macao, et nous résolûmes de ne pas attendre à San-Luis au delà du 10 août les nouvelles que nous nous étonnions de n'avoir pas reçues encore. Si aucun navire ne nous avait rejoints avant cette époque, nous étions décidés à faire voile sans plus tarder pour Manille. Le 8 août, au lever du soleil, nous fûmes heureusement tirés d'inquiétude. Une goëlette, déployant à sa corne le pavillon des Etats-Unis, louvoyait au large pour gagner l'entrée de la baie d'Apra. C'était *l'Anglona*, qui, après avoir déposé une cargaison d'opium à Wossung, avait, poussée par la mousson du sud-ouest qui régnait alors sur les côtes de la Chine, donné dans le détroit de Van-Diémen, et venait de gagner, par une route nouvelle, l'océan Pacifique et les îles Mariannes. Cette goëlette n'avait quitté Macao que vers la fin du mois de juin. Les nouvelles apportées par le courrier qui était arrivé à Hong-kong, le 17 mai, n'avaient point paru à M. Forbes ni à M. Forth-Rouen d'une nature assez concluante pour motiver l'envoi de *l'Anglona* aux Mariannes. M. Forbes avait donc attendu, pour expédier *l'Anglona*, que ce navire pût nous porter les lettres et les journaux partis de Paris le 24 avril. L'horizon politique était loin d'être, à cette époque, entièrement dégagé, mais il était déjà facile de prévoir que les premiers ennemis qu'aurait à com-

battre la nouvelle république ne seraient malheureusement point des étrangers.

Ainsi s'évanouit un projet de croisière dont il serait inutile aujourd'hui d'exposer plus amplement les détails ou de discuter les chances. Suggéré par un de ces esprits fertiles en expédients, qui ont l'instinct de la marine sans avoir pratiqué le métier de la mer, et auxquels l'habitude des grandes opérations commerciales a donné l'intelligence des conceptions hardies et des combinaisons ingénieuses, ce projet n'était réalisable qu'avec le concours de l'homme qui l'avait conçu et inspiré. M. Forbes fit pour nous, en cette occasion, ce qu'il eût à peine songé à faire pour des compatriotes. Il fut impossible de lui persuader que le voyage de *l'Anglona* devait donner lieu à une indemnité qui serait facilement accordée par le gouvernement français. Le consul américain voulait que le service rendu à *la Bayonnaise* conservât le caractère d'un service personnel rendu par M. Forbes aux amis qu'il avait adoptés. Le ministère des affaires étrangères et celui de la marine se chargèrent heureusement, quelques mois plus tard, d'acquitter par des remercîments officiels une dette que les officiers de *la Bayonnaise* n'auraient pu payer qu'incomplétement par leur reconnaissance.

CHAPITRE XI.

Les îles de Lou-tchou. — Retour de *la Bayonnaise* à Macao.

A peine *l'Anglona* avait-elle jeté l'ancre, que nous nous étions occupés de nos préparatifs de départ. Depuis quelques jours, la mousson de sud-ouest étendait son influence jusqu'à l'île de Guam. Le vent d'ouest ne se faisait point sentir cependant jusqu'au fond de la baie, où l'on n'éprouvait qu'un calme orageux, interrompu quelquefois par un grain subit ou par des brises fugitives et variables ; mais, du côté du couchant, un épais rideau de vapeurs toujours immobile faisait suffisamment connaître que le souffle des vents alizés, neutralisé par un courant contraire, ne dépassait plus le méridien des îles Mariannes. Avec le calme, la chaleur, jusqu'alors modérée, était devenue très-intense. A l'ombre, le thermomètre marquait 35 degrés centigrades, 54 degrés au soleil. On pouvait croire qu'une élévation aussi soudaine de la température présageait quelque violente tempête, et que la nature n'échapperait à cet état d'oppression que par une convulsion qui rétablirait l'équilibre dans l'atmosphère. Cependant, le jour même où *l'Anglona* avait mouillé dans la baie d'Apra, les vents d'est avaient repris leur cours, et toute appréhension d'un nouvel ouragan avait disparu. Le 9 août, *l'Anglona* repartit pour Hong-kong, et nous-mêmes, profitant d'une brise favorable, nous sortîmes de la Cadera-Chica, afin d'at-

tendre au mouillage extérieur que nos derniers comptes fussent réglés avec les fournisseurs de la corvette. Pendant ce mouvement, la brise avait fraîchi. La nuit fut très-orageuse, et, lorsqu'au point du jour nous songeâmes à mettre sous voiles, le vent s'était depuis quelques heures fixé au nord. Une brume épaisse enveloppait le ciel, des grains violents se succédaient presque sans intervalle, et la houle déferlait avec fracas sur la digue naturelle qui protégeait notre mouillage. L'entrée de la baie d'Apra est partagée par un banc de corail en deux passes distinctes. Si l'on choisit pour sortir la passe du sud, on trouve, jusqu'à la pointe Oroté, une grande profondeur ; si, au contraire, on veut gagner le large par le canal du nord, on rencontre sur sa route l'extrémité du grand récif, dont les madrépores, couverts de dix-huit et dix-neuf pieds d'eau, se dressent menaçants à travers les flots bleus et semblent à chaque pas près d'effleurer la quille. La lame était trop creuse pour qu'on pût aventurer la corvette dans cette passe, que nous n'avions franchie qu'avec une très-belle mer le jour de notre arrivée dans la baie d'Apra. Un coup de tangage eût suffi pour nous priver de notre gouvernail. Le chenal du sud ne semblait au contraire offrir aucun danger. Ce fut ce chenal que nous nous décidâmes à suivre. Comme un athlète qui doit ceindre ses reins avant de descendre dans l'arène, nous prîmes les précautions nécessaires pour assurer le succès de notre manœuvre. Deux bandes de ris furent ramassées pli à pli sur les vergues, et dès que la toile, soustraite à l'action du vent, eut été assujettie par de nombreuses garcettes, nous établîmes nos huniers, dont la surface se trouvait ainsi considérablement réduite, puis nous virâmes lentement sur notre chaîne. A peine l'ancre fut elle dérapée, à peine la corvette, libre de toute entrave, eut-elle obéi à l'impulsion de ses voiles,

que les difficultés de notre appareillage nous apparurent tout entières. Obligés de faire un long détour pour passer au sud du plateau qui obstrue l'entrée de la baie, il nous fallait serrer le vent de nouveau pour doubler la pointe Oroté. La mer, qui venait se briser au pied de ce sombre promontoire, jetait ses embruns jusqu'au sommet de la falaise et semblait menacer d'une destruction imminente la corvette, qui, brusquement ramenée vers le lit du vent par son gouvernail, inclinée sous ses huniers et labourant de la gueule de ses canons la crête de la vague, s'engageait hardiment dans la passe. Nous ne pûmes voir sans un peu d'émotion le navire qui portait notre fortune militaire raser à moins d'un quart d'encâblure cette côte écumante, mais notre inquiétude n'eut que la durée d'un éclair. Dès que la pointe Oroté fut doublée, la corvette cessa de serrer le vent, et, fuyant avec un sillage plus rapide devant la rafale, elle laissa bientôt derrière elle la longue chaîne des récifs, la falaise mugissante, la baie vaste et profonde. Si nous tournâmes encore nos regards vers l'île de Guam, ce ne fut plus que pour saluer d'un sourire de satisfaction et d'un dernier adieu ses rivages à demi effacés par la brume.

Les baromètres cependant, ces augures infaillibles des mers de l'Indo-Chine, avaient beaucoup baissé depuis le matin, et semblaient présager un typhon; nous avions heureusement de l'espace devant nous, et *la Bayonnaise*, une fois loin de la côte, n'avait plus rien à craindre de la tempête. L'ouragan, en effet, suivit son cours habituel. Eloignés du centre du tourbillon, nous n'en éprouvâmes point toute la violence, qui se fit sentir deux jours plus tard aux îles Lou-tchou. Le vent tourna lentement vers le nord-ouest et vers l'ouest, passa un moment au sud-ouest et finit par se fixer au sud-est. Ce fut alors que le temps parut s'embellir. Après une nuit de rafales et d'é-

clairs, la nature se réveilla comme épuisée. Un vague brouillard que la brise n'avait point la force de dissiper errait sur le sommet des vagues, dont les longues ondulations devaient se propager des lointains rivages des Philippines jusqu'au delà des îles Mariannes. Il fallut quelques jours pour que le ciel retrouvât sa sérénité et que la houle cessât de gonfler le sein de la mer. Enfin les flots s'aplanirent, les derniers nuages se dissipèrent, et une tiède brise du sud-est nous poussa lentement vers les îles Lou-tchou, que nous avions le dessein de visiter avant de nous rendre dans la baie de Manille.

On n'a point oublié que M. le contre-amiral Cécille, en quittant les îles Lou-tchou au mois de juillet 1846, y avait laissé, en qualité d'interprètes destinés à servir un jour aux communications du grand empire de France et du modeste royaume d'Oukinia, deux missionnaires français, M. Leturdu et M. Adnet. Les autorités de Choui, fort inquiètes de voir monseigneur Forcade ainsi remplacé, avaient adressé leurs doléances à la cour de Peking. L'amiral, sollicité par le vice-roi Ki-ing, avait promis qu'un des navires de la division irait bientôt mouiller devant Nafa et ramènerait à Macao les deux étrangers dont la présence causait de si vives alarmes au gouvernement oukinien. La perte de *la Gloire* et de *la Victorieuse* avait retardé l'exécution de cette promesse qu'il était de notre devoir d'accomplir. Le 25 août, à dix heures du matin, nous aperçûmes la terre. La côte se présentait sous la forme de deux petites îles basses, dont nous ne paraissions pas éloignés de plus de quatre ou cinq lieues. C'était une illusion due à l'extrême transparence de l'atmosphère, car ces deux îles n'étaient en réalité que les plateaux allongés qui dominent la pointe méridionale de la Grande-Oukinia, dont douze lieues au moins nous séparaient encore. Le calme qui survint nous empêcha de mieux

reconnaître la terre avant le coucher du soleil; mais, pendant la nuit, les courants nous entraînèrent rapidement vers le nord, et les premiers rayons de l'aube dessinèrent nettement les contours de l'île que nous n'avions fait qu'entrevoir la veille. Avec le jour s'éleva une faible brise de sud-est qui, enflant peu à peu nos voiles, nous fit bientôt glisser d'un sillage plus rapide sur une mer transparente et bleue comme le ciel qu'elle réfléchissait. Nous venions de passer non loin de débris épars de mâtures, triste ouvrage du dernier typhon, quand le matelot placé en vigie sur la vergue du petit hunier signala tout à coup une embarcation qui se dirigeait vers la corvette. Nous crûmes un instant que la fortune nous envoyait des naufragés à recueillir; mais cette frêle embarcation, rencontrée si loin de la côte, n'était qu'une pirogue des îles Lou-tchou, montée par trois pêcheurs oukiniens. A la brusque manœuvre qu'avait faite la corvette pour courir au-devant du canot inconnu qui semblait réclamer son assistance, les trois pagaies s'arrêtèrent à la fois, et la pirogue cessa de bondir sur les vagues, dont sa proue dispersait en volutes d'écume la cime presque imperceptible. Nous vîmes les pêcheurs se lever l'un après l'autre et contempler avec un air de doute et d'inquiétude *la Bayonnaise* alors immobile, sa noir carène, sa longue rangée de canons, son immense voilure. Ils parurent se consulter sur le parti qu'ils devaient prendre. Tous trois se rassirent enfin et recommencèrent à voguer vers la corvette; mais, à la façon dont ils maniaient leurs pagaies, il était facile de juger qu'ils n'étaient point complètement rassurés. Ils ne nous atteignirent qu'après avoir fait plus d'une pause. Des porte-haubans de misaine on leur jeta une amarre; ils la saisirent; nos voiles furent de nouveau orientées, et nous continuâmes notre route vers le port de Nafa. Ce fut en vain que nous invitâmes les pêcheurs

qui nous avaient ainsi accostés à monter à bord. Ils nous refusèrent obstinément ce dernier témoignage de confiance. Nous avions rencontré au début de notre campagne, non loin du port de Falmouth, à l'extrémité du comté de Cornouailles, un vénérable quaker qui vivait au milieu des oiseaux de son jardin comme Adam au milieu des premiers hôtes du paradis terrestre. A sa voix, rossignols et rouge-gorges, accouraient sans crainte, se posaient sur son épaule, ou, battant l'air de leurs petites ailes, venaient saisir une miette de pain jusque sur ses lèvres. Il eût fallu sans doute la patiente douceur de ce bon M. Fox pour apprivoiser nos fauvettes oukiniennes. Pour nous, l'expédient dont nous nous avisâmes fut loin d'avoir le succès que nous nous en étions promis. Pendant que le patron de la pirogue, vieux marin à barbe grise, dirigeait, tout en fumant sa pipe de bambou, sa fragile nacelle dans le sillage de la corvette, pendant que ses deux compagnons reposaient nonchalamment assis au fond du bateau, nous nous servîmes sournoisement de l'amarre qu'ils avaient acceptée pour attirer peu à peu la barque trop farouche le long du bord. Nous avions compté sans la prudence de son équipage. La corde qui traînait la pirogue après nous, au lieu d'être attachée aux bancs ou à la proue comme de coutume, était tenue à deux mains par un des pêcheurs. Dès que les méfiants insulaires s'aperçurent du projet qui menaçait leur indépendance, celui qui tenait la remorque ouvrit les mains, et en un instant la pirogue se trouva hors de nos atteintes. Nous n'avions qu'à mettre une de nos embarcations à la mer pour vaincre de gré ou de force des scrupules que nous avions peine à comprendre; nous aimâmes mieux respecter la faiblesse de ces pauvres gens jusque dans ses plus étranges caprices. Ne se voyant point poursuivis, ils se décidèrent à recourir à leurs pagaies, et il leur fut facile de nous rejoindre. Nous

ne nous exposâmes pas à les effaroucher une seconde fois; seulement, de la dunette, nous essayâmes d'entrer en communication avec eux. On jeta deux pains dans leur pirogue, on leur envoya du tabac, du vin, et, singulier trait de délicatesse de la part de ces malheureux insulaires qui ne semblaient posséder que leur barque pour tout trésor, ils versèrent le vin dans un tube de bambou et voulurent nous rendre la bouteille. Nous avions espéré que la langue anglaise, qui s'est répandue à la suite des baleiniers américains sur presque tous les points de l'Océanie, ne serait pas complétement inconnue aux pêcheurs des îles Loutchou; au premier essai que nous fîmes de notre anglo-chinois, les pêcheurs, désireux de nous épargner une peine inutile appuyèrent leur tête sur la paume de leur main, et nous firent comprendre par cette pantomime expressive que leur oreille était complétement fermée à tous nos beaux discours. Ils ne tardèrent point, du reste, à nous donner l'explication de leur conduite et de leurs singulières manœuvres en nous quittant sans cérémonie, dès que la corvette, dont la vitesse dépassait alors cinq milles à l'heure, eut conduit leur pirogue dans de meilleurs parages, sur un point où, rendus sans fatigue et sans efforts, ils se promettaient probablement une pêche plus heureuse.

La terre cependant grossissait à vue d'œil. Sur la droite, la grande Oukinia développait une longue chaîne de coteaux peu accidentés. Ses principaux sommets, grandis la veille par le mirage, ne se distinguaient plus des terrains élevés qui les entouraient. De l'autre côté du canal, les îles Amakerrima offraient, au contraire, un groupe de noirs îlots couverts de verdure, aux formes plus abruptes, aux cîmes mieux accusées. La côte occidentale, sur laquelle s'élève la ville de Nafa et débouche la rivière de Nafa-kiang, ne doit être approchée qu'avec précaution.

Un immense plateau de madrépores s'étend à plusieurs milles du rivage et s'élève si brusquement du fond de la mer, que la sonde ne peut avertir le navigateur du danger. C'est sur ce plateau que la corvette *l'Alcmène* faillit se perdre au mois de mai 1844, et que, quelques années plus tard, le brick *le Pacifique* vint s'échouer. De nombreux pêcheurs, dans l'eau jusqu'à mi-jambe ou jusqu'à la ceinture, s'occupent, dès que la marée est basse, d'exploiter ce vaste champ de coraux et d'y récolter d'abondants coquillages, quelquefois des huîtres perlières. Au moment où *la Bayonnaise*, poussée par la brise qui venait de fraîchir, s'avançait rapidement vers la côte, la pointe méridionale de la grande Oukinia s'élevait au-dessus de l'horizon, noire, basse, allongée, rongée par la vague et par l'air salin ; mais, au point où les derniers rochers plongeaient dans les flots, la mer présentait le plus singulier phénomène de mirage que nous eussions jamais remarqué : on voyait, au-dessus des ondes tremblantes que l'ardeur du soleil élevait à l'horizon, toute une population active, aux formes indécises, aux brunes silhouettes, dont on distinguait surtout les grands chapeaux coniques, et qui semblait marcher sur les eaux ou flotter dans les airs. Ces ombres chinoises n'étaient autre chose que les pêcheurs de coquilles qui exploitent le grand banc, et leur fantastique apparition au milieu d'un canal qui semblait libre de tout danger nous eût fort à propos indiqué la nécessité de contourner avec une extrême prudence la pointe à laquelle le capitaine Basil Hall donna le nom de Table-Hill, si l'excellente carte de M. Delaroche-Poncié ne nous eût déjà mis en garde contre ce plateau perfide, dont le jeune hydrographe avait relevé les contours avec son habituelle précision.

Il était trois heures du soir, le vent continuait de nous seconder, et nous avions l'espoir d'atteindre, avant le

coucher du soleil, la rade de Nafa, bassin profond et sûr auquel une ceinture de récifs, brisée en trois endroits, donne accès par le nord, par le sud et par l'ouest. Déjà les deux îles basses qui s'étendent en travers du canal, et qu'il faut dépasser pour se rendre devant le port d'Ounting, se dessinaient vaguement à l'horizon, quand la brise du sud-est cessa subitement de gonfler nos voiles. Nous avançâmes d'un ou deux milles encore, entraînés par le courant bien plus que par les bouffées de vent fugitives dont nous cherchions à profiter. Lorsque la brise, longtemps incertaine, se fut enfin fixée au nord-est, renonçant à tenter avant le lendemain l'entrée du port, nous laissâmes tomber l'ancre sur un lit de sable fin, par une profondeur de trente-trois brasses. Nous étions ainsi mouillés à quatre ou cinq milles de la côte; heureusement il nous restait près de trois heures de jour pour communiquer avec le port de Nafa, et nos voiles n'étaient pas encore serrées, qu'un de nos canots faisait déjà route vers la terre. A sept heures du soir, cette embarcation était de retour à bord de *la Bayonnaise*. Au moment d'entrer dans le port, l'officier qui la commandait avait rencontré une grande barque du pays dans laquelle, à la vue de notre pavillon, le père Leturdu s'était empressé de s'embarquer. Notre canot nous amenait ce jeune missionnaire. Tout ému de se retrouver au milieu de compatriotes, osant à peine croire à l'arrivée de ce navire français qu'il avait cessé d'attendre depuis qu'un vague récit, apporté jusqu'aux îles Lou-tchou par les jonques du Fo-kien, lui avait donné la nouvelle de la révolution de février, le père Leturdu fut quelque temps avant de nous apprendre pourquoi il était venu seul à bord de la corvette. Son compagnon, le père Adnet, avait succombé un mois auparavant à une affection de poitrine.

Abandonnés, depuis le mois de juillet 1846, dans une

île complétement isolée du mouvement commercial des mers de Chine, et que n'avait pas même visitée pendant ces deux années un seul navire baleinier, nos missionnaires avaient vu la police oukinienne surveiller avec anxiété leurs moindres démarches et resserrer insensiblement autour d'eux les mille entraves dont la présence de l'amiral Cécille les avait pour quelque temps délivrés. Un autre Européen, missionnaire protestant envoyé à Nafa par les sociétés religieuses de Londres, le docteur Bettelheim, partageait leur exil, et excitait au même degré que les prêtres français les ombrages des autorités d'Oukinia. Le docteur avait offert à nos missionnaires la paix de l'église. Bien qu'une grande réserve ne pût manquer de subsister entre des prêtres catholiques voués aux austérités du célibat et le ministre protestant entouré des joies de la famille, la communauté de mille griefs, la douleur de voir leurs pieux efforts échouer contre les précautions redoublées de la police, avaient fini par rapprocher ces interprètes inconciliables des paroles de l'Évangile. Les deux communions rivales avaient le même intérêt à défendre certains priviléges octroyés à nos missionnaires sur les sollicitations réitérées de M. l'amiral Cécille. De toutes les franchises dont se composait cette charte, respectée à contre-cœur par les mandarins d'Oukinia, la plus précieuse était, sans contredit, la faculté de circuler librement dans l'île ; car, ce droit abandonné, il fallait renoncer en même temps à tout espoir de prosélytisme. Plus d'une tentative hostile avait menacé un privilége tellement contraire aux lois du pays, qu'avant de l'accorder aux demandes de l'amiral, le premier ministre de Choui, Chang-ting-tchou, avait osé, à diverses reprises, « fatiguer les oreilles de son excellence et implorer avec larmes sa miséricorde. » Pendant dix-huit mois, la ligue européenne avait néanmoins triomphé ;

mais, à mesure que s'affaiblissait chez les mandarins le souvenir de la visite des bâtiments français, ils se montraient plus ardents à reconquérir le terrain qu'ils avaient cédé. Sur ces entrefaites, un malheur public affligea l'empire oukinien. Le roi, depuis longtemps malade, auquel le docteur Bettelheim, un peu médecin de son état, avait inutilement fait offrir ses services, mourut vers la fin de l'année 1847, et légua par sa mort le trône à un enfant. Ce fut un grand deuil pour les habitants des îles Lou-tchou. De Choui à Nafa, on ne parut plus occupé que des obsèques du souverain défunt. Le jour fixé pour les funérailles, le 17 octobre 1847, le docteur Bettelheim et nos missionnaires voulurent, comme de coutume, se rendre à la ville de Choui. Arrivés au pied de la colline sur laquelle cette ville est bâtie, ils trouvèrent des gens armés de bambous qui leur barrèrent le passage et voulurent les obliger à rebrousser chemin. Ils insistèrent, on les repoussa; ils réclamèrent avec plus d'énergie, on les maltraita. Les mandarins, qui attendaient à quelque distance l'issue d'une lutte à laquelle ils eussent craint de s'exposer, accoururent alors. Ils virent nos missionnaires renversés à terre, frappés de coups de bambou, saisis par les cheveux et traînés sur le pavé. Ils les jugèrent assez punis, arrêtèrent le bras des gardes prêt à redoubler, protégèrent le docteur Bettelheim qu'on poursuivait, et demandèrent humblement pardon aux hommes qu'ils venaient de faire ainsi maltraiter. C'était peu de chose pour des missionnaires que de pardonner et d'oublier ces sévices; mais il y avait dans l'énergie dont avaient fait preuve en cette occasion les autorités d'Oukinia un symptôme si évident de l'influence japonaise, que MM. Adnet et Leturdu sentirent le découragement pénétrer jusqu'au fond de leur cœur. Ils ne doutèrent point que le délégué du prince de Satsuma, ce

mystérieux proconsul qui résidait, disait-on, à Nafa, dont on ne leur avait jamais parlé qu'avec un sentiment de terreur et qu'ils avaient en vain cherché à entrevoir, ne dût assister aux obsèques du roi et n'eût exigé qu'on leur interdît de paraître à cette cérémonie. Si, pour soustraire aux regards des étrangers ce représentant d'une influence qui voulait demeurer occulte, on avait osé porter la main sur des hommes protégés par la double puissance de la France et de l'Angleterre, que ne ferait-on point pour obéir à la plus sévère de toutes les prescriptions du Xogoun ! Plutôt que de laisser l'Évangile germer sur cette terre entièrement dépendante du Japon, on n'hésiterait point à déporter, s'il le fallait, la moitié de la population aux îles Madjico-sima. Ainsi se trouvait expliquée l'étrange réponse de tous les habitants auxquels les missionnaires avaient pu, à la dérobée, annoncer la parole de Dieu : « Ce que vous dites est excellent, mais nous ne pouvons l'entendre ; il y a danger. » Nos missionnaires avaient donc été forcés de s'avouer qu'un plus long séjour aux îles Lou-tchou ne leur apprendrait point le moyen de lutter avec avantage contre la police la plus vigilante du monde, et de propager la religion chrétienne dans un pays où personne ne se soucie d'encourir pour une foi quelconque l'exil, la prison ou la bastonnade. A dater de ce jour, ils ne songèrent plus qu'à retourner en Chine, où de plus belles moissons pouvaient récompenser leur zèle. Souvent, assis sur la plage, ils interrogeaient avec un secret espoir les nombreux et lointains canaux qui pouvaient conduire un navire sur la rade ; d'autres fois, au milieu de la nuit, ils croyaient entendre gronder le canon : plus de doute, c'était le navire attendu ; mais le soleil, en se levant, n'éclairait qu'un horizon désert. Sortis à la hâte du couvent de bonzes qu'on leur avait assigné pour demeure, après l'avoir fait évacuer par les

prêtres bouddhistes, les missionnaires rentraient alors chez eux, tristement déçus, et pourtant toujours résignés.

M. Adnet malade depuis vingt mois d'une affection de poitrine, semblait s'affaiblir tous les jours. Sa respiration était courte, oppressée; sa voix, presque éteinte. Souvent les deux prêtres parlaient entre eux de la fin prochaine du moribond, comme d'une chose qui ne devait inspirer ni crainte ni regret. « Quelle joie dans le ciel, se disaient-ils, quand tous ces martyrs du Japon, saint François-Xavier à leur tête, viendront recevoir un nouveau soldat du Christ ! » M. Adnet s'éteignait insensiblement sans souffrir, ou du moins sans se plaindre. Il avait été obligé de renoncer à dire lui-même la messe, mais il l'entendait tous les matins. Enfin, le 1er juillet 1848, il rendit son âme à Dieu. Il n'était âgé que de trente-cinq ans. Son compagnon n'en avait que vingt-huit. Resté seul, le père Leturdu ferme les yeux et la bouche de son confrère, récite les prières des morts, et, minuit sonné, profitant d'un privilége accordé aux missionnaires, il offre le sacrifice de la messe en faveur de cette âme qui venait de prendre son vol vers le ciel. Pauvre jeune homme! bien que son cœur n'ait jamais voulu s'avouer l'amertume de ces cruels instants, on peut croire que le lendemain, lorsqu'en présence des mandarins de Choui et de Nafa, le corps du père Adnet eut été confié à la terre, il ne put s'empêcher de trouver bien vide la cellule commune et de songer à l'affreux isolement dans lequel le plongeait la mort de son unique ami, du seul être avec lequel il pût échanger ses pensées. Deux mois cependant s'écoulèrent avant que *la Bayonnaise* apparût et vînt jeter l'ancre sur la rade de Nafa.

Nous étions encore émus du récit du père Leturdu et indignés des mauvais traitements qu'il avait subis, quand un bateau chargé de mandarins, de *kouannins*, si l'on

veut adopter l'expression oukinienne, arriva le long du bord. Cet empressement témoignait déjà de l'inquiétude qu'éprouvaient les autorités des Lou-tchou. Lorsqu'après le guet-apens du 17 octobre les mandarins s'étaient humiliés devant nos missionnaires, la réponse de M. Bettelheim les avait remplis d'alarme et d'effroi : « Nous vous pardonnons, avait dit le docteur; mais *le royaume* ne vous pardonnera pas. » MM. Leturdu et Adnet n'étaient point, en effet, des missionnaires ordinaires; ils avaient été conduits à Nafa par une frégate française, et laissés dans l'île du consentement des mandarins : on les avait acceptés comme des agens officiels, on s'était engagé à les traiter avec plus d'égards qu'on n'en avait témoigné à monseigneur Forcade, et, loin de remplir ces promesses, on avait failli, pour les empêcher d'user d'un droit jusqu'alors reconnu, les faire périr sous les coups des agens de police. Il y avait, sans aucun doute, dans ce concours de circonstances, des motifs plus que suffisants pour exiger une réparation ou pour apprendre par quelque mesure sévère à ce peuple, qui semblait cacher une finesse cauteleuse sous sa feinte douceur, le respect des engagements pris envers la France. Malheureusement les intérêts de la religion se trouvaient ici mêlés avec ceux de la politique, et, si nous nous sentions disposés à venger toute atteinte portée à la considération de notre pays, nous n'eussions pas voulu lever un doigt dans la querelle du Seigneur. Monseigneur Forcade avait noblement répondu aux mandarins qui le suppliaient, au mois de juin 1846, de ne point dénoncer à l'amiral les petites vexations dont il avait été victime : « Un prêtre français ne se venge jamais. » Tel était l'esprit général des missions de la Chine et telles étaient aussi les dispositions du père Leturdu. Il fut donc convenu entre nous que, sans user de notre droit de représailles, sans même demander la punition des satellites qui avaient

maltraité les missionnaires, nous bornerions notre vengeance à inquiéter, par une extrême froideur et un brusque départ, les autorités, qui n'avaient fait probablement qu'obéir à cette pression morale du Japon, contre laquelle leurs habitudes d'asservissement ne leur avaient point permis de protester.

Notre programme politique ainsi arrêté avec le père Leturdu, parfaitement en état de nous servir d'interprète, nous donnâmes l'ordre de faire descendre les mandarins qui venaient d'arriver dans la batterie et de les introduire dans la salle de conseil. Conduits par un timonier jusqu'à la chambre du commandant, les kouannins soulevèrent humblement la portière qui masquait l'entrée de cette chambre, séparée du reste de la batterie par une simple natte, et décorée de sabres et de fusils comme une salle d'armes. S'inclinant alors jusqu'à terre, prêts à frapper du front les durs bordages de chêne, ils attendirent, dans une attitude respectueuse et craintive, qu'on les fît asseoir. Ils étaient envoyés par le maire de Nafa, dont ils s'empressèrent de présenter la carte de visite, petit volume de papier rouge sur lequel se trouvaient tracés ces caractères chinois : « Le maire de Nafa au commandant de la frégate française, salut ! » En leur qualité d'ambassadeurs, les mandarins portaient ce jour-là un chapeau de soie jaune, haut de cinq ou six pouces, cylindrique et sans bords. Leurs cheveux étaient relevés sur le sommet de la tête comme ceux des femmes chinoises et retenus par une grosse aiguille d'argent. Une longue robe en fil de bananier, croisée sur la poitrine, les enveloppait des pieds à la tête et laissait à peine apercevoir leurs bas de percale, d'une blancheur éclatante. Leurs sandales de rotin avaient été, conformément à l'étiquette, déposées à la porte. Ces sandales ne se composent que d'une simple semelle surmontée d'une bride que l'on introduit entre l'orteil et le

premier doigt du pied. C'est une chaussure à la fois commode et très-économique, que nos missionnaires s'étaient empressés d'adopter.

Ce premier échantillon du peuple oukinien nous prévint en sa faveur. Nous avions assurément devant nous des physionomies plus ouvertes et plus honnêtes que celles que nous avions l'habitude de rencontrer sur les côtes du Céleste Empire. Évidemment les Oukiniens ne sont pas de descendance chinoise. Ce n'est pas seulement à leur teint plus brun, à leur face moins aplatie, à leurs pommettes moins saillantes qu'on peut reconnaître en eux un autre sang que celui des Chinois. Il est un trait propre aux fils de Han qui ne s'efface, même chez les métis, qu'après bien des générations : c'est cette conformation si étrange des paupières, qu'on croirait attirées vers le sommet de la tête par un nerf placé tout exprès pour les tenir en bride. Les Oukiniens ont au contraire de grands et beaux yeux noirs à fleur de tête, des paupières parfaitement horizontales, mais demi-fermées, ce qui, joint à la convexité et à la proéminence de la cornée, leur donne une apparence de myopie.

Quand les envoyés du maire de Nafa se furent assis sur le bord de leurs chaises, repliés sur eux-mêmes et semblant se faire petits comme le pauvre de La Bruyère, nous leur fîmes connaître nos intentions. Nous descendrions le lendemain à terre pour visiter l'île, et nous entendions ne pas être suivis. Nous désirions en outre renouveler nos provisions déjà épuisées, nous procurer quelques bœufs vivants pour l'équipage, des légumes, des fruits, des volailles pour les officiers et pour les malades. L'humilité de ces pauvres kouannins eût désarmé le courroux d'un Tamerlan. Il fallait les voir convertir leurs dix doigts en *souan-pan*, supputer avec une anxiété visible nos demandes, et les recommander mutuellement à leur mémoire.

Il y eut un moment toutefois où une velléité de protestation parut près d'éclore sur leurs lèvres : ce fut quand nous ajoutâmes, de notre air le plus impitoyable et le plus résolu, que nous ne recevrions aucun objet sans le payer, et qu'il fallait, bien que ce fût contraire aux *cérémonies*, qu'ils souscrivissent encore sur ce point à notre volonté. Enfin, décidés à pousser notre vengeance jusqu'au bout, nous les renvoyâmes sans leur offrir la moindre tasse de thé ou le moindre verre de *saki* français. Dieu sait ce qu'il nous en coûta pour nous montrer aussi rébarbatifs! mais nous avions des griefs très-réels à redresser, et nous appelâmes à nous tout notre courage pour que le cœur ne nous faillît point dans l'accomplissement de cette pénible mission.

Les kouannins de Lou-tchou avaient à peine quitté *la Bayonnaise*, que le timonier qui les avait introduits se présenta de nouveau chez le commandant. Ses regards effarés annonçaient assez qu'il apportait quelque étrange message. « Une embarcation, dit-il, vient d'arriver près de la corvette, et les hommes qui la montent, au lieu de se présenter à l'échelle, ont relevé leurs avirons et crient à tue-tête : Vive la France! Que faut-il leur répondre? — Il faut leur dire de venir à bord de la corvette, où l'on est tout disposé à reconnaître convenablement leur courtoisie. » Quelques minutes après ce dialogue, un homme, jeune encore, coiffé d'une casquette dont l'immense visière pouvait défier tous les rayons du soleil des tropiques, mais qui n'avait rien d'oriental dans son costume ni dans sa physionomie, occupait l'un des siéges que venaient de laisser vacants les ambassadeurs du maire de Nafa. Ce nouveau personnage était le docteur Bettelheim, qui, dans l'incertitude où l'avaient jeté les dernières nouvelles arrivées du Fokien, avait cru devoir s'assurer à bord du navire français un accueil favorable, en ne prenant parti

ni pour le roi ni pour la ligue, et n'avait voulu annoncer sa présence le long du bord que par ce cri toujours national, dont aucun des marins de *la Bayonnaise* ne pouvait prendre ombrage : Vive la France !

En montant à notre bord, le docteur dut s'applaudir du tact dont il avait fait preuve, s'il lui vint à la pensée d'attribuer à sa manifestation politique l'accueil qui lui fut fait par les officiers de la corvette. Nous étions tous heureux en effet de trouver une pareille occasion de témoigner de notre tolérance religieuse, de pouvoir prouver aux plus malveillants que, dans la protection accordée par la France aux chrétiens chinois, il n'entrait, Dieu merci, aucune idée étroite, aucun esprit de secte, aucun des vieux préjugés du moyen-âge. Nous avions d'ailleurs à reconnaître envers un ministre protestant la conduite généreuse et les bons procédés de plus d'un capitaine anglais ou américain envers nos missionnaires. Vis-à-vis de M. Bettelheim, en particulier, nous devions nous montrer touchés de l'intérêt sympathique qu'il avait témoigné à M. Leturdu après la mort de son confrère.

Le père Leturdu et M. Bettelheim passèrent la nuit à bord de la corvette. Le père Leturdu ne dormit guère. Nous lui avions annoncé notre intention de partir dès le lendemain pour Manille, et il se sentait tout ému de quitter si brusquement cette île, dans laquelle il avait apporté, deux ans auparavant, de si chères espérances. A quatre heures du matin, nous étions éveillés et prêts à descendre à terre ; mais c'était un dimanche, et le père Leturdu nous demanda la permission de célébrer la messe en présence de l'équipage. Nous y consentîmes de grand cœur. Les matelots se réunirent dans la batterie, et le jeune missionnaire offrit pour eux ses prières au ciel. Bien que nous fussions tous plus ou moins des enfants de ce siècle sceptique, et que nous eussions probablement

moins redouté, s'il eût fallu choisir, de passer pour des *libertins* (on sait la valeur de ce mot dans la bouche d'Orgon) que pour des hypocrites, nous ne pûmes nous empêcher d'être vivement impressionnés par la vue de ce jeune homme, qui, vêtu d'une grande soutane blanche, plus semblable à une ombre qu'à un être vivant, les traits illuminés par la foi qui faisait sa force, priait avec tant de ferveur pour ces rudes marins, dont les formes athlétiques présentaient un pénible contraste avec la physionomie si délicate, avec l'apparence si frêle du missionnaire amaigri par la souffrance et par les austérités.

Dès que la messe eut été célébrée, les officiers que le service ne retenait point à bord se partagèrent entre trois embarcations, et nous fîmes route de conserve vers le village de Toumaï. C'est là, non loin de Nafa et à deux milles environ de la ville de Choui, qu'habitaient les missionnaires français. Nous passâmes entre les bancs qui protégent la rade intérieure de Nafa-kiang, et, suivant un canal bordé par deux longues jetées, nous débarquâmes sur le quai de Toumaï. La première fois que le père Forcade posa le pied sur la terre des Lou-tchou, à l'endroit même où nous venions d'aborder, il remarqua une croix gravée sur la pierre. Cette croix était-elle l'hommage pieux d'un des anciens chrétiens du Japon, ou fut-elle placée là par l'ordre du gouvernement japonais, qui voulait obliger ainsi les insulaires ou les étrangers à ne point pénétrer dans l'île sans avoir foulé aux pieds cet emblême d'une religion persécutée? C'est ce que nos missionnaires essayèrent vainement de découvrir. Notre première pensée en débarquant fut de prier M. Leturdu de nous conduire au tombeau de M. Adnet. Au milieu d'un bosquet de pins et de lauriers repose le pauvre ouvrier apostolique. Les Oukiniens ont permis que la croix s'élevât sur sa tombe. A côté de lui se trouve inhumé le second chirurgien de la

corvette *la Victorieuse*, qui mourut en 1846 sur la rade de Nafa-kiang. Je ne saurais dire avec quelle émotion nous contemplâmes ces deux sépultures que ne visiteront jamais les parents, les amis de ces deux jeunes gens dont la destinée fut de terminer leur vie à cinq mille lieues de la France. Ces deux tombes sont semblables à celles des Oukiniens. Ce ne sont pas, comme les tombeaux chinois, des tertres gazonnés affectant la forme d'un fer à cheval ; ce sont des parallélipipèdes en maçonnerie, légèrement inclinés pour faciliter l'écoulement des eaux. Après cette triste visite, nous entrâmes dans le couvent de bonzes qui avait été assigné pour logement à nos missionnaires. Ce couvent se composait d'un simple corps de logis comprenant deux chambres et une cuisine. Il est impossible d'imaginer rien de plus frais et de plus gracieux que ces étroites cellules dans lesquelles d'épaisses nattes en paille de riz, aussi moelleuses sous les pieds qu'un tapis de Turquie, tenaient lieu de parquet et de lit de repos. Le père Leturdu avait donné tous ses soins à l'arrangement de son presbytère. Nous fûmes charmés du bon goût qui en avait groupé les rares ornements. Nous admirâmes l'exquise propreté qui l'embellissait, luxe aimable de l'homme simple qu'on voudrait retrouver dans tout ce qui entoure les représentants de la Divinité sur la terre, délicate recherche qui s'alliait si bien avec les pensées pures, avec la calme existence qu'avaient abritées pendant plus de deux ans ces modestes lambris.

Nous pressions cependant le père Leturdu de s'occuper de ses préparatifs de départ, et nous ne voulûmes point sortir de la bonzerie, qu'il ne les eût terminés. Il était près de neuf heures, quand nous nous acheminâmes vers la ville de Choui. Les habitants de Toumaï s'étaient rangés sur notre passage, afin de jouir d'un spectacle encore nouveau pour eux. Accroupis sur des nattes, ils nous sui-

vaient de leurs grands yeux avec une curiosité respectueusement craintive. Il y avait là des vieillards, des enfants, des hommes de tous les âges ; mais on ne voyait aucune femme. Les nobles (*samouraïs*) se distinguaient à l'aiguille d'argent qui traversait leurs cheveux des plébéiens (*hiacouchos*), qui ne portent qu'une aiguille de cuivre. En contournant le bord de la mer, tout ombragé de beaux arbres, nous nous trouvâmes bientôt sur la grande route de Choui. Nous n'avions point encore rencontré, depuis que nous avions quitté la France, de chemin d'un aspect aussi imposant. Sur les points où cette large avenue cesse d'être pavée de grandes dalles volcaniques, le sol battu et macadamisé n'en présente pas une surface moins ferme. Il n'existe rien en Chine, le pays des petits sentiers, qui soit comparable à cette voie romaine. On en fait remonter l'existence aux temps les plus prospères des îles Lou-tchou, et, en vérité, cette chaussée fastueuse paraît presqu'un luxe inutile dans un pays où il n'existe d'autres véhicules que des palanquins portés à bras d'homme. Malheureusement, les pentes de la colline ne sont pas si bien adoucies que l'on puisse arriver sans fatigue à la capitale, surtout quand le soleil du mois d'août assiége de ses feux presque verticaux le piéton imprudent qui ose le braver en plein midi. L'aspect des riants coteaux, des fertiles campagnes qui nous entouraient, ranimait cependant notre courage et nous faisait oublier notre lassitude.

Quel ravissant paysage ! quel pays doucement ondulé ! quelle fraîcheur sous ces bouquets d'arbres jetés au milieu des vertes cultures! Au sommet des collines s'étendent, comme la crinière d'un casque, les plantations de pins et de mélèzes ; dans les vallées étagées en terrasses, on cultive le riz et le taro. Les terres plus hautes et plus sèches sont plantées de cannes à sucre et de patates

douces. La grande Oukinia est située entre le 26e et le 27e degré de latitude nord. Aussi la nature y a-t-elle rassemblé, comme à Ténériffe, les produits des climats tempérés et ceux des régions intertropicales. Le cocotier, qui ne croît guère au-delà du 20e degré, n'y balance point sur la plage son tronc élancé et son vert panache ; mais les autres membres de la famille des palmiers, le latanier, l'aréquier, le pandanus, tous ces arbres qui ne peuvent vivre que des rayons du soleil, apparaissent à chaque pas au milieu des conifères habitués à braver les frimas du nord. Enfin, après avoir gravi la dernière côte, nous entrâmes dans la ville, en passant sous trois arcs de triomphe, érigés vers le milieu du XVe siècle à la gloire des trois rois qui gouvernaient jadis la grande Oukinia. Le souverain de Choui, le glorieux Chang-pa-tsé, réunit alors à la couronne les états des deux autres princes, les royaumes de Fou-kou-tzan et de Nan-tzan. Ce fut la grande ère des îles Lou-tchou, le temps où les jonques oukiniennes faisaient un commerce considérable avec la Chine, le Japon et la presqu'île malaise. Les monuments de Choui datent tous de cette époque de prospérité : ils lui doivent ce cachet de solidité et de grandeur, si étranger d'ordinaire aux édifices élevés par la race mongole.

Une solitude absolue régnait dans la ville. Nous parcourions des rues larges, droites, mais que n'animaient point ces longues rangées de boutiques, ces échoppes en plein vent qui remplissent de bruit et d'activité les rues de Canton. Les maisons, bâties presque toutes au fond d'une cour, étaient entièrement dérobées à la vue par une enceinte de murailles grisâtres. Les habitants semblaient avoir évacué cette cité, qu'allaient souiller les pas des étrangers. Si parfois notre arrivée surprenait, au détour d'une rue, des hommes du peuple retournant à leurs travaux leur petite cantine portative à la main, nous

les voyions se détourner et s'enfuir, comme s'ils avaient rencontré sur leur passage quelque bête malfaisante ou venimeuse. Nous avions demandé à ne pas être suivis par la police, espérant que notre promenade en deviendrait plus libre et plus intéressante; mais le bambou des kouannins, invisible pour nous, n'en planait pas moins sur les épaules de ces pauvres gens, et expliquait à merveille cette soudaine horreur que notre aspect débonnaire n'était certes point fait pour inspirer.

Après avoir erré quelque temps dans ces quartiers déserts, nous vînmes nous asseoir à l'ombre d'un immense figuier des banyans, sous les murs du palais où s'était enfermé pour ce jour néfaste le jeune et tremblant monarque des Lou-tchou. Ce palais, qui a plus d'un mille de tour, est une véritable citadelle. Il faut avoir vu les murs pélasgiques qui en forment la première enceinte pour se faire une idée de la précision avec laquelle les Oukiniens ont pu assembler, sans l'aide d'aucun ciment, ces énormes blocs de lave unis par leurs arêtes comme les pierres de la plus fine mosaïque. On pourrait comparer ces murailles imposantes à celles de Mycène, à ces monuments de l'architecture grecque qui suivirent les constructions cyclopéennes de Tyrinthe et précédèrent les assises rectangulaires de la Messène d'Épaminondas.

Quant au palais même, on n'en pouvait guère apercevoir que les toits. Le silence morne qui attristait la ville régnait également au sein de la résidence ; aucun bruit, aucun signe extérieur n'y trahissait l'existence d'êtres animés. Seulement, de demi-heure en demi-heure, des mains invisibles élevaient ou abaissaient une petite flamme blanche qui, du haut d'un mât de pavillon planté sur les murailles, annonçait aux habitants de Choui le progrès monotone de la journée. Le temps qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil est partagé par les

Oukiniens en six grandes divisions. La durée de ces longues heures varie suivant les saisons différentes de l'année. Cette inégalité est moins sensible dans le voisinage des tropiques qu'elle ne le serait sous une latitude plus élevée. Elle suffit cependant pour empêcher à jamais la construction d'une horloge oukinienne, à moins qu'on n'y fasse entrer une complication de rouages destinée à tenir compte du mouvement du soleil. Pendant que le père Leturdu nous donnait ces détails, nous savourions l'ombre et le repos que nous avions achetés par une si pénible course. Le bois à l'entrée duquel nous étions assis descendait sur le flanc de la colline que couronne comme une acropole le palais du roi, et allait se perdre au milieu des nombreux détours de la vallée. Notre long séjour aux îles Mariannes nous avait insensiblement dégoûtés de la végétation des tropiques : cette végétation fougueuse ne nous semblait plus belle que lorsqu'elle avait été châtiée par le fer et par le feu ; mais un bois comme celui qui se déployait sous nos yeux pouvait raviver nos sensations et ranimer notre enthousiasme pour les beautés de la nature. C'était un bois sombre, majestueux, fait pour le recueillement et la méditation, où le pin mêlait ses rameaux éplorés aux grandes ombres du figuiers de banyans, où, au lieu des lourdes vapeurs des forêts tropicales, on sentait courir un air pur, tout empreint des suaves senteurs que la brise apportait de la montagne. Ce fut en nous avançant sous ces voûtes, dont une verdure éternelle interdit l'accès aux rayons du soleil, que nous atteignîmes la grande pagode de l'île, le temple où les bonzes allument devant l'autel de Chaka, — le Bouddha des Thibétains, le Fo des Chinois, — les bâtonnets apportés de Lhassa ou de Pe-king.

Les Oukiniens ne témoignent point pour leurs temples plus de respect que n'en montrent les Chinois. C'est dans

une *bonzerie* qu'avaient été logés nos missionnaires; c'est dans un semblable édifice que résidait le docteur Bettelheim et que s'établissent d'ordinaire les ambassdeurs étrangers. Nous n'avions donc point à craindre, en visitant cette chapelle bouddhique, de blesser un sentiment religieux que nous eussions cru de notre devoir de respecter. Les bonzes avaient suivi l'exemple des habitants de Choui. Leur couvent était entièrement désert. Nous pûmes, sans que personne vînt nous troubler dans nos observations, étudier l'intérieur des cellules, admirer la charpente bizarrement sculptée du temple, pénétrer enfin jusque dans le sanctuaire. Et cependant, faut-il l'avouer? en posant le pied sur les marches de l'autel, en portant une main hardie sur ces vases sacrés que les bonzes eux-mêmes ne craignent point d'employer aux usages les plus vulgaires, nous nous sentions presque confus d'une pareille profanation. C'est que rien ne ressemble plus à un autel catholique que cette table dressée au fond de la pagode pour recevoir les sacrifices offerts à la Divinité. Là, devant l'image de Bouddha entouré de ses disciples, vous retrouverez les vases de fleurs, les candélabres, le tabernacle même, qui décorent les autels de la madone; vous aspirerez le parfum de l'encens, vous entendrez à certaines heures du jour l'écho de la cloche lointaine.

Che paja al giorno pianger che si muore.

La pagode de Choui est desservie par des bonzes qui ont fait vœu de chasteté, ne vivent que de racines, ont la tête rasée, et dont la règle a plus d'un rapport avec celle des communautés monastiques. Ces religieux ne jouissent d'aucune influence politique. Leur ignorance, leurs dehors abjects, leurs habitudes de mendicité semblent même les avoir privés de la considération qu'en

tout autre pays le peuple accorde aux hommes qui se vouent à la retraite et à la prière. Les cérémonies bouddhiques n'ont rien non plus qui attire le peuple oukinien. Le seul culte qui possède ses sympathies, c'est le culte des ancêtres. Chaque famille conserve précieusement une tablette sur laquelle se trouvent gravés les noms des parents morts. Souvent les âmes envolées sont attirées vers cette terre par les offrandes et les sacrifices ; elles se reposent alors sur ces tablettes écrites de la main des bonzes et tenues en plus grande vénération que les idoles groupées par un culte superstitieux autour de la grande image de Bouddha. La religion des *samouraïs* n'est point la même que celle des *hiacouchos*. En leur qualité de nobles, les *samouraïs* se piquent d'imiter les esprits forts de Pe-king. La philosophie de Confucius sert, aux Lou-tchou comme en Chine, de base à un vague déisme qui suffit aux instincts religieux de la classe supérieure. Les *samouraïs* ne refusent point cependant un culte extérieur aux dieux immortels, aux *fotoques*. Les *hiacouchos* honorent à la fois les *fotoques* et les *kamis*. Ces dernières divinités occupent les degrés inférieurs de l'olympe : ce ne sont, à proprement parler, que des demi-dieux, des saints, des esprits. Les empereurs du Japon, les rois des Lou-tchou deviennent presque tous des *kamis*. Le peuple ne les invoque qu'en tremblant et ne leur offre de sacrifices qu'afin de détourner leur colère. La seule faveur qu'il implore de ces puissances malfaisantes, c'est qu'une fois descendues dans la tombe, elles ne cherchent plus à lui nuire. On comprendra facilement l'origine de ce culte peu honorable pour les souverains oukiniens, quand on connaîtra le régime féodal et despotique sous lequel gémissent les pauvres insulaires des Lou-tchou. Il n'est pas une des actions de leur vie qui ne soit réglée par la police. Cet œil mystérieux et caché qui surveille toutes leurs dé-

marches, qu'ils croient voir à chaque instant reluire et briller dans l'ombre, les tient dans une perpétuelle anxiété. Les jouissances de la propriété n'existent point pour eux. La terre appartient au roi, qui en distribue les produits aux *samouraïs* et aux *kouannins*. Les *hiacouchos* ne peuvent se procurer qu'en de rares occasions le riz qu'ils ont cultivé, la viande des bestiaux qu'ils font paître. Bien que ce riz et cette viande ne coûtent pas à Choui ou à Nafa plus de 15 sapecs la livre (environ 5 centimes de notre monnaie), le peuple n'en est pas moins obligé, par sa pauvreté, de vivre de patates et de taro pendant la majeure partie de l'année. Il ne connaît ses maîtres que par les travaux qu'ils lui imposent et la crainte qu'ils lui inspirent. Il n'est donc point surprenant qu'après les avoir placés dans le ciel, il leur ait rendu ces hommages que les Grecs n'accordaient autrefois qu'aux divinités infernales.

Après avoir entendu avec un vif intérêt le jeune missionnaire nous expliquer sur les marches mêmes de l'autel bouddhique ces mystères de la théodicée oukinienne, nous sortîmes de la pagode par un large portique que gardent deux affreux géants de pierre aux farouches regards, à la bouche grimaçante, deux véritables cerbères à face humaine. Nous descendîmes les degrés du grand escalier, que ne foulent d'ordinaire que les pas du cortége royal, et, tournant sur la gauche, nous traversâmes le marché désert de Choui pour atteindre les bords d'un lac enchanteur qui baigne de ses eaux calmes et profondes le pied des murs du palais. Le temps marchait cependant; décidés à quitter la rade de Nafa le soir même, nous nous hâtâmes de regagner, non plus par la grande route, mais par un chemin ombreux, à travers la campagne, entre deux haies d'hibiscus et de bambou, notre village de Toumaï. Un déjeuner nous attendait dans la

cellule à demi démeublée déjà du père Leturdu. L'artiste oukinien qui en avait fait les apprêts eût mérité d'être envoyé à Pe-king pour réformer les affreux procédés de la cuisine chinoise. Le brahmanisme a été réformé par Bouddha; le bouddhisme l'a été à son tour par Tsong-kaba; dans cet immobile Orient, les religions ont pu s'amender : pourquoi la cuisine seule serait-elle immuable? Il est certain que la sauce japonaise, le *soy* aimé des créoles et des Anglais, nous parut un merveilleux assaisonnement pour les mets simples et délicats qui nous furent offerts : — d'excellent poisson cuit à l'eau, du riz gonflé à la vapeur, le plus blanc, le plus savoureux que nous ayons vu de Batavia à Shang-haï, des poulets au piment, et d'autres plats peut-être dont le souvenir m'échappe.

Pendant qu'assis à cette table hospitalière, nous commençions à oublier nos fatigues, un grand bruit de gong arriva jusqu'à nos oreilles. Nous avions fait, en revenant de Choui, la rencontre d'un immense cortége que précédaient deux grandes bannières jaunes chargées de caractères noirs. Nous avions pensé que c'était la dépouille mortelle de quelque *kouannin* qui s'acheminait vers sa dernière demeure. Nous étions dans l'erreur : cette troupe nombreuse, ces bannières, ces gongs accompagnaient le maire de Choui, la seconde autorité de l'île, qui se rendait à Toumaï pour nous présenter ses hommages. On se rappelle que nous avions formé le projet de quitter l'île brusquement, sans voir d'autres mandarins que ceux que nous avions reçus à bord. L'apparition inattendue de la corvette, l'enlèvement silencieux du missionnaire laissé dans l'île par l'amiral Cécille, eussent jeté les autorités d'Oukinia dans une perplexité dont nous voulions faire l'unique châtiment de leur manque de foi et de leur perfidie; mais, surpris à table par le maire de Choui, — par le

Choui-kouan, — dont les agens, je serais tenté de le croire, ne nous avaient pas un instant perdus de vue, nous nous résignâmes sans trop de regret à la curieuse conférence que nous avions d'abord voulu éviter. Le nombreux cortége des kouannins subalternes s'était rangé dans le jardin qui s'étendait devant la maison habitée par le père Leturdu. Au fond de ce jardin s'élevait, sur un tertre rustique, un petit kiosque où les bonzes dépossédés par nos missionnaires allaient jadis adorer leurs *fotoques*. C'est là que le *Choui-kouan* s'était assis pour nous attendre, et que nous nous empressâmes de le rejoindre. Le maire de Choui semblait très-âgé : sa longue barbe blanche, sa physionomie douce et bienveillante, son aspect vénérable auraient suffi pour amollir nos cœurs, quand bien même nous eussions nourri de plus sinistres desseins contre le *vil royaume* d'Oukinia. Nous nous assîmes cependant en face de lui avec toutes les apparences de la plus extrême froideur, et nous gardâmes tous un profond silence. Puisque le maire de Choui nous avait honorés de sa visite, c'était à lui de nous en apprendre les motifs. Cette entrée en matière paraissait embarrasser terriblement le plénipotentiaire oukinien. Il tournait souvent la tête vers les mandarins qui se tenaient debout derrière son fauteuil, et son regard inquiet semblait leur demander assistance ; mais l'indécision des mandarins n'était pas moindre que la sienne. Depuis quelques minutes, ils se parlaient à l'oreille avec une anxiété visible. C'était assurément le plus singulier spectacle qu'on pût voir que celui de tant de conseillers, graves et solennels dans leur robe traînante, l'éventail à la main, occupés à débattre d'un air affairé la question d'intérêt public qu'ils avaient à traiter avec nous. Enfin un des kouannins qui, suivant l'étiquette oukinienne, devait servir d'intermédiaire entre le maire de Choui et notre interprète, le *speaker* de ce curieux cé-

nacle, s'accroupit près du père Leturdu, et murmura d'une voix mystérieuse quelques paroles qui nous furent ainsi traduites : « Le maire de Choui vous salue. » Après cet heureux début, les figures des mandarins s'épanouirent, et leur éloquence en devint plus facile. Nous apprîmes successivement que le maire de Choui espérait que nous n'avions fait aucune rencontre désagréable sur notre route, que les vents nous avaient été favorables et le ciel propice, que notre santé n'avait point souffert d'un si long voyage, et une foule d'autres choses aussi gracieuses et aussi intéressantes. L'heure nous pressait; nous résolûmes à notre tour d'échapper à ces ambages et d'entrer dans le vif de la question. Nous parlâmes, puisqu'on nous y obligeait par cette visite intempestive, des mauvais traitements essuyés par nos missionnaires, et nous adressâmes aux mandarins oukiniens les reproches que méritait la sourde persécution qu'ils n'avaient cessé d'exercer sans aucun motif contre des hommes honorables, paisibles, que l'amiral français leur avait recommandés comme ses amis, persécution qui avait enfin abouti à un acte d'hostilité ouverte, à une brutalité injustifiable. Le pauvre maire de Choui se tourna de nouveau vers les conseillers qui l'avaient une première fois tiré d'embarras. Que faut-il répondre ? se demandaient-ils entre eux, sans se mettre en peine, dans leur trouble, de nous dissimuler cette étrange délibération. Après une longue pause, qui parut employée à examiner la question sous toutes ses faces, l'orateur oukinien approcha enfin son oreille de la bouche du *Choui-kouan*. Voici la réponse qu'il sembla recueillir et qu'il se chargea de nous transmettre : « Ce qui s'était passé n'était qu'un malentendu, un funeste malentendu, le fait de gens grossiers, trop infimes pour qu'on s'occupât de leurs personnes ou de leurs actes. Le roi et le premier ministre, le *souri-kouan*, en avaient eu le cœur

navré; mais ils espéraient que le *grand empire* voudrait bien considérer la misère et l'impuissance du *vil royaume*, avoir pitié des *petits* et abaisser jusqu'à eux sa miséricorde.

Ces excuses pouvaient à la rigueur être accueillies comme une satisfaction suffisante ; elles ne nous permettaient point de nous asseoir à la table du *Choui-kouan* et d'accepter le banquet qu'il voulait nous offrir pour consacrer l'oubli du passé en scellant notre réconciliation. Rien ne nous retenait plus dans les îles Lou-tchou : nous quittâmes donc le *Choui-kouan*. Pressés d'échapper au regard triste et résigné du pauvre mandarin, nous activâmes le déménagement du père Leturdu et le priâmes de hâter son départ. Vers cinq heures du soir, nous avions rallié la corvette; en moins d'un quart d'heure, l'ancre était haute et les voiles déployées. Des bateaux chargés de bœufs nous avaient suivis. Nous les renvoyâmes fièrement; mais, en dépit de ses protestations, nous obligeâmes d'abord le mandarin qui commandait cette flottille à recevoir 27 piastres espagnoles pour prix des provisions qui, dès le matin, avaient été apportées à bord de *la Bayonnaise*. Cette somme s'élevait à quatre fois la valeur des vivres qu'on nous avait fournis, valeur estimée par le père Leturdu d'après le taux courant des marchés de Choui et de Nafa.

La brise de nord-est qui s'était élevée pendant que nous visitions la capitale des Lou-tchou avait rapidement fraîchi. La corvette, qu'emportait sa large voilure, en ce moment gonflée comme l'outre d'Éole, eut bientôt laissé derrière elle la dernière pointe de la grande Oukinia. Peu à peu les sommets de l'île s'abaissèrent; une forme vague, indécise, occupa quelque temps encore l'horizon; mais ces contours brumeux ne tardèrent point eux-mêmes à s'effacer, et les îles Lou-tchou disparurent pour toujours à nos regards.

Cette journée passée sur le territoire oukinien fut un des plus intéressants épisodes de notre campagne. La charmante description du capitaine Basil Hall, qui, sur le brik *la Lyra*, avait accompagné, en 1816, la frégate *l'Alceste* et l'ambassadeur lord Amherst dans le golfe de Peking, la relation des naufragés de *l'Indian-Oak*, sauvés et recueillis par les habitants de Nafa, nous avaient inspiré depuis longtemps le désir de connaître ce peuple pacifique, dont les voyageurs vantaient à l'envie les mœurs hospitalières et les habitudes patriarcales. C'était un des débris de l'âge d'or, une épave de la vie primitive qui semblait avoir surnagé au milieu de notre siècle de fer. L'empereur, à Sainte-Hélène, où Basil Hall fut admis à lui présenter ses hommages, avait écouté avec intérêt le récit du capitaine de *la Lyra*. L'Europe entière l'avait lu avec avidité. Le désintéressement, la bonté, la félicité des Oukiniens étaient presque passés en proverbes. On n'eût point osé parler des Lou-tchou sans attendrissement. Si des hommes dévoués ne fussent venus étudier de plus près cette idylle, la triste réalité n'eût peut-être jamais pris la place du roman. Les missionnaires catholiques, dont les observations ont été confirmées par les rapports du docteur Bettelheim, nous ont fait connaître la cruelle oppression sous laquelle gémit dans ces îles pastorales le peuple asservi par les chefs que dirige la main du proconsul japonais. Ils nous ont aussi appris les motifs secrets de ce désintéressement qui avait lieu de surprendre les voyageurs. En refusant le prix des provisions qu'ils fournissaient aux navires étrangers, les mandarins d'Oukinia ne faisaient qu'obéir aux ordres du Japon. On agissait à Nafa en vertu du principe adopté à Nangasaki. On voulait bien secourir les navires brisés ou désemparés par les tempêtes, hâter par tous les moyens possibles leur départ; on déclinait tout paiement, afin de ne point ou-

vrir par cette voie détournée une porte au commerce extérieur. Les relations commerciales avec l'Europe, voilà surtout ce que, dans les îles Lou-tchou, l'on tient à éviter. Dès qu'on parle aux autorités de Choui de traités ou d'échanges, ils supplient le ciel de détourner d'eux ce malheur. « Regardant de loin la terre occidentale, allumant les bâtonnets, saluant de la tête et des mains, ils implorent comme le bienfait d'une nouvelle création, » l'indifférence et l'oubli de l'Europe. « *Le vil royaume*, disent-ils, est une terre aussi petite que le coquillage *famagoudi* [1]. Il ne possède ni or, ni argent, ni cuivre, ni fer, ni étoffes de coton, ni étoffes de soie. Les grains n'y abondent point. Souvent des tempêtes ou des sécheresses détruisent les moissons; il faut se nourrir alors de *soutitsi* [2], et encore le peuple ne peut-il en avoir à satiété. Le riz apporté par les marchands de Tou-kia-la sauve seul en ces occasions la vie des habitants. Si le *vil royaume* d'Oukinia voulait faire alliance avec d'autres nations, les Japonais ne permettraient plus aux navires de Tou-kia-la de venir à Nafa-kiang. Les choses nécessaires aux mandarins et au peuple, on ne pourrait se les procurer nulle part : le royaume ne pourrait plus subsister. Comment peut-on proposer des traités de commerce à un si pauvre peuple ? »

C'est par cette humilité, par cette affectation de misère, que les mandarins des Lou-tchou croient pouvoir se défendre de l'esprit envahissant de l'Europe. A la puissance redoutable de nos navires de guerre, ils opposent un peuple désarmé. Ils font reculer la force devant cette faiblesse si humble, devant cette politique si inoffensive. L'épée de Richard fendait une masse de fer; elle n'eût pu diviser un voile de soie. Nous éprouvâmes nous-mêmes

[1] Littéralement « ordure du rivage. »

[2] Espèce de bruyère dont on mange la racine.

l'embarras où cette politique adroite pouvait jeter des négociateurs; mais si nous avions pu nous laisser un instant attendrir par l'aspect vénérable du plénipotentiaire oukinien, par l'apparence patriarcale de son cortége, nous sentions instinctivement que nous avions été, en cette occasion, le jouet de comédiens habiles. Nos illusions s'étaient dissipées; nous n'eussions plus nommé les habitants des Lou-tchou *les bons et heureux insulaires*. Ils ne sont pas bons, car la bonté réelle exige une certaine fermeté d'âme et un généreux oubli de soi-même. Les Oukiniens sont plutôt doux et pusillanimes. Ils ne sont pas heureux, car sous la surveillance jalouse du Japon, leur bonheur ne pourrait être que celui du lièvre en son gîte, et c'est une félicité que je ne leur envie pas. La vérité sur ces îles, dépouillées de leur enveloppe poétique, c'est qu'une certaine mansuétude de la part des grands, une soumission innée de la part du peuple, y ont rendu la servitude plus douce et plus tolérable que partout ailleurs.

La Bayonnaise cependant s'éloignait avec rapidité de ces curieux rivages. Déjà nous inclinions notre route vers le canal des Bashis, quand le calme nous surprit à soixante lieues environ des îles Lou-tchou. Le calme, dans les mers de l'Indo-Chine, est généralement, et surtout aux approches de l'équinoxe, l'avant-coureur d'un coup de vent. Plus d'un indice nous avait appris déjà combien, cette année, la mousson de sud-ouest s'était montrée orageuse sur les côtes du Céleste Empire. En arrivant à la hauteur des Lou-tchou, c'étaient des débris de mâture que nous avions rencontrés; cette fois, ce fut de caisses de thé que nous trouvâmes la mer couverte. Ce thé était déjà gâté par l'eau de mer qui s'était infiltrée à travers les fissures des planches. Nous en recueillîmes quelques caisses qui portaient la marque d'une goëlette américaine, *l'He-*

lena, partie de Shang-haï pour Canton. Ce navire, appartenant, ainsi que *l'Anglona*, à la maison Russel, ne s'était point heureusement perdu corps et biens, comme nous l'avions appréhendé, mais il avait été obligé de sacrifier une partie de sa cargaison.

Pendant la journée qui suivit cette rencontre, le ciel se couvrit, la brise devint orageuse et incertaine, les baromètres commencèrent à baisser sensiblement. Nous changeâmes de route, et, au lieu de continuer à nous diriger sur les îles Bashis, nous laissâmes arriver vers l'entrée du détroit de San-Bernardino. Cette manœuvre nous fit sortir de la sphère d'activité du typhon qui, le 31 août et le 1er septembre, exerça de si grands ravages sur les côtes méridionales de la Chine. Si nous eussions été surpris par cette affreuse tempête au milieu des îles Bashis, la corvette eût probablement couru de grands dangers. Nous en fûmes quittes pour un violent orage. Placés sur le bord externe du tourbillon, nous nous éloignâmes sans peine du centre de l'ouragan, et la houle énorme qui nous avait suivis jusqu'en vue des côtes de Luçon tomba graduellement à mesure que nous approchions de l'île de Catanduanes et du détroit de San-Bernardino.

Le 12 septembre enfin, après avoir erré pendant quelques jours dans les canaux du détroit, entraînés ou repoussés par des marées capricieuses, nous reconnûmes les hautes montagnes de Maribelès, et, passant sous les falaises de l'îlot du Corregidor, nous donnâmes à pleines voiles dans la baie de Manille. Un navire à vapeur espagnol y entrait en même temps que nous. Ce *steamer* arrivait de Singapore : il apportait au gouverneur-général des Philippines les dépêches qui lui sont expédiées chaque mois de Madrid par la voie de Londres et par la malle anglaise ; il nous apportait aussi les instructions que le Ministre de la marine, après les événements de février et les funestes

journées de juin, nous avait adressées à Manille. Les ordres du nouveau gouvernement de la France nous retinrent pendant près de trois mois sur les côtes des Philippines. Ce séjour prolongé dans la baie de Manille ne fut point favorable à la santé de notre équipage. En partant des îles Lou-tchou, nous comptions à peine quelques malades à bord de la corvette. Dans le courant de la semaine qui suivit notre arrivée devant la capitale de l'île Luçon, quarante-quatre hommes entrèrent à l'hôpital. Nous nous trouvions alors à l'époque du changement de la mousson : les pluies abondantes, les brusques variations atmosphériques que nous éprouvâmes aggravèrent sans doute la fâcheuse influence des terrains marécageux dont la baie est entourée, et favorisèrent le développement de ces affections miasmatiques. Ce fut sans regret que le 1er décembre 1848 nous quittâmes, pour nous rendre à Macao, un mouillage dont nous avions eu raison de tenir la salubrité pour suspecte.

Accomplie durant toute l'année par les bâtiments de commerce, la traversée de Manille à Macao n'exige pendant la mousson de nord-est qu'un navire solide et un gréement éprouvé. Les montagnes de Luçon arrêtent les brises violentes qui règnent dans l'Océan Pacifique, et qui s'engouffrent dans les canaux des Bashis pour venir soulever les flots de la mer de Chine. Sous ces terres élevées, on ne rencontre que des vents faibles et variables, qui permettent de remonter sans difficulté de la baie de Manille à la pointe Dilly ou au cap Bojador ; mais, dès qu'on abandonne l'abri de la terre pour traverser le canal, il faut assurer ses vergues, doubler ses écoutes et se préparer à un rude effort, car ce n'est qu'avec deux ou trois ris dans les huniers et en forçant de voiles que l'on peut atteindre les côtes du Céleste Empire. Au moment où la corvette approchait de la pointe Dilly et où nous

nous préparions à tenter le passage du canal sans essayer de doubler dans le nord l'écueil des Pratas, un *clipper* anglais, vaincu dans la lutte qu'il avait engagée contre la mousson, descendait la côte vent arrière pour aller réparer ses avaries à Manille. Ce navire mutilé passa près de nous, ses voiles en lambeaux, ses sabords défoncés, son gréement tout blanchi par les embruns de la mer. Parti de Singapore le 16 octobre, depuis quarante-cinq jours il bataillait contre la tempête. Nous fûmes plus heureux que lui : le 8 décembre, nous reconnaissions le rocher de Pedra-Branca, placé comme une sentinelle avancée à quelques lieues du continent chinois. Dès le soir même, la corvette franchissait le canal des Lemas. Assaillie sous l'île de Lantao par de soudaines rafales, elle put continuer sa route sous ses huniers déployés jusqu'au haut des mâts, et atteindre la rade de Macao sans avoir cédé un pouce de toile à la brise. A dater de ce jour, nous sûmes ce que cet excellent navire pouvait faire : jamais bâtiment de guerre n'avait été plus propre à la navigation difficile des mers de Chine. Nous vîmes donc sans crainte s'ouvrir pour nous, avec l'année 1849, une nouvelle croisière qui promettait cependant d'être plus périlleuse et plus pénible que la campagne des Lou-tchou et des îles Mariannes.

CHAPITRE XII.

Départ de *la Bayonnaise* pour le nord de la Chine. — Le port de Shang-haï et le mandarin Lin-kouei.

Le ministre de France à Canton, M. Forth-Rouen, avait reçu l'ordre de visiter les ports du nord de la Chine. Nous nous mîmes à sa disposition pour le conduire à Shang-haï, à Ning-po, à Chou-san, à Amoy, dans tous les ports ouverts au commerce européen et accessibles au tirant d'eau de *la Bayonnaise*. La mousson de nord-est était alors dans toute sa force. Avant la guerre de 1840, on n'eût point songé à remonter vers le nord dans de pareilles circonstances; mais les *clippers* avaient ouvert la voie de ces traversées à contre-mousson; les navires de guerre anglais avaient suivi les *clippers*, et *la Bayonnaise* n'eût point eu d'excuse pour demeurer en arrière. Ce fut dans cette campagne que nous pûmes apprécier les importants travaux des capitaines Belcher, Kellett et Collinson sur les côtes de Chine. C'est grâce à ces travaux et en nous aidant aussi de nos observations personnelles que nous avons pu joindre à ce récit la carte qui reproduit avec une si remarquable précision les mille détours de ces côtes sinueuses, théâtre de tant de naufrages. Nous louvoyâmes pendant quelques jours près de terre. Les vents y étaient moins forts, la mer moins grosse que dans le canal. Constamment entourés d'innombrables flottilles de bateaux chinois, entrant dans toutes les baies, guidés pendant la nuit par la sonde plus encore que par la vue de la côte,

nous atteignîmes sans beaucoup de peine la pointe Breaker. Ce fut alors que nous pûmes traverser le canal de Formose, et venir atterrir sur l'île de Lambay, dont le sommet élevé se détachait sur une longue chaîne de montagnes plus élevées encore. Jamais nous n'avions glissé sur des flots plus tranquilles, jamais ciel plus bleu n'avait brillé au-dessus de nos têtes. Cette île mystérieuse que si peu de navigateurs ont visitée, et qui recèle dans son sein, avec des richesses inexplorées, de sauvages habitants encore inconnus des Chinois eux-mêmes, Formose, s'étendait devant nous, et ne laissait arriver jusqu'à nos voiles qu'un frais et caressant zéphyr.

Cependant, à l'est de cette barrière, du côté de l'Océan Pacifique, la mousson annonçait sa présence par un rideau de vapeurs jeté comme un linceul sur l'horizon. Nous approchions à peine de l'extrémité méridionale de Formose, côte montueuse, escarpée, d'un aspect dur et sauvage, que quelques rafales violentes vinrent nous avertir de serrer nos voiles hautes et de réduire la surface de nos huniers. Nos précautions étaient prises avant que nous fussions engagés dans le canal. Il y a toujours un certain charme dans l'aspect des terres qui ont échappé à la curiosité des touristes et que n'ont point flétries de trop nombreux regards. Nous examinions avec intérêt ces gorges profondes, ces ravins déserts d'où s'échappaient les lourdes bouffées de la mousson, quand le matelot placé en vigie nous signala l'écueil de Vele-Rete. Incessamment battues par la vague, deux ou trois têtes de roche supportent depuis des siècles l'effort des ouragans qui désolent ces parages. On voyait la mer se briser sur le bord du récif, les embruns jaillir, semblables à une épaisse colonne de fumée, qui ne s'affaissait un instant sur elle-même que pour s'élancer plus haut encore. Nous passâmes à quatre ou cinq milles de l'écueil de Vele-Rete, n'osant

pas, malgré la force des rafales, réduire notre voilure, de peur d'être entraînés par les courants près de ce banc dangereux. La brise cependant n'avait pas cessé de fraîchir. La mer était creuse et fatigante. L'extrême solidité de notre mâture nous permettait seule de conserver les basses voiles et les huniers, dans lesquels, désireux de sortir au plus tôt de ces fâcheux parages, nous n'avions voulu prendre que deux ris.

A sept heures du soir, nous avions dépassé le méridien de la roche Cambrian qui, couverte de quelques pieds d'eau, mérite de la part du navigateur plus d'attention encore que l'écueil de Vele-Rete. Il ne nous restait plus, pour avoir devant nous toute l'étendue de l'Océan Pacifique, qu'à doubler l'îlot septentrional des Bashis. Nous ne doutâmes point que les bonnes qualités de la corvette nous permissent d'y réussir. Nous avions cependant à lutter contre une véritable tempête. Les rafales semblaient à chaque instant plus pesantes, la mer couvrait d'eau et d'écume le gaillard d'avant de la corvette. Nous n'eussions point cru les reins de *la Bayonnaise* aussi solides. Malgré les énormes lames qui s'opposaient à sa marche, ce noble navire atteignait un sillage de sept et huit nœuds. Plus d'une fois, pendant que la corvette soutenait bravement l'effort des vagues et de la brise, les matelots placés au bossoir crurent apercevoir la terre. Plus d'un nuage fut signalé comme la noire silhouette des Bashis; plus d'une lame, en brisant sa crête phosphorescente, parut déferler au pied des rochers de granit. Enfin nous eûmes la certitude que l'îlot suspect était doublé, et nous pûmes soulager la corvette du fardeau trop pesant dont nous n'avions pas craint de charger ses mâts. A dix heures du soir, l'ordre fut donné de carguer la grand'voile. Il était temps : quelques minutes de plus, et la corvette eût été impuissante à supporter cette voilure.

Certains d'avoir gagné la mer libre, nous ne conservâmes plus que le grand hunier au bas ris, et, doucement balancés par les vagues qni venaient de nous secouer si rudement, nous passâmes le reste de la nuit à la cape. Le lendemain, nous prîmes la bordée du nord. Les eaux de l'Océan Pacifique remontent avec une grande vitesse le long de la côte orientale de Formose. Ce courant, dont l'existence n'a été bien connue que depuis la guerre des Anglais contre la Chine, est d'un grand secours quand on veut se rendre à Shang-haï pendant la mousson du nord-est. Aussi, la route plus directe du canal de Formose est-elle complétement abandonnée aujourd'hui pour la route extérieure. Dès que les îles Bashis sont dépassées, il n'y a plus de difficulté sérieuse jusqu'à l'entrée du Yang-tse-kiang; mais la carte du dépôt de la marine, dressée sur celle d'Horsburg, contenait de graves erreurs que nous eûmes l'occasion de rectifier. Grâce au zèle de M. Charles de Freycinet, alors enseigne de vaisseau, et chargé pendant quarante-cinq mois des observations astronomiques à bord de *la Bayonnaise*, la position des îles Koumi, Hoa-pin-su et Raleigh fut déterminée avec toute la précision désirable, comme l'avait dejà été, pendant l'année 1848, la situation des îles Krafton et Monmouth dans le canal des Bashis.

Nous n'étions plus qu'à quelques milles de l'archipel de Chou-san, et nous nous félicitions déjà de la rapidité de notre traversée, lorsque le vent, qui soufflait du sud-ouest depuis trente-six heures, tourna brusquement à l'ouest et au nord-ouest. Pendant trois jours, il nous fallut essuyer un coup de vent qui nous causa de plus graves avaries que la lutte dont nous venions de sortir victorieux. Notre poulaine fut enlevée par la mer, et notre équipage, déjà habitué au climat des tropiques, eut beaucoup à souffrir du froid intense qui succéda soudain à la tiède température

qu'avaient amenée les vents du sud. Quand cette brise de nord-ouest eut épuisé sa furie, elle fit place à un vent d'est longtemps faible et incertain, qui nous permit de donner dans le Yang-tse-kiang. A une heure du matin, nous laissâmes tomber l'ancre par cinq brasses de fond à quelques milles de l'île Gutzlaff. Avec le jour, nous étions de nouveau sous voiles, nous flattant de pouvoir atteindre le mouillage de Wossung avant le coucher du soleil.

Tant que l'on aperçoit l'île Gutzlaff, les îles Sha-wei-shan et les roches Amherst, on peut connaître sa position et rectifier sa route ; dès que ces îlots ont disparu, on se trouve à la merci de marées violentes et irrégulières, sans autre guide que la sonde ; la rive à demi noyée du Yang-tse-kiang, que l'on aperçoit alors vers le sud, n'offre à l'œil qu'une ligne indécise. C'est du côté de ce rivage boueux, qui se prolonge sous l'eau par une pente presque insensible, que se rencontre le meilleur chenal. Là du moins, le fond ne monte que lentement, et si l'on échoue, ce sera sur un fond de vase, et non point sur un fond de sable mouvant comme en présentent les bancs du nord. Ce fut pour avoir cherché à suivre le milieu du fleuve, où devait se rencontrer la plus grande profondeur, que la corvette se trouva exposée à l'un des plus sérieux dangers qu'elle ait courus pendant sa longue campagne. Les îles Gutzlaff et Sha-wei shan avaient disparu depuis quelque temps, et nous faisions route au nord-ouest avec un sillage de quatre ou cinq nœuds. Le courant nous portait, sans que nous puissions le soupçonner, directement sur les bancs du nord. En quelques minutes, au lieu de vingt-six pieds, la sonde n'en accuse plus que vingt-quatre, puis vingt-deux, puis dix-huit. L'ancre, toujours prête à mouiller, tombe à cette dernière sonde. Sur l'avant de la corvette, on ne trouvait plus que seize pieds d'eau. Il fallait se hâter de sortir de cette position :

la mer baissait, et à l'embouchure du Yang-tse-kiang, la différence de niveau entre la haute et la basse mer atteint près de cinq mètres. En moins de dix minutes, nous pouvions être échoués. Une fois arrêtés sur ce banc, nous devions nous trouver à sec quand la marée serait basse, et il était douteux qu'on pût empêcher la corvette, avec ses formes si fines, avec ses flancs si peu faits pour un échouage, de s'abattre sur le côté. *La Bayonnaise* avait heureusement, pour la tirer de ce mauvais pas, un équipage plein d'ardeur et des officiers aussi dévoués que capables. Une ancre mouillée dans une direction convenable par les soins de M. Barthe, enseigne de vaisseau, assura notre appareillage, et, bientôt rentrés dans le véritable chenal, nous nous dirigeâmes vers la côte du sud, de laquelle nous ne voulûmes plus nous écarter.

Les jours de calme et de soleil sont rares pendant l'hiver sur les côtes septentrionales de la Chine. Une brume froide et pénétrante ne tarda point à envahir l'atmosphère, et le vent, qui semblait le matin oser à peine gonfler nos voiles, fraîchit si brusquement, qu'à cinq heures du soir notre sillage avait atteint une rapidité effrayante. Ayant à peine trois ou quatre pieds d'eau sous la quille, obligés de prêter une oreille attentive aux sondeurs, nous suivions les contours de la rive méridionale avec une vitesse de onze milles à l'heure. Si nous avions rencontré un de ces épis que les alluvions projettent souvent aux endroits où s'infléchit le cours des fleuves, nous nous fussions enfouis de telle façon dans la vase, qu'il eût fallu vider entièrement la corvette pour la remettre à flot. Cette épreuve nous fut épargnée. A cinq heures du soir, nous vîmes apparaître au-dessus des prairies qui bordent le fleuve la mâture des navires mouillés à l'embouchure du Wam-pou, en face de la ville de Wossung. Nos basses voiles étaient depuis longtemps carguées, nos

huniers mêmes cessèrent alors de nous être nécessaires; ce fut donc à sec de voiles que vingt jours après notre départ de Macao, le 21 janvier 1849, nous vînmes jeter l'ancre sur la rive gauche du Yang-tse-kiang.

Le 22 janvier, dès la pointe du jour, nous nous disposâmes à profiter de la marée montante pour franchir l'embouchure du Wam-pou. La nature a traité les marins chinois en enfants gâtés. Que d'efforts son ingénieuse complaisance leur épargne! Sur les côtes du Céleste Empire, c'est la brise qui, deux fois l'an, tourne avec les besoins du commerce; c'est le flot qui se gonfle et entraîne les lourdes jonques à l'encontre du courant des rivières. On ne peut voir sans intérêt l'industrie et l'activité que déploient ces informes machines pour profiter de la marée favorable. Dès que le flot se fait sentir, on entend crier leurs guindeaux, on voit s'élever lentement leurs lourdes voiles de nattes. Elles s'ébranlent alors en escadrons serrés. Défiant les abordages, grâces à leur épaisse ceinture de sapin et aux ballots de foin qu'elles ont pris soin de suspendre le long du bord, elles se livrent pêle-mêle au courant et se laissent aller insouciantes sur cette pente qui donne le vertige aux *sampans* des *barbares* [1]. Une haute balise plantée sur le bord de la plage entre deux mâts rouges, insignes du mandarin auquel est confiée la police du fleuve, indique la direction qu'il faut suivre pour entrer dans le Wam-pou. Dès que nous

[1] Sur certains points de la côte de Chine, les marées ont une violence peu commune. Un *steamer* anglais faillit, en 1841, malgré l'effort de toute sa vapeur, malgré le secours de ses voiles qu'enflait une forte brise, malgré la résistance d'une ancre de bossoir, être emporté par le courant au fond du golfe sur les bords duquel s'élève la capitale du Che-kiang, l'opulente ville de Hang-tchou-fou. Le capitaine Collinson estime qu'en cette occasion la vitesse de la marée devait dépasser onze milles à l'heure.

fûmes sous voiles, nous vînmes nous placer dans cet alignement, et bientôt emportés par la marée, aspirés pour ainsi dire en dedans de la rivière par ce courant rapide, nous donnâmes à pleines voiles dans la passe et vînmes jeter l'ancre au milieu des *receiving-ships* et des *clippers* anglais et américains qui ont établi leur station en face du village de Wossung.

Il fallut nous arrêter tout un jour à ce premier mouillage. Le vent était directement contraire, et le jusant allait succéder à la marée montante. Une pluie froide, souvent mêlée de givre, n'avait point cessé de tomber depuis notre arrivée dans le Yang-tse-kiang. Un voile de deuil semblait envelopper la campagne et le fleuve. Jamais tableau plus sombre n'avait attristé nos regards. Les capitaines des *receiving-ships* entre lesquels était mouillée *la Bayonnaise* bravèrent heureusement le vent et la pluie pour venir nous offrir leurs services, et leur entretien sut abréger les heures de cette maussade journée. Ces officiers ont sous leur garde des coffres pleins de lingots d'argent et des cales bondées de caisses d'opium; prêts à défendre leurs trésors contre les attaques des pirates indigènes, ils ont de nombreux équipages de Lascars, des caronades et des canons de bronze rangés sur le pont de leurs navires : ils n'en seraient pas moins hors d'état de résister au moindre bâtiment de guerre européen. La protection des eaux chinoises, bien que les *receiving-ship*s soient employés à un trafic illicite et mouillés en dehors des limites assignées au commerce étranger, devrait peut-être, en cas de guerre, garantir leurs riches cargaisons des entreprises de l'ennemi; mais les Anglais ont depuis longtemps renversé toutes les notions du droit maritime, et sur les côtes de Chine en particulier ils se sont montrés si peu préoccupés de respecter l'inviolabilité du territoire neutre, qu'ils osèrent,

en 1813, s'emparer d'un navire américain dans la rivière même de Canton. — Nos croiseurs ou ceux des États-Unis seraient-ils plus scrupuleux que les croiseurs britanniques? Il est permis d'en douter, quand on songe à toutes les séductions qui viendraient assiéger leur conscience et à l'irrésistible attrait du mauvais exemple. La station d'opium de Wossung est la plus importante après celle de Cum-sing-moun, établie pour subvenir aux demandes de la province de Canton, à quelques milles du port de Macao. Les postes de Lou-kong, près de la grande île de Chou-san, de Namoa sur les frontières du Kouang-tong, de Chimmo sur les côtes du Fo-kien, de Fou-tchou-fou et d'Amoy, ne sont que des stations secondaires. A eux seuls, les *receiving-ships* de Wossung et de Cum-sing-moun livrent chaque mois au commerce interlope près de deux mille caisses d'opium, dont on ne peut estimer la valeur au-dessous de 7 millions de francs. Il faudrait être bien pénétré des leçons de Vatel ou de Martins et plus versé que ne le sont d'ordinaire les officiers de marine dans les délicates questions du droit des gens, pour résister à la tentation de jeter ses filets dans un pareil Pactole.

Notre arrivée cependant était déjà connue à Shanghaï. Le soir même, insensible aux doléances de ses porteurs, dédaigneux de la pluie qui lui fouettait au visage et du chemin qui s'effondrait sous ses pas, le consul de France, M. de Montigny, était parvenu à gagner, avec son jeune et habile interprète, M. Kleiskowsky, le village de Wossung. Enfermés depuis le matin dans leurs chaises de bambou, ces intrépides voyageurs furent assez heureux pour rencontrer près du débarcadère le canot d'un *receiving-ship* qui les conduisit à bord de la corvette. Ce fut une grande joie pour notre excellent consul de se retrouver au milieu de ses compatriotes. Bien peu de personnes

ont conservé au même degré que M. de Montigny ce culte passionné, cette admiration enthousiaste que tout Français, il y a cinquante ans, se faisait honneur de professer pour son pays. Un tel homme pouvait débarquer sans danger sur la terre des Lotophages : ce n'était donc point l'affreux exil de Shang-haï, ni les bords boueux du Wam-pou, qui eussent pu effacer de sa mémoire cette belle France, qu'il n'avait consenti à quitter que dans l'espoir de la mieux servir. Contraint par les caprices de la fortune de renoncer au métier des armes après avoir bravement combattu pour l'indépendance de la Grèce, M. de Montigny porta dans sa nouvelle carrière la vigueur et la décision qui lui avaient valu dans les rangs des Philhellènes l'estime et l'affection du général Fabvier. Arrivé à Shang-haï au mois de novembre 1847, sur un navire de commerce anglais, il trouva dans ce port qui n'avait jamais été visité que par une corvette française, *l'Alcmène*, le consul de Sa Majesté Britannique entouré de toute la considération que devaient lui assurer des intérêts sérieux, l'éclat récent d'importantes victoires, et ce fastueux établissement consulaire à l'entretien duquel la Grande-Bretagne consacre chaque année une somme de 100,000 fr. [1]. Tout autre que M. de Montigny se fût senti écrasé par l'ascendant de cette position supérieure ; mais le nouveau consul de France avait fait partie de la mission de M. de Lagrené ; il avait suivi avec un vif intérêt les négociations qui arrachèrent à la cour de Pe-king ses premières pro-

1

Traitement du consul anglais.....	37,500 fr.
— du vice-consul.....	18,750
— de l'interprète.....	22,500
— du médecin.....	10,000
— d'un employé.....	5,000
Loyer de l'hôtel consulaire.....	6,000
Total.....	99,750 fr.

messes de tolérance religieuse : il se croyait donc envoyé à Shang-haï, non-seulement pour y protéger nos nationaux, — si jamais nos nationaux se montraient dans ce port, — mais aussi pour y déposer les germes des transactions futures, pour y développer surtout les conséquences d'une conquête morale dans laquelle il voyait le seul avenir ouvert à notre influence. Tout rempli de la grandeur de sa mission, exalté par ces espérances qui n'appartiennent qu'aux natures vigoureuses, M. de Montigny entreprit de marcher de pair en toute occasion avec le consul anglais. Il n'avait à sa disposition ni la force qui eût pu intimider, ni la pompe qui eût pu éblouir. Il n'avait que la trempe de son caractère, son activité et le nom de la France, presque ignoré dans le nord de la Chine. Il fit de ce nom, de celui de M. Forth-Rouen, qu'il balançait sans cesse comme la foudre sur la tête du malheureux *taou-tai* [1], un si bon et si judicieux usage, qu'au bout de quelques mois ce consul débarqué sur les quais de Shang-haï par un canot étranger, faisait trembler les autorités chinoises, exigeait pour la France la concession d'un terrain aussi vaste que celui qui avait été accordé à la communauté anglaise, et couvrait de son patronage redouté les missions catholiques dans les deux provinces du Kiang-nan et du Che-kiang. L'apparition de *la Bayonnaise* dans le Wam-pou, la présence du ministre de France à bord de cette corvette, ne pouvaient que confirmer les résultats déjà obtenus par M. de Montigny, et cette légitime confiance ajoutait encore à la joie déjà si vive et si sincère de notre consul.

Nous voulûmes nous montrer à la hauteur de tant d'activité, et le lendemain, quoique le vent n'eût point cessé d'être contraire, nous mîmes à profit la marée mon-

[1] On désigne ainsi la première autorité de Shang-haï.

tante pour nous porter plus avant dans le fleuve. Cette fois, nous appareillâmes sans déployer aucune voile. Nous avions soulevé notre ancre qui traînait lentement sur le fond ; nous dérivions ainsi au milieu des jonques ébahies dont nous frôlions parfois les fragiles pavois de bambou, ne laissant retomber notre ancre dans la vase que pour donner à quelque *sampan* obstiné le temps de filer un de ses câbles et de nous livrer passage. Il nous fallut pourtant attendre l'heure de la pleine mer pour franchir une barre intérieure qui traverse le fleuve un peu au-dessus de Wossung. Pendant ce délai inévitable, le vent avait changé, et à deux heures de l'après-midi nous pûmes appareiller de nouveau et remonter le Wam-pou sous un nuage de voiles, cacatois et bonnettes dehors. On ne saurait rien imaginer de plus plat et de plus monotone que les immenses alluvions entre lesquelles s'égare le cours sinueux de cette rivière. La Camargue, les bords de la Charente-Inférieure sont pittoresques à côté de ces terrains à demi noyés qui n'offrent aux regards qu'une étendue indéfinie : la butte Montmartre prendrait au milieu de cette large plaine les proportions de l'Himalaya. C'est la démocratie avec son niveau : de riches moissons et point d'arbres, des campagnes fertiles et pas le moindre accident de terrain, de magnifiques promesses pour l'œil du cultivateur, le néant le plus complet pour l'âme du poëte.

Le soleil était déjà couché quand, après avoir parcouru les longs replis du Wam-pou, nous vînmes mouiller à quelques mètres des quais de Shang-haï. Le long de ces quais exhaussés et affermis se groupaient déjà les premiers édifices de la ville européenne, la chancellerie britannique, le consulat des Etats-Unis, les somptueuses demeures des négociants anglais et américains. Derrière nous apparaissaient les humbles toits du faubourg indi

gène dominés par le pavillon du consulat de France et masqués en partie par les hautes carènes des navires de Sidney, de New-York ou de Liverpool. Plus loin, les jonques du Fo-kien et du Shan-tong, rangées côte à côte, occupaient la rive gauche du fleuve. Leurs mâts se dessinaient sur le sombre azur du ciel; la brise agitait doucement leurs mille bannières. On eût dit un escadron de lanciers attendant le signal de la charge. Déjà cependant les reflets dorés du soleil couchant commençaient à pâlir. Bientôt tous les objets semblèrent se confondre, et l'innombrable flottille ne présenta plus à l'horizon qu'une masse indistincte et confuse qui disparut complétement à nos regards avec les dernières lueurs du crépuscule.

Nous eussions voulu, dès le lendemain, parcourir cette ville chinoise, où nulle enceinte réservée ne devait nous dérober, comme à Canton, l'existence intime des enfants du Céleste Empire, où nul sanctuaire n'était interdit aux Européens ; mais les rigoureuses lois de l'étiquette enchaînaient encore notre liberté. Si importuné qu'il pût être de sa propre grandeur, M. Forth-Rouen ne fut pas libre d'en déposer le fardeau avant d'avoir accompli dans leur intégrité les *rites* de la vie officielle. Appelés à entourer de nos uniformes, comme d'une panoplie vivante, le représentant du peuple français en ce lointain pays, nous dûmes pendant vingt-quatre heures maîtriser notre impatience, et payer par ce léger sacrifice l'honneur d'avoir conduit à Shang-haï le successeur de M. de Lagrené.

Le consul d'Angleterre, M. Rutherford Alcock, voulut être le premier à saluer le nouveau ministre de France. La cloche qui venait de sonner midi à bord de *la Bayonnaise* vibrait encore quand il mit le pied sur le pont de la corvette. Comme M. de Montigny, M. Alcock n'était entré dans la carrière consulaire qu'après avoir connu les périls et les émotions d'une existence plus aventureuse.

Habile chirurgien, il avait servi en Espagne dans le corps du général Evans. Les péripéties de la guerre civile avaient fortifié l'énergie naturelle de son caractère : ce fut la mission pacifique qu'il remplissait à Shang-haï qui mit cette énergie à l'épreuve. Dans quelques complications qui avaient précédé de peu de mois notre arrivée dans le Yang-tse-kiang, M. Alcock avait déployé un sang-froid et une fermeté qu'aurait pu envier plus d'un homme de guerre.

Depuis le traité de Nan-king, les étrangers jouissaient d'une grande liberté dans les ports du nord. Il leur arrivait souvent, montés sur des chevaux de Sidney et du golfe Persique, ou mollement couchés au fond de leurs barques chinoises, de s'avancer à huit ou dix lieues dans la campagne. La seule restriction imposée à leurs promenades était l'obligation de rentrer dans la ville avant le coucher du soleil, et encore les autorités chinoises fermaient-elles volontiers les yeux sur les infractions journalières que subissait cette clause secondaire du traité. Les missionnaires protestants, qui s'étaient montrés pour la première fois en Chine vers la fin de l'année 1807, et dont les progrès étaient loin de répondre aux importants secours que n'avaient cessé de leur envoyer les sociétés religieuses de l'Angleterre et des États-Unis, furent encouragés par cette tolérance à poursuivre avec plus d'ardeur leur œuvre de propagande. On sait que les pasteurs de l'Église réformée attachent le plus grand prix à faire pénétrer, indépendamment de toute prédication et de tout commentaire, la connaissance des saintes Écritures au milieu des nations infidèles. Ce n'est point sur leurs humbles efforts qu'ils veulent compter pour la conversion des idolâtres, c'est sur la lumière éclatante que le Seigneur doit faire jaillir du livre même qui contient sa parole. Aussi, grâce à leur zèle infatigable, la Bible a-t-elle été

traduite dans toutes les langues du monde, et la distribution de ces pieux exemplaires semble-t elle constituer un des soins les plus importants des délégués des associations bibliques. Le village de Tsing-pou, situé à dix lieues de Shang-haï, avait souvent vu les missionnaires anglais s'acquitter impunément des devoirs de leur muet apostolat. Le 8 mars 1848, trois de ces missionnaires firent, sur ce paisible territoire, une nouvelle incursion évangélique. Malheureusement une mesure récente, adoptée par les autorités chinoises, venait de jeter dans les campagnes du Kiang-nan un dangereux élément de désordre. Au lieu de confier, comme d'habitude, aux jonques du grand canal le transport du riz que les trois préfectures de Sou-tcheou-fou Song-kiang-fou et Thaï-tsang-fou devaient envoyer cette année à Pe-king, le gouvernement de l'empereur avait prescrit de charger sur des jonques propres à la grande navigation et d'expédier par mer à Tien-tsin la majeure partie du tribut de la province. Ce nouvel arrangement laissait sans emploi quinze ou vingt mille mariniers du Shan-tong, hommes grossiers, turbulents, dont l'oisiveté était un sujet perpétuel d'inquiétudes pour les riverains du Wam-pou.

Débarqués le 8 mars non loin de Tsing-pou, les missionnaires anglais avaient pénétré dans ce village et s'en allaient, suivant leur coutume, de maison en maison, offrant leurs Bibles aux Chinois qu'ils jugeaient en état de les lire. Les Chinois souriaient et tendaient la main; l'œuvre apostolique s'accomplissait sans encombre. Bientôt cependant les Anglais se virent entourés par de nombreux mariniers que l'apparition des barbares aux cheveux rouges (*hom-mao*), des hommes de l'Occident (*si-iam*), avait fait sortir de leurs jonques, alors mouillées en grand nombre devant le village de Tsing-pou. Une curiosité malveillante semblait animer les nouveaux arrivants. Les missionnaires jugèrent prudent de se retirer. En voulant

se frayer un passage à travers la foule, ils eurent le malheur de frapper un des hommes qui s'opposaient à leur retraite. Ce premier coup fut le signal de l'attaque. Armés de longues perches de bambou, de pioches, de socs de charrue, les Chinois obtinrent une facile victoire sur ces trois étrangers. Non contents d'avoir maltraité les missionnaires anglais, ils les dépouillèrent et les auraient emmenés à bord de leurs jonques, dans l'espoir de tirer de leurs prisonniers une forte rançon, si la milice de Tsing-pou n'eût jugé à propos d'intervenir. Conduits devant le maire du village, les Anglais furent immédiatement relâchés et ramenés, avec tous les égards possibles, à leur embarcation. Dès le lendemain, ils rentraient dans Shang-haï, où les détails de cet événement et l'état déplorable dans lequel se trouvaient un des blessés excitèrent une vive émotion et une indignation générale.

Le consul anglais n'avait pas besoin d'être animé par l'élan de l'opinion publique pour ressentir cette offense plus vivement que personne. Prompt à réprimer les écarts et les violences de ses compatriotes, nul agent ne mettait plus d'ardeur a maintenir leurs droits dans les causes légitimes. M. Alcock se rend donc sur le champ chez le *taou-tai* et réclame avec vivacité la punition des coupables. Le mandarin promet de les faire arrêter, et, comme on pouvait le prévoir à l'avance, cette promesse demeure sans effet. Le consul insiste : le *taou-tai* renouvelle ses protestations; mais le temps se passe, et les coupables n'arrivent pas. Trois cents jonques déjà chargées de grains pour le nord étaient en ce moment réunies devant Shang-haï. M. Alcock profite habilement de cette circonstance. Le 13 mars, il déclare le blocus du port et formule son ultimatum. Dix des principaux assaillants subiront un châtiment exemplaire, et une somme considérable, juste dédommagement des mauvais traitements infligés aux

missionnaires, sera versée à la chancellerie anglaise, ou les jonques attendues à Pe-king ne sortiront pas de la rivière. Un brick de guerre anglais, *le Childers*, s'embosse en travers du fleuve, et c'est avec l'appui de ses seize canons que M. Alcock parle en maître à ce mandarin chinois qui commande à plusieurs millions d'hommes. Le *taou-tai* indigné ordonne à ses jonques de forcer le blocus ; mais, au premier mouvement de la flottille, un coup de canon part du *Childers ;* les jonques laissent retomber leur ancre, et, pendant plusieurs jours, cet immense convoi se tient immobile.

L'agitation cependant était extrême à Shang-haï. Qui eût jamais pu croire que les barbares oseraient arrêter *le riz de l'empereur?* Cette audace sacrilége confondait tous les esprits, et l'infortuné *taou-tai*, en proie à mille terreurs, ne savait plus quel parti prendre. Il offrait de faire bâtonner deux des témoins de l'attentat ; quant aux principaux coupables, ils étaient, disait-il, parvenus à se soustraire à toutes les recherches. M. Alcock, que n'avaient point ému les rumeurs sinistres dont on avait cherché à l'entourer, comprit cependant qu'il devait, pour en finir, porter cette délicate question à un tribunal plus élevé que celui du préfet de Shang-haï. Un second brick anglais, *l'Espiègle*, venait d'arriver à Wossung. Le capitaine de ce brick consentit à remonter le Yang-tse kiang jusqu'à Nan-king. A l'annonce de cette nouvelle mesure, les derniers scrupules des autorités chinoises s'évanouirent. Le juge de la province, le *ni-taï*, quitta brusquement Sou-tcheou-fou et se rendit de sa personne à Tsing-pou. Le 27 mars, il entrait à Shang-haï amenant avec lui dix Chinois dont la moitié au moins fut reconnue par les missionnaires comme ayant figuré au nombre des mariniers qui les avaient assaillis. Ces dix coupables furent condamnés à porter la cangue pendant un mois, et chaque jour on les

conduisit devant la douane, le cou fléchissant sous le lourd collier de bois qui portait inscrit en gros caractères le jugement qui les avait condamnés. Dès que cette sentence eût été prononcée, dès que la somme exigée comme réparation pécuniaire eut été déposée par le *taou-tai* entre les mains du consul, *le Childers* ferma ses sabords, éteignit ses boute-feux, et les jonques retenues dans la rivière purent cingler librement vers Tien-tsin. Le 10 avril, *l'Espiègle* arrivait de Nan-king et apportait à M. Alcock un nouveau témoignage de l'effroi et de la soumission des autorités chinoises. Li, précepteur de l'*héritier apparent de la grande et pure dynastie*, président du conseil de la guerre et gouverneur général des deux Kiang, annonçait au consul anglais la destitution du *taou-tai* Hien-ling, commandant des trois départements de Sou-tcheou-fou, Song-kiang-fou et Thaï-tsang-fou, « qui s'était, écrivait le vice-roi, complétement mépris dans l'accomplissement de ses devoirs. »

Pendant que ces événements se passaient dans le nord de la Chine, le nouveau gouverneur de Hong-kong, M. Bonham, se montrait peu rassuré sur les conséquences que pouvaient entraîner les mesures vigoureuses adoptées par M. Alcock. Étonné qu'un agent subalterne eût osé pousser les choses aussi loin sans son agrément, il avait expédié en toute hâte le *Fury* à Shang-haï. Le capitaine du *steamer* devait remettre à M. Alcock l'invitation de se renfermer désormais dans ses attributions consulaires et de ne plus se croire autorisé à porter la paix ou la guerre dans les plis de son manteau; mais, au moment où le *Fury* arrivait à Shang-haï, la tranquillité était déjà rétablie, la satisfaction accordée était complète, et le blâme infligé à M. Alcock ne pouvait que rehausser aux yeux de ses compatriotes l'éclat du service que sa fermeté leur avait rendu. Comme on pouvait d'ailleurs s'y attendre, l'affaire

de Tsing-pou servit longtemps de texte à la polémique des journaux de Hong-kong. On se plut à opposer le succès de la conduite tenue en cette circonstance par M. Alcock aux tristes résultats qu'avaient amenés à Canton les tergiversations de M. Davis. Ce parallèle avait au moins un côté injuste. Le plénipotentiaire et le consul n'avaient point eu à se mouvoir sur le même théâtre. Il fallait tenir compte de l'inégalité des conditions que leur avaient faites les positions si différentes des ports de Shang-haï et de Canton, les instincts pacifiques des habitants du Kiang-nan et l'humeur turbulente des Cantonnais. Une étude impartiale de ce contraste si remarquable entre la Chine du nord et celle du midi eût fait ressortir l'opportunité des mesures vigoureuses dès qu'on pouvait atteindre, même indirectement, le gouvernement mantchou, — la nécessité d'une politique conciliante quand on devait, au contraire, se heurter aux résistances provinciales.

Si les diplomates européens se trouvent mal à l'aise sur le terrain scabreux où les transporte l'étrangeté des coutumes chinoises, l'embarras des mandarins n'est pas moins grand quand ils doivent exercer leur mission dans les cinq ports dont l'accès a été ouvert aux barbares. Le *taou-tai* de Shang-haï occupe, comme le vice-roi de Canton, un des postes les plus lucratifs, mais aussi une des situations les plus précaires du Céleste Empire. Il lui faut garantir la sécurité des résidents étrangers en dépit de leurs continuelles imprudences, et complaire aux désirs souvent irréfléchis des consuls sans exciter les ombrages de la cour impériale. D'autres devoirs engagent encore la responsabilité du *taou-tai :* c'est à lui qu'il appartient d'assurer le transport des impôts de la province ; c'est lui qui doit protéger le commerce maritime contre les pirates, auxquels l'archipel de Chou-san offre des retraites assu-

rées. Le mandarin qui, à l'époque du passage de *la Bayonnaise* à Shang-haï, remplissait dans ce port les importantes fonctions de *taou-tai* était d'origine tartare. Ce nouveau dépositaire des volontés de la cour de Pe-king avait promis d'honorer *la Bayonnaise* de sa présence. Sa visite suivit de près celle de M. Alcock. Vers une heure de l'après-midi, le fracas du gong et les hurlements des licteurs vinrent nous annoncer que, fidèle à ses engagements, son excellence Lin-kouei ne tarderait point à paraître. Dès que la chaise de ce haut fonctionnaire déboucha sur le quai de la douane, une salve de neuf coups de canon paya au mandataire du céleste empereur le premier tribut de notre courtoisie. Un de nos canots venait de transporter à terre M. Alcock : ce fut dans ce canot que s'embarqua, pour se rendre à bord de la corvette française, le *taou-tai* Lin-kouei, mandarin de troisième classe, au bouton bleu transparent, commandant de la milice dans les trois départements de Sou-tcheou-fou, Song-kiang-fou et Thaï-tsang-fou, par ordre suprême surintendant des droits maritimes dans la province du Kiang-sou [1], inspecteur des droits sur le sel et sur le cuivre. Une garde d'honneur composée de vingt canonniers, l'élite de notre équipage, était rangée sur le gaillard d'arrière de la corvette. Après avoir gravi lestement l'échelle de *la Bayonnaise*, le *taou-tai* passa la tête haute et le regard animé devant ces soldats immobiles, dont la tenue sévère et la figure martiale semblèrent avoir pour un instant réveillé les instincts belliqueux de son cœur tartare.

Lin-kouei n'était point cependant un grossier soldat des

[1] L'ancienne province du Kiang-nan a été subdivisée, à cause de son importance, en deux provinces distinctes, le Kiang-sou et le Ngan-houei.

huit bannières, un de ces mandarins illettrés qui ne savent que tirer de l'arc et monter à cheval. Bien qu'il portât au pouce de la main droite l'anneau de jade, insigne des hommes de guerre ; bien qu'il pût, comme un vrai Mantchou, faire ployer un bois flexible sous la corde de soie et lancer à travers l'espace la flèche acérée qui va toucher le but, c'était dans des concours plus relevés, dans la noble arène des *sieou-tsai* [1] et des *ku-jin* [2], qu'il avait conquis le bouton qui décorait son bonnet de feutre. Les passages les plus obscurs de Confucius et de Mencius n'étaient qu'un jeu pour lui. Il n'y avait point un précepte des anciens sages qu'il n'eût médité et qu'il ne fût en état de citer à propos. Plus de la moitié des *quatre Livres* était gravée dans sa mémoire ; les perles des *cinq Classiques* apparaissaient sans cesse enchâssées dans ses discours, comme les versets de l'Écriture dans les sermons de nos prédicateurs ; mais, en dépit de sa science incontestée, Lin-kouei, avec sa taille gigantesque et ses formes athlétiques, semblait plutôt fait pour combattre sur les frontières du Kan-sou, pour défendre Yarkand ou Kashgar contre les incursions des Usbecks et des Kirghis [3],

[1] Licenciés.

[2] Docteurs.

[3] Les frontières du Kan-sou et le Turkestan sont le grand champ de bataille des armées chinoises, ce qu'on pourrait appeler leur Caucase ou leur Algérie. C'est là que se sont fondées les réputations militaires qu'en 1840 on essaya d'opposer aux *barbares*. L'ancien généralissime Yishan (le pacificateur des rebelles) commandait en 1848 les troupes opposées aux Usbecks de Ko-kand et aux hordes affamées des Kirghis, dont le chef de Bokhara fomente sans cesse les mécontentements. Le fanatisme religieux a souvent réuni ces tribus musulmanes, et leur soulèvement causa de vives inquiétudes à l'empereur Tao-kouang dans la sixième année de son règne. Livré par trahison au général chinois Chang-ling, leur chef Jehangir fut conduit en 1827 à Pe-king, où l'on s'empressa de le mettre à mort. Depuis cette époque, la garnison chinoise de Kashgar a été

que pour exercer les fonctions de collecteur d'impôts et d'administrateur des douanes à Shang-haï. Il y avait dans sa démarche, dans ses gestes, dans toute sa contenance, dans l'expression même de sa physionomie, je ne sais quoi de hardi et d'impétueux qui semblait le marquer encore de ce cachet de force brutale que la civilisation n'efface point tout d'un coup sur le front des races conquérantes. Une large pelisse de martre zibeline enveloppait ce fils des Huns d'une chaude et soyeuse fourrure; un double chapelet, distinction honorifique accordée par le souverain au mérite civil, retombait mollement sur sa poitrine. Sur sa tête rasée, un bonnet de feutre aux bords relevés affectait la forme du morion que portaient pendant le combat les fantassins du moyen âge; d'épaisses semelles de carton et de cuir, ajustées à des tiges de satin, ajoutaient à la majesté de sa haute stature. Ce costume n'avait rien de trop efféminé, et pouvait à la rigueur convenir à un guerrier tartare; mais la main nerveuse qui eût dû serrer la poignée d'un sabre de Tolon-noor se voyait réduite à rouler entre des doigts ornés de longs ongles translucides la fiole de jade remplie d'un tabac parfumé, ou à faire glisser sans bruit l'un sur l'autre les grains de corail, de bois de fer, et d'ambre.

Il n'y eut que deux des mandarins subalternes, Heou-Lieun, commandant en second de la milice du district, et Wan-wei, magistrat de la ville de Shang-haï, qui osèrent pénétrer, à la suite du *taou-tai*, dans la chambre du commandant de *la Bayonnaise*. Le reste du cortége se tint respectueusement à la porte. De notre côté, nous étions assez familiarisés à cette époque avec le cérémonial chinois pour pouvoir nous montrer aussi rigoureux

portée à six mille hommes, choisis dans les huit bannières et toujours commandés par un officier mantchou.

observateurs des rites que le courtisan le mieux appris du Céleste Empire. Aucun de nous ne commit donc l'inconvenance de se découvrir devant nos hôtes, ou n'eut la maladresse de les faire asseoir à sa droite. Quand le *taou-tai* eut pris place avec M. Forth-Rouen sur un des divans de la galerie, les officiers de *la Bayonnaise* lui offrirent l'un après l'autre la main gauche, et vinrent occuper les siéges qui les attendaient, silencieux, le sabre au côté et le chapeau *poliment* enfoncé sur la tête. La glace cependant fut bientôt rompue, et il suffit d'ajouter à l'hospitalière infusion du pekoe à pointes blanches quelques verres de champagne mousseux et de cherry-brandy, la liqueur favorite des Chinois, pour que la froide étiquette fît place à un gracieux échange de pantomimes qui réussit à suppléer en partie à la rareté des interprètes.

Le *taou-tai* sentait bien qu'il n'avait plus affaire aux ennemis naturels de la Chine, et, tout barbares que nous étions, il pouvait nous traiter avec un degré inusité de confiance. En passant sur le pont et en traversant la batterie, son œil intelligent avait mesuré la mâture et sondé les vastes flancs de *la Bayonnaise*, le plus grand, le plus beau navire européen qui eût jamais mouillé sous les quais de Shang-haï : habilement provoqué par M. de Montigny, dont nous eussions eu mauvaise grâce à contrarier le zèle patriotique, Lin-kouei témoigna le désir de visiter le *sampan* français. Nous promîmes de le lui montrer dans tous ses détails, et je dois avouer que nous ne remplîmes pas à demi cet engagement. La cale, le faux-pont, la batterie, l'installation des soutes à poudre, l'appareil distillatoire adapté à notre cuisine, tout servit de textes à de longs commentaires pour lesquels le vocabulaire de M. Kleiskowsky, interprète du consulat de Shang-haï et longtemps notre compagnon de voyage, ne se

trouva pas une seule fois en défaut. Ce jeune sinologue avait quitté la France, muni des premiers éléments de la langue chinoise. Une année de travail opiniâtre, secondé par une rare aptitude, l'avait si bien placé à la hauteur de sa tâche que, mis en présence de sujets si imprévus, il avait pu soutenir, avec une remarquable aisance, une conversation devant laquelle eût reculé sans honte la science d'un encyclopédiste [1].

Lin-kouei semblait prendre un vif intérêt aux explications que lui traduisait M. Kleiskowsky; mais, quand le tambour appela les canonniers à leurs pièces, quand le mandarin vit ces escouades de marins aux bras nus, au torse musculeux, manœuvrer une batterie de douze obusiers avec l'ensemble d'un peloton qui eût exécuté la

[1] On sait que la langue écrite des Chinois renferme de quatre-vingts à cent mille caractères, dont chacun, comme un chiffre arabe, représente une idée. Pour exprimer ces quatre-vingt mille pensées, la langue parlée n'a guère à sa disposition que trois ou quatre cents monosyllabes, dont l'accent modifié par les inflexions de la voix permet à une oreille chinoise de percevoir d'une façon assez distincte près de douze cents sons différents. Un très-grand nombre de caractères se prononcent à peu près de la même manière sans que les idées qu'ils représentent aient le moindre rapport. Le mot *po*, cité comme exemple par les sinologues, veut dire, selon la diversité de l'accentuation, « verre, — bouillir, — vanner, — prudent, — libéral, — préparer, — vieille femme, — casser ou fendre, — incliné, — fort peu, — arroser, — esclave. » De cette pauvreté de la langue parlée comparée à la langue écrite sont venus l'usage et la nécessité de joindre presque constamment deux synonymes dans la conversation pour exprimer une seule et même chose. Ainsi l'on dira *fou-tsin* (père, parent) pour éviter que l'on confonde le mot *père* et le mot *hache*, dont les caractères très-distincts se traduisent cependant dans la langue parlée par la même syllabe. On conçoit néanmoins, malgré cette précaution, à combien de méprises et d'équivoques peut se trouver exposé l'étranger qui n'a pas la voix et l'oreille justes. Le développement du sens musical paraît fort utile pour acquérir rapidement la pratique de la langue chinoise.

charge en douze temps, son enthousiasme ne connut plus de bornes. Bientôt cependant on suspendit ce simulacre de combat pour ménager de nouvelles émotions au *taou-tai*. On fit charger et amorcer devant lui une de ces monstrueuses pièces de 80 qui rappellent par leur masse et leur calibre les canons que Mahomet II employait au siége de Constantinople. Plaçant alors le géant tartare en face de l'énorme obusier béant au sabord, on lui proposa de mettre lui-même le feu à la pièce qui excitait son admiration. A cette offre inattendue, tous les Chinois qui entouraient le *taou-tai* détournèrent la tête et se bouchèrent les oreilles. Lin-kouei, lui seul, ne parut point étonné. Imitant ce qu'il avait vu faire à nos canonniers, il fléchit, sans mot dire, le genou, saisit le cordon de la platine de la main droite, le raidit doucement et avec précaution, puis d'un coup de poignet sec alluma l'étincelle qui devait aller jusqu'au fond de l'âme percer la gargousse et enflammer la poudre. A l'effrayante détonation qui suivit cet acte d'héroïsme, mandarins et satellites faillirent prendre la fuite; mais Lin-kouei rassura son timide cortége du geste et du regard. Alexandre le Grand, après avoir tranché le nœud gordien, ne dut pas tourner un visage plus radieux vers les habitants de la Phrygie.

Pour nous, loin de railler ce naïf orgueil, nous y applaudîmes à l'envi. Nous déclarâmes à son excellence Lin-kouei que dorénavant la pièce à laquelle il avait mis le feu porterait son nom et ne s'appellerait plus que l'obusier de Lin. Un sabre turc, dernière épave sauvée du naufrage de *la Gloire* et léguée au commandant de *la Bayonnaise* par M. Lapierre, avait été destiné par nous au premier chef malais dont nous aurions à reconnaître l'hospitalité. Nous n'eussions jamais songé qu'un pareil hommage pût convenir à un mandarin chinois; après sa

prouesse, le *taou-tai* de Shang-haï nous parut digne de ceindre ce riche yataghan. Lin-kouei le reçut des mains du commandant français avec une joie qu'il n'essaya point de dissimuler. Passant autour de son cou le cordon de soie tordue qui soutenait ce long sabre courbe, il le plaça, suivant la coutume chinoise, la poignée en arrière, la lame reposant sur sa cuisse droite. Par un mouvement rapide, ses deux mains disparurent alors derrière son dos; la lame luisante jaillit comme un serpent du fourreau de chagrin, et le *taou-tai* l'agita fièrement au-dessus de sa tête. Puis, comme s'il eût été ramené par une réflexion soudaine à des pensées plus conformes à sa qualité de mandarin civil, Lin-kouei s'empressa de remettre au fourreau l'instrument homicide et de déposer ce gage compromettant de la sympathie des barbares entre les mains d'un de ses serviteurs.

Les heures, on le comprendra, s'étaient rapidement écoulées pendant cette curieuse initiation du fonctionnaire mantchou à la science militaire de l'Europe. Le soleil allait bientôt disparaître derrière la forêt de mâts qui bornait derrière nous l'horizon comme une longue palissade : Lin-kouei s'inclina une dernière fois devant le ministre de France, et, escorté jusque sur le passe-avant de la corvette par les officiers de *la Bayonnaise*, il descendit avec les mandarins Heou-lieun et Wan-wei dans le canot qui l'attendait au bas de l'échelle, mêlant aux *tchin-tchin* (saluts) les plus affectueux le seul mot français que son cœur reconnaissant eût retenu : Merci !

CHAPITRE XIII.

Les Européens à Shang-haï.

Le consul d'Angleterre ne fut point le seul résident européen qui voulut se rendre à bord de *la Bayonnaise* le jour même qui suivit l'arrivée de cette corvette dans le port de Shang-haï. Le consul des États-Unis, le préfet apostolique du Kiang-nan, monseigneur Maresca, un grand nombre de négociants anglais ou américains, le ministre anglican lui-même, n'apportèrent pas à remplir ce devoir de politesse un moins gracieux empressement. Ce n'était point seulement au représentant de la France que s'adressaient ces hommes : la sympathie publique voulait aussi honorer par ces flatteuses avances la grande pensée qui, au milieu de la lutte acharnée des intérêts commerciaux, avait donné dans l'extrême Orient un défenseur officiel à la cause de la civilisation et de la liberté religieuse. Sur un théâtre où le peu d'importance de nos opérations commerciales eût créé à nos agens et à notre marine un rôle ridicule, ce protectorat dont la tradition remonte aux plus beaux jours de la monarchie française était le seul terrain sur lequel nous pussions planter avec honneur notre pavillon. Aussi bien que les Anglais et les Américains, nous avons maintenant en Chine notre raison d'être. Les navires de guerre, les consuls, les envoyés diplomatiques que nous entretenons dans ces mers lointaines, n'y sont point pour témoigner de la sollicitude af-

fairée d'une administration impuissante, ils ne sont point là non plus pour nous faire assister en rivaux envieux et malveillants aux progrès des nations industrieuses qui se disputent le marché de la Chine : ils sont là pour défendre une noble cause qui est devenue la nôtre, pour garder de toute atteinte les traités librement consentis avec notre plénipotentiaire par la cour de Pe-king. Si maintenant, par suite d'éventualités qu'il est permis de prévoir, ces vaisseaux, ces agens étaient appelés à préserver l'intégrité du Céleste Empire, à offrir aux puissances belligérantes une médiation opportune, s'ils savaient inspirer aux Chinois la sagesse, aux Anglais la modération, l'Europe ne pourrait qu'applaudir encore à ce bienfaisant usage de notre influence, et la France n'aurait pas à regretter des sacrifices au prix desquels elle aurait garanti contre de redoutables perturbations l'équilibre politique du monde.

Telle est l'honorable situation que nous ont faite en Chine les traités négociés par M. de Lagrené. A Shang-haï, où notre pavillon commercial n'avait point encore paru depuis l'ouverture des cinq ports, la présence d'un navire de guerre français ne surprit cependant personne. Anglais, Américains, Chinois, tous savaient ce qui amenait dans ces parages le ministre de France. Quand ils avaient entendu gronder le canon de la corvette, les cultivateurs du Kiang-nan s'étaient écriés : *Voilà les amis de l'évêque!* Les Européens s'étaient empressés de tendre la main aux protecteurs des chrétiens chinois. Les autorités chinoises elles-mêmes s'étaient montrées disposées à oublier leur réserve habituelle en faveur de ces étrangers dont la conduite ouverte n'avait jamais caché d'embûches. C'était maintenant à nous de reconnaître par un prompt retour ces prévenances et ce bienveillant accueil ; aussi décidâmes-nous sans regret que nous consacrerions une nouvelle

journée, une journée tout entière, à rendre les visites que nous avions reçues. Le 25 janvier, vers onze heures du matin, les canots de *la Bayonnaise* transportèrent au débarcadère le plus rapproché du consulat de France M. Forth-Rouen et le brillant cortége que lui composait l'état-major de la corvette. Ce jour-là, le brouillard qui pèse si souvent sur les bords humides du Wam-pou s'était dissipé devant les premiers rayons du soleil, la gelée avait raffermi le sol, et nous pûmes, sans nous embourber jusqu'à la cheville, traverser les ruelles fangeuses qui conduisent du rivage à la demeure de M. de Montigny.

Un goût délicat s'était chargé d'embellir cette humble retraite et de transformer un *cottage* chinois en maison européenne. Chaque été, malheureusement, les grandes crues du Wam-pou venaient inonder le jardin, baigner le rez-de-chaussée et souiller de leur limon les parquets posés à fleur de terre. Si l'on voulait échapper aux miasmes pestilentiels qu'engendrent ces inondations, il fallait évacuer le consulat de France pendant un ou deux mois de l'année, et s'enfuir avec la majeure partie des résidens européens jusqu'aux lointaines collines qu'on voit du haut des pagodes de Shang-haï s'élever comme des îlots perdus au milieu d'un océan de rizières. On éprouvait un sentiment d'intérêt pénible en pénétrant sous ce toit hospitalier. Toute une jeune famille s'y trouvait réunie. Pieusement associée à l'exil paternel, grandissant dans la joie et dans l'innocence, elle semblait sourire aux dangers de ce sol perfide; mais les hôtes qu'elle charmait par sa gaîté naïve ne pouvaient s'empêcher de sonder pour elle l'avenir, et de songer à quelle soie fragile, à quelle santé précaire, à quelle existence toujours prompte à se prodiguer était suspendu tout ce bonheur [1].

[1] En se rendant par terre de Ning-po à Shang-haï, M. de Monti-

L'orgueil patriotique de M. de Montigny s'était promis de rehausser aux yeux des Chinois, par un appareil imposant, le caractère officiel du ministre de France. Vingt chaises, les plus splendides qu'on eût pu trouver, étaient réunies au consulat : le dernier des élèves avait quatre porteurs pour lui seul. La chaise du ministre de France reposait sur les épaules de huit caryatides; celle du commandant de *la Bayonnaise* était supportée par un triple brancard. Sur le bonnet des *coulis* s'étalait fièrement la houppe de soie aux couleurs nationales. Les domestiques du consul, transformés en écuyers, ouvraient la marche. Le page de M. Kleiskowsky, malicieux vaurien aux yeux de singe, véritable Flibbertigibbet chinois, fustigeait de sa queue les curieux qui ne se rangeaient point assez vite pour nous livrer passage. Aussi la foule s'ouvrait-elle respectueusement devant nous; les lettrés au bouton d'or se collaient contre la muraille, le menu peuple se pressait dans les carrefours pour nous voir. On eût dit la marche triomphale d'un bouddha vivant dans quelque cité sainte de la Mongolie; mais les rues de Shang-hai n'étaient pas toujours assez larges pour les évolutions de ce brillant cortége. Parfois les brancards s'embarrassaient dans les piliers ou dans la devanture de quelque échoppe chinoise, le mandarin français était obligé de descendre de sa chaise pour aider ses porteurs à sortir de ce mauvais pas, et la dignité de l'idole se trouvait compromise.

Le consul d'Angleterre avait droit à notre première

gny a souvent couru de grands dangers; mais la plus périlleuse aventure où l'ait entraîné son dévouement, c'est cette campagne de quinze jours sur les côtes de Corée dont les journaux anglais nous ont transmis le récit, campagne qu'il n'hésita point à entreprendre dans une *lorcha* portugaise pour recueillir l'équipage du baleinier français *le Narval*, naufragé sur une des îles qui bordent la péninsule coréenne.

visite, et c'était la maison qu'il habitait alors au sein de la ville intérieure[1] que nous nous efforçions d'atteindre à travers le labyrinthe le plus compliqué qu'ait jamais renfermé l'enceinte d'une cité orientale. Après mille détours, nous vîmes enfin apparaître les murs du consulat britannique; les disques d'airain suspendus dans la loge du concierge frémirent sous les coups répétés des serviteurs chinois; la porte massive tourna lentement sur ses gonds, et les officiers qu'annonçait ou saluait cet affreux vacarme furent reçus par l'interprète et le vice-consul anglais au bas du perron de la cour d'honneur. Les Chinois ont poussé l'horreur de la symétrie jusqu'à la puérilité. Si vous étudiez leurs monuments, si vous pénétrez dans leurs demeures, vous y remarquerez à chaque pas la simplicité des lignes sacrifiée à dessein, l'unité de l'ensemble brisée comme à plaisir, pour faire place aux surprises ménagées par un goût bizarre. La maison qu'habitait M. Alcock, fermée aux rayons du soleil, mais ouverte à la brise, pouvait flatter le caprice d'un artiste : l'admirable patience que la race anglo-saxonne apporte en tous lieux à la poursuite de son bien-être avait pu seule y ménager un logement convenable pour une famille anglaise. Deux consuls y avaient consacré leurs efforts. Telle qu'elle s'offrait à nous, transformé par de longs et coûteux sa-

[1] La chancellerie du consulat d'Angleterre avait été élevée sur le terrain cédé à la communauté britannique; toutefois, pour établir plus sûrement leur droit de circulation dans la ville de Shanghaï, les Anglais avaient voulu, après le traité de Nan-king, que leur consul résidât, non pas dans les faubourgs, mais en dedans de l'enceinte fortifiée, au milieu de la ville chinoise. Aujourd'hui que leur droit ne peut plus, après une longue jouissance, être contesté, ils s'occupent de construire sur le terrain qui leur appartient un véritable palais pour leur consul. Chaque officier du consulat aura une maison séparée. Un vaste jardin et une promenade publique entoureront ces habitations.

crifices, cette étrange habitation semblait avoir acquis tous les avantages d'une maison européenne, sans avoir perdu le cachet pittoresque que lui avait imprimé l'imagination de l'architecte chinois. Des poêles et des cheminées portatives en avaient chassé le froid et l'humidité. Dès qu'on y entrait, on se sentait enveloppé d'une douce température, comme si des mains invisibles vous eussent jeté une chaude pelisse sur les épaules. Un vestibule imposant vous introduisait dans la salle à manger, vaste pièce attristée par un jour avare, où veillait à l'un des angles un calorifère constamment allumé. A l'étage supérieur, sous les combles, se trouvait le salon, auquel on arrivait par un obscur corridor. Les solives du toit formaient en s'inclinant le plafond de cette nouvelle pièce ; un double pilier qui, suivant la coutume chinoise, soutenait le faîte, sujet à fléchir, occupait avec un poêle de fonte le centre de l'appartement. Le vernis de Ning-po avait donné l'éclat d'une laque brune à ces charpentes grossières. Ce cadre indigène était en harmonie parfaite avec les meubles incrustés du Che-kiang, les bronzes de Nan-king, les porcelaines de Sou-tcheou-fou, rassemblés dans cet étroit espace. Le salon de M. Alcock, dans sa pittoresque étrangeté, eût mérité de figurer à l'exposition de Londres. Pour nous, c'était tout un musée à étudier, non pas un musée composé de cette banale pacotille de Canton faite pour séduire le touriste inexpérimenté, mais un musée tout rempli de coffrets précieux, de morceaux véritables, de curieuses reliques contemporaines des beaux temps de la céramique chinoise. Ce fut une heureuse fortune pour notre curiosité de rencontrer cet intérieur chinois embelli par des mains anglaises, une plus heureuse fortune encore de trouver sur la terre étrangère l'accueil que nous y réservait la gracieuse et bienveillante famille de M. Alcock.

Bien des Anglais n'ont point complétemnnt abjuré les vieux préjugés qui obligeaient jadis tout bon insulaire à détester le pape et à maudire la France. Ceux d'entre eux qui ont gardé le fiel héréditaire, qui prêtent encore le serment du *test* en leur cœur, nourrissent contre nous une de ces antipathies sombres et opiniâtres qui étonnent notre générosité. Avec de pareils Anglais, que votre réserve ne désarme point devant de premières avances! Sous les formes les plus polies, sous l'enveloppe la plus courtoise, vous ne tarderiez pas à sentir la pointe du trait caché que la haine semble avoir trempé comme une flèche malaise dans le suc de l'upas. M. Alcock n'appartenait point heureusement à cette classe d'ennemis invétérés : il éprouvait un penchant réel pour la France; il souhaitait sincèrement pour son pays l'amitié d'un peuple éclairé, l'alliance d'un gouvernement libéral. Ce sentiment, il l'eût proclamé sans crainte à la face du Royaume-Uni : il aimait à le confesser par ses actes sans se laisser arrêter par les vains scrupules auxquels sacrifie trop souvent un faux patriotisme. Aussi le consulat d'Angleterre nous fut-il ouvert à Shang-haï, pendant notre court séjour dans ce port, avec autant d'abandon et de confiance que l'avait été le consulat de France.

Notre première séance dans cette aimable demeure était trop officielle pour qu'elle pût se prolonger au-delà de quelques minutes. D'ailleurs nos moments étaient comptés. Nous étions attendus à deux heures précises chez le *taou-tai*, et notre politesse devait être celle des souverains. Nous nous empressâmes donc de regagner nos chaises et de nous diriger vers le palais du mandarin Lin-kouei. Cette fois ce ne furent pas les éclats du gong, mais les détonations de la poudre qui nous accueillirent. Un artilleur chinois, se bouchant d'une main l'oreille droite, tenant de l'autre un bâtonnet allumé, mettait suc-

cessivement le feu à neuf petits mortiers de fonte qui faisaient une culbute complète à chaque coup et allaient rouler dans le sable. Les salves des Chinois ne dépassent jamais trois coups de canon ; mais en cette circonstance il fallut que les usages du Céleste Empire cédassent à la nécessité de reconnaître par un égal hommage les honneurs que *la Bayonnaise* avait rendus la veille au *taou-tai* Lin-kouei. M. de Montigny eût été intraitable sur ce chapitre ; le *taou-tai* le savait. Aussi jugea-t-il prudent de s'exécuter de bonne grâce. Sorti de son palais à la première explosion qui lui annonçait notre arrivée, Lin-Kouei vint recevoir le ministre de France à l'entrée même du prétoire. Dans cette salle ouverte à tous les vents, en présence de la chimère gigantesque peinte à grands traits sur le mur de la cour extérieure, à quelques pas de la geôle où gémissaient les prévenus, le *taou-tai* rendait d'ordinaire la justice. Une table rectangulaire, des chaises de bois massif recouvertes d'un coussin de drap rouge et rangées le long des murs, tel était l'ameublement de ce tribunal qui voyait à la fois prononcer les sentences et s'exécuter la majeure partie des arrêts. Sur la table nue et froide figurait, sinistre ornement, l'urne fatale où la main des Minos chinois saisit les baguettes de bambou qui, jetées au bourreau, lui indiquent le nombre de coups qu'il doit infliger au patient. Nous ne fîmes que traverser cette salle officielle. Introduits dans une seconde cour, nous trouvâmes sous un nouveau péristyle une collation préparée à l'avance : des fruits confits, de blanches pyramides d'amandes, des pâtisseries chinoises, des fromages mantchoux qu'on eût pris pour d'innocentes sucreries, et le plus délicat des thés verts, le *you-tsien*[1], étalant

[1] Littéralement : *avant les pluies*. C'est le même thé qui se vend à Canton sous le nom de *jeune hyson*, qui fut autrefois très-recher-

ses feuilles épanouies au fond des tasses recouvertes dans lesquelles la sensualité des gourmets enferme jusqu'au dernier moment le précieux arôme. Cette infusion chinoise nous sembla cependant inférieure au mélange de pekoe et de sou-chong que plus d'une fois nous avions offert nous-mêmes aux mandarins de Canton. Ce parfum printanier des premiers bourgeons enlevés à l'arbuste avant le complet développement des feuilles avait quelque chose de trop vague, de trop insaisissable pour nos sens émoussés. Il nous fallait les gros crus du Fo-kien, les thés de Tchin-tcheou et d'Amoy, les feuilles grossières que nourrit le sol granitique du district de Bohea, et que l'action du feu a complétement noircies et desséchées : voilà le rude arôme qui plaisait à nos palais barbares, comme à celui de nos matelots l'âpre bouquet des vins de Portugal ou de Catalogne.

Le *taou-tei* nous fit avec une grâce parfaite les honneurs de son palais. Il fut gai, bienveillant, naturel, et parut répondre à nos questions avec une sincérité bien rare chez un fonctionnaire chinois. Quand nous lui parlâmes des armées du Céleste Empire vaincues par une poignée d'étrangers, il n'hésita point à convenir de l'impuissance des milices provinciales : il avoua que toutes ces troupes rassemblées sous l'étendard vert, divisées en *ma-ping* (cavalerie), *pou-ping* (infanterie), *shéou-ping* (garnisons sédentaires), n'étaient point en état de tenir tête à quelques régiments européens ; mais il s'étendit avec orgueil sur les mérites des bataillons tartares concentrés autour de Pe-king ou dispersés sur les frontières du nord, dont il portait l'effectif à plus de cent mille hommes, et dont l'entretien coûtait, suivant lui,

ché par les Américains, et que des marchands chinois ont eu le tort de contrefaire.

près de 120 millions de francs à la cour impériale. Il vanta la valeur et la discipline de ces troupes d'élite, qui avaient dompté les Éleuthes et les Usbeks, qui eussent repoussé en 1842 les barbares, si l'empereur eût consenti à se séparer des plus fidèles gardiens de son trône. Ce fut encore Lin-kouei qui nous apprit que le code militaire prononçait la peine de mort contre le soldat chinois ou tartare qui, à l'heure du combat, ne marchait point en avant dès qu'il entendait le tambour, ou ne s'arrêtait point dès que résonnait le gong, contre celui qui décourageait ses compagnons par des histoires de démons ou de fantômes, qui rôdait autour des tentes du général pour surprendre le secret de ses conférences, qui assassinait un homme paisible et venait se vanter d'avoir tué un ennemi ; qui, chargé d'une reconnaissance, n'osait point l'exécuter et n'en faisait pas moins son rapport, qui se targuait effrontément de services imaginaires ou s'attribuait, comme Falstaff, les hauts faits des autres.

Malgré son long commerce avec « le plus saint instituteur des temps anciens [1], » malgré le discrédit dans lequel les habitudes d'une longue paix ont laissé tomber parmi les sujets du Céleste Empire le métier des armes, Lin-kouei avait gardé de la nature sauvage au milieu de laquelle s'étaient écoulées ses premières années je ne sais quel levain batailleur qu'aurait condamné la doctrine des *sages*. Comme ce berger qui, devenu ministre, avait secrètement emporté sa houlette à la cour, Lin-kouei, devenu mandarin civil, avait caché dans un coin de son palais son cheval de bataille. Ce fonctionnaire mantchou, sur la poitrine duquel brillait cependant le pacifique emblème de la cigogne, voulut nous montrer quelle figure

[1] Tel est le titre qui fut accordé par la dynastie des Ming au philosophe Confucius.

il aurait pu faire à la tête d'un escadron d'archers ou de mousquetaires. Il fit amener devant le péristyle sous lequel nous étions assis son coursier tartare, horrible petite bête à la tête énorme, au poil hérissé, à la robe d'un blanc sale, assez semblable à ce cheval baskir, triste souvenir de l'invasion de 1815, qu'on peut voir empaillé dans une des galeries du Jardin des Plantes. Lin-kouei ne fit que poser le pied sur l'étrier de bois ; enlevant d'un seul effort de ses robustes poignets son corps gigantesque ; il enfourcha le poney, dont les reins semblèrent fléchir sous ce poids disproportionné, et lui fit faire deux ou trois courbettes, qui obtinrent nos plus chaleureux applaudissements.

Après son cheval de bataille, Lin-kouei voulut nous présenter ce qu'il avait de plus cher au monde, sa fille, jeune Mantchoue âgée de dix ans à peine, qu'une pelisse d'hermine et l'horreur des ablutions défendaient doublement contre la froidure de l'hiver. La propreté n'est pas la vertu des Chinois du nord ; mais il y avait tant de gentillesse dans les grands yeux de cette jeune fille tartare, que, sans songer à ses mains gercées ou aux veines grisâtres qui marbraient le carmin de ses joues, chacun de nous s'empressa de complimenter le *taou-tai* sur les promesses de beauté que renfermait ce calice à demi-entr'ouvert. Lin-kouei nous fit remarquer avec un certain orgueil que sa fille n'avait point le pied mutilé. Les Tartares ont imposé leur costume aux Chinois, le front rasé, la longue tresse de cheveux pendante : aucun signe extérieur ne distingue aujourd'hui les conquérants du peuple vaincu ; mais les femmes mantchoues ont refusé d'asservir leurs enfants à la mutilation que subissent, dès le jour de leur naissance, la plupart des jeunes filles chinoises.

La présentation de la jeune Lin-kouei à des barbares était la démarche la plus contraire aux rites que pût se

permettre le *taou-tai ;* nous laissâmes à Lin-kouei le soin de régler cette affaire avec le *Li-pou* (bureau des rites) ou le *Tou-cha-youen* (bureau des censeurs), et nous saisîmes avidement une aussi heureuse occasion d'obtenir enfin l'explication de cette étrange coutume qui, sous prétexte d'un raffinement de beauté, impose depuis des siècles aux jeunes Chinoises de si cruelles tortures. Hélas! notre espoir fut encore déçu. Cette coutume se perdait dans la nuit des temps. Lin-kouei savait que, célébrés par les poètes, toujours cités comme le cachet de la distinction, les *lys dorés* (les petits pieds) étaient devenus la perfection la plus recherchée des dames chinoises; mais il ignorait, comme nous, l'origine de cette mode bizarre. Fallait-il en attribuer l'adoption au dévouement servile qui avait voulu imiter le pied-bot d'une princesse, ou devait-on reconnaître dans cette mutilation précoce la prévoyance de la jalousie conjugales? Les Chinois avaient-ils pensé, comme Sanchó, que « la vertu des femmes ne s'en trouverait pas plus mal pour une jambe cassée? » avaient-ils choisi ce cruel moyen d'enchaîner au foyer domestique les aimables filles de l'air et de la fantaisie? C'est vers cette dernière supposition qu'inclinait Lin-kouei. Il pensait qu'en brisant les pieds de leurs femmes, les Chinois avaient moins voulu donner à leur démarche « le balancement du saule agité par la brise » que leur créer des habitudes sédentaires. — Combien nous eussions aimé à prolonger de pareils entretiens, si une impatience, justifiée par les événements qui se préparaient à Canton [1], ne nous eût emportés à travers ce voyage comme une

[1] L'ouverture des portes de Canton avait été fixée, par la dernière convention conclue avec sir John Davis, au 6 avril 1849; mais le nouveau vice-roi se montrait peu disposé à remplir cet engagement, et l'on prévoyait pour le 6 avril une nouvelle et sérieuse rupture.

trombe que chasse devant elle la tempête, qui tourbillonne sans cesse et ne s'arrête nulle part !

Avant que le coucher du soleil vînt borner le cours de nos visites et nous ramener à bord de *la Bayonnaise*, il nous fallait encore saluer le préfet apostolique du Kiang-nan, Mgr Maresca, et, s'il était possible, nous rendre en dernier lieu chez le consul des États-Unis. Trois heures venaient de sonner, et nous n'avions plus un instant à perdre. Nous prîmes donc congé du *taou-tai*, qui, les mains jointes, nous accompagna jusqu'à nos chaises de ses remerciements et de ses vœux. Lin-kouei devait partir le lendemain pour Sou-tcheou-fou ; mais il avait promis de hâter son retour dans l'espoir de retrouver à Shang-haï les mandarins français et de les voir « illuminer une seconde fois son palais de leur présence. Nous entendions encore les fervents *tchin-tchin* de l'aimable Mantchou, que, depuis longtemps déjà, nos chaises avaient disparu à ses regards.

Nos coulis se dirigeaient d'un pas rapide vers le haut de la rivière, où, sur une pointe avancée, à l'extrémité du dernier faubourg, s'élève le palais épiscopal, ancienne concession de l'empereur Kang-hi, qui fut restitué à nos missionnaires par les soins de M. Lagrené. C'est avec la croix de bois que nos missionnaires ont entrepris de sauver la Chine. Aussi attendez-vous, quand vous visiterez les côtes du Céleste Empire, à trouver plus d'un évêque vêtu comme un pauvre marchand chinois et dormant sous un toit de chaume. A Shang-haï toutefois, sans être somptueuse, la demeure épiscopale, aux murs de briques, à la couverture de tuiles, réjouit l'œil par son exquise propreté et sa modeste élégance. Appelé à protéger du prestige qui s'attache à son rang et à sa personne les missions dispersées dans la riche province du Kiang-nan, souvent mis par sa position que reconnaissent et pro-

tégent les traités en relations directes avec les autorités chinoises, Mgr Maresca a dû s'entourer d'une certaine pompe inconnue aux évêques proscrits du Su-tchuen ou du Hou-kouang. Cet ancien compagnon des martyrs, ce courageux confesseur de la foi qui fut à la veille de suivre M. Perboyre au supplice, a vu des mandarins s'asseoir à sa table et un peuple immense assister silencieux au saint sacrifice, pendant que, dans la chapelle ouverte à tous les regards, les chrétiens à genoux psalmodiaient les prières de l'Église traduites en chinois par les premiers missionnaires. Mgr Maresca, évêque de Solen et préfet apostolique du Kiang-nan, est un prélat italien; mais en Chine tous les prêtres catholiques ont le cœur français, tous les missionnaires apprennent à leurs néophytes à bénir le nom de la France. Le préfet apostolique du Kiang-nan était au nombre des personnes que nous devions souvent revoir. Aussi profitâmes-nous de son intelligence pour brusquer un peu cette première visite et nous acheminer en toute hâte vers le consulat des États-Unis, dont le pavillon flottait à deux milles de là, sur le terrain de la communauté anglaise, presqu'en face du mouillage occupé par *la Bayonnaise*.

Le consul américain, E. Griswol, était à Shang-haï le représentant de la maison Russel. La cordiale franchise de cet associé de M. Forbes acheva ce qu'avait préparé une si heureuse coïncidence et assura l'intimité de nos rapports avec le consulat des États-Unis. La maison qu'habitait M. Griswold portait, comme celle des négocians anglais, associés des Dent ou des Matheson, ce cachet grandiose qu'imprime encore, sur les côtes de Chine, à toutes les constructions européennes le souvenir des beaux temps de la compagnie des Indes. Dans ce palais qu'il habitait seul, M. Griswold eût voulu retenir, pour tout le temps de leur séjour à Shang-haï, une partie

des officiers de la corvette française. Nous n'eussions point eu de motifs pour décliner une offre aussi aimable que sincère, si *la Bayonnaise* eût été mouillée, comme à Maaco ou à Manille, à trois milles de la terre; mais à Shang-hai, où la corvette se trouvait à portée de voix du quai, à quelques mètres du rivage, nous préférâmes, malgré les gracieuses instances de M. Griswold, rester fidèles à nos habitudes. Le soir même, au moment où les ténèbres de la nuit commençaient à s'étendre sur le fleuve, brisés de fatigue, enchantés cependant de notre journée, nous regagnâmes, comme l'oiseau qui retourne à son nid, le noble et beau navire sur lequel nous devions achever le tour du monde.

CHAPITRE XIV.

La ville de Shang-hai et le village de Su-ka-wé.

Après quarante-huit heures consacrées, avec une conscience qui eût édifié le tribunal des rites, aux plus minutieuses exigences de l'étiquette, nous avions enfin reconquis notre indépendance. Chacun de nous pouvait désormais suivre librement le chemin où l'entraînerait sa fantaisie. Cette fois nous avions bien devant la *Chine ouverte* : plus de *tigres* veillant, comme à Canton, aux portes de la ville pour en écarter les barbares, plus de populace insolence pour entourer de périls la moindre reconnaissance poussée au delà de *China-street*. A Shang-hai, l'Européen parle et agit en maître. Ce sont les Chinois qui ne sont plus chez eux. Plus humbles que les juifs de l'Orient, on ne les voit jamais se redresser sous l'insulte ; ils fuient comme un troupeau de daims devant le moindre couli revêtu de la livrée consulaire. On n'est obligé à quelques égards qu'envers les colons du Fo-kien, que l'on reconnaît encore mieux à la fierté de leur physionomie qu'à la tresse de cheveux et à la ceinture qu'ils tournent en guise de turban autour de leur tête. Ces Fo-kinois, bateliers pour la plupart, ne baiseraient point, comme les Chinois dégénérés de Shang-hai, la main qui oserait les frapper ; ils rendraient hardiment coup pour coup : on le sait et on les respecte. Pourvu que l'on ait soin de ne point se faire de querelle avec ces colons d'hu-

meur peu accommodante, on pourra s'égarer impunément de nuit et de jour dans les rues de Shang-hai sans courir d'autre risque que celui d'être obligé parfois *de battre un homme à jeu sûr,* ce qui, suivant la remarque judicieuse de Sosie, ne convient guère à *une belle âme.*

Shang-hai renferme plus de trois cent mille habitants. Cette ville populeuse n'est cependant qu'une sous-préfecture, un *hien.* La Chine compte douze cent soixante-et dix-neuf de ces villes de troisième ordre, deux cent trente-sept *tcheous*, chefs-lieux de préfecture, et cent quatre-vingt-dix-huit *fous,* cités plus importantes encore, dans lesquelles réside souvent, comme à Canton ou à Sou-tcheou, l'administration centrale de la province. Toutes ces villes, les *hiens* aussi bien que les *tcheous* et les *fous,* sont entourées d'une enceinte fortifiée. L'enceinte de Shang-hai, sans y comprendre les vastes faubourgs qui s'étendent sur les bords du fleuve, a cinq ou six milles de circuit. Crénelés et flanqués de bastions, ces remparts dont la hauteur ne dépasse pas huit ou neuf mètres, ne sont protégés par un fossé que du côté de la campagne. Ils n'ont jamais été destinés à recevoir de l'artillerie, car sur plusieurs points les maisons touchent presque la muraille. De pareils boulevards, écroulés en partie ou sillonnés par de profondes crevasses, ne pouvaient arrêter une armée anglaise. Aussi, en 1842, les mandarins n'essayèrent-ils pas de les défendre. Ils évacuèrent la ville, où les Anglais pénétrèrent sans coup férir. Au dire de nos missionnaires, qui a vu une ville chinoise les a vues toutes. Il est certain que l'aspect de Shang-hai diffère peu de celui de Canton. N'y cherchez point de beaux quais, des édifices imposants, des rues alignées au cordeau. Dès que vous aurez dépassé les limites du terrain accordé à la communauté anglaise, vous ne trouverez sur les bords du Wampou qu'un talus fangeux supportant d'horribles

masures minées par les eaux et tombant de vétusté. Dans l'intérieur de la ville, des rues sales, étroites et tortueuses se croisent et s'enchevêtrent de telle façon qu'il faut de longues études pour apprendre à se reconnaître au milieu de ce labyrinthe. Du reste, nulle régularité dans l'alignement des maisons, point de trottoirs, aucun moyen de se mettre à l'abri de la foule qui se presse et se coudoie sur la chaussée, ou qui s'ouvre brusquement devant la chaise d'un mandarin.

L'importance de Shang-hai tient surtout à sa position. Située à quatorze milles de l'embouchure du Yang-tse-kiang, peu distante des bouches du Pei-ho et du Hoang-ho, cette ville communique par le fleuve qui la traverse, avec Sou-tcheou-fou, dont elle n'est éloignée que de cent cinquante milles. C'est à Sou-tcheou-fou que se rendent les jeunes gens qui viennent d'hériter et les marchands qui ont fait une fortune rapide. Les restaurateurs les plus habiles, les bateaux de fleurs les plus somptueux, les femmes les plus élégantes et les plus belles y appellent les épicuriens chinois. Cette riche cité, la plus policée et la plus dissolue de l'extrême Orient, la Corinthe du Céleste Empire, est aussi une place de commerce importante ; elle attire à elle la majeure partie des importations étrangères, et les reverse, par de nombreux canaux, jusqu'au fond de dix provinces. Chaque année amène à Shang-hai, qui n'est en réalité que le port de Sou-tcheou-fou, près de dix-huit cents jonques jaugeant au moins trois cent mille tonneaux. C'est sur ce marché, dans cet entrepôt des produits du Nord et de ceux du Midi, que s'échangent les bois de construction, les salaisons, les eaux-de-vie, le blé, les légumes, les fruits du Pe-tche-li, du Shan-tong et du Leau-tong, contre le sucre, l'indigo, le thé noir, le poisson salé du Fo-kien, la cannelle, les cristaux et les parfums du Kuouang-tong. Les riches pro-

vinces du Kiang-nan et du Che-kiang prennent, comme on peut le présumer, une part importante à ce mouvement commercial. Plus de cinq mille barques de diverses grandeurs y apportent, par le Yang-tse-kiang et les nombreux affluents de ce grand fleuve, les soieries et les cotonnades, les poteries et la porcelaine que les jonques destinées à la grande navigation vont distribuer avec la mousson favorable sur tout le littoral de l'empire.

L'activité industrielle de Shang-hai répond d'ailleurs à cette activité maritime. On n'y rencontre guère de maison qui ne soit un atelier ou une boutique. Le bambou et l'argile s'y montrent façonnés par la plus ingénieuse industrie, émaillés ou ciselés par des ouvriers qui ne dépensent pas 25 centimes par jour, et qui travaillent au moins quatorze heures sur vingt-quatre. Les marchands de Shang-hai n'ont point encore appris, comme ceux de *China-street*, à exploiter la simplicité européenne, et la plupart des objets de curiosité s'y vendent beaucoup moins cher qu'à Canton. Aussi est-il probable que le premier usage que nous eussions fait de notre liberté eût été de courir, nos piastres de Charles IV à la main [1], chez ces dangereux tentateurs, si les réjouissances qu'entraîne à sa suite le nouvel an chinois n'eussent encore, pour quelques jours, fermé toutes les boutiques et interrompu toutes les affaires. Depuis que le soleil avait atteint le 15e degré du verseau, et que la lune naissante avait signalé le commencement de la vingt-neuvième année du règne de Tao-kouang, les marchands de Shang-hai, retirés au

[1] Les marchands de Shang-hai n'acceptent avec confiance que les piastres frappées à l'effigie de Charles IV. Une de ces piastres vaut 1,500 à 1,600 sapecs, tandis que les pièces mexicaines ou frappées à l'effigie de Ferdinand VII en valent à peine 11 ou 1,200. Les dollars poinçonnés de Canton subissent une dépréciation encore plus considérable.

fond des plus secrets asiles de la vie privée, ne songeaient plus qu'à recevoir gaiement leurs amis et à écarter les esprits malfaisants du foyer domestique. On sait que les Chinois attribuent la plupart des maladies qui les affligent à quelque influence diabolique. Ils ont les cinq démons impurs, — les *laom-zen*, — que je soupçonnerais d'une secrète parenté avec les succubes du moyen âge. Ces démons s'attaquent de préférence aux nouvelles mariées, ou tourmentent sans pitié les maris fidèles. D'autres esprits subalternes frappent le corps de paralysie et la langue de mutisme, s'amusent à briser la vaisselle, ou viennent, pendant la nuit, ouvrir et fermer les portes et les fenêtres avec fracas. Ces lutins si importuns sont heureusement d'une poltronerie extrême. Le bruit des pétards les effraye, le son belliqueux du gong les fait fuir. Aussi, quand au premier jour de l'année nouvelle il a nettoyé son habitation, quand il a décoré l'autel des dieux lares des vases de porcelaine, où fleurit sur un lit de cailloux humides la fleur du narcisse, le marchand chinois n'a-t-il pas de soin plus pressant que de s'armer du gong ou des cymbales, pour mettre en fuite les démons qui rôdent autour de sa demeure. Les étrangers qui s'aventurent à cette époque dans les rues tortueuses de Shanghai seraient tentés de se croire au milieu d'un vaste hospice d'aliénés. Au sein de chaque boutique bien close rugit le plus épouvantable tapage : on dirait des damnés ou des fous qui secouent leurs chaînes. On ne soupçonnerait jamais que ce sont des citoyens paisibles qui accomplissent pieusement un devoir religieux et se délassent de cette façon des pénibles travaux de l'année.

Puisque l'accès des magasins où se trouvaient rassemblés les futiles trésors — objet de notre convoitise — nous était pendant quelques jours interdit, il fallait remettre à un autre moment le plaisir de fouiller les plus secrètes

étagères du marchand de porcelaines ou du marchand de curiosités, et chercher un autre emploi à nos loisirs. Sur un terrain où tout était nouveau pour nous, il suffisait d'errer à l'aventure pour faire une ample moisson de détails instructifs et de curieuses impressions de voyage; mais, chose singulière, nous nous étions fait, avant d'arriver sur les côtes du Céleste Empire, l'idée d'une Chine si bizarre, d'une planète si différente de la nôtre, qu'à Shang-hai comme à Canton rien ne nous frappait plus vivement que de trouver tant de coutumes et d'institutions presque européennes. Quand on nous expliquait le mécanisme des banques chinoises, quand on nous parlait de lettres de change circulant d'un bout de l'empire à l'autre, quand on nous citait le papier-monnaie avec lequel le fondateur de la dynastie mongole, Koubilaï-khan, payait jadis ses armées, quand on nous faisait parcourir enfin les longues galeries des monts de piété où l'usure exploite jusqu'aux plus misérables haillons, jusqu'à la casaque trouée du pauvre [1], nous ne pouvions assez nous étonner de ces analogies entre deux civilisations qui ont grandi à part, complétement étrangères l'une à l'autre, et sont arrivées cependant à rencontrer les mêmes inspirations pour répondre aux mêmes besoins.

En quittant dès le matin la corvette, nous partions sans but déterminé, laissant au hasard le soin de nous conduire. Quelquefois un spectacle en plein vent nous arrêtait au coin d'une rue; d'autres fois, les aigres accents

[1] Ces monts-de-piété sont des établissements particuliers, autorisés par les mandarins, où les prêteurs sur gages prélèvent des intérêts énormes. Le mont-de-piété que nous avons visité à Shang-hai était un immense édifice rempli de vieux vêtements. Cet édifice avait servi en 1842 de logement aux troupes anglaises, qui y trouvèrent un pillage facile.

d'un hautbois nous attiraient dans l'intérieur d'un temple : tout un orchestre y occupait une estrade élevée en face de l'autel. Les cordes métalliques du *yon-kam* mêlaient leurs grincements à la voix grave du *ta-tong* et aux ronflements du *sam-siou* [1], pendant qu'un malheureux enfant aux veines gonflées, à la face cramoisie, exhalait d'une voix perçante des strophes qui semblaient devoir épuiser son dernier souffle. Un honnête marchand payait tout ce tapage; il était là, calme et placide, offrant d'un air béat aux mânes de ses ancêtres cette mystique harmonie et le fumet d'un repas splendide qu'il avait fait dresser devant l'image vénérée de Bouddha. Notre présence ne parut causer aucun déplaisir à ce lugubre amphitryon. Il nous sourit d'un air de bonne humeur et nous fit signe d'avancer jusque sur les marches de l'autel : nous n'avions point à craindre de troubler ses prières ou sa douleur, car il n'était venu dans ce temple que pour accomplir un rite. On n'eût pu découvrir sur ses traits la moindre émotion, le plus léger indice d'un pieux souvenir ou d'une religieuse espérance.

Les Chinois sont le peuple le moins spiritualiste de la terre. Ils ont à peine le pressentiment d'une autre vie, et acceptent cependant avec une singulière apathie la pensée de la mort. « Naître et mourir, disent-ils, sont également dans les lois de la nature. C'est le jour qui fait place à la nuit; c'est l'hiver qui succède à l'automne. » En Europe, nous tenons à éloigner de nos yeux tout ce qui pourrait nous rappeler ce cruel arrêt du destin. Les Chinois conservent quelquefois pendant des années, à l'entrée même de leur maison, le cercueil d'un père, sans que personne s'émeuve de la présence de cet objet sinistre ou paraisse songer au funèbre dépôt qu'il renferme.

[1] Instrument de musique chinois.

Les lois ont proscrit, il est vrai, ce pernicieux usage; mais, dans une province aussi populeuse que le Kiang-nan, les vivants disputent trop âprement le terrain aux morts pour que chacun puisse se flatter d'y avoir sa dernière demeure. Les enfants qui meurent avant d'avoir atteint un certain âge sont entassés dans des puits, affreux charniers souvent remplis jusqu'au bord, près desquels nous ne pouvions passer sans frémir. Pour les hommes faits, il faut les six pieds de terre que respecte la boue et sur lesquels jamais la charrue ne pourra tracer de sillon. La piété filiale qui n'a pu amasser la somme nécessaire à l'acquisition d'un pareil terrain doit donc se résigner à braver les lois, toujours indulgentes pour de pareils crimes. Le cercueil paternel devient alors un meuble de famille, à moins que, déposé au milieu du vaste champ des morts qui s'étend entre le consulat de France et l'enceinte extérieure de la ville, il ne soit chaque nuit frauduleusement recouvert de la terre enlevée aux tombes voisines.

Le matérialisme des prêtres de Bouddha paraît égaler celui des laïques qui fréquentent leurs temples. « Je n'admets que quatre vérités, disait un bonze à un de nos missionnaires : la faim et la douleur, le besoin de se vêtir et la nécessité de manger. » La moindre pièce de monnaie a un attrait invincible pour ces misérables. Il nous est arrivé maintes fois de nous donner pour quelques sapecs le spectacle de leur dévotion. Pieusement agenouillés, ils exécutaient les neuf prostrations devant la trinité bouddhique, ou chantaient, en battant doucement la mesure sur une sphère entr'ouverte de bois sonore, des prières qu'ils ne comprenaient pas. Quelle qu'ait pu être l'heureuse influence exercée par le bouddhisme sur les tribus tartares, il est certain que ce culte superstitieux, dans l'état de dégradation où sont tombés ses

ministres, ne peut être aujourd'hui que funeste à la Chine. Il n'est pas une vertu sociale dont ces hommages sceptiques rendus à la divinité puissent devenir la source. Mieux vaudrait cent fois pour le Céleste Empire retourner à la philosophie de Confucius, que persévérer dans ces pratiques religieuses dont une foi douteuse voudrait substituer les mérites à ceux de la vertu et de la charité. C'est à Shang-hai surtout que l'on prend en pitié ce vaste empire menacé d'un double péril par le relâchement de ses mœurs et par l'excès croissant de sa population. Dans cette ville, entrepôt d'un commerce immense, on trouve à chaque pas couchés sur le bord des chemins des mendiants demi-nus, des infirmes étalant aux yeux du public les plus hideux ulcères, des moribonds expirant dans la fange, des femmes au teint hâve montrant leur face lymphatique à la porte des maisons obscures et humides dans lesquelles elles vivent agglomérées. Au milieu de ce peuple abject et scrofuleux, tout dévoué au plus sordide sensualisme, on sent la dignité humaine si ravalée, qu'on ne peut souvent se défendre d'un mélancolique dégoût de la vie. C'est alors qu'il faut abandonner pour quelques jours l'enceinte de Shang-hai, quitter ce cloaque entrecoupé de ruisseaux et d'immondices, pour aller demander à la campagne le bienfait d'un air plus pur et le spectacle d'êtres moins dégradés.

Une riche pagode, peuplée de tous les demi-dieux de l'olympe chinois, a été élevée par la dévotion des prêtres de Bouddha sur la rive droite du Wam-pou, à cinq ou six milles de Shang-hai. Ce temple a le privilége d'attirer les étrangers et de servir de but à toutes les promenades. M. Alcock voulut nous y conduire lui-même et gravir avec nous la tour octogonale dont les mille clochettes agitées par la brise mêlaient au murmure des bambous et des saules la joyeuse harmonie de leurs voix argen-

tines. Quand nous eûmes atteint la dernière des galeries couvertes, posées comme autant d'étages l'une au-dessus de l'autre, nos regards embrassèrent une plaine indéfinie coupée dans tous les sens par des canaux et des rivières que sillonnaient d'innombrables flottilles. A part quelques groupes de maisons, la plupart des habitations se montraient isolées au milieu des champs divisés par des digues transversales. Bâties presqu'à fleur de terre pour mieux résister à la fureur des typhons, humbles comme un nid de fauvette, ces rustiques demeures étaient souvent égayées par quelque bouquet d'arbres : des pêchers, des mûriers ou des saules. Dans ce vaste panorama déployé sous nos yeux, on eût en vain cherché un coin de terre en friche. Les champs, que l'inondation submerge chaque année vers le mois de juillet, étaient consacrés à la culture du riz. Le coton herbacé, que l'on sème au commencement du printemps pour le récolter dès les premiers jours de l'automne, devait croître sur les terrains plus secs et plus élevés. Tout indiquait autour de nous l'intelligente activité de la population et la fécondité de ce sol inépuisable du Kiang-nan, qui, sur une superficie inférieure de plus de moitié à celle de la France, nourrit aujourd'hui soixante-douze millions d'habitants.

Nous avions déjà visité tant de temples bouddhiques, qu'en descendant de la tour désignée par M. Alcock à notre curiosité, nous dédaignâmes d'aller saluer, dans la célèbre pagode qui avait été cependant le but de notre promenade, la vierge Kouan-yn, le dieu Fo (1), ou les dix-huit *lohan* (2). Un autre temple méritait mieux nos hommages : c'était celui que venaient d'élever au Dieu

[1] Le dieu Fo est le même que Bouddha.

[2] Les dix-huit *lohan* sont des génies qui prennent soin de l'âme de ceux qui meurent.

des chrétiens, près du village de Su-ka-wé, les pères de la compagnie de Jésus. Ces héritiers d'une illustre mission, appelée à seconder un prélat italien, avaient voulu s'établir sur le lieu même où le père Ricci, dans les premières années du XVIIe siècle, conquit à l'Évangile le fameux Paul Su, un des ministres qui ont servi le plus fidèlement la dernière dynastie chinoise. Après avoir lutté courageusement contre les dénonciations calomnieuses qui vinrent l'assaillir, après avoir, dans un livre qui est demeuré un modèle de clarté et d'élégance, vengé la religion catholique des injures de ses ennemis, ce philosophe chrétien s'éloigna volontairement de la cour, et vint se retirer au village de Su-ka-wé, propriété de la famille Su, à quelques milles de Shang-hai. Un canal gonflé par la marée montante, mais dont les longues rames de notre canot touchaient les deux bords, nous conduisit au pied même du nouveau monastère, simple et frais édifice, d'où notre arrivée fit sortir un essaim de Chinois gigantesques. La figure martiale et les longues moustaches de pareils Chinois auraient suffi pour mettre en fuite toute la milice de Shang-hai. Ces prétendus enfants du Céleste Empire n'étaient autres que le père Gotland, le père Poissemeux, supérieur de la mission, le père Clavelin, le père Lemaître, le père Brouillion, que *la Bayonnaise* avait porté de France à Macao, le père Massa, fléchissant déjà sous la maladie qui devait l'enlever. Nous avions sous les yeux l'élite des missionnaires de la compagnie de Jésus. Si l'on veut songer avec quelle force les préjugés contractés dès l'enfance s'incrustent dans l'esprit, si l'on veut se rappeler avec quelle animosité les jésuites furent jadis signalés à notre juvénile indignation, on comprendra quelle surprise agréable ce fut pour nous de voir apparaître les *ténébreux enfants de Loyola* sous des traits qui ne rappelaient en aucune façon

le type consacré par les préventions populaires. Nous étions habitués à l'aimable franchise, à l'exquise urbanité des enfants de saint Vincent de Paul et des pères des Missions-Étrangères : nous avions donc le droit de nous montrer difficiles en fait de missionnaires; mais je dois confesser que nos nouvelles connaissances soutinrent sans désavantage la comparaison. Les pères de Su-ka-wé semblaient se multiplier pour répondre à nos questions et faire aux officiers français les honneurs de leur monastère. Les religieux du mont Saint-Bernard ne reçurent pas avec plus d'empressement le héros qui venait de gravir les Alpes. Il y avait sur ces loyales physionomies une empreinte de droiture et de bonté qui inspirait le respect et commandait la sympathie. L'habitude du danger et des privations, la foi exaltée de l'apôtre, impriment à la figure du missionnaire un cachet à part. La Chine, la Cochinchine, le Tong-king, sont le champ de bataille de l'église militante, et les prêtres qui ont campé sur les sommets du *Tant-la,* voyagé dans les brouettes du Kiang-nan, ou traversé le lac Po-yang dans leurs frêles barques, ne peuvent ressembler aux paisibles desservants de nos paroisses. Ils ont je ne sais quoi de hardi et de résolu dans les manières qui les distingue du soldat évangélique condamné à végéter toujours dans la même garnison.

Quand nous eûmes visité le monastère dans tous ses détails, le père Poisemeux voulut nous montrer le tombeau de l'illustre néophyte converti par le père Ricci. Ce tombeau s'élève à douze pieds environ au-dessus du sol. Autour du sépulcre, deux lions de pierre, des lions chinois, qui ne ressemblent guère à ceux de Barye, rappelaient la puissance du mandarin ; deux chevaux près de là figuraient sa majesté, et, placées en regard, touchant presque le mausolée, deux brebis représentaient le peuple. Des chrétiens qui comptaient parmi leurs ancêtres les

oncles du dernier ministre de la dynastie des Ming, nous furent présentés par le père Lemaître. On eût voulu nous conduire dans la chaumière où cette famille déchue conserve encore les portraits de Paul Su et de ses parents, mais la nuit allait bientôt arriver ; la marée descendait déjà depuis deux heures, et nous dûmes prendre congé de nos aimables hôtes pendant qu'il nous restait encore assez d'eau et de jour pour regagner le Wam-pou. On ne nous laissa point partir cependant sans nous obliger à emporter un souvenir de notre passage à Su-ka-wé. Pour ma part, j'eus deux idoles, le dieu des nuées à la face flamboyante et le patron des familles dont la protubérance frontale accusait la bienveillance extrême, idoles mutilées, jadis l'objet de la vénération d'un bonze, mais dont ce prêtre converti se fût servi pour faire chauffer son thé, si un missionnaire bien inspiré ne se fût opposé à ce vandalisme inutile.

De toutes les journées que nous passâmes à Shang-hai, celle-ci fut pour nous la plus intéressante : elle avait été employée tout entière dans la société des hommes qui ont le plus d'occasions d'observer non pas les mœurs toujours altérées, toujours un peu factices des villes, mais les mœurs de la campagne. En Chine plus que partout ailleurs, si l'on veut retrouver quelque restes des vertus antiques, c'est loin des villes qu'il faut les chercher. Les cultivateurs du Kiang-nan, comme les habitants des Lou-tchou, se distinguent surtout par les qualités passives qui échappent le mieux à l'action deletère du matérialisme : la simplicité et la douceur. Dans cette riche province, nos missionnaires n'ont point à craindre la persécution ; ils ne se plaignent que de l'humeur insouciante et joviale des païens qu'ils veulent convertir. Semblables à ce peuple de l'antiquité qui n'avait pu sans rire sacrifier un bœuf à Neptune, c'est par un mot plaisant que ces joyeux

sceptiques s'efforcent d'échapper aux efforts du prédicateur. Ce sont les Andalous de la Chine comme les Fokinois en sont les Catalans. Ces paysans pacifiques ne possèdent point en général le champ qu'ils cultivent ; ils le reçoivent à titre de fermage des mains du propriétaire. Dans les temps primitifs dont les chroniques chinoises ont gardé la mémoire, la possession du sol était le privilège de quelques familles princières ; le peuple vivait dans un état voisin du servage [1] : il livrait à l'empereur ou aux princes feudataires le dixième des grains récoltés ; mais depuis deux mille ans, les souverains du Céleste Empire, — sans abdiquer les droits nominaux de leur couronne, sans sacrifier les droits plus réels de leur trésor, — n'en ont pas moins constitué dans leurs États la propriété foncière sur une base qui diffère peu de celle qu'ont en Europe consacrée les progrès de la civilisation.

Il est probable que les premiers titres de propriété eurent pour origine, dans cette partie de l'extrême Orient, la libéralité du souverain ou le défrichement d'un terrain inoccupé. Aujourd'hui même, il suffit de mettre en valeur une portion de terre inculte ou de soustraire à l'action de la mer quelque alluvion récente pour obtenir la pleine et entière possession du sol qu'on a rendu fertile. Le magistrat du district, dont il faut obtenir l'agrément avant de s'engager dans de semblables entreprises, délivre au cultivateur, — après une enquête préalable et un délai de cinq mois accordé aux réclamations qui pourraient se produire, — un acte de concession timbré

[1] Voyez le *Tcheou-li*, ou rite des Tcheou, code administratif rédigé par un des princes qui régnaient sur la Chine il y a trois mille ans, près de six cents ans avant la naissance de Confucius. Ce curieux ouvrage, qui ne comprend pas moins de deux gros volumes in-8°, a été traduit pour la première fois par M. Édouard Biot, jeune savant plein d'avenir qui a usé sa vie à ce rude labeur.

d'avance par le surintendant de la province. Cet acte est un titre de propriété qui peut servir de base aux transactions futures, et dont la transmission substitue aux droits du premier possesseur les droits d'un nouveau maître. Toutefois, quand l'origine de la propriété se perd dans la nuit des temps, les contrats de vente antérieurs, soigneusement conservés et toujours revêtus du sceau des mandarins, suffisent pour valider une aliénation nouvelle. Il est d'usage, surtout dans les provinces méridionales, que le propriétaire se dessaisisse entièrement de ses droits en faveur du fermier, moyennant le payement d'un droit de mutation et l'acquittement d'une rente annuelle. C'est ainsi que le morcellement des biens-fonds est, en réalité, poussé dans le Céleste Empire jusqu'à ses extrêmes limites. Heureusement l'énergique intervention du pouvoir central a prévenu les inconvénients que devait entraîner un pareil état de choses. Les mêmes lois qui ont constitué, depuis vingt siècles, la propriété foncière dans l'empire chinois se sont occupées d'organiser, en vue de l'intérêt public, un service d'irrigation générale. Le *Tcheou-li* assignait, six cents ans avant Jésus-Christ, aux cours d'eau artificiels qui sillonnaient déjà dans tous les sens les provinces du nord leur largeur, leur profondeur et leur direction. La solution des plus importantes questions sociales remonte donc, on le voit, en Chine à la plus haute antiquité, et tout fait présumer que ce vaste empire a connu, avant l'invasion des superstitions indiennes, des temps plus prospères, — on pourrait presque dire un état de civilisation plus avancé.

Ces curieux détails, recueillis à la hâte, souvent entrecoupés par d'autres dissertations, furent le butin d'une journée que nous n'eussions point manqué de prolonger, si nous avions eu, comme Josué, le don d'arrêter le soleil, ou, comme Moïse, le pouvoir de suspendre l'action

de la marée. Nos regrets nous retinrent même trop longtemps à Su-ka-wé, car plus d'un passage difficile ne fut point franchi sans peine par notre lourde embarcation, et il était près de neuf heures quand nous rejoignîmes *la Bayonnaise*.

CHAPITRE XV.

La maison d'un chrétien chinois. Le *Sing-song* de Lin-kouei.

En arrivant à bord de la corvette, nous trouvâmes des lettres d'invitation qui nous avaient été adressées par le chef d'une famille respectable, chrétienne depuis deux cents ans. La lettre destinée au commandant de *la Bayonnaise* portait sur sa longue enveloppe rouge une bande de même couleur constellée d'hiéroglyphes, chef-d'œuvre de calligraphie chinoise, dont la traduction eût embarrassé la modestie d'un homme moins habitué aux formules pompeuses du Céleste Empire. Le peuple chinois est le peuple le plus poli du monde, s'il n'est le plus honnête. La lettre en question était donc adressée au « *grand* commandant militaire des forces navales françaises... *grand* personnage. » Le caractère *ta* s'y trouvait reproduit deux fois. Nos missionnaires, que les chrétiens chinois révèrent presque à l'égal de la Divinité, ne sont presque jamais désignés par eux que sous le nom de *ta-ta* (*magnus-magnus*). Quand le *grand commandant militaire* eut brisé le sceau qui fermait cette enveloppe, il trouva un petit volume composé de dix feuillets. Sur la première page était inscrit un seul caractère assez semblable à un E majuscule, touchante et modeste inscription qu'un des missionnaires transportés par *la Bayonnaise* de Macao à Shang-hai, le père Huc, avait traduite par ces quatre mots : « Avec un cœur droit. » Sur le second feuillet, l'invitation se trouvait précisée et remplissait deux co-

lonnes d'inégale hauteur : « On vous attend pour une modeste collation le douzième jour de la première lune (4 février), au dixième coup de l'horloge... Vous illuminerez par votre présence Lo-tsuen, qui vous invite humblement. »

Personne ne doutera de l'empressement avec lequel tous les officiers de *la Bayonnaise* se crurent tenus de répondre à cette gracieuse invitation. Dix heures sonnaient quand nous entrions chez le vénérable Lo, vieillard septuagénaire, qui revivait dans deux fils et dans je ne sais combien de petits-enfants. Lo ne nous avait point trompés : notre présence avait eu en effet le don d'illuminer sa face amaigrie et ses yeux presque éteints. Il était radieux et montrait, pour nous accueillir, toute l'activité d'un jeune homme. Le Plutus chinois, devant lequel les païens brûlent tant de lingots de papier argenté et allument tant de bâtonnets, n'eût pu se montrer plus libéral pour Lo-tsuen que le Dieu des chrétiens, au nom duquel on ne demandait au vieux négociant qu'*un cœur droit* et une foi simple. Les affaires de l'honnête Lo avaient constamment prospéré depuis que le traité de Wam-poa avait mis un terme aux persécutions si longtemps dirigées contre les chrétiens du Céleste Empire. Ses jonques n'étaient point tombées entre les mains des pirates, ses soieries s'étaient bien vendues à Tien-tsin, ses débiteurs l'avaient régulièrement payé, ses fils n'allaient point dans les jardins de thé ou sur les bateaux de fleurs jeter les dés et fumer l'opium ; l'abondance et la paix régnaient dans sa maison. Cette calme félicité était faite pour gagner à la cause de l'Évangile de nombreux prosélytes, car les Chinois, il faut bien l'avouer, ne comprennent guère le Dieu qui éprouve ses fidèles et ne se sentent aucun goût pour les *châtiments miséricordieux* qui dépassent leur intelligence.

Dans la demeure de Lo-tsuen, la plus belle pièce de la maison avait été érigée en chapelle. Le père Maistre, des Missions étrangères, la tête coiffée du *zi-kin*, barette de soie noire brodée d'or, y célébra la messe, qui fut servie par le fils aîné de la maison et à laquelle nous voulûmes tous assister. Après la messe, on nous introduisit dans le salon. Une première collation nous y attendait. C'est dans cet appartement que nous trouvâmes les brus chéries de Lo-tsuen, vêtues de leurs plus belles pelisses et coiffées de leurs plus belles fleurs. On m'a souvent demandé, depuis mon retour en France, si les femmes chinoises étaient jolies. Je ne me flatte point d'avoir vu ce que le type mongol peut offrir de plus séduisant, mais je dois déclarer ici que toutes les femmes chinoises que j'ai pu voir en Chine ne répondaient nullement à l'idée que je me suis toujours faite de la beauté. Si les peintres chinois ont défiguré leurs mandarins par un embonpoint ridicule, je crains bien que leur pinceau n'ait, au contraire, prêté des charmes fabuleux au sexe le plus faible et le plus dangereux du Céleste Empire. Les peintres cependant ne sont pas en Chine les seuls flatteurs de cette puissance occulte : les poëtes brûlent aussi sur ses autels un encens non moins menteur peut-être. Il n'est point de beautés dont le teint ne rappelle dans leurs vers la *fleur du pêcher*, dont les lèvres n'aient l'*incarnat du whampi*. Je ne sais trop quelles métaphores les deux belles-filles du vieux Lo-tsuen eussent pu inspirer à un poëte chinois; mais je les aurais volontiers comparées pour ma part à la pâle Phébé, telle qu'elle se montre à nous quand elle fait briller son premier croissant au fond d'un ciel pur. Ces faces concaves et impassibles étaient bien loin assurément de rappeler la grâce majestueuse du profil grec ou la piquante mobilité d'une physionomie française. Le véritable charme de ces deux jeunes femmes consistait dans

la modestie de leur contenance et la douceur bienveillante de leur regard. Restées chinoises même en devenant chrétiennes, elles se gardèrent bien de se mettre à table avec nous, et assistèrent debout à ce premier repas, qui n'était d'ailleurs qu'un essai, un prélude au véritable dîner.

Ce fut au rez-de-chaussée que nous trouvâmes cette modeste collation que nous avait annoncée l'humilité de Lo-tsuen. Un mandarin de première classe, un *tsong-tou*, n'eût pas mieux fait. A la vue de cette table chargée de mets étranges et fumante de vapeurs inconnues, nous craignîmes de retrouver sous ce toit ami les trahisons qui nous avaient accueillis à Canton, et, malgré tout le chagrin qu'en pouvait concevoir Lo-tsuen, malgré toutes ses instances, les plus sages d'entre nous s'abstinrent. Il fallait une résolution bien ferme pour ne pas céder à ce bon vieillard, si fier de ses illustres hôtes, si heureux de ce grand jour; mais du sam-chou, des œufs fermentés et de l'huile de ricin! de bonne foi, était-ce possible? Nos démonstrations affectueuses réussirent, je l'espère, à consoler notre hôte; du moins, quand nous le quittâmes, le nuage qui avait un instant assombri son front avait complétement disparu, et j'aime à penser que sa mémoire ne garda, comme la nôtre, qu'un souvenir agréable du 4 février 1849. Pour nous, un intérêt plus sérieux que celui d'une vaine curiosité nous avait rendu cette visite précieuse. Ce n'était point seulement au sein d'une maison chinoise qu'une circonstance inattendue nous avait fait pénétrer, c'était la porte d'une maison chrétienne que l'invitation de Lo-tsuen nous avait ouverte. Nous étions maintenant suffisamment éclairés sur une question longtemps débattue entre nous, et le zèle des missionnaires catholiques était légitimé à nos yeux. Aux personnes qui pourraient douter de l'heureuse influence exercée par leurs prédications, qui demanderaient encore si, en con-

vertissant les Chinois à l'Évangile, ils les rendent meilleurs, ces nouveaux apôtres feront bien de montrer le vieux Lo et sa jeune famille. Il n'est point d'homme sincère qui ne sorte de cette maison à jamais guéri de ses doutes et prêt à rendre hommage aux bienfaits d'un généreux prosélytisme.

Le *taou-tai* cependant était revenu de Sou-tcheou-fou. Le préfet apostolique du Kiang-nan, monseigneur Maresca, voulut faire asseoir à sa table un homme devant lequel, peu de mois avant le traité de Wam-poa, il n'eût pu paraître qu'agenouillé et chargé de chaînes. Lin-kouei accepta l'invitation de l'évêque, et la cour de la résidence épiscopale reçut dans sa modeste enceinte le nombreux cortége du *taou-tai*. Arrivés les premiers à l'évêché, nous vîmes défiler devant nous les bourreaux au chapeau conique surmonté d'une plume grise, armés de fouets et agitant des fers, les hérauts écartant la foule par leurs cris barbares, les licteurs, le bambou sur l'épaule, prêts à bâtonner les récalcitrants, les satellites rangés de chaque côté de la litière de Son Excellence, les serviteurs portant les uns des parasols d'honneur, d'autres les tablettes rouges, sur lesquelles se lisaient en caractères d'or tous les titres du mandarin civil. Le *taou-tai* parut enchanté de nous retrouver dans le salon de monseigneur Maresca; mais, quand il eut serré la main des officiers de *la Bayonnaise*, il remarqua avec étonnement un visage inconnu dans les rangs de ses anciens amis. Un homme vêtu d'une longue robe noire, aux cheveux flottants sur les épaules, à la barbe soyeuse, était assis à côté du ministre de France. Avant que Lin-kouei eût pu demander les titres de ce nouveau personnage, le père Huc, — car l'inconnu n'était autre que ce célèbre missionnaire, qui, ayant pris passage à Macao sur *la Bayonnaise* pour se rendre à Shanghaï, n'avait pas quitté l'évêché depuis le jour de notre ar-

rivée, — le père Huc se leva, et, s'avançant vers le *taou-tai*, lui adressa la parole en mantchou.

Il faut renoncer à peindre la surprise du surintendant. Depuis le règne de Kang-hi, la nationalité mantchoue s'est trouvée comme étouffée sous les émigrations qui, en dépit de tous les édits du souverain, n'ont cessé de se précipiter en dehors de la grande muraille. L'usure chinoise a conquis la Mantchourie sur les conquérants du Céleste Empire. Asservis par la civilisation efféminée des vaincus, dépossédés du sol natal par l'astuce d'une race avide et patiente, les Mantchoux en moins de deux siècles ont tout perdu : leurs mœurs, leur pays, leur langage même. La langue mantchoue, autrefois honorée à la cour de Pé-king, n'est plus aujourd'hui qu'une langue morte, cultivée par de rares adeptes, conservée comme un dernier souvenir de la patrie par les sujets de Tao-kouang ou de Y-shing qui portent encore sous l'uniforme chinois un cœur vraiment tartare. Un Européen lui adressant la parole dans cette langue sacrée dont les accents n'avaient pas depuis bien des années frappé ses oreilles devait donc paraître une merveille à Lin-kouei. Le père Huc avait longtemps vécu sur les confins de la Chine et de la Mongolie; il avait accompli, avec M. Gabet, ce remarquable voyage qui, à travers les grandes solitudes de la terre des Herbes, les monts sablonneux des Ortous et les plateaux de la Haute-Asie, avait conduit les deux apôtres jusqu'au sein de la capitale du Thibet. Le père Huc avait étudié dans les lamaseries mongoles les dernières transformations des doctrines bouddhiques; il parlait avec la même facilité le chinois, le mongol, le mantchou et le thibétain. Lin-kouei demeurait suspendu aux lèvres du *savant lama du ciel d'Occident*. — Quels sont les trois trésors de la Mantchourie? lui demanda le père Huc. — Le *jin-seng*, les peaux de zibeline et l'herbe de *houla*, répondit le *taou-tai*. On

connaît depuis longtemps le jin-seng en Europe; on sait que cette racine a des propriétés toniques auxquelles les Chinois attribuent le don de ranimer la vie, de réchauffer le sang dans les veines du vieillard. Nous ne saurions pas encore ce qu'est l'herbe de houla, si la curieuse relation du père Huc ne nous l'eût fait connaître. Le jin-seng, qui se vend au poids de l'or, ne peut servir qu'au riche; l'herbe de houla est le trésor du pauvre. Il n'est point de bottes fourrées qui communiquent aux pieds une chaleur plus douce que les chaussures de cuir garnies intérieurement de cette herbe bienfaisante. Lin-kouei nous promit de nous en envoyer à Macao; mais cette promesse, faite au milieu d'un dîner, ne tarda point probablement à sortir de sa mémoire, et deux ans après notre passage à Shanghaï, doublant le cap Horn à la fin de l'hiver, nous nous demandions, pendant que nous marchions à grands pas sur le pont pour nous réchauffer, ce qu'était devenue l'herbe de Lin-kouei. Il faut être juste cependant envers le *taou-tai :* s'il oublia un engagement pris à la légère, il se souvint du père Huc. Rentré chez lui, après un dîner qui s'était prolongé jusqu'à dix heures du soir, il saisit le plus délicat de ses pinceaux, et, sans vouloir attendre jusqu'au lendemain, remercia par écrit le missionnaire catholique du plaisir qu'il avait éprouvé à l'entendre.

C'était le guerrier mantchou qui nous avait promis l'herbe de houla; ce fut le mandarin chinois, Lin-kouei, *notre plus humble frère cadet*, qui, avec *un cœur droit*, nous prévint que le seizième jour de la première lune (8 février), à trois heures du soir, un repas attendrait *la lumière de notre présence*. Dans une salle ouverte à tous les vents, où les plus heureux d'entre nous étaient ceux qui avaient pu gagner le voisinage du *brasero* au fond duquel des cylindres de charbon de terre pilé se consumaient lentement, se trouvait servi un splendide banquet chinois que

M. de Montigny avait eu l'heureuse idée d'enrichir de deux énormes pâtés européens offerts au *taou-tai*. En face de la table se dressait la scène d'un théâtre improvisé. On connaît la passion des Chinois pour le théâtre. Il n'est guère de fête qui ne soit suivie chez eux de quelque représentation dramatique, et cependant la profession de comédien est souverainement méprisée dans le Céleste Empire. Des troupes d'acteurs ambulants parcourent les provinces, montent sur les tréteaux des places publiques, ou vont de maison en maison égayer les loisirs des riches particuliers, qui les appellent. Les rôles de femmes sont ordinairement joués par de jeunes garçons, et, comme ce n'est qu'après les premières années de la jeunesse qu'on voit apparaître sur le menton des Chinois le tardif duvet d'une barbe en général peu fournie, l'illusion à cet égard est complète. Du reste, on le sait, peu ou point de décorations : la simplicité des tréteaux de Thespis ou de la scène qui vit représenter les chefs-d'œuvre de Shakspeare.

Ce fut vers la fin du dîner que Lin-kouei donna le signal, non pas de lever le rideau, mais de faire avancer les acteurs et de commencer ce que dans leur jargon anglo-chinois, les Cantonnais ont appelé le *sing-song*. Tout dans cette fête était empreint au plus haut degré de couleur locale. Assis sous un vaste péristyle, nous étions adossés à une cloison capricieusement découpée, sur laquelle on avait étendu les feuilles d'un papier diaphane fabriqué à Séoul par les Coréens. Des lanternes suspendues derrière cette cloison transparente en éclairaient tous les détails d'une lumière fantastique. Lin-kouei avait fait apporter devant lui une petite table sur laquelle étaient posés des pinceaux, un godet de marbre et quelques feuilles de papier. Groupés autour du *taou-tai*, nous vîmes son pinceau, légèrement imbu d'encre de Chine ou de carmin, tracer sans esquisse, à main levée,

un canard barbotant dans la fange, un crabe dont l'ongle de son excellence retouchait les contours, une chrysanthème aux fleurons épanouis, ou une touffe de bambou au milieu de laquelle soupirait une mésange. Pendant ce temps nous savourions les délices d'un cigare de Manille, et la troupe ambulante déroulait devant nous les richesses de son répertoire : tragédie historique, drame, opéra, opéra-comique, vaudeville, ballet-pantomime, féerie, tours de force et de souplesse, tout passa en un seul jour sous nos yeux, et, grâce à l'obligeance de deux habiles interprètes, Mgr Maresca et M. Kleiskowsky, nous pûmes emporter de cette séance une idée assez complète de la scène chinoise. Ici encore la Chine nous parut moins étrangère à nos idées que nous nous y étions attendus.

Voyez plutôt : quel est ce gueux en haillons qui sort de la coulisse? N'est-ce pas un de ces personnages bien connus du public des boulevards? N'est-il pas un peu parent de Robert Macaire, ce malfaiteur qui nous raconte d'un air si dégagé comment il vient de tuer un homme? Et en se rappelant cet horrible exploit, le scélérat se frotte les mains, rit à se tenir les côtes, et fait entendre de petits cris de jubilation. Survient un passant qui l'aborde, lui offre le thé et le *sam-chou*, excite adroitement son amour-propre et finit par lui dérober son secret. Quand le meurtrier a confessé son crime, il soupçonne tout à coup qu'il est en présence d'un juge. Alors il cherche à rétracter ses aveux, revêt subitement l'air le plus candide du monde, affecte de railler la crédulité avec laquelle a été accueillie son invraisemblable histoire et met tant de finesse dans son jeu, varie avec tant de naturel l'expression de sa physionomie, les inflexions de sa voix, que, sans comprendre un mot de la langue chinoise, il est impossible de ne pas deviner ce qui se passe entre lui et le mandarin. La clairvoyance et l'habileté du juge finis-

sent par triompher de l'astuce de ce misérable, et il est livré aux satellites qui l'entraînent. Mais voici une nouvelle action, voici un nouveau mandarin ! Celui-ci a une affaire bien autrement difficile à éclaircir, une trame bien autrement subtile à démêler. Une jeune femme a reçu son amant sous le toit conjugal. Assis devant une table chargée de mille friandises, les deux coupables semblent aussi tranquilles qu'Adam et Ève au milieu des bosquets du paradis terrestre. Ils ont complétement oublié qu'il existe un mari de par le monde. Cet importun arrive à l'improviste. Le don Juan n'a que le temps de se cacher sous le lit, un grand lit de Ning-po, recouvert d'un ciel quadrangulaire, moins semblable à un lit qu'à un cabinet. Au bout de quelques instants, le mari se couche et s'endort. La jeune femme s'est assise à l'autre extrémité de la chambre et paraît plongée dans de profondes réflexions ; mais soudain un voleur se montre à la fenêtre laissée entr'ouverte. D'un coup d'œil, il a jugé la position : la femme ne l'a point aperçu ; elle ne tardera point à se coucher ou à sortir. Il suffit donc de se cacher n'importe où pendant quelques minutes. Le voleur grimpe lestement sur le lit et se blottit entre les planches. Le mari cependant paraît reposer du sommeil du juste : sa femme s'approche de lui, interroge ses paupières, sa respiration ; il dort. Elle appelle son amant, qui sort assez maussade de l'asile où il s'est réfugié. A cette apparition inattendue, le voleur, du haut de son estrade, témoigne son étonnement. — Qui se serait douté de cela ? semble-t-il dire. Quel est son effroi quand il voit la jeune femme aller chercher une hache bien affilée, la mettre aux mains de son amant et l'engagar par ses gestes et par ses discours à la débarrasser de son mari ! L'amant proteste, laisse échapper l'arme homicide et veut fuir : sa complice l'arrête. Qu'il frappe à l'instant ! ou elle éveille son mari

et livre à sa vengeance le séducteur dont l'amour hésite devant le crime. — Il le faut. — Eh bien donc qu'il meure ! L'amant frappe, le mari expire, et les deux coupables s'en vont tout joyeux, après s'être prodigué mille caresses, doucement enlacés l'un à l'autre. Le voleur épouvanté est resté maître du logis; il descend de sa cachette. Si l'on songe aux habitudes peu sanguinaires des voleurs chinois, à l'impitoyable sévérité des juges envers les meurtriers, à l'indulgence des tribunaux quand il ne s'agit que d'un simple vol, on comprendra combien le filou ainsi compromis doit avoir hâte de quitter cette maison infernale. Malheureusement pour le voleur, les assassins ont fermé la porte; il lui reste la fenêtre. Il a déjà le pied sur le rebord de la croisée, il va sauter dans la rue : hélas ! voici la justice de Tao-kouang qui passe. Un homme sortant par la fenêtre, qu'est-ce à dire? Est-ce ainsi que les rites ont réglé la chose? On entre; on saisit le drôle. Eh quoi ! dans ce lit un homme assassiné ! — Ton procès sera court, sois tranquille. — Mais je suis innocent; cet homme a été assassiné à l'instigation de sa femme. — La belle invention ! et qu'un pareil récit a de vraisemblance ! Comment ! cette jeune femme qui arrive sur la scène en se déchirant les joues, qui se jette à corps perdu sur le cadavre de son mari, qui veut mourir parce qu'il a cessé de vivre, cette jeune femme aurait armé le bras d'un meurtrier ! Arrière, imposteur ! Prépare-toi à subir le châtiment de ton crime. — Les satellites et les mandarins subalternes ne sont pas obligés de savoir lire au fond du cœur des femmes. Il faut être au moins membre du collége des *han-lin* pour cela. Le pauvre voleur périrait donc victime d'une funeste méprise, si un mandarin d'un ordre supérieur n'intervenait et ne finissait par découvrir les vrais coupables, dont le juge, après de longs débats, prononce la sentence.

Justice est faite ; — respect aux morts. Ce n'est plus un couple scélérat, mais un groupe charmant qui occupe la scène. En présence d'un vieillard enveloppé d'une grande robe brune et coiffé d'un chapeau de paille, un jeune garçon et une jeune fille se livrent à leurs joyeux ébats et déploient leurs grâces adolescentes. Le vieillard sourit à ces jeux, et, pendant que les enfants se plaisent à lui décrire tous les plaisirs de leur âge, il suit d'un œil indulgent leur aimable pantomime. Le programme de ce ballet est ce qu'on peut imaginer de plus simple au monde ; mais les mouvements des danseurs sont si harmonieux, si mollement cadencés, qu'on ne se lasse point de les voir. Tout cela est doux et frais comme une idylle.

Deux sentiments se disputent le cœur des Chinois : l'amour du sol natal et l'amour de la famille.—Après ces innocentes joies d'un grand-père, contemplez la douleur de ce lettré vêtu d'une casaque jaune, qui a quitté le Céleste Empire pour venir étudier la nature dans la Mantchourie ; il regrette maintenant cette belle Chine qu'il a follement abandonnée ; il chante ses chagrins sur un mode plaintif, et la musette marie ses accords et ses chants. Laisse couler tes pleurs, infortuné Chinois, mais renonce à l'espoir de revoir ta patrie. Comment le roi des Mantchoux consentirait-il au départ d'un homme dont il veut faire son premier ministre ? Il envoie vers l'illustre étranger deux mandarins qui cherchent à le séduire par les plus riches présents. Le lettré détourne doucement la tête. Les caresses sont impuissantes ; la terreur triomphera peut-être de sa résistance. Deux bêtes féroces s'avancent en rugissant sur le théâtre. Des pantalons rouges apparaissent sous la couverture qui les enveloppe. Il faut remonter jusqu'à Nick Bottom, jusqu'au lion qui, dans *le Songe d'une nuit d'été*, se prépare à paraître devant le duc d'Athènes, pour retrouver cette insolente parodie

des bêtes à quatre pattes. Quoi qu'il en puisse être de ces animaux féroces, que ce soient des courtisans déguisés ou de véritables quadrupèdes, le lettré, après avoir versé quelques larmes que lui arrache un premier moment d'effroi, dégaîne son sabre, pousse aux monstres, et ceux-ci deviennent ses très-humbles serviteurs. L'insuccès de cette dernière épreuve décourage la persécution, et l'Orphée chinois obtient de franchir de nouveau la grande muraille, menant en laisse les tigres de la Mantchourie.

Depuis deux cent cinquante ans, les Tartares sont assis sur le trône qu'occupait glorieusement la dynastie des Ming, leur volonté est respectée dans tout l'empire; mais sur la scène ils ont toujours le dessous. Un dernier ballet nous montra des Chinois et des Tartares aux prises. Les Tartares étaient représentés par de grands diables noirs auxquels un Chinois, après des discours aussi longs que ceux de Diomède ou d'Hector, ne manquait jamais d'appliquer quelque bon coup de sabre ou de lance. Le Tartare sortait en boîtant et rentrait par une autre porte pour recevoir une nouvelle blessure. Un dernier coup d'estoc le jetait à terre. Les guerriers le chargeaient sur leurs épaules et l'emportaient dans la coulisse. Les Chinois, faisant retentir l'air de leurs cris de triomphe, s'empressaient alors d'élever le vainqueur sur le pavois.

Au milieu des mille sensations qu'éveillait dans l'auditoire un spectacle si varié, les heures s'écoulaient sans qu'aucun de nous songeât à se retirer. Ce ne fut que bien avant dans la nuit que nous pûmes nous arracher à l'hospitalité du *taou-tai*. Deux fois encore, chez M. de Montigny et à bord de la corvette, nous revîmes l'aimable Mantchou; mais le palais de Lin-kouei ne s'ouvrit plus pour les officiers français. Depuis quelques jours déjà, nous avions annoncé l'intention de quitter Shang-hai, et ce fut au consulat de France, qu'assis à la même table

Lin-kouei et M. Fort-Rouen se firent leurs derniers adieux. Soit que cette prochaine séparation eût attristé son âme, soit qu'un sombre pressentiment, — *the shodow of coming events*, — lui présageât la disgrâce à laquelle devaient aboutir ses tendances libérales[1], Lin kouei pendant tout le repas se montra distrait et mélancolique. Vers neuf heures du soir, il demanda la permission de se retirer, et nous n'essayâmes pas de le retenir. Avant de nous séparer, nous échangeâmes une dernière fois les vœux les plus fervents pour une amitié *de dix mille ans* entre la France et la Chine, et, le lendemain, l'œil de Lin-kouei eût en vain cherché *la Bayonnaise* sous les quais de Shang-hai. Secondés par une brise favorable, nous descendîmes rapidement le Wam-pou, et vînmes jeter l'ancre le 11 février, devant le village de Wossung, où nous attendîmes vingt-quatre heures une marée propice pour donner dans le Yang-tse-kiang.

Notre passage à Shang-hai fut trop rapide pour avoir sur la santé de nos jeunes marins l'heureux effet qu'on eût pu se promettre d'un plus long séjour dans ce port. Nous pûmes juger cependant combien cette relâche pendant la majeure partie de l'année était préférable aux mouillages de Macao et de Canton. Le poisson, le gibier, les bestiaux y abondent et s'y vendent à vil prix[2]. Le froid qui règne

[1] Disgracié quelques mois après notre départ, Lin-kouei est venu, en 1851, reprendre son poste à Shang-hai ; mais, instruit par une sévère leçon, il s'est bien gardé de montrer de nouveau vis-à-vis des Européens les sympathies qui avaient failli l'entraîner à sa perte.

[2] La viande de boucherie coûtait 45 centimes le kilogramme. On achetait quatre faisans pour une piastre, et l'on pouvait voir chaque jour, suspendus dans la batterie, des chevreuils, des lièvres, des oies sauvages, des canards, des tourterelles, et surtout des faisans, si communs à Shang-hai, qu'on leur préfère les poulets et les dindons.

à Shang-hai, l'air vif qu'on y respire du mois de novembre au mois de mai, réparent les forces énervées par le climat des tropiques. Tout semble donc attirer le commerce européen dans ce port, au détriment du port de Canton. Ces deux marchés ont conservé cependant jusqu'ici leur importance spéciale. Situés à deux cent soixante lieues l'un de l'autre, ils se partagent les produits de l'empire chinois. Les thés et surtout les thés noirs du Fo-kien continuent de se diriger sur Canton. Le commerce de la soie se concentre à Shang-hai. En 1849, ce dernier port expédiait en Europe ou aux États-Unis six fois moins de thé et deux fois plus de soie que le marché méridional. Si l'on n'envisageait pourtant que l'intérêt des manufactures britanniques de l'importation des produits européens, Shang-hai occupait déjà le premier rang parmi les ports du Céleste Empire; mais Canton est le marché de l'Inde. C'est dans ce dernier port que la présidence de Bombay expédie chaque année des cotons bruts pour une valeur de 25 millions de francs, tandis que les provinces du Nord, qui cultivent le coton et le produisent à bas prix et en grande abondance, n'ont nul besoin de cotons importés.

Les ménagements qu'exige l'intérêt agricole de l'Inde anglaise suffiront probablement pour empêcher le gouvernement de la Grande-Bretagne de tourner ses vues avec une ardeur exclusive vers le nord de la Chine. Les Américains ne sont point retenus par des considérations semblables, et c'est à Shang-hai bien plus qu'à Canton que leur commerce tend à se développer. La conquête de la Californie est à plus d'un titre un fait d'une portée immense. La possession de ce nouvel État n'a point seulement doté l'Union américaine de richesses métalliques qui semblent inépuisables : elle lui a aussi ouvert le chemin du Céleste Empire. Depuis quelques années, l'horizon de cette démocratie puissante s'est considérable-

ment agrandi. Le regard se fatigue à en chercher les limites. Par la Californie, les États américains sont plus rapprochés de la Chine que ne l'est l'Égypte. Le port de Suez est à deux mille cent trente-deux lieues marines de Hong-kong ; celui de San-Francisco n'est qu'à mille neuf cent quarante-six lieues de Shang-hai. Un navire à vapeur, gagnant le nord de l'île de Vancouver et la plus occidentale des îles Aleutiennes, pourrait traverser l'océan Pacifique en trente-huit jours. Il suffit, pour admettre la justesse de ce calcul, d'accorder aux paquebots américains la vitesse moyenne de cinquante-huit lieues par jour qu'atteignent les *steamers* anglais dans leur voyage de Suez à Hong-kong. Il n'est donc point douteux que, dans un avenir peu éloigné l'Union américaine ne soit appelée à partager avec l'Angleterre la clientèle de l'empire chinois.

A côté de ces grands intérêts rivaux, les intérêts secondaires s'effacent. La Russie échange à Kiachta ses pelleteries contre les thés chinois ; les îles espagnoles, dans les années de disette, expédient quelques cargaisons de riz à Canton ou à Shang-hai. La Hollande y apporte les produits de ses colonies. D'autres pavillons n'apparaissent qu'accidentellement sur les côtes du Céleste Empire : ce sont les pavillons de la Prusse, du Portugal, du Danemark et des villes anséatiques.

Quant à la France, dont le commerce tient une place si considérable dans les échanges du monde, elle n'a point un rang supérieur à celui du moindre de ces États dans les relations commerciales de l'Europe avec la Chine. Ce n'est pas une situation que le gouvernement français ait acceptée sans avoir fait de louables efforts pour en sortir ; mais il est des obstacles contre lesquels tout le zèle de ses agents ne parviendra point à prévaloir. Les produits qui trouvent en Chine le placement le plus facile sont les pro-

duits bruts : nous n'en avons point à offrir. Le peu d'objets manufacturés que veuille accepter un peuple économe doivent se recommander avant tout par la modicité des prix, et c'est plutôt par la perfection, par la qualité supérieure de ses produits, que notre industrie se distingue. Le bon marché n'est point le but où nous tendons. Complétement effacée sous le rapport commercial, la France est donc réduite, dans le nord de la Chine aussi bien que dans les provinces méridionales, à un rôle d'observation; mais on peut, — si quelque catastrophe ne vient déjouer tous les calculs de la prudence humaine, — prévoir le jour où la Chine, entrant dans le cercle de la politique générale, verra son existence placée, comme celle de l'empire ottoman, sous la protection des grandes lois d'équilibre qui régissent aujourd'hui le monde civilisé. La France, ce jour-là, se félicitera de n'être point restée étrangère aux affaires de l'extrême Orient, et d'y avoir développé avec d'autant plus de soin son influence morale, qu'elle avait dû renoncer à y asseoir sa politique sur le terrain des intérêts matériels.

CHAPITRE XVI.

Entrée de *la Bayonnaise* dans la Ta-hea et mouillage devant Chin-haë.

Mouillés à la hauteur du village de Wossung et prêts à reprendre la mer, nous attendions depuis vingt-quatre heures que le vent et la marée nous permissent de franchir la barre du Wam-pou pour rentrer dans le Yang-tse-kiang, quand un *clipper* américain, donnant à pleines voiles dans la rivière, vint jeter l'ancre près de *la Bayonnaise*.

Les nouvelles que ce navire apportait de Hong-kong étaient faites pour nous rappeler la nécessité d'éviter tout délai inutile, si nous voulions, fidèles à nos premiers projets, visiter, avant de reprendre notre station sur les côtes méridionales de la Chine, les ports de Ning-po, de Chousan et d'Amoy. — On se rappelle que la convention conclue entre sir John Davis et le vice-roi Ki ing avait fixé au 6 avril 1849 l'ouverture des portes de Canton; la population turbulente de cette grande ville n'avait point ratifié un arrangement qui froissait tous ses préjugés. Les marchands chinois, réunis par corporations, se concertaient pour frapper d'interdit les produits des manufactures britanniques; les *braves* des villages n'attendaient qu'un signal pour courir aux armes, et des placards menaçants étaient chaque jour affichés sur les murs des factoreries. Pendant que les mandarins de Can-

ton cherchaient dans cette effervescence un prétexte pour éluder la principale clause d'un traité consenti à regret, pendant qu'au nom de la paix publique ils disputaient aux Européens l'accès de la ville intérieure, les Anglais, de leur côté, se montraient décidés à briser les portes qu'on refusait de leur ouvrir. Les graves complications que cette contenance hostile des Cantonais faisait prévoir imposaient au ministre de France le devoir de se retrouver à son poste plusieurs jours avant l'échéance du traité de sir John Davis. Aussi, dès que la marée nous permit de tenter l'appareillage, nous empressâmes-nous de mettre sous voiles. Quelques heures après l'arrivée du *clipper* américain, *la Bayonnaise*, poussée par une belle brise de nord-ouest, avait laissé derrière elle l'embouchure vaseuse du Wam-pou et se dirigeait vers les ports de Ning-po, de Chou-san et d'Amoy, qu'elle devait visiter avant de rentrer à Macao.

Nous avions appris, en remontant le Yang-tse-kiang, combien il était dangereux de s'approcher des bancs de sable mouvant qui limitent vers le nord le chenal navigable : nous voulûmes cette fois serrer d'aussi près que possible la rive méridionale du fleuve. De ce côté, la sonde ne rencontre que des pentes douces et régulières; la profondeur est moindre qu'au milieu du chenal, mais on n'est pas exposé à voir le fond diminuer subitement, si ce n'est cependant sur un point, le seul peut-être qui présente ce danger, situé à dix-huit milles environ du mouillage de Wossung. En cet endroit, le Yang-tse-kiang forme un coude assez brusque, et le plateau sous-marin, tranché d'une façon plus abrupte, s'étend aussi à une plus grande distance de la côte. Nous nous préparions à contourner ce point critique, signalé à notre attention par la carte du capitaine Béthune, quand le fond monta rapidement de huit brasses à sept brasses, puis à six. Nous

mouillâmes à l'instant, et la corvette s'arrêta sur le talus qu'elle allait gravir. Il restait encore près de dix pieds d'eau sous la quille de *la Bayonnaise;* mais la mer était haute et devait baisser de quinze pieds avant la fin du jusant. Un canot que nous envoyâmes sonder autour de la corvette retrouva heureusement le chenal, et les dernières lueurs du crépuscule nous guidèrent vers un meilleur mouillage. La nuit fut orageuse, et de violentes rafales du nord-ouest nous firent craindre souvent de chasser sur notre ancre. Aux approches du jour, le temps s'éclaircit, et le vent épuisé tomba presque complétement. Dès que le soleil eut percé le brouillard matinal qui couvrait les bords humides du Yang-tse-kiang, nous ouvrîmes de nouveau nos voiles à la brise. Le peu de rapidité de notre sillage, qui ne dépassait pas quatre ou cinq milles à l'heure, nous permit de faire éclairer notre route par une des embarcations de la corvette jusqu'au moment où les îles Sha-wei-shan et Gutzlaff se montrèrent à l'horizon. Nous eûmes dès lors des amers certains pour nous conduire en dehors du fleuve, et nous franchîmes les derniers hauts-fonds du Yang-tse-kiang sans avoir rencontré moins de vingt-quatre pieds d'eau sur notre passage. Le soleil cependant allait bientôt disparaître sous l'horizon. Nous ne voulûmes point, à l'entrée de la nuit, nous engager au milieu de l'archipel de Chousan; nous laissâmes donc tomber l'ancre près de l'île Gutzlaff. Le lendemain, aux premiers rayons de l'aube, nous poursuivîmes notre route. La marée nous entraîna rapidement entre le groupe des îles Rugged et celui des îles Parker. A onze heures du soir, nous avions doublé les écueils qui entourent les îles Volcano, et, avant que l'obscurité fût complète, nous étions mouillés sous les hautes terres de l'île Kin-tang, à deux milles environ des *receivingships* qui occupent la station d'opium de Lou-kong.

Les dernières bouffées du vent de nord nous avaient conduits à ce mouillage. Avec le jour, nous vîmes s'élever une brise d'est qui ne tarda point à fraîchir : c'était une circonstance favorable pour entrer dans le fleuve qui porte, sous les murs de Ning-po, le nom de Yung-kiang, et celui de Ta-hea quand, près de se jeter à la mer, il vient baigner les remparts de Chin-haë. Ce fleuve est moins profond que le Wam-pou; l'accès en est aussi moins facile. Trois îlots granitiques se dressent presque en face de l'entrée, à moins d'un quart de mille de la côte. Deux de ces îlots sont si rapprochés l'un de l'autre, qu'ils semblent se confondre. Le troisième s'élève solitaire à une égale distance de ce premier groupe et de la péninsule escarpée que couronnent à la fois une citadelle et un temple. Trois passes distinctes sont donc ouvertes au navigateur qui se présente à l'embouchure du Yung-kiang. Les alluvions du fleuve ont presque comblé la passe occidentale, à peine praticable aujourd'hui pour les barques du Che-kiang. La profondeur des deux autres passages a été préservée par la violence des marées qui les creusent sans cesse. Ce n'est cependant qu'à la condition de se maintenir dans un chenal sinueux dont la largeur n'excède pas cent vingt mètres qu'un navire européen peut arriver sans encombre devant Chin-haë. Nous avions franchi les huit ou neuf milles qui nous séparaient du continent chinois; nous avions dépassé l'île Square et l'écueil de *la Blonde*[1]; nous donnions à pleines voiles dans la Ta-hea, après avoir évité heureusement les récifs de *la Némésis* et la roche du *Sésostris :* déjà nous apercevions les murs de Chin-haë et les jonques dont les

[1] La plupart des dangers sous-marins sur les côtes de Chine ont conservé le nom de quelque navire anglais dont ils ont déchiré les flancs ou terminé la carrière.

rangs pressés semblaient barrer la rivière, quand *la Bayonnaise*, serrant de trop près la côte, s'arrêta doucement sur la vase. Jamais lit plus moelleux n'avait été préparé pour un échouage. Il nous fallut néanmoins attendre la marée montante pour sortir de ce mauvais pas. Pendant ce temps, nous avions reconnu avec soin la limite des bancs qui entourent la côte, et lorsqu'à midi la mer en se gonflant vint nous remettre à flot, nous pûmes enfiler sans hésitation le milieu du chenal. Deux heures après avoir quitté le mouillage de Kin-tang, *la Bayonnaise* jetait l'ancre sous la citadelle de Chin-haë, à quelques encâblures d'une flottille chinoise presque aussi nombreuse que celle que nous avions laissée à Shang-hai.

On prétend que des jonques ont visité jadis les côtes du Kamschatka et les bords de l'océan Indien; mais depuis plusieurs siècles les nefs du Céleste Empire ont cessé de s'aventurer au-delà des îles du Japon et du détroit de la Sonde. Les longues traversées effrayent ces navigateurs, qui n'ont aucun moyen de mesurer le chemin qu'ils parcourent ou de déterminer la position de leur navire par l'observation des corps célestes. La boussole, dont les marins chinois furent, dit-on, les premiers inventeurs, cette aiguille merveilleuse *qui montre le sud* [1], leur est d'un faible secours quand un orage ou le vent contraire les a détournés de leur route. C'est alors que la science du *ho-chang* [2] se trouble et se déconcerte, que le *to-kung* [3] commande vingt manœuvres à la fois, que les matelots, sourds à son appel, vont offrir de nouveaux bâtonnets à la *reine du ciel* [4] ou jettent à la mer du papier enflammé,

[1] *Ting-nan-tchin*, aiguille qui montre le sud : tel est le nom que les Chinois ont donné à la boussole.

[2] Le pilote.

[3] Le timonier.

[4] *Tian-haou* : — tel est le nom d'une vierge qui vivait, il y a

des poules même, s'ils en ont encore. La plupart des jonques qui approvisionnaient autrefois des produits de la Malaisie les marchés de Canton et d'Amoy ont dû se retirer devant la concurrence des bâtiments européens, et ont renoncé aux voyages de Singapore, de Manille ou de Batavia; mais il reste aux navires chinois un immense commerce, le commerce de cabotage, que la navigation étrangère n'est point admise à leur disputer. La crainte des pirates rassemble d'ordinaire ces barques timides en nombreux convois. Ne perdant jamais la terre de vue, suivant tous les détours de la côte, s'enfonçant dans tous les golfes, ces caboteurs sont habitués à jeter l'ancre chaque soir. Leurs *koangs* ou étapes ont été fixés à l'avance; ils ne les quittent qu'après avoir décidé l'appareillage d'un commun accord. Les jonques qui opinent pour le départ hissent une de leurs voiles, celles qui sont d'avis de rester au mouillage laissent toutes leurs voiles ferlées. Si, malgré le vœu de la minorité, le départ est résolu, la flottille tout entière se met en mouvement et cingle vers une nouvelle étape, semblable à ces longues files d'oiseaux voyageurs que l'on voit aux approches du printemps prendre leur vol vers le nord. Malgré tant de précautions, les pirates, qui ne cessent de rôder autour de ces convois, enlèvent souvent quelques-unes des brebis du troupeau. Les côtes du Che-kiang, au moment où nous les visitâmes, étaient plus particulièrement infestées par la piraterie. En vain le général tartare qui commandait à Ning-po les forces de terre et de mer, le mandarin Chan-lou, multipliait-il les croisières de tous les *tchuens*

quelques siècles, dans le Fo-kien, et que la superstition a divinisée. Chaque navire chinois possède une statuette de cette déité païenne, toujours entourée de hideux satellites. Devant elle brûle une lampe constamment allumée.

destinés à protéger les *eaux extérieures* [1], en vain la *Gazette de Pe-king* prodiguait-elle les récompenses et les encouragements aux braves qui se distinguaient dans les combats dont l'archipel de Chou-san était chaque jour le théâtre : les pirates n'en étaient ni moins entreprenants ni moins nombreux, et les jonques chinoises n'osaient plus se montrer sur la côte. Cette situation menaçait de se prolonger, si des marins portuguais, que la décadence commerciale de Macao laissait depuis plusieurs années sans emploi, n'eussent conçu un projet qui semble inspiré par les traditions du XVIe siècle. S'associant pour leur entreprise quelques matelots indigènes, ces aventuriers chargèrent de vieux canons de fonte le pont de leurs *lorchas* [2] réarmés à la hâte, et vinrent offrir aux jonques de Ning-po et de Hang-tchou-fou une escorte plus sûre que celle de tous les *tsung-ping* [3] et de tous les *fou-tsiang* [4] du Céleste Empire. Les jonques se cotisèrent pour payer le prix stipulé par leurs protecteurs, et l'on vit, chose étrange ! d'immenses convois entrer dans le Yang-tse-kiang, doubler le promontoire du Shan-tong, et pénétrer jusque dans le golfe du Petche-ly sous la conduite de deux ou trois barques européennes. Ce fut le pavillon de dona Maria qui fit désormais la police sur les côtes de Che-kiang. Également redoutées des mandarins et des pirates, ces *lorchas* abusèrent quelquefois de la terreur qu'elles

[1] D'après le dernier relevé officiel présenté à l'empereur, la flotte de guerre du Che-kiang compte 315 navires à voiles et à rames, savoir : 10 *kan-tsang-tchuen*, 49 *kwaï-tchuen*, 139 *tung-ngan-tchuen*, 5 *hou-tchuen*, 24 *pah-tsang-siun*, 30 *mi-ting*, 56 *tian-theuen*, 1 *yang-poh-tchuen*, 2 *pung-kwaï*.

[2] Grandes chaloupes-canonnières construites et voilées comme les barques chinoises.

[3] Contre-amiraux.

[4] Chefs de division.

inspiraient; leur intervention irrégulière n'en fut pas moins un bienfait pour le commerce maritime de Ningpo, qui dut à ces singuliers spéculateurs une sécurité qu'il eût en vain demandée aux flottes de l'empereur Tao-kouang.

Le convoi de jonques qui était rassemblé devant Chin-haë, quand nous vînmes mouiller dans la Ta-hea, n'attendait qu'un vent favorable pour sortir du port. Affourchées sur deux ancres, ces jonques occupaient toute la largeur du fleuve; on n'eût point trouvé dans ce front de bataille un interstice à travers lequel pût se glisser *la Bayonnaise*. Nous eûmes d'abord recours aux négociations pour obtenir qu'on nous livrât passage : tous nos efforts vinrent échouer contre l'apathique fanatisme des marins auxquels nous avions affaire; mais lorsqu'à trois heures du soir *la Bayonnaise*, soulevant son ancre, se laissa emporter par un courant rapide vers cette flotte opiniâtre, lorsque les premières jonques que nous abordâmes commencèrent à sentir le contact de nos côtes de fer, la scène changea soudain. Toute cette forêt, jusque-là impassible, sembla s'animer comme par enchantement. On n'entendit plus de tous côtés que les cris aigus des Chinois mêlés aux jurons de nos matelots, que le grincement des cabestans et le craquement des bordages. Ce ne fut point sans peine que nous franchîmes le premier rang des jonques : vingt lignes non moins compactes s'étendaient encore entre nous et le mouillage de Chin-haë. C'était une rude et brutale besogne que celle qu'il nous fallait accomplir. Chaque fois que la corvette, s'enfonçant comme un coin au milieu de la flotte chinoise, avait réussi à percer une nouvelle phalange, plus d'une poupe veuve de ses lanternes aux écailles transparentes, plus d'un mât dépouillé de ses étendards qui flottaient en lambeaux au bout de nos vergues, indiquaient encore le che-

min qu'avaient suivi les barbares. Tous ces dégats pourtant étaient bien moins sérieux qu'on eût pu le croire. Il y avait là plus de fracas que de dommage réel. Les Chinois maltraités acceptaient avec une sombre résignation ces inévitables coups du sort, et, quant à nos matelots, je dois confesser à regret qu'ils semblaient n'avoir jamais rencontré de distraction plus agréable.

Nous gagnions cependant du terrain, et l'agitation croissait sur notre passage. Autour des navires menacés par la corvette rôdaient de nombreux bateaux que montaient les marins des autres jonques. Au premier choc, c'était le plus souvent quelque faisceau de bambou suspendu le long du navire abordé qui tombait en s'éparpillant dans le fleuve. Alors, — touchant témoignage de la sympathie que s'accordent en pareille occurrence les marins chinois! — les bateaux qui nous entouraient fondaient avec avidité sur ces misérables épaves, et Dieu sait quels cris, quelles affreuses imprécations excitait de la part des propriétaires cette conduite déloyale! Tout se passait cependant sans voies de fait : on s'injuriait, on se pillait effrontément; on ne se battait pas. La force brutale est le dernier argument des Chinois, conséquence naturelle d'une législation qui n'admet point d'excuse pour l'homicide involontaire, et qui ne se montre implacable qu'envers les actes de violence!

Nous vîmes enfin le terme de cette forêt mouvante à travers laquelle nous tracions depuis deux heures un si cruel sillon; mais pas un souffle de brise n'agitait l'air en ce moment, et la marée n'avait déjà plus le pouvoir de nous entraîner. Les mandarins de Chin-haë nous vinrent gracieusement en aide. A leur voix, une cinquantaine de petites barques débordèrent du quai, et roulant, comme des poussahs, sous l'impulsion de leur longue godille, vinrent s'atteler sur deux files à la re-

morque de la corvette. Trois officiers subalternes au bouton de cristal animaient, en véritables élèves de corvée, les efforts de cette escadrille. Aussi, grâce à leur zèle, grâce surtout aux vigoureux rameurs qui montaient nos propres embarcations, une heure environ après le coucher du soleil, l'ancre de *la Bayonnaise* tombait à moins d'une encâblure de la rive gauche du fleuve, en face de la ville de Chin-haë. Ce n'était point toutefois à la hauteur de Chin-haë que nous comptions nous arrêter : nous avions formé le projet de remonter le Yung-kiang jusqu'à Ning-po, et deux marées devaient, suivant nos calculs, nous faire franchir les treize milles qui nous séparaient encore de cette grande ville, à laquelle l'occupation momentanée des Anglais n'avait rien fait perdre, disait-on, de sa physionomie primitive. Le succès de notre tentative était cependant des plus douteux. Pour diminuer les chances contraires que nous offraient un chenal peu profond e une rivière étroite, il eût fallu réduire notre tirant d'eau; mais c'eût été accepter des délais auxquels notre impatience ne pouvait consentir. Nous nous fîâmes à notre heureuse étoile, et, dès que le jour parut, nous fîmes voiles vers Ning-po. Une légère brise de nord-est enflait nos huniers, et ridait à la fois les eaux jaunes du fleuve et la verdure naissante des rizières. On voyait le Yung-kiang, encaissé près de son embouchure entre des coteaux granitiques, serpenter, non loin de Chin-haë, au centre d'une vaste plaine bornée à l'horizon par un demi-cercle de collines noirâtres. L'azur à demi voilé du ciel prêtait un nouveau charme aux beautés mélancoliques de ce paysage. Pendant près d'une heure, notre navigation fut facile : guidés par nos canots, nous suivions avec soin le milieu du chenal ou la rive que le courant avait le plus profondément creusée; mais, après avoir dépassé le premier coude du Yung-kiang, nous cherchâmes en vain d'une

rive à l'autre les dix-sept pieds d'eau dont nous avions besoin pour flotter. Labourant le fond avec sa quille, complètement insensible à l'action de son gouvernail, *la Bayonnaise* se traînait péniblement vers le haut du fleuve. Un remous de courant nous saisit dans cette position et nous jeta sur la rive gauche. Bientôt, en dépit de tous nos efforts, notre pauvre corvette se trouva enfoncée de plusieurs pieds dans la vase. Heureusement une *lorcha* portugaise avait été envoyée par le vicaire apostolique du Che-kian au-devant du ministre de France. Nous confiâmes à ce navire le soin de transporter à Ning-po M. Forth-Rouen, et nous attendîmes patiemment, pour sortir d'embarras, le secours de la marée montante.

Ce ne fut que le lendemain que nous pûmes nous arracher à la fange tenace dans laquelle la corvette commençait à s'enfouir. Arrivés près du second coude que forme, par un détour subit, le cours du Yung-kiang, le vent de nord-est nous contraignit encore une fois de jeter l'ancre. Nous luttions depuis trois jours contre des difficultés imprévues. En nous opiniâtrant davantage, nous courions le risque de consacrer à remonter et à descendre ce fleuve bourbeux tout le temps qu'il nous était permis de passer sur les côtes du Che-kiang. Nous prîmes enfin le parti le plus sage : trouvant, à six milles de Ning-po, à cinq milles et demi de Chin-haë un mouillage où la profondeur, au moment de la plus basse mer, était encore de quatre et cinq brasses, nous nous tînmes pour satisfaits d'avoir poussé jusque-là notre entreprise, et ce fut au milieu de ce bassin que, le 18 février 1849, nous nous décidâmes à venir affourcher *la Bayonnaise*.

CHAPITRE XVII.

La ville de Ning-po et les Chinois du Nord.

A moins d'une encâblure de ce dernier mouillage s'étendait, sur la rive droite du fleuve, un village dont le plus imposant édifice était un mont de piété institué par l'industrie des prêteurs sur gage pour exploiter la misère des cultivateurs du Che-kiang. Notre imagination se plut à voir dans la position qu'occupait ce village chinois l'emplacement du premier comptoir qu'aient fondé les Européens sur les côtes du Céleste Empire. Non loin de ce détour si bien marqué du fleuve avait dû s'élever, entre Chin-haë et Ning-po, la cité portugaise que visita, en 1542, Fernand Mendez Pinto. Là, trois siècles avant que *la Bayonnaise* pénétrât dans la Ta-hea, on comptait plus de mille maisons européennes dont quelques-unes n'avaient pas coûté moins de trois ou quatre mille ducats à bâtir. Le sceptre était alors à la veille d'échapper aux mains débiles de la dernière dynastie chinoise. A la faveur des troubles qui agitaient l'empire, le comptoir étranger, enrichi par le commerce du Japon, avait pris en quelques années un développement que les habitants de Ning-po ne pouvaient voir sans ombrage. Quant aux Portugais, ils se croyaient aussi en sûreté sur les bords du Yung-kiang que sur les rives du Tage. La colonie avait ses échevins, ses auditeurs, ses consuls et ses juges. On ne s'y souciait guère de la dynastie des Ming ou de l'au-

torité de ses mandarins, et les étrangers de l'océan Occidental (*Sy-yang-koue*) prenaient de singulières licences envers les habitants de l'empire du milieu. Ces aventuriers héroïques avaient l'enthousiasme religieux et les mœurs dissolues de l'armée de Godefroi de Bouillon. Aussi bien que les croisés, ils savaient allier la dévotion à la cruauté et à la débauche. Se croyant tout permis envers des infidèles, on les vit plus d'une fois s'associer sur les côtes de Chine avec les pirates indigènes pour saccager les villes, piller les flottes marchandes ou violer les tombeaux des empereurs. La patience des Chinois finit cependant par se lasser. Les colons portugais du Che-kiang disparurent comme avait disparu les Mongols, victimes d'une conjuration populaire. Leur cathédrale, leurs sept églises, leurs maisons « tant grandes que petites » furent démolies *pour leurs péchés*, suivant la naïve expression d'un chroniqueur du XVIe siècle, et l'on chercherait en vain aujourd'hui les débris d'une ville sur laquelle la charrue et les inondations de trois cents hivers ont passé.

Si, sous les moissons alors verdoyantes, il existait encore quelques vestiges de cette cité détruite, il eût fallu pour les reconnaître plus de loisir que ne nous en laissait l'impatience avec laquelle nous étions attendus à Ning-po. Dès que *la Bayonnaise* fut assurée sur ses deux ancres, nous dûmes aviser au moyen de répondre à la double invitation qui nous avait été adressée par le consul anglais et par le vicaire apostolique du Che-kiang. M. Sullivan voulait réunir à sa table le ministre de France et les officiers de *la Bayonnaise;* monseigneur Lavaissière nous offrait l'hospitalité dans l'enceinte de l'édifice jadis octroyé aux missionnaires jésuites par l'empereur Kang-hi, et dont les enfants de Saint-Vincent-de-Paule, leurs héritiers d'après les décrets du saint-siége, venaient d'obtenir la restitution. Le temps avait changé depuis le matin; le

vent du nord-est avait amené des bords brumeux de la mer Jaune de gros nuages qui commençaient à se résoudre en torrents de pluie. Si M. Sullivan n'avait eu la bonté de mettre à notre disposition une grande barque chinoise, gondole élégante et surtout *comfortable*, nous eussions fait une triste entrée dans la ville de Ning-po; mais, assis dans une chambre bien close et près d'un bon feu de coke, pendant que nos bateliers tiraient le meilleur parti possible du vent et de la marée, nous ne quittâmes ce merveilleux abri que pour monter dans des chaises à porteurs qui nous déposèrent vers sept heures du soir sous le toit hospitalier du consul anglais. Nous trouvâmes chez cet agent étranger l'accueil franc et ouvert que l'on pouvait attendre d'un ancien officier de marine. Cependant, à peine sortis de table, il nous fallut nous remettre entre les mains de nos guides pour aller chercher, avec M. Forth-Rouen, que nous avions rejoint au consulat britannique, le gîte qui nous avait été préparé, sur l'autre rive du fleuve, par Mgr Lavaissière. La nuit était si noire, le ciel couvert d'une si épaisse couche de nuages, que pas un rayon ne tombait d'en haut pour éclairer notre route. Il fallait nous laisser conduire en aveugles sur le fleuve comme sur la terre ferme. Nous étions entrés dans des barques disposées à l'avance par les soins des bons lazaristes; nous les avions quittées pour remonter dans nos chaises, tout cela au gré de nos *coulis* et sans que nous eussions songé à leur adresser la moindre observation. Nous sentions bien qu'on nous emportait à travers des ruelles sinueuses, aux murs desquelles se heurtaient parfois nos palanquins; mais, en dépit des lanternes suspendues aux brancards de chaque chaise, nous ne pouvions distinguer aucun des objets que nous laissions rapidement derrière nous.

Soudain une lueur bleuâtre perce l'obscurité, les reflets

d'un incendie semblent enflammer tout un coin du ciel. Nous touchons au terme de notre course. La chaise de M. Forth-Rouen nous a devancés, et une explosion de fusées, de soleils fixes et de soleils tournants vient de saluer l'entrée du ministre de France dans la cour de la chapelle catholique. La plupart d'entre nous arrivèrent trop tard pour jouir du spectacle de ce feu d'artifice; mais il nous restait le coup d'œil vraiment oriental d'une large façade sur laquelle d'innombrables lanternes versaient, au milieu de cette nuit sombre et pluvieuse, le magique éclat de bougies de diverses couleurs. Nous trouvâmes sous le péristyle de la chapelle de Mgr Lavaissière entouré des lazaristes dont se composait en ce moment la mission du Che-kiang : le père Huc, revenu avec nous de Shang-hai à Ning-po; le père Danicourt, missionnaire iutrépide, qui, lorsque le choléra décimait à Chou-san les régiments irlandais, avait su conquérir l'estime et l'affection de l'armée anglaise; le père Fan, prêtre chinois, qui avait visité la France et que nous avions souvent entendu citer avec le père Li comme une des lumières du clergé indigène. Ces hôtes trop bienveillants avaient voulu évacuer leur demeure pour nous y laisser plus à l'aise. Les appartements qui nous étaient destinés étaient tous décorés par le zèle des chrétiens chinois de mille offrandes volontaires. C'étaient de longs rouleaux de papier appendus aux murs, des meubles incrustés, des coussins d'écarlate qu'une aiguille patiente avait chargés de broderies en soie bleue, des fauteuils et des tables, des vases de porcelaine, des lanternes surtout, au centre desquelles, fichées sur une pointe de fer, d'énormes bougies de cire et de suif végétal consumaient lentement un lumignon fumeux. Tout ce luxe d'emprunt devait disparaître avec nous. Les missionnaires ne l'avaient jamais connu pour eux-mêmes. Ce n'est point seulement par le mar-

tyre que les prêtres des missions sont appelés à confesser leur foi; il est d'autres épreuves que le zèle évangélique leur apprend à supporter, et qui lasseraient aisément des convictions moins profondes. Je ne voudrais point affirmer que tous les prêtres catholiques qui ont entrepris d'annoncer aux Chinois les vérités du christianisme soient nécessairement condamnés à la dure existence dont Mgr Lavaissière semblait chérir les rigueurs : tous n'ont pas un si rude terrain à exploiter. Les néophytes dont le jeune prélat du Che-kiang avait à diriger la foi naissante étaient pour la plupart de pauvres pêcheurs avec lesquels il devait affronter sans cesse les flots troublés de l'océan et les émanations pestilentielles du rivage : il aimait à partager leurs périls, à partager surtout leur misère. Mgr Lavaissière, dont les missions eurent à pleurer la perte peu de mois après notre départ, avait, à l'âge de trente-quatre ans, conquis le pénible honneur de l'épiscopat par dix années de fatigues et de prédications. Sans cesse occupé à parcourir d'une extrémité à l'autre son immense diocèse, fuyant la vie douce et honorée qui l'eût attendu Ning-po, il avait conservé, bien que souvent miné par les fièvres, une étonnante vigueur de corps et d'esprit. Quand nous admirions cette démarche martiale, ce pas infatigable, cette gaîté charmante qui souriait à toutes les intempéries du climat et semblait railler notre mollesse, nous étions loin de prévoir la catastrophe qui allait bientôt répandre le deuil parmi les chrétiens du Che-kiang.

Pour mieux recevoir les hôtes trop nombreux que lui envoyait *la Bayonnaise*, Mgr Lavaissière, nous l'avons dit, s'était réfugié avec le père Huc et le père Danicourt dans un bâtiment séparé du corps de logis principal. C'était là que les cuisiniers de la corvette, appelés par le digne évêque au secours de nombreux marmitons indigènes, s'occupaient déjà des apprêts d'un festin qui devait rassembler,

dans le réfectoire de la chapelle française, les protecteurs des chrétiens chinois et les autorités de Ning-po. Puisqu'ils n'avaient point voulu se réserver d'autre asile, les lazaristes eussent peut-être mieux fait de coucher en plein air. Dans cette salle enfumée et ouverte à tous les vents, le père Huc dut regretter, je le crains, les tentes de feutre de la *terre des herbes* et le *kang*[1] des auberges tartares. Pour nous que n'avait point endurcis à toutes ces misères la pénible existence des missions, nour maudîmes plus d'une fois le treillis qui décorait de ses lignes capricieuses les croisées de nos chambres, et nous passâmes une partie de la nuit à exprimer le regret qu'on n'eût point opposé à la bise le transparent obstacle du papier de soie appliqué d'ordinaire, à défaut de vitres ou d'écailles de placune, sur les découpures de ces pittoresques châssis. Les pâles rayons du jour ne vinrent point cependant troubler notre sommeil avant huit heures du matin. A peine fûmes-nous habillés que nous nous hâtâmes de demander, comme de vrais marquis de Molière, nos porteurs et nos chaises. Au premier appel, les marauds accoururent, et, en dépit d'une pluie battante, nous nous mîmes en route avec l'intention de parcourir dans tous les sens cette grande ville, dont nous n'avions pu, la veille, que traverser les faubourgs au pas de course et au milieu de l'obscurité la plus profonde.

Aussi bien que Canton, Ning-po a une célébrité de vieille date et un long passé historique. On sait que, vers la fin du XIIIe siècle, la dynastie des Soung s'était vue contrainte de transporter de Nan-king à Hang-tchou-fou le siége de l'empire. A la rive droite du Yang-tse-kiang s'ar-

[1] On appelle *kang* un vaste fourreau dans l'intérieur duquel on entretient un feu modéré. Dans la plupart des auberges de la Mongolie, c'est la voûte de ce fourneau qui sert de lit commun aux voyageurs.

rêtaient alors les possessions des souverains chinois. Les provinces du Nord appartenaient déjà aux Tartares. Dotée par la nature d'un excellent port, reliée à Hang-tchou-fou par des canaux intérieurs, la ville de Ning-po eut pendant cette période le rôle que le voisinage de Pé-king assure aujourd'hui à Tien-tsin. Elle venait de subir le joug de Koubilaï-khan, lorsqu'en 1274, Marco Polo la visita et nous la décrivit, sous le nom de Ganpou, comme le centre du commerce de la Chine méridionale. Deux cent soixante ans plus tard, Fernan Mendez Pinto vint aborder à son tour aux *ports de Liampoo*. L'aventurier portugais ne fut pas moins ébloui que le voyageur vénitien du spectacle de cette activité commerciale qui avait survécu à la dynastie mongole comme elle devait survivre à la dynastie chinoise. Situé à proximité des côtes du Japon et des rivages de Formose, Ning-po vit encore grandir sa prospérité sous les règnes des premiers princes mantchous. Les colons du Fo-kien lui apportèrent leur misère industrieuse, les marchands de fourrures du Chan-si leurs immenses capitaux. Jusqu'en 1759, les navires européens furent admis dans la Ta-hea; mais, à cette époque, la factorerie que les Anglais avaient établie à Ning-po fut détruite, les marchands chinois avec lesquels les étrangers avaient trafiqué reçurent l'ordre de quitter la ville, et des jonques de guerre croisèrent à l'entrée de l'archipel de Chou-san pour en éloigner les navires des barbares. Les côtes du Che-kiang cessèrent donc d'être visitées par les Européens pendant près d'un siècle. Quand les Anglais revinrent à Ning-po, ce fut en vainqueurs qu'ils y reparurent. Au mois d'octobre 1841, la flotte de l'amiral Parker mouilla sous les murs de Chin-haë. Pendant que les troupes de sir Hugh Gough massacraient sans pitié l'armée chinoise qui avait osé les attendre dans ses retranchements, les soldats de marine et les matelots de l'esca-

dre escaladaient les remparts de la ville. Découragés par la prise de ce poste avancé, les Chinois n'essayèrent pas de défendre Ning-po. Les Anglais y entrèrent, sans coup férir, le 13 octobre 1841 pour l'évacuer le 6 mai 1842.

Nous avons indiqué dans les premières pages de ce volume avec quelle facilité les Anglais auraient pu établir à cette époque leur domination sur les côtes du Che-kiang. Nous n'avons point dit par quelle circonstance providentielle ces vainqueurs trop confiants furent préservés du sort des Portugais et des Mongols. Les mandarins de Ning-po, réfugiés à Hang-tchou-fou, employèrent cinq mois à ourdir la trame d'un complot qui devait purger le territoire céleste du dernier des barbares : ces projets avortèrent; mais cette tentative cruellement réprimée n'en fait pas moins comprendre quel serait le plus grand danger qui pourrait menacer en Chine toute occupation étrangère. C'est sur les lieux mêmes où vit encore dans toute son horreur ce lugubre souvenir que nous voulûmes entendre raconter jusque dans ses moindres détails un épisode qui fut, après le sac de Chin-kiang-fou, le plus terrible de la dernière guerre.

L'armée anglaise occupait la ville de Ning-po depuis cinq mois. La sécurité des vainqueurs ne pouvait être égalée que par la résignation apparente des vaincus. Sir Hugh Gough s'était rendu à Chou-san, où l'amiral Parker avait déjà conduit son escadre. Si la police du docteur Gutzlaff recueillait parfois des rumeurs inquiétantes, ses rapports ne rencontraient qu'une railleuse incrédulité. La Providence, qui avait sans doute ses desseins, envoya aux Anglais un dernier avertissement qui les sauva. Quand l'armée était entrée dans Ning-po, les soldats avaient trouvé errants dans les rues de pauvres enfants couverts de haillons et à demi morts de faim. Ils les avaient adoptés, les avaient nourris du superflu de leurs rations, et employés

au service intérieur des casernes. Dans la matinée du 9 mars 1842, ces enfants montrèrent une agitation qui parut étrange. On les pressa de questions, mais on ne put leur arracher d'autre réponse que ces seuls mots : « Demain! demain! c'est demain qu'ils viendront! » Ces paroles, accompagnées, il est vrai, d'une pantomime expressive, suffirent pour donner l'éveil aux soldats, qui se promirent de faire bonne garde pendant la nuit. Les heures cependant s'écoulèrent sans qu'aucun symptôme inquiétant se manifestât dans la ville. Le jour allait bientôt paraître, et déjà les Anglais souriaient de leurs vaines terreurs, lorsqu'un des factionnaires postés sur les remparts aperçut un homme qui se glissait dans l'ombre vers la porte d'un des bastions. Après trois sommations inutiles, le soldat irrité abaisse son arme, le coup part, et l'inconnu s'affaisse sur lui-même. Comme à un signal attendu, de chaque maison du faubourg sort alors un flot d'assaillants; des colonnes épaisses se pressent dans les rues et se précipitent vers les murs de la ville. Une des portes qui donne sur la campagne est forcée par les Miao-tsis [1], sauvages recrues que les mandarins ont placées à l'avant-garde. Les Chinois se précipitent à la suite de ces féroces phalanges; mais, averties par la fusillade, les troupes anglaises avaient pris les armes. Au moment où les Miao-tsis allaient déboucher sur la place du marché, ils rencontrent une compagnie d'infanterie qui leur barre le chemin. C'est

[1] Les Miao-tsis habitent, sur les confins du Kouang-si, des montagnes presque inaccessibles, où ils ont longtemps défié les efforts des armées tartares. Aujourd'hui même ils n'accordent à l'empereur qu'une obéissance à peu près nominale, et refusent encore d'adopter le costume que les Mantchoux ont imposé à tous les habitants de la Chine. Lors de l'exécution du complot de Ning-po, chacun de ces sauvages soldats avait reçu des mandarins une somme de six dollars, qu'il portait dans une bourse de cuir suspendue à sa ceinture.

en vain qu'ils essayent de répondre avec leurs arquebuses à mèches à la mousqueterie des Anglais; cédant bientôt à ce feu supérieur, ils fuient de rue en rue et cherchent à regagner la campagne. De nouvelles masses conduites par les mandarins les repoussent sur l'ennemi. A l'arrière-garde, on se croit encore vainqueur; on se presse avec de grands cris, on marche en avant avec toute l'ivresse du succès; les premiers rangs, en proie à une terreur panique, font pour fuir d'incroyables efforts. Une multitude innombrable se trouve ainsi entassée par deux courants contraires dans la rue la plus large et la plus droite de Ning-po. Un obusier de montagne est braqué sur ce mur vivant. Trois volées tirées à mitraille le foudroient à la distance de vingt ou trente mètres. En quelques minutes, la rue est encombrée d'un monceau de cadavres; le canon ne trouve plus un ennemi debout. Cependant les soldats anglais ont franchi cette sanglante hécatombe, et un feu de deux rangs ajoute encore à tous ces morts et à tous ces blessés de nouvelles victimes.

On s'est demandé souvent, — la chambre des communes s'est elle-même posé cette question, — pourquoi le commerce européen n'avait pu prendre racine à Ning-po? Vivement sollicitée par les négociants anglais, l'ouverture des cinq ports [1] fut impérieusement exigée, en 1842, par sir Henri Pottinger. A Ning-po, en particulier, tout semblait justifier les espérances du plénipotentiaire. L'entrée de la Ta-hea ne présente point de difficultés sérieuses. Les navires marchands du plus fort tonnage peuvent arriver, grâce à la marée, jusque sous les murs de Ning-po. Les deux rivières au confluent desquelles est assise cette grande ville traversent les districts où se récolte la soie et ceux d'où viennent les meil-

[1] Canton, Amoy, Fou-tchou-fou, Ning-po et Shang-hai.

leurs thés verts. Les conditions du marché ne sont donc pas moins favorables à Ning-po qu'à Shang-hai ; mais, bizarre anomalie qui confond l'observateur européen, c'est de Shang-hai et de Sou-tcheou-fou que la population de Ning-po reçoit les draps étrangers qu'elle consomme. Dans ce dernier port, la valeur des importations directes n'a jamais dépassé, 300,000 francs, et le chiffre des exportations atteignait à peine, en 1849, 3,000 piastres. Mgr Lavaissière croyait que le massacre du 10 mars 1842 n'était point étranger à la stagnation du commerce anglais sur les côtes du Che-kiang. Suivant lui, après le récit d'un pareil événement, récit qui ne leur fut transmis qu'exagéré au fond de leur province natale, les marchands du Chan-si durent considérer la ville de Ning-po comme frappée par la colère céleste. Cette ville fut inscrite parmi eux au nombre des lieux néfastes. Le traité de Nan-king n'y ramena donc qu'un petit nombre de marchands qu'en avaient éloignés les horreurs de la guerre et qu'une faible partie des capitaux qui eussent, en d'autres temps, imprimé un rapide essor aux transactions commerciales.

Le consul de Sa Majesté britannique n'admettait point la fâcheuse influence que Mgr Lavaissière attribuait à ce souvenir funeste. Il refusait d'ajouter foi à un déplacement de capitaux qui eût dû se trahir avant tout par la décadence du commerce indigène. La mauvaise foi du gouvernement chinois lui semblait fournir une explication plus plausible d'un désappointement qu'on avait éprouvé au même degré à Fou-tchou-fou et à Amoy. Pendant que la cour de Pé-king feignait de consentir à l'ouverture des cinq ports, elle avait, disait-il, par d'hypocrites mesures, atténué autant que possible les effets de cette concession. Le gouvernement chinois ne se croit plus assez fort pour résister ouvertement aux exigences des étran-

gers : il lui reste l'emploi des influences occultes. On ne trouverait pas dans le Céleste Empire un seul capitaliste qui osât traiter avec les barbares sans l'aveu de l'autorité locale. Si ce spéculateur imprudent pouvait se rencontrer, ce n'est point par un éclat inutile que la cour de Pé-king punirait le scandale d'une pareille conduite. Il existe en Chine plus d'un moyen détourné d'atteindre et de châtier quiconque a encouru le déplaisir du souverain ou de ses représentants. Les persécutions violentes répugnent à ce gouvernement sournois. De perfides faveurs peuvent porter des coups non moins sûrs. C'est ainsi que la charge de percepteur de l'impôt du sel, un de ces *bienfaits célestes* qu'il faut recevoir à genoux, est plus redoutée des négociants chinois que la prison ou la cangue. Le malheureux auquel son opulence ou la haine de ses ennemis a valu ce dangereux honneur voit en moins d'une année sa fortune compromise. Ce n'est point assez qu'il soit obligé de subir les emprunts forcés de tous les mandarins de la province, sans le concours desquels il lui serait impossible d'exercer le monopole qui lui est conféré ; un contrat arbitraire lui impose en outre le devoir de verser en argent les fonds qu'il a recueillis en monnaie de cuivre et l'obligation de payer chaque mois le douzième d'un impôt dont le recouvrement ne s'opère que par des ventes lentement effectuées. Le privilége de fournir de nids d'oiseaux, d'ailerons de requins et d'holothuries la table impériale est encore une de ces distinctions désastreuses, — toujours accompagnées, il est vrai, d'un avancement dans la hiérarchie officielle — par lesquelles la cour de Pé-king aime à faire expier aux négociants chinois les profits d'un commerce que la force des choses la contraint de tolérer à Canton et à Shanghai, mais qui n'a point cessé d'être odieux à sa politique ombrageuse.

Quand on veut étudier ce monde étrange vers lequel la guerre de l'opium a tourné les regards de l'Europe, on oublie trop facilement combien les ressorts secrets de la société chinoise sont encore peu connus des étrangers, de ceux mêmes qui ont passé la majeure partie de leur existence sur les côtes du Céleste Empire. Les missionnaires catholiques auraient pu, mieux que d'autres, nous instruire à cet égard; mais ce n'est plus dans le palais des empereurs que résident les nouveaux apôtres. Depuis près d'un siècle, ils se sont trouvés plus souvent à portée d'observer les mœurs des classes populaires que les habitudes des lettrés, les exactions des petits mandarins que la politique du *fils du ciel*. La véritable cause qui a concentré à Shang-hai et à Canton les transactions européennes a donc pu échapper aux conjectures de nos missionnaires anglais; mais, à côté de ces points si difficiles à éclaircir, il en est d'autres dont l'évidence saisirait l'esprit le moins attentif. Il suffit d'avoir erré pendant quelques heures en touriste distrait dans les rues de Ning-po, d'avoir contemplé du rivage les deux fleuves rapides qui, après avoir uni leurs eaux au pied des murs à demi ruinés de cette ville, emportent à la mer des milliers de barques chargées des produits de l'industrie ou de l'agriculture chinoise, pour apprécier le rôle tout à fait secondaire que joue dans l'extrême Orient le commerce extérieur. L'Europe n'a point de part à cette agitation féconde dont les quais de Ning-po offrent le spectacle. Il n'est guère de ville un peu considérable qui ne soit en Chine le centre d'un commerce presque aussi actif que celui qui anime les bords du Chou-kaing ou les rives du Wam-pou. Sur tous les points du territoire, on rencontre un peuple affairé : des cultivateurs dans les champs, des artisans dans les villes, des portefaix le long des sentiers, des bateaux sur les lacs et sur les fleuves;

les uns sèment, labourent ou récoltent les moissons, d'autres tissent la soie, pétrissent le *koalin* ou l'argile, d'autres enfin charrient ce butin dans leurs barques ou sur leurs épaules. On dirait une nation d'abeilles. D'un bout de l'année à l'autre, les hommes sont en mouvement, la terre est en travail. Une masse énorme de produits divers, produits de tous les climats, des contrées les plus brûlantes comme des régions les plus glacées, est le prix de cet incessant labeur. Les provinces de l'empire se suppléent l'une à l'autre. Le Nord est le débouché du Midi, l'Orient est le marché de l'Occident. C'est la circulation du sang dans le corps humain : le commerce extérieur ne recueille pour ainsi dire que le trop plein qui s'échappe par les pores.

Le jour où la culture du pavot, acclimaté dans les plaines du Yun-nan ou du Fo-kien, aurait affranchi le Céleste Empire du tribut que prélève sur ses finances l'opium de l'Inde anglaise, il est difficile de concevoir par quel lien mutuel, par quel besoin impérieux la Chine se trouverait encore rattachée à l'Europe. Replié sur lui-même, ce peuple, que la cour de Pé-king s'obstine à parquer sur un sol insuffisant, rentrerait dans un isolement dont les résultats se montreraient chaque jour plus désastreux. La passion de l'opium, source de tant de désastres et de tant de crimes, a du moins l'avantage de maintenir la race chinoise en communication avec le reste de l'humanité. Comme la guerre, comme tant d'autres fléaux que nous maudissons sans les comprendre, ce funeste trafic a donc peut-être aussi sa portée providentielle.

Telles étaient les réflexions que nous suggérait l'aspect de cette vaste cité, qui ne voit flotter au confluent de ses deux fleuves d'autre pavillon étranger que celui qu'arbore sur sa demeure le consul britannique. Ning-po est le chef-

lieu d'une des préfectures entre lesquelles se partage la riche province du Che-kiang. Une enceinte fortifiée l'environne; cette enceinte affecte la forme d'un losange dont deux côtés regardent la campagne; les deux autres faces sont baignées par le Yung-kiang ou par la rivière qui a déjà passé sous les murs de Tsi-ki et de You-yao. Un pont de bateaux unit les deux rives du Yung-kiang; on traverse l'autre fleuve dans des barques. C'est sur la rive gauche de ce fleuve tributaire que le consulat britannique élève la croix de Saint-Georges en face des remparts de la ville. Des canaux s'embranchent de toutes parts sur les deux fleuves; des faubourgs se pressent de tous côtés autour de l'enceinte.

Nous avons entendu des missionnaires qui avaient visité Sou-tcheou-fou et Nan-king proclamer que Ning-po était la plus belle ville de la Chine. S'il en est ainsi, le Céleste Empire n'a point de cité qu'on puisse comparer, je ne dis pas à nos villes européennes, mais aux plus modestes enceintes embellies par la fantaisie capricieuse des Osmanlis ou des Maures. Une tour dont les galeries ont été détruites par un incendie, des portes dont les frontons de granit offrent de bizarres ébauches de sculpture, tels sont, si vous parcourez la ville de Ning-po, si vous vous enfoncez au sein de ses faubourgs, les seuls objets dont l'aspect monumental arrêtera un instant vos regards. Ce que vous ne manquerez point cependant de remarquer dès le premier jour, ce qui justifiera peut-être à vos yeux l'admiration de nos missionnaires, c'est la largeur, c'est la régularité de quelques-unes des rues, c'est aussi la splendeur inusitée du double rang de boutiques alignées comme au cordeau de chaque côté de ces voies romaines. La boutique! voilà ce qui vaut la peine d'être étudié dans une ville chinoise, voilà ce qu'il faut retourner et fouiller dans ses plus intimes profondeurs.

L'étalage le plus pompeux n'est point toujours en Chine l'indice des plus riches trésors. Ce sera peut-être au fond de l'échoppe enfumée d'un marchand de fer ou dans l'arrière-boutique d'un revendeur de robes et de pelisses fanées, que vous rencontrerez le bronze le plus antique, l'urne la mieux contournée, la statuette la plus étrange. N'oubliez pas surtout qu'à Ning-po vous êtes au centre des districts producteurs de la soie; le damas, le satin, le crêpe inimitable, toutes ces étoffes que nous n'achetons que de seconde main à Canton se tissent ou se brochent ici sous vos yeux. Des ateliers d'hommes sont occupés à broder des tabliers et à festonner des bourses. Le tempérament lymphatique des Chinois convient merveilleusement à ces œuvres de patience, et l'on peut tout attendre d'une dextérité de main qui va jusqu'à forer sans l'aide du poinçon, sans l'emploi d'aucun moyen mécanique, l'œil imperceptible d'une aiguille. A côté de cette grande industrie de la soie, Ning-po, comme la plupart des villes chinoises, possède son industrie spéciale. C'est dans ses murs que se fabriquent les plus riches cercueils et les plus beaux meubles de l'empire. Entrez dans ces magasins qui s'ouvrent dans le faubourg à quelques pas de la chapelle catholique, vous y trouverez mille objets d'ébénisterie tout chargés d'incrustations de rotin ou d'ivoire, des lits que la cale de *la Bayonnaise* n'eût pu malheureusement contenir; car ce sont moins des lits que des chambres à coucher complètes, des fauteuils roides et rectangulaires comme des chaises curules, des armoires, des boîtes, des étagères et des tables. C'est dans ces immenses magasins que le vernis précieux recueilli dans la province du Che-kiang revêt d'une couche imperméable les meubles les plus délicats et les plus grossiers ustensiles. La province du Kiang-si confine de trop près à celle du Che-kiang pour que les nombreux objets de

porcelaine qu'on rencontre à Canton ne se retrouvent pas aussi à Ning-po en plus grande abondance et à des prix plus modérés. C'est encore vers Ning-po qu'affluent les riches fourures que le Chan-si envoie au Japon pour les échanger contre l'or et le cuivre, qui abondent au sein des mystérieux États du Xo-goun.

Ning-po avait vu sans doute de plus profonds sinologues que nous rechercher sur ses monuments dégradés quelques traces de l'empire des Soung ou du rapide passage de la dynastie mongole; mais je ne crois pas que son industrie eût jamais rencontré des amateurs plus enthousiastes. A part les queues postiches et les bagues d'archers qui ne séduisirent personne, je ne sais trop de tous ces objets, dont la forme et l'usage variaient à l'infini, quel est celui, — si les ressources pécuniaires d'un officier de marine n'avaient des bornes, — qui n'eût pu trouver un acheteur. Je n'en excepterais pas même ces beaux cercueils de bois de teck, de bois laqué, ou de bois de camphre, si épais, si bien joints, si soigneusement ajustés, dans lesquels il semble qu'on doive attendre plus doucement qu'ailleurs l'heure fatale où résonnera la trompette de l'archange.

Échauffés par la vue de tant de merveilles, nous ne rentrâmes à la chapelle catholique que pour accorder quelques minutes au déjeuner que nous avait fait préparer Mgr. Lavaissière. Munis d'un guide, pauvre chrétien chinois qui portait sur son épaule huit ou dix chapelets de sapecs, monnaie aussi lourde et d'une aussi faible valeur que celle de Sparte, nous nous lançâmes de nouveau à la poursuite des vases de porcelaine et des urnes de bronze. Aucun de nous n'avait à se reprocher à l'égard des rangs inférieurs de la société chinoise un excès de préventions favorables. Nous étions habitués à considérer tout ce qui portait en ce pays la livrée de la misère

comme aussi vicieux et aussi abject pour le moins que les juifs qui rampent dans la fange de Smyrne ou de Constantinople. Notre guide cependant, malgré l'humilité de son costume, nous séduisit dès la première vue. Il y avait dans sa physionomie et sa contenance je ne sais quoi de candide et d'honnête que nous n'étions guère habitués à rencontrer chez les habitants du Céleste Empire. Au bout de quelques instants, ce *couli* chrétien avait entièrement captivé notre confiance. Nous n'eûmes point à nous repentir de la lui avoir accordée. Le pauvre garçon prit nos intérêts avec tant de chaleur, qu'à Canton ce beau zèle n'eût point manqué de le signaler à la vindicte publique ; sur les côtes du Che-kiang, une conduite aussi étrange parut causer plus d'étonnement que de colère. Nous ne fûmes pas nous-mêmes médiocrement surpris de cette probité si prompte à s'échauffer en faveur des barbares. Ce n'était point pourtant la première fois que nous avions lieu d'apprécier la métamorphose complète qui s'opère chez les sujets du Céleste Empire dès qu'ils sont convertis à la foi catholique. Les étrangers, les Français surtout, ne sont plus pour eux des ennemis que les enfants apprennent à fuir ou à maudire ; ce sont, au contraire, des êtres supérieurs, des esprits bienfaisants, qu'on ne saurait entourer de trop de déférence et de respect. — Si la prédication de l'Évangile, me disais-je en voyant notre guide nous défendre contre l'astuce mercantile de ses compatriotes, a la puissance d'éteindre à ce point dans le cœur des Chinois les préjugés hostiles que le gouvernement met tous ses soins à entretenir, il ne faut plus chercher ailleurs la source et le motif des persécutions qui ont assailli en Chine le catholicisme. Ce n'est point un culte qui en proscrit un autre, c'est une civilisation usée qui se défend; c'est le Céleste Empire qui repousse de toute sa haine et de tout son orgueil l'in-

fluence politique et morale des barbares. Je suis loin de croire, quant à moi, que l'orthodoxie ombrageuse de certains missionnaires ait nui à la cause du christianisme dans l'extrême Orient. Ce n'étaient point, à mon sens, des progrès bien sérieux que ceux qui pouvaient s'accomplir à l'ombre du sceptre impérial. La mission du christianisme en Chine, sa mission humaine, si je puis m'exprimer ainsi, n'est-elle pas de contraindre cette société pédante et sensuelle à rompre complétement avec le passé, à renier la loi de Confucius pour accepter l'idée des progrès qu'appelle impérieusement une population qui grandit toujours à côté d'institutions qui dépérissent sans cesse? Les tempéraments exigés par une aristocratie littéraire toute gonflée de sa fausse science, les concessions au prix desquelles les jésuites se flattèrent de gagner la confiance des empereurs ne pouvaient, je le crains, qu'affaiblir la portée des nouvelles doctrines et qu'en émousser le tranchant. L'œuvre de nos missionnaires dans le Céleste Empire n'est point de ces œuvres qui puissent s'accomplir à demi. Je ne comprends guère sur ce terrain quelle serait la différence entre un échec complet et une transaction. Si la foi catholique ne doit pas être la condamnation éclatante des préceptes égoïstes et du matérialisme grossier sous l'influence desquels se dissout aujourd'hui la société chinoise, cette fois n'est plus en Chine qu'une complication, qu'une cause d'agitation inutile. Les empereurs ont eu raison de la proscrire. Pour moi, je l'avouerai, dussé-je inscrire ici une illusion à laquelle l'avenir réserve peut-être un cruel démenti, je crois fermement que les prédications évangéliques finiront par opérer dans l'extrême Orient ce que le canon anglais ne pourrait jamais accomplir. Dans ma pensée, en révélant aux Chinois les vérités du christianisme, les missionnaires abaissent la barrière qu'avaient élevée contre tout pro-

grès et toute amélioration l'orgueil des lettrés et le culte de Confucius. Entre les Chinois chrétiens et les étrangers des mers lointaines, l'obstacle d'une intraitable routine n'existe plus. Nous apportons à ce peuple immense, avec les grands dogmes consolateurs, l'idée féconde de la fraternité humaine; nous ne venons pas compliquer de nouveaux rites les superstitions des bonzes ou les hommages hébétés des sophistes.

On comprend sans peine le culte que la reconnaissance d'un peuple décerna jadis à la mémoire de Confucius : jamais la philosophie n'avait mieux mérité ces honneurs suprêmes; mais ce culte est aujourd'hui la pierre angulaire de la civilisation chinoise. Le tolérer, pactiser avec ses pratiques, ce serait souscrire à l'immobilité dans laquelle se complaît cette race léthargique. Tant qu'un Chinois se prosternera devant la tablette où brillent ces caractères sacrés : *Tièn*, — *Tii*, — *Kùn*, — *Tsin*, — *Sze*, — *Koui*, — le ciel, la terre, l'empereur, les ancêtres et le *maître*, il pourra se conformer aux rites extérieurs du christianisme, il n'aura pas l'esprit de sa foi nouvelle; il sera ce que serait un Turc auquel on conférerait le baptême en lui permettant d'invoquer encore le nom et les préceptes de Mahomet.

Il faut bien le reconnaître, si le Coran est en réalité toute la loi musulmane, les livres de Confucius sont aussi toute la loi chinoise. Chaque ville, chaque village possède un temple élevé en l'honneur de ce grand philosophe; les vice-rois, les gouverneurs sont tenus de lui offrir deux fois l'an un sacrifice solennel; ils remplissent eux-mêmes l'office sacerdotal; des lettrés leur présentent l'encens, le *sam-chou* et les fleurs, qu'ils déposent après neuf prostrations devant la tablette appendue au fond du sanctuaire. C'est aussi au *père de la sainte doctrine* que les étudiants couronnés vont rendre grâce de leurs succès; c'est devant

le nom du *maître* qu'ils inclinent jusqu'à terre leur front décoré du bouton académique. Si tous ces mandarins nourris de la morale de Confucius étaient des administrateurs intègres et des fonctionnaires capables, si le peuple qu'ils gouvernent jouissait des fruits de son travail, obtenait des tribunaux bonne et prompte justice, voyait les impôts qu'il subit appliqués aux grands travaux d'intérêt public, si la misère des classes inférieures, si les disettes qui désolent la Chine étaient un mal inévitable, et non la conséquence d'un mauvais gouvernement, ce n'est point sans quelque scrupule que je seconderais de mes vœux la moindre atteinte portée à une organisation qui a procuré des siècles de paix à une portion si considérable de l'humanité. Malheureusement la vénalité et l'incurie de l'administration chinoise ne sont aujourd'hui contestées par personne. Un nouveau Chi-hoang-ti[1] proscrirait sans pitié tous ces commentateurs des *king*, que la prospérité de l'empire n'en souffrirait guère.

En Europe, où l'on croit encore la nationalité chinoise frémissante sous le joug mantchou, c'est surtout aux inquiétudes d'une dynastie mal affermie sur un trône usurpé que l'on attribue le système d'isolement dans lequel cherche à s'enfermer le Céleste Empire. Il serait plus

[1] Cet empereur, qui employa, dit-on, cinq cent mille ouvriers à bâtir la fameuse muraille de la Chine, et qui occupait le trône 200 ans avant Jésus-Christ, fut le plus audacieux et le plus impitoyable des novateurs. Lassé des représentations des lettrés et de la résistance qu'ils opposaient à ses projets, du même coup, il proscrivit les docteurs et leurs livres ; mais cet acte despotique n'affranchit point la Chine du joug de la routine. Les livres se composaient alors de planchettes de bambou sur chacune desquelles le poinçon gravait une vingtaine de caractères. Les lettrés, avant de marcher au supplice, avaient pu enterrer quelques-uns de ces monuments, qui furent retrouvés après la mort de Chi-hoang-ti.

juste de laisser la responsabilité de cette politique à la présomption puérile des élèves de Confucius. Les lettrés chinois méprisent l'Occident; ils sont sincèrement convaincus que des hommes qui ont conquis leurs grades en argumentant sur le Livre des vers (*Chi-King*) ou sur le Livre des annales (*Chou-king*), n'ont rien à apprendre des docteurs européens. Les Tartares ne sont pas infectés au même degré de ce bigotisme scientifique : ils tournent souvent des regards curieux vers ce monde inconnu où leur esprit rêveur pressent des clartés nouvelles. Les ambassadeurs étrangers qu'à diverses reprises les empereurs admirent à la cour de Pé-king ont toujours eu à se louer des mandarins tartares, à se plaindre au contraire des mandarins chinois. Ce contraste a frappé tous les diplomates, tous les officiers que les traités de Nan-king et de Wam-poa ont mis en rapport avec les autorités chinoises. On serait donc tenté de regretter que l'élément indigène ait continué à prédominer dans le Céleste Empire en dépit d'une double conquête. L'invasion des barbares infusa un sang plus généreux dans les veines appauvries de la société romaine : rien de semblable ne s'est passé en Chine. Les Mantchoux se sont humiliés devant une civilisation dont ils étaient depuis longtemps tributaires; ils se sont faits les disciples du peuple vaincu et ont aspiré à la gloire des lettrés. Leur esprit, naturellement plus vif, plus enclin au progrès que celui des Chinois, a dû subir le joug d'une routine prétentieuse. Je ne sais à quels signes la Chine pourrait s'apercevoir que ce sont des Tartares qui la gouvernent, et par quel manque de déférence envers des préjugés séculaires les souverains mantchoux auraient mérité que les *oulémas* de l'extrême Orient évoquassent le souvenir des Ming ou rêvassent l'établissement d'une dynastie nationale. Les Taï-thsing ont donné, dans l'espace de deux siècles, sept souverains

à l'empire [1], et chaque règne a vu les conquérants se fondre davantage dans la masse du peuple chinois. Le *taou-tai* Lin et le vice-roi Ki-ing sont des types qui s'effacent insensiblement, et dont la politique du nouvel empereur désavoue les tendances.

Les Mongols étaient des conquérants plus farouches que les Tartares orientaux. Leur passage en Chine ne fut qu'une occupation militaire. Ils vécurent d'abord dans des camps entourés de leurs coursiers et de leurs bestiaux; puis, gagnés par les raffinements de la vie chinoise, ils ployèrent leurs tentes et vinrent s'établir dans les villes au milieu d'un peuple cauteleux et habile en trahisons. Des révoltes soudaines les surprirent endormis dans une imprudente confiance. Sur quelques points, ils opposèrent aux rebelles une résistance désespérée; mais lorsqu'en 1352 le fondateur d'une nouvelle dynastie, sorti d'un couvent de bonzes, se fut joint aux insurgés et eut franchi le Yang-tse-kiang, la cause des Mongols put être considérée comme perdue. Cinq années plus tard, se voyant sur le point d'être investi dans sa capitale, l'empereur Chun-ti prenait avec les débris de ses armées le chemin du nord, et les petits-fils de Genghis-khan s'abritaient de nouveau sous les tentes de feutre.

Ning-po, qui avait partagé avec Hang-tchou-fou les bienfaits de la dynastie des Soung, ne pouvait supporter qu'impatiemment le joug de la dynastie mongole. Cette ville fut des premières à lever l'étendard de la révolte. Les conquérants tombèrent sous le glaive des rebelles ou rachetèrent leur vie au prix de leur liberté. On prétend qu'à dater de ce jour les descendants de ces fiers Tartares for-

[1] Chun-tchi en 1644, Kang-hi en 1662, Young-tching en 1723, Kien-long en 1736, Kia-king en 1796, Tao-kouang en 1821, Y-shing au mois de février 1850.

mèrent dans Ning-po une caste inférieure à laquelle le Chinois le plus pauvre eût refusé de mêler son sang. C'est à cette caste proscrite qu'appartenaient, dit-on, les *coulis* qui depuis huit heures du matin, emportaient nos chaises d'un bout de la ville à l'autre. J'ignore si les parias de Ning-po ont gardé la mémoire de leur origine, mais j'avoue que les souvenirs de Koubilaï-khan et du grand général Pe-yen [1] traversèrent plus d'une fois ma pensée pendant que je hâtais la marche de mes porteurs. Pour venger ces Mongols de l'humiliation à laquelle ils sont descendus, j'aimais à me figurer leurs pères entrant, quelques siècles auparavant, dans les murs de Ning-po, la molle et voluptueuse cité, leur arc à la main, leurs flèches sur l'épaule, et foulant d'un pied barbare tout ce luxe efféminé des Chinois. Ce sont aussi des femmes mongoles, ces discrètes messagères qui à Ning-po se chargent d'appareiller les deux sexes et de former des unions sortables. Vous les rencontrez dans chaque rue courant d'un pas furtif à leurs graves affaires et portant sous le bras, pour signe distinctif, cette enseigne qui fait battre le cœur de toutes les jeunes filles à marier : un petit paquet bleu et blanc.

La chapelle catholique ne nous revit qu'au coucher du soleil. Pendant trois jours, nous nous dévouâmes à étudier les grandeurs et les misères de Ning-po. Les deux ou trois rues qui font l'orgueil de cette ville chinoise ne suffisent point pour lui mériter un rang à part entre les cités du Céleste Empire. A quelques pas de ces larges chaussées où la foule circule comme un fleuve dans un lit profond, on retrouve les ruelles tortueuses de Shang-hai et les

[1] C'est ce général qui acheva presque à lui seul la conquête de la Chine, et dont les préceptes pourraient prendre rang à côté de ceux de Confucius. « N'aimez ni le vin ni les femmes, disait ce farouche Tartare, et tout vous réussira. »

cloaques qu'on croyait avoir fuis pour toujours. On s'irrite alors, on en veut à Ning-po de l'admiration que sa fausse splendeur a surprise, et l'on croit reconnaître dans ses rues un peuple plus hâve et plus scrofuleux, sur la façade et le seuil de ses maisons plus de traces de négligence et de souillures. Comment se défendrait-on en effet d'un sentiment de colère et de dégoût quand de hideux bourbiers encombrent les carrefours, quand l'engrais destiné à féconder les campagnes vous poursuit en tous lieux de ses miasmes infects, lorsque, — singulier outrage à la décence publique, — on peut rencontrer, non point dans les plus secrets replis des faubourgs, mais au milieu même de la ville, des fumeurs éhontés qui, perchés à la suite l'un de l'autre sur un long bâton scellé dans deux murs parallèles, offrent aux regards des passants un spectacle que je n'oserais décrire? Tels sont les ignobles points de vue ménagés au voyageur par les soins de l'édilité chinoise. Il n'est certes pas besoin d'être Anglais pour s'échauffer la bile en présence de pareilles horreurs, et pour déclarer avec une légitime indignation que rien au monde ne saurait être plus *shocking !*

Il est certains côtés par lesquels se laisse aisément séduire l'étranger qui observe et juge : la corruption peut avoir son élégance, et la grâce dans le vice a souvent désarmé la rigueur des censeurs les plus austères; mais le peuple chinois, celui du moins qui habite les villes, n'a rien qui puisse excuser à nos yeux ses faiblesses. Il n'est point de race au monde dont les habitudes semblent plus sordides, dont les instincts aient été plus ravalés par la misère. Si nous avions pu croire un instant que le travail suffisait pour moraliser un peuple, l'aspect de cette immense agglomération d'hommes tout occupée à gagner sa subsistance nous aurait bientôt désabusés. Trois jours d'une exploration minutieuse nous confirmèrent d'ailleurs

à Ning-po dans l'opinion que nous avions déjà emportée de Shang-hai. Nous comprîmes que c'était dans les provinces septentrionales de la Chine qu'il fallait étudier l'avenir désastreux qui attend cette population exubérante, si elle continue à repousser la main que lui tend l'Europe, si elle s'obstine à rester confinée, comme Ugolin dans sa tour, entre l'Océan et la grande muraille. A Canton, la clémence des saisons adoucit les traits du tableau ; mais à Ning-po l'indigence dans la fange, la misère qui grelotte, la pauvreté qui rassemble ses haillons, provoquent douloureusement la pitié et font pressentir de cruelles souffrances. Lorsque sur les côtes de l'Asie Mineure, dans les champs où fut Troie, dans la plaine marécageuse d'Éphèse, ou près du promontoire que couronnaient les temples de Gnide, on rencontre des fûts brisés, des chapiteaux épars et quelque pâtre errant avec ses chèvres au milieu des ruines, lorsqu'on évoque par la pensée les races disparues qui peuplaient jadis ces déserts, on se sent moins attristé peut-être, moins frappé du néant des choses humaines qu'à la vue de ce peuple pour lequel la paix est un fléau, les unions fécondes un nouveau gage de famine, et qui se dévorerait un jour, si les nations qu'il méprise ne devaient le sauver de lui-même.

CHAPITRE XVIII.

La campagne du Che-kiang.

Nous connaissions la ville de Ning-po autant que nous la voulions connaître ; nous étions impatients de chercher dans les campagnes baignées par le Yung-kiang de moins tristes spectacles. M. Sullivan voulut bien mettre encore une fois à notre disposition l'arche qui nous avait, par une nuit affreuse, déposés sur les rives de ce fleuve, et nous prîmes le parti de nous diriger vers des lacs, vers des temples dont on nous avait souvent entretenus, et qu'avait visités, lors de son passage à Ning-po, M. de Lagrené. Cependant, avant de nous mettre en route, il fallait assister au banquet officiel qu'avaient préparé les lazaristes et que devait présider M. Danicourt. Mgr Lavaissière avait refusé, malgré nos instances, de se montrer à cette fête. Il voulait que son existence fût un secret pour tous les mandarins du Che-kiang. Cet apôtre zélé craignait trop d'être entravé dans ses courses évangéliques pour consentir à s'asseoir à la même table que les autorités de Ning-po.

Le 20 février, à six heures du soir, nous vîmes arriver dans la cour de la chapelle catholique le mandarin Chan-lou, général de terre et de mer, commandant les forces militaires dans la province du Che-kiang, mandarin de première classe, au bouton rouge. Un officier d'ordonnance accompagnait ce général tartare, auquel une indis-

position du gouverneur de Ning-po laissait en ce jour le premier rang. Le lieutenant-gouverneur Hieun-lin, mandarin de quatrième classe, au bouton bleu opaque, intendant et collecteur des grains dans les trois départements de Ning-po-fou, Tchao-hiun-fou et Taï-tcheou-fou, — le préfet de Ning-po, le mandarin Tchen-taï-laï, également décoré du bouton bleu opaque, — le sous-préfet du district, Ning-tchin-kiang, le magistrat de la ville, Wang-pi-hié, tous deux mandarins de cinquième classe, au bouton de cristal, suivirent de près le général et son officier d'ordonnance. Ils vinrent représenter l'élément chinois à côté de l'élément mantchou, l'autorité civile à côté de l'autorité militaire. Si notre curiosité n'eût été déjà émoussée par notre long séjour à Shang-hai, nous eussions trouvé dans la réunion de tous ces mandarins une excellente occasion d'étudier le personnel administratif d'une province chinoise; mais le souvenir de Lin-kouei nuisait au général Chan-lou, et la politesse affectée, le sourire doucereux de nos autres convives, nous inspiraient une impatience que l'attrait de la nouveauté ne se chargeait plus de combattre. Le dîner, qui avait coûté tant de soins et occasionné tant de frais à nos hôtes, fut donc triste et maussade : les mandarins ne se trouvaient point à l'aise sous ce toit qui abritait les autels et les ministres du *maître du ciel* [1]. Toutes leurs démonstrations obséquieuses ne suffisaient pas à dissimuler la contrainte morale à laquelle ils avaient obéi en dérogeant pour un jour à des préjugés invétérés. Quant à nous, nous étions fatigués de singer les habitudes chinoises. Plus d'une fois déjà, nous avions agité la question de savoir s'il ne valait

[1] *Tien-chou* : tel est le nom par lequel l'Église romaine permet qu'on exprime en chinois l'idée du vrai Dieu. Elle rejette les expressions de *tien* (ciel) et de *xang-ti* (souverain empereur).

pas mieux laisser à l'intelligence des sujets du Céleste Empire le soin d'étudier et de comprendre nos rites européens que de nous exposer constamment à quelque gaucherie par une imitation servile de coutumes étrangères. Français et Chinois, nous vîmes avec un égal plaisir la fin de ce repas, et, lorsque les mandarins témoignèrent l'intention de se retirer, nous rassemblâmes nos forces pour un dernier *tchin-tchin*, accompagné d'un sincère et cordial : *Dieu vous conduise !*

Rendus à nous-mêmes, nous songeâmes à exécuter sans plus tarder notre grand projet. Il était dix heures du soir, la pluie tombait par torrents ; mais la barque du consul anglais se trouvait dans le canal sur lequel nous devions nous embarquer. Un plan incliné rachetait, à défaut d'écluse, la différence de niveau qni existait entre ce canal et le fleuve. Cédant à l'effort de deux cabestans, notre barque avait à l'avance accompli cette ascension périlleuse. Nous étions destinés, pendant notre séjour à Ningpo, à voyager au milieu des ténèbres. Nous partîmes, au nombre de cinq, de la chapelle catholique, emportant les vœux de nos compagnons et les instructions des bons missionnaires. Nos chaises nous transportèrent sur la berge du canal, et c'est là que nous fûmes reçus par les bateliers de M. Sullivan. A la première tentative que nous fîmes pour exposer au patron notre plan de campagne, ce Palinure chinois s'empressa de nous épargner un soin inutile. *Mi sabi, mi sabi,* nous dit-il d'un ton magistral. Il ne nous restait plus qu'à dormir ; c'est ce que nous fîmes jusqu'au jour. Quelques minutes avant le lever du soleil, nous sortîmes de nos chambres et vînmes nous établir sur le toit de la gondole, que nous avions senti glisser doucement toute la nuit, pour étudier du haut de cet observatoire la topographie du pays. Notre barque voguait sur un large canal creusé au milieu de fertiles rizières. Une

immense plaine s'étendait à perte de vue derrière nous et venait mourir au pied d'une longue chaîne de montagnes, vers laquelle nous avancions rapidement. Des canaux semblables à celui qui portait notre fortune sillonnaient de tous côtes ce terrain d'alluvion et formaient autour de nous comme un résumé inextricable. Des plongeons, des poules d'eau cinglaient sans méfiance à portée de nos fusils. L'étourneau chinois ou la pie bleue de Ningpo passaient avec leur vol saccadé au-dessus de nos têtes. La pluie avait cessé, mais les nuages enveloppaient encore le sommet des montagnes, et un dais de vapeurs se traînait lourdement dans le ciel. Ce paysage qu'un rayon de soleil eût égayé, avait alors quelque chose de sombre et de mélancolique. Une chaîne de montagnes se dressait comme un mur devant la proue de notre bateau, et bornait tristement l'horizon. De quelle façon nos bateliers s'y prendraient pour tourner cet obstacle, c'était ce que nous nous demandions depuis quelques minutes sans pouvoir trouver à cette question une réponse satisfaisante. Le canal cependant se rétrécissait peu à peu; ce large cours d'eau sur lequel vingt barques comme la nôtre auraient pu passer de front allait bientôt se transformer en fossé. Notre perplexité augmenta quand nous vîmes un village se dessiner devant nous et des maisons s'élever en travers de notre route. Encore quelques coups d'aviron, et nos doutes cessèrent: il n'y avait plus de canal. Notre barque s'était engagée dans une impasse, et si nous devions arriver à des lacs, ce n'était point par cette voie que nous y pouvions parvenir. Nos bateliers avaient sauté à terre, nous laissant dans cet endroit sans issue; nous rappelâmes ces serviteurs discourtois et entrâmes en explications. « Vous êtes arrivés, » disaient-ils. Mais où donc étaient les lacs, les temples qui nous étaient promis? Où étaient les points de vue dont on nous avait parlé, les bonzes qui

devaient nous recevoir ? « Misérables ! vous avez abusé de notre confiance, vous vous êtes joués de notre sommeil ! Nous devrions vous livrer au *tché-s-hein !*... Avisons plutôt à un prompt remède. Que faut-il faire pour rentrer dans le droit sentier ? Par quel circuit peut-on retrouver le chemin des lacs? — Il faut d'abord retourner à Ning-po. — Ah ! perfides, voilà donc où devaient aboutir votre outrecuidance ! » Ici les avis se partagèrent : quelques-uns d'entre nous voulaient bien retourner à Ning-po, mais pour y rester ; d'autres étaient décidés à pousser jusqu'au bout l'entreprise et avaient dans leur ferveur adopté la devise des soldats de marine anglaise : *Per mare, per terram.* Il faut qu'on sache que dans tous les villages chinois les voyageurs peuvent requérir, moyennant salaire, des chaises et des porteurs, comme on requiert chez les maîtres de poste européens des chevaux et une voiture. Il y a des limites cependant à l'exercice de ce droit : tel village entretient deux ou trois chaises, tel autre ne doit en fournir qu'une. On avait proposé de prendre des chaises qui nous feraient franchir en moins de deux heures la montagne, si escarpée qu'elle pût être : derrière cet obstacle se cachaient, disaient-on, les lacs et les temples que nous poursuivions ; mais nous étions cinq, et le maire du village, le *ti-pao,* n'avait que deux chaises à nous offrir. Il fallut donc renoncer à ce beau projet. En ce moment, une épouvantable averse vint fondre sur notre troupe infortunée et mit un terme à nos indécisions. Il fut arrêté d'un commun accord que, puisque le ciel conspirait aussi contre nous, nous retournions à Ning-po, pour reprendre dès le lendemain le chemin de *la Bayonnaise.* Puisque c'était ainsi que devait se terminer notre voyage, — *o lame and impotent conclusion !* — nous avions du temps devant nous : la brise nous ramènerait facilement à Ning-po avant le coucher du soleil, et nous

pouvions parcourir le village qui avait arrêté notre essor.

Pendant les trois années que nous avons passées sur les côtes du Céleste Empire, nos courses dans la campagne ont toujours eu le don de nous réconcilier avec les Chinois. Ces bons villageois qui nous accueillaient avec un sourire, et dont l'humble demeure semblait l'asile, sinon d'un grand luxe, au moins d'un modeste bien-être, qu'avaient-ils de commun avec la foule cupide et misérable qui se pressait dans les rues de Ning-po? Nous ne pouvions toutefois oublier que la province du Che-kiang, grâce à sa fertilité admirable et aux débouchés que lui offrent de toutes parts ses fleuves et ses canaux, n'est qu'une heureuse exception dans l'empire. Ce petit coin de la Chine, entrevu à la dérobée, ne pouvait donc prévaloir longtemps contre les impressions qu'avait laissées dans notre esprit le récit des famines du Kiang-nan, du Su-tchuen et du Shan-tong, contre les assertions des hommes dont le dévouement avait sondé toutes les corruptions et toutes les infamies de cette société païenne.

Le village au milieu duquel nous errions n'avait point de rues régulières : c'était un groupe de cinquante ou soixante maisons jetés çà et là, entrecoupées de jardins et de rizières. Le fusil sur l'épaule, nous poursuivions de malheureux oiseaux jusque sur les faîtes de ces habitations rustiques, et nous nous laissions conduire par le vol capricieux de nos innocentes victimes. C'est ainsi que nous arrivâmes à l'entrée d'une vaste grange dont une longue table occupait toute l'étendue. Quelques pièces froides et des bols de riz posés sur la table expliquaient la présence de la foule rassemblée dans cette salle lugubre, qui ne recevait de jour que par la porte, et dans laquelle la brise s'engouffrait en gémissant. Chacun des convives avait la tête ceinte d'un linge blanc, quelques-uns même n'avaient pour tout vêtement qu'un sarrau de

toile grossière qui les enveloppait comme un linceul. Nous étions trop familiarisés déjà avec les coutumes chinoises pour ne pas reconnaître à ces signes les apprêts d'un repas funèbre. Un jeune homme que son deuil rigoureux nous signalait comme un des proches parents du défunt, — son fils ou son petit-fils peut-être, — s'avança vers nous, pendant que nous nous tenions respectueusement à la porte, et d'un air doux et bienveillant, sans embarras comme sans insistance, nous invita par un geste plein de grâce à prendre part à ce triste banquet. Cette offre hospitalière avait de quoi nous surprendre; elle s'alliait mal avec les sentiments hostiles que notre séjour à Canton nous avait habitués à prêter aux Chinois vis-à-vis des barbares. Nous allions peut-être accepter, mais un honnête scrupule nous retint : nous craignîmes de troubler par notre présence l'accomplissement de ce rite pieux qui, sous une forme étrange, n'en était pas moins un suprême hommage rendu par les vivants à la mémoire des morts.

Les institutions littéraires tiennent sans doute une grande place dans l'organisation de la société chinoise; mais le principe essentiel de cette société, ce n'est pas le culte de la science, c'est celui des traditions. Depuis des siècles, les habitants du Céleste Empire se transmettent avec la vie les mêmes idées et le même flambeau. Il devait en être ainsi sous un gouvernement qui cherchait son point d'appui dans la constitution de la famille, et qui prenait pour base du pouvoir souverain l'autorité paternelle. « En Chine, nous répétaient souvent les missionnaires que nous interrogions, le père est aux yeux de ses enfants comme un dieu domestique. Non-seulement on obéit avec ponctualité à ses ordres, mais on vénère jusqu'à ses caprices. » Ces habitudes de soumission précoce ne font point des générations révolutionnaires; aussi les

Chinois ont-ils joui des bienfaits de la paix avec plus de constance qu'aucun autre peuple. A défaut du sentiment religieux, le respect filial, élevé à la hauteur d'une institution politique, est devenu le lien de cette immense monarchie. Pour recueillir des sujets paisibles, le gouvernement chinois a voulu donner à chaque père de famille des enfants dociles et respectueux. A l'élan de la nature il a substitué ce qu'on pourrait appeler un sentiment légal. L'accomplissement du plus saint, mais aussi du plus doux des devoirs, s'est trouvé placé par les législateurs du Céleste Empire sous la surveillance de la police. Ceci n'est point une exagération : de hauts fonctionnaires ont été dégradés pour un deuil négligent, et chaque jour vous verriez, si vous fréquentiez les prétoires, des jeunes gens qu'un père offensé vient traduire devant le magistrat du district. Cette vénération dont le chef de l'Etat a pris soin d'entourer le chef de la famille, il a voulu qu'elle le suivît jusque dans la tombe. Les rites des funérailles étaient fixés par le *Tcheou-li* [1] plusieurs siècles avant Confucius ; le bouddhisme n'a fait qu'y joindre ses pratiques superstitieuses. Les Chinois n'ont point, on le sait, l'habitude de creuser très-profondément les idées qu'ils acceptent, et les cérémonies funèbres dont les Européens sont journellement témoins à Canton ne sont qu'un mélange incohérent de superstitions incomprises qui se sont accommodées complaisamment aux anciennes coutumes de l'empire.

De nos jours, dès qu'un Chinois est sur le point d'expirer, on lui met dans la bouche une pièce d'argent et on s'empresse de lui boucher le nez et les oreilles. A peine est-il mort, qu'un trou pratiqué au toit ouvre une issue aux âmes, car, s'il faut en croire les bonzes, chaque

[1] Livre des rites de la dynastie des Tcheou.

homme en a trois, qui viennent de se séparer de leur enveloppe terrestre. Le fils aîné se rend à la source la plus proche, y puise de l'eau, qu'au prix de maint lingot de papier il achète de je ne sais quel génie infernal, — eau sacrée qui doit seule laver le corps et la figure du défunt. Les bonzes cependant ont eu le temps d'accourir avec leurs *tantams* et leurs cymbales. Ils rédigent et consacrent la tablette de l'âme. C'est ici l'un des mystères les plus compliqués de la religion bouddhique. Dans cette tablette, où le ciseau du menuisier a creusé une laconique épitaphe, résidera une des âmes qui viennent de s'envoler. Une autre âme habitera le monde des esprits ; une troisième ira, pour mettre d'accord le dogme de la transmigration et les prescriptions du *Tcheou-li* habiter un nouveau corps. Pendant trois fois vingt-quatre heures, ces bonzes assourdissent le voisinage de leurs lamentations et de leurs concerts. Le jour des obsèques est enfin arrivé ; la nécromancie a désigné le lieu favorable à la sépulture. Le mort, revêtu de ses plus beaux habits, est déposé au fond de son cercueil. C'est encore un prêtre de Bouddha qui conduit le défunt à sa dernière demeure. Il s'avance en tête du cortége funèbre, récitant des prières, semant sur la route des lingots de papier pour apaiser les mauvais génies, frappant l'nn contre l'autre deux bassins de cuivre pour les effrayer. Quatre hommes portent sur un brancard l'épitaphe du défunt ; le corps vient ensuite, et derrières ces restes inanimés marche un autre bonze ceint d'une écharpe rouge. Au moment où le cercueil est descendu dans la fosse, des boîtes d'artifices et de nombrenx pétards le saluent d'un dernier adieu. La tablette de l'âme reprend alors le chemin de la maison mortuaire, et la famille compte un ancêtre de plus.

Pendant vingt-sept lunes, les enfants du défunt ne quitteront point les vêtements de deuil ; mais, le jour

même des obsèques, on les verra s'asseoir avec insouciance à la table où l'usage rassemble autour des mets divers dont l'âme du mort a savouré les prémices tous les amis accourus le matin à l'appel d'une famille en pleurs. La douleur officielle fera trêve à ses cris pour présider à ce repas funèbre ; le rite est accompli, et les regrets sont apaisés. Les Chinois, il faut bien le dire, ne sont qu'imparfaitement doués des qualités du cœur ; la plupart de leurs vertus sociales ne sont que des liens égoïstes. Leur sensibilité s'éveille à la naissance d'un fils, futur appui de leur vieillesse, gardien du tombeau paternel et de la tablette des ancêtres ; mais lorsque, par une amère ironie, c'est une fille que le ciel envoie à leurs vœux, ils n'hésiteront point, si la misère les y excite, à sacrifier ce funeste présent, à jeter dans le fleuve cet enfant inutile pour s'épargner la peine de le nourrir. Des mandarins se sont élevés avec indignation contre cette barbare coutume. « Les filles, disent-ils, appartiennent aussi bien que les enfants mâles à l'harmonie qu'ont instituée les deux grandes puissances, le ciel et la terre. Noyer sa fille parce que l'on est pauvre, ou parce que, désireux d'avoir un fils, on craint que l'allaitement ne retarde une seconde grossesse, c'est marcher dans une voie pernicieuse, c'est agir contre toute moralité et toute civilisation. » Les juges ont beau menacer d'un châtiment sévère les parents qui voudront s'abstenir de *remplir les devoirs de la vie :* l'infanticide est un des droits de cette société païenne où l'autorité paternelle s'est comme les autres despotismes enivrée de sa puissance. Fût-il vrai, ainsi que l'ont affirmé certains voyageurs, que l'Europe immole plus d'enfants nouveau-nés que le Céleste Empire, il n'en resterait pas moins entre les deux civilisations une distinction profonde : chez nous, c'est la plupart du temps la pudeur et l'honneur égarés

qui commettent le crime ; c'est un sordide calcul, un froid raisonnement qui conduit en Chine le bras de parents dénaturés.

Pendant que le cours de ces réflexions ramenait sur nos lèvres l'anathème, et que nous nous sentions prêts à maudire de nouveau une civilisation qui, semblable aux feux tournants allumés sur nos côtes, nous présentait sans cesse, après une face obscure, un de ses côtés éclairés, le moment était venu de reprendre le chemin de Ning-po. Le vent, après un dernier grain, s'était fixé au nord-est, le ciel s'était éclairci, et notre barque descendait gaiement le canal dont les rives s'animaient d'une foule plus active à mesure que nous approchions de la ville. Des bateaux chargés de nombreux passagers croisaient notre route ou voguaient de conserve avec nous ; les uns déployaient une large voile de nattes, les autres étaient traînés par les matelots qui marchaient près du bord, attelés à la file comme les chevaux d'un bac. Des arcs de triomphe, formés par une architrave reposant sur deux piliers de granit, décoraient de distance en distance ce chemin de halage : honneur accordé, suivant le texte des inscriptions, *au parfum virginal de la chasteté* ou *à l'agréable odeur de cent ans*. Le crépuscule commençait à peine quand nous arrivâmes à Ning-po. Notre brusque retour ne laissa point de surprendre les missionnaires, qui nous avaient crus partis pour un voyage de plusieurs jours. Nous ne pouvions songer à tenter une nouvelle campagne dans les plaines du Che-kiang ; nos instants étaient trop comptés pour cela. Dès le lendemain, nous chargeâmes deux énormes bateaux de toutes nos emplettes, et, prenant congé des hôtes généreux qui nous avaient si gracieusement livré leur demeure, nous regagnâmes avec une secrète satisfaction la corvette que nous avions quittée depuis cinq jours.

Pour redescendre le fleuve, il fallait épier le moment où le vent et la marée viendraient seconder une manœuvre qui pouvait nous exposer encore à plus d'un échouage. Cet heureux concours de circonstances ne se fit point attendre. Le jour même qui suivit notre retour à bord de *la Bayonnaise*, les vents passèrent au sud. Nous levâmes à l'instant une de nos ancres, et, vers neuf heures du matin, nous nous tînmes prêts à border nos huniers. La marée montante gonflait lentement les eaux du fleuve, la brise fraîchissait; encore quelques minutes, et nous pourrions appareiller. Tout à coup du village près duquel nous étions mouillés accourt sur le bord du fleuve une foule agitée de transports frénétiques. Des gongs, des cymbales, des trompettes déchirent l'air de leurs vibrations lugubres : les murs de Jéricho n'y résisteraient pas. Que se passe-t-il donc ? quel ennemi s'agit-il d'épouvanter ou de combattre ? — Eh ! ne voyez-vous pas le soleil qui pâlit et ce disque à demi rongé que le dragon céleste dévore ? — Oui, vous avez raison, une lueur blafarde a remplacé l'éclat du jour; une large échancrure s'étend peu à peu sur l'astre sanglant dont les rayons s'éteignent l'un après l'autre. Ne vous découragez pas, braves Chinois ; sauvez l'astre qui éclaire les fils de Sem comme les fils de Japhet : le monde entier vous tiendra compte de cet important service. Et l'empereur Tao-kouang dans son palais, que va-t-il dire? Quel avertissement pour le *fils du ciel*, pour l'unique *gouverneur de la terre ! En haut*, les astres perdant leur lumière ; *en bas*, la misère afflige le peuple. Quel empereur sincère ne reconnaîtra-t à ces signes son peu de vertu ? Le dragon cependant ne lâche pas sa proie : du globe qui rayonnait tout à l'heure au sein de l'espace, il ne reste plus qu'un anneau lumineux qu'un dernier effort va faire disparaître... O terre abandonnée ! ô malheureux univers ! mais, que dis-je ? le

jour renaît ; le soleil échappe aux étreintes du monstre ? Oui, le disque s'est agrandi, les feux de l'astre se sont allumés ; victoire ! le soleil vit encore, et ce sont les Chinois qui l'ont sauvé ! Puisque les clartés célestes nous sont rendues, il ne nous reste qu'à marcher en avant ; aussi bien, qui sait si quelque astrologue malveillant ne pourrait pas nous impliquer dans cette affaire et nous représenter comme complices de l'attentat dont le flambeau du monde a failli être victime? Nous levons notre ancre, et nos voiles nous entraînent. Au premier coude du fleuve, le courant nous prend en travers et nous jette sur la rive droite ; malgré cet échouage, deux heures après avoir appareillé, nous sommes devant Chin-haë.

Arrivés sous les murs de cette ville, nous laissâmes encore une fois tomber l'ancre. Il avait été convenu que M. Forth-Rouen viendrait nous rejoindre dans la soirée, et que nous sortirions du fleuve le lendemain. C'était, on s'en souvient, pour visiter une pagode célèbre que nous nous étions embarqués sur les canaux de Ning-po ; la fatalité qui s'attache quelquefois aux pas des voyageurs avait fait échouer ce pèlerinage : nous voulûmes prendre notre revanche à Chin-haë. La dévotion des marins du Fo-kien et la libéralité des empereurs ont doté cette ville maritime de plusieurs édifices religieux. Une pagode occupe le sommet de la péninsule escarpée qui domine l'embouchure du fleuve. Un autre temple est bâti sur l'isthme qui relie cette péninsule à la ville. Nous pûmes, sans que personne songeât à contrarier nos desseins, admirer à loisir ces divinités étranges auxquelles le sculpteur, poursuivant un hideux idéal, a donné de petits yeux à fleur de tête, un nez épaté, un gros ventre et de longues oreilles. Ni bonze, ni gardien ne se trouvait là pour défendre ces pieux simulacres. Assise au fond du sanctuaire, l'idole de bois

doré n'avait pour protecteurs qu'une foule de génies subalternes, monstrueux blocs de laque rouge dont les grimaces formidables avaient paru suffisantes pour épouvanter les profanes.

Les marins doivent à leurs longs voyages une certaine tolérance philosophique qui les porte à respecter les préjugés des autres peuples; ces citoyens de l'univers ont des égards pour les magots de tous les pays Nous traitâmes donc ces affreux *poussahs* avec autant de considération que nous en eussions témoigné à la Minerve de Phidias ou au Jupiter olympien. Cependant, par je ne sais quelle offense involontaire, nous dûmes provoquer le courroux de quelques-uns de ces génies irritables. Fut-ce au dieu des nuées, *Kuei-iun-xam,* à la reine du ciel, *Tien-haou,* ou au protecteur de la ville, *Ching-wang,* que nous fûmes redevables des contrariétés qui, après ce fatal pèlerinage, vinrent nous assaillir? Je l'ignore et ne chercherai point à le savoir; mais le fait est certain : c'est au moment même où, franchissant la porte du temple, nous allions descendre par un gigantesque escalier de granit vers la plage, que le vent de sud changea brusquement, et dans un tourbillon soudain vint à souffler du nord-est. Quand nos passagers arrivèrent à bord de la corvette, il n'y avait plus moyen de songer à sortir du fleuve. Pendant huit jours, nous fîmes des efforts désespérés pour tenter un appareillage; la brise nous retint impitoyablement au port. Nous étions littéralement pris dans une souricière. La configuration du chenal que suit à son embouchure le cours de la Ta-hea ne nous laissait le choix qu'entre deux partis : nous faire remorquer par nos embarcations, s'il survenait un instant de calme, ou attendre un vent favorable. Ce dernier parti eût été le plus sage ; il nous eût épargné bien des fatigues inutiles. Ce n'était point malheureusement celui que nous conseillait notre impatience.

Chaque matin, à la moindre variation de la brise, nous concevions un fol espoir, et nous nous remettions en route traînant notre chaîne comme un forçat échappé. Nous lancions devant nous un canot comme ballon d'essai, et, quand l'insuccès de ces manœuvres nous avait convaincus de l'inutile danger d'une tentative qui ne nous sauverait pas d'une odieuse prison, nous retournions, mornes et résignés, au poste que nous avions quitté le matin. Ce fut un des épisodes les plus irritants de notre campagne. Le cabestan de *la Bayonnaise* ne connaissait plus de relâche; ce n'était que manœuvres de jour et de nuit, qu'imprécations contre la mousson. Enfin la colère des dieux eut un terme. Le 5 mars, au moment où le soleil se leva, la mer était calme et unie comme une glace; aucun souffle n'agitait l'air. Nous saisîmes cette occasion inespérée de sortir du fleuve. Dès que le courant de flot eut cessé, nos canots nous remorquèrent avec une ardeur et un enthousiasme qui nous firent bientôt dépasser la roche du *Sésostris*. En cet instant, une légère brise de sud-est commençait à rider la surface de la mer; nos voiles étaient déjà établies, et le premier souffle qui parvint jusqu'à nous les trouva orientées *La Bayonnaise* s'inclina doucement, et, se sentant désormais sûre de sa manœuvre, se vit portée sans crainte vers les récifs de *la Némésis*. La marée commençait à nous seconder; un sillage plus rapide nous permettait de mieux serrer le vent. Nous n'eûmes pas besoin de virer de bord. En quelques minutes, les têtes de roches qui veillaient, noirâtres et menaçantes, à l'entrée de la passe se trouvèrent dépassées. Nous étions hors de la Ta-hea.

CHAPITRE XIX.

L'île de Chou-san et le port d'Amoy sur les côtes du Fo-kien. Retour de *la Bayonnaise* à Macao.

Lorsque la brise de nord-est nous retenait dans la Tahea, nous avions plus d'une fois juré que, le jour même où nous sortirions de ce fleuve infernal, nous ferions directement voile pour Macao ; mais à peine la mer libre se montra-t-elle devant nous, que nous oubliâmes et notre long dépit et nos nombreux serments. Ce fut pour ainsi dire sans y songer que nous revînmes à nos premiers projets. Nous n'étions qu'à dix-huit milles de la grande île de Chou-san. Bien que le vent soufflât directement du point que nous voulions atteindre, la marée, dont la vitesse dans tous les canaux de cet archipel est d'au moins trois ou quatre nœuds à l'heure, pouvait facilement nous conduire avant la nuit au mouillage de Ting-haë. Toutefois, pour arriver jusque-là, nous avions un labyrinthe dangereux à parcourir : il fallait donc se tenir prêt à manœuvrer avec autant de rapidité que de précision. Notre premier soin devait être de nous débarrasser de l'escadrille que nous traînions après nous depuis notre départ.

Pour procéder plus aisément à cette opération, nous mouillâmes pendant un quart d'heure sous l'île Kin-tang. Après avoir embarqué à bord de la corvette ou hissé sur leurs arcs-boutants extérieurs notre chaloupe et nos cinq canots, nous fîmes route de nouveau vers le sud. La marée

était alors dans toute sa force. La pointe méridionale de l'île Kin-tang fut bientôt doublée, l'écueil de *Just-in-the Way* dépassé, et, vers quatre heures du soir, emportés par le courant bien plus encore que par la brise, nous donnâmes entre les îles *Bell* et *Towerhill* [1]. Après avoir franchi ce passage, nous crûmes ne pouvoir mieux faire que de jeter l'ancre au milieu du canal de *Tea-island*, remettant au lendemain la recherche d'un meilleur mouillage. Le lendemain en effet, dès le point du jour, nous fîmes explorer par un de nos canots le fond de la baie, et nous vînmes occuper, à quelques encâblures de la côte, le poste qu'avait choisi en 1841, pour canonner les batteries de Ting-haë, la flotte de l'amiral Parker.

L'île de Chou-san, que l'on considère avec raison comme la clef du Yang-tse-kiang, a été deux fois conquise par les Anglais. Au mois de juillet 1840, le commodore sir Gordon Bremer se porta sur cette île, où les Chinois ne s'attendaient guère à une pareille attaque. Le vaisseau le *Wellesley* vint mouiller dans le port intérieur à portée de canon des quais de Ting-haë, foudroya les jonques de guerre qui avaient paru prendre une attitude agressive, et fit débarquer, sous la protection de ses batteries, des troupes qui entrèrent sans coup férir dans une ville abandonnée. Lorsqu'au mois de janvier 1841 l'astucieux Ki-shan eut obtenu des Anglais la restitution de Chou-san, le premier soin des Chinois fut de mettre en état de défense une île dont la perte avait douloureusement affecté l'empereur Tao-kouang. Une fonderie de canons fut organisée à Ning-po, et bientôt une artillerie aussi formidable qu'avait pu la faire une grossière imitation des procédés européens fut transportée par de nombreuses jonques à

[1] Ces noms anglais ne sont la plupart du temps que la traduction des noms chinois; quelquefois ce sont des sobriquets imposés à ces îles par les premiers marins étrangers qui les visitèrent.

Ting-haë [1]. Les Anglais, à la reprise des hostilités, songèrent encore une fois à s'emparer d'une île qui sera toujours, sur les côtes du Céleste Empire, l'inévitable pivot de toute expédition maritime : ils trouvèrent les Chinois sur leurs gardes ; mais il faut avoir vu les naïves dispositions par lesquelles les mandarins de Chou-san s'étaient promis de décourager ou d'anéantir les barbares, pour apprécier toute la puérilité d'une stratégie qui, malgré tant de sanglantes leçons, ne semble point encore avoir pris la guerre au sérieux.

Nous avons étudié avec intérêt ce fameux champ de bataille, théâtre de la victoire la plus décisive et la moins disputée. La ville de Ting-haë est éloignée d'un kilomètre de la mer. Les murailles qui l'entourent sont peu élevées ; elles n'ont jamais été destinées à porter de l'artillerie. Du côté du nord-ouest, la ville, assise sur l'emplacement d'un marais desséché, est dominée par une chaîne de collines qu'embrasse en partie le mur d'enceinte. Un large canal serpente à travers la plaine, et introduit jusqu'au centre de Ting-haë les barques du Che-kiang. Une route pavée, luxe peu ordinaire aux cités chinoises, relie la ville au double rang de maisons dont se compose le faubourg maritime. De l'extrémité occidentale du faubourg jusqu'à la hauteur d'un îlot qui marque la limite du port et de la rade, bassins distincts, mais contigus, auxquels les matelots anglais avaient donné les noms de Portsmouth et de Spithead, sur un espace de près d'un kilomètre, règne une large chaussée élevée de quelques pieds à peine

1 L'ame des canons n'était pas forée ; au centre du moule se trouvait adapté un mandrin du calibre de la pièce autour duquel la fonte se refroissait. La surface raboteuse qu'on obtenait par ce procédé était polie à l'aide d'une râpe en acier garnie de fortes pointes. Les affûts n'étaient que des blocs de bois massif qu'on ne pouvait mouvoir ni à droite ni à gauche.

au-dessus du niveau des hautes mers. Cette chaussée avait été garnie d'un parapet en terre battue, et formait une batterie rasante de cent cinquante ou de deux cents pièces de canon, aux feux de laquelle les Chinois se flattaient qu'aucune escadre ne pourrait résiter. Ce fut donc sans effroi que les mandarins de Chou-san apprirent que la flotte anglaise venait de reparaître, le 29 septembre 1841, à l'entrée de l'archipel. Les canons furent chargés jusqu'à la gueule, les *joss-sticks*[1] allumés, et l'on attendit les diables rouges de pied ferme ; mais insigne lâcheté de ces *fan-kouei!* pendant qu'on les attendait dans le port intérieur, ils jetaient l'ancre sur la rade. Tous les préparatifs de défense, ouvrage d'une année d'industrie et d'efforts, devenaient dès lors inutiles. L'immense batterie de la plage, qu'on n'avait songé à flanquer ni d'un mur ni d'un tertre, se trouvait enfilée par les feux de l'escadre et prise à revers par une colonne anglaise; une autre colonne escaladait les remparts sur un point entièrement dégarni de canons et de soldats. En moins d'une heure, les Anglais étaient maîtres de Ting-haë ; les mandarins étaient en fuite, les *tigres* se dépouillaient à la hâte de leur tunique au fier blason, pour rentrer dans la classe des *non-combattants*. Il n'y avait plus dans Chou-san ni chefs ni armée. Jamais on ne vit de déroute plus complète. On ne put cacher à la cour de Pé-king ce nouvel échec : les barbares avaient encore une fois vaincu, mais par ruse, par un vil détour que n'avait pu soupçonner la candeur des mandarins; l'honneur de l'artillerie chinoise était intact.

De tous les gages de modération qu'ait donnés récem-

[1] Les *joss-sticks* sont des bâtons d'encens que les Chinois brûlent devant leurs idoles, et qui leur servent aussi de mèches pour allumer leurs pipes et mettre le feu à leurs canons.

ment à l'Europe une puissance long-temps signalée par sa politique envahissante, l'évacuation de Chou-san est assurément celui qui doit le plus surprendre. Les prétextes n'eussent point manqué aux Anglais pour retenir entre leurs mains cette position militaire dont une occupation prolongée leur avait permis d'apprécier tous les avantages; mais déjà les économistes d'outre-Manche songeaient à substituer à l'emploi de la force brutale la puissance insinuante des doctrines du libre échange. C'est donc moins peut-être l'honnêteté que la prudence de l'Angleterre qu'il faut admirer dans la loyale exécution du traité de Nang-king. En présence de l'unité politique qu'il avait trouvée si fortement constituée dans le Céleste Empire, le gouvernement britannique avait cru qu'il devait renoncer à tenter, sur les côtes de Chine, un démembrement pour lequel il n'eût point rencontré, comme dans l'Inde, le concours des rivalités indigènes. La conservation de Chou-san perdait une partie de son intérêt du moment qu'on cessait d'y rattacher l'espoir d'établir la domination anglaise dans les provinces maritimes. Il ne restait donc plus qu'une question commerciale; les frais d'occupation furent placés en regard du chiffre des transactions, chiffre aussi insignifiant à Ting-haë qu'à Hong-kong, et l'abandon de Chou-san fut décidé. Depuis cette époque, les Anglais se sont souvent repentis d'une mesure qui les privait d'un puissant moyen d'action, et semblait livrer leurs intérêts commerciaux à la mauvaise foi du gouvernement de Pé-king. Nous les avons entendus comparer avec amertume cette île féconde, dont la superficie est d'au moins cent soixante milles carrés, au rocher stérile de Hong-kong, énumérer les avantages d'une possession qui dominait à la fois l'embouchure du Yang-tse-kiang et la route du Japon. Nous ne doutons pas qu'une nouvelle rupture ne ramenât les Anglais sous les murs de

Ting-haë, et cette fois leur escadre n'y trouverait pas le simulacre de résistance qui, en 1841, essaya de sauver l'honneur des armes chinoises. La ville de Ting-haë est à la merci de la première flotte qui la voudra prendre. Les murs de la ville, lézardés de toutes parts, menacent ruine, et la grande batterie de la plage semble plutôt un monument grandiose de l'ignorance militaire des Chinois qu'un ouvrage destiné à protéger les abords d'une place de guerre.

C'est en suivant cette magnifique et inutile chaussée que nous arrivâmes à l'entrée du faubourg maritime où Mgr Lavaissière, qui nous avait devancés à Chou-san, avait envoyé le père Fan pour nous attendre. Nous entrâmes dans la ville par la porte du sud, et, traversant Ting-haë dans toute sa longueur, nous trouvâmes, à quelques pas de la porte septentrionale, une ruelle fangeuse qui nous conduisit sous le modeste toit de chaume où Mgr Lavaissière cachait sa sainte vie. Quelle demeure pour un prince de l'Église ! La terre pour parquet, le toit pour plafond, ét pour compagnon des longues nuits fiévreuses des escadrons de rats affamés et des essaims de moustiques dont le dard percerait la peau d'un hippopotame ! Je connais un homme qui avait bivaqué dans les plaines de la Grèce et partagé plus d'une fois le lit de feuillage des *palikares*, dont la constance n'a pu résister deux jours durant aux douceurs de ce palais épiscopal. Trop heureux cependant lorsqu'il pouvait se reposer de ses longues courses dans ce misérable asile, Mgr Lavaissière y apportait sa gaîté et sa douce égalité d'âme. Entouré des chrétiens qu'y attirait en foule sa présence, il ne songeait qu'à ses chers néophytes, auxquels il apportait quelquefois des secours, toujours des consolations. Les conversions qu'avait obtenues ce zèle infatigable étaient si nombreuses que les païens en murmuraient, et plus d'une fois

les fidèles de Chou-san s'étaient vus l'objet des violences populaires. Ces chrétiens chinois auraient pu résister à d'injustes agressions : les équipages des *lorchas* portugaises étaient toujours prêts à leur offrir un secours efficace, une fois même ce secours avait été accepté ; mais c'était à l'insu et pendant l'absence de Mgr Lavaissière, qui ne voulait point que le christianisme devînt en Chine un sujet de discorde, et qui ne croyait, comme les premiers apôtres, qu'au succès de la mansuétude et de la résignation.

Parmi ses néophytes, le saint évêque comptait pourtant quelques insulaires dont il avait peine à réprimer l'ardeur belliqueuse, car ces *braves* avaient fait contre les barbares la grande campagne de 1841. Le métier des armes était dans leur famille un honneur héréditaire. En arrivant chez Mgr Lavaissière, nous trouvâmes une partie de cette légion thébaine réunie dans la cour. Il y avait là un mousquetaire avec son fusil à mèche, un archer avec son carquois et un fantassin habitué à combattre corps à corps. Mgr Lavaissière voulut bien autoriser ces vaillants soldats à nous donner un spécimen de leur savoir-faire. Le fantassin, le bras passé dans les courroies d'un bouclier, la main droite armée d'un sabre, s'avança vers nous à demi ployé sur ses jarrets comme un tigre qui rampe et guette le moment de s'élancer sur sa proie. Se couvrant de son écu, faisant voltiger son glaive au-dessus de sa tête, il simula pendant quelques minutes de rapides attaques et de retraites plus rapides encore. Je ne sais quelle figure eût pu faire un pareil soldat sur le champ de bataille, mais il eût été à coup sûr une précieuse recrue pour les comparses du Cirque-Olympique ou de l'Opéra. Après le vélite, l'archer devait avoir son tour. C'est l'archer qui forme la base des armées chinoises. Son carquois renferme deux espèces de flèches : l'une est armée d'une pointe d'acier, l'autre se

termine par une boule percée de plusieurs trous et fend l'air avec un sifflement que l'homme le moins nerveux ne peut entendre sans tressaillir. Quand les armées sont en présence, cette flèche est celle qu'on lance la première. Si l'ennemi effrayé prend la fuite, on a remporté une glorieuse victoire ; s'il tient ferme, on peut essayer le pouvoir de traits plus meurtriers ou se retirer soi-même devant un adversaire trop opiniâtre. Il faut se méfier cependant, nous disait Mgr Lavaissière, d'une armée chinoise qui semble fuir ; cette manœuvre prudente peut être aussi une ruse de guerre. Souvent des fosses profondes, armées de longs épieux, ont été creusées sur le terrain où l'ennemi imprudent se laisse attirer. Un perfide gazon, supporté par de fragiles lattes de bambou, recouvre ces abîmes. Ardent à poursuivre le fuyard qui lui échappe, plus d'un vainqueur a vu la terre se dérober sous ses pas et s'est trouvé pris au piége comme une bête fauve.

Quand le jeune archer chrétien eut décoché assez gauchement plusieurs flèches contre le mur, nous voulûmes aussi essayer notre adresse ; mais cet arc chinois était indigne de notre vigueur : à la troisième flèche que nous lançâmes, il se trouva hors de service. Quant à l'arquebuse, jamais arme plus misérable ne figura aux mains d'un soldat. Le canon, mince et rongé par la rouille, devait mettre en péril la vie du malheureux qui osait, pressant le levier coudé auquel était adapté la mèche, enflammer le salpêtre enfermé dans un pareil tube.

Le culte catholique avait hérité, dans l'île de Chou-san, de plusieurs édifices qu'une piété superstitieuse avait consacrés au service du dieu Fo, et dont les propriétaires convertis s'étaient empressés de réclamer la possession. Monseigneur Lavaissière voulut nous faire visiter quelques-unes de ces chapelles rustiques, bâties dans les gorges

les plus pittoresques de l'île. On oublie facilement qu'on est en Chine quand on parcourt les montagnes de Chou-san. On pourrait se croire, si l'on ne consultait que l'aspect général du paysage, sur les côtes de Provence ou sur le revers oriental des Pyrénées. Ce sont les mêmes arbres qui s'offrent à la vue, ce sont les mêmes oiseaux qui égaient le bocage. Sous les larges feuilles du noyer et du châtaigner, vous entendrez la voix des moineaux qui se querellent, vous verrez le merle se glisser dans les buissons, l'hirondelle se jouer autour des toits, le corbeau se promener gravement au milieu du sentier. Ne cherchez point d'ailleurs dans cette île les bois touffus et les verts ombrages des tropiques ou des climats du Nord. L'ombre s'est réfugiée dans les vergers, où vous retrouverez, aux premiers jours de l'été, la plupart des fruits de l'Europe. Dans les campagnes, ne venez admirer que la plus intelligente culture : le riz dans la plaine, les patates douces sur les hauteurs, le thé à mi-côte, l'arbre à suif sur le bord des routes, voilà ce qui vous rappellera le curieux empire au milieu duquel un circuit de cinq mille lieues nous a transportés.

Si nous n'eussions pas visité l'île de Chou-san, nous eussions pu, — le croira-t-on? — quitter la Chine sans avoir jamais vu un arbuste à thé ; mais, dès la première promenade que nous fîmes sous la conduite de monseigneur Lavaissière, notre curiosité à cet égard fut satisfaite. On devine que nous voulûmes tous examiner de près et toucher de nos mains cet arbuste précieux, qui a rendu l'Occident tributaire de la Chine. Monseigneur Lavaissière eut la bonté de faire préparer devant nous une des branches que nous avions cueillies, branches assez semblables à celles d'un camélia qu'émailleraient les blanches corolles du myrte. Nous vîmes rouler plusieurs fois sous une main rugueuse les feuilles, d'où s'échappait un

suc verdâtre, et qu'on exposait de temps en temps, après les avoir placées sur un tamis de rotin, à la chaleur d'un feu de paille. Cette opération devait se répéter si souvent, que nous n'eûmes point la patience d'en attendre la fin, et que nous perdîmes ainsi le plaisir de goûter du thé récolté par nous-mêmes et préparé sous nos yeux.

Nous avions sujet de nous montrer avares de notre temps, car nous savions que dans cette curieuse île de Chou-san nous en trouverions aisément l'emploi. Le hasard nous servait souvent aussi bien que nos guides. Un jour, errant sans dessein avec le père Fan dans les environs de Ting-haë, nous nous trouvâmes tout à coup sur le bord d'un vallon au fond duquel, entouré de collines ombreuses, un lac reflétait le vif azur du ciel et la cime des grands arbres qui semblaient se pencher au-dessus de ces eaux limpides pour se voir. C'est là que le mandarin auquel l'empereur avait, en 1841, confié la défense de l'île, vaincu et désespéré, vint pleurer sa défaite. Les déserts d'Ili l'attendaient ; la colère impériale, en le frappant, ne manquerait point d'envelopper sa famille dans sa disgrâce : mieux valait mourir. Les amis du malheureux mandarin approuvaient cette énergique résolution ; mais comment se résigner à sortir de ce monde, quand la nature est si belle et semble vous rattacher à la vie par son plus doux sourire? Il fallut aider le courage de l'infortuné défenseur de Chou-san. On le noya dans ce lac, dont l'aspect enchanteur semble répudier un pareil souvenir, et l'on écrivit à l'empereur que, trahi par la fortune, le mandarin qui avait promis d'exterminer les barbares avait lui-même cessé de vivre.

On n'est plus tenté de rire des Chinois et de leur ignorance militaire, quand on passe sous les ombrages qui furent témoins de ce douloureux épisode. On songe plu-

tôt aux sanglants sacrifices, aux traits de dévouement qui demeurèrent enfouis sous le ridicule de la défaite, et l'on prend en sérieuse pitié les martyrs d'une lutte inégale. Sur le bord verdoyant du cratère, on a élevé, par ordre de l'empereur, un pilier de granit pour perpétuer la mémoire de ce suicide honorable. Une longue inscription en relate probablement les circonstances. Nous espérions que la science du père Fan ne reculerait pas devant la lecture de cette épitaphe. Hélas ! ce lettré chinois n'en put pas épeler un caractère. Quelle langue, bon Dieu ! quel déplorable moyen d'exprimer ses pensées que cette écriture idéographique ! Par quels inconvénients ce système antédiluvien ne fait-il point payer aux peuples de l'extrême Orient l'uniforme interprétation de ses hiéroglyphes[1] !

Le père Fan, élevé aux honneurs du sacerdoce, avait appris le français et le latin ; il ne lisait le chinois que dans son almanach. C'était une intelligence un peu lente d'ail-

[1] Les habitants des diverses parties de la Chine ne se comprennent plus, lorsqu'au lieu de parler le dialecte de la cour, ils parlent la dialecte de leurs provinces. Un habitant du Fo-kien n'entendra pas le moins du monde un Cantonnais ou un citoyen du Kiang-nan ; mais les caractères écrits auront pour tous trois la même signification. Nous avons vu à Manille un curieux exemple de cette universalité de la langue écrite et des différences que présente la langue parlée. Le consul de France, M. Lefebvre de Bécour, avait emmené, en quittant Macao, une nourrice chinoise : cette femme parlait le dialecte cantonnais et ne savait pas lire. Quand elle recevait des lettres de son mari, elle les portait à un de ses compatriotes plus savant qu'elle ; mais ce compatriote était du Fo-kien. S'il eût épelé la lettre en fo-kinois, la pauvre nourrice n'en eût pas compris un mot : c'était donc en espagnol qu'il traduisait cette lettre chinoise. La nourrice qui avait habité Macao et y avait appris un peu de portugais, comprenait bien mieux l'espagnol que le dialecte du Fo-kien. On serait donc en droit de conclure que le fo-kinois ressemble bien moins au cantonnais que le portugais au castillan.

leurs, difficile à émouvoir, et qui suivait d'un pas trop inégal notre curiosité impatiente. Nos questions le mettaient au martyre ; elles l'appelaient sans cesse sur un terrain où il n'avait jamais songé à descendre, le terrain des *pourquoi* et des *parce que*. Le Chinois n'est pas investigateur de sa nature, le père Fan ne l'était pas devenu en acceptant les vérités du christianisme. Je suis convaincu que les mystères de notre religion ne l'avaient pas arrêté une minute. Sa foi était simple et docile, sans manquer de ferveur. La Providence avait donné pour auxiliaire au plus infatigable des prélats du Céleste Empire ce placide Chinois, dont le corps long et maigre allait comme par instinct se ployer au fond d'une chaise à porteurs, tandis que le bouillant évêque courait plutôt qu'il ne marchait en avant de son acolyte. Monseigneur Lavaissière ne s'apercevait guère que les rôles étaient de cette façon souvent intervertis. Il aimait dans le père Fan le compagnon fidèle de ses travaux ; il se plaisait à voir dans la simplicité et dans l'immuable douceur de ce flegmatique personnage le gage des vertus modestes que l'Église pouvait attendre du clergé indigène. Monseigneur Lavaissière d'ailleurs aimait les Chinois ; un mot brusque adressé à l'un de ses néophytes le faisait souffrir : c'était bien là le pasteur qui eût donné sa vie pour sauver son troupeau. Les Chinois, de leur côté, avaient compris ce dévouement, et leur enthousiasme pour le saint évêque ne connaissait point de bornes. Si une mort prématurée n'eût enlevé Monseigneur Lavaissière au siége du Che-kiang, je crois que l'île de Chou-san tout entière fût devenue catholique. Jamais homme ne fut plus digne de marcher sur les traces des apôtres. Monseigneur Lavaissière avait les vertus, le courage, l'ardente sympathie de ces premiers prédicateurs de l'Évangile ; il était vraiment fait pour prêcher aux pauvres un Dieu crucifié.

Au milieu de l'allégresse que leur inspiraient la présence de leur évêque et celle du navire français, les chrétiens de Chou-san nous avaient semblé les gens les plus heureux et les plus satisfaits du monde; les païens seuls se plaignaient de la sécheresse : après les averses qui nous avaient assaillis à Ning-po, c'était se montrer exigeant. Il fut cependant décidé que le dragon paraîtrait dans les rues et qu'on le prierait solennellemenl d'envoyer de la pluie aux campagnes. Au jour fixé, nous vîmes se dérouler dans la principale rue de Ting-haë les replis du monstre porté par cinquante ou soixante personnes, autour desquelles se pressait toute la canaille de la ville. Pas une femme n'eût osé se mêler à cette foule, mais aucune non plus n'eût voulu perdre une si belle occasion de se montrer dans ses plus magnifiques atours. Toutes les Chinoises de Ting-haë, bien fardées, bien enfarinées, avec leurs fleurs d'oranger dans les cheveux, se tenaient sur le seuil de leurs maisons. Si la Chine renferme de jolies femmes, où donc se cachent-elles ? Voici toute une population dans laquelle l'œil le plus indulgent charcherait en vain un type qui ne fût odieux.

Les Chinois, avec leur maudite procession, obtinrent de la pluie; nous n'en avions que faire. Les vents du nord, après avoir hésité quelques jours, tournèrent insensiblement vers le sud, et notre départ, fixé au 11 mars, se trouva retardé. Nous profitâmes de ce délai involontaire pour recevoir à bord de la corvette M. Pi-tchén-tchao, préfet du département de Ting-haë, mandarin de cinquième classe au bouton de cristal, avec le commandant militaire et le magistrat de Chou-san. Ces deux derniers mandarins, dont je regrette infiniment que le nom m'ait échappé, offraient le plus complet contraste qu'on puisse imaginer. Le mandarin civil était originaire de la province du Pe-tche-ly. Nourri dans le voisinage de la cour, ce

petit-maître chinois devait être, si les dames de Pé-king sont sensibles à l'élégance des manières et à la cajolerie du regard, un ennemi bien redoutable. Appelé à figurer pour la première fois dans un dîner européen, son tact avait deviné nos coutumes. Son collègue, le mandarin militaire, monstrueux géant du Chan-si, superbe échantillon des enfants de cette province montagneuse qu'on a nommée la Béotie de la Chine, parce qu'elle fournit plus de soldats que de lettrés, se conduisit au contraire avec une suprême indécence. Il engloutit à lui seul la moitié du dîner, et sans la moindre hésitation se mit à exprimer la satisfaction de son estomac à la chinoise. Les éclats de rire des uns, les regards graves des autres ne le déconcertèrent pas. Ce Gargantua ne semblait pas soupçonner qu'il pût y avoir à cinq mille lieues de distance deux manières différentes de manger et de digérer. Il fallut l'arracher de table. Qui n'eût cru qu'un pareil glouton avait au moins du cœur au ventre? Nous conduisîmes, après le dîner, M. Pi-tchén-tchao et les deux autres mandarins dans la batterie, en face d'une pièce chargée, et leur mettant en main le cordon de la platine, nous voulûmes renouveler l'épreuve qui nous avait si bien réussi avec Lin-kouei; mais M. Pi s'excusa gravement; le petit-maître déclina cet honneur par un modeste sourire, et le général de terre et de mer se sauva comme si on en voulait à ses jours.

Le 13 mars, après une nuit orageuse, le vent revint au nord-ouest. Dès que la marée fut favorable, nous mîmes sous voiles, et choisissant, pour sortir de l'archipel, la passe de *la Vernon*, nous eûmes en quelques heures laissé derrière nous toutes ces îles dont nous vîmes bientôt les sommets élevés disparaître l'un après l'autre sous l'horizon. Nous passâmes, sans nous y arrêter, devant la rivière de Fou-tchou-fou. L'entrée du Min-kiang est trop

périlleuse pour pouvoir être tentée sans de grandes précautions par un navire du tirant d'eau de *la Bayonnaise*, et nous n'avions point le temps de naviguer d'une manière prudente. Nous ne pouvions plus songer qu'à paraître devant Amoy, à nous y arrêter un jour ou deux, et à cingler sans plus de retard vers Macao.

La mousson nous porta en vingt-quatre heures sur les côtes du Fokien. Des milliers de bateaux, dérivant autour de nous sous une seule voile carrée, occupaient toute l'étendue de l'horizon. Ce n'étaient plus les bateaux-pêcheurs du Kouang-tong, lourdes et vastes carènes qui semblent faites pour défier les rigueurs de l'hiver. Les bateaux du Fo kien, montés en général par trois ou quatre hommes, ne sont ni moins intrépides ni moins constants que les barques de la province voisine; ils sont plus frêles et renferment une population bien plus misérable. Leurs filets, qu'ils abandonnent souvent au milieu de la mer, sont alors soutenus par d'énormes pièces de bois, des poutres qu'on eût prises pour les débris d'une flotte, et dont *la Bayonnaise* avait grand soin d'éviter le redoutable choc. — Bientôt les hautes montagnes du continent chinois se montrèrent à nos yeux; nous dépassâmes rapidement la rade de Chimmo, où de nombreuses jonques se montraient abritées à l'angle d'un promontoire, et, suivant à la distance de quelques milles la côte orientale de l'île Quemoy, nous vîmes s'ouvrir devant nous la vaste baie dans laquelle nous allions mouiller.

La baie d'Amoy, formée par une île considérable qui se développe au milieu d'une large échancrure du continent asiatique, est un des plus magnifiques mouillages qu'on puisse voir. Un îlot granitique situé à peu de distance de l'île d'Amoy, l'îlot de Ko-long-seu, encadre dans cet immense et tranquille bassin les eaux plus paisibles encore d'un port intérieur. Ce fut cet îlot que les

Anglais occupèrent jusqu'en 1846. De là ils dominaient la ville d'Amoy, qui s'étendait en face de leurs batteries, et ils n'avaient point à craindre l'indignation et les complots de la population la plus belliqueuse de la Chine. Les Fo-kinois méritaient cet excès de précautions, car ils forment une exception remarquable parmi les peuples de race chinoise; on les cite pour leur hardiesse et leur mâle fierté; on se rappelle encore la résistance désespérée qu'ils opposèrent à l'usurpation tartare. Les habitants du Fo-kien ont colonisé Formose; on les voit se porter sans cesse vers les côtes de Siam et de Cochinchine, vers les îles de la Malaisie, de Manille jusqu'à Singapore : ils ont, pour ainsi dire, le privilége de l'émigration. Les mandarins n'osent point inquiéter cette race remuante, et les édits de l'empereur ne sont pas faits pour elle. Ce sont, li est vrai, les hommes seuls qui émigrent; aucune femme ne les suit sur la terre lointaine. Les émigrants fo-kinois ne se marient qu'à leur retour et lorsque leur fortune est faite. Il ne faut souvent que quelques années pour satisfaire les vœux d'une ambition modeste : si des circonstances indépendantes de leur volonté retiennent cependant loin de la patrie ces courageux exilés, chaque année du moins une partie de leur gain est envoyée à leur famille. Un homme d'une probité éprouvée recueille les fonds de chacun des émigrants, et reçoit, moyennant un faible intérêt qu'il prélève, la mission de les distribuer en Chine. On a vu des jonques emporter ainsi de Batavia ou de Singapore jusqu'a 60,000 dollars.

Les Fo-kinois sont actifs et industrieux plutôt que cupides. Ils ont l'instinct du commerce et de la navigation : on ne trouve guère de lettrés parmi eux; ils ne connaissent la plupart du temps que le nombre de caractères suffisant pour tenir leurs comptes. Leur dialecte, altéré par le mélange des idiomes étrangers, est barbare et incompréhen-

sible pour les habitants des autres provinces. Quand un missionnaire récemment débarqué en Chine est obligé de voyager sous la conduite d'un guide chrétien dans l'intérieur de l'empire, on ne connaît pas de meilleur moyen d'assurer son incognito et de le mettre à l'abri des questions indiscrètes que de dire à tous les curieux : Que voulez-vous demander à ce pauvre homme? Ne voyez-vous pas qu'il ne peut vous répondre? C'est un Fo-kinois.

Nous ne passâmes que trois jours dans la baie d'Amoy, et ce peu de temps, nous l'employâmes à parcourir avec une fiévreuse impatience les rues de cette grande ville, qui renferme, dit-on, près de deux cent mille âme. C'est dans les magasins d'Amoy qu'il faut venir faire ses provisions de lanternes et de parasols, car la fabrication du papier est une des industries spéciales de la province. Le coton, la paille de riz, l'écorce de mûrier et le bambou passent tour à tour sous les foulons du Fo-kien. Certains districts de la province produisent aussi pour la consommation intérieure des quantités innombrables de tuiles, de briques et de poteries grossières. Ce fut d'Amoy que nous emportâmes les plus belles racines sculptées et le meilleur thé. Un navire de commerce aurait pu y trouver également du camphre de Formose, de la rhubarbe, du gypse, de l'alun et d'autres denrées de moindre importance; mais le produit qui semblait dans ce port promettre le plus bel avenir aux transactions européennes, ce n'était ni le thé, ni le papier, ni les tulles : c'était le sucre. Les plaines du Fo-kien et de Formose conviennent admirablement à cette riche culture. Le bas prix de la main-d'œuvre permettait de livrer au taux de 44 centimes le kilogramme un sucre dont la blancheur faisait honte à l'aspect terreux des productions de Manille et de Java. Il semblait donc qu'il y eût à Amoy, non moins qu'à Canton et à Shang-hai, tous les éléments d'un commerce lucratif

et prospère. Les importations anglaises dans ce port ne dépassaient point cependant, quand nous le visitâmes, le chiffre de 4 millions, et l'Angleterre, l'Inde et la Nouvelle-Galles du Sud n'avaient reçu d'Amoy que la valeur insignifiante de 173,000 francs. C'est encore au gouvernement chinois que les Anglais ont fait remonter la responsabilité de cette nouvelle déception. Ce qui reste incontestable, c'est que les spéculateurs étrangers n'out point trouvé dans les ports du Fo-kien les intermédiaires qu'ils avaient rencontaé à Canton et à Shang-hai. Pour se défaire de leurs *shirtings* et de leurs *long-cloths*, il a fallu qu'ils se missent en relations directes avec le petit commerce et les détaillants. Aussi toutes les affaires se traitent encore au comptant, et le port d'Amoy est resté une place secondaire.

Ce fut le 18 mars que nous sortîmes de la baie profonde d'Amoy, où le souffle de la mousson n'arrive jamais qu'affaibli. La température étouffée que nous avions dû subir au fond de cet entonnoir entouré de gigantesques montagnes nous rendit plus précieux l'air vif et fortifiant que nous trouvâmes au large. Désormais nous ne pouvions plus conserver de doutes sur le moment de notre retour à Macao. Nous n'étions pas encore arrivés à l'époque où la mousson hésitante abandonne quelquefois le navigateur en vue même du port. La brise de nord-est ne cessa pas un moment d'enfler nos voiles et de nous porter rapidement vers le chenal des Lemas. Le 20 mars, à une heure, nous étions mouillés sur la rade de Macao. Avant de s'embarquer sur *la Bayonnaise*, M. Forth-Rouen avait remis le service de la légation à un jeune élève-consul, M. Duchesne, dont les tendances sérieuses et la maturité précoce justifiaient amplement cette flatteuse confiance. Ce fut M. Duchesne qui, impatient de revoir ses anciens compagnons de voyage, vint nous apprendre lui-même quels

événements s'étaient passés sur les bords du Chou-kiang pendant notre absence.

Les Anglais avaient concentré leurs forces à Hong-kong, et les chances d'une nouvelle collision semblaient s'accroître de jour en jour. Le vice-roi de Canton, le mandarin Sé-ou, jouait résolûment son rôle. Il ne se refusait point à exécuter le traité consenti pas Kiing, il était prêt, disait-il à ouvrir les portes de Canton; mais il affirmait qne le premier Européen qui en franchirait le seuil serait infailliblement massacré par le peuple. Les murs de Canton étaient en effet couverts d'appels aux armes, de placards incendiaires, d'excitations au meurtre des barbares : il y avait là une agitation réelle ou factice; mais si les mandarins, par un calcul de leur politique astucieuse, avaient contribué à produire cette émotien, il était douteux qu'ils pussent retrouver le pouvoir de la contenir. Le vice-roi Sé-ou ne cessait cependant de protester de son impuissance et de sa bonne volonté. Il avait offert au gouverneur de Hong-kong d'en référer à l'empereur et d'essayer par cette souveraine influence de calmer les esprits excités. Les délais nécessaires pour recevoir de Pé-king l'édit impérial avaient été accordés, et les Anglais juraient que, si la réponse attendue n'était point favorable, c'en était fait de Canton et des forts du Bogue; leurs boulets cette fois n'y laisseraient pas pierre sur pierre.

Le 3 avril, un courrier extraordinaire, porteur d'une plume ajoutée à ses dépêches, et qui avait parcouru en quatorze jours les douze cents milles qui séparent Pé-king de Canton, remit enfin au vice-roi Sé-ou l'édit que l'empereur avait touché du bout de son pinceau vermillon. « Les cités, disait le sage Tao-kouang, ont été élevées pour protéger le peuple, et la volonté du peuple sert de base aux décrets du ciel. Si les habitants de Canton refusent aux étrangers l'entrée de leur ville, comment

puis-je promulguer un édit impérial qui méconnaisse ce vœu populaire? » Lorsque cette décision fut communiquée au gouverneur de Hong-kong, M. Bonham avait pu apprendre par le courrier arrivé à la fin de mars quelles étaient, au sujet des complications dont les côtes de Chine étaient sans cesse le théâtre, les dispositions de la métropole : il savait que le cabinet britannique, fatigué de toutes ces querelles locales, avait voulu prendre ses sûretés contre les entraînements de son représentant dans les mers de la Chine. Par une division inusitée de pouvoir, le commandant des troupes et celui des forces navales avaient été soustraits à l'autorité du gouverneur. M. Boham pouvait requérir la force armée pour la défense de la colonie, mais aucune mesure offensive ne devait être prise sans un ordre exprès venu de Londres. Les mêmes hommes d'État qui gourmandaient naguère la faiblesse de sir John Davis n'avaient pas craint d'enchaîner par ce moyen énergique le zèle de son successeur. C'est que les circonstances étaient singulièrement changées depuis le mois de mars 1847. L'Angleterre, alarmée par l'état d'agitation de l'Europe et par les troubles récents de l'Inde, rejetait bien loin de sa pensée des complications secondaires. En présence de pareilles dispositions, il ne restait plus à Bonham qu'à porter la décision de la cour de Pé-king à la connaissance des sujets britanniques. C'est ce qu'il fit le 5 avril 1847, en prescrivant aux négociants de Canton et de Hong-kong de se conformer scrupuleusement à cet arrêt suprême. Tel fut le premier pas rétrograde de la politique anglaise dans les mers de la Chine, tel fut aussi le signal du déclin de l'influence européenne sur les côtes de Céleste Empire.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

CHAP. I. Tournée en Chine, à contre-mousson. — Relâche à Amboine..... 1
II. L'île de Tunate et la mer des Moluques. — Arrivée à Macao..... 23
III. Situation morale et politique du monde indo-chinois en 1848..... 43
IV. Expédition des Anglais en Chine, et traité de paix sous les murs de Nan-King..... 58
V. Les missions catholiqnes dans l'extrême Orient. — La marine française dans les murs de Chine .. 73
VI. Différends entre les Européens et les Chinois au moment de l'arrivée de *la Bayonnaise*. — Le gouverneur Amaral et la ville de Macao..... 100
VII. Le Chou-Kiang et la ville de Canton..... 125
VIII. La baie de Cum-sing-moun et l'établissement de Hong-kong..... 156
IX. Annonce de la révolution de février à Macao. — Départ de *la Bayonnaise* pour les îles Mariannes. 172
X. Les habitants de l'île de Guam et les distractions du port de San-Luis d'Apras..... 188
XI. Les îles de Hou-tchou. — Retour de *la Bayonnaise* à Macao..... 212

Ch. XII. Départ de *la Bayonnaise* pour le nord de la Chine. — Le port de Shang-haï et le mandarin hin-Koule. 249
XIII. Les Européens à Shang-haï..... 271
XIV. La ville de Shang-haï et le village de Su-ka-wé... 290
XV. La maison d'un chrétien chinois. — Le *sing-song* de Lin-Kouie..... 306
XVI. Entrée de *la Bayonnaise* dans la Ta-hea et mouillage devant Chin-haï..... 323
XVII. La ville de Ning-po et les Chinois du Nord..... 334
XVIII. La campagne de Che Kinang..... 360
XIX. L'île de Chou-san et le port d'Amoy sur les côtes du Fo-Kien. — Retour de *la Bayonnaise*. — Macao. 375

FIN DE LA TABLE.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

VOYAGE

EN CHINE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

VOYAGE
EN CHINE

ET DANS

LES MERS ET ARCHIPELS DE CET EMPIRE

PENDANT LES ANNÉES

1847-1848-1849-1850

PAR

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

Capitaine, commandant la corvette La Bayonnaise, expédiée par le Gouvernement français dans ces parages.

AVEC UNE BELLE CARTE GRAVÉE SUR ACIER

II

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, RUE DE LILLE

1854

VOYAGE EN CHINE.

SOUVENIRS D'UNE STATION DANS LES MERS DE L'INDO-CHINE.

CHAPITRE PREMIER.

Les Tagals et les Espagnols aux Philippines.

Nous avions visité, sur les côtes septentrionales de la Chine, les ports dont le traité de Wam-poa nous ouvrait l'accès. Entre les Anglais et les Chinois, il n'y avait plus à Canton de question pendante. Le moment semblait donc venu de tourner nos regards vers les parties jusqu'alors négligées, mais non point oubliées, de la station que le gouvernement français avait confiée à notre surveillance. Cette station n'avait jamais été limitée aux rivages du Céleste-Empire : elle s'étendait vers le sud jusqu'au détroit de la Sonde, vers l'est jusqu'aux dernières dépendances des Philippines; elle embrassait ainsi la totalité de l'Archipel indien, les Indes néerlandaises comme les colonies espagnoles. On franchit sans peine, en cinq ou six jours, les deux cents lieues qui séparent la rade de Macao de celle de Manille. Les vents de nord-est et ceux de sud-ouest favorisent presque également, pendant les deux moussons, le voyage vers les Philippines et le

retour vers les ports du Kouang-tong. Il nous fallait, au contraire, deux ou trois mois de liberté pour songer à pousser nos croisières jusqu'au port de Batavia; ce n'était point seulement six cents lieues que nous allions mettre entre nous et les côtes de Chine; c'étaient les lenteurs d'une traversée à contre-mousson, soit pour aller à Batavia, soit pour en revenir, que nous devions nécessairement prévoir. — Heureusement l'étrange issue des complications de la politique anglo-chinoise, au mois d'avril 1849, ne nous laissait aucun doute sur les dispositions conciliantes qui animaient l'Angleterre depuis la dernière crise européenne. En présence de cet horizon si subitement dégagé, nous ne craignîmes plus d'accueillir un projet qui devait conduire *la Bayonnaise* vers les colonies les plus lointaines de l'Archipel indien.

On a évalué à deux millions de kilomètres carrés la superficie de toutes les îles dont se compose cet immense archipel : c'est près de quatre fois la surface de la France. Le territoire seul de Bornéo est plus vaste que celui de nos quatre-vingt-six départements; celui de Sumatra en égale presque l'étendue. L'Espagne et la Hollande se sont partagé ce magnifique domaine; leurs prétentions ont à peu près réussi à en exclure les autres puissances. Au sud de la ligne, du détroit de Singapore aux côtes de la Nouvelle-Guinée, se développent, sur un double rang et sur un espace de six cents lieues, de l'est à l'ouest, les colonies néerlandaises. Au nord de l'équateur, du 7e au 20e degré de latitude, le groupe des Philippines reconnaît la domination espagnole. Il n'existe entre ces possessions européennes qu'une zone peu considérable, dont les rivalités de la Hollande et de l'Espagne, mieux encore que la résistance des indigènes, avaient jusqu'ici protégé l'indépendance, et que l'Angleterre s'est empressée de choisir pour le théâtre de ses envahissements.

La plupart de ces colonies ne contribuent guère à augmenter les revenus de l'Espagne ou de la Hollande ; leur sol vierge n'a point de population qui puisse ou qui veuille en exploiter les richesses. Bornéo, Sumatra, Mindanao, Célèbes, attendent encore le flot des émigrations chinoises et l'action fécondante de l'industrie européenne. Deux îles seules, Java dans les Indes néerlandaises, Luçon dans les Philippines, présentent au milieu de ces archipels en friche une heureuse exception. Sur un territoire dont la superficie est à peu près le quart de celle de la France, cinq fois celle de la Sicile ou de la Sardaigne, Java rassemble une population de 9,529,000 âmes. Luçon a peu de chose à envier à sa puissante rivale sous le rapport de l'étendue et de la fertilité [1]; c'est par le nombre de ses habitants qu'elle lui est inférieure. Les derniers relevés officiels ne portent pas au delà de 2,330,000 âmes la population *utile* des Philippines. Quand bien même on voudrait y ajouter le chiffre si vague et si contesté des tribus indépendantes qui habitent le centre de l'île, Luçon ne rassemblerait encore sur son vaste territoire qu'une population moins dense que celle de la Corse. L'île de Java est, proportionnellement à son étendue, plus peuplée que la France.

Les habitants du groupe espagnol et du groupe néerlandais ont entre eux des analogies assez nombreuses,

	kilom. carrés.
[1] La superficie totale de Java et de Madura est de	134,000
Celle de Luçon de	112,000
De la France, sans y comprendre la Corse	519,000
De la Sicile	27,000
De la Sardaigne	26,000
De Bornéo	699,000
De Sumatra	440,000

assez essentielles surtout, pour qu'on puisse, sans s'arrêter aux traits particuliers qui les distinguent, leur assigner une commune origine. Les traditions que conservent les livres sacrés de l'Inde, les rapports qui unissent les divers dialectes de l'archipel, la disposition géographique des grandes îles échelonnées, pour ainsi dire sans interruption, des côtes de l'Indoustan jusqu'aux rivages de la Chine, la couleur cuivrée qui distingue ces insulaires des autres familles de l'espèce humaine, tout, en un mot, justifie une pareille hypothèse, et rien ne la repousse. Les premiers habitants de l'Archipel indien ont dû être ces hideuses peuplades au teint d'ébène et aux cheveux laineux, qui occupent encore sans partage les îles de la Papouasie. La lente succession des siècles, en ces temps reculés dont la tradition même a perdu la mémoire, avait dispersé la famille indo-chinoise sur les bords du continent asiatique. Des convulsions intérieures ont obligé ces tribus sémitiques à franchir la mer de Formose et le détroit de Malacca. Les peuplades noires ont reculé devant ce double torrent. Dans l'île de Java, les premiers possesseurs du sol ont complétement disparu ; l'inondation sur ce point fut assez puissante pour les submerger. Dans l'île de Luçon, au contraire, dans celle de Mindanao, dans le groupe intermédiaire auquel les Espagnols ont imposé le nom d'îles *Bisayas*, l'invasion n'arriva qu'affaiblie par la distance trop considérable du continent asiatique : aussi retrouve-t-on, dans cette partie de l'archipel, les débris des tribus primitives errant encore au milieu des forêts qui leur servirent à cette époque de refuge. A Java comme à Luçon, les migrations conquérantes comptaient probablement plus de guerriers que de femmes : il fallut que les fils de Sem mêlassent leur sang à celui des fils de Cham ; de ce mélange est sortie la race malaise, au teint cuivré, à la face mongole. Des invasions posté-

rieures ont pu modifier les caractères physiques et les instincts des peuples qui habitent les divers groupes de l'archipel d'Asie. Sur ce point l'élément noir a pu dominer, sur cet autre l'élément indo-chinois ; mais je ne saurais croire que le nom de Tagals à Manille, d'Illanos à Mindanao, de Javanais dans les provinces orientales de Java, de Sondanais dans la partie occidentale de la même île, de Bouguis et de Macassars dans la mer de Célèbes, suffise à révéler l'existence de races distinctes. Du détroit de la Sonde aux rivages de Formose, je n'ai trouvé que les empreintes plus ou moins altérées d'un type primitif, que les rejetons d'une même souche, que les variétés d'un même peuple.

C'est à ces populations malaises, supérieures sans contredit aux nègres de l'Afrique et de la Papouasie, inférieures aux Européens et aux Mongols, que l'Espagne a fait subir l'empire de ses croyances religieuses, la Hollande l'ascendant de sa politique et la puissance de ses armes. L'abolition de la traite et l'affranchissement graduel des esclaves ont accru depuis 1815 l'importance de ces possessions asiatiques. La production des denrées tropicales tend à se concentrer dans les colonies situées à l'est du cap de Bonne-Espérance. Quant aux Philippines, si elles n'ont point profité au même degré que les îles de la Sonde du déplacement d'intérêts opéré par la politique anglaise, c'est que la Hollande et l'Espagne n'ont point reçu du ciel le même génie en partage. Ces deux puissances n'ont pas non plus rencontré dans la Malaisie des conditions complétement identiques. La population des Philippines, quand les Espagnols y débarquèrent, était idolâtre : elle était à peine sortie des limbes de la vie sauvage et ne connaissait d'autres liens sociaux que ceux de la tribu. Les brahmes et les Arabes avaient apporté déjà aux Javanais le bienfait de leur civilisation. Il eût été aussi

difficile d'asservir la population de Luçon au travail que de conquérir les mahométans de Java aux doctrines évangéliques. La Providence sembla diriger à dessein les compatriotes de Las-Casas et de Fernand Cortez vers le point où il y avait un peuple à convertir, les marchands des Provinces-Unies vers celui où il y avait une organisation despotique à exploiter.

Plus d'une fois, pendant notre séjour à Macao, nous avions entendu opposer les possessions espagnoles aux Indes néerlandaises. Dans les premières, la conquête semblait se justifier par le sort qu'elle avait fait aux populations indigènes ; dans les secondes, par l'habile direction qu'il avait imprimée au travail de la race malaise. Nous savions cependant que ces deux politiques, nées d'inspirations contraires et servies par des circonstances différentes, n'avaient échappé ni l'une ni l'autre à la critique. On reprochait à la Hollande d'avoir été entraînée par ses besoins et par ses tendances positives au-delà des limites d'une sage exploitation. On se plaignait que l'Espagne, au détriment de la société européenne, eût été pour les Indiens des Philippines une mère trop faible et trop indulgente. Quelque fondé que pût être ce double reproche, il semblait néanmoins difficile que la condamnation des tendances débonnaires de l'Espagne n'impliquât point, dans une certaine mesure, la justification du système opposé. Il importait donc de ne pénétrer dans les Indes néerlandaises que préparé par l'étude attentive des colonies Espagnoles. Telle fut aussi la marche que nous suivîmes. Ce ne fut qu'après diverses stations sur la rade de Manille que nous fîmes route vers l'île de Java, heureux de pouvoir comparer l'un à l'autre deux modes de colonisation qu'on ne saurait bien apprécier sans en avoir observé isolément les inconvénients et les avantages.

L'archipel des Philippines, situé entre les côtes de

Chine et les possessions hollandaises, se compose de onze ou douze îles principales, entourées d'une soixantaine d'îlots, dont l'Espagne a formé trente-quatre provinces. Bien que séparées par une distance de quatre cents lieues des autres groupes, les Marianes, n'en sont pas moins rattachées par le lien administratif au gouvernement des Philippines. L'île de Luçon, dont Manille est la capitale, comprend à elle seule dix-neuf provinces. Ce chiffre suffirait à indiquer l'importance prépondérante de l'île de Luçon dans l'archipel espagnol ; c'est moins toutefois le développement du territoire que le nombre des habitants qui assigne à cette île, dans les Philippines, le rang que, sous une autre administration, Java occupe dans les Indes néerlandaises. Sous les tropiques, la superficie et la fécondité des possessions européennes ne sont que des circonstances secondaires : toutes les îles sont fertiles, tous les territoires sont immenses. La richesse d'une colonie tropicale, c'est la population qui l'exploite. On appréciera donc plus exactement la valeur relative des divers groupes dont se compose l'archipel des Philippines par le chiffre des habitants inscrits sur les registres des paroisses, que par les opérations les plus minutieuses du cadastre. Tout habitant qui ne figure pas sur le registre de la paroisse ne reconnaît point la loi espagnole ; c'est un membre inutile et souvent nuisible de la colonie. On a porté le chiffre de cette population indépendante à près d'un million d'âmes. Dans ce chiffre sont compris les premiers possesseurs de l'archipel, — les *Negritos*, — les *Tinguianes*, dans les veines desquels on croit reconnaître du sang arabe, — et les *Igorrotes*, race malaise qui ne diffère de la population soumise que par le cachet que lui ont imprimé les habitudes de la vie sauvage. La population dont les recensements officiels constatent le chiffre est tout entière catholique : c'est la seule qui paye les

impôts, cultive la terre, obéisse aux autorités, la seule, par conséquent, qui doive nous occuper. En 1850, cette population, dispersée dans 34 provinces et dans 695 villages, comprenait 3,600,000 âmes.

On distingue trois groupes principaux dans les Philippines : l'île de Luçon au nord, Mindanao au sud, et, séparant ces deux grandes îles, le groupe intermédiaire des Bisayas. Nous avons déjà dit que l'île de Luçon renferme à peu près les deux tiers de la population catholique de l'archipel, 2,330,000 âmes. Il est tel village de Luçon qui, sous ce rapport, a presque autant d'importance que l'île de Mindanao tout entière. L'Espagne compte à peine, dans l'île de Mindanao, 90,000 sujets. La force des choses doit faire tomber un jour sous le joug espagnol la totalité de ce vaste territoire ; mais, jusqu'à présent, presque toute la partie méridionale de Mindanao reconnaît encore le pouvoir du sultan des Illanos. Cette population insoumise est musulmane. Elle a résisté aux efforts des missionnaires par ses vices bien plus que par ses croyances. Pendant longtemps, les Illanos ont partagé avec les habitants de Soulon le privilége de répandre la terreur sur toutes les côtes de l'Archipel indien. Ces audacieux pirates étendaient leurs ravages jusque dans la mer des Moluques. Découragés par la puissance croissante et par les récents triomphes de l'Espagne, les Illanos préludent par une déférence respectueuse à une soumission complète.

On compte 1,200,000 catholiques dans le groupe des Bisayas : cette population considérable était trop éloignée des regards du gouvernement de Manille. Soumise pendant longtemps aux exactions des alcades, elle végétait dans la misère et l'inertie sans profit pour la métropole. C'est surtout dans les Bisayas que les progrès réalisés depuis quelques années par une sage administration commencent à porter leurs fruits. L'île de Panay, qui

comprend 3 provinces, 75 villages et 550,000 âmes, est déjà digne de rivaliser avec Luçon pour la beauté de ses tissus et la richesse de ses produits agricoles. L'île de Zebù, avec ses 44 villages et ses 350,000 habitants, ne prendrait rang qu'après Panay, si elle n'était le siége d'un évêché : Zebù doit ce privilége au hasard. C'est à Zebù que vinrent aborder Magellan et Legaspi, et c'est de cette île que la conquête se propagea peu à peu jusqu'à Luçon. Sur ces deux points de l'archipel, ce n'est pas un lointain avenir, mais un avenir prochain, presque immédiat, qui récompensera les efforts du gouvernement espagnol. Le progrès devra gagner ensuite, mais bien plus lentement, si l'on songe à leur population tout à fait insuffisante, les îles de Leite et de Samar, qui comptent chacune environ 100,000 âmes; Negros, où domine la race noire, Mindoro, dont le duc de Choiseul avait voulu obtenir la cession pour la France; Masbate, Ticao, Marinduque et Burias.

Bien que les péripéties de notre longue campagne nous aient conduits deux fois sur les côtes de Mindanao, et nous aient fait souvent longer les rivages des autres groupes, c'est sur l'île de Luçon, centre de la domination espagnole dans l'extrême Orient, que notre attention s'est portée de préférence. Trois fois dans le cours de notre campagne, nous avons conduit *la Bayonnaise* sous les murs de Manille. Nous avons passé des mois entiers dans la baie au fond de laquelle vint aborder, en 1571, don Miguel Lopez de Legaspi. Les Moluques placées sur la route que nous avions suivie pour venir en Chine, n'avaient été pour nous qu'une vision fugitive : en quelques jours, elles avaient déroulé sous nos yeux leur panorama enchanteur. A Manille et dans l'île de Luçon, la satiété eut le temps de refroidir notre enthousiasme : aujourd'hui cependant, évoquée par de lointains souvenirs, cette riche et somp-

tueuse nature m'apparaît encore dans toute sa pompe et dans toute sa beauté.

Les Philippines ne connaissaient, comme presque toutes les contrées situées sous les tropiques, que deux saisons bien distinctes : la saison pluvieuse et la saison sèche. Dès que la mousson de sud-ouest règne dans la mer de Chine, l'île de Luçon voit ses champs inondés par de longues journées de pluie ou de soudains orages. Vers la fin du mois de juillet s'élèvent les vents d'ouest, qui roulent souvent d'énormes vagues sur la plage de Manille. Du mois d'octobre au mois de décembre, les deux moussons se combattent et se repoussent. Ce ne sont plus alors les vapeurs d'un jour d'été qui vont se condenser au sommet des montagnes; ce sont de lourdes nuées que des brises variables rassemblent des extrémités opposées de l'horizon. Sur aucun point du globe, nous n'avons contemplé de scènes plus grandioses que celles dont nous ont rendus témoins les orages qui éclatent à cette époque sur les côtes des Philippines; mais, pour frayer le chemin à la mousson du nord-est, pour refouler au delà de l'équateur la mousson contraire, des convulsions passagères ne sauraient suffire. Il faut une crise suprême, un typhon qui parcoure dans sa rage toutes les aires de vent du compas, qui balaie successivement tous les coins du ciel. Cette crise se déclare rarement avant le mois de novembre, plus rarement encore elle se fait attendre au delà du 15 décembre. Avec le dernier souffle de l'ouragan expire la saison pluvieuse. L'air est redevenu pur et diaphane; les vents d'est rafraîchissent l'atmosphère, que vont embraser bientôt les journées limpides et brûlantes du mois de mars. C'est pendant ce trop court hiver qu'il faut visiter l'île de Luçon. La mousson dans toute sa force pourrait vous conduire alors en moins de trois jours de la rade de Macao à l'entrée de la baie de

Manille ; mais, dès que vous serez arrivé à la hauteur du cap Bojador, vous verrez les vents s'apaiser et les flots s'aplanir. Quelques heures ont produit un changement complet de climat : vous ne voguez plus sous le même ciel, les rafales ont cessé, et vous glissez doucement jusqu'à la pointe de Maribelès, où des brises plus fraîches vous attendent.

C'est alors que vous pourrez choisir, pour donner dans la baie, une des deux passes que sépare comme un mur gigantesque l'îlot du Corrégidor. Si, guidés par le phare qui signale au navigateur l'approche du port, vous atteignez le mouillage de Manille au milieu de la nuit, le lever du soleil vous montrera ce vaste bassin dans toute sa splendeur. La brise à cette heure est complétement tombée ; aucun souffle ne ride la surface de la baie. Les nombreux navires mouillés à moins d'un mille des jetées entre lesquelles s'épanche le Passig sont immobiles sur leurs ancres ; leurs pavillons pendent le long des drisses sans pouvoir se déployer. Du côté du large, vous n'apercevez qu'une nappe d'eau immense, infinie, dont ce calme profond agrandit encore l'étendue. Quelques barques de pêcheurs se détachent sur ce fond pâle comme de noires constellations ; mais ce n'est point de ce côté que se seront tournés vos premiers regards : vos yeux auront d'abord cherché la ville où revit le souvenir de l'Espagne, où doivent se conserver les riantes traditions de l'Andalousie. Ne vous attendez point cependant à rencontrer ici le coup d'œil pittoresque des blanches maisons de Cadix. De lourds bastions occupent la rive gauche du fleuve et se déploient tristement sur la plage. C'est au-dessus de cette enceinte ennemie de la brise que Manille élève le dôme de sa cathédrale et les toits rougeâtres de ses principaux édifices. On dirait que cette ville emprisonnée se dresse sur la pointe du pied pour aspirer le

premier souffle qui lui viendra de la mer. Plus heureux, le faubourg de Binondo s'étend sans contrainte sur la rive droite du Passig. Le soleil cependant monte à pas de géant dans le ciel ; il inonde bientôt de ses feux et la plaine et le calme miroir du golfe ; mille étincelles jaillissent du sein des eaux : sur la plage et jusqu'autour de la cime des arbres ondule comme un flot de poussière lumineuse. Si le calme se prolongeait, on serait suffoqué ; la brise heureusement ne tarde point à rider la surface de la baie, et son premier souffle suffit pour dissiper le charme sous lequel gémissait la nature haletante.

Le moment est venu de quitter la prison où d'inévitables détails ont confiné votre impatience. Le capitaine du port vous autorise à fouler quand il vous plaira le sol des Philippines. L'entrée du Passig, vers laquelle votre canot doit se diriger, est étroite et souvent encombrée par quelque navire qui cherche à gagner son poste le long du quai. Plus d'un abordage imminent vous commandera peut-être de soudaines manœuvres. Évitez surtout le contact des *cascos !* Ce sont de lourdes barques, qui transportent à bord des bâtiments mouillés sur la rade les divers produits de la colonie. Leur épaisse membrure défierait le choc d'une corvette. Les malheureux bateliers qui les conduisent m'ont souvent rappelé les tourments de Sisyphe. Le corps penché en avant, ils appuient contre leur épaule une longue perche qui plonge jusqu'au fond de la mer. C'est ainsi qu'ils parcourent sans relâche, pour faire avancer leur barque de quelques pas, toute la longueur de la plate-forme adaptée aux bords extérieurs de chaque bateau. A côté de ces masses inertes, voyez glisser sur le sommet de la vague les légères *bancas* du Passig, creusées dans un seul tronc d'arbre et recouvertes de leur toit de bambou ! Voyez s'élancer les bateaux de passage qui cinglent vers Cavite,

emportés par leurs immenses voiles latines et maintenus en équilibre par leur double balancier !

On ne saurait imaginer un coup d'œil plus curieux que celui de l'embouchure du Passig animée par ces barques qui se croisent, s'évitent ou se dépassent. Les deux rives de ce fleuve sont unies par un pont de pierre qui relie le faubourg de Binondo à la ville militaire. Entre les arches apparaissent quelques touffes égarées de verdure, ou de blanches maisons qui se dessinent vaguement dans le lointain. En avant de ce pont sont mouillés les nombreux navires auxquels leur tirant d'eau a permis l'accès du fleuve. Si la barre du Passig pouvait s'abaisser de quelques pieds, la capitale des Philippines posséderait un des plus beaux ports de la Malaisie. Malheureusement, des goëlettes ou des bricks d'un faible tonnage, quelques trois-mâts déchargés de leur lest et prêts à s'abattre en carène, tels sont les seuls bâtiments qui puissent arriver sous les quais de Binondo. Vous serez surpris cependant de rencontrer tant de navires rassemblés dans cet étroit canal ; une forêt de mâts et de vergues, un confus réseau de cordages dérobent presque complétement à la vue les maisons peu élevées qui s'étendent sur la rive droite du Passig. Les carènes, pressées l'une contre l'autre, occupent un espace de plus d'un demi-mille. A chaque instant, vous voyez le palan plonger dans les profondeurs de leurs cales et en élever quelque lourd ballot de café ou de sucre qui redescend bientôt dans les *cascos* rangés le long du bord.

Depuis une demi-heure, vous avez laissé derrière vous le phare qui veille à l'extrémité des jetées, et vous n'avez pas encore atteint le débarcadère. Ne vous étonnez point de la rapidité du courant qui retarde votre marche. Le Passig reçoit, pour les porter à la mer, les eaux du lac de Bay, immense réservoir qui a près de cent milles de

tour et dont l'étendue est à peine inférieure à celle de la baie de Manille. Mais vous touchez enfin au terme de vos efforts : vous voici arrivés au *Muelle del rey*. Je présume qu'une voiture vous attend sur le quai : vous n'avez pu songer à compromettre votre dignité européenne dans la poudre de l'*Escolta* ou de la *calle del Rosario*. Il n'y a que les Indiens qui osent ici se montrer à pied dans les rues. Les métis eux-mêmes ont leur *birlocho*. On compte à Manille plus de deux milles voitures pour une population de cent quatre-vingt mille âmes. C'est de Java que sont venues la plupart des calèches découvertes dont vous admirez la légèreté et l'élégance; c'est dans l'île même de Luçon qu'ont été nourris ces poneys pleins de feu que guide un postillon tagal grotesquement étouffé sous sa livrée. Vous trouveriez sans peine, au prix de 400 francs, un charmant attelage que vous pourriez nourrir pour 50 ou 60 francs par mois d'herbe fraîche et de *palaï*[1]; mais un voyageur doit se contenter d'une voiture de louage. Hâtez-vous donc de monter dans votre cabriolet à quatre roues, et que Dieu vous conduise ! car l'automate auquel vous êtes confié n'est point habitué à faire usage de son intelligence. C'est une poupée à ressorts qui tourne à droite ou à gauche suivant qu'on la dirige, mais qui trouverait à peine le chemin de son écurie, si, à chaque détour de la route, elle n'entendait résonner à ses oreilles : *Silla! Mano!* — Va de ce côté-ci, mon ami ! maintenant de celui-là ! *Muy bien!* — Il nous est arrivé d'employer notre meilleur espagnol, pour expliquer à notre cocher que nous désirions aller rendre visite à l'un des conseillers de l'audience royale qui demeurait alors dans le village de San-Miguel. Jugez de notre courroux quand, après deux heures d'une course à fond de train, nous nous re-

[1] *Palaï* est le nom qu'on donne dans toute la Malaisie au riz avant qu'il soit dépouillé de son enveloppe.

trouvâmes à notre point de départ. Le cocher tagal connaissait fort bien la maison à laquelle nous voulions nous rendre ; mais, n'entendant point, au moment voulu, le signal d'arrêter, le *para* sacramentel, la locomotive humaine avait passé outre. Vous voici prévenu ; ce sera donc votre faute si vous vous égarez dans les faubourgs, au lieu d'arriver par la voie la plus prompte à la maison qu'habite le consul de France ou au palais du gouverneur.

La ville de Manille proprement dite est entourée d'un large fossé qu'alimentent les eaux du Passig, et de hautes murailles qui se développent sur un espace de 3,500 mètres. Dix mille habitants sont enfermés dans cette enceinte. La citadelle de Santiago, qui occupe un des angles de la ville, formerait à elle seule une place forte. Les Espagnols ont possédé jadis la singulière activité des zoophytes : partout où leur pied se posait, on voyait s'élever des remparts. La ville de Manille eût pu figurer au nombre des cités dont leur ardeur couvrit en moins d'un siècle les rivages du Nouveau-Monde. Ces imposantes fortifications n'ont point empêché cependant les Anglais de s'emparer, en 1762, de la capitale des Philippines ; et confiées, comme elles le sont, à la garde de régiments indigènes, elles seraient d'un faible secours contre une insurrection populaire. Le plus grand inconvénient attaché à ce système de défense, c'est d'obliger les autorités espagnoles à résider dans une ville où la brise du large ne pénètre qu'à regret. Bien que le ciel de Manille n'ait jamais eu la funeste réputation du climat de Batavia, on cite bien peu de gouverneurs des Philippines qui aient pu revoir l'Espagne ; la température étouffée de cette prison militaire a ruiné leur santé et abrégé leur existence. La ville officielle, que n'égaye point l'activité qui s'est réfugiée sur l'autre rive du Passig, a toute la tristesse d'un cloître. Ces rues où se prolongent de longues files de maisons aux

façades grisâtres, cette place déserte, sur laquelle le palais du gouverneur et l'Hôtel-de-Ville, bâtis en face l'un de l'autre, projettent alternativement leur ombre, ces angles obscurs occupés par les constructions massives des couvents et des colléges auraient admirablement convenu aux promenades moroses d'un Louis XI ou d'un Philippe II.

Le faubourg de Binondo offre un aspect moins sombre : on y rencontre de nombreuses boutiques, des étalages en plein vent ; on y sent circuler l'air et la vie. Cependant ce sont encore des rues presque européennes avec leurs maisons contiguës et leur inflexible alignement que vous retrouvez ici, sur un terrain où le défaut d'espace n'excuse plus cette disposition routinière. Chaque maison est, il est vrai, entourée d'une galerie de trois ou quatre pieds de large, qui fait saillie sur la rue. Pendant la nuit ou quand l'orage éclate, des cadres à coulisses, garnis d'écailles transparentes, ferment ces balcons auxquels l'intérieur des appartements doit parfois un peu de fraîcheur.

Quand on a emporté de Hong-kong le souvenir des palais élevés sur ce sol ingrat par les plus fastueux négociants du monde et les ouvriers les plus industrieux de la terre, on éprouve une singulière impression en pénétrant sous les lambris délabrés des maisons de Manille. Les plus belles habitations n'ont généralement qu'un étage. Dès qu'on a gravi la dernière marche de l'escalier, on se trouve sur la *caïda*; cette *caïda* est à la fois le palier de l'escalier et la salle à manger. Le salon est une vaste pièce, dont une table ronde et quelques chaises de rotin composent assez souvent tout l'ameublement. Les murailles des appartements sont recouvertes d'une grossière couche de chaux, le parquet est formé de larges planches d'un bois dur et veiné, susceptible de recevoir le plus beau

poli, mais prompt à se déjeter. Le plafond n'est qu'un revêtement de petites voliges ajustées bout à bout, blanchies à la hâte, que les araignées tapissent de leurs longues toiles, et sur lesquelles erre familièrement le lézard domestique des Philippines, le *gecko* à la voix plaintive. Une semblable demeure, quand on a su l'asseoir sur la rive du Passig, ou la cacher sous l'ombrage des tamariniers et des manguiers touffus, réunit cependant toutes les conditions de bien-être que l'on peut désirer sous les tropiques. Entourez d'un léger rideau de gaze le lit au cadre de rotin sur lequel vous avez étendu une natte fine et souple, reposez votre tête sur le dur coussin tressé par les artisans du Fo-kien, et, sans regretter des lambris plus somptueux, vous verrez quel doux sommeil se hâtera de fermer vos paupières.

Le luxe des tropiques, c'est l'air ; le principal souci des habitants de Manille, c'est de trouver l'occasion de respirer. Dès que le soleil est près de descendre sous l'horizon, toutes les calèches, tous les *birlochos* s'ébranlent ; le pont du Passig frémit sous les roues de cent voitures : toute la population blanche s'est donné rendez-vous sur la *Calzada.* Cette promenade contourne les glacis de la ville et se prolonge jusqu'à la plage ; la brise du large y rafraîchit l'atmosphère de son dernier souffle. Après avoir tourné longtemps dans le même cercle, les voitures s'arrêtent enfin sur le rivage, faisant face à la brise. Là, chacun, la bouche béante, jouit en silence de son bonheur ; on rêve, on s'égare au delà des mers, on respire ! C'est surtout dans les premiers jours du mois de mars, quand déjà l'été s'avance à grands pas, que l'on peut savourer la volupté de ces instants de bien-être auxquels la chaleur excessive de la journée ajoute un nouveau prix. Une gracieuse coutume rassemble, deux ou trois fois par semaine, sur la *Calzada,* les musiciens des

régiments indigènes dont l'oreille malaise saisit avidement et retient avec une facilité surprenante les mélodies qu'on lui fait entendre. Les motifs des *Puritains* ou de la *Lucia* se mêlent alors au bruissement de la vague ; on dirait que le flot même a subi l'empire de cette ravissante harmonie, et prend soin de ne pas troubler la sérénité d'une si belle heure.

C'est la race malaise qui semblait appelée à posséder l'archipel indien. Les Européens n'ont pu s'établir dans ces contrées qu'à la faveur d'une énergie habituée à méconnaître toutes les barrières, à triompher de tous les obstacles. Pour le Tagal au contraire, l'île de Luçon est la terre promise. Du riz et quelques poissons pêchés au bord de la rivière suffisent à sa nourriture. Pour la somme de 35 centimes, il fait trois repas par jour. Il dépense à peine 100 francs pour élever le toit de *nipa* sous lequel il repose ; quatre piliers de palmier sauvage soutiennent ce modeste édifice. Des lattes de banbou, supportées par quelques traverses à cinq ou six pieds de terre, lui font un parquet élastique et luisant. Un mortier et deux pilons, destinés à dépouiller le riz de son enveloppe, une natte étendue dans un coin, deux ou trois jarres de terre, des tronçons de bambou et des écales de coco, économiques et fragiles ustensiles de ménage, quelquefois une table et deux ou trois chaises grossièrement travaillées, une image de saint appendue à la muraille, tel est l'ameublement de la plupart des maisons tagales. Le costume des Indiens n'est pas sans richesse, mais c'est l'industrie nationale qui en fait tous les frais. Les habitants de Luçon ne consomment pas pour 4 francs par tête d'articles étrangers. La feuille de l'ananas, les couches fibreuses d'une espèce de bananier, les longues palmes du *nipa*, le coton de Batangas, leur fournissent des étoffes dont la légèreté et la fraîcheur sont merveil-

leusement appropriées au climat. Sous le nom de *pina*, de *nipis*, de *sinamaï*, ces tissus indigènes ont fini par trouver le chemin de l'Europe, où leur réputation commence à s'établir. Les pieds nus, la tête couverte, — à Manille d'un chapeau de paille tressée ou d'un chapeau européen, dans la campagne d'un *salacot* aux larges bords, — le Tagal a réservé pour la chemise qu'il laisse flotter en dehors d'un pantalon de coton rayé, tout son luxe et toute sa magnificence. De délicates broderies et une agrafe dorée rehaussent la richesse du tissu de *pina* qui remplace la chemise de *sinamaïe* ou de *nipis* dans les jours de fête ; mais quelque élevé que puisse être le prix d'un pareil costume, il est permis d'en contester l'élégance.

Le costume des femmes de Manille est en revanche plein de grâce et de séduction. Par-dessus la *saya*, étroit jupon de coton rayé, s'enroule le *tapis* qu'un pli négligent fixe autour de la taille. Ce second vêtement ne sert qu'à mieux dessiner la parfaite symétrie des formes dont il presse indiscrètement les contours. Une chemisette de toile blanche descend au-dessous du sein, et laisse exposés à la vue des reins cambrés et une brune ceinture. Des *chinellas* [1], qui recouvrent à peine la pointe du pied, un peigne d'écaille ou de corne retenant sur le derrière de la tête une magnifique chevelure, des boucles d'oreilles d'or ou de corail, tel est, avec un rosaire et deux ou trois scapulaires, le complément d'un costume plus lascif et plus provoquant que la nudité des sauvages. Il faut, pour être juste, se hâter d'ajouter que les jeunes Tagales portent ces vêtements avec une rare modestie. L'innocence de leur regard et la réserve de leurs manières offrent un singulier contraste avec la désinvolture de leur ajustement. Aussi, quelque puisse être, au fond, l'irrégularité

[1] Sandales de paille, de cuir ou de velours.

des mœurs indiennes, si vous vouliez juger les jeunes filles de Luçon à la grave simplicité de leur démarche, elles ne vous apparaîtraient que couvertes de ce voile de chasteté qui protégeait la nudité de nos premiers parents dans le paradis terrestre. Lorsqu'elles viennent, comme les brahmines aux bords du Gange, faire leurs ablutions journalières sur les bords du Passig, c'est encore le *tapis* qui abrite leur pudeur. Sur leurs épaules retombent en flots noirs les longues tresses qu'elles ont eu soin de dénouer. Habitué à ce spectacle, le Tagal les voit sans émotion se plonger au sein de l'onde, s'arrêter sur la rive pour tordre leurs cheveux ou gravir lentement les degrés des débarcadères.

Quand on a vécu pendant quelque temps au milieu des nègres de l'Afrique ou des Malais de l'Archipel indien, on est forcé de reconnaître que des lignes de démarcation bien tranchées séparent les diverses races dont se compose l'espèce humaine. Il est peu d'Européens qui, pour la vivacité de l'esprit, pour l'élévation des pensées, pour la noblesse des sentiments, ne l'emportent de beaucoup sur les Tagals les plus cultivés de Manille. Pour juger avec équité cette race inférieure à la nôtre, il faut la considérer comme abandonnée presque complétement aux impulsions de la nature ; elle ne connaît ni le respect de l'opinion, ni le cri secret de la conscience ; elle cède à ses appétits, si la crainte ne l'en dissuade. Insouciant et paresseux, inconstant dans ses goûts et dans ses affections, ingrat par apathie plutôt que par malice, l'Indien de Luçon a souvent lassé la patience des missionnaires qui lui apportaient les vérités de l'Évangile. Les pompes du culte catholique ont fini cependant par triompher de son indifférence, et le lien religieux est encore aujourd'hui le seul lien social et politique des Philippines. La solennité du dimanche, est d'une extrémité à l'autre de l'archipel,

célébrée par une foi naïve, qui, si elle n'a pu inspirer à ces peuples enfants l'austérité des anachorètes ou les généreuses ardeurs qu'elle éveille souvent dans nos âmes, leur a du moins appris la douceur et la soumission, leur a fait connaître d'autres joies que les voluptés brutales auxquelles obéissait leur instinct.

Chaque village a sa fête patronale, son saint particulier qu'il honore. Manille rend grâces à saint André de la protection que cet apôtre étendit sur elle le 30 novembre 1574. Un chef de pirates chinois, Li-ma-hong, était venu mettre le siége devant les remparts qui achevaient à peine de s'élever sur la rive du Passig. Le conquérant de Luçon, Legaspi, était mort : le trésorier Guido de Labezares lui avait succédé ; mais l'épée de la conquête, le bras droit de Legaspi, don Juan de Salcedo, était absent : il se trouvait alors sur la côte occidentale, dans la province d'Hocos. Don Juan vit passer la flotte qui allait assiéger Manille et la suivit de près avec cinquante-cinq Espagnols. Ce renfort inespéré releva le courage de la garnison ; une sortie vigoureuse dispersa les Chinois, et la colonie fut sauvée. C'est en mémoire de ce grand événement que, chaque année, la bannière royale (*le real pendon*) parcourt toutes les rues de la ville, portée par l'*alferez* que le gouverneur-général a choisi parmi les membres de la municipalité. Les troupes sont sous les armes, les autorités ont revêtu leurs plus riches costumes ; l'air retentit d'hymnes pieux et de guerrières fanfares. L'étranger qui assiste à de pareilles cérémonies se croit transporté à une autre époque. Le nombreux clergé qui suit l'archevêque, les vierges indiennes vêtues de blanc, les images des saints parées des plus riches atours, les dais de pourpre sous lesquels fument les encensoirs, les branches de feuillage qui jonchent la voie publique, tout cet appareil qui embellit aussi les fêtes de l'Espagne

et de l'Italie, souvent même celles de la France méridionale, n'est pas ce qui étonne le plus ses regards. Ce que le voyageur ne remarque pas sans surprise, c'est le sentiment unanime qui remplit cette foule immense : dès que l'hostie sainte se montre aux mains du prêtre, pas un front qui ne se découvre, pas un genou qui ne fléchisse ; les tambours battent aux champs, les drapeaux s'humilient : c'est le roi du ciel et de la terre qui passe.

On ne saurait croire à quel point ces processions sont chères aux Indiens, combien elles captivent leur imagination, lente à s'émouvoir, et raniment leur foi, bientôt chancelante, si le christianisme, dépouillé de sa pompe et de sa poésie, cessait de parler à leurs yeux. Avant d'avoir observé de plus près ces peuples simples, avant d'avoir étudié leurs besoins, le degré d'avancement moral dont ils sont susceptibles, ne dédaignez point trop l'empire de ce culte qui ne les assujettit encore qu'à ses pratiques extérieures. N'est-ce point d'ailleurs un beau spectacle que celui des vainqueurs et du peuple conquis confondus dans une commune adoration ? La conquête n'en devient-elle pas plus indulgente, le joug plus léger, la soumission plus honorable? Et puis l'Indien n'est point fait pour les impressions profondes ni pour les aspirations sublimes : il est frivole dans sa foi, parce que la frivolité est toute sa nature. S'il sort un instant de son apathie, c'est pour réjouir ses yeux par la vue de l'or qui brille, des plumes qui ondoient, des cierges qui s'allument; c'est pour prêter une oreille ravie à l'éclat des instruments de cuivre ou à la voix grave des orgues mêlant leur harmonie à la mélodie des saints cantiques. C'est sa fibre impressionnable plutôt que son cœur qui a proclamé le Dieu vivant : il croit néanmoins, et cette religion superficielle lui sert presque de frein, lui tient lieu de morale, lui fait une société où nul de ses droits n'est compromis ni méconnu.

L'Indien n'est point né affectueux. L'amour même ne tient pas dans sa vie la place que devrait assurer à ce sentiment une nature ardente et voluptueuse. Le seul stimulant qui puisse arracher le Tagal à son indolence, c'est le jeu. Voyez cet homme du peuple, dans les rues de Manille, assis sur ses talons, habituant le coq qu'il tient entre ses bras au bruit de la chaussée, à la vue des passants. Ce coq est le champion qu'il prépare au combat, sur la valeur duquel il engagera ses modestes économies de la semaine. Dès qu'il le croira suffisamment aguerri, il armera ses ergots de lames affilées et le présentera dans l'arène. Le gouvernement espagnol ne défend pas aux Indiens ce barbare plaisir. Sans l'attrait du jeu, comment obtiendrait-il de leur mollesse un travail volontaire? Le fisc retire 14 ou 15,000 piastres par an des droits qu'il prélève sur cet amusement favori. Entrez le dimanche, au sortir de la messe, dans la *gallera;* admirez avec quelle ardeur tous ces Indiens jettent leurs piastres au milieu du cirque! *Al blanco! io voy al blanco!* — Je parie pour le blanc, je parie pour le noir! — *Quiere usted apostar?* me disait un jour un Indien demi-nu en me tendant six piastres fortes. Si encore l'émotion de ce combat était de quelque durée! Mais on met deux coqs face à face; ils baissent la tête, s'élancent l'un sur l'autre, et en un instant un des champions est éventré. Quelquefois cependant la lutte se prolonge; on se passionne alors pour l'un des combattants, et, s'il succombe, on s'attendrit douloureusement sur son sort.

Quelque dégoût que puissent inspirer ces scènes cruelles, dès qu'on veut étudier le peuple de Manille, il faut se résigner à en supporter le spectacle. Quitter l'île de Luçon sans avoir assisté à un combat de coqs, ce serait quitter l'Espagne sans avoir été témoin d'une *corrida* de taureaux. Le voyageur a rarement le loisir de contrôler et

d'approfondir ses impressions. Pour juger les peuples divers qui passent rapidement sous ses yeux, il faut qu'il saisisse le moment où leurs passions excitées mettent, pour ainsi dire, à nu leur être intérieur. Si vous voulez apprécier en quelques instants les traits les plus saillants du caractère tagal, si vous voulez voir l'Indien, oublieux de son apathie, se montrer au grand jour, c'est au milieu des solennités religieuses, c'est dans l'enceinte de la *gallera* que vous devrez le suivre. Quand vous l'aurez observé dans la simplicité de sa foi et dans l'ardeur frénétique de ses jeux, vous connaîtrez les deux principaux ressorts qui font mouvoir son âme.

Les habitants qui peuvent se targuer, à tort ou à raison, d'une origine européenne, forment à Manille une aristocratie qui a plus de prétentions que de priviléges. Les métis, issus de femmes tagales et de pères espagnols ou chinois, composent ce qu'on pourrait appeler la classe moyenne. Le nombre des habitants d'origine espagnole, *hijos de pais*, celui des Chinois du Fo-kien, ou *sangleyes*, demeurent à peu près stationnaires. On compte à peine 5,000 Européens et 10,000 Chinois dans l'île de Luçon; les derniers recensements accusent au contraire une progression rapide dans le chiffre des métis. On évalue à 20,000 âmes la classe des métis espagnols, à 160,000 celle des métis *sangleyes*. La plupart des Chinois sont restés fidèles au culte de Bouddha. Ils sont venus à Manille pour s'enrichir, et ne songent qu'au moment où ils pourront se rapprocher des tombeaux de leurs ancêtres; mais leurs enfants, élevés par des mères chrétiennes, professent tous la religion catholique. Avec leur sang mongol, les Chinois ont transmis à cette race intermédiaire leur industrie et leur esprit spéculateur. Les métis, et surtout les métis chinois, sont les seuls capitalistes des Philippines. Ils ont le sentiment de l'avenir; les Indien

ne l'ont pas. Dès qu'un Tagal a gagné une piastre, il ne songe qu'au moyen de la dépenser ; ce dissipateur insouciant est la cigale de la fable. Le métis, au contraire, a reçu en partage l'instinct économe et prévoyant de la fourmi ; il s'enrichit par ses épargnes plus encore que par ses spéculations : les grandes affaires lui font peur ; mais il excelle dans les transactions dont les produits agricoles des Philippines sont l'objet. Son tempérament flegmatique s'adapte merveilleusement à la lenteur de conception de la race indienne. Sa condescendance, sa patience sur tout, enlacent adroitement le Tagal, que la vivacité espagnole eût effarouché. Aussi les métis et les Chinois font-ils presque tous fortune à Manille, tandis que la plupart des Européens ont fini par s'y ruiner.

Cette classe moyenne mérite tout l'intérêt, mais aussi toute la surveillance du gouvernement espagnol. L'humeur changeante du Tagal peut lui suggérer le désir de secouer le joug tutélaire qu'il subit ; ces tendances capricieuses sont sans gravité, s'il ne se rencontre une pensée plus ferme pour les concentrer et les conduire au but. Il est certain que les éléments d'une émancipation sérieuse n'existent point encore aux Philippines. Les insurrections qu'ont fait éclater, à diverses reprises, dans la capitale de Luçon, la turbulence de la population chinoise, ou les mécontentements d'une garnison soulevée par des ambitions subalternes, n'ont jamais eu le concours de la population indigène. Cependant, quand on songe que les métis ont pour eux la richesse, qu'ils occupent une place importante dans les rangs de l'armée et dans ceux du clergé, qu'ils ont à subir des prétentions qui les froissent, une concurrence qui les humilie, quand on se rappelle quel penchant invincible porte toutes les colonies à se séparer tôt ou tard de leurs métropoles, on ne peut trouver étrange que l'Espagne observe avec un peu d'in-

quiétude l'importance croissante de cette race industrieuse, et s'applique à l'empêcher d'acquérir une dangereuse influence sur l'esprit de la population. Lorsqu'on a perdu le Pérou, le Chili et le Mexique, trois empires conquis par un courage héroïque et une admirable persévérance, on a bien quelque droit de se montrer soupçonneux. Tant que le gouvernement espagnol ne poussera point ses ombrages jusqu'à l'injustice, ce n'est pas nous qui le blâmerons de se tenir en garde contre des passions auxquelles le moindre espoir de succès pourrait communiquer une déplorable énergie.

On peut, sans sortir de Manille, recueillir des notions suffisamment exactes sur la population indigène des Philippines : le type de cette race apathique s'est peu altéré au contact des races étrangères; mais il faut parcourir les campagnes de Luçon pour apprécier les ressources matérielles de la colonie, et c'est en visitant les villages de l'intérieur qu'on étudiera, dans tous ses détails, le mécanisme d'un gouvernement qui soumet à une poignée d'Européens une population de près de trois millions d'âmes. Avant de suivre les indigènes de Luçon sur ce nouveau terrain, il faut cependant embrasser l'ensemble des institutions auxquelles, jusqu'à ce jour, la domination espagnole a dû sa sécurité.

L'Espagne n'emploie qu'un très-petit nombre d'agents européens aux Philippines : elle doit par conséquent leur conférer d'immenses attributions. Le capitaine-général, chef suprême de l'armée, est aussi le chef de toutes les administrations civiles. La direction seule des finances a été soustraite à son autorité depuis l'année 1784. *L'audience royale*, destinée à servir de contre-poids à cette omnipotence, est à la fois le tribunal supérieur qui juge en dernier ressort les causes civiles et criminelles, et le conseil de gouvernement dont le capitaine-général doit

prendre l'avis avant d'adopter aucune mesure importante. Dans les provinces, des préfets, sous le nom d'alcades, sont investis par le capitaine-général de tous les pouvoirs civils et militaires. Ces alcades sont souverains dans toute l'acception du mot. Ce sont eux qui président à la répartition du contingent de la milice, qui surveillent l'entretien des routes et la perception des impôts, qui rendent aussi la justice en première instance. Jusqu'en 1845, les alcades eurent le privilége de faire le commerce pour leur propre compte : cette faculté, source de mille abus, leur fut retirée par un ordre de la cour, et à des profits trop souvent illégitimes on substitua une augmentation de traitement. Pour délégués de leur autorité dans les divers villages de la province, ces préfets espagnols n'ont que des agents indigènes. L'Espagne a emprunté ce rouage indispensable à l'état social qu'elle était appelée à transformer.

En débarquant dans l'île de Luçon, les compagnons de Legaspi n'y trouvèrent point, comme les Hollandais dans l'île de Java, de grand centre politique. Tout au plus quelques *rajahs* avaient-ils réussi à faire reconnaître leur suprématie par un certain nombre de tribus. Le morcellement de l'autorité était infini. Chaque bateau ou *barangay* qui avait abordé sur la côte de Luçon y avait transporté un chef, — le *dato*, — et quarante ou cinquante subalternes, — *timaguas*. — Telle avait dû être l'origine d'une aristocratie héréditaire et d'une classe inférieure qui évitaient avec soin de se confondre. Les querelles intestines avaient ajouté à ces deux catégories la classe des esclaves. Les Espagnols abolirent l'esclavage et reconnurent le droit exclusif de l'aristocratie indienne aux priviléges politiques. Chaque *dato* fut chargé, sous le nom de *cabeza de barangay*, de maintenir le bon ordre et l'harmonie au sein des cinquante familles dont on lui

laissa la direction. Ce fut lui qui répartit les corvées, régla les différends et fut chargé du recouvrement de l'impôt, dont il fut lui-même affranchi ainsi que son premier-né. Il s'appela le *senor don Juan* ou *don Pedro*, et prit rang parmi les *principales*. Lorsque l'absence d'héritiers mâles rendit une *cabeceria* vacante, lorsque le développement de la population vint accroître le nombre des *barangaïs*, ce fut sur la proposition de tous les chefs du village que fut nommé, par l'autorité supérieure de la province, le nouveau membre de cette aristocratie locale. Dans quelques provinces, on avait voulu donner satisfaction aux désirs ambitieux des Indiens en fixant à trois années l'exercice de ces fonctions si enviées. Au bout de ce temps, les chefs de *barangaïs* devenaient *cabezas pasados*, rentraient dans la classe des *principales* et laissaient à d'autres les honneurs de l'administration. Mais ce système avait le grave inconvénient de multiplier les membres privilégiés de la communauté, et d'aggraver par conséquent les charges qui pèsent sur la classe inférieure ; on a dû y renoncer et revenir aux premiers errements.

Cette organisation ne donnait que des chefs de quartier ; il fallait un maire, des adjoints, des juges de paix, une police au village. C'est encore à l'élection qu'on les a demandés. Treize électeurs choisis, la moitié parmi les *cabezas* en place, l'autre moitié parmi les notables qui ont déjà exercé des fonctions municipales, procèdent, chaque année, dans le courant du mois de décembre, à la nomination d'un *gobernadorcillo*, maire ou capitaine du village, d'un adjoint — *teniente*, — d'un certain nombre d'agents de police — *alguaciles*, et de trois juges, dont le premier a l'inspection des terres ensemencées, le second des plantations, le troisième des troupeaux. Les *gobernadorcillos* sont, ainsi que l'indique leur titre, des gouverneurs au petit pied. C'est à leur tribunal que

sont déférées les causes civiles, tant qu'il ne s'agit point d'une valeur supérieure à 44 piastres. Ce sont eux qui doivent faire la première instruction criminelle et qui reçoivent l'impôt recouvré par les soins des *cabezas*.

A côté de l'autorité civile vient naturellement se placer, dans un pays aussi catholique que les Philippines, l'autorité religieuse. Les rois d'Espagne avaient poussé la sollicitude pour leurs nouveaux sujets jusqu'à leur nommer un défenseur spécial, qui portait, au sein du conseil de gouvernement, le titre de *protecteur des Indiens*. Cette précaution cependant n'eût point sauvé la population tagale des excès de pouvoir de tant d'agents sans contrôle, si les religieux n'eussent offert à leurs néophytes, sur tous les points du territoire, une protection plus immédiate et plus efficace. Le missionnaire vivait au milieu des indigènes qu'il avait conquis à la foi et à la couronne d'Espagne. Le village qui s'élevait au milieu des forêts vierges était son œuvre. Il n'avait d'autre joie, d'autre orgueil que de le voir prospérer. Au sein de cette communauté naissante, il était le consolateur et le pacificateur, il était le juge, il était surtout l'avocat. C'était lui qui allait porter à Manille les doléances de ses paroissiens, et qui, grâce à la puissance dont l'investissaient les ordres de la métropole, servait de frein aux exigences de l'autorité locale, souvent même d'entrave aux projets de l'autorité supérieure.

On ne peut le nier, la protection étendue sur les Indiens par le bras du clergé fut souvent excessive. Aucune réforme, aucune amélioration n'était possible, si elle pouvait porter atteinte à la quiétude du paysan tagal. Au moindre symptôme de contrainte, les religieux s'alarmaient pour le bien-être de leur troupeau et assiégeaient le capitaine-général de Manille, le vice-roi du Pérou, la cour même de Madrid, de leurs plaintes et de leurs réclamations. On

a reproché aux curés des Philippines d'avoir traité les Indiens comme des enfants, — il eût fallu ajouter comme des enfants gâtés. On a dû cependant à l'initiative de ces religieux quelques progrès dans les cultures et dans l'industrie coloniales; mais ces progrès ont toujours eu pour but la prospérité intérieure de l'archipel. Jamais le clergé des Philippines n'a songé à grossir les revenus de la métropole ou à augmenter le chiffre des produits destinés à l'exportation. Ce fut pour que l'Indien n'eût point à redouter les funestes suites des années de sécheresse, que les religieux espagnols introduisirent dans l'île de Luçon la culture du blé et du maïs; ce fut pour l'empêcher de rester tributaire de l'industrie chinoise, qu'ils lui apprirent à tresser la paille, à tisser les étoffes de coton et de pina; ce fut aussi au profit de ses besoins, de sa commodité personnelle que le Tagal, sous la direction du curé, détourna le cours des ruisseaux, jeta des ponts sur les torrents et traça des sentiers sur les flancs de la montagne.

Il existe deux clergés distincts aux Philippines : le clergé régulier et le clergé séculier. De fâcheuses dissensions entre les ordres religieux et l'archevêque de Manille engagèrent la cour de Madrid à donner aux Tagals un certain nombre de pasteurs indigènes. On attendait plus de docilité et de souplesse de la part de ce clergé séculier, que l'archevêque pouvait peupler de ses créatures. On ne s'arrêta dans cette voie périlleuse que lorsque les capitaines-généraux en eurent à l'envi signalé le danger. Sur 528 cures, on en compte aujourd'hui 191 qui sont desservies par des prêtres indiens ou des métis. Le clergé espagnol se recrute dans les rangs des augustins chaussés et déchaussés, des franciscains et des dominicains. Ces ordres religieux, si puissants autrefois en Espagne, ont vu leur splendeur s'abîmer dans les troubles des guerres civiles. Il ne leur est resté d'autre asile que les Philippi-

nes, où l'affection des populations continue de protéger leur existence et leur assure encore une immense influence.

Les alcades supportent impatiemment cette action occulte qui balance leur pouvoir. Avec sa propre estime, l'autorité civile devait recouvrer, dans les Philippines, le sentiment de son importance ; mais, quelques légitimes que puissent être les tendances de cette administration épurée, elle ne peut oublier qu'on ne compromettrait point impunément, dans ces contrées lointaines, le prestige de l'autorité ecclésiastique. Ce qu'il faut à l'Espagne, ce n'est point un clergé affaibli, c'est un clergé dévoué à ses intérêts. Le curé doit être, comme par le passé, le médiateur du faible, le surveillant de tous ces officiers municipaux, dont la tyrannie s'exercerait sans pudeur, si elle n'avait plus à redouter le regard du pasteur de la paroisse. On peut demander au clergé, en échange des égards qu'on lui accorde et des droits qu'on lui reconnaît, de comprendre ce qu'exigent, dans les Philippines, l'affermissement et la prospérité de la domination espagnole. Que le curé, suivant les conseils d'un saint missionnaire, « serve la cause de Dieu sans nuire à celle de César.[1] » Les ordres religieux ont aujourd'hui une autre mission qu'au temps de la conquête. Leur devoir n'est plus de contrarier les projets de l'administration ; ce devoir consiste au contraire à servir des vues patriotiques et fécondes avec intelligence et sympathie.

[1] *Haga la causa de Dios y no impida la del Cesar.*

CHAPITRE II.

La province de la Laguna.

Pour pressentir l'avenir d'une colonie, il faut d'abord en connaître les ressources naturelles; il faut ensuite, dès qu'on a pu acquérir la connaissance des fondements sur lesquels repose l'autorité de la métropole, chercher à surprendre cette autorité dans l'exercice de sa puissance. Pendant notre séjour sur les côtes de Luçon, ce fut le hasard qui nous tint lieu de méthode. Une première expédition nous conduisit sur les bords du lac de Bay, dans la province de la Laguna, et nous montra ce que la nature a fait pour les Philippines. Nous ne vîmes cette fois ni les alcades ni le clergé à l'œuvre. Une seconde campagne dans les provinces de Batangas, de Tondo et de Bulacan nous permit au contraire d'apprécier la part d'influence dévolue aujourd'hui à l'élément religieux et à l'élément politique dans l'archipel espagnol.

Sous les tropiques, on ne peut voyager en toute saison. Tant que régnera la mousson pluvieuse, ne songez pas à sortir de Manille. Les routes sont alors impraticables; les ponts de bambou que l'on a négligé de démonter ont été emportés par les torrents; les ruisseaux grossis sont des fleuves. Les mois de janvier et de février sont les plus favorables pour s'avancer dans l'intérieur de l'île. Le mois de mars est sec, mais brûlant. On peut toutefois braver encore ces premières chaleurs, si l'on se met en route longtemps avant le lever du soleil, et qu'on ait soin de

voyager à petites journées. Notre première expédition eut lieu pendant le mois de mars, la seconde vers la fin du mois de janvier.

Le passeport que nous avait délivré, au mois de mars 1848, le gouverneur intérimaire des Philippines, le général Blanco, ne nous autorisait à visiter que la province de la Laguna. Cette province, qui renferme trente-cinq villages et une population de cent trente-sept mille âmes, doit son nom au lac de Bay, autour duquel s'infléchit la haute chaîne de montagnes dont l'Océan-Pacifique baigne l'autre versant. De cette cordilière, couverte d'une admirable végétation, descendent des milliers de ruisseaux qui, après avoir fertilisé la plaine, vont alimenter la lagune. Le Passig aspire par une tripe bouche ces eaux gonflées, et quelques lieues plus loin il les rejette à la mer. D'une extrémité à l'autre du lac de Bay, on peut compter près de vingt-cinq milles. C'est une véritable mer intérieure, très-profonde sur certains points, qui a ses vagues, ses tempêtes et souvent aussi ses naufrages. Des bateaux à vapeur sillonneront un jour le lac de Bay : quand ce jour-là sera venu, Manille aura peut-être cessé d'être la ville la plus importante des Philippines. Aujourd'hui les villages de la Laguna n'ont encore que des communications très-lentes et très-difficiles avec la mer. Pour entrer dans le Passig, il faut franchir une barre qu'on pourrait sans doute faire disparaître, et qui arrête quelquefois des jours entiers, près de ce passage critique, les lourdes barques auxquelles est réservée la navigation du lac.

Au mois de mars, le temps est généralement si beau, que nous n'hésitâmes point à nous aventurer sur cette méditerranée dans deux *bancas* du Passig, montées chacune par quatre rameurs indiens. Avec le toit de bambou qui les couvre dans toute leur longueur, ces bancas composent une des embarcations les moins sûres qu'on puisse

imaginer. Si une lame venait à les emplir, si, au moment où elles livrent à la brise leur petite voile de natte, une soudaine rafale les faisait chavirer, je ne sais trop par quel procédé on parviendrait à sortir de l'espèce de porte-cigares dans lequel on se trouve enfermé.

Nous partîmes de Manille une ou deux heures avant le coucher du soleil, afin de pouvoir traverser le lac de Bay à la faveur du calme profond qui règne ordinairement pendant la nuit. Nos rameurs, armés chacun d'une pagaie, étaient dans toute l'ivresse du départ. Les pirogues volaient sous l'effort des larges pelles qui battaient l'eau du Passig à coups redoublés, ou, pour mieux dire, qui s'y enfonçaient comme la pioche du mineur quand il a senti l'approche du filon. Nous suivions de très-près la rive droite du fleuve, afin de refouler plus aisément le courant. S'abandonnant au contraire au fil de l'eau, de nombreux bateaux descendaient vers Manille, les uns remplis de passagers, d'autres chargés d'herbe fraîche, d'autres enfin soutenant de chaque bord une longue file de bœufs qui, attachés par les cornes, venaient de traverser la lagune à la nage. Notre vitesse cependant se ralentissait peu à peu. Nous ne pûmes atteindre le village de Passig avant la nuit; ce village fut notre première étape. Il faut au Tagal trois repas par jour, et l'heure du souper de nos bateliers était arrivée : sobre souper s'il en fut, car il ne devait se composer que de riz gonflé dans de l'eau bouillante.

Nous ne pûmes nous empêcher d'admirer la rapidité et l'industrie avec lesquelles nos Indiens firent les apprêts de leur frugal repas. Pour batterie de cuisine, ils n'avaient qu'un vieux pot de terre noir et fêlé. Cette frêle marmite fut assise avec précaution sur un foyer improvisé, et nos mariniers, au lieu de nous emprunter le secours de nos allumettes chimiques, s'occupèrent, dès

u'ils eurent rassemblé quelques branches sèches, d'al-
ımer du feu à l'aide de deux morceaux de bambou frot-
és l'un contre l'autre. Pendant qu'assis sur leurs talons
s s'apprêtaient à faire honneur à la *morisqueta* [1] lente-
nent gonflée par la vapeur, chacun de nous errait, sui-
ant son caprice, dans le village de Passig. Les rues, à cette
ıeure, étaient presque désertes, les habitants se livraient
léjà aux plaisirs de la veillée, et l'on n'entendait de tous
côtés que des voix nasillardes, qui psalmodiaient en vers
agals l'histoire de la passion du Sauveur. *Contar la pas-
ion* est un des plus grands plaisirs que connaisse l'Indien
les Philippines, et, je dois ajouter, une des plus déplora-
bles coutumes qui aient jamais menacé le repos du
voyageur.

La population de Luçon laisse en friche des provinces
entières et se tient agglomérée sur certains points du ter-
ritoire. Le village de Passig, avec ses vingt mille âmes,
aurait en France l'importance d'une sous-préfecture.
Une longue rue perpendiculaire au cours du fleuve et
coupée, de distance en distance, par des rues transversales,
donne à cette riche paroisse une apparence de régularité
qui manque au quartier confus de Binondo. Nous nous
lassâmes bientôt de parcourir ces rues abandonnées, et
nous nous rapprochâmes des bords du fleuve. Adossées
au tronc d'un tamarinier gigantesque, dont l'ombre les
abritait pendant la chaleur du jour, quelques échoppes
en plein vent offraient encore aux passants attardés la
noix d'arec enveloppée d'une feuille de bétel (*el buyo*) et
le plat favori du Tagal, le *goulay* de poisson assaisonné
de piment et de tamarin. Nos bateliers n'avaient point
heureusement cédé à cette double tentation; ils avaient
avalé à la hâte quelques boulettes de riz roulées entre

[1] Riz cuit à l'eau.

leurs doigts, et se déclaraient prêts à repartir. L'Indien, quand il le faut, peut égaler la sobriété du dromadaire. Grâce au zèle de nos *banqueros*, nous eûmes bientôt franchi la distance qui nous séparait du lac de Bay, et nous pûmes, à la clarté de la lune, distinguer le sommet élevé de l'île Talim : c'est vers cette île que nous fîmes route, sans daigner prendre la peine de longer le rivage. Le ciel était bleu et pur, le lac immobile ; à deux heures de la nuit, nous nous trouvions entre la pointe du Diable et l'île Talim, au milieu du détroit de Quinabutasan. Nous avions fait treize ou quatorze milles depuis que nous avions quitté le village de Passig ; il nous en restait six à parcourir pour toucher au terme de notre traversée.

Le lac de Bay est appelé à jouer un rôle trop important dans l'avenir de la colonie espagnole pour que nous n'essayions point d'en faire comprendre la configuration. Le pourtour de ce lac est assez régulier du côté du sud ; mais vers le nord il présente trois enfoncements, je dirais presque trois bassins distincts, formés par deux promontoires volcaniques, barrières de lave qui ont partagé la vaste bouche de l'ancien cratère. La pointe du Diable et l'île Talim, qui n'en est que le prolongement, sont une de ces barrières ; le massif montagneux de la Jala-Jala[1] forme l'autre. C'est vers la plage de la Jala-Jala que nous nous dirigeâmes, dès que nous eûmes franchi le détroit de Quinabutasan. Il y a quelques années, cette presqu'île montueuse était abandonnée aux sangliers, aux caïmans et aux singes. Un négociant français, M. de la Gironière, entreprit d'y porter la culture. Après de longues années de persévérance et des prodiges d'industrie,

[1] Il ne faut pas oublier que tous les noms de lieux sont écrits avec l'orthographe espagnole : la *Jala-Jala* doit se prononcer *Hala-Hala*, mais avec un accent guttural que notre alphabet ne peut indiquer.

M. de la Gironière reçut, des mains de l'intendant de Manille, la prime de 8,000 piastres promise par le gouvernement espagnol au propriétaire qui pourrait, le premier, réunir quatre-vingt mille pieds de café en plein rapport. M. de la Gironière avait ouvert une voie féconde; malheureusement il trouva peu d'imitateurs [1].

Depuis plusieurs années, M. de la Gironière était en France. Un de ses parents, M. Vidie, avait hérité du beau domaine et des traditions hospitalières de la Jala-Jala. Debout avant le lever du soleil et prêt à faire sa ronde, comme l'homme aux cent yeux de la Fontaine, M. Vidie allait se diriger vers ses champs de cannes à sucre, quand nos pirogues s'échouèrent sur la plage, à quelques pas de son habitation. Ce n'était point seulement un asile que nous venions demander au successeur de M. de la Gironière, c'était une des créations les plus remarquables de la colonie que nous venions admirer. On est loin de se figurer de quel prix il faut payer aux Philippines le succès de pareilles entreprises. Coiffé du salacot tagal, M. Vidie bravait les ardeurs du soleil avec l'indifférence d'un Indien; il dormait, comme Booz, au milieu de ses moissonneurs, et ne quittait pas deux fois l'an sa propriété. On n'eût reconnu chez lui l'Européen qu'à la culture de l'esprit et à l'urbanité des manières, et cependant combien

[1] La place de Manille peut livrer à peine 8 ou 900,000 kilogrammes de café au commerce étranger. Aussi avons-nous vu plusieurs fois la pénurie du marché tromper l'espoir des spéculateurs qu'avait séduits le droit différentiel établi par nos tarifs de douane en faveur des cafés transportés sous pavillon français des pays situés au delà du détroit de la Sonde. On appréciera le développement qu'eût pu prendre ce commerce, si l'on songe qu'il s'importe annuellement en France 15 ou 16 millions de kilogrammes de café, 50 millions aux États-Unis, 25 millions en Angleterre, et que la qualité supérieure du café des Philippines le ferait rechercher de préférence à celui du Brésil ou de Java.

de déceptions cet homme courageux qui n'avait point accepté sa tâche à demi, qui en avait compris tous les devoirs et toutes les exigences, combien de cruels mécomptes n'eut-il point à subir ! C'est à lui qu'il faudrait demander si l'affluence des capitaux, si les primes d'encouragement suffiront à développer les ressources naturelles de l'archipel espagnol ?

Les lois aux Philippines ont été faites dans l'unique intérêt des Indiens. Il semble que la conquête n'ait eu lieu, que l'occupation ne se perpétue que pour conduire le Tagal au ciel par un chemin de fleurs. Tout individu qui défriche une terre inculte ou abandonnée en devient propriétaire. Il transmet ce droit de propriété à ses descendants, qui ne le perdent que le jour où ils cessent de cultiver le bien patrimonial. La jouissance de la terre n'entraîne le payement d'aucun impôt. L'Indien verse, chaque année, entre les mains du *cabeza de barangay*, le montant d'un *tributo*, taxe personnelle qui s'élève à peine à 10 francs par famille, à 2 francs par tête. A ce prix, il est complétement libéré envers le trésor public : ainsi cet heureux mortel peut posséder tous les avantages de la propriété sans en subir les charges; il lui suffit de quelques heures de travail pour assurer sa subsistance et acquitter ses impôts. Sa femme file et tisse le coton ou la *pina* destinés à ses propres vêtements et à ceux de la famille. Quel besoin cet Indien, s'il n'est ni joueur ni ivrogne, peut-il donc avoir d'un salaire? Je suppose cependant que, rendu nécessiteux par ses passions, séduit par l'attrait du gain, le paysan tagal cède à des instances réitérées, et consente à tracer un sillon dans un autre champ que le sien : qui pourra garantir au propriétaire que ce concours inconstant ne lui fera point défaut au moment décisif? Qui pourra lui promettre qu'au jour de la moisson, les bras qui ont confié la semence à la terre

ne se refuseront point au labeur de la récolte ? Le code des Indes n'a imposé aux habitants des Philippines l'obligation du travail qu'autant qu'il l'a fallu pour les sauver de la famine. Si la sécheresse menace la récolte des rizières, c'est le rotin à la main que les *gobernadorcillos* et les *alguaciles* font semer le maïs, qui ne trompe jamais l'espoir du cultivateur ; mais, à l'exception de ces cas extrêmes et de quelques corvées indispensables, l'Indien dispose de son temps et de sa personne comme il lui convient. Le législateur a voulu que, sous aucun prétexte, il ne pût être attaché à la glèbe. Aux yeux de la loi, le Tagal n'est qu'un mineur : les obligations qu'il souscrit ne l'exposent à aucune poursuite ; les engagements qu'il contracte n'enchaînent pas son indépendance. Il est libre dans toute l'acception du mot, quand bien même il consentirait à ne plus l'être. L'imprévoyance et la simplicité de la population indigène ont été ainsi placées hors de l'atteinte des spéculateurs européens ou chinois. Le code des Indes, depuis la première page jusqu'à la dernière, n'est qu'un monument de sollicitude paternelle. Il témoigne des tendances désintéressées qui présidèrent à la conquête des Philippines ; mais ce code bienfaisant n'est point fait, il faut en convenir, pour encourager les entreprises agricoles.

Dans les Philippines, comme dans les autres îles de l'Archipel indien, la culture du riz doit avoir le pas sur toutes les autres cultures, puisque c'est elle qui assure la subsistance de la population. La culture du tabac occupe le second rang, car le tabac ne constitue point seulement la branche la plus productive du revenu public, il est aussi pour le paysan tagal un objet de première nécessité. Il se consomme annuellement dans la colonie plus d'un milliard de cigares. On n'en exporte que soixante-six millions. Douze mille femmes et un millier d'hommes

sont employés toute l'année à transformer en cigares et en cigarettes les feuilles cultivées dans les provinces de Cagayan, de la Pampanga et de la Nouvelle-Biscaye, dans les districts occupés par les tribus indépendantes et dans les îles Bisayas. Le gouvernement s'est réservé le monopole du tabac; il l'achète à des prix fixés et met tous ses soins à en empêcher la contrebande. En 1849, 2 millions 300 mille kilogrammes de tabac en feuilles entrèrent dans les fabriques de Manille, de Cavite et de Navotas; 2 millions 500 mille kilogrammes furent expédiés en Espagne.

Quand on a nommé le riz et le tabac, le café, dont la France tend à monopoliser l'exportation, l'*abaca*, chanvre soyeux et tenace, dont les demandes croissantes des États-Unis ont encouragé la culture, l'indigo et le bois de sapan, on n'a point encore cité le produit qui, mieux que toute autre denrée, semble déterminer l'importance des diverses possessions coloniales. Après le coton et les céréales, c'est le sucre, on le sait, qui occupe le premier rang dans les échanges du globe. La consommation d'un kilogramme de café entraîne celle de trois kilogrammes de sucre. La production de cette denrée précieuse est encore dans l'enfance aux Philippines; elle s'est élevée cependant, depuis 1830, de 8 millions de kilogrammes à 25 millions : c'est à peu près la production de la Martinique ou de la Guadeloupe. L'île de Cuba, qui dispose du travail d'environ 400 mille noirs, a porté, en 1850, le chiffre de sa fabrication à 200 millions de kilogrammes. On voit à quel degré de prospérité pourraient atteindre les Philippines, si l'on obtenait seulement du labeur volontaire de chaque Indien la moitié de la tâche qu'accomplit le nègre esclave dans l'île de Cuba.

La propriété de M. Vidie, exploitée avec une remarquable intelligence, nous offrait un échantillon des trois

principales sources de revenu que présente ordinairement un domaine rural aux Philippines. Des rizières et des champs de cannes à sucre s'étendaient jusqu'au pied de la montagne. A l'abri des futaies répandues sur le flanc des collines croissaient les cafiers; des troupeaux de buffles et des bœufs du Bengale paissaient dans les prairies; des escadrons de poneys aux jambes fines, à l'œil vif, race amoindrie et non dégénérée des campagnes andalouses, erraient librement à travers la plaine. On rencontre toujours de nombreux bestiaux dans les grandes propriétés de l'île de Luçon : ces troupeaux assurent aux *haciendas* voisines de Manille un revenu facile, et leur donnent je ne sais quelle apparence patriarcale.

Nous ne pûmes passer qu'un jour à la Jala-Jala. La nuit même qui suivit notre arrivée, pendant que nous goûtions les douceurs du sommeil sous le toit hospitalier de M. Vidie, nos pirogues doublèrent la pointe de la presqu'île, et, remontant le long de la côte, allèrent nous attendre au pied du versant oriental des montagnes dont nous devions franchir la crête à cheval. Nous gagnâmes à cette combinaison quelques heures de repos, et avant le lever du soleil nous nous trouvâmes tout prêts à continuer notre voyage. On avait amené des *pampas*, où ils paissaient en liberté, quatre poneys au pied sûr et à l'humeur débonnaire. Nous gravîmes lentement le penchant des collines, où l'ombre des grands arbres entretenait encore une douce fraîcheur; l'autre versant s'abaissait vers la plage par une pente moins rude : nous le descendîmes au galop, et, chargeant notre guide de tous nos remerciements pour M. Vidie, nous rentrâmes encore une fois dans l'étui de nos bancas. Le troisième bassin de la Laguna était devant nous; nous devions le traverser, gagner l'embouchure de la rivière qui descend des hauteurs de Majaijai et arriver avec nos pirogues jusqu'au

chef-lieu de la province de la Laguna, jusqu'à la *Cabecera* de Pagsanjan.

En moins d'une heure, nous avons atteint la partie la moins profonde du lac, et nous naviguons au milieu des rivières. Des nuées de canards s'envolent devant nous ; les poules d'eau montrent moins de méfiance. Comme le Tagal, elles paraissent avoir conservé la simplicité des premiers âges de la création. Funeste innocence, qui suffit pour éveiller dans nos cœurs le besoin de détruire ! C'est avec des larmes dans la voix que l'un de nous demande ses capsules ; l'autre vient d'introduire une double charge dans son fusil ; un troisième, moins maître encore de ses sens, saute à terre. Tout occupé de prendre à revers ces longues files d'oiseaux aquatiques qui cinglent sans crainte le long du rivage, il s'inquiète peu du chemin par lequel ses coups doivent passer. Ce n'est que du petit plomb ! s'écrie-t-il, pendant qu'autour de nous et sur le toit de nos bancas ce plomb égaré tombe et crépite comme de la grêle. Trente victimes gisent déjà au fond de nos pirogues ; de nombreux blessés s'enfuient dans les roseaux. Le désir seul d'atteindre Pagsanjan avant la fin du jour peut mettre un terme à ce massacre.

Nous entrons enfin dans la rivière qui doit nous conduire à notre nouvelle étape. Quels flots purs et limpides ! quelles rives doucement ombragées ! que tous ces oiseaux perdus dans le feuillage égaient bien les vertes banderoles qui frémissent quand ils passent ! Sous les tropiques, si je voulais me rappeler la patrie absente, c'étaient toujours de grands ormes que je voyais, aux dernières lueurs du crépuscule, dessiner leur silhouette gigantesque sur le ciel. Aujourd'hui je ne puis reporter ma pensée vers les Philippines sans entendre le murmure des touffes de bambous dont la brise vient entre-choquer les tiges sonores. Ce sont ces massifs aériens que je vois se

pencher sur les eaux, se dresser au bord des routes. Le palmier appartient indistinctement aux îles de l'Océanie et à l'Archipel indien ; le bambou est véritablement, sur les côtes de l'Indo-Chine, l'arbre national. Nous glissons à l'ombre de ces charmilles sauvages que le moindre souffle agite et fait frissonner. La longueur de nos pagaies nous sépare à peine de la rive. Que voyons-nous donc serpenter entre ces racines ? Quel est ce reptile qui se glisse à travers les feuilles mortes ? Serions nous destinés à la gloire d'immoler de jeunes caïmans ? Européens que nous sommes ! nous n'avons pas encore reconnu le plus inoffensif des sauriens , le plus pacifique descendant de cette illustre tribu qui nous a précédés sur la terre. Ce monstre dont la crête se dresse indignée, dont la peau rugueuse brille au soleil et semble défier le tranchant du sabre, n'est point un caïman, c'est un iguane. Il nous faut toujours du sang et des victimes. Quatre iguanes, dont le plus grand, orné d'une superbe crête, un lézard de haut parage, n'avait cependant pas plus d'un mètre de long , sont immolés en quelques minutes. Nous les abandonnons à nos *banqueros*, qui s'en promettent un souper splendide, et déjà blasés, même sur les iguanes, nous renonçons au plaisir de la chasse. D'ailleurs nos bateliers ont demandé grâce ; depuis cinq ou six heures, ils n'ont point cessé de ramer, et le courant est si rapide qu'il ne leur reste plus assez de forces pour nous conduire à Pagsanjan sans prendre un peu de repos. Nous débarquons donc sur la rive et songeons aux apprêts de notre déjeuner ; mais, avant tout, nous voulons nous plonger dans ces eaux si calmes et si profondes et en savourer un instant la délicieuse fraîcheur. Avec quelle volupté on se plonge , on se roule , on disparaît dans ces flots bienfaisants, qui n'ont pas l'âcreté saline du flot marin ! Il faut s'arracher cependant des bras de ces naïa-

des pour aller fouler un sol brûlant et pour revêtir l'insupportable livrée de la civilisation. A deux heures de l'après-midi, nos rameurs délassés sont prêts à reprendre leurs pagaies ; nous sommes de nouveau étendus au fond de nos bancas, et nous atteignons bientôt le débarcadère de Pagsanjan.

Pagsanjan, malgré son rang de *cabacera*, n'a pas l'importance du village de Passig ; sa population n'atteint pas le chiffre de six mille âmes. C'est un des points de l'île de Luçon où l'air est le plus pur, où les eaux et les bois ont le plus de fraîcheur. Si jamais le gouvernement espagnol reconnaît la nécessité de placer la capitale des Philippines hors de la portée des flottes ennemies, je ne crois pas qu'il puisse trouver un emplacement plus favorable pour la réalisation de ce projet que le vaste plateau qui s'étend entre la ville de Pagsanjan et le village de Santa-Cruz. Des bateaux à vapeur établiraient une communication rapide entre la mer et ce nouveau siége du gouvernement colonial. La ville se développerait entre deux rivières navigables pour les pirogues et les *cascos*. On aime à peupler de riantes demeures cette création de l'avenir, à entourer cette maison d'un jardin, à élever devant chaque façade un frais péristyle. S'il fallait retrouver une ville de guerre gardée par de hautes murailles et pressée dans une étroite enceinte, autant vaudrait laisser le capitaine général et l'*ayuntamiento* dans leurs sombres palais ; mais, dans ma pensée, Pagsanjan ne serait point une place forte. Je voudrais qu'on y vît par milliers des *villas* et des *cottages* et qu'on y cherchât vainement un canon. Ce serait dans la chaîne de montagnes qui fuit vers Majaijai que j'irais cacher le palladium de la colonie, la citadelle imprenable qui renfermerait les armes et les munitions ; l'arsenal d'où rayonneraient les milices pour harceler l'ennemi, pour

empêcher sa domination de s'étendre au delà des murs démantelés de Manille.

Nous ne nous étions point mis en campagne sans quelques lettres de recommandation. Dès qu'on sort de Manille, c'est une précaution indispensable, et, faute de l'avoir prise, on ne trouverait pas une *posada* dans tous les villages des Philippines. D'ordinaire, c'est le presbytère qui reçoit les voyageurs en détresse; mais on ne se soucie pas toujours d'aller réclamer cette hospitalité banale, dont chaque curé peut remplir les devoirs avec plus ou moins de bonne grâce : le métier de parasite a ses inconvénients. Le gouvernement a compris qu'il devait affranchir le clergé de cette charge, et les voyageurs de ces dures obligations. La plupart des villages posséderont bientôt, dans l'enceinte de la *maison commune*, un logement où l'alcade en voyage, l'officier espagnol ou le touriste étranger pourront trouver un asile dont ils n'auront à remercier que leur passe-port. Pagsanjan était encore privé, au moment de notre passage, de cette utile institution. Qu'on juge de notre désappointement en apprenant que les personnes auxquelles nous étions recommandés étaient le matin même parties pour Manille. Nous trouvâmes heureusement un fonctionnaire pour écrire au dos de notre passe-port cette formule bienveillante : *Que no se los molesten!* qu'on n'inquiète point ces honnêtes gens ! et, sûrs désormais de n'être pas pris pour des malfaiteurs, nous entrevîmes avec plus de résignation la perspective de bivaquer sur la plage. Nous n'étions point cependant destinés à subir cette épreuve. Une heure ne s'était point écoulée que nous avions trouvé un protecteur et un asile.

Le gouvernement des Philippines a dû suppléer à l'insuffisance des impôts directs par l'établissement de certains monopoles. Il s'est réservé la vente des liqueurs fortes, comme il s'était emparé de la vente du tabac. La

sève de deux espèces de palmiers, le cocotier et le nipa, recueillie dans un tube de bambou et soumise à la distillation, circule sous le nom de *tuba* dans toutes les fêtes des Indiens. Le trésor public doit au monopole de ce vin de coco un revenu de 3 ou 4 millions de francs. Les districts de Majaijai et de San-Pablo, dans la province de la Laguna, produisent en abondance la *tuba*, qui doit être portée à Pagsanjan, où deux employés de l'administration sont chargés de la recevoir. Ce fut un des passe-temps de notre soirée de voir les Indiens arriver l'un après l'autre avec leur provision de vin de coco, pendant que deux employés, du haut de leur estrade, acceptaient ou rejetaient ce produit d'une grossière industrie, et faisaient verser dans de vastes foudres la liqueur qui avait atteint le degré de distillation convenable. Quand on saura que c'était *la renta de vinos y licores* qui nous sauvait à Pagsanjan des chances désastreuses d'une nuit passée à la belle étoile, on cessera de s'étonner de l'intérêt que nous prenions au succès de ses opérations.

Quelques nuages cependant vinrent voiler la face du soleil : nous profitâmes de cette heureuse circonstance pour visiter la ville. Quand nous eûmes gravi la rampe qui conduit du débarcadère au sommet du plateau, nous nous trouvâmes sur la route de Santa-Cruz et au centre du quartier qu'habite la population métisse. Le riant aspect de ce quartier, où semblaient régner des habitudes d'ordre et de bien-être inconnues aux Tagals, nous rappela un instant les gracieux *campongs* des Moluques. Le sordide spectacle des ruelles fangeuses où vit agglomérée une partie de la population de Manille fait peu d'honneur à l'administration espagnole ; mais le village de Passig et celui de Pagsanjan ne seraient pas désavoués par un résident hollandais.

La nature des tropiques est féconde en merveilles. A

l'intérêt qu'eût pu nous offrir une seconde journée passée à Pagsanjan, nous préférâmes le coup d'œil pittoresque que devait présenter, au-dessus de ce village, le cours de la rivière brusquement resserré entre deux chaînes de montagnes. Quelques heures de repos nous avaient fait oublier nos fatigues, et le soleil était encore caché derrière l'horizon, que déjà nos pirogues luttaient avec énergie contre le courant du fleuve. Bientôt une barrière de galets vint nous arrêter. Nos efforts réunis firent franchir au plus léger de nos esquifs ce premier obstacle. D'autres digues ne tardèrent point à se présenter : nous les détruisîmes. Dans l'eau jusqu'à la ceinture, nous écartions les blocs de lave, nous ouvrions une brèche que le courant du fleuve se chargeait quelquefois d'élargir, et notre pirogue, engagée à l'instant dans le canal que nous avions creusé, se retrouvait au centre d'un bassin dont l'œil avait peine à mesurer la profondeur.

Les rives n'avaient point cessé de s'élever depuis notre départ. Nous voguions maintenant entre deux murailles de deux ou trois cents pieds de hauteur, murailles si abruptes, si nettement tranchées, qu'on eût dit que le sabre de Roland avait passé par là[1]. Quelques bouquets d'arbres tapissaient cependant ces roçhers volcaniques; mais pourquoi le feuillage de ces arbres frissonnait-il secrètement agité? Pourquoi, au milieu du clair bassin dans lequel leur front se mirait, une pierre tombait-elle soudain, lancée par une main invisible! *Monos!* disaient nos bateliers. — Comment, *Monos?* — des singes? Mais avec l'avantage d'une pareille situation il n'est pas d'ennemis méprisables. Des singes, du haut de ces falaises,

[1] On peut voir près du cap Saint-Martin, quand on se rend de Marseille à Gibraltar, la montagne que ce héros, trahi par Angélique, fendit d'un seul coup de sabre.

auraient défié toutes les armées de Rama. Nous aurait-on conduits dans une vallée de Roncevaux ? Nos craintes heureusement ne tardèrent pas à s'évanouir. Les pierres qui de temps en temps venaient troubler le calme miroir du fleuve ne nous étaient pas adressées. Le peuple singe ne songeait qu'à faire des ronds dans l'eau ; il ne s'était point armé pour repousser une invasion. Le soleil allait pénétrer dans cette large fissure comme au fond d'une caverne, quand nous nous décidâmes à battre en retraite. Emportés par un courant rapide, nous franchîmes sans accident les barrières que nous avions dépassées, et, après avoir erré quelque temps dans les bois, nous revînmes à Pagsanjan chercher un gîte pour la nuit.

Nous avions atteint l'extrémité orientale du lac de Bay. Le moment était venu de rétrograder vers Manille. Notre plan de campagne fut bientôt arrêté. Il fut convenu que nous suivrions le bord méridional du lac, sans jamais perdre de vue les pirogues qui portaient nos bagages. Au point du jour, nous prîmes congé de nos hôtes, à la bienveillance desquels nous dûmes l'avantage de pouvoir nous rendre à Santa-Cruz dans un *birlocho*. A Santa-Cruz nous retrouvâmes nos pirogues, le ciel était orageux et les vents d'est semblaient disposés à fraîchir. Nos bateliers firent l'emplette d'une natte, l'attachèrent à deux bambous, et se promirent de laisser désormais à la brise le soin de nous conduire. Il leur fallut quelque temps pour tailler et ajuster leur voile. Ce délai nous permit de parcourir le village.

Santa-Cruz renferme une population plus considérable que Pagsanjan. La *cabecera* a la physionomie grave d'une ville officielle ; Santa-Cruz présente l'aspect affairé d'une cité marchande. Les maisons sont entassées l'une sur l'autre, les bords de la rivière sont couverts de pirogues : on reconnaît à ces signes un des principaux débouchés de la province. Les rues, d'ailleurs, diffèrent peu de celles

des faubourgs de Manille : c'est toujours la même foule désœuvrée qui les remplit. Son coq dans les bras, l'Indien traîne ses pas nonchalants dans la poussière ou demeure accroupi sur le seuil de sa porte. Ce qui nous frappa le plus à Santa-Cruz, ce fut le gazon de sensitives qui bordait une partie des rues. Avant même que notre pied eût foulé ce moelleux tapis, la chaste plante avait replié et fermé ses feuilles. Nous avions trouvé là une distraction inespérée, et je m'accuse, pour ma part, d'avoir bien passé huit ou dix minutes à voir frissonner ces bordures de *mimosa pudica* Nos pirogues cependant étaient prêtes à mettre à la voile; nous allions nous embarquer, quand un Indien, dont le regard soupçonneux suivait depuis une demi-heure tous nos mouvements, se rapprocha de nous et parut disposé à mettre osbtacle à notre départ jusqu'au moment où nous l'aurions suivi chez le *gobernadorcillo*. Le malheureux *alguacil* nous prenait probablement pour des Anglais, et on sait que les Anglais sont toujours à la veille d'envahir la colonie; mais nous avions en poche de quoi calmer les scrupules du plus féroce agent de police : *Que no se los molesten !* De par la reine d'Espagne et les autorités de Pagsanjan, alguazil, ne nous molestez pas!

Sur les bords du lac de Bay, on ne compte que trois propriétés d'une certaine étendue : la Jala-Jala, que nous venions de visiter, un vaste domaine appartenant aux dominicains, dont la gestion est confiée à des frères lais, et la ferme de Calauan, dans laquelle le patriotisme et l'esprit ingénieux de don Iñigo d'Assaola ont voulu faire l'essai d'une grande exploitation agricole. Nul homme, dans les Philippines, ne jouissait d'une réputation mieux méritée de bonne grâce et de bienveillance que don Iñigo d'Assaola. Nous pensâmes qu'il ne nous refuserait point un gîte pour la nuit, et nous combinâmes nos mouvements pour arriver à Calauan avant le coucher du soleil. Si l'on

contourne les bords du lac, on rencontre à chaque pas des ruisseaux qui débouchent dans ce grand réservoir. En dépassant de deux milles environ la ferme de Calauan, nous devions trouver la rivière de Bay, dans laquelle entreraient facilement nos pirogues, et d'où nous pourrions gagner, à pied ou à cheval, la propriété de don Iñigo. La brise nous favorisa dans cette traversée. En moins de trois heures, nous eûmes franchi les neuf milles qui séparent Santa-Cruz de la rivière qui donne son nom au lac de Bay. Le village, bâti sur les bords de ce ruisseau fangeux, était en ce moment envahi par les fièvres. La majeure partie des habitants semblait avoir le frisson. Nous avions établi notre campement au milieu d'un jardin, pour laisser aux ardeurs du jour le temps de s'apaiser, quand un jeune métis des Philippines découvrit notre retraite et voulut nous entraîner jusqu'à sa demeure. Il fallut céder à d'aussi vives instances. Des nattes furent étendues sur le parquet de bambou, et jusqu'à quatre heures du soir nous écoutâmes dans un demi-sommeil les histoires de notre hôte. A quatre heures, le *gobernadorcillo* était parvenu à rassembler des poneys en nombre suffisant pour notre troupe et pour notre escorte. Nous dîmes adieu au village de Bay, et partîmes au galop pour la ferme de Calauan.

La plaine que nous traversions avait dû présenter un magnifique coup d'œil quand les rizières ondoyaient au moindre souffle de la brise ; mais la moisson était faite, et de grandes meules de *palay*, s'élevant comme des *cairns* calédoniens ou des *tumuli* grecs au milieu des champs déboisés, variaient seuls l'uniformité de l'horizon. Nous avions encore une heure de jour devant nous, lorsque nous arrivâmes à la ferme de Calauan. C'était le moment où l'on achevait la récolte des cannes à sucre. Ces superbes roseaux tombaient de toutes parts sous les faucilles ;

des buffles au front déprimé, à l'œil terne, à la lèvre pendante, véritable emblème de l'abrutissement ou de la résignation, parcouraient la plaine, et traînaient d'un pas lent les gerbes renversées jusqu'au moulin dont un cours d'eau rapide mettait la roue en mouvement. Don Iñigo avait besoin de présider lui-même à ces importants travaux ; aussi fut-ce au milieu des plus graves occupations d'un planteur que nous le surprîmes : je n'ai point en ma vie rencontré une plus verte et plus joyeuse vieillesse que celle du riche propriétaire de Calauan. Don Iñigo avait consacré des capitaux considérables à l'exploitation de cet immense domaine. Le succès était loin d'avoir répondu à ses efforts, et sa gaieté n'en avait point été altérée. Don Iñigo était de ces hommes que la mélancolie ne saurait atteindre, dont l'égalité d'âme défie *the slings and arrows of outrageous fortune*. La rumeur publique nous avait appris les persécutions qu'avait values à ce charmant vieillard son prétendu scepticisme, les mécomptes que lui avait attirés sa confiance. Ses lèvres n'en avaient gardé aucun fiel ; son cœur même en avait perdu le souvenir. Don Iñigo nous accueillit avec ce calme bienveillant qui ne trahit ni l'effort ni la surprise. Sa réception fut celle de l'Arabe qui voit l'étranger entrer dans sa tente, et n'a besoin que d'un geste pour l'inviter à prendre sa part du plat de *couscoussou*. Aimable patriarche, qui souriait à toutes les misères de la vie, et s'amusait de l'ingratitude et de la mollesse de ses Indiens, comme un père des malices de ses enfants !

Nous passâmes près d'une heure à voir la canne s'écraser sous les meules, à suivre le jus qui coulait à flots et que des Indiens transvasaient d'une cuve à l'autre. Le liquide verdâtre s'épaississait et se purifiait à chaque passage. Du dernier fourneau, il passait dans les formes où une croûte épaisse recouvrait bientôt le sirop cristallisé.

Distraits par le curieux spectacle de ces opérations, nous atteignîmes sans nous en apercevoir l'heure du souper. En entrant à la ferme, don Iñigo y trouva de nouveaux convives. Des Français, des Anglais, des Allemands se trouvèrent ce jour-là réunis à la même table. La ferme de Calauan était l'oasis où tous les voyageurs venaient fatalement aboutir. Il fallut trouver des lits pour ce flot de touristes. Aux Philippines, la chose est plus facile qu'ailleurs : une natte en un coin, un oreiller, s'il s'en trouve, et les devoirs de l'hospitalité sont remplis; mais la conscience de don Iñigo s'accommodait mal de la *costumbre del pais;* et, pendant une partie de la nuit, nous vîmes ce bon vieillard, qui avait voulu céder à ses hôtes sa propre chambre, rôder autour des dormeurs, interroger leur sommeil et s'inquiéter de leur bien-être, sans songer qu'il leur avait suffisamment sacrifié le sien.

Nous avions promis à don Iñigo de lui donner une journée tout entière. Aux premières clartés de l'aube, chacun abandonna les douceurs de sa couche, se hâta d'avaler une tasse de chocolat écumeux, et, le fusil sur l'épaule, se dirigea vers les bois qui couvrent les premières pentes de la montagne et abritent sous leur ombre une vaste plantation de café. Nous n'avions point encore pénétré sous des voutes aussi grandioses. Mille arbres touffus et toujours verts s'élançaient au-dessus des buissons chargés de baies écarlates. Rien dans cette nature vivace ne rappelait l'Europe ; les oiseaux avaient d'autres chants, le feuillage même avait un autre murmure ; tout était étrange, tout était nouveau, et la nouveauté est un grand attrait. Pendant que les Indiens répandus dans la plaine battaient les grandes herbes et poussaient les sangliers vers la lisière du bois, j'avais atteint les bords du ruisseau qui donne la vie à cette belle propriété. La rive que je suivais formait la limite des défrichements ; sur la

rive opposée s'étendait à perte de vue une forêt vierge. Des troupes de singes gambadaient au milieu du feuillage, ou sautaient de branche en branche pour aller se perdre dans la sombre épaisseur du bois. Je ne m'arrachai pas sans regret à ce magnifique spectacle pour rejoindre le gros des chasseurs.

La chasse avait fait peu de progrès. Les sangliers bourraient les chiens et refusaient de sortir de leur fourré. D'un autre côté, les Anglais, qui avaient pris leur poste à l'un des angles du bois, inspiraient des inquiétudes sérieuses à leurs compagnons. *Esos Ingless*, disaient les fils du pays (*los hijos del pais*), ces Anglais sont gens à prendre un homme pour un sanglier. Aussi les plus intrépides n'avançaient-ils dans le bois qu'en se couvrant à chaque pas par le tronc d'un arbre. Un Indien envoyé à la découverte avait rencontré les hérétiques assis à terre *con los piés tendidos*, les jambes étendues. Aux yeux d'un Tagal, qui ne s'assied jamais que sur les talons, cette posture insolite était une circonstance à noter. Enfin don Iñigo arriva, et, quand il apprit où en étaient les choses, il jura qu'il aurait raison de l'opiniâtreté des marcassins. C'était au milieu d'un marais tout couvert de longs roseaux desséchés que les sangliers faisaient tête aux chiens et aux Tagals. A un mille à la ronde, don Iñigo fit mettre le feu aux herbes. L'incendie ne tarda guère à se propager. La flamme, la fumée, le craquement des roseaux qui éclataient comme des artifices obligèrent les sangliers à sortir de leur bauge. Malheureusement toutes les issues n'avaient pas été gardées : la plupart des hôtes du marais s'échappèrent de droite et de gauche, et une laie monstrueuse tomba seule sous les coups d'un officier anglais qui l'avait attendue *con los piés tendidos*.

Le soir même, nous quittâmes la ferme de Calauan ; nos pirogues suivaient déjà le bord du lac pour aller nous

attendre au village de *los Banos*. Nous avions préféré traverser la plaine à cheval. Une source d'eau thermale avait jadis donné quelque importance à la paroisse de *los Banos* ; cette source est aujourd'hui négligée. La piscine, bâtie sur le bord du lac, tombe en ruines, et les habitants de *los Banos* n'ont plus rien qui les dédommage du spectacle des sites désolés qui les entourent. Un religieux de l'ordre de Saint-François est chargé de desservir cette misérable cure. Depuis onze ans, il vit dans ce désert ; sa seule distraction est de relire les actes des apôtres franciscains aux Philippines, et de recueillir de nouvelles observations à l'appui du système historique qui veut faire descendre les Tagals des Hébreux, parce que les Tagals s'accroupissent pour manger et conservent encore, malgré les défenses de l'Église, la pratique juive de la circoncision.

Nous ne passâmes qu'une nuit au village de *los Banos*. Le lendemain, avant le point du jour, nous nous retrouvions sur le lac. Grâce au vent d'est, nous espérions arriver à Manille le jour même. Une journée de trente-cinq milles n'était rien pour nos pirogues depuis qu'elles avaient arboré, à Santa-Cruz, leur petite voile de natte. Avant le coucher du soleil, nous avions franchi la bouche méridionale du Passig, et minuit n'avait pas sonné, que, prêts à rentrer à bord de *la Bayonnaise*, nous pouvions secouer la poussière de nos pieds sur le quai de Binondo.

CHAPITRE III.

Les provinces de Batangas et de Bulacan.

Cette première campagne nous avait laissé entrevoir l'avenir agricole des Philippines, mais elle nous avait aussi montré l'industrie européenne aux prises avec la mollesse et l'inconstance des Indiens. Si l'on avait pu s'enrichir en exploitant ce sol toujours prêt à porter de nouvelles moissons, M. Vidie et don Iñigo en auraient trouvé le secret. Nous avions donc emporté, de notre voyage dans la province de la Laguna, la conviction que le temps des grandes spéculations n'était pas venu pour les Philippines; qu'il fallait se résigner pendant de longues années encore aux procédés imparfaits et aux produits insuffisants de la petite culture. Ce qu'on pouvait demander au gouvernement, c'était d'établir à ses frais, ou du moins sous son patronage, des centres de fabrication, où chaque Indien apporterait sa récolte et profiterait, sans y songer, de toutes les économies et de tous les progrès réalisés par la science. Une intervention plus directe de la part de la métropole dans la culture coloniale semblait ne devoir entraîner que des sacrifices inutiles. Toute idée d'amélioration, qu'on ne l'oublie point, vient fatalement se heurter, aux Philippines, contre les ménagements qu'exige la population. Voulez-vous tracer un nouveau chemin, jeter un pont sur le torrent, réparer une route qui s'effondre? il vous faut avoir recours aux corvées : l'appât

du plus riche salaire ne vous donnerait pas un travailleur. On ne réforme pas en un jour et des habitudes séculaires et la nature même de tout un peuple. Le gouvernement espagnol ne cèdera point à des impatiences qui pourraient compromettre le repos de la colonie ; le code des Indes ne cessera pas d'être la base de sa politique ; mais, dès aujourd'hui, toutes les influences dont il dispose devraient tendre, peut-être, avec plus d'ensemble et plus d'énergie, à développer chez le paysan tagal le besoin et le goût du travail. C'est surtout au clergé que ce vœu s'adresse, car ce n'est qu'à la voix du clergé que l'Indien se montrera docile : les conseils de l'alcade ont besoin de recevoir de la bouche du curé leur consécration.

Si nous n'avions visité que la province de la Laguna, nous n'aurions pu apprécier par nous-mêmes toute l'étendue de la puissance que possède encore le clergé aux Philippines, car nous n'avions pénétré cette fois que dans l'humble presbytère du pauvre franciscain de *los Banos*. Un nouveau voyage nous conduisit dans les provinces de Batangas et de Bulacan : après avoir vu dans ces riches provinces des villages de quarante mille hommes, dont un moine était encore, comme aux premiers jours de la conquête, le véritable souverain, il ne nous fut plus permis de mettre en doute la haute position et la prépondérance morale des ordres religieux dans les Philippines.

Quand nous entreprîmes cette seconde expédition, nous avions eu le temps d'acquérir de nombreuses et puissantes protections à Manille. M. Forth-Rouen, devenu encore une fois l'hôte de *la Bayonnaise*, nous couvrait d'ailleurs du prestige qui devait s'attacher, dans une colonie espagnole, au nom du représentant de la France. Aussi les lettres de recommandation et les attentions aimables ne nous manquèrent pas. Nous ne partîmes point de Santa-Anna, comme au mois de mars 1848, dans de

simples pirogues : nous eûmes pour traverser le lac de Bay, une belle chaloupe de la douane, une *falua,* montée par vingt rameurs, et couverte d'un riche tendelet dont les rideaux de soie bleue flottaient au vent. Le lendemain matin, nous étions à l'entrée de la rivière de Calamba, et des pirogues, venues à notre aide, nous débarquaient sur la plage. Un bon curé indien, dont nous troublâmes la sieste, nous reçut de son mieux dans son presbytère; le *gobernadorcillo* obtint, par voie de réquisition, un certain nombre de poneys, et nous fîmes route pour Santo-Tomas. Notre visite avait été annoncée aux habitants de cette ville par une estafette expédiée de Calamba. A la porte du couvent nous attendait le curé; une douzaine d'Indiens armés d'ophicléides et de trombones saluèrent notre arrivée par une joyeuse fanfare. Dès que nous eûmes mis pied à terre, le *padre* don José Garcia nous introduisit dans son presbytère, qui, suivant la coutume, confinait à l'église. Ce presbytère était la seule maison en pierre du village. Au milieu des cabanes de bambou, dans lesquelles vivait dispersée une population de six à sept mille âmes, cet édifice semblait le château féodal dont les créneaux dominaient jadis la commune. Le couvent est, en effet, le palladium du village tagal. Qu'une troupe de bandits sorte à l'improviste des forêts, que les pirates de Soulou débarquent sur les côtes, et les cloches de l'église se mettent aussitôt en branle. C'est le premier devoir du curé de donner ce signal d'alarme : à l'instant la population accourt; les murailles du couvent sont les seules qui puissent soutenir un siége. Les femmes, les enfants trouveront un asile assuré dans cette enceinte, les hommes en sortiront pour marcher à l'ennemi.

Le curé de Santo-Tomas avait été choisi dans les rangs du clergé séculier. Il y avait si peu de sang tagal dans les veines de don José, qu'on l'eût pris pour un *fils du*

pays plutôt que pour un *mestizo*. Si le clergé indigène ne comptait que de pareils pasteurs, le gouvernement des Philippines n'aurait point à regretter l'influence dont les prêtres indiens ou métis disposent. Le *padre* don José joignait à une exquise urbanité un esprit vif, un jugement sûr et pénétrant, qui prêtèrent un singulier intérêt aux trop courts instants que nous eûmes l'occasion de passer dans le couvent de Santo-Tomas. Ce furent les regrettables querelles des ordres religieux et de l'archevêque de Manille qui amenèrent aux Philippines la création d'un clergé séculier. Le gouvernement d'Espartero, qui avait des raisons mieux fondées que celles de l'ancienne monarchie pour redouter l'influence des moines dans les colonies espagnoles, montra, dès son avénement, une grande tendance à favoriser ces prêtres indigènes. Une réaction que je crois salutaire eut lieu après le triomphe définitif du parti modéré en Espagne. La cure de Santo-Tomas était trop importante pour qu'on ne l'enviât point à un prêtre métis ; mais l'ordre admirable, la propreté, l'apparence de bien-être qui régnaient dans cet heureux village, prouvaient assez qu'il y aurait plus de dangers que d'avantages à donner à Santo-Tomas un autre pasteur. Trouvez-vous sur votre passage les chemins bien entretenus, les rues balayées, les maisons alignées au cordeau, les Tagals mieux vêtus et plus actifs, soyez sûr que la paroisse a dans son curé un bon administrateur. Sans doute, ce n'est point le curé qui prescrit et dirige les corvées ; il lui suffit de stimuler et de conduire le *gobernadorcillo*. Cet officier municipal est en même temps le despote du village et le serviteur empressé du curé. Les ordonnances coloniales recommandent aux préfets des provinces de traiter avec considération ces fonctionnaires indigènes, de les faire asseoir lorsqu'ils ont à conférer avec eux, « de tenir la main à ce que les curés ne négli-

gent point non plus d'offrir un siége aux premières autorités du village. » Vaines précautions ! ce *gobernadorcillo* qui, renversé dans son fauteuil de rotin, écoute d'un air distrait les réclamations des *callianes*[1] qu'il vient de requérir pour la corvée ; ce pacha qui joue négligemment avec son sceptre municipal, le *baston* à pomme d'argent, ne se présentera que le salacot à la main chez le curé. Il écoutera humblement ses admonitions, courbera la tête sous ses remontrances ; et, s'il ose s'asseoir chez le *padre,* ce ne sera, je puis vous le promettre, que sur le bord de sa chaise.

Le *gobernadorcillo* de Santo-Tomas était un Indien jeune, actif, dont le regard annonçait plus d'intelligence qu'on n'en rencontre d'ordinaire sur ces faces lymphatiques. C'était le favori de don José, pour lequel, contrairement à l'usage, il semblait éprouver plus de sympathie que de crainte respectueuse. Le teint un peu fauve de don José rapprochait, il est vrai, les distances, et le pauvre Tagal ne se fût point trouvé si à l'aise sous le toit d'un *Castilla*[2]. En face du couvent s'élevait la maison du *gobernadorcillo*, élégante chaumière entourée d'une espèce de galerie couverte. Pendant que nous rêvions appuyés sur le rebord du balcon, nous voyions entrer et sortir les *callianes* mandés à comparaître devant le tribunal du *capitan*. Le *gobernadorcillo* rendait ses arrêts avec la gravité d'un mandarin, et les exécutait sans désemparer, à l'aide de deux *alguaciles*. Je crois voir encore cet Indien qu'on étend sur un banc, et qui, maintenu

[1] Les *callianes* forment la classe inférieure, la gent corvéable des villages. Sous le nom de *polos y servicios*, le code des Indes comprend toutes les corvées pour lesquelles on peut requérir la population, services personnels dont les *principales* sont exempts.

[2] *Castilla*, — Castillan, — est le nom que les Indiens donnent dans les Philippines à tous les Européens.

dans cette position par deux officiers de justice, reçoit de la main du *capitan* je ne sais combien de coups de rotin. Croyez-vous qu'il se plaigne, qu'il s'écrie, qu'il gémisse ? Pas le moins du monde. Il se relève, après avoir reçu cette correction paternelle, salue et sort. Si l'Indien n'était contenu par la domination espagnole, on ne saurait croire quel abus il se ferait du rotin dans les Philippines. La race malaise a l'instinct du despotisme; dès qu'on lui confie la moindre parcelle d'autorité, elle en abuse; elle ne cède qu'à l'ascendant de la liane et n'en sait point non plus exercer d'autre. Ce ne sont point les conquérants, ce sont les Tagals qui nous ont appris ce proverbe : *Donde nace el Indio, nace el bejuco* (où naît l'Indien, le rotin pousse).

Le lac de Bay n'est point le seul cratère qui ait formé dans l'île de Luçon une mer intérieure. Entre le détroit de Mindoro et la baie de Manille, la nature a creusé le lac de Bonbon, au milieu duquel un cône volcanique fume encore. De Santo-Tomas, nous devions décrire un cercle qui traverserait ce lac, passerait par le village de Taal et le chef-lieu de la province de Batangas, situés tous deux sur le détroit de Mindoro, et qui nous ramènerait par San-José, Lipa et Tanauan, sur les bords de la Laguna. Au point du jour, la voiture du *padre* José Garcia nous conduisit à Tanauan. Le *gobernadorcillo* dormait encore. Nous frappâmes rudement à sa porte; éveillée en sursaut, croyant peut-être que les *ladrones*[1] avaient surpris le village, son excellence se hâta de mettre le nez à la fenêtre. Quand il eut reconnu les voyageurs qui lui avaient été annoncés dès la veille, il sentit sa faute et se donna

[1] Bandits, ou plutôt Indiens marrons, qui viennent quelquefois piller les villages mal gardés. Sortis des forêts de la province de Cavite, ils avaient, l'année précédente, attaqué le village de Santo-Tomas.

tant de mouvement, qu'avant le lever du soleil nous galopions sur la route qui devait nous conduire au lac de Bonbon.

Quels délicieux sentiers nous traversâmes dans cette matinée! que la nature nous semblait belle aux premiers rayons de l'aube, aux premières fraîcheurs du jour! Nous descendions rapidement vers le lac, perdus dans des chemins creux que le manguier couvrait de ses longs rameaux. Au bord du lac, nous trouvâmes un vieux *casco* à double balancier échoué sur la plage; nous parvînmes à recruter un équipage parmi les pêcheurs du hameau de Balelig, et, favorisés par une brise de nord-est, qui soufflait comme elle souffle d'ordinaire aux beaux jours de la mousson, nous atteignîmes le village de Taal vers deux heures de l'après-midi. Ce village est peut-être le plus populeux de l'île de Luçon, et le religieux augustin auquel est confiée l'administration de cette riche paroisse est un des curés les plus considérés des Philippines. Le jour même de notre arrivée à Taal, le *gobernadorcillo*, le *teniente* et les *alguaciles* s'étaient rendus dès le matin à la *cabecera* de Batangas pour y recevoir l'investiture des mains de l'alcade. Vers quatre heures du soir, ils rentrèrent dans Taal et se dirigèrent vers le couvent du *padre* Celestino. Le *gobernadorcillo*, portant le costume d'un employé des pompes funèbres, chapeau en ogive et habit à la française, s'avançait suivi de son état-major et d'un flot bruyant de populaire. En tête du cortége marchaient les violons. S'il est des gens modestes que trop d'honneurs embarrasse, ce n'est point parmi les Tagals qu'on les trouve. Je n'ai vu de ma vie contenance plus superbe, figure plus bouffie du sot bonheur de la vanité que celle de ce *capitan* indien. Il portait sa tête comme Saint-Just, et faisait la roue dans ses ridicules atours. Il traversa ainsi, toujours accompagné d'une foule nombreuse, la cour du

presbytère, et gravit d'un pas solennel les marches de l'escalier. Arrivé dans la galerie du couvent, il trouva le *padre* Celestino qui l'attendait à la porte de sa chambre. Sa crête de capitan s'abaissa soudain; il s'approcha d'un air humble et s'inclina profondément devant le curé; tous deux échangèrent en tagal quelques mots que je ne pus comprendre. J'essayai cependant d'interpréter leur pantomime : il me sembla que le *gobernadorcillo* remettait au *padre* l'insigne de ses fonctions, le *baston* qu'il avait rapporté de Bantangas. Il me parut aussi que cette canne ne demeura que quelques secondes entre les mains du curé, mais qu'elle y était restée assez longtemps pour qu'on pût voir dans cette cérémonie comme une seconde investiture que n'avait pas prévu le code des Indes.

Le *padre* Celestino cachait quelque chose de la philosophie de Démocrite sous sa soutane de prêtre. Il congédia le corps municipal d'un air doucement railleur, et le *gobernadorcillo* s'en fut, au son des violons, rejoindre sa famille et partager avec elle ses honneurs. Aux Philippines, ce n'est point quand il se marie, c'est quand il devient *capitan* ou *teniente* que Gamache ne met plus de bornes à ses profusions. Toute la journée, le village fut en liesse : on dansait chez le *gobernadorcillo*, on buvait de la *tuba* chez les *alguaciles*. Nous descendîmes jusque sur le port, traversant de longues rues où, de tous côtés, on n'entendait que violons et guitares, cris de joie et chants d'amour. C'était le bonheur de l'Arcadie, la gaieté des chèvres qui ont brouté le cytise. Les Indiens ne béniront jamais assez le jour qui donna les Philippines à l'Espagne.

Nous quittâmes le village de Taal pour nous rendre à Bauan. Une population de trente-quatre mille âmes a contribué à la splendeur du nouveau couvent, qui nous reçut dans son enceinte. La dévotion des Tagals n'en avait

point encore posé la dernière pierre. La blancheur, l'exquise propreté de ce riant édifice contrastaient avec le caractère sombre, avec l'apparence refrognée du vieux cloître dans lequel nous étions entrés la veille. Le *padre* Manuel del Arco est cité, par les *hérétiques* même de Manille, comme un des hommes les plus aimables et les plus gracieux que l'on puisse trouver aux Philippines. On ne saurait en effet imaginer une physionomie plus douce et plus avenante que celle qui nous accueillit à l'entrée du couvent de Bauan. Malheureusement nous étions, suivant l'expression du *padre* Celestino, *muy apurados* [1], et nous dûmes résister à tous les efforts que fit le *padre* Manuel pour nous retenir. Une voiture fut mise par sa bienveillance à notre disposition, le postillon tagal enfourcha son poney, et nous roulâmes vers Batangas.

Si nous n'eussions parcouru, dans l'île de Luçon, que la route de Taal à Batangas, nous n'aurions pu manquer de nous faire une idée fort exagérée de la prospérité des Philippines. Une campagne admirablement cultivée, des chemins sans une seule ornière, des habitants bien vêtus, doux, affables, mettant un genou en terre dès que passait notre carrosse, tous les signes du plus grand bien-être et de la plus exacte discipline, répandus sur la face de ce délicieux pays, nous auraient inspiré une confiance sans bornes dans l'avenir des possessions espagnoles. Les autres parties des Philippines répondront peut-être un jour aux traits de ce tableau ; mais, pendant longtemps encore, la province de Batangas, celles de Tondo et de Bulacan, que nous nous préparions aussi à visiter, ne seront qu'une heureuse exception dans l'île de Luçon. La province de la Laguna, avec ses beautés pittoresques et ses terrains en friche, représente, plus fidèlement que ces portions pri-

[1] Pauvres, gênés par le temps.

vilégiées du territoire, l'état actuel des Philippines.

Nous avions été chaudement recommandés à l'alcade de Batangas, et ce fut à la porte de la préfecture que notre *birlocho* vint s'arrêter. La fortune ne pouvait nous envoyer une plus heureuse rencontre que celle de l'alcade de Batangas, administrateur aussi distingué qu'aimable et courtois *caballero*. Nous avions déjà puisé de précieuses notions sur le gouvernement local des Philippines dans les entretiens bienveillants des amis que nous comptions à Manille; ici nous trouvions le rare avantage d'écouter des leçons que nous allions voir mettre en pratique. Vers deux heures de l'après-midi, en effet, arrivèrent à Batangas les officiers municipaux de San-José, de Lipa, de Rosario, de toute la partie orientale de la province. L'alcade les reçut en notre présence, leur rappela les devoirs qu'ils avaient à remplir, et, distribuant à chacun les insignes de ses fonctions, remit à l'un le *baston* à pomme d'argent, à un autre une canne plus simple, à tous *el bejuco*. « *Toma!* disait-il en passant devant le front des *alguaciles*, prends ce rotin et ne t'en sers que pour la gloire de l'Espagne et le bonheur de tes compatriotes ! »

En quittant la *cabecera* de Batangas, il nous sembla que nous connaissions mieux les Philippines. Nous serrâmes affectueusement la main de don José Paëz y Lopez, et, comblés par l'aimable alcade de mille attentions, nous partîmes dans sa voiture pour San-José et Lipa, où nous trouvâmes un gîte. Nous étions arrivés sur un plateau élevé, où l'air vif et pur nous faisait oublier que nous étions sous les tropiques. Pour regagner la rivière de Calamba, à l'entrée de laquelle nous attendait notre chaloupe, le chemin le plus direct et surtout le plus facile devait nous ramener, par Tanauan, à Santo-Tomas. C'est en descendant de Lipa vers Tanauan que nous vîmes la

route bordée non plus de rizières, mais de champs de blé. La vue de cette production des climats tempérés ramena nos pensées vers l'Europe : quand reverrions-nous nos fertiles guérets, nos heureuses campagnes ? Quand pourrions-nous respirer l'air natal et ne plus voir qu'en souvenir ces contrées si fécondes et si belles, mais moins belles encore que la France ? Les Philippines sont peut-être le seul point de la zone torride où la culture du blé ait pu réussir. Il ne faut point chercher d'autre exemple de la variété des produits qu'on pourrait demander à ce sol inépuisable. L'île de Luçon peut rendre la Chine et l'Europe tributaires de son industrie agricole ; elle se passerait aisément de leurs secours.

Le curé de Santo-Tomas nous accueillit comme des amis qu'on a craint de ne plus revoir. Nous avions été un événement dans sa vie paisible et uniforme. Il avait inscrit dans la nôtre une dette de reconnaissance. A sa voix, quand nous le quittâmes, le *gobernadorcillo* et les *alguaciles* saisirent leur salacot couronné du boulon d'argent et enfourchèrent leurs poneys. Nous fûmes accompagnés par cette escorte jusqu'aux confins de la paroisse. Arrivés au poteau qui en marquait la limite, les autorités de Santo-Tomas laissèrent aux officiers municipaux de Calamba l'honneur de nous escorter à leur tour. Comme la renommée, nous avions grandi en voyageant. Chacun de nos pas soulevait autour de nous un cortége ; les femmes, les enfants se pressaient sur le seuil des portes ; les singes accouraient du fond de la forêt pour nous voir. Nous fîmes une rentrée splendide dans Calamba. Le frère lai, auquel les dominicains ont confié le soin de gérer leur domaine, ne voulut point laisser au pauvre curé indien le soin de nous recevoir. Son urbanité ajouta de nouvelles obligations à celles que nous avions contractées déjà. Quand le soleil reparut sur l'horizon, les rivages de Ca-

lamba étaient loin de nous, et, le soir même, nous arrivions à Manille.

Nous avions visité les provinces qui s'étendent au sud et à l'est de la capitale. Il nous restait à parcourir celles qui se developpent vers le nord, entre la grande chaîne des montagnes de Luçon et le bord de la baie de Manille. Ces provinces méritaient à elles seules une nouvelle expédition. Ici, plus de *bancas*, plus de *faluas* de la douane, mais d'honnêtes *birlochos* qui franchissaient les fleuves sur des ponts de bambou et roulaient avec la rapidité d'un wagon sur un chemin de fer. Cette dernière tournée, qui nous conduisit à travers les provinces de Tondo et de Bulacan, ne nous montra point seulement d'admirables campagnes : elle nous fit connaître le plus haut degré de félicité et de bien-être auquel, si je ne me trompe, puisse atteindre la race malaise. Dans la province de Tondo, la population est peut-être trop agglomérée, les nombreux et florissants villages qu'elle renferme ne sont pour ainsi dire que des faubourgs de Manille. Dans les campagnes de Bulacan, on se croirait transporté aux jours de l'âge d'or. Les plaines sont couvertes de moissons, la moindre case est entourée d'un verger, et partout cependant la population se repose. Vous ne voyez que les fruits du travail, vous n'en pouvez saisir l'effort. Les sauvages dans leurs îles fécondes sont souvent décimés par la famine : un ouragan renverse leurs arbres à pain, déracine ou frappe de stérilité leurs cocotiers; ils ont à subir les cruautés superstitieuses de leurs chefs. Le Tagal vit exempt de ces dangers à l'ombre de l'autorité européenne. Il paye d'un peu de soumission et d'un impôt, que quelques arbres fruitiers plantés à la porte de sa case lui permettent d'acquitter, la sécurité qu'on lui assure et la prévoyance que l'on a pour lui. Au moment où l'alcade de Bulacan nous accueillait avec une

affabilité et une courtoisie dont les officiers de *la Bayonnaise* conservent encore le souvenir, les *gobernadorcillos* arrivaient de toutes parts chargés du produit de cette taxe indulgente. Le son argentin des piastres, que de nombreux employés étaient occupés à compter et à recevoir, s'alliait bien avec l'apparence opulente des villages que nous venions de traverser, avec l'aspect des campagnes que nous avions sous les yeux. Au delà de Bulacan et jusqu'au village de Malolos, la route n'est qu'un jardin. Vous voyagez sous une voûte de verdure. Le cocotier et l'aréquier marient leurs palmes au-dessus de votre tête, le bananier et l'oranger dominent de leur vert feuillage les haies d'hibiscus. Ce sont les Moluques, mais avec plus de bonheur, plus de gaieté répandus sur la physionomie de la population.

Il faut bien se l'avouer : le bonheur de l'Indien s'achètera toujours un peu aux dépens des profits de la métropole. Il existe cependant un moyen d'augmenter les revenus de l'État sans accroître les charges des peuples; ce moyen, les bons gouvernements en ont seuls le secret. L'essor des Philippines n'eût point été paralysé par les ménagements excessifs dont on usait envers les indigènes, qu'il l'eût été par le défaut de contrôle de l'autorité centrale et par la mauvaise gestion des agents détachés dans les provinces. Heureusement, depuis qu'elle a su terminer sa guerre civile, l'Espagne a vu sensiblement s'améliorer ses mœurs administratives. La monarchie de Philippe V aspire à revivre, et chaque jour nous apporte un nouveau gage de sa renaissance. C'est là un des faits les plus considérables de notre époque, un fait dont la politique moderne ne semble pas tenir assez de compte. Pour reprendre le rang qu'elle occupait jadis dans le monde, l'Espagne n'a pas, comme l'Italie, des miracles à demander à la Providence. Son unité politique est cons-

tituée; elle possède, avec d'immenses colonies encore inexploitées, une industrie naissante et des populations retrempées par dix années de guerre. Aucun élément de prospérité ne lui a été refusé. Qu'une administration probe et désintéressée lui vienne en aide, et l'Espagne sera bien vite à la hauteur de ses destinées nouvelles ; trop heureuse si elle rencontrait beaucoup de dévouements aussi intelligents et aussi purs que celui de l'homme éminent qui remplissait, pendant notre séjour à Manille, les fonctions de gouverneur général des Philippines.

Le général Claveria, sorti du corps de l'artillerie, avait fait partie de l'armée de Navarre. La grande guerre, pendant les derniers troubles, s'était concentrée dans le nord de l'Espagne : la réputation militaire du général Claveria ne se fonda point dans de sanglantes escarmouches, mais dans des batailles rangées et de savantes campagnes ; son renom, sans avoir l'éclat qui s'attachait ailleurs aux audacieuses entreprises des chefs christinos ou carlistes, fut celui d'un officier courageux et capable. C'était aux Philippines que l'attendait une gloire plus solide et plus durable. Des réformes importantes ont marqué le gouvernement qu'il exerça pendant une période de quatre années, de 1846 à 1850. Une expédition dirigée contre les pirates de Balanguigny a couronné ces utiles travaux d'un beau trophée militaire. Le général Claveria eut, il est vrai, dans les derniers temps de son administration, un auxiliaire qui avait manqué à ses prédécesseurs. La vapeur vint favoriser ses projets de réforme et seconder son courage. Les courants qui règnent dans l'archipel, les brises faibles et inconstantes n'avaient point permis, avant 1848, d'établir des communications régulières entre les divers groupes des Philippines. Les alcades des Bisayas et de Mindanao ne recevaient qu'à de longs intervalles les ordres de Manille. On devine à combien d'abus cet isole-

ment avait dû donner naissance. La piraterie, qui désolait les côtes, se perpétuait, comme la mauvaise gestion des alcades, à l'abri de cette funeste impuissance des navires à voiles. Les *pros* des Illanos trompaient aisément la poursuite des chaloupes canonnières, et, retranchés au centre des coraux de Balanguinguy, les pirates, dont l'archipel de Soulou était le lieu de recel, avaient repoussé, en 1845, une expédition considérable. En quelques mois, la vapeur a tranché toutes ces difficultés. Depuis l'arrivée du *Sebastien del Cano*, de *la Reine de Castille* et du *Magellan* sur les côtes de Luçon, un courrier visite régulièrement les îles de Zébu et de Panay. Les alcades, surveillés de plus près, ont perdu leur indépendance et secoué leur mollesse. En même temps, les féroces habitants de Balanguinguy ont vu le canon foudroyer leurs palissades et les échelles se dresser contre des murs qu'ils croyaient imprenables. La piraterie a été vaincue dans un de ces combats corps à corps qui rappellent les prouesses des anciens chevaliers et les hauts faits du *Romancero*. Même avant l'expédition récente de Soulou, c'en était fait de l'existence des pirates dans les Philippines; leur premier échec avait été mortel. La reine Isabelle a voulu ajouter au nom de Claveria le titre de comte de Manille. Jamais récompense ne fut mieux méritée. L'administration du général Claveria a inauguré une ère nouvelle dans les Philippines. Le général Urbistondo, pour assurer le bonheur et la sécurité des populations indigènes, n'a plus qu'à marcher sur les traces du comte de Manille. Il s'est déjà montré sur le champ de bataille le digne émule de son prédécesseur. Le combat de Soulou peut servir de pendant à celui de Balanguinguy. Dans cette affaire, où le général Urbistondo commandait en personne, ce n'est pas seulement la piraterie qui a reçu un dernier coup, ce sont les intrigues de l'Angleterre qui ont été frappées au

cœur. La pensée politique qui avait présidé à l'occupation de Laboan entraînait comme conséquence le protectorat de Soulou. Les Anglais auraient eu, de cette façon, un pied dans les possessions espagnoles, et l'autre dans les Indes néerlandaises. C'est au général Urbistondo que revient l'honneur d'avoir prévenu, par son énergie, une fatale complication.

L'irritation et la défiance qu'inspirent au gouvernement de Manille les menées des agents anglais sont faciles à comprendre. Plus les Philippines ont acquis de prix aux yeux des Espagnols, plus ils craignent qu'on ne leur en dispute un jour la possession. Ces ombrages sont encore une des causes qui entravent dans ces colonies lointaines l'extension des relations commerciales. Le port de Manille est le seul dont l'accès soit permis aux navires étrangers; c'est sur ce marché que se concentre tout le commerce extérieur des Philippines. Le chiffre des échanges, importations et exportations réunies, n'y dépasse pas 36 millions de francs, et, malgré des droits assez élevés, les recettes de la douane représentent à peine, année moyenne, 1,200,000 ou 1,500,000 fr. C'est ailleurs qu'il faut chercher la principale source des revenus coloniaux. Une estimation modérée en porte le chiffre à près de 30 millions. Le monopole du tabac figure dans cette somme pour 19 millions; le vin de coco pour 4; l'impôt direct et les fermes des jeux ne représentent pas, réunis, plus de 5 millions. Le budget colonial a été estimé, avec l'achat du tabac, à 16 millions. La métropole devrait donc recevoir, chaque année, des Philippines un excédent de 14 millions; mais l'Espagne a escompté d'avance les bénéfices de son établissement. De nombreux salaires, des pensions considérables sont portées à la charge du trésor de Manille; des traites, pour une valeur de 3 ou 4 millions, sont tirées de Madrid sur le crédit colonial. Les fabriques de

la Péninsule reçoivent, chaque année, des Philippines 2 ou 3 millions de kilogrammes de tabac, qui représentent en Europe une somme de 5 ou 6 millions. Je ne sais si l'excédant net des recettes s'est jamais élevé à 3 ou 4 millions de francs. Ces questions de chiffres sont d'ailleurs secondaires : ce sont moins les ressources présentes que l'avenir des Philippines qu'il s'agit de constater. Cet avenir s'ouvre à peine; les progrès seront lents, mais on peut les tenir pour assurés. L'Espagne possède dans les mers de Chine plus qu'une colonie, elle possède une province espagnole. Sa domination a été fondée dans ces contrées lointaines par la prédication religieuse : elle s'y perpétue par des bienfaits. L'ambition de l'Angleterre ne prévaudra pas contre elle.

CHAPITRE IV.

Établissement de la domination hollandaise dans l'archipel indien.

Notre long séjour sur les côtes de l'île de Luçon ne nous avait fait connaître qu'une des faces de la colonisation européenne dans l'archipel indien : la transformation morale de la race malaise. Nous avions à observer encore cette action civilisatrice cherchant à se combiner avec les exigences d'une habile exploitation, et appuyant ses progrès sur le développement continu d'une admirable prospérité matérielle. C'est dans les possessions hollandaises que ce grand spectacle devait nous être offert; c'est au milieu de ce groupe d'îles fécondes, réunies par le génie de la Hollande en un vaste faisceau, que *la Bayonnaise* allait passer une des périodes les mieux remplies de sa longue campagne.

Sur deux millions de kilomètres carrés et 23 millions d'habitants qu'une évaluation approximative attribue à la totalité de l'archipel indien, la Hollande revendique la possession ou la suzeraineté de près de quinze cent mille kilomètres et de 16 millions de sujets. Au sud de l'équateur, elle ne reconnaît pour frontières que l'Océan austral et la mer Pacifique ; sa suprématie s'étend du 3e degré de latitude nord au 10e degré de latitude sud, du 95e au 133e degré de longitude orientale. Ce cadre immense embrasse près des trois quarts de Bornéo et des quatre cinquièmes de Sumatra; il comprend la majeure partie

de l'île Célèbes, presque aussi vaste que la monarchie prussienne; — Java, qui occupe sur la carte du monde plus d'espace que la Bavière et le Hanovre réunis; Timor, égale en étendue au royaume des Pays-Bas; Florès et Sumbawa, Banca et Sandalwood, moindres que la Sardaigne, plus grandes que la Corse; Bali et Lombok, dont la superficie représenterait cinq fois celle de l'île de Rhodes; les Moluques enfin, au milieu desquelles la plus importante des îles Baléares, Majorque, tiendrait à peine la place de Waigiou, de Batchian ou de Misole, et ne formerait que le tiers de Bourou, que la cinquième partie de Gilolo et de Céram. La plupart des îles que nous venons de nommer relient par un long soulèvement volcanique les rivages de l'Hindoustan à ceux de l'Australie, ou rattachent les côtes de la Nouvelle-Guinée au groupe des Philippines. Les autres, telles que Célèbes et Bornéo, se trouvent enclavées au milieu de cette partie de la mer des Indes, transformée en lac hollandais. Tel est, dans son ensemble, l'empire colonial dont les traités du 14 août 1814 et du 17 mars 1824, conclus entre l'Angleterre et le gouvernement des Pays-Bas, ont, à deux reprises différentes, réglé les limites.

Il ne faudrait point cependant se laisser éblouir par l'immense développement de ces possessions. Les îles de Java et de Banca, à l'entrée de la mer de Chine, celles de Banda et d'Amboine, dans la mer des Moluques, sont, encore aujourd'hui, les seules portions de ce vaste empire sur lesquelles s'exerce, dans toute sa plénitude, l'autorité de la métropole; les seules dont les revenus aient jusqu'ici excédé les dépenses. La domination de la Hollande est loin d'offrir l'unité politique qui distingue, dans ces parages, les possessions de l'Espagne. Rien n'est au contraire plus complexe que les liens qui rattachent l'un à l'autre les divers groupes des Indes néerlandaises.

Pour comprendre de quelle façon s'est propagée d'île en île cette suprématie si variable dans ses formes et dans ses conditions, pour apprécier la réalité des droits et l'étendue des priviléges qu'elle confère, il faut se rappeler quelle était, sous le gouvernement des princes malais, l'organisation de l'Archipel indien : c'est l'histoire même de cet archipel, avant et depuis l'arrivée des Européens, qu'il faut interroger. On arrive ainsi à saisir le vrai caractère des relations établies entre la Hollande et ses populations coloniales ; on embrasse, dans tou te la diversité de ses combinaisons, la politique appelée à maintenir ou à étendre, sur tous les points de ces lointaines contrées, l'action vivifiante du génie hollandais. Cette étude du passé peut seule expliquer les tendances et les actes d'une administration qui n'a point toujours été bien comprise en Europe. Nous nous l'étions imposée avant de songer à pénétrer dans les colonies dont le spectacle avait provoqué des jugements si divers. Nous devons la faire servir d'introduction au récit de nos courses dans la partie hollandaise de l'archipel indien, immense arène, qui s'ouvrait à nous éclairée et comme élargie par les grands enseignements de l'histoire.

Aux débuts de ce qu'on pourrait appeler les annales de l'Archipel indien, nous trouvons deux forces en présence : d'une part la civilisation hindoue, de l'autre la civilisation musulmane. L'île de Sumatra, voisine de la presqu'île de Malacca, paraît avoir été le principal foyer de la propagande musulmane ; la partie orientale de Java fut, au contraire, le centre où vinrent aboutir, de la côte de Coromandel, les dernières migrations des Hindous. Les brahmes et les sectateurs de Bouddha ont laissé à Java de nombreux monuments de leur passage ; ils y ont fondé des villes, élevé des temples, institué des souverains. L'empire de Modjopahit, qui, vers la fin

du XIVe siècle, étendait sa domination jusque sur la côte méridionale de Bornéo et la partie orientale de Sumatra, était un empire hindou. C'est à l'influence de ces migrations que les Javanais ont dû probablement leurs allures patientes et doucement résignées, leur goût pour les travaux agricoles. Il fallut plus d'un siècle à l'islamisme, qui venait d'envahir l'Hindoustan, pour triompher de cette antique civilisation. Enfin, en 1476, l'invasion mahométane remporta une victoire décisive. Les princes de Modjopahit s'enfuirent vers l'extrémité orientale de Java, ou cherchèrent un refuge dans l'île de Bali. La destruction de l'empire hindou se trouva consommée, et sur les débris de cet empire s'élevèrent deux dominations distinctes : les provinces de l'est appartinrent au sultan de Demak, celle de l'ouest au sultan de Cheribon. Ces deux Etats ne tardèrent pas eux-mêmes à se morceler, et Bantam, Jacatra eurent, ainsi que Grissé, Pajang et Mataram, leurs princes indépendants.

L'époque qui suivit la destruction de l'empire hindou fut la période d'expansion de la race malaise. Convertie à l'islamisme, dirigée par des prêtres ou des aventuriers arabes, elle porta le glaive et le Coran jusqu'aux îles Soulou et jusqu'aux bords lointains de Mindanao. Bornéo, Célèbes, les Moluques, les moindres îles de l'archipel indien virent ces guerriers fanatiques inonder leurs rivages et y jeter les fondements de principautés belliqueuses. Le sultan d'Achem, au nord de Sumatra, celui de Ternate, au centre des Moluques, les princes de Boni et de Goa, dans l'île de Célèbes, balancèrent même pendant longtemps la puissance des sultans javanais; ils eurent des flottes et des armées, et cherchèrent à étendre leur prépondérance sur les autres îles de la Malaisie. Les Portugais se mêlèrent à ces querelles et s'en servirent pour hâter les progrès qui, avant l'apparition des Hollandais,

avaient assis leur domination sur une partie de l'archipel indien.

Ce fut en 1596 que le pavillon des Provinces-Unies se montra pour la première fois dans les mers où il était destiné à jouer bientôt le premier rôle; il trouva la société javanaise se défendant par la force de ses traditions contre les causes d'affaiblissement que lui créaient des agitations toujours renaissantes. L'empire de Mataram, consolidé après de longues luttes intérieures, remplaçait alors à Java l'empire hindou de Modjopahit. Malheureusement la suprématie que le souverain de Mataram, sous le nom de *sousouhounan*, exerçait sur les divers états du littoral, n'avait point délivré les Javanais du fléau des guerres intestines. Les sultans installés sur les autres points de l'île n'en donnaient pas moins un libre cours à leurs rivalités. Le culte des anciennes coutumes maintenait cependant une apparence d'ordre et un certain bien-être dans cette société si divisée. L'anarchie n'était qu'à la surface. Les princes se trahissaient, s'égorgeaient mutuellement; leur personne demeurait toujours sacrée pour le peuple. La société javanaise reposait alors sur cette base qui, après tant de siècles et d'événements, la supporte encore aujourd'hui : le respect superstitieux des masses pour tout homme dans les veines duquel coulait le sang des anciens chefs.

La noblesse javanaise ne ressemble en aucune façon à la noblesse européenne; celle-ci s'est constituée par la force des armes, en dépit des protestations tacites d'un peuple plus civilisé que ses vainqueurs; l'autre est moins une institution politique qu'un dogme religieux, elle a son origine dans la reconnaissance et l'étonnement des tribus primitives arrachées par leurs conquérants à la barbarie. Les honneurs héréditaires qu'elle a conférés furent, dans le principe, le premier pas de hordes sauvages

vers la civilisation. Le Coran ne fit point disparaître ces inégalités sociales, il les compliqua. Les nombreux descendants des prêtres arabes qui vinrent prêcher l'islamisme à Java, formèrent, à côté de la noblesse princière, déjà multipliée à l'infini par une polygamie féconde, une sorte de noblesse hiératique. Les titres de *radin, radin mas, radin mas hario,* indiquaient, à des degrés divers, la parenté impériale. Les fils du *sousouhounan* étaient des *pangherans,* ses filles des *radin-hagous*. Les mésalliances étaient rares à Java ; on n'y avait point cependant poussé le fanatisme nobiliaire au même point qu'à Bali, et le *sousouhounan* ne se croyait point obligé, comme le prince balinais de Klong-Kong, d'épouser une de ses sœurs pour perpétuer la pureté de sa race. La société javanaise n'avait rien non plus qui rappelât les castes de l'Inde ; elle ignorait les élévations subites et les brusques revirements de fortune. Le gouvernement des provinces, l'administration de la justice, le commandement des armées, n'appartenaient qu'aux hommes dont la vénération publique avait inscrit les titres de noblesse au livre d'or de la tradition. Depuis la fin du xve siècle, le Coran était devenu à Java la loi écrite, sans altérer en rien les rapports des diverses classes entre elles. La loi orale, l'*adat,* profondément empreinte du caractère immuable des coutumes hindoues, assignait encore à chacun des habitants la limite de ses droits et de ses devoirs. L'*adat* réglait, avec autant de minutie que le *Tcheou-li* des Chinois, les priviléges et les attributs de la souveraineté ; il était à la fois un code judiciaire et un code d'étiquette. C'est grâce à lui que la constitution primitive de la société javanaise a survécu aux troubles intérieurs et aux invasions étrangères. Depuis le jour où elle a reçu de l'Inde les premiers éléments de la civilisation, l'île de Java n'a connu, pour ainsi dire, que des révolutions de palais. La hiérarchie so-

ciale n'en a reçu nulle atteinte, et c'est encore elle qui préside aujourd'hui à l'organisation de la propriété.

D'après l'*adat*, la terre appartenait au souverain. Les communes ou *dessas* n'en avaient que l'usufruit. En vertu de son droit de propriétaire, le prince prélevait le cinquième épi de la moisson ; en sa qualité de chef politique, il pouvait exiger que chacun de ses sujets employât un jour sur quatre à son service ; mais le droit de propriété du souverain était fictif ; celui des *dessas*, établi par les travaux d'irrigation et de défrichement exécutés en commun, était très-réel et très-sérieusement respecté. La propriété existait donc à Java ; seulement, au lieu d'être individuelle, elle était collective. Le terrain arrosé, la *sawa*, était un terrain communal. La commune était divisée en groupes ou *tjatjas* de vingt-deux personnes, la *sawa* en parcelles. Il fallait être reconnu membre d'une commune, être un *orang-dessa*, pour pouvoir être compris dans la distribution des terres que le chef du village, le *kappoula-campong*, répartissait chaque année entre les *tjatjas*. Le cultivateur que son inconduite ou l'insuffisance du terrain communal obligeait à quitter la *dessa*, se trouvait, par le fait seul de cet exil, déclassé. Il cessait d'être un *orang-dessa* pour devenir un *orang-menoumpang*, véritable paria déshérité de sa part du territoire et condamné à errer de commune en commune pour offrir ses services aux usufruitiers privilégiés du sol. Au-dessous de la classe nobiliaire, on rencontrait donc à Java deux classes distinctes de cultivateurs : les uns, fermiers héréditaires, se trouvaient assujettis, en échange de leur privilége, au payement de l'impôt ; les autres, simples journaliers, n'avaient d'obligations à remplir qu'envers le maître qui les admettait à cultiver son champ et qui se chargeait de leur fournir les instruments de travail. Le droit de commercer avec les étrangers était encore, dans l'Archipel indien, un

des attributs de la souveraineté. Le Javanais avait la libre disposition des produits destinés à sa subsistance; les épices, le poivre, les plantes coloniales étaient, comme aujourd'hui le coton en Égypte, le sucre en Cochinchine, l'objet d'un monopole [1].

Les premiers navires hollandais avaient été expédiés à Java par une société de marchands qui ne pouvait avoir d'autre but que le commerce. Toutefois, les transactions commerciales avaient toujours, dans l'Inde et dans la Malaisie, un caractère essentiellement politique. La compagnie néerlandaise fut entraînée sur la pente qui devait, dans des circonstances analogues, conduire les marchands anglais à la conquête de l'Hindoustan. Ce fut le monopole exercé par le souverain javanais, qui substitua forcément à des opérations pacifiques des démonstrations militaires, à des échanges librement consentis les livraisons forcées et les contingents obligatoires. Après avoir fondé des factoreries à Bantam et à Jacatra, ce fut dans l'île d'Amboine, arrachée à la domination du sultan de Ternate et des Portugais, que les négociants des Provinces-Unies jetèrent les premiers fondements de leur puissance politique. Bientôt cependant, mieux instruits de l'importance prépondérante de Java, ils cherchèrent un point de station plus rapproché de cette île que le port d'Amboine, situé à quatre cent cinquante lieues du détroit de la Sonde. Après de longues hésitations, ils firent choix de la factorerie de Jacatra, et, vers la fin de l'année 1618, ils entourèrent d'un fossé et d'un retranchement l'emplacement sur lequel s'élevaient leurs magasins.

[1] Ce privilége, les princes musulmans l'exerçaient alors et l'exercent encore dans les îles qui ne sont pas soumises à la domination directe de la Hollande, par l'entremise d'un factotum connu sous le nom de *sabhandar* ; c'est en général un Chinois que l'on trouve, de nos jours, investi de ces fonctions.

Les Portugais, qu'il avait fallu vaincre avant de songer à commercer, ne s'étaient retirés des mers de l'Indo-Chine que pour faire place à des rivaux plus redoutables. Ce fut une flotte anglaise qui vint au secours des sultans de Bantam et de Jacatra conjurés contre l'établissement hollandais. L'enceinte inachevée de la factorerie renfermait heureusement une garnison héroïque. Ces braves soldats défièrent pendant six mois tous les efforts des princes indigènes et de leurs alliés européens ; ils furent délivrés par les secours qui leur arrivèrent des Moluques, aussitôt que la mousson d'est eut rouvert à l'escadre d'Amboine l'accès de la mer de Java. Sur l'emplacement de la ville de Jacatra livrée aux flammes, les Hollandais élevèrent la future capitale des Indes, la ville actuelle de Batavia. Cette célèbre cité ne grandit point sans combats. L'empereur de Mataram vint deux fois l'assiéger en personne ; deux fois il laissa son armée sous les murs qu'il s'était flatté de détruire. Vingt-sept ans après la fondation de Batavia, ce même souverain acceptait l'alliance ou plutôt le joug impérieux de la compagnie.

Le trône de l'empereur de Mataram était sans cesse menacé par des insurrections ou par les attaques des chefs belliqueux de Célèbes. La compagnie entretint une armée pour défendre le prince qu'elle avait pris sous son patronage. Si elle avait eu des idées de conquête, elle eût livré l'île de Java à l'anarchie. Elle n'avait alors en vue que les bénéfices d'un commerce paisible ; elle protégea donc de tout son pouvoir l'autorité légitime, comme la seule garantie de l'ordre et de la sécurité, sans lesquels ce commerce ne pouvait prospérer. C'est ainsi que chaque jour engagea davantage la compagnie dans les questions de gouvernement auxquelles son intérêt semblait lui commander de rester étrangère. En 1676, quand l'empereur, fuyant devant les rebelles, abandonnait

sa capitale et allait mourir au milieu des forêts de l'intétérieur, la compagnie plaçait sur le trône le fils du souverain vaincu, et, après de longs efforts, réussissait à l'y affermir. A la fin du XVIIe siècle, elle était déjà l'arbitre des querelles et des destinées de tous les princes javanais. C'était elle qui choisissait entre les membres de la famille impériale le successeur du *sousouhounan*. Les sultans de Bantam et de Cheribon d'alliés incertains étaient devenus ses feudataires ; les princes de Madura commandaient les cohortes fidèles qui formaient le noyau de ses armées. Chaque révolte étendait sa souveraineté et grandissait sa puissance. Deux princes du sang de Mataram résistèrent cependant de 1741 à 1755 à cet ascendant victorieux. Plus d'une fois ils mirent en péril le trône du *sousouhounan* et le pouvoir de la compagnie. Il fallut pactiser avec ces adversaires trop redoutables. Le *sousouhounan* conserva la dignité suprême et sa capitale Sourakarta; mais un des princes rebelles fut élevé à la dignité du sultan, et devint à Djokjokarta le chef d'une dynastie rivale de la souche antique des souverains de Mataram; le second prince obtint le titre de *pangheran* et un riche apanage, sous la condition de ne point quitter la cour de Sourakarta.

On peut regarder cette époque comme l'apogée du pouvoir de la compagnie néerlandaise. Des traités successifs l'avaient substituée, sur la majeure partie du territoire, aux droits des souverains javanais, et la puissance politique était passée tout entière dans ses mains; mais cette puissance qu'elle avait conquise à regret, la compagnie n'en comprenait ni les avantages ni les obligations. Contente d'avoir assuré par des contrats, trop empreints de l'esprit mercantile pour être équitables, les livraisons qui devaient annuellement remplir ses magasins, elle abandonnait entièrement à l'aristocratie indigène l'admi-

nistration intérieure de ses possessions. Ce despostime local ne tarda point à produire ses fruits. Livrée aux caprices des régents héréditaires, assujettie, dans la vaste province des Preangers, premier apanage de la compagnie, à la culture forcée du café, la population javanaise se dégoûta des travaux agricoles. Aussi la dernière moitié du XVIIIe siècle fut-elle une époque de décadence pour la prospérité de Java et pour les finances de la compagnie. On peut croire cependant que, s'ils n'eussent possédé que l'île de Java, les négociants hollandais, malgré les fautes qu'ils avaient commises, auraient encore trouvé, dans les inépuisables ressources de ce sol fécond et de cette population laborieuse, le moyen de faire face à leurs embarras pécuniaires; mais les plus grandes entreprises ont leur fatalité, et celle de la compagnie des Indes, basée sur de fausses doctrines économiques, était condamnée à un développement illimité. Le commerce des épices, dont la compagnie voulait s'arroger le monopole, devait la conduire inévitablement à étendre sa suprématie sur la plupart des îles de l'Archipel indien. De cette prétention, conforme aux préjugés de l'époque, naquirent de longues guerres, des occupations dispendieuses, une domination politique dont les bénéfices du commerce se trouvèrent impuissants à solder les frais. C'est cependant à ce principe erroné, qui précipita la ruine de la compagnie, que la génération actuelle doit le magnifique héritage sans lequel, avec ses 3 millions d'habitants et son territoire à peine égal à celui de cinq départements français, le royaume des Pays-Bas n'aurait guère plus d'importance en Europe que la Suisse ou qu'un des États secondaires de l'Allemagne. Les droits incontestés de la Hollande sur les immenses territoires de Célèbes, de Sumatra et de Bornéo sont le fruit d'une politique condamnée à juste titre par le philosophe et par l'homme d'État,

mais presque légitimée aujourd'hui par ses admirables conséquences. Il importe donc d'indiquer ici rapidement par quel enchaînement de circonstances ces trois grandes îles, dont les princes malais ou les aventuriers arabes avaient successivement conquis le littoral, se trouvèrent bientôt enveloppées dans la sphère d'influence dont le centre s'était fixé à Batavia.

La partie septentrionale de l'île Célèbes reconnaissait la suzeraineté du sultan de Ternate; elle accepta sans résistance la domination de la compagnie, dès que la compagnie fut maîtresse aux Moluques. Le sud de l'île était divisé en deux états principaux : le royaume de Goa ou de Macassar, qui, depuis sa conversion à l'islamisme, était considéré comme le plus puissant gouvernement de la Malaisie, et le royaume de Boni, dont les sujets, sous le nom de *Bouguis*, sont encore aujourd'hui les plus intrépides navigateurs de l'archipel. Avec l'aide des Bouguis, la compagnie humilia le pouvoir du roi de Goa, et lui imposa un de ces traités d'alliance par lesquels elle préludait à une domination plus absolue : elle fonda, non loin de la capitale de ce sultan vaincu, le fort de Rotterdam et la ville de Vlardingen ; puis, mettant de nouveau à profit les rivalités des princes indigènes, elle brisa l'orgueil des Bouguis avec le concours des populations mêmes que l'assistance du roi de Boni lui avait permis de dompter.

A Célèbes, aussi bien qu'à Ternate, c'était le monopole des épices que la compagnie poursuivait. Ses agents parcoururent les forêts du littoral pour en extirper les girofliers et les muscadiers, et des croisières actives s'occupèrent de mettre un terme au commerce interlope des bateaux indigènes. Dès que ce but fut atteint, les Hollandais refusèrent de pousser plus loin leurs avantages. A l'exception des districts de Maros, de Macassar et de

Bonthain, qu'une longue guerre avait mis en leur pouvoir, ils laissèrent le reste de l'île sous l'autorité des chefs idolâtres, qui, avec les princes musulmans de Goa et de Boni, s'en partageaient la souveraineté.

Dans l'île de Sumatra, la compagnie avait à faire valoir les droits que le sultan de Bantam lui avait transmis sur le district des Lampongs, qui forme un des côtés du détroit de la Sonde, et ceux que les empereurs de Mataram s'attribuaient sur le royaume de Palembang, fondé par un des princes de la dynastie de Modjopahit à l'embouchure du fleuve qui se jette dans le détroit de Banca. Ces droits, d'une légitimité suspecte, n'assuraient à la compagnie qu'une autorité contestée qu'elle exerçait depuis de longues années sans profit. Sur la côte occidentale de l'île que baigne la mer des Indes, son pouvoir était encore plus limité ; car il se faisait à peine sentir à quelques milles des postes fortifiés, sous le canon desquels les navires hollandais venaient chercher, au commencement de la mousson favorable, le poivre dont le monopole avait jadis enrichi le roi d'Achem. Padang était le plus important de ces comptoirs; mais Padang, ville de cinq ou six mille âmes, avait à subir la rivalité de la factorerie anglaise de Bencoulen, qui s'opposait par tous les moyens possibles, à l'extension de la puissance hollandaise sur la côte occidentale de Sumatra.

Les négociants hollandais, qu'un intérêt purement commercial avait attirés dans les mers de l'Indo-Chine, semblèrent dirigés à cette époque par une sorte d'instinct providentiel. Ils n'eurent pas plutôt posé à Célèbes et à Sumatra les pierres d'attente sur lesquelles la métropole devait appuyer un jour sa domination, qu'ils se hâtèrent d'aborder un territoire plus important encore par son étendue, celui de Bornéo. Dans cette île, comme sur les autres points de l'archipel, les Hollandais avaient

été précédés par les Portugais et par les Arabes. L'invasion musulmane y avait trouvé une population douce et inoffensive, les Dayaks, qu'elle avait refoulée dans l'intérieur. Ce peuple opprimé, auquel les Hindous et les Javanais avaient apporté les premiers éléments de la civilisation, conservait tous les signes extérieurs d'une origine mongole : le front large et aplati, l'angle externe des paupières relevé, les pommettes proéminentes, le teint jaune tirant plus ou moins sur le brun. Depuis que les chefs malais s'étaient partagé le littoral de Bornéo, la plupart des tribus indigènes avaient adopté une existence nomade. La chasse et la pêche leur tenaient lieu des travaux prévoyants de l'agriculture. Elles erraient, sans jamais se fixer nulle part, au milieu de ces terrains d'alluvion, qui occupent, dans l'île de Bornéo, de si vastes espaces, et qui rattachent l'un à l'autre les plateaux élevés de l'intérieur ; terrains à demi submergés pendant la mousson d'ouest, mais entrecoupés en toute saison d'innombrables cours d'eau, sur les bords desquels se pressent des forêts impénétrables. C'était dans ces déserts marécageux qu'on rencontrait la population dépossédée par la race malaise. Quant aux Malais eux-mêmes, ils s'écartaient peu du rivage de la mer. Ils occupaient en général l'embouchure des fleuves, vivant agglomérés dans de grands villages, dont les maisons, bâties sur pilotis, voyaient, à la marée montante, des *pros* et des pirogues circuler entre leurs longues rangées de pieux, comme les noires gondoles dans les canaux de Venise. Les Malais de Bornéo n'avaient rien perdu des instincts féroces de leur race ; ils passaient à juste titre pour les plus audacieux forbans de l'archipel, et leurs chefs n'avaient guère d'autres ressources que la part de butin et d'esclaves prélevée sur le produit d'expéditions qui tenaient en émoi toutes les côtes voisines.

Sous la protection équivoque de ces chefs musulmans, les Chinois du Fo-Kien étaient venus, vers le milieu du XVIIIe siècle, exploiter les richesses minérales que recèle en abondance le sol de Bornéo. Ces industrieux émigrants formaient, sur divers points de l'île, des communautés populaires, dans lesquelles chaque membre, lié par un serment mystérieux, acquérait un droit égal aux profits de l'entreprise, et se tenait prêt à courir aux armes dès que les chefs en donnaient le signal. Quelques-unes de ces communautés pouvaient compter jusqu'à cinq ou six mille combattants, et justifiaient par leur turbulence les inquiétudes qu'elles inspiraient aux souverains qui les avaient imprudemment accueillies.

Les frontières des principautés malaises de Bornéo n'avaient jamais été, on le comprendra sans peine, bien exactement définies. Sur le littoral, elles étaient quelquefois marquées par un cap avancé, colonnes d'Hercule que n'avait pu dépasser l'invasion; le plus souvent elles étaient fixées par la vaste et fangeuse embouchure d'un fleuve; mais, en s'avançant vers le centre de l'île, on eût vainement cherché la ligne de démarcation de ces états barbares. On n'eût pu recueillir à cet égard que de vagues et incohérentes traditions. Le sultan de Soulou, du fond de son nid de pirates, réclamait la possession de toute la partie septentrionale de Bornéo; le sultan de Bruni occupait, sur la côte du nord-ouest, une longue zone resserrée entre les montagnes et la mer. A l'ouest, et faisant face à la presqu'île de Malacca, s'étendaient les états des sultans de Sambas et l'empire javanais de Succadana; — au sud, non loin de l'entrée du détroit de Macassar, la principauté de Banjermassing. Livrés à de perpétuelles dissensions, inquiétés par les migrations indociles des Chinois, habitués d'ailleurs à la suprématie politique et religieuse des souverains javanais, les sultans de Sambas

et de Banjermassing implorèrent plutôt qu'ils ne subirent la tutelle de la compagnie. La principauté de Pontianak, qu'un Arabe avait fondée, vers la fin du XVIIIe siècle, sur les ruines de l'empire de Succadana, se rangea également sous ce joug protecteur. Tels furent les premiers titres de la Hollande à la possession d'une des plus vastes et des plus fertiles portions de la Malaisie. La plupart des colonies européennes, à l'est du cap de Bonne-Espérance, n'ont pas eu de fondements plus sérieux et plus respectables [1].

Bornéo, Célèbes et Sumatra, malgré les ressources naturelles de leur immense territoire, étaient loin sans doute d'avoir, aux yeux de la compagnie, la même importance que les Moluques : les îles à épices laissaient à Java le premier rang et ne cédaient le second à aucune des autres possessions néerlandaises. Néanmoins, quelque embarrassés que pussent être les marchands d'Amsterdam de l'étendue de leur domination, ils n'étaient plus libres de la restreindre. Le soin d'étouffer, dans l'archipel, toute concurrence commerciale et d'en éloigner toute influence européenne leur avait successivement commandé l'occupation de Timor, conquête inachevée qu'ils partageaient avec la couronne de Portugal; — de Banca, dépendance de l'état de Palembang, dont les mines d'étain commencèrent à être exploitées par les Chinois à peu près à la même époque que les mines d'or de Bornéo; — de Bin-

[1] Il suffit d'étudier ce merveilleux développement de la domination hollandaise dans l'Archipel indien pour comprendre combien il importe à la France de ne laisser ni périmer, ni contester les droits que lui ont légués, sur un territoire presque aussi vaste et non moins fertile que celui de Bornéo, les entreprises coloniales qui marquèrent, dans la mer des Indes, les premières années du règne de Louis XIV. Ces droits, nous pouvons en ajourner l'usage ; nous ne devons point en méconnaître la valeur ni en accorder le sacrifice.

tang et de Linga, situées en face de l'île alors déserte de Singapore.

Les princes de Sumbawa et de Florès, les sultans de Céram, les chefs indigènes de Bouton et de Salayer se trouvaient également liés envers la compagnie par des traités dont le réseau flexible s'était insensiblement étendu jusqu'à eux. La seule, île cependant, dont la possession eût pu avoir un intérêt immédiat pour la sécurité des maîtres de Java, Bali, malgré l'apparente déférence de certains hommages, conservait en réalité la plus complète indépendance. Cette île n'est séparée que par un canal étroit de la province javanaise de Besouki. Avant de recueillir les fugitifs de Modjopahit, elle avait déjà subi l'influence de la civilisation hindoue. Un prince javanais y avait fondé l'État de Klong-Kong, et les descendants de ce premier souverain exercent encore aujourd'hui une sorte de suprématie morale sur les chefs qui gouvernent les huit autres principautés. Le culte de Siwa et l'institution brahmanique des quatre castes se perpétuèrent à Bali, pendant que l'islamisme envahissait toutes les îles voisines. La densité de la population, ses mœurs belliqueuses, le dévouement fanatique qu'elle professait pour des chefs revêtus à ses yeux d'un caractère sacré, sauvèrent sa nationalité de l'irruption étrangère.

A l'exception de ce dernier vestige des royaumes hindous, le pouvoir de la compagnie embrassait donc, vers la fin du XVIIIe siècle, la portion de la Malaisie qui s'étend au sud de l'équateur. Il avait suivi pour ainsi dire pas à pas l'invasion musulmane et les progrès de la race malaise ; il avait dû s'arrêter partout où ces singuliers pionniers de la civilisation ne lui avaient pas frayé le chemin. Il n'entre point dans notre plan d'énumérer toutes les causes qui finirent par amener, en 1795, la dissolution de cette célèbre compagnie. Depuis près d'un demi-siècle,

ses affaires n'avaient fait que décliner, sans que son influence politique en eût souffert. Elle remit aux mains de l'État une colonie momentanément obérée et un empire dont les destinées devaient être désormais unies à celles de la nation néerlandaise.

Entraînée dans le tourbillon de la révolution qui venait de s'accomplir en France, la Hollande, pendant plusieurs années, ne put rien tenter pour améliorer le sort de ses possessions d'outre-mer. Vers la fin de 1807, le maréchal Daendels fut nommé au gouvernement de Java. Le génie de cet homme énergique eut à peine le temps de déposer dans l'île le germe des réformes salutaires qui devaient éclore plus tard. Les trois années pendant lesquelles il conserva le pouvoir inaugurèrent l'intervention de l'État dans les affaires des Indes. Ce fut une période de transition marquée par de grandes choses et par de regrettables excès. Les résultats que nous admirons aujourd'hui ont presque tous leur source dans cette vive impulsion d'une dictature que le relâchement de l'administration avait rendue nécessaire.

Le général Janssens venait de succéder, en 1811, au maréchal Daendels quand les Anglais débarquèrent à Java. Leurs efforts furent secondés par l'ébranlement moral qu'apportaient jusqu'au sein des colonies les événements accomplis en Europe. Ils ne rencontrèrent dans l'île qu'une insignifiante résistance. En moins d'un mois, les Javanais et leurs souverains passèrent sous un nouveau joug. S'il faut en croire des révélations récentes, le cabinet britannique ne s'était proposé de conquérir l'île de Java que pour l'abandonner au gouvernement des princes indigènes. Il reconnut heureusement les funestes conséquences qu'entraînerait, pour la population même de Java, cet acte de vandalisme politique, et, mieux inspiré, il laissa ses agents raffermir par quelques mesures vigou-

reuses le prestige de l'autorité européenne qu'avaient singulièrement affaibli les dernières secousses. En 1816, la Hollande rentra en posssession de ses colonies, et une nouvelle ère s'ouvrit pour les peuples de l'archipel indien.

CHAPITRE V.

Réorganisation des possessions hollandaises après la paix de 1815.

La domination anglaise ne s'était point substituée au pouvoir traditionnel de la Hollande; apportant avec un nouveau drapeau des idées nouvelles, une politique plus libérale et plus aventureuse, sans que cette révolution éveillât chez les peuples de la Malaisie quelques veilléités d'indépendance. Le gouvernement de M. Van der Capellen, auquel le régime intérieur de la colonie dut, sous plus d'un rapport, d'importantes réformes, eut surtout pour mission de rétablir dans l'archipel la suprématie politique de Java, et de ressaisir de tous côtés les fils que la main négligente de l'Angleterre avait laissé échapper.

Les huit années que M. Van der Capellen passa dans les Indes revêtu du titre de commissaire général ou de celui de gouverneur, furent remplies de séditions et de soulèvements. Les îles d'Amboine et de Saparoua dans les Moluques, la principauté de Boni à Célèbes, la résidence de Pontianak à Bornéo, furent successivement le théâtre des troubles les plus graves. L'énergie des autorités néerlandaises réprima sans peine ces désordres; mais dans l'île de Sumatra la lutte fut plus vive. L'appui secret de l'Angleterre encourageait sur ce point la résistance des indigènes. L'établissement anglais de Bencoulen était presque en guerre ouverte avec le comptoir

hollandais de Padang. Vaincue en 1821 dans l'état de Palembang, où elle avait soutenu de ses vœux et de ses conseils le sultan révolté, la politique anglaise revint, en 1824, à des vues plus loyales. Le zèle des agents de Bencoulen fut désapprouvé par la métropole, et la pensée d'éviter de nouveaux contacts entre les deux dominations fut accueillie par le cabinet britannique. Les Hollandais durent se retirer de l'Inde continentale, et les Anglais consentirent de leur côté à évacuer l'Archipel indien. L'île de Banca avait été le prix de l'établissement de Cochin, cédé par le gouvernement des Pays-Bas à celui de la Grande-Bretagne ; la ville de Malacca fut livrée par la Hollande en échange de Bencoulen. Les Anglais n'imposèrent qu'une condition à leur retraite : ils voulurent demeurer garants de l'indépendance de l'État d'Achem, afin d'éloigner plus sûrement leurs rivaux des côtes de l'Hindoustan et du détroit de Malacca.

Le traité du 17 mars 1824 était la reconnaissance la plus éclatante, la consécration la moins équivoque des droits de la Hollande sur les anciennes possessions que s'était attribuées la compagnie des Indes. Si l'Angleterre se fût montrée aussi fidèle à l'esprit qu'à la lettre de ce traité, les côtes de Bornéo n'auraient jamais vu le pavillon de la Grande-Bretagne flotter sur l'île de Laboan, et un officier anglais arracher à la faiblesse du sultan de Bruni le titre de *rajah de Sarawak ;* mais au moment même où le gouvernement des Pays-Bas s'applaudissait de l'heureuse issue de ces négociations, sa puissance coloniale était appelée à subir une nouvelle crise bien autrement grave que toutes celles qui l'avaient précédée. Cette fois, c'était la base même de l'édifice qui se trouvait menacée. L'administration anglaise, animée d'un sérieux esprit de bienveillance envers la population indigène, et toute préoccupée, des réformes libérales par lesquelles elle voulait

signaler son passage, s'était peu inquiétée de ménager les priviléges ou les moyens d'existence de l'aristocratie javanaise. Dans l'orgueil de sa force, elle avait considérablement restreint le pouvoir et les prérogatives des anciens souverains. Les Hollandais, remis en possession de Java, virent une nouvelle condition de sécurité dans cet abaissement des princes, et empiétèrent eux-mêmes hardiment sur leurs droits. Ils provoquèrent ainsi des mécontentements, qui trouvèrent bientôt un centre et un chef à la cour de Djokjokarta, où un prince enfant était confié à la tutelle de sa mère et de ses oncles. La révolte éclata sans que le résident hollandais préposé à la garde du jeune sultan eût pu la prévenir. Le chef de ce mouvement populaire était un des tuteurs du prince ; il s'appelait Dipo-Negoro, et cachait sous des mœurs austères une ambition effrénée. Sous sa direction, la révolte prit un caractère formidable. C'était une guerre de cinq années dont Dipo-Negoro avait donné le signal. La Hollande triompha enfin de cet audacieux adversaire, dont il fallut poursuivre, de montagne en montagne, les bandes insaisissables. Dipo-Negoro fut déporté à Amboine, puis à la forteresse de Rotterdam, dans l'île de Macassar. La victoire était restée à la métropole ; mais un instant d'erreur, — l'oubli des ménagements dus à la personne des princes et aux priviléges de l'aristocratie javanaise, — lui avait coûté quinze mille soldats, dont huit mille Européens, et cinquante-deux millions de francs.

Pour une administration aussi intelligente que celle de Batavia, la leçon ne fut pas perdue. Répudiant les conquêtes et les traditions de la domination anglaise, le gouvernement colonial se promit de prendre désormais pour base de sa politique les préjugés de la société indigène. Le fanatisme religieux et le fanatisme nobiliaire avaient armé contre son pouvoir la population ; il n'essaya point

d'ébranler leur empire, mais tenta de les gagner à ses intérêts. *L'adat* et le Coran devinrent l'étude constante des employés hollandais, et tout progrès fut condamné à l'avance, s'il devait heurter par un point quelconque l'immobilité des coutumes javanaises. On redoubla d'égards envers les régents et les prêtres. Les plus simples réformes furent mises sous la protection de leur égoïsme ; leurs revenus et ceux de l'État devinrent solidaires. Ce fut l'âge d'or de l'aristocratie et du clergé indigènes. Les écrivains qui ont jugé si sévèrement le système colonial de la Hollande, ont peut-être méconnu combien, en réalité, ce système est conforme aux idées populaires des Javanais. Ce n'est point sans danger qu'on peut troubler dans leur foi grossière des masses ignorantes. Avertis par la lutte qu'il venaient de soutenir, les Hollandais ont pensé que l'intervention étrangère pouvait, dans la poursuite de ses desseins les plus généreux, paraître tyrannique et devenir odieuse. L'état d'abaissement dans lequel vit encore le peuple de Java est donc l'effet de ses préjugés bien plus que de la volonté de ses vainqueurs ; les misères auxquelles nous compatissons témoignent moins de l'âpreté du fisc que d'un respect exagéré pour la nationalité javanaise.

M. Van der Capellen et M. Dubus de Ghisignies, qui lui succéda en 1826, avaient eu, l'un à se défendre contre des troubles incessants, l'autre à consolider la domination hollandaise dans l'archipel indien. Le comte Van den Bosh, nommé au gouvernement de Java en 1830, avait une autre tâche à remplir : il devait organiser l'exploitation d'une colonie qui, pendant de longues années, n'avait été qu'une charge ruineuse pour la métropole. Les revenus publics se composaient, dans l'île de Java, d'un impôt foncier prélevé en argent ou en nature, et d'un certain nombre de taxes indirectes, dont le produit était généra-

lement affermé à des spéculateurs chinois. La totalité de ces revenus s'élevait à 53 ou 54 millions de francs. Dans les temps ordinaires, en l'absence de toute complication, de pareilles recettes étaient plus que suffisantes pour couvrir les dépenses des Indes néerlandaises ; mais l'argent était rare à Java. Le gouvernement s'y était créé une funeste source de bénéfices par l'introduction d'une monnaie de papier et de cuivre. C'était cette monnaie coloniale, ou du riz impropre à l'exportation, que l'État recevait en recouvrement de l'impôt. L'excédant des recettes ne pouvait donc se consommer que dans la colonie. Pour venir en aide à la métropole, engagée à cette époque dans de stériles projets contre la Belgique, il fallait se procurer, en échange de cet excédant, des produits recherchés sur les marchés de l'Europe. M. Van den Bosch ne désespéra point d'y parvenir.

Il existait à Java une vaste province, les Preangers, dont les habitants, depuis le temps de la compagnie, étaient astreints à la culture forcée du café. Chaque famille devait planter, récolter, entretenir cinq ou six cents arbres et en livrer, pour un prix très-modique, le produit total aux agents hollandais. Le gouvernement obtenait ainsi, annuellement, huit ou dix millions de kilogrammes de café, qui laissaient entre ses mains un bénéfice net d'environ 1,200,000 francs. Moyennant l'acquittement de cette redevance, l'habitant des Preangers n'avait à supporter aucune taxe territoriale. Il cultivait librement ses rizières, sans avoir rien à démêler avec le trésor, et, de toutes les impositions indirectes, il ne subissait que la taxe du sel. La condition du cultivateur des Preangers était loin cependant d'être un objet d'envie pour les autres habitants de Java. On ne songea donc point à soumettre ces derniers au système des cultures forcées, mais on leur proposa (l'*adat* autorisait cet échange) de s'affranchir d'une

partie de l'impot foncier par une valeur équivalente de travail. La journée d'un ouvrier était évaluée à 20 centimes environ; l'impôt foncier, suivant la fertilité des terres, au cinquième ou au quart de la récolte. Dès que la contribution moyenne de la commune était connue, il était facile d'établir le nombre des journées de travail qui devaient exempter la *dessa* d'une fraction déterminée de l'impôt. Les chefs des fractions de commune appelées *tjatjas* acceptèrent sans répugnance cette combinaison; ils mirent à la disposition des agents hollandais une partie de leurs terrains et de leurs journaliers, ne gardant pour les besoins de la commune que le territoire et les travailleurs qui parurent strictement nécessaires. Le gouvernement se trouva ainsi en possession d'un certain nombre de bras qu'il pouvait utiliser à sa guise. Il voulut les employer à doter l'île de Java de cultures encore plus profitables que celle du café : il y transporta la culture de la canne à sucre et celle de l'indigo.

Le moment était venu d'invoquer le concours de l'industrie européenne : des contractants se présentèrent; mais l'administration ne leur confia point le soin de diriger les nouvelles cultures. Il fallait, dans ces essais, une prudence, un tact politique, un caractère d'autorité qu'on ne pouvait attendre que d'agents officiels. Les employés hollandais et les fonctionnaires indigènes, également intéressés au succès du système qu'on venait de mettre en vigueur par des primes proportionnelles, furent chargés de la surveillance générale des plantations. Sur les hauteurs, on cultiva le café, le thé et le mûrier; dans les fonds arrosés, le sucre, l'indigo, le riz. 2 ou 3 millions de Javanais, dirigés par des conducteurs de travaux chinois, se trouvèrent ainsi destinés à produire du café; 1 million donna ses soins à la canne à sucre; 700,000 cultivèrent l'indigo, 25,000 le thé, 15,000 le mûrier, tous le riz.

Quant au contrat passé avec les entrepreneurs européens, il fut étrangement simplifié. Le gouvernement ne demanda point à l'indnstrie privée d'apporter à Java des capitaux, il voulut lui en faire l'avance. Il s'engagea, en outre, à fournir aux contractants la canne à sucre et les bras dont ils auraient besoin pour faire marcher leur usine ; bornant leur rôle comme leur responsabilité à la fabrication du sucre, et réservant pour lui seul les périls, les embarras de l'exploitation agricole. Pour prix de ses avances et de son concours, il stipula qu'il payerait 29 centimes le kilogramme de sucre qui en coûtait 25 au fabricant, et qui en valait communément 44 sur le marché d'Amsterdam.

L'adoption de ce système[1] eut, pour premier avantage, de faire rentrer l'excédant annuel dans les magasins de l'état sous une forme qui en permît l'envoi en Europe ; mais ce fut la moindre conséquence de la transformation de l'impôt. La Hollande dut, en quelques années, à l'heureuse inspiration du général Van den Bosch une augmentation considérable dans ses revenus coloniaux, et, ce qui n'était pas moins important, la création d'une marine et d'une industrie nationales. Java ne cessa point d'être le grenier d'abondance de l'archipel indien, d'exporter chaque année soixante-trois ou soixante-quatre millions de kilogrammes de riz. Cette île produisit, en outre, presque autant de sucre que le Brésil et plus que l'Hindoustan. Elle devint le second marché de café du monde, balança la production d'indigo des états de l'Amérique centrale, exporta de la cochenille, du thé, du tabac, de la soie, — alimenta, grâce à la création d'une société de commerce privilégiée, la *Handel Maatschappy*, la navigation de cent

[1] On peut voir, sur le *système des cultures* et l'*organisation du gouvernement colonial de Java*, la série publiée dans cette *Revue* par M. de Jancigny, livraisons du 1er novembre, 1er décembre 1848, et 1er février 1849.

soixante et dix navires hollandais du port moyen de huit cents tonneaux, — et versa enfin, chaque année, dans les caisses de l'État un bénéfice net de 43 millions de francs, de 17 millions dans celles de la *Maatschappy* [1].

A Java, tout système qui ménage les intérêts de l'aristocratie et du clergé musulman a de grandes chances de réussite. L'habileté du gouvernement hollandais est d'avoir su, en toute occasion, s'effacer derrière les chefs indigènes. La population, exploitée au profit d'une domination étrangère, n'est jamais en contact qu'avec l'antique aristocratie qu'elle est habituée à vénérer. Les souverains de Djokjokarta et de Sourakarta, humiliés par l'issue de la dernière guerre, avaient beaucoup perdu de leur in-

[1] C'est à Java même qu'aidé par les communications les plus bienveillantes, j'essayai de pénétrer le secret de ce merveilleux *système des cultures*, car tel est le nom désormais consacré pour désigner l'œuvre du général Van den Bosch. Je dus naturellement remarquer, avec une certaine surprise, qu'en même temps que l'État recevait, dans ses magasins, du sucre, du café, de l'indigo, pour une valeur considérable, la récolte des rizières et le produit de l'impôt foncier, loin de diminuer, ne faisaient que s'accroître. Cette coïncidence semblait indiquer, au premier abord, le cumul des anciennes taxes et des nouvelles cultures, plutôt que la conversion de l'impôt en corvées personnelles ; mais c'est ailleurs, si je ne me trompe, qu'il faut chercher l'explication du résultat que je viens de signaler. On la trouvera dans l'observation d'un des faits qui honorent le plus, et qui peuvent le mieux justifier, aux yeux de tout homme impartial, la domination hollandaise ; je veux parler de la progression rapide qui s'est manifestée, depuis 1816, dans le chiffre de la population indigène. De 4,600,000 habitants, ce chiffre s'était élevé, en moins de vingt ans, à plus de 7 millions. Le bienfait de la vaccine, qu'une combinaison ingénieuse a su imposer au fatalisme javanais par les mains des prêtres musulmans, la prospérité matérielle qu'amène à sa suite la paix intérieure, ont soutenu cette progression remarquable ; et la population javanaise est le double aujourd'hui de ce qu'elle était en 1816, le quadruple de ce qu'on l'évaluait en 1774.

fluence sur l'esprit du peuple javanais; mais ils couronnaient le sommet d'un édifice social basé tout entier sur les traditions nobiliaires. Les Hollandais respectèrent en eux le sang des empereurs de Maratam. Ils se contentèrent de leur retrancher leurs meilleures provinces, et s'engagèrent à leur payer, à titre de pension, une somme égale au revenu net qu'ils en retiraient. Le prince qui réside à Sourakarta, le *sousouhounan*, garde aujourd'hui 400,000 sujets et une liste civile de 1 million de francs. La part du sultan de Djokjokarta est moins considédérable; on ne l'évalue qu'à 7 ou 800,000 francs et à 325,000 sujets. A l'exception de ces deux principautés et de certains districts, apanages de *pangherans* héréditaires, le domaine direct, dans l'île de Java, appartient tout entier au gouvernement des Pays-Bas.

Les possessions asiatiques de la Hollande sont partagées en trente-quatre provinces. L'île de Java seule en contient vingt-trois. Une *résidence* ou province hollandaise se compose de la réunion de plusieurs *régences*. Les régents ne sont point électifs. Le gouvernement les choisit dans les principales familles du pays. Bien qu'ils soient révocables, leurs fonctions sont en quelque sorte héréditaires. Il en est à peu près de même pour les chefs de district, dont le choix est laissé à l'intelligence du résident. Les chefs de village empruntent seuls, comme les autorités tagales aux Philippines, leurs pouvoirs à l'élection. Ces fonctionnaires élus, qui président à la répartition de l'impôt et des corvées, sont en général assistés d'un conseil de notables. L'île de Java renferme dix-neuf mille de ces chefs subalternes. Tel est le mécanisme d'une administration qui, à tous ses degrés, est intéressée au progrès des cultures. Le prêtre musulman lui-même prélève sa dîme sur la plupart des récoltes; son influence s'unit donc à celle de l'aristocratie pour favoriser l'exploitation du sol. Grâce à

ce concours de volontés puissantes, il ne reste plus d'autre soin au gouvernement hollandais que de modérer, dans l'intérêt du peuple, le zèle exagéré des chefs qu'il a pris à sa solde.

Dans l'administration même de la justice, la main de l'étranger apparaît à peine. Le Coran est le code suprême; les juridictions inférieures sont indiennes. Le régent ou le chef du district, assisté du *djekso*, magistrat qui veille au maintien des lois, du *panghoulou*, premier prêtre mahométan, et de quelque *mantris*, hommes versés dans la connaissance de la langue, des institutions et des mœurs, — prononce en premier ressort sur les querelles légères, les discussions relatives aux irrigations, les différends dont la valeur n'excède point la somme de cent francs. Ces *tribunaux d'arrondissement* sont les justices de paix du pays. Au-dessus d'eux sont placés les *conseils de campagne*, qui tiennent leurs séances, une fois par semaine, au chef-lieu de la province. Devant cette cour de première instance, le *djekso* joue encore le rôle d'accusateur public; le *panghoulou* est également chargé de l'interprétation du Coran; mais le résident préside, et le secrétaire de la résidence remplit les fonctions de greffier. L'instruction est orale et sommaire. La garantie d'un jugement équitable est dans un procès-verbal dressé, séance tenante, pour servir en cas d'appel. Il existe à Java, sous le nom de *conseils de justice*, trois cours d'appel dont la composition est tout européenne, et dont la principale mission est de déléguer un de leurs membres, qui prend alors le titre de *juge de circuit*, pour présider les assises ou *tribunaux ambulatoires*. Tous les trois mois, le juge de circuit se rend au chef-lieu de chaque résidence, y rassemble les chefs indigènes désignés, par le gouverneur lui-même, pour remplir ces importantes fonctions, et juge avec leur concours les crimes que la loi punit de la peine capitale. La haute

cour de Batavia, tribunal suprême de la colonie, a seule le pouvoir de réformer les arrêts que ces tribunaux prononcent.

Quand on étudie de près cette grande machine administrative, quand on la voit fonctionner si régulièrement, avec si peu de bruit et d'efforts, ce n'est point seulement le génie pratique des Hollandais qu'on admire, c'est aussi ce besoin instinctif de discipline qui distingue les Javanais entre toutes les races orientales. Il ne faut point s'abuser cependant. Cette société mixte, qui semble graviter avec le calme des corps célestes dans leurs sphères, peut être jetée hors de son orbite par le moindre choc. Il existe dans ses éléments un défaut d'équilibre qui ne peut être racheté que par l'éloignement de toute cause perturbatrice. Ce n'est que par un commandement toujours grave, par un exercice ferme et mesuré de leur pouvoir, que quelques milliers d'Européens, disséminés sur un aussi vaste territoire que celui de Java, peuvent tenir en respect les masses qui les entourent. Il importait donc de prévenir, au sein de cette colonie florissante, tout prétexte d'agitation. Le bon sens du peuple hollandais a jugé le partage de l'autorité incompatible avec les nécessités d'une domination aussi exceptionnelle. Dans les Indes néerlandaises, l'administration repose tout entière sur ce principe vigoureux : le gouvernement d'un seul. Le conseil des Indes n'a, comme l'audience de Manille, que des attributions purement consultatives. C'est dans cette concentration de pouvoirs qu'il faut chercher l'explication des rapides progrès accomplis à Java de 1830 à 1838.

Après avoir administré la colonie pendant trois années consécutives, M. le comte Van den Bosch fut appelé dans les conseils de la couronne, et, de ce poste élevé, il continua de présider aux destinées de Java. Quand l'illustre général rentra dans la vie privée, sa tâche était remplie; il

avait mis la dernière main à son œuvre. La place de M. le comte Van den Bosch est marquée dans l'histoire. Il prendra rang à côté des Clive et de Warren Hastings; mais, plus heureux que ces fondateurs de l'empire indo-britannique, le gouverneur des Indes néerlandaises a pu jouir en paix de sa gloire. La faveur du chef de l'État a soutenu M. Van den Bosch au milieu des premières difficultés de son entreprise, et la reconnaissance publique a devancé le jugement de la postérité. M. Van den Bosch peut se présenter sans crainte devant ce grand tribunal : la postérité ratifiera l'opinion de ses contemporains. Comme eux, elle admirera les vues fécondes et les fermes desseins de cet esprit pratique ; elle le louera d'avoir su résister aux clameurs d'une philanthropie envieuse, et d'avoir, en ouvrant au commerce de la métropole des perspectives jusqu'alors inconnues, préparé, par le travail, la transformation d'un peuple dont le fanatisme repousse, avec la même obstination, nos doctrines politiques et notre foi religieuse.

Le seul reproche qu'on ait pu adresser avec quelque apparence de raison à l'habile organisateur de Java, c'est de s'être consacré trop exclusivement à cette œuvre capitale. En négligeant d'assurer les droits de la Hollande sur les parties litigieuses de l'Archipel indien, le général Van den Bosch contribua peut-être, en effet, à encourager les empiétements que méditait déjà l'Angleterre. On ne saurait oublier cependant, sans injustice que les progrès de la domination hollandaise dans l'île de Sumatra ont été accomplis sous sa direction et tiennent dans son gouvernement une place importante. La portion de Sumatra dont les Anglais ne contestent point la possession à la Hollande était loin sans doute d'être conquise et pacifiée quand le général Van den Bosch rentra en Europe, aujourd'hui même elle ne l'est point encore ; mais cet

homme éminent fut le premier qui substitua une domination politique aux relations incertaines que les comptoirs de la côte entretenaient depuis longtemps avec les peuplades de l'intérieur. Sumatra est l'Algérie des Indes néerlandaises. Il y faut lutter contre les éléments épars d'un gouvernement fédéral, contre un peuple étranger à toute hiérarchie. La sédition, ameutée par le fanatisme et par de longues habitudes d'indépendance, y couve toujours quelque part. Aussi l'occupation de cette île a-t-elle donné lieu à une guerre incessante, dans laquelle se sont fondées presque toutes les réputations militaires de l'armée des Indes. En 1831, le général Van den Bosch eut l'honneur de terminer cette guerre désastreuse. Le dernier retranchement des rebelles fut enlevé d'assaut vers la fin de 1833, mais ce ne fut qu'en 1840 que la prise de Baros et celle de Singkel, situé sur les confins de l'État d'Achem, vinrent compléter ce triomphe. L'île de Sumatra occupe aujourd'hui le second rang dans les possessions néerlandaises, et le port de Padang, sur la côte occidentale, est un des marchés les plus importants de l'Archipel indien.

CHAPITRE VI.

Expédition de Bali.

L'organisation agricole de Java et la pacification de Sumatra avaient rempli les quinze années qui s'étaient écoulées entre le départ de M. Dubus de Ghisignies et la mort du quatrième successeur de M. Van den Bosch, M. Merkus. Lorsqu'en 1845 M. le comte de Rochussen fut nommé au gouvernement de Batavia, la sollicitude de la Hollande pour ces deux parties importantes de son établissement colonial était déjà moins exclusive. La présence des Anglais sur la côte de Bornéo; leurs tentatives pour établir des relations commerciales avec les habitants de Bali, dont l'attitude altière semblait un défi permanent porté à l'influence hollandaise, les provocations réitérées de la presse britannique, commençaient à troubler la quiétude dont le gouvernement des Pays-Bas avait joui depuis 1830.

L'administration de M. de Rochussen, si l'on étudie attentivement la portée de ses actes, ouvre une période nouvelle dans l'histoire des colonies néerlandaises. C'est l'époque où l'action gouvernementale se raffermit sur tous les points où elle s'était insensiblement relâchée. La Hollande semble alors réagir, par un secret travail d'expansion, contre les tendances envahissantes de l'Angleterre. M. de Rochussen n'a point seulement à défendre la prospérité de Java contre les innovations irréfléchies qui

la menacent : il lui faut aussi garder de toute atteinte la suprématie morale sur laquelle repose l'avenir de ce magnifique établissement. A l'énergie de ses mesures, les peuples de l'Archipel indien reconnaissent le bras de leurs anciens maîtres. C'est le dernier sceau apposé aux traités de 1814 et de 1824.

Il faut bien le reconnaître, les empiétements successifs qui ont arraché à la Hollande des plaintes si amères n'ont eu, en réalité, pour cause première que son défaut de prévoyance. Une politique plus active et plus vigilante eût certainement prévenu, en 1818, l'occupation de Singapore, et jamais les Anglais n'eussent songé à s'établir sur la côte septentrionale de Bornéo, si les possesseurs de Java eussent mis plus d'empressement à donner aux droits qu'ils tenaient de la compagnie des Indes toute l'extension dont ces droits étaient susceptibles ; mais le gouvernement néerlandais avait une entière confiance dans l'esprit qui semblait avoir dicté le traité de 1824. Il croyait les Anglais résolus à ne plus mêler dans l'Archipel indien les deux dominations, et trouvait plus d'avantage à consolider l'œuvre de M. Van den Bosch qu'à s'emparer de territoires déserts ou improductifs. En un mot, la Hollande attendait flegmatiquement de meilleurs jours pour étendre sa domination sur Bornéo, ne doutant pas que cette île tout entière ne fût destinée à subir le sort des états de Sambas et de Banjermassing, puisque l'Angleterre n'avait point fait, en faveur du sultan de Bruni, les réserves qui protégeaient à Sumatra l'indépendance du sultan d'Achem. S'il n'eût fallu craindre que les projets du gouvernement britannique, cette confiance de la Hollande n'eût point été peut-être exagérée : le cabinet de Saint-James devait avoir, depuis 1830, d'autres préoccupations que de grossir le nombre de ses embarras et le chiffre de ses colonies ; mais l'Angleterre nourrit une

race d'agents officieux, touristes enthousiastes, qui s'en vont sonder à leurs frais tous les coins du globe, et dont l'ardeur, secondée par les vœux jaloux du commerce britannique ou par la fougue du prosélytisme religieux, a souvent entraîné le gouvernement à sa suite. La première tentative qui vint alarmer la Hollande fut le fait d'un de ces esprits aventureux. En 1835, M. Erskine Murray débarqua en armes sur la côte orientale de Bornéo, à l'embouchure de la rivière Kouti. Cet officier fut tué par les indigènes, et son projet périt avec lui. Sur la côte opposée, une entreprise semblable rencontra un meilleur succès. M. Brooke était, comme M. Murray, capitaine au service de la compagnie des Indes. Riche et avide d'émotions, il parcourut, pendant plusieurs années, l'Archipel indien sur un yacht de plaisance. En visitant la partie indépendante de Bornéo, il reconnut dans cette île l'existence d'une race opprimée dont l'affranchissement pouvait servir de base à un plan de colonisation. Cette idée s'empara de son esprit. Il renonça au service militaire, vint s'établir dans les États du sultan de Bruni, et acheta sur les bords de la rivière de Sarawak, au prix d'une rente d'environ 20,000 fr., la propriété perpétuelle de quatre mille hectares de terre. Il ne s'en tint point là; il voulut devenir rajah de Sarawak, et, au mois d'août 1842, l'intervention de la marine anglaise obligea la cour de Bruni à lui conférer cette dignité. Le misérable despote qui régnait à Bruni avait donné alors toute la mesure de sa faiblesse. On lui imposa la cession au gouvernement de la reine d'un îlot peu important en lui-même, puisqu'il n'avait qu'un mille de large et deux milles de long, mais qui commandait toute la baie de Bruni et la capitale même du sultan. Au mois de juin 1846, l'amiral Cochrane prit possession à main armée de cet îlot, placé comme un bastion sur la route de Singapore à Hong-

kong. On n'a point oublié les doléances qui accueillirent cette usurpation en Hollande, et l'ardente convoitise qu'éveillèrent en Angleterre les pompeux programmes de M. Brooke.

Au milieu de cette émotion, M. de Rochussen courut au plus pressé. Il se hâta de définir, par un acte administratif, les territoires de Bornéo dont la Hollande, en vertu de traités formels, pouvait réclamer la suzeraineté ou la possession. Le dénombrement des districts entre lesquels furent divisées les résidences de Pontianak, de Sambas et de Banjermassing embrassa plus de cinq cent mille kilomètres carrés, et n'en laissa pas deux cent mille aux souverains indépendants. C'était restreindre à tout hasard la part qu'il faudrait peut-être un jour abandonner à une ambition rivale. L'intérieur de l'île fut en même temps exploré par des commissions scientifiques. La Hollande, qui, depuis 1816, s'était contentée, vis-à-vis de Bornéo, d'une suzeraineté dédaigneuse, ne parut avoir, depuis l'occupation de Laboan, aucune autre possession plus à cœur. Cette sollicitude, n'eût-elle été qu'apparente eût encore eu ses avantages : la Hollande eût ainsi écarté le reproche de mettre en interdit, par ses prétentions, des territoires dont elle ne voulait ni ne pouvait tirer aucun parti; mais le zèle de M. de Rochussoen en faveur de Bornéo était réel. Ce fut aux explorations qu'il encouragea que les Indes néerlandaises durent la découverte, ou, du moins, la première exploitation sérieuse des mines de houille de Banjermassing, ressource inestimable pour les progrès pacifiques et pour la défense militaire de la colonie. L'occupation de Laboan eut donc cet heureux effet d'obliger la Hollande à porter ses regards et son action administrative jusqu'aux extrémités les plus reculées de son immense empire. L'événement, du reste, ne justifia ni les craintes du peuple hollandais, ni les espérances de

la presse britannique. Les Anglais ne trouvèrent point « dans Bornéo un marché insatiable pour consommer leurs produits et des richesses intarissables pour charger leurs navires [1]. » Les Hollandais ne furent point inquiétés dans leurs possessions, et le sultan de Bruni lui-même fut maintenu sur son trône. On vit alors le prestige qui avait un instant entouré M. Brooke et son entreprise pâlir insensiblement, puis enfin s'évanouir.

Ce fut surtout dans la question de Bali que M. de Rochussen fit preuve à la fois de prudence et d'audace. Il n'ignorait ni les dépenses, ni les périls dans lesquels il allait s'engager : il alla, sans hésitation, au-devant des difficultés de l'avenir. Sur un territoire dont la superficie est d'environ six mille kilomètres carrés, l'île de Bali, partagée en neuf principautés distinctes, renferme une population de 7 ou 800,000 âmes. Les Balinais appartiennent à la même race que les habitants de Java. Ils sont cependant plus forts et mieux conformés que les Javanais. Leur regard a plus de vivacité; leur teint se rapproche davantage de celui des Hindous. On retrouve chez eux l'orgueil héréditaire des castes de l'Inde. Les *brahmanes* et les *wasias* de Bali paraissent descendre des premiers colons de la côte de Coromandel; les *satrias* perpétuent la race du prince javanais qui, avant la chute de l'empire de Modjopahit, vint fonder à Bali l'état de Klong-Kong. Les *souddaras* occupent le dernier rang de la hiérarchie nobiliaire; ils composent la classe des chefs de village. Les Balinais n'ont point la férocité des Maures de Soulou; ils ont le point d'honneur, l'obéissance fanatique, le mépris de la mort qui distinguent encore aujourd'hui les habitants du Japon. L'influence sacerdotale est prédominante à Bali. La caste des brahmanes a le pas

[1] *Times* du 2 octobre 1846.

sur la caste des princes. Le roi de Klong-Kong, bien qu'il ne sorte point de cette famille hindoue, est cependant considéré par elle comme le chef héréditaire de la religion. Ce prince est à Bali ce que le *daïr* était au sein de l'empire japonais, avant que le *xo-goun* usurpât ses pouvoirs temporels. Les autres souverains reconnaissent sa suprématie et lui rendent un hommage superstitieux. L'île de Bali, comme l'a très-bien fait remarquer un écrivain hollandais, nous montre ce que fut l'île de Java au temps des princes hindous de Padjajaran et de Modjopahit.

Le territoire de Bali est montueux et accidenté. De nombreux ruisseaux descendant des montagnes favorisent dans cette île la fécondité naturelle du sol. Les rizières y donnent chaque année deux récoltes, et c'est le point de l'archipel Indien où la culture du coton a le mieux réussi. Les femmes de Bali tissent elles-mêmes la plupart des étoffes qui se consomment dans l'île; les hommes savent tremper et corroyer les lames de leurs kris. Ce n'est donc que pour les armes à feu et pour la poudre à canon que les Balinais sont demeurés les tributaires des fabriques indigènes de Banjermassing ou des importations européennes de Singapore. Les Chinois et les Bouguis, établis sur divers points de la côte, sont les principaux agents de ce commerce, et c'est par leur intervention que les Anglais cherchaient à nouer entre Bali et Singapore des relations plus suivies et plus étendues. Dès l'année 1840, le gouvernement néerlandais avait répondu à ces tentatives du commerce britannique par l'établissement d'une factorerie dans l'île de Bali. La *Maatschappy*, par l'entremise d'un de ses agents, échangeait des étoffes hollandaises ou des produits javanais contre du riz, du coton, de l'écaille de tortue et de l'huile de coco. Les Balinais virent, dans la présence de ce résident étranger sur leur

territoire, une première atteinte portée à leur indépendance. Le prince de Bleling, le plus puissant des rajahs de Bali, prit soin d'attiser ces mécontentements populaires. Il multiplia ses achats d'armes et de munitions à Singapore, et se montra ouvertement hostile à l'influence hollandaise. Cette agitation prématurée obligea le gouverneur de Batavia à mieux préciser les rapports de la Hollande avec les princes de Bali. Le rajah de Bleling consentit à signer un traité, par lequel il se plaçait sous la protection du gouvernement des Pays-Bas; mais ses menées n'en furent que plus actives, et son attitude n'en devint que plus offensante. Il fallait mettre un terme à cet état de choses. La Hollande ne pouvait tolérer les allures hautaines des souverains de Bali, sans s'exposer à perdre la puissance morale qui maintient sous son joug 16 millions de sujets. M. de Rochussen accepta la responsabilité d'une expédition qui pouvait tout compromettre, mais dont le succès devait aussi tout sauver.

Le 28 juin 1846, 3,000 hommes de troupes régulières, sous les ordres du lieutenant-colonel Backer, furent débarqués à l'est du village de Bleling. Ils trouvèrent 30,000 Balinais retranchés derrière de grossières redoutes formées par deux rangées de troncs d'arbres, dont l'intervalle était rempli de pierres et de claies de bambous. Soixante canons de bronze occupaient les embrasures ménagées dans ces retranchements épais de deux ou trois mètres, élevés de six ou sept au-dessus du niveau du sol. Ce ne fut point sans de grands sacrifices que les Hollandais réussirent à enlever cette première ligne de défense; mais, une fois maîtres de la plage, ils n'éprouvèrent plus de résistance. Les Balinais s'enfuirent jusqu'à Singa-Radja, capitale de l'état de Bleling, située à trois milles dans les terres. Les Hollandais y entrèrent avec eux, et l'incendie dévora en quelques heures cette ville de bambous.

Le rajah s'était réfugié dans les montagnes; il signa un nouveau traité, et contracta l'engagement de payer les frais de la guerre. Les autres princes reconnurent, comme lui, la souveraineté de la Hollande, et firent acte de soumission. Un fort armé de huit canons fut élevé sur la plage de Bleling, et le résident de Besouki fut chargé de remplir auprès des souverains de Bali le rôle de commissaire du gouvernement néerlandais.

Dix-huit mois s'étaient à peine écoulés, qu'une nouvelle expédition était devenue nécessaire. Les princes de Klong-Kong, de Karang-Assam et de Bleling, unis cette fois dans leurs projets de résistance, avaient soulevé contre les Hollandais toute la population balinaise. Le fanatisme religieux prêtait de nouvelles forces au sentiment de la nationalité. Les Balinais avaient détruit eux-mêmes le village de Bleling et la résidence de Singa-Radja. C'était au milieu de leurs montagnes, à Djaga-Raga, dans une position fortifiée avec le plus grand soin, qu'ils avaient résolu d'attendre l'armée hollandaise. Le 9 juin 1848, cette armée se mit en marche, sous le commandement du général Van der Wick. Arrivée sur le plateau de Djaga-Raga, elle reconnut tous les avantages de la position qu'avaient choisie les princes balinais. Un combat acharné s'engagea entre les Hollandais et les insulaires, retranchés au milieu de ravins presque inaccessibles. Les Hollandais durent enfin céder au nombre, surtout à la fatigue et à la soif dévorante qu'on n'avait aucun moyen d'étancher. L'armée hollandaise comptait deux cent quarante-six morts ou blessés, dont quatre officiers européens, quand le général Van der Wick donna le signal de la retraite.

M. de Rochussen soutint avec fermeté ce fâcheux revers, et sa contenance assurée en atténua l'effet. La saison était trop avancée pour qu'il pût donner immédiatement

le signal d'une troisième campagne ; mais il en commença, sans perdre un instant, les préparatifs. Les Javanais savaient déjà que les Hollandais n'étaient point invincibles. Plus d'une fois, sous leurs yeux, les habitants des provinces de Kedou et de Djokjokarta avaient surpris et dispersé les troupes envoyées contre Dipo-Negoro. Ce qu'ils n'avaient jamais vu, c'était un échec qui eût découragé la Hollande ; voilà ce qu'il importait de ne point leur montrer.

L'armée des Indes se composait de seize mille hommes environ, parmi lesquels on ne comptait que quatre mille Européens. Dans les circonstances ordinaires, sept mille hommes gardaient l'île de Java ; six mille étaient employés à contenir les populations turbulentes de Sumatra et de Banca ; le reste de l'armée était dispersé dans les autres possessions de l'archipel. En présence des complications que pouvaient amener les révolutions européennes de 1848, ces troupes étaient à peine suffisantes pour assurer la sécurité du vaste territoire qu'elles étaient chargées de défendre. Aussi, à la première nouvelle de l'échec de Bali, le gouvernement hollandais avait-il fait partir des renforts considérables pour les Indes. Vers la fin du mois de février 1849, une flotte de soixante voiles et de sept navires à vapeur, réunie à Batavia et à Samarang, était prête à conduire sur la côte de Bleling cinq mille soldats, trois cents *coulis* affectés au transport des vivres et des munitions, deux obusiers, huit mortiers et deux batteries de campagne ; il ne restait plus qu'à faire choix d'un général. L'armée des Indes ne manquait pas de braves officiers. Trente-trois années de guerre avaient fondé plus d'une renommée éclatante. Il en était une cependant devant laquelle toutes les autres semblaient disposées à s'incliner, et à laquelle l'opinion publique déférait d'avance le commandement. Le général Michiels

était arrivé à Batavia en 1816. Depuis cette époque, il avait pris part à tous les combats qui s'étaient livrés dans les Indes, et avait conquis ses grades l'un après l'autre sur le champ de bataille. La guerre de Java l'avait fait major; celle de Sumatra le fit général. Ce fut sur ce dernier théâtre que grandit sa réputation. Pendant plus de quinze ans, il avait à peine connu un instant de repos. Intrépide, aventureux, doué du double génie de la guerre et de l'organisation, il avait su entraîner à sa suite les gouverneurs généraux effrayés et la diplomatie hésitante. Les soldats l'adoraient, et les Malais qui le trouvaient partout à la tête des troupes, soit qu'il fallût protéger les frontières des possessions hollandaises, ou forcer dans leurs dernières retraites les bandits de l'intérieur, les Malais lui avaient donné le surnom de *kornel madjang* (le colonel au cœur de tigre) [1]. M. de Rochussen le fit venir de Padang, où il s'occupait d'organiser les provinces que son épée avait conquises, et lui confia le soin de venger l'honneur des armes néerlandaises.

Les huit états de Bali coalisés contre la Hollande pouvaient mettre sur pied quatre ou cinq mille fusils et plus de quatre-vingt mille lances; mais, incertains du point sur lequel serait dirigée la première attaque, ils n'avaient rassemblé que quinze ou vingt mille hommes à Djaga-Raga. Ce fut là que le général Michiels résolut de porter les premiers coups. Cette position, devant laquelle avaient échoué l'année précédente tous les efforts des troupes hollandaises, avait été rendue, par les soins du chef de la ligue balinaise, le *gousti* [2] Djilantik, régent de Bleling, plus redoutable encore. Des bastions et des retranche-

[1] En l'absence du lion, inconnu dans la Malaisie, le tigre est devenu, pour les populations de l'archipel Indien, l'emblème du courage, et non pas celui de la férocité.

[2] *Gousti*, noble, d'origine princière.

ments percés de meurtrières, garnis de canons et de pierriers, précédés de chausses-trappes, ou protégés par des haies de bambou épineux, s'étendaient, sur un développement de plus d'un kilomètre, entre deux ravins au fond desquels coulaient le Sangsit et le Bounkoulan. Le général Michiels partagea ses troupes en deux colonnes. Avec la colonne principale, il marcha droit à l'ennemi. Il chargea un brave officier, le lieutenant-colonel de Brauw, de tourner la position qu'il allait attaquer de front. Le 15 avril 1849, dès six heures du matin, les deux divisions de l'armée hollandaise se mettent en marche; à sept heures elles s'étaient perdues de vue. Le général Michiels arrive, sans avoir été inquiété, en face des ouvrages ennemis ; il les fait canonner par ses pièces de campagne et harceler par un bataillon déployé en tirailleurs. Les Balinais répondent par un feu violent de toutes leurs pièces. L'armée hollandaise compte bientôt plus de cent hommes hors de combat; elle se trouve en présence d'un ennemi invisible qu'elle ne peut atteindre qu'en jetant des obus ou des grenades par-dessus les retranchements derrière lesquels il se cache. Malgré ses pertes, elle gagne cependant du terrain ; ses batteries ne sont plus qu'à cent quatre-vingts mètres du bastion qu'elles foudroient. Malheureusement, les boulets s'enfoncent dans les boulevards de terre, que soutient un double rang de troncs d'arbres, sans y pratiquer la moindre brèche. Le général Michiels hésite à donner le signal d'un assaut qui semble impraticable, quand vers midi une vive fusillade se fait entendre du côté de Djaga-Raga. Le colonel de Brauw a débordé les positions de l'ennemi. Ce jeune et héroïque officier n'a pas craint, pour accomplir sa mission, d'engager la colonne qu'il commande dans le lit du Sangsit. Pendant deux heures et demie, les troupes hollandaises ont cheminé en silence

au fond d'un précipice dont les parois taillées à pic atteignent une élévation de soixante-quinze mètres. Si l'ennemi eût découvert ce mouvement, il eût anéanti la division du colonel de Brauw à coups de pierres; mais le succès a couronné une audace dont les fastes de la guerre offrent peu d'exemples. La colonne hollandaise escalade homme par homme le bord du ravin, et vient se ranger en bataille sur le plateau avant que les Balinais aient pu soupçonner sa présence. Ils aperçoivent enfin sur leurs derrières ce corps de troupes qui semble tombé du ciel. L'action s'engage : le colonel de Brauw fait enlever au pas de course les redoutes qui protégent la gauche de l'ennemi. Le général Michiels, de son côté, porte ses troupes en avant; il trouve les abords des fortifications hérissés d'obstacles. Les Hollandais sont encore une fois repoussés avec perte. Ce succès momentané enflamme le courage des Balinais, qui veulent tenter une double sortie et reprendre les positions qu'ils ont perdues. Ils sont accueillis par des charges vigoureuses, et poussés, la baïonnette dans les reins, jusque dans leurs retranchements. Toutefois ils sont bloqués plutôt que vaincus, car on n'a pas pu réussir encore à entamer leur position, et déjà le général Michiels redoute les lenteurs d'un siége. Il comptait sans l'intimidation des Balinais, qui prennent le parti, dès la nuit close, de commencer leur mouvement de retraite. Le colonel de Brauw croit distinguer des masses confuses qui, défilant le long des lignes ennemies, se portent à travers champs du côté de Djaga-Raga. Il fait éveiller ses troupes, et marche sur les redoutes avant qu'elles aient été complétement évacuées. Attaqués à l'improviste, les Balinais se battent en désespérés; une centaine d'hommes est passée au fil de l'épée. Au bruit de la fusillade, le corps du général Michiels s'est aussi porté contre les fortifications. L'ennemi fuit de toutes

parts, et les premiers rayons du jour apprennent aux Hollandais que leur victoire est complète.

Avec les lignes formidables que l'armée hollandaise venait d'enlever, le *gousti* Djilantik voyait tomber le royaume de Bleling. Echappé au carnage, il avait pris pendant la nuit, avec le rajah de Karang-Assam, la route de cette dernière principauté, où il se flattait de trouver encore les moyens de prolonger la guerre ; mais la consternation était générale dans l'île : les soumissions arrivaient de toutes parts, et le succès n'était plus douteux pour les Hollandais. Il fallait cependant une nouvelle expédition pour briser la résistance des états de Karang-Assam et de Klong-Kong, dans lesquels Djilantik ne cessait d'attiser l'incendie. Le 8 mai, vingt-deux jours après la prise de Djaga-Raga, le général Michiels fit rembarquer ses troupes, et vint attaquer la partie orientale de l'île. Affaibli par les pertes qu'il avait essuyées en secourant le rajah de Bleling, le roi de Karang-Assam n'était plus en état d'arrêter la marche de cette armée victorieuse. Il se vit bientôt abandonné par ses troupes et fut massacré par ses propres sujets. Poursuivi dans les montagnes où il s'était hâté de chercher un refuge, le *gousti* Djilantik tomba également victime de la fureur populaire. En lui périssait le plus implacable ennemi que, depuis Dipo-Negoro, eût rencontré la domination hollandaise.

Gouverné par le chef spirituel de l'île, le *dewa-agoung*, l'état de Klong-Kong avait pris une part moins active à la défense de Djaga-Raga; ses forces étaient presque intactes, et son territoire avait, aux yeux de la population, un caractère sacré qui devait en rendre la défense plus opiniâtre. Le général Michiels savait que la soumission complète de Bali ne pouvait s'obtenir que sous les murs de Klong-Kong. Aussi transporta-t-il, sans perdre un instant, son armée, épuisée par deux mois de marches et

de combats, sur ce nouveau théâtre d'opérations. Il fallut une lutte acharnée de trois heures pour s'emparer d'une hauteur qui dominait la baie, sur le bord de laquelle avaient campé les troupes. Les Balinais défendirent pied à pied cette position consacrée par la superstition publique ; ils opérèrent leur retraite en bon ordre, et l'armée hollandaise, accablée de fatigue, ne put songer à les poursuivre. Le général Michiels fit bivouaquer ses troupes sur le champ de bataille ; chaque soldat se coucha tout habillé, et se tint prêt à saisir ses armes au premier signal : cette précaution sauva l'armée. Vers trois heures du matin, — au milieu d'une obscurité profonde, — des coups de feu et d'horribles hurlements se font entendre aux avant-postes. Les Hollandais forment leurs rangs en silence. Une troupe de furieux enivrés d'opium se ruent sur eux la lance en arrêt. Victimes volontaires, ces premiers combattants sont destinés à mourir ; ils ne cherchent ni n'espèrent la victoire, ils crient *amok* (tue ! tue !) et n'ont d'autre but que d'ouvrir un passage aux masses compactes qui les suivent. Leur frénésie vient se briser contre les baïonnettes hollandaises ; ils tourbillonnent le long de ce mur d'airain, sans pouvoir en ébranler les assises. Ces fanatiques luttent en désespérés, l'écume à la bouche, jusqu'à ce qu'ils tombent sous les coups qu'on leur porte, ou qu'ils s'affaissent épuisés. Cependant le nombre des combattants grossit sans cesse ; l'artillerie européenne fait en vain de larges trouées dans cette cohue que les lueurs de l'incendie ont rendue visible. Au centre de la position occupée par l'armée hollandaise se tenait le général Michiels, avec deux bataillons formés en carrés et une batterie de campagne. Habitué à de pareils assauts, il ne se laissait émouvoir ni par les cris des assaillants, ni par les gémissements des blessés. On l'entendait donner ses ordres avec calme, et dominer par son

énergie l'horreur de cette mêlée confuse. Sa voix claire et brève savait porter la confiance jusqu'au cœur du moindre soldat : il était l'âme de cette bande glorieuse, qui, depuis deux heures, opposait sa fermeté et sa discipline à la furie d'une troupe fanatisée. Tout à coup un corps de Balinais parvient, à la faveur des ténèbres, à se glisser au milieu des lignes hollandaises : une décharge à bout portant atteint le général Michiels, qui tombe, la cuisse droite fracassée par une balle. Le jour vient alors éclairer une scène de désolation et mettre les Balinais en fuite. Près de deux mille morts ou blessés jonchaient le champ de bataille. La perte des Hollandais eût été insignifiante sans le coup malheureux qui avait atteint leur général. Ils n'avaient à regretter que sept morts et vingt-huit blessés, tant le sang-froid et la discipline ont d'avantage sur le désordre d'un courage aveugle ! Il fallut amputer le général Michiels sur le champ de bataille ; il succomba le soir même aux suites de cette opération.

L'armée pleura ce soldat intrépide, mais ne songea point à le venger. La perte du général dans lequel elle avait mis sa confiance la laissait désormais sans ardeur. Elle comptait d'ailleurs de nombreux malades. Les moyens de transport manquaient, car la plupart des *coulis*, saisis d'effroi pendant la terrible nuit du 25 mai, avaient pris la fuite. Au lieu de marcher sur Klong-Kong, on se retira sur le territoire de Karang-Assam. Les pertes de l'ennemi avaient été heureusement trop sérieuses pour que cette retraite inopportune pût lui rendre son audace. Après quelques tergiversations, il accepta sans réserve les conditions du gouvernement hollandais. Les dynasties de Bleling et de Karang-Assam furent déclarées déchues du trône. Les autres princes conservèrent leur couronne et l'administration indépendante de leurs états, et cependant, malgré cet usage modéré de la victoire, le triomphe des

armes hollandaises eut un immense retentissement dans tout l'archipel. Les velléités d'indépendance qu'auraient pu entretenir les déclamations perfides des journaux de Singapore s'éteignirent dans la terreur qui suivit la troisième expédition de Bali.

C'était en ce moment même qu'une chance inespérée ouvrait à notre corvette le chemin des Indes néerlandaises. Java dans tout l'éclat de sa prospérité, Célèbes dans la ferveur de ses espérances naissantes, l'armée hollandaise dans l'ivresse d'une victoire trop chèrement achetée, tels furent les souvenirs que nous conservâmes de notre passage au milieu de l'empire indo-néerlandais.

Nous venons de retracer l'histoire de cet empire depuis les premiers progrès de sa puissance jusqu'aux récentes tentatives que lui ont imposées d'inflexibles nécessités. Cette histoire nous indique la voie où tend à s'engager de plus en plus la politique coloniale de la Hollande. L'occupation restreinte vis-à-vis de peuples sauvages, il faut bien se l'avouer, n'est qu'un rêve. Les Hollandais dans la Malaisie, les Anglais sur le continent indien, comme au cap de Bonne-Espérance, les Français en Afrique, se sont vus également contraints d'étendre leurs conquêtes au delà de leurs désirs et de leur ambition. La domination européenne ne sera solidement assise dans l'archipel Indien, elle ne portera tous ses fruits bienfaisants que le jour où tant de royaumes divisés, tant de fragments d'autorité conquis par de misérables pirates qui ne vivent aujourd'hui que d'exactions et de rapines, auront disparu dans la grande unité politique dont Java est le centre. C'est vers ce but que la Hollande doit marcher et que tous nos vœux la convient. Sans l'influence du gouvernement néerlandais, sans son autorité active, sans l'organisation qui est son ouvrage, les peuples de Sumatra et de Célèbes retomberaient dans le chaos de leur anarchie. La

Hollande, il est vrai, rassurée sur la possession de Java, ne croit point les autres parties de son empire si bien cimentées qu'une guerre maritime ne pût les détacher de sa domination au profit d'une autre puissance. Elle se sentirait donc disposée à concentrer ses efforts à Java, comme, en cas de guerre, elle y concentrerait ses moyens de défense ; mais cette politique timide, si elle pouvait un instant prévaloir, amènerait un jour ou l'autre de dangereuses complications. L'Europe, encombrée d'une population toujours croissante, trop à l'étroit dans ses anciennes limites, ne tarderait point à contester à la Hollande la possession d'un champ que cette puissance n'oserait défricher. L'audace, dans certains cas, peut donc être de la prudence ; je ne crains point de la conseiller à l'Espagne et à la Hollande. L'héroïsme des siècles passés leur a ouvert un immense domaine. Qu'elles suivent d'un effort commun cette voie fructueuse ! Leur intérêt est de s'entendre et de s'unir. J'ajouterai que le nôtre est de les défendre. Il faut prévoir le jour où la race anglo-saxonne, rapprochée par ses affinités secrètes, ne fera plus qu'un seul peuple sous deux gouvernements divers. Assise d'un côté sur la rive occidentale du Nouveau-Monde, de l'autre sur les bords du continent indien, cette race envahissante régnerait sans partage dans les mers de l'extrême Orient, si la sagesse de l'Europe ne songeait à lui opposer comme barrière l'indépendance des Indes néerlandaises et celle des colonies espagnoles. Tout ce qui se rattache à l'avenir de ces riches possessions a donc un intérêt européen : c'est à l'Espagne et à la Hollande de juger de quel côté sont leurs alliés véritables et leurs protecteurs naturels.

CHAPITRE VII.

Départ de *la Bayonnaise* pour Batavia. — Le détroit de Samboangan.

Le moment que nous n'avions cessé d'appeler de nos vœux était enfin arrivé. Le 3 mai 1849, *la Bayonnaise* appareillait de la rade de Macao et se dirigeait vers les colonies néerlandaises.

Nous avons déjà indiqué les grandes divisions politiques de l'archipel indien : nous essaierons également de fixer par une rapide esquisse le contour général des mers que nous nous apprêtions à parcourir. A deux cents lieues environ des côtes que découpent le golfe du Tong-king et le golfe de Siam, le groupe des Philippines sépare la mer de Chine de l'Océan Pacifique. Le méridien qui traverserait ces îles espagnoles rencontrerait, non loin de l'équateur, la grande île de Célèbes. A l'est de cette ligne idéale, on verrait se déployer l'archipel des Moluques. Plus à l'ouest, s'étendraient Palawan et ses nombreux récifs, puis l'immense Bornéo, faisant face à la presqu'île de Malacca et aux côtes du Camboge. Si venant de Macao, vous laissez Bornéo sur la gauche, vous suivrez pour gagner Batavia la voie la plus directe. Trois passages différents vous seront alors ouverts : le canal de Carimata, le détroit de Gaspar, ou celui de Banca. Si la mousson vous est contraire, il vous faudra probablement faire un plus long détour et aller chercher le vent favorable à l'est de Bornéo, souvent même à l'est de Célèbes. Le vent ne souffle point en effet de la même direction au nord et au sud

de l'équateur. La mousson d'est règne dans la mer de Java et y ramène le beau temps et la sécheresse, quand la mousson de sud-ouest fait éclater ses orages dans la mer de Chine. L'époque où nous devions quitter Macao et le projet que nous avions formé de visiter les principaux ports de l'île de Célèbes, Menado et Macassar, nous traçaient notre itinéraire. C'était à l'est de Célèbes et par la mer des Moluques que nous devions passer.

Le 10 mai 1849, sept jours après son départ de Macao, *la Bayonnaise* se trouvait à l'entrée de la baie de Manille. Sans nous arrêter cette fois sur les côtes de Luçon, nous laissâmes derrière nous la côte de Maribelès, et, comme au mois de mai 1848, nous nous engageâmes dans le long et sinueux détroit de San-Bernardino; mais, au lieu de suivre ce détroit jusqu'au point où il débouche dans l'Océan Pacifique, nous descendîmes brusquement vers le sud, dès que nous eûmes franchi le premier goulet, celui que forment en se rapprochant la côte de Mindoro et la pointe méridionale de l'Ile Verte. Longeant alors, à l'aide de brises variables, les îles de Panay, de Negros et de Mindanao, nous atteignîmes, après dix-huit jours de traversée, le mouillage de Samboangan.

Cet établissement européen a longtemps marqué la limite de l'Espagne dans les mers de Chine. Il fut fondé en 1635 par le gouverneur de Manille pour contenir la piraterie, dont l'Archipel de Soulou fut pendant plusieurs siècles le foyer le plus redoutable. En regard de la forteresse espagnole se dressent les hauts sommets de l'île de Basilan. On sait les prétentions devant lesquelles nous nous arrêtâmes après avoir obtenu du sultan de Soulou, vers la fin de l'année 1845, la cession formelle de cette île. La France voulut respecter jusque dans leur exagération les droits d'une puissance alliée; elle donna en cette circonstance à l'Angleterre, qui préparait déjà l'occupation

de Laboan, un exemple de modération que l'Angleterre se garda bien de suivre. — Le détroit formé par l'île de Basilan et la côte de Mindanao est un des passages les plus fréquentés par les navires qui se rendent en Chine à contre-mousson. La partie du canal qui longe le rivage de Samboangan est rétrécie par les îles basses de Santa-Cruz, et sillonnée par des courants rapides qui, soumis à l'influence périodique des marées, favorisent plutôt qu'ils n'entravent la navigation [1].

Samboangan fut jadis peuplé par des Indiens venus de Luçon; l'exemption de toute espèce de tribut les attira sur les côtes de Mindanao. Le nombre des habitants s'est peu accru depuis cette époque, il ne s'élève pas encore à sept ou huit mille âmes. La fusion des races s'est cependant opérée avec une facilité merveilleuse sur ce coin de terre isolé. Les métis forment à Samboangan la majorité de la population. Ils sont fiers de leur origine espagnole et parlent le castillan avec plus de pureté que la majeure partie des habitants de l'Espagne. Ils ont d'ailleurs les

[1] La vitesse de la marée sur la rade de Samboangan est souvent de trois ou quatre milles à l'heure. Le jour même où nous mouillâmes devant le fort espagnol, une heure environ après le coucher du soleil, un jeune mousse tomba de dessus les bastingages à la mer. Les embarcations étaient hissées sur leurs porte-manteaux; l'obscurité était profonde. Il y avait mille chances contre une pour que le malheureux enfant disparût avant qu'on pût lui porter secours. Un de nos chirurgiens, M. Henri Lerond, noble et bon jeune homme qui n'en était point à son premier acte de dévouement, se trouvait par bonheur sur la dunette. Il se jette à l'eau et atteint le mousse que déjà le courant entraînait rapidement au large. Sans un canot qu'un hasard providentiel amena en ce moment le long du bord, M. Lerond eût été victime de sa sublime imprudence. Quand il remonta sur le pont de la corvette avec le mousse qu'il avait sauvé, les matelots, bons juges en fait de noblesse et de courage, lui firent une véritable ovation. Ce fut sa première récompense. Si ma voix peut être un jour entendue, ce ne sera pas la seule.

défauts et les qualités propres aux races créoles : la bravoure et l'indolence. Placés à proximité des côtes de Bornéo et des îles Soulou, menacés sur le flanc gauche par les Illanos, ils ont pris l'habitude de se protéger eux-mêmes. La plupart des habitants portent, outre leur mousquet, le fameux *compilan*, grand sabre à large lame et à lourde poignée, destiné à pourfendre les *Maures;* tel est encore, dans les colonies espagnoles, le nom sous lequel les Indiens catholiques désignent les Indiens infidèles. Cette population guerrière a plus de goût pour le métier des armes que pour les travaux de l'agriculture. La partie cultivée de ses possessions se réduit à une étroite lisière de terrain défriché que bornent les eaux limpides de la Toumanga; au-delà de cette zone restreinte, la forêt vierge couvre de ses masses impénétrables le flanc des montagnes.

Avant de pénétrer dans les colonies néerlandaises, il n'était point sans intérêt d'accorder au moins un coup d'œil à cette dernière empreinte de la domination espagnole. Un guide intelligent et actif, *el senor* Molina, nous avait offert ses services. Nous le chargeâmes de nous procurer des chevaux, et, dès le lendemain de notre arrivée, nous nous mîmes en route pour visiter les bords de la Toumanga. La nature tropicale a des heures magiques. Le disque du soleil venait à peine d'apparaître au-dessus de l'horizon, quand nous atteignîmes le pont qui unit les deux rives du torrent. Au fond du ravin, sur un lit de galets bleuâtres, coulait la Toumanga. La brise du matin agitait doucement le feuillage des arbres; mille oiseaux bourdonnaient autour des tubes de bambou dans lesquels se recueille la sève enivrante des palmiers. C'était l'heure du réveil pour les hôtes des bois, pour les bois eux-mêmes, dont le feuillage tout appesanti de rosée s'épanouissait aux premières clartés du jour.

Après avoir franchi au galop le pont dont les madriers frémissent sous leurs trois piliers de lave, nous cheminons entre deux haies de ricins et de goyaviers. Tout à coup une large échappée paraît s'ouvrir devant nous. Nous faisons encore quelques pas ; nous tournons un dernier buisson. Ce n'est plus la splendeur d'une nature étrangère que nous contemplons; ce sont les plus riants coteaux de l'Europe, les plus belles prairies de la France, dont les gracieuses ondulations viennent charmer nos regards. Des troupeaux, non pas de buffles stupides et fangeux, mais de fiers taureaux et de grasses génisses, errent au milieu de ces vastes pâturages. Que l'herbe paraît belle dans ces contrées où l'on ne voit jamais que des arbres ! Ce gazon, qui s'étend comme un tapis de Perse sur les flancs arrondis de la colline, sourit plus à nos yeux que la végétation opulente dont nous voyons les derniers efforts se perdre dans les nuages. Nous gravissons la pente du coteau : du sommet qui domine la plaine, nous apercevons un nouveau détour de la Toumanga, bouillonnant à nos pieds et se frayant un passage à travers de nombreux rochers de basalte. Au-delà de cette capricieuse rivière, à l'entrée d'une gorge sauvage, une hutte de paille et de bambou annonce la présence de quelques bûcherons, timide et indolente avant-garde de la domination espagnole. Quel étrange et soudain contraste ! A deux lieues à peine de la mer, à quelques pas de la prairie féconde, la nature sauvage et la forêt vierge ! Une affreuse misère se cache malheureusement sous le luxe déréglé de cette végétation. On a vu quelquefois arriver jusqu'à Samboangan de malheureux avortons décharnés, tout couverts de plaies, au visage aplati, au crâne déprimé, — des brutes à face humaine : ce sont là les enfants de cette riche nature, ceux pour lesquels elle a suspendu le coco à la cîme du palmier et fait descendre le ruisseau murmurant du sommet

des montagnes, ceux qu'elle berce au chant des tourterelles et caresse des tièdes haleines de la nuit. Ce sont les derniers débris des tribus indépendantes de l'archipel indien, les *Negritos* de Luçon et de Mindanao.

A côté de ces misérables créatures, voyez l'homme ennobli et enrichi par le travail. Le feu a purgé la terre des stériles végétaux qui la dévorent. Au milieu de l'espace dont il s'est rendu maître, l'Indien se hâte d'élever sa modeste cabane. Il entoure d'une enceinte le terrain qu'il veut défricher. L'igname, le taro, la patate, le maïs, la canne à sucre, le riz, qui nourrit à lui seul près de la moitié des habitants de la terre, lui assurent d'abondantes récoltes. Sa famille possède un abri contre les intempéries des saisons, et mollement balancée dans le hamac en fil d'abaca suspendu aux parois de la case, sa femme tisse en se jouant la chemise de *pina* ou de *nipis*. On ne peut séjourner quelque temps sous les tropiques sans se sentir saisi d'une admiration toute nouvelle pour le travail, et sans reconnaître dans ce divin précepte la grande loi et le premier devoir de l'humanité.

Rentrés dans le village avant que le soleil de midi eût rendu la température intolérable, nous passâmes le reste de la journée sous le toit hospitalier de notre guide Molina. Ce fut alors qu'il nous montra ses armes et nous entretint de ses exploits. Quand le général Claveria dirigea, au mois de février 1848, une expédition contre le grand repaire des pirates, — l'île à demi noyée de Balanguingui, — trois cents volontaires de Samboangan lui offrirent leurs services. Sans eux, assurait Molina, l'expédition eût échoué. Le canon des navires à vapeur foudroyait vainement depuis vingt-quatre heures des remparts formés d'une triple enceinte de troncs de cocotiers et de pierres madréporiques. Il fallut dresser des échelles contre ces murs, dans lesquels on désespérait de faire brèche. Les

soldats de Manille n'avaient jamais vu le feu. Les officiers qui s'étaient portés à la tête de la colonne venaient d'être tués à bout portant. L'armée s'ébranlait déjà, et la journée semblait perdue quand, à la voix du général, on vit s'avancer les volontaires de Samboangan. Couverts de leur écu, serrant la poignée du *campilan* de leur main droite, ils relèvent les échelles renversées et gagnent sous une pluie de balles la plate-forme du rempart. Les Maures se jettent alors dans le réduit où ils ont enfermé leurs femmes et leurs enfants ; ils égorgent leur famille pour lui épargner la honte de tomber au pouvoir des chrétiens. Avant que les Espagnols aient pu forcer l'entrée du réduit, la boucherie est complète. « Nous n'avons plus devant nous, s'écriait Molina, dont la verve échauffée avait trouvé des accents poétiques, qu'un monceau de cadavres et qu'une mare de sang. Du milieu des mourants, une *desesperado* s'élance vers moi pour me frapper de son kris : d'un revers de mon campilan je l'étends à terre. Le cri des *Samboanguenos* était : Point de quartier aux Maures ! Bien peu de ces infidèles obtinrent d'avoir la vie sauve ; on recueillit pourtant quelques enfants qui avaient par miracle échappé au carnage. Cette fille au teint brun que vous avez pu remarquer à la porte de la case fut ma part de butin. C'est du sang de pirate qui coule dans ses veines ; elle n'en sera pas moins un jour une honnête fille et une bonne catholique. »

Feliciana, — tel était le nom de la jeune moresque. — avait alors dix ou onze ans à peine. Ses grands yeux noirs, sa peau brune et luisante, ne permettaient pas de la confondre avec les pâles rejetons du métis espagnol. Au milieu de ce paisible bercail, elle me rappelait involontairement un jeune loup apprivoisé. Je l'observais pendant que Molina nous débitait d'une haleine infatigable ses rodomontades et nous faisait toucher du doigt

la rouille sanglante de son campilan. Je ne sais quel éclair intelligent et farouche brillait alors dans le regard de la fille de Balanguingui, et semblait indiquer qu'à la première occasion l'instinct d'une nature sauvage reprendrait le dessus. J'espère cependant que mon imagination n'aura point eu raison contre les pronostics plus favorables de notre guide, et que Feliciana n'a point cessé de faire l'orgueil de la famille Molina et l'édification de la paroisse [1].

Samboangan nous eût arrêtés trop longtemps si nous n'eussions écouté que nos désirs. La douce musique d'une langue qu'on ne peut entendre sans un charme secret, les allures chevaleresques d'une population qui défend encore ses rivages contre les Maures, ce parfum de poésie que la race espagnole laisse partout où elle passe, il n'en fallait point davantage pour captiver des gens lassés d'une longue station sur les côtes de la Chine. Un intérêt plus sérieux nous appelait au sud de l'équateur. Samboangan, avec ses terrains vierges, nous avait fait comprendre la grandeur morale du travail; Célèbes et Java allaient nous en montrer les œuvres.

[1] Feliciana n'était point seule étrangère et captive à Samboangan. Un jeune gibbon des îles Soulou, le plus intéressant, le plus gracieux des singes, joyeux comme un enfant, souple comme Mazurier ou Auriol, un singe qui ne marchait jamais à quatre pattes, et montrait, sous ce rapport, plus de dignité que bien des bipèdes, *Moro*, — c'était le nom qu'il portait à Samboangan, — devint à cette occasion notre compagnon de voyage. Avec nous, il visita bien des parages inconnus à sa race, les îles de l'Océanie, les mers glacées du cap Horn et les rivages plus cléments du Brésil. Il triompha, en dépit de toutes les prévisions, de tant de rudes épreuves; mais ses poumons délicats ne purent résister au climat de Paris. Après une année de séjour au Jardin-des-Plantes, il est mort, pleuré des gardiens, qui, les larmes aux yeux, me parlaient encore, il y a quelques mois, de la douceur et de l'aménité de son caractère.

CHAPITRE VIII.

La résidence de Menado dans l'île Célèbes.

Le 25 mai, favorisée par la marée et la brise, *la Bayonnaise* faisait route vers la pointe septentrionale de Célèbes. Le 4 juin, elle mouillait au pied du fort hollandais de Menado. On trouverait difficilement un plus dangereux mouillage. Au fond d'une vaste baie, entre deux ruisseaux qui se jettent à la mer, un talus rapide de gravier volcanique vous permet de jeter l'ancre par 40 brasses, à 200 mètres environ de la plage. Plus au large, on ne trouverait qu'un abîme sans fond. Pendant la mousson du sud-est, qui règne assez régulièrement dans la mer de Célèbes depuis les premiers jours de mai jusqu'à la fin d'octobre, on peut séjourner sans trop d'inquiétude sur cette rade foraine ; mais dès que les vents de nord-ouest sont à craindre, il faut aller chercher un refuge de l'autre côté du cap Coffin, dans la baie mieux abritée de Kema.

La résidence de Menado, quoique située sur le territoire de Célèbes, dépend du gouvernement des Moluques. Elle se compose des districts de Menado et de Tondano, possédés en toute souveraineté par la Hollande, et du district de Gorontalo, où un sultan vassal conserve encore, pour le malheur des plus misérables habitants de l'archipel, toutes les prérogatives d'une autorité tyrannique. Les derniers recensements attribuent à la résidence de Menado, dont le cercle administratif embrasse

le groupe des îles Sanguir, une population d'environ 200,000 âmes [1]. Ce chiffre n'est point en rapport avec l'importance des possessions néerlandaises dans le nord de Célèbes. Le développement naturel de la population ne peut tarder à le grossir, quand bien même de nombreux colons ne seraient point attirés un jour ou l'autre à Menado par la salubrité du climat. Nulle part d'ailleurs ces colons ne rencontreraient un sol plus fertile. Le feu souterrain qui a donné naissance au mont Klobath, au Sepoutang, au Roumengan, à l'Empong, dont les cimes s'élèvent à cinq ou six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, semble activer encore la fougueuse vigueur d'une végétation que baigne incessamment la rosée des nuits ou qu'inondent de leur déluge périodique les pluies équatoriales.

Mouillés à portée de voix du rivage, près duquel notre poupe était retenue par un câble fixé à deux piliers solidement enfoncés dans le sable, nous mesurions d'un regard étonné la hauteur du Klobath, dont l'ombre se projetait au loin sur la mer. Cette masse noirâtre, assise au bord de la baie comme un géant pétrifié, semblait menacer de son cratère béant encore la ville aux toits de palmiers, qui, presque inaperçue du mouillage, occupe la base même du volcan. Une heure environ après le coucher du soleil, nous pûmes descendre à terre, et notre premier soin fut de nous diriger vers la demeure

[1] La population de la résidence de Menado était ainsi divisée en 1849 ;

Européens ou métis	1,111 âmes.
Chrétiens indigènes	9,242
Idolâtres ou mahométans de nom	199,057
Mahométans zélés	2,091
Chinois	1,040
Esclaves	416
Total	212,957 âmes.

du résident. La lune versait alors ses lueurs discrètes sur la campagne, et embellissait le gracieux paysage qui se déroulait devant nous. Nous avions laissé sur la droite les remparts de la citadelle de Menado, simple bastion carré destiné à servir de logement à la garnison plutôt que de défense à la ville ; à notre gauche s'étendaient le *campong* des Chinois et le quartier malais, borné par la rivière.

Deux haies d'hibiscus, taillées au ciseau, bordaient les détours d'un sentier où le sable criait joyeusement sous nos pas ; la brise de terre apportait une douce fraîcheur des sommets nuageux du Klobath, et répandait sur la ville tous les parfums qui dorment pendant le jour au sein de la forêt. Notre surprise et notre ravissement s'augmentèrent sans doute de la sensation de bien-être que nous apportait cette heure tiède et sereine. Nous n'avions cru trouver dans Menado qu'un chétif village de Malais : nous retrouvions encore une fois les chemins de Ternate et d'Amboine, non plus alignés, il est vrai, comme les rues d'une ville, mais capricieusement contournés comme les allées d'un parc. Après quinze ou vingt minutes de marche, nous arrivâmes à l'entrée du parterre qui précédait l'habitation du résident. Ce modeste palais, au fond duquel veillait la flamme vacillante des bougies enfermées dans leurs globes de verre, était soutenu par de frêles colonnettes et couronné d'un toit de chaume qui s'avançait au-dessus d'une longue galerie aérienne. C'était moins un kiosque oriental qu'un châlet transporté par un coup de baguette des campagnes de la Suisse sous le ciel des tropiques. Dominé par le front sourcilleux du Klobath au lieu de l'être par les cimes neigeuses des Alpes, entourée de manguiers et de rimas aux vastes ombres au lieu d'être cachée sous un noir rideau de sapins, cette architecture pittoresque ne semblait pas déplacée sous les feux de l'équateur. Elle offrait un

abri non moins sûr contre les ardeurs dévorantes du soleil que contre les intempéries des hivers.

Nous arrivions à Menado chargés d'une sorte de mission agricole. Peu de temps après la révolution de février, l'attention du ministre de l'agriculture et du commerce avait été appelée sur une espèce particulière de riz de montagne dont l'acclimatement pouvait être tenté, disait-on, avec quelque espoir de succès dans le midi de la France. Le signalement de ce riz, connu à Sumatra et à Célèbes, ajoutait la circulaire officielle, sous le nom de *riz noir*, — noir en effet, — nous avait été envoyé par M. le ministre de la marine avec l'invitation de lui en adresser le plus tôt possible des semences. Nous n'avions toutefois emporté de Macao qu'un faible espoir de répondre aux désirs du ministre. Les personnes que nous avions interrogées, et dont quelques-unes avaient longtemps habité les îles de la Malaisie, connaissaient je ne sais combien de qualités différentes de riz arrosé ou de riz de montagne : du riz blanc, du riz gris, voire du riz rouge; aucune d'elles n'avait entendu parler de riz noir. Par un heureux hasard, le gouverneur espagnol de Samboangan, auquel je faisais part un jour de mes perplexités, se souvint d'avoir entrevu ce riz fabuleux, dont le nom n'était déjà plus accueilli que par un sourire d'incrédulité à bord de *la Bayonnaise*. Les Negritos de Mindanao cultivaient le riz noir dans les gorges de leurs montagnes, et nous parvînmes, après bien des recherches, à nous en procurer quelques livres. Nous étions munis de ce précieux échantillon quand nous nous présentâmes chez le résident de Menado, avec l'intention de renouveler nos instances pour obtenir des indications sur le riz noir. Cette précaution ne fut point inutile, car à Menado même le riz noir était depuis longtemps sorti du domaine de la réalité. Jamais on ne le voyait entrer dans les magasins

du gouvernement ou s'étaler sur les échoppes du *campong* chinois. Si la culture s'en perpétuait, ce n'était que dans les districts les plus reculés de la résidence. M. Van Olpen nous promit cependant que nous n'aurions point vainement sollicité son intervention. Nous emporterions de Menado du riz noir, et, ce qui valait mieux suivant lui, sept ou huit autres variétés du riz blanc de montagne.

Ce n'était point assez cependant d'avoir conquis ces utiles semences : il fallait surprendre encore les secrets de la culture dont on nous avait confié le soin de doter la France. Les Parmentier ne sont immortels qu'à ce prix. M. Van Olpen, dont l'aimable obligeance devançait nos désirs, nous offrit gracieusement de nous mettre en rapport avec un chef de village, un *kappoula-balak*, que la voix publique désignait comme un des plus habiles agriculteurs du pays. Le lendemain même de notre arrivée, pendant que quelques-uns des officiers de la corvette allaient visiter le district de Tondano, où règne, à quelques milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer, un printemps éternel, une cavalcade plus paisible poursuivait, sous la conduite de M. Van Olpen, des recherches fort étrangères aux occupations habituelles d'un officier de marine. Deux ou trois heures après le lever du soleil, nous avions atteint les premières pentes du Klobath, et nous gravissions, par un chemin tournant, la croupe accidentée de la montagne. La végétation des Moluques est sobre et contenue, si on la compare à celle de la résidence de Menado. Jamais nous n'avions vu la nature déployer cette puissance de production. Ce n'était plus le spectacle d'une fécondité luxuriante, c'était le désordre d'une orgie. La route, hardiment tracée à travers les précipices, nous montrait à chaque pas des forêts suspendues aux parois des abîmes, des gouffres à demi comblés par

des avalanches de verdure, des palmiers séculaires étouffés sous les mille replis des lianes ou fléchissant sous le poids d'innombrables corbeilles de plantes parasites. Du point culminant que M. Van Olpen avait marqué d'avance pour le terme de notre course, nous pûmes embrasser l'ensemble de ces magnifiques horreurs, et la beauté du calme de l'immense horizon qui se déroulait jusqu'à la mer. Nous redescendîmes alors vers le village où le *kappoula-balak* attendait avec impatience ses illustres hôtes.

Les habitants de la résidence de Menado se rapprocheraient plutôt des naturels de la Polynésie, des Harfours de Bourou et des Dayasks de Bornéo, que des Malais de Sumatra ou des pirates cuivrés de Soulou. Il suffit d'un coup d'œil pour reconnaître qu'ils n'appartiennent pas à la dernière invasion qui, vers le milieu du XVe siècle, vint occuper les côtes de l'archipel d'Asie. J'hésiterais à croire cependant qu'il fallût chercher aux Harfours de Menado et à la race malaise une origine distincte. Ces tribus dispersées ont subi l'influence de climats divers et de dogmes différents ; mais elles ont fait partie de la même famille humaine. Les Harfours de Menado, retranchés au centre de montagnes inaccessibles, n'ont été ni conquis ni fanatisés par les prêtres arabes. Ils composent encore la population la plus douce et la plus respectueuse de l'archipel, la plus aveuglément soumise aux chefs dont le résident hollandais confirme chaque année le pouvoir. La plupart des chefs indigènes ont embrassé le christianisme et semblent avoir perdu jusqu'aux dernières traditions de la vie sauvage. Le *kappoula-balak* que nous honorions de notre visite était vêtu, comme les chrétiens d'Amboine, d'un pantalon de couleur foncée et d'un habit noir. Sans la face osseuse et brune qu'encadrait la haute bordure d'un col de percale, nous n'eussions jamais reconnu dans ce vénérable *gentleman* le chef d'une tribu

indienne : j'aurais cru voir une apparition du vicaire de Wakefield. La maison même dans laquelle nous fûmes introduits avait quelque chose de la modeste élégance d'un presbytère. Un ameublement simple, mais de bon goût, une table couverte des mille superfluités du luxe européen, voilà ce que nous trouvâmes sous le toit de cet homme, dont les ancêtres, au lieu de nous réserver un semblable accueil, n'auraient probablement songé qu'à se faire un sanglant trophée de nos dépouilles.

Ce ne fut qu'après le déjeûner que nous pûmes expliquer au *kappoula-balak* le but de notre visite. Le fonctionnaire indien, enchanté de pouvoir donner des leçons à son tour, fit immédiatement apporter devant nous divers instruments aratoires, le *peda benkok*, couteau recourbé avec lequel on abat les arbres, le *patjol*, espèce de houe qui sert à défoncer la terre, et voici ce que nous écrivîmes presque sous sa dictée. — Quand un terrain a été choisi pour y cultiver le riz de montagne, on commence par abattre à la hache tous les arbres qui le couvrent. Il suffit de quinze jours de soleil pour dessécher ces arbres abattus. On y met le feu, et quand tous les tronçons, toutes les branches ont été consumés, à l'aide de la pioche on défonce le sol pour y mêler les cendres. On brûle alors une dernière fois les herbes et les racines qui ont résisté à un premier incendie ; on aplanit le terrain et on se dispose à l'ensemencer. Pour mieux assurer leur subsistance, les indigènes font en général marcher de front la culture du riz et celle du maïs. Le défrichement et la préparation du sol ont été achevés en septembre : au mois d'octobre, commencement de la saison pluvieuse, on sème le maïs. Des trous de quatre pouces de profondeur, pratiqués à deux mètres de distance les uns des autres, reçoivent chacun cinq ou six grains de maïs que l'on recouvre ensuite de terre. Au bout de trois mois, vers la fin de

décembre, on s'occupe de semer le riz. Les uns le sèment à pleines mains; d'autres, plus soigneux, en mettent dix ou douze grains dans des trous d'un pouce de profondeur. Deux mois après, en février, on arrache les jeunes pousses de riz et on les plante par petites touffes séparées, à une distance d'environ huit pouces l'une de l'autre et dans les intervalles laissés entre les tiges du maïs. Le riz peut avoir acquis alors une hauteur d'un pied à un pied et demi. On a soin pendant tout ce temps de sarcler et de nettoyer le champ pour que les jeunes épis ne soient pas étouffés. L'espace ménagé entre les touffes de riz permet aux femmes chargées de cette opération de l'exécuter sans froisser les tiges. Quatre ou cinq mois après qu'on a semé le maïs, en mars généralement, cette première récolte est parvenue à la maturité. Semé en décembre, le riz est rarement mûr avant le mois de juin. On le cueille alors à la main, épi par épi, et on le foule aux pieds sur une aire de bambou pour en détacher les grains. Malgré l'extrême fertilité du sol, on ne demande jamais au même champ deux récoltes de riz successives. Après la première récolte, le terrain se repose souvent pendant cinq années, ou, si on lui demande de nouveaux produits, ce ne sont que des haricots, des fèves ou des plantes moins exigeantes encore.

Pendant que le kappoula-balak nous initiait ainsi aux plus minutieux procédés de la culture indienne, le sommet du Klobath s'était couvert de nuages qui s'étendaient insensiblement sur la voûte du ciel. Les roulements du tonnerre, répétés par toutes les gorges de la montagne, annoncèrent bientôt que la crise approchait. En quelques instants, l'orage fut au-dessus de nos têtes; le ciel sembla s'ouvrir, et un véritable déluge inonda la campagne. Aux éclats de la foudre, au pétillement de la pluie tombant sur le feuillage, on entendait se mêler je ne sais quel bruit sourd

qu'on eût pu comparer au lointain mugissement de la mer. C'était la voix du torrent qui, grossi par cette inondation soudaine, grondait au fond du ravin, emportant dans son cours des branches d'arbres et des fragments de rochers. En moins d'une heure, l'orage eut épuisé sa furie, et, bien que le ciel hésitât encore à reprendre sa sérénité, nous pûmes nous acheminer sans crainte vers la ville de Menado. Il est peu de jours parmi les plus beaux qui soient exempts de ces déluges temporaires. C'est ainsi que l'atmosphère se dégage et se purifie des vapeurs dont elle est incessamment saturée. Voilà donc les conditions que le riz de l'île Célèbes rencontre sur sa terre natale : d'épaisse couches d'humus toutes chargées de sucs nourriciers, de constantes intermittences de pluie et de soleil, une température qui varie, — dans la plaine de 26 à 31 degrés centigrades, de 18 à 26 degrés sur les hauteurs! On comprend que le riz, sous un pareil climat, puisse aisément se passer du secours des irrigations; mais en France, sous le ciel presque toujours voilé de Paris ou sous le ciel pétrifié de la Provence, je crains bien que le *wench rousiep*, — tel est le nom sous lequel les Harfours désignent le riz noir, — ne trahisse insolemment notre attente [1].

[1] Mes prévisions n'ont été que trop bien confirmées. Le 8 juin 1850, M. le ministre de l'agriculture fit parvenir à l'institut agricole de Versailles diverses variétés de riz de montagne, — riz blanc et riz noir, — que je m'étais empressé d'expédier à Nantes et au Havre par deux navires français que je rencontrai, le premier à Singapore, le second à Macao. Malgré la saison avancée, l'expérience fut tentée dès le 13 juin. Ce semis tardif ne permit point à la plante d'arriver à maturité. Elle végéta pendant toute la belle saison, et, malgré les châssis dont les plants avaient été couverts pour favoriser la maturation, lorsque les froids survinrent, tout jaunit et cessa de croître. L'année suivante, on sema le riz le 12 avril ; cette fois, malgré toutes les précautions prises, *les grains n'ont pas même germé!* Le climat

A Menado même, le riz de montagne, dont on compte près de trente espèces différentes, ne produit année commune, que vingt à quarante fois la semence, tandis que le riz arrosé ne rapporte jamais moins de cinquante à soixante grains pour un. Une partie de la récolte, — 1,500,000 ou 1,600,000 kilogrammes, — est livrée aux autorités hollandaises à raison de 3 fr. 8 cent. le *picol* [1], un peu moins de 5 centimes le kilogramme. Le dixième environ du produit de cet impôt foncier est expédié à Ternate pour les besoins de la garnison ; le reste est vendu aux indigènes à raison de 5 francs 63 centimes les 62 kilogr. Le gouvernement réalise ainsi un bénéfice de 50,000 francs, qui sert à couvrir une partie des frais d'occupation, sans élever au-delà de 12 ou 13 fr. le prix des 137 kilogrammes de riz que chaque Indien consomme annuellement pour sa subsistance.

Le riz n'est point d'ailleurs le seul produit agricole de la résidence. On récolte chaque année à Menado près de 6,000 kilogrammes de café, et 70,000 kilogrammes de cacao. L'exportation du café est le monopole du gouvernement, qui en paie le kilogramme 43 centimes aux indigènes pour le revendre quelquefois le triple de cette somme sur le marché d'Amsterdam. Le cacao, est au contraire, abandonné sans restriction au commerce libre : des navires espagnols viennent en chercher la récolte, qu'ils transportent à Manille, où on le préfère au cacao du Pérou. On ne saurait se figurer un plus gracieux coup d'œil que celui des jardins de cacaotiers qu'on rencontre à quelque distance de la ville de Menado. Aussi loin que

de l'Algérie eût probablement mieux convenu à ces essais que celui de Versailles ; mais avant de doter la terre d'Afrique du riz de Célèbes, que ne lui apporte-t-on le bambou !

[1] Le *picol*, qui forme la trentième partie du *coyang* et se divise en 100 *cattis*, équivaut à peu près à 62 kilogrammes.

la vue peut s'étendre, on voit fuir de verdoyants quinconces dont le tronc pyramidal chargé d'un clair feuillage laisse pendre de longs fruits à l'enveloppe charnue, que le soleil a dorés de tons jaunes ou vermeils. Si vous ouvrez cette écorce rugueuse, au milieu de la pulpe blanchâtre vous trouverez répandues les graines qui contiennent la précieuse amande. Le cacao se vend communément à Menado 1 franc 73 centimes le kilogramme. Cette culture avait contribué à répandre une certaine aisance parmi les habitants de Menado. Quelques jardins comptaient plus d'un million d'arbres, et la récolte annuelle s'élèvait à 93,000 kilogrammes, mais depuis le tremblement de terre du 8 février 1845, qui détruisit un grand nombre d'habitations, les cacaotiers de Menado ont été atteints d'une maladie qui paraît menacer sérieusement l'avenir de ces florissantes plantations. Nous avons vu des parcs immenses où les trois quarts de la récolte se trouvaient avariés : sous une enveloppe en apparence intacte se cachait le fungus rongeur. On eût cru voir ces fruits décevants dont parle l'Écriture, qui ne sont à l'inrieur que cendres et poussière.

A ces trois produits principaux, le riz, le cacao et le café, on pourrait joindre le *gomoutou*, espèce de cordage fabriqué avec les fibres ligneuses, du palmier *areng* et expédié à Java pour le service de la flotte coloniale; mais une source de revenu bien autrement importante, c'est l'or que l'on extrait du district de Gorontelo. Cet or, répandu en paillettes presque imperceptibles dans une roche calcaire, se recueille dans quatre-vingt-trois mines. Le sultan, qui nourrit ses malheureux sujets avec deux ou trois bananes par jour, s'était engagé à livrer annuellement au gouvernement hollandais plus de 3,000 onces d'or, à raison de 34 fr. l'once. Il est loin cependant de remplir exactement les conditions de ce contrat. Les *pros*

bouguis transportent chaque année à Singapore quatre fois plus d'or que n'en reçoivent les autorités de Menado.

Les Bouguis ont été de tout temps, par leurs habitudes de contrebande, les ennemis déclarés du fisc hollandais. Les habitants de Menado ne se sont point laissé tenter par leur exemple. Sur toute la côte septentrionale de Célèbes, on ne verrait pas un seul *pro*, pas même une embarcation de pêcheur. La crainte que leur inspiraient les pirates de Soulou paraît avoir à jamais dégoûté les Harfours de la navigation. Ce sont les habitants des îles Sanguir, moins étrangers par nécessité au métier de la mer, qui construisent et manœuvrent la flottille avec laquelle le résident de Menado parcourt solennellement le littoral de la province à certaines époques de l'année. Les navires de commerce qui visiteront la rade de Menado ne devront donc compter que sur leurs propres moyens pour embarquer ou pour porter à terre leur cargaison.

Avant les récentes mesures qui ont ouvert trois des ports de l'île Célèbes au libre commerce, Menado, faisant partie du gouvernement des Moluques, vivait sous les mêmes lois et les mêmes restrictions que les îles d'Amboine et de Ternate. Le monopole des importations appartenait à la *Maatschappy*, cette grande association dont le roi Guillaume fut le fondateur, et dont l'intervention pouvait seule soustraire à la navigation et à l'industrie britanniques l'exploitation commerciale des Indes néerlandaises. La contrebande faisait au privilége de la *Maatschappy*, une terrible concurrence. Les ventes opérées par cette société dans la résidence de Menado ne dépassaient pas, année moyenne, la somme de 200,000 fr., tandis qu'il était avéré que le total des importations ne s'élevait pas à moins de 1 million. Des bâtiments espagnols venant de Manille empruntaient le pavillon des îles Soulou pour commercer librement avec Menado, et, sous

le titre de manufactures indigènes, ils importaient dans ce port des marchandises anglaises qui ne payaient plus dès lors qu'un droit de 6 pour 100. Les baleiniers se livraient aussi de leur côté à une contrebande très-active. Sous prétexte de se procurer des provisions et d'user du privilége qui leur était accordé d'en solder le prix en marchandises, ces commerçants déguisés emportèrent de Kena, en 1849, plus de 200,000 francs en échange des armes, de la poudre et des étoffes de coton qu'ils avaient livrées. L'abandon d'un monopole si facilement éludé a donc été une des plus sages mesures conseillées par M. de Rochussen. La *Maatschappy* a conservé le transport et l'achat exclusif des denrées dont le gouvernement se réserve la culture; mais le port de Menado offre déjà au commerce privé divers produits que recherchent avidement les marchés des Philippines et ceux du Céleste Empire [1].

Ce n'est point cependant un entrepôt commercial que l'on parviendra jamais à créer dans la province de Menado. Le véritable intérêt qui s'attache à la partie septen-

[1] Voici quelle était, au mois de juin 1849, l'évaluation générale des produits de la résidence de Menado. Cette évaluation comprenait le commerce interlope dont les pros bouguis se sont faits les commissionnaires.

PRODUITS.	VALEUR.
5,900 onces d'or..... .	517,623 fr.
558,000 kil. de café.....	481,500
62,000 kil. de cacao.....	107,000
1,448.000 kilog. de riz.....	205,440
Écaille de tortue.....	4,822
Gomoutou.	14,744
Nids d'hirondelle.....	1,070
Tripang.....	6,676
496 kilog. de cire	1,712
Ailerons de requins..... ...	684
Total.... ...	1,341,571 fr.

trionale de Célèbes tient à un ordre d'idées tout différent. Depuis longtemps, les Hollandais ont songé à trouver dans l'archipel indien l'écoulement de leur population exubérante. Quelques économistes auraient voulu organiser à Java même la colonisation européenne. On craint néanmoins qu'à Java le prestige inhérent à la qualité d'Européen ne souffre de l'introduction dans la colonie de ces nouveaux travailleurs. Dans la résidence de Menado, cet inconvénient disparaît. On n'y rencontre qu'une population indigène peu considérable, disposée à écouter les leçons des missionnaires protestants, et qu'on pourrait sans crainte associer aux priviléges des cultivateurs hollandais. Le gouvernement des Pays-Bas n'a point de parti pris dans les questions coloniales. Nul mieux que lui ne sait plier sa politique aux circonstances. Il peut faire dans le nord de Célèbes ce que l'Espagne a fait aux Philippines, appuyer sa domination non plus sur les abus séculaires du pays, mais sur la prédication religieuse et sur la fusion des races. Cette œuvre honorable, nous ne doutons point qu'il ne l'accomplisse un jour, et c'est dans cet avenir que réside à nos yeux l'importance de la province de Menado.

On connaît la configuration bizarre de l'île Célèbes, divisée par les golfes de Gorontalo, de Tolo et de Boni en quatre péninsules distinctes; on dirait au premier abord je ne sais quelle araignée monstrueuse étendue sur la carte. Grâce à sa forme irrégulière, Célèbes n'a peut-être aucun point de sa vaste surface qui se trouve à plus de cinquante milles de la mer. La péninsule septentrionale, celle qui nous avait attirés d'abord, est la plus étroite de toutes. Sa largeur moyenne est de trente-cinq ou quarante milles. On comprend tout l'avantage d'une pareille disposition pour l'exploitation des immenses forêts qui couvrent encore la majeure partie du sol de la résidence.

C'est dans ces forêts qu'on rencontre l'ébène, dont nous avons vu d'énormes madriers de trois et quatre pieds de largeur; le *lingoa* ou bois d'Amboine, qui fournit d'admirables meubles; le bois de fer, dont le tronc atteint parfois plus de huit pieds de diamètre; le bois de *gofaffa* et le bois de *bintanger*, qui offrent des matériaux plus appropriés à la construction des navires. De belles routes bien entretenues, et chacune d'un développement d'environ trente milles, gravissent déjà les pentes des montagnes et relient aux ports de Menado et de Kema le fertile district de Tondano. Une route semblable établit entre ces deux ports une communication facile. Malheureusement ce n'est point la dixième partie de la résidence qui se trouve ainsi ouverte par des travaux qui seraient partout ailleurs imposés aux colons. Il y aurait encore près de cent cinquante lieues de route à percer à travers les montagnes, de la baie de Palos au port franc de Kema. Dès que la soumission, aujourd'hui incomplète, de cette longue péninsule serait achevée, l'industrie européenne, favorisée par la température modérée des plateaux sur lesquels elle devrait s'établir, n'aurait plus qu'à se mettre à l'œuvre. La résidence compterait alors quatre districts placés dans des conditions également favorables : le Minahassa ou province de Menado, qui comprend un territoire d'environ cinq mille kilomètres carrés; l'état de Magondo et tous les petits royaumes limitrophes du district de Tondano; les possessions du sultan de Gorontalo et celles du sultan de Bewool, les alentours de la baie de Palos et le petit état de Tontoli. L'emploi de quelques *steamers* et d'un millier de soldats assurerait promptement la pacification de la province : les colons hollandais et les subsides du gouvernement feraient le reste.

CHAPITRE IX.

Les Hollandais à Bonthain et à Macassar.

Pour nous rendre vers un autre point de l'île Célèbes, le district de Macassar, nous avions une assez longue navigation à faire. Le 9 juin 1849, nous quittâmes dès la pointe du jour le mouillage de Menado, et nous nous dirigeâmes, en passant entre les îles Sanguir et le cap Coffin, vers la mer des Moluques. Nous revîmes encore une fois les sommets de Tidore et de Ternate, l'île déserte d'Oby et Lissa Matula, de fastidieuse mémoire. Il nous fallut louvoyer pendant plusieurs jours avec un temps constamment pluvieux et des brises inégales pour atteindre le large passage qui s'ouvre entre les îles Xulla et la côte septentrionale de Bourou. Dès que cette dernière île fut dépassée, le temps s'éclaircit, et la mousson d'est nous conduisit rapidement, par les détroits de Wangi-Wangi et de Salayer, au fond de la baie de Bonthain, où nous devions faire une courte station avant de reprendre notre route vers Macassar.

Les districts contigus de Boule-Comba et de Bonthain comprennent une population de 29,000 âmes sur une étendue d'environ 260 lieues carrées; c'est la population la plus fière et la plus belliqueuse de l'île, on peut même ajouter de l'archipel indien; aussi ne saurait-on assez admirer l'ascendant moral par lequel deux ou trois Européens gouvernent cette race indomptable. Il existe à

Bonthain une sorte de forteresse aux boulevards de gazon et de terre garnis de quelques pièces d'artillerie. C'est dans cette enceinte qu'est logée la garnison javanaise. L'employé hollandais qui remplit sur ce point isolé les fonctions de résident habite à quelques pas de la plage une vaste habitation dont le palmier a fourni la charpente, le toit et les cloisons. Les Espagnols transportent avec eux, sur tous les points du globe, leur sobriété insouciante et leur dédain des superfluités de la vie. Il n'est plage si déserte, établissement si sauvage où l'on ne trouve le Hollandais entouré d'un bien-être qu'il aime à partager avec le voyageur. L'hospitalité de M. Scholten eût fait honneur à un vice-roi : sa gaieté, la libre et charmante effusion de son entretien auraient pu donner du prix au brouet noir. Nous ne pûmes accorder cependant qu'un jour à ses instances; mais cette journée, nous la passâmes presque toute entière à table ou à cheval.

On rencontre à chaque pas dans les Indes néerlandaises des cours d'eau qui se précipitent tout échevelés du sommet des montagnes au fond des précipices. Ces cascades servent ordinairement du but aux promenades des touristes. Je n'en connais point de plus imposante que celle de Bonthain. M. Scholten ne voulut céder à personne le plaisir de nous montrer cette merveille; mais il fallut quelque temps pour rassembler les chevaux qu'exigeait une troupe aussi nombreuse que la nôtre. Le résident hollandais avait cependant près de lui un homme auquel rien n'était impossible. C'était un chef indigène spécialement attaché à sa personne, — un capitaine des gardes, dont le premier devoir était de veiller à la sûreté du résident, qui ne le quittait point d'un pas, et le suivait partout avec la tendresse et le dévouement d'un séide. Ce vieux guerrier, dont les vêtements entr'ouverts laissaient aper-

cevoir de nombreuses cicatrices, avait jadis conduit les troupes du général Van Geen vers la capitale du roi de Boni. Il passait pour l'homme le plus brave du district, et la sécurité du résident au milieu des hordes féroces dont il était entouré s'expliquait un peu par la présence tutélaire de cet ange gardien. On ne saurait toutefois méconnaître l'influence en quelque sorte magnétique qu'exerce sur ces hommes violents la calme fermeté de la race hollandaise. Quelques jours avant notre arrivée, deux hommes de noble extraction avaient échangé quelques propos railleurs. L'un d'eux se croit insulté, il marche droit à son adversaire et le frappe de sa sagaie; l'autre, quoique blessé, riposte, puis tous deux, par un mouvement simultané, abandonnent leurs javelines. Ils se saisissent au corps, et, s'embrassant d'une main, de l'autre ils se plongent à coups redoublés leur kris dans la poitrine. Le moins vigoureux des champions s'affaisse enfin sur lui-même. Le résident accourt. Le vainqueur, dont le sang fuit par vingt blessures, cède sans résistance au regard de l'Européen. Il remet lui-même entre les mains du résident l'arme qu'un bataillon d'indigènes n'eût pu lui arracher, et se laisse, sans oser proférer une plainte ou une menace, entraîner vers la prison.

Pendant que nous examinions avec un intérêt curieux et un secret frisson le fer des deux javelines, les lames veinées et flamboyantes des deux kris, pièces de conviction où la rouille se mêlait déjà au sang fraîchement coagulé, notre imagination ne pouvait s'empêcher d'évoquer tous les détails de cette scène cruelle. Il nous semblait voir ces deux tigres cramponnés l'un à l'autre et prêts à se dévorer. Les Malais de Célèbes sont mahométans, mais leur première loi est un barbare point d'honneur. Leur férocité est le résultat infaillible de leur éducation. Il eût fallu voir de quel éclat sauvage brillèrent les yeux d'un

jeune enfant de huit ou dix ans à peine, quand nous lui demandâmes s'il serait heureux de pouvoir à son tour porter un kris à sa ceinture. La prunelle d'un chat-tigre n'a pas de feux plus livides. Ce misérable enfant semblait avoir l'instinct du meurtre : il n'en avait peut-être que l'admiration dépravée.

Les chevaux cependant piaffaient à la porte de la résidence. Nous partons, et nous nous trouvons, à peine sortis, sur la place du marché du village de Bonthain. On eût cru pénétrer au milieu d'un camp. A côté des bestiaux qu'ils avaient amenés de la montagne veillaient de nombreux cavaliers fièrement appuyés sur la hampe de leurs sagaies. Avant qu'on ait pu assujettir aux patients travaux de l'agriculture ces pasteurs au regard hautain, il se passera sans doute bien des années; mais le temps n'est rien pour les Hollandais : ils n'ont ni la *furia* des Français ni la *fogosidad* des Espagnols, ils marchent à leur but avec persévérance; aussi ces collines incultes que nous traversions au milieu des hautes herbes des jungles, la génération qui nous suit les verra probablement couvertes de blonds épis ou de féconds roseaux. Ces jungles, entrecoupés de fourrés épais, de bois de nipa et d'areng, servent de retraite à de nombreux troupeaux d'axis. On sait que cette espèce de cerfs est moins grande et moins vigoureuse que celle qui peuple nos forêts : elle se laisse aisément atteindre par les chevaux de l'île Célèbes. Accroupi sur sa selle, le cavalier malais, dès que le cerf est lancé, ne le perd plus de vue; il franchit à sa suite les ravins et les fossés, jusqu'au moment où il peut lui jeter autour des cornes un nœud coulant fixé au bout de sa javeline.

Nous atteignîmes sans accident les bords du ruisseau dont il faut remonter le cours au pied de la cascade. Ce ruisseau n'a pas de rives; il coule entre deux murailles de

basalte sur lesquelles un chamois ne trouverait pas à poser le pied. Si l'on veut contempler la nappe d'eau dont on entend au loin la chute assourdissante, il faut suivre le lit même de la rivière, franchir sur la pente arrondie des rochers ou sur l'arête aiguë de quelque bloc de lave des bassins dans lesquels un des grenadiers de Catherine II aurait disparu jusqu'au cou; il faut, en un mot, se résigner à un bain froid et à un certain nombre de chutes. Mais quel glorieux spectacle devient le prix de tant de peines! C'est un fleuve qui s'échappe d'une urne gigantesque et déploie avec fracas le volume majestueux de ses eaux. Il ne manque à ce magnifique jet d'eau qu'un belvéder d'où l'on puisse l'admirer à son aise. Debout au centre du bassin où l'on nous avait placés, éblouis par la poussière liquide que la cascade en tombant soulevait tout autour de nous, nons ne tardâmes point à battre en retraite. Avant le milieu du jour, nous avions regagné le village de Bonthain, et dès le lendemain, reprenant, comme Ahasvérus, notre bâton de voyageur, nous faisions voile vers Macassar.

De la baie de Bonthain à la rade de Macassar, notre traversée put s'accomplir sans peine dans l'espace d'une journée. La brise, d'abord très-faible, ne tarda point à fraîchir, et le soleil était à peine depuis une demi-heure sous l'horizon, quand nous atteignîmes ce nouveau mouillage. Macassar est le chef-lieu des établissements hollandais sur la côte méridionale de l'île Célèbes. Une excellente rade, protégée contre la mousson d'ouest par deux bancs de sable à fleur d'eau, attira sur ce point, dès l'année 1538, les Portugais commandés par Antonia Galvano. En 1545, Martin Souza y établit un poste militaire, et, pour la première fois, en 1607, les Hollandais y apparurent sous la conduite de Cornelis Matelief. En 1665, l'amiral Spielman battit les indigènes, et prit possession du

fort Ondjong Pandang (le Point de Vue), qui fut agrandi et reçut le nom de fort Rotterdam. La ville actuelle de Vlaardingen ne fut bâtie qu'en 1708. On lui donna pour armes un cocotier traversé d'un glaive, en mémoire de l'amiral Spielman. Vainqueur du sultan de Goa, l'amiral, auquel la nature avait donné le courage d'Achille et la force d'Hercule, passa, dit-on, son épée à travers le tronc d'un des arbres qui croissaient alors sur la plage. « Vous doutiez, dit-il aux indigènes rassemblés autour de lui, que mon bras eût la force de percer cet arbre; eh bien ! ne doutez pas que la Hollande n'ait le pouvoir de vous réduire, car, aussi vrai que je puis d'un seul coup traverser le tronc d'un cocotier, la Hollande, quand elle le voudra, pourra soumettre votre île. » L'avenir n'a pas démenti cette prophétie, et le cocotier de l'amiral Spielman peut figurer, à plus juste titre que bien des emblèmes adoptés par un blason menteur, au centre de l'écusson de la ville de Vlaardingen.

Le fort de Rotterdam et la ville de Vlaardingen ont un nom commun : Macassar. C'est sous ce nom, qui désigne l'ensemble de l'établissement hollandais, que le chef-lieu de la côte méridionale de Célèbes est connu dans les Indes. Habitués à séjourner sur les rades de Macao et de Manille, où *la Bayonnaise* devait s'arrêter à trois ou quatre milles de terre, nous éprouvions une certaine douceur à nous trouver mouillés à 150 mètres à peine de la plage, au centre d'un étang dont la brise pouvait rider, mais non gonfler la surface. Quelques navires de commerce, deux bricks-goëlettes de guerre, *l'Amboine* et *le Hussard*, commandés par les capitaines Dibbetz et Wipff, animaient, avec une foule de pros indigènes ou de bateaux-pêcheurs, ce paisible canal, dans lequel une flotte eût trouvé assez d'espace et assez de profondeur pour jeter l'ancre. Je ne sais quel peut être l'aspect de la rade

de Macassar quand la mousson d'ouest roule jusqu'à Célèbes les lourdes vapeurs de l'océan Austral; mais sous le ciel bleu et limpide de la mousson d'est, ce paysage présentait le 26 juin 1849, quelques instants après le lever du soleil, un des spectacles les plus ravissants qu'on puisse imaginer.

De la rade de Macassar, on aperçoit encore, à demi effacées, il est vrai, par la distance, les montagnes dont le versant méridional descend brusquement vers la mer pour former la baie de Boule-Comba et de Bonthain. Une plaine immense, entrecoupée de mille bouquets d'arbres, se déploie jusqu'au pied de ce lointain amphithéâtre. Sur la droite, ombragé par un long rideau de cocotiers, s'étend un des quartiers de la ville malaise. Le fort de Rotterdam domine la rade de ses hauts parapets et développe parallèlement au rivage ses murailles d'une éclatante blancheur. La ville européenne est resserrée entre la forteresse et le *campong* bouguis assis à l'autre extrémité de la baie sur ses pilotis de palmier sauvage. Si l'on porte ses regards vers un autre point de l'horizon, si l'on cherche, au-dessus de la digue sablonneuse à laquelle la rade doit sa tranquillité, l'étendue infinie de l'Océan, ce n'est pas l'espace désert et morne que l'on rencontre, c'est la mer égayée par de nombreux îlots, verdoyantes oasis au milieu desquelles circule un bleu méandre. C'est surtout au nord de Macassar, sur une largeur de cinquante milles environ, que, du sein de leurs grottes sous-marines, les zoophytes se sont plu à faire surgir d'innombrables écueils aujourd'hui couronnés de verdure. Sous le nom d'archipel de Spermonde, ces îlots forment un des labyrinthes les plus inextricables dans lesquels le navigateur puisse jamais se trouver engagé.

Ce riant tableau ne tarda point à perdre une partie de ses charmes. Des teintes vives et dures, un éclat uni-

forme, remplacèrent bientôt les fraîches couleurs et les nuances délicates du matin. Le gouverneur de Célèbes, M. Bik, avait eu l'aimable attention d'envoyer à notre rencontre deux voitures, dans lesquelles nous trouvâmes un refuge lorsque, vers dix heures, nous mîmes le pied sur le débarcadère. Il nous avait suffi toutefois d'affronter pendant quelques minutes la morsure d'un soleil féroce pour juger de ce que nous eussions souffert, s'il nous eût fallu à pareille heure traverser à pied la ville de Macassar. Une belle allée de tamariniers nous eût conduits jusqu'à la résidence du gouverneur ; mais, à deux pas de cette voie ombragée, en face de l'hôtel du gouvernement, s'étendait, sahara redoutable, une vaste place quadrangulaire destinée aux exercices de la garnison. Le fort de Rotterdam occupe un des côtés de ce champ de manœuvres, et à l'angle le plus rapproché de la route s'élève probablement aujourd'hui un temple protestant dont, au moment de notre passage, on posait la toiture.

La résidence du gouverneur de Célèbes n'est pas un palais comme le massif édifice qu'habite à Manille le capitaine général des Philippines. Dans les moindres détails on retrouve le contraste des deux peuples qui se sont partagé l'archipel Indien. La modeste habitation dans laquelle nous fûmes introduits n'affichait nulle prétention à l'ampleur fastueuse d'une résidence ; elle promettait néanmoins plus de *confort* que n'en a jamais abrité le toit d'un hidalgo. Au fond d'une longue cour était assis le corps de logis principal, précédé d'un portique ouvert à toutes les brises qui pouvaient rafraîchir l'atmosphère. Deux ailes ajoutées à cet édifice renfermaient une salle de bain et trois ou quatre chambres toujours prêtes à recevoir les commandants des navires de guerre hollandais ou quelque voyageur étranger. Les capitaines de *l'Amboine* et du *Hussard* étaient en ce moment les hôtes du

gouverneur. M. Bik me pressa si vivement de partager son hospitalité avec eux, que je me laissai vaincre par tant de grâce et de courtoisie. Une heure à peine après cette première visite, je revenais prendre possession de l'appartement qui m'avait été destiné.

En pénétrant pour la seconde fois dans la cour de l'hôtel du gouverneur, je crus m'être mépris ; les domestiques, les gardes, tout avait disparu. Pas une âme vivante sous le péristyle, pas une voix qui vînt répondre à mon inquiet monologue. Midi avait secoué son mystique rameau sur la résidence. C'était pour quelques heures un palais enchanté. Dès le lendemain, j'avais compris les coutumes de cette vie régulière, et pendant le peu de jours que je passai à Macassar j'éprouvai un grand charme à m'y conformer. Au lever du soleil, il fallait être prêt à monter à cheval. On parcourait alors les environs de la ville ou le *campong* bouguis animé par les étalages des armuriers et des marchands indigènes. Vers huit heures, on battait en retraite devant les rayons du soleil. Onze heures réunissait tous les hôtes de la résidence dans la salle à manger. Midi les dispersait de nouveau. Vers trois heures et demie, le charme léthargique commençait à se dissiper. On voyait de blancs fantômes enveloppés du *sarong* et du *cabaya* des Malais se glisser vers la salle de bain pour en sortir au bout de quelques minutes. Chacun prenait à son tour le chemin de cette fontaine de Jouvence. Quelques ablutions d'une eau glacée qu'on puisait à l'aide d'un gobelet de fer-blanc dans une vaste cuve rétablissaient la circulation du sang et raffermissaient la fibre. On s'habillait alors à la hâte, car les voiture étaient déjà prêtes. Un fringant attelage de quatre chevaux isabelles emportait le gouverneur vers la campagne. Debout derrière la voiture, le chef des gardes déployait le *payong*, ce parasol doré qui annonce aux populations

le représentant du *touan-besar* (le *grand monsieur*)[1]. La soirée appartenait tout entière au plaisir. Le bal succédait au banquet, et jamais plus de gaieté, plus de grâce, plus de fraîcheur n'avaient défié les feux énervants des tropiques.

Si Batavia n'existait point, Macassar serait le seul endroit de la Malaisie où je pourrais me résigner à vivre ; mais Macassar aurait-il à mes yeux les mêmes attraits, si je n'y retrouvais plus le cercle aimable au milieu duquel nous avons passé les plus heureux moments de notre campagne ? Sur ce sol mouvant des colonies, la société européenne se renouvelle sans cesse. M. Schaap, l'assistant-résident, un des hommes les plus distingués dont je doive la connaissance à mon rapide passage à travers les Indes néerlandaises, M. Schaap vit aujourd'hui au milieu des Chinois de Banca. J'ai perdu la trace des officiers de l'*Amboine* et du *Hussard*, du capitaine Dibbetz qui, envoyé à Macassar afin d'y rétablir une santé altérée par de longues fatigues, oubliait ses souffrances pour nous entourer des soins les plus délicats ; du capitaine Wipff, qui n'avait été notre prisonnier à la suite de l'expédition d'Anvers, que pour apprendre à mieux aimer la France. Il est peu de pays qui aient eu plus à se plaindre des oscillations de notre politique que la Hollande, et je ne crois pas qu'on en puisse trouver dans l'Europe entière qui soit attiré vers nous par une plus sérieuse sympathie. Ce que je ne pouvais voir surtout sans une secrète émotion, sans un plaisir presque patriotique, c'étaient les représentants de cette belle armée qui, depuis 1816, a pour ainsi dire conquis une seconde fois les Indes néerlandaises. Chez eux, je retrouvais l'esprit chevaleresque, le dévouement au drapeau, la piété militaire, qui font l'honneur

[1] Tel est le titre du gouverneur général des Indes néerlandaises.

de notre armée d'Afrique. Si ce n'étaient point là des officiers français, c'étaient assurément les émules qui pouvaient le mieux nous les rappeler. Le commandant militaire de Macassar, le major Kroll, avait longtemps servi à Sumatra sous les ordres du général Michiels. Ce fut lui qui le premier nous révéla l'existence de cette Algérie des Indes où tant d'héroïsme s'est dépensé à l'insu de l'Europe, théâtre obscur arrosé de flots de sang, et sur lequel dix années de combats ont formé des bataillons que Java pourrait opposer sans crainte aux Cipayes de l'Inde anglaise.

Malgré la voluptueuse mollesse de ma nouvelle existence, le temps que je passais à Macassar n'était pas entièrement perdu. Avec le major Kroll, j'apprenais à connaître le parti que de bons officiers peuvent tirer des recrues indigènes. M. Schaap, revêtu du double caractère de sous-préfet et de magistrat, me montrait comment un résident hollandais, le Coran à la main, peut rendre la justice aussi sommairement que saint Louis sous son chêne. M. Bik me faisait assister à l'investiture des *orang-kayas*, chefs subalternes qui remplissent à Célèbes le rôle des *gobernadorcillos* de l'île Luçon. Là, je vis des chefs de village ne recevoir l'emblème de leurs fonctions qu'après avoir paru comprendre les obligations qu'ils allaient contracter. En ma présence, on leur exposa longuement les devoirs de leur charge: puis on leur fit jurer, la main étendue sur le livre du prophète, de demeurer fidèles à la Hollande, de maintenir la paix et le bon ordre dans leurs communes. Le gouverneur lui-même présidait cette séance, et ce fut lui qui reçut les serments des *orang-kayas*. Aucun sourire ne troubla la cérémonie. Jusqu'au dernier moment, on mit à la consécration de ces officiers municipaux un appareil de sérieux et de gravité qui devait nous frapper d'autant plus que nous avions été à

Luçon les témoins inattendus d'une investiture semblable. La mise en scène était à peu près la même, mais l'effet nous en avait paru légèrement compromis par la verve moqueuse et la pétulance des compatriotes de Michel Cervantes. Les Hollandais ont plus d'empire sur eux-mêmes. Le spectacle ridicule de demi-sauvages transformés en fonctionnaires européens ne parvient pas à triompher de leur sang-froid. Ces hommes du Nord ont des nerfs inébranlables : ils feraient, sans dérider leur front, endosser l'habit noir à tous les maires et à tous les adjoints de la Nouvelle-Guinée. Il est fort heureux, après tout, que les maîtres de l'île Célèbes ne soient pas nés plus railleurs, car une gaieté intempestive ne serait point sans danger avec les Macassars. Ce peuple, bien que soumis, sort d'une race fière et chatouilleuse. Il n'eût jamais été subjugué par une poignée d'étrangers, si avec sa bravoure il eût possédé ce qui fait la force des nations, — l'union et la discipline. A Macassar comme à Bonthain, l'arme favorite des indigènes est le kris, poignard à manche d'ivoire et à lame flamboyante, que l'homme du peuple et le noble portent également à la ceinture. Outre cette arme, souvent frottée d'un mélange d'arsenic et de jus de citron, les guerriers de Célèbes se servent de lances et de boucliers ; l'usage seul du sabre leur est inconnu.

On compte environ dix-sept mille âmes dans la ville de Macassar, dix mille dans les îles environnantes. La pêche est la grande ressource de cette population. Les eaux de la baie sont si poissonneuses, le riz et les fruits de toute espèce sont à si bas prix, que chaque habitant subvient sans peine à sa subsistance. On rencontrerait même une certaine aisance parmi les pêcheurs d'holothuries et de tortues, si la passion du jeu et celle de l'opium ne venaient épuiser en quelques heures les économies amassées pendant un long voyage. Macassar présente donc ce

qu'on chercherait vainement sous un autre ciel que celui des tropiques, le singulier spectacle d'une population que la paresse, le jeu et le sensualisme le plus grossier n'ont point jetée dans l'abjection et dans la misère. Il y a plus, si vous parcouriez l'archipel Indien, vous ne trouveriez nulle part chez les nobles une apparence aussi générale de bien-être ; chez le peuple, des haillons portés avec plus de fierté. Il n'y a point de pauvres ni de mendiants à Macassar. Qui pourrait tendre la main, quand il suffit de lever le bras pour recevoir l'aumône de la nature ? Il y a des lépreux : le gouvernement les recueille, et, grâce à sa bienfaisance, ces malheureux n'encombrent jamais la voie publique. On éprouve donc un plaisir sans mélange à parcourir les rues ou les environs du chef-lieu méridional de l'île Célèbes. Le bon ordre n'y a pas le cachet de la servitude ; la liberté n'y a pas engendré la famine. L'impôt des loyers et la ferme du bétel sont les plus lourdes charges qui pèsent sur la population indigène. Ces deux contributions, calquées sur celles que les Anglais ont imposées aux habitants de Singapore, doivent tenir lieu à l'État des droits de douane qu'il a sacrifiés. Il eût été plus généreux et plus politique de renoncer à de pareils dédommagements. Il faut dans toute l'étendue de l'archipel Indien, mais dans l'île Célèbes surtout où les dominations sont mélangées, que le sort des populations qui vivent sous la loi hollandaise soit un objet d'envie pour celles qui subissent encore le joug capricieux de leurs chefs.

Les Hollandais ne possèdent en toute souveraineté, dans la partie méridionale de Célèbes, que quelques districts peu considérables. Le reste de l'île appartient à des princes vassaux ou à des rois alliés. Plus libre ici, plus dégagé de toute influence extérieure qu'à Sumatra ou à Bornéo, le gouvernement des Pays-Bas n'accepte point cet état de choses comme définitif. Les peuplades idolâ-

tres qui vivent sous le régime de la tribu, il espère les convertir et les amener à la civilisation par l'Évangile. Les populations musulmanes, il se propose de les soumettre ou tout au moins de resserrer par de nouveaux traités les liens qui les rattachent à la Hollande. Les sultans de Goa et de Boni, les deux principaux souverains de l'île, n'ont pas, comme le sultan d'Achem, de protecteurs étrangers. Leur première imprudence sera sans doute le signal d'une transformation politique que nous pouvons dès aujourd'hui considérer comme accomplie, tant elle est devenue inévitable.

C'est dans les états du sultan de Goa que se trouve enclavé le district de Macassar. Ce royaume allié comprend une étendue d'environ 300 lieues carrées et une population de 65,000 âmes. Le royaume de Boni, sur un territoire de 600 lieues carrées, ne compte pas moins de 200,000 âmes, dont 40,000 hommes capables de porter les armes. Ce sont les habitants de ce royaume de Boni, connus sous le nom de Bouguis ou Bouguinais, qui traversent l'archipel Indien dans leurs frêles embarcations et se rendent jusque sur les côtes de l'Australie pour y pêcher le tripang que l'on exporte ensuite de Singapore sur les côtes du Céleste Empire. La population insulaire directement soumise à l'autorité hollandaise ne dépasse guère le chiffre de 300,000 âmes. 7 ou 800,000 indigènes, 1 million peut-être, échappent au contrôle de cette autorité, et par l'intermédiaire des pros bouguis entretiennent avec Singapore des relations commerciales dont l'importance a été évaluée, année moyenne, à 2,700,000 fr. Ce fut dans l'espoir de reconquérir cette clientèle, qui, avant la création de Singapore, appartenait tout entière à Java, que les Hollandais décrétèrent la franchise du port de Macassar.

Grâce au laisser-aller de la police anglaise, Singapore

doit avoir de grandes séductions pour les navigateurs malais. C'est dans ce port que viennent s'approvisionner d'armes et de munitions tous les pirates de l'archipel Indien. On peut espérer cependant que, lorsqu'il s'agira de se procurer des articles moins suspects, les pros du golfe de Boni trouveront plus simple de se rendre à Macassar que d'entreprendre un voyage de quatre cents lieues, aujourd'hui que ce voyage ne pourrait plus offrir, en compensation des fatigues et des périls qu'il entraîne, un bénéfice sur les marchandises de retour de 30 ou 50 pour 100. La franchise du port de Macassar date de 1847, et dans cette même année, les importations s'accrurent de plus de 3 millions de francs, les exportations de 2 millions. Depuis lors, il s'est fait annuellement à Macassar pour 10 ou 11 millions d'affaires. Outre sa situation unique à l'embranchement de la mer de Java, de la mer des Moluques et d'un large détroit qui remonte vers le nord, Macassar peut citer avec un légitime orgueil la salubrité de son climat, la sûreté de son ancrage, les facilités que présente sa rade pour le chargement et le déchargement des navires. Il est impossible de ne pas voir dans ce port le futur entrepôt des produits de Timor, de Céram, des Moluques et de la Nouvelle-Guinée. L'industrie européenne y trouvera l'immense avantage de pouvoir associer à ses opérations une population essentiellement commerçante, la seule parmi les peuples soumis à la domination hollandaise que n'effraient point les hasards de la mer, la seule aussi qui promette quelques garanties de probité commerciale. Des marchands arabes, protégés par leur qualité de compatriotes du prophète, pénètrent quelquefois dans l'intérieur de l'île, demeuré inaccessible aux Hollandais. Ces voyageurs ont cru reconnaître sur leur route la trace de richesses minérales dont l'exploitation, bien qu'elle ne doive passer qu'après

celle du sol, pourra devenir un jour un nouvel appât pour pour les émigrants chinois et pour les capitaux européens. L'avenir de l'île Célèbes ne nous semble donc pas douteux, et ce qui ajoute à l'intérêt que le port de Macassar en particulier doit nous inspirer, c'est que la France peut avoir sa part dans l'approvisionnement et dans les bénéfices de ce nouveau marché. L'Angleterre se gardera bien de favoriser par des expéditions suivies une place qui s'est posée comme la rivale de Singapore. Le commerce français, au contraire, a tout intérêt à se présenter sur un point où il ne doit pas trouver la concurrence écrasante des produits de l'industrie britannique. Il est rare que nos bâtiments de commerce, quand ils se rendent dans les mers de Chine, puissent compléter leur cargaison dans un seul port. Tel navire qui doit embarquer du thé à Canton s'arrête d'abord à Java pour y prendre du café, à Manille pour y charger des joncs et du bois de sapan. Macassar pourrait être une relâche plus avantageuse que Batavia pendant une moitié de l'année.

Le détroit de Macassar, dont la reconnaissance sera bientôt achevée par les soins de la marine hollandaise, offre, pour gagner les côtes du Céleste Empire à contre-mousson, une route moins périlleuse que le passage de Palawan. De la poudre grossière et du fer en barre, des mouchoirs, des *sarongs* à grandes fleurs, des indiennes de Mulhouse pour les Malais, peut-être même quelques soieries brochées d'or, ou des draps écarlates, de bons vins de Bordeaux et quelques articles de mode pour la population chrétienne, voilà ce que trois ou quatre navires français pourraient apporter chaque année à Macassar. Ils y prendraient en retour, pour l'Europe, du café, de la nacre de perle, de l'écaille de tortue et de la poudre d'or ; pour la Chine, du riz, des rotins, de l'huile

de coco et surtout du tripang. Ce qu'il m'est permis d'affirmer, c'est que, nulle part au monde, les bâtiments couverts du pavillon français ne rencontreront un accueil plus cordial et plus empressé que celui qui les attend dans les nouveaux ports francs de Menado et de Macassar.

CHAPITRE X.

La Bayonnaise à Batavia.

Le 2 juillet 1849, nous quittâmes le port de Macassar, et nous tournâmes notre proue vagabonde vers la baie de Batavia. Lorsqu'au mois d'avril 1847 j'avais quitté la France pour me rendre dans les mers de Chine, je ne m'étais point promis de plus grand dédommagement d'une longue absence et d'un lointain voyage que le plaisir de visiter la capitale des Indes néerlandaises. Mon père avait fait, sous les ordres de M. d'Entrecasteaux, la campagne qu'accomplirent, de 1791 à 1795, dans l'océan Pacifique et dans l'archipel Indien, les deux corvettes envoyées par le roi Louis XVI à la recherche des navires de La Pérouse. Après la mort des deux chefs de l'expédition, M. d'Oribeau conduisit les corvettes françaises dans le port de Sourabaya, et mon père, alors enseigne de vaisseau, se vit contraint d'attendre, pendant plus d'une année, sur les côtes de Java, l'occasion de rentrer en Europe.

Les colonies hollandaises étaient à cette époque sur leur déclin. Cependant, après cinquante-trois ans passés à parcourir le monde, l'ancien officier de d'Entrecasteaux affirmait encore que l'île de Java et les Moluques étaient ce qu'il avait vu de plus beau sur la terre. Je m'étais pénétré de ces impressions enthousiastes, et je ne pouvais songer sans émotion au bonheur que j'éprouverais à visiter moi-même ces merveilleuses contrées. Une circon-

stance imprévue était venue d'ailleurs, peu d'années avant mon départ, raviver ces souvenirs de famille, et avait contribué à enfoncer plus avant encore dans mon cœur l'aiguillon de la curiosité. Nous avions rencontré à Paris un naturaliste allemand, le docteur Burger, qui avait suivi M. Van der Capellen à Java et M. Siebol dans l'intérieur du Japon. Le docteur Burger n'était point seulement un savant botaniste et un philosophe doué d'un profond esprit d'observation, il avait en outre le don si rare de rendre ses récits attachants. Sa jeunesse avait été laborieuse; mais, comme le Beppo de Byron, il avait fini par amasser, au prix de mille périls, une fortune honorable et d'intéressants souvenirs.

> Whate'er his youth had suffer'd his old age
> Whit wealth and talking made him some amends.

Je ne me lassais point de suivre en esprit l'aimable et bon docteur à travers les rues de Jédo ou d'errer avec lui au milieu des forêts vierges des tropiques. Les entretiens d'un pareil conteur auraient décidé ma vocation de marin, si j'avais encore eu le choix d'une carrière à faire. Réunis par les mêmes goûts et par une secrète sympathie, au bout de quelque temps le docteur Burger et moi nous étions devenus inséparables. Pendant tout un hiver, nous courûmes ensemble, comme deux écoliers, des bancs de la Sorbonne aux amphithéâtres du jardin des Plantes. Quelques mois encore, et l'histoire naturelle comptait un adepte de plus. Le docteur Burger dut malheureusement retourner à Batavia, et il emporta tout mon zèle avec lui. En me quittant, il avait voulu conserver l'espoir de me revoir un jour dans cette belle île de Java dont si souvent il m'avait vanté les charmes. Un singulier enchaînement de circonstances allait réaliser, après quatre années d'attente, ce vœu amical.

Dès que l'écueil du *Brill* fut dépassé, la mousson nous fit franchir en cinq jours les 250 lieues qui séparent les côtes de Célèbes de la rade de Batavia. Déjà les îlots d'Edam, et d'Alkmaar se montraient à l'horizon, et nous nous flattions de gagner le mouillage avant le coucher du soleil, quand le calme vint nous surprendre. Nous parvînmes cependant à nous traîner, avec un dernier souffle de brise, jusqu'à la hauteur de la pointe de Krawang, qui servit longtemps de limite aux possessions de la Compagnie. Nous laissâmes alors tomber l'ancre pour attendre le jour, et vers huit heures du matin nous déployâmes de nouveau nos voiles. La brise du large ne tarda point à s'élever, marquant d'un cercle noir une partie de l'horizon, et jetant de toutes parts sur la surface jusqu'alors immobile de la baie les empreintes d'une griffe invisible.

La baie de Batavia ne ressemble point à la mer intérieure qui baigne la plage de Manille ; elle ne rappelle ni la rade foraine de Menado, ni le calme étang de Macassar ; elle offre un coup d'œil qu'on chercherait vainement sur un autre point de l'archipel Indien. Dans le lointain se dressent les hauts sommets du Salak et du Guédé, qui s'élèvent à 2 et 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce n'est point cependant la majesté de ces grandes lignes qui attire les regards, c'est sur la baie, émaillée comme un pré de bouquets de verdure, que l'œil fasciné s'arrête et se repose ; mais dès qu'on a dépassé les îlots boisés entre lesquels s'égare la mer limpide et bleue, dès qu'on n'a plus devant soi que les écueils de la rade, une teinte de deuil et de tristesse vient s'étendre sur ce gracieux paysage. L'atmosphère a perdu sa transparence ; le sommet des montagnes commence à disparaître sous un dôme de vapeurs. Les terres basses qui forment le fond de la baie montent au niveau de l'horizon par un mouvement presque insensible. Au-dessus

de ces plages marécageuses, on croirait voir planer un air lourd et pestilentiel. C'est bien là le mélancolique aspect que l'imagination prêtait d'avance à la plaine de Batavia, à cette terre qu'un enfant égaré des îles de l'Océanie [1] appelait, dans son poétique langage, *Enoua maté*, la terre qui tue. Heureusement, non loin de ces marais fétides s'étend une plaine assainie par de nombreuses tranchées, et dont la pente, légèrement inclinée vers la mer, procure un écoulement facile aux eaux stagnantes. Les terrains d'alluvion qui bordent le rivage n'en sont pas moins encore aujourd'hui, comme aux temps les plus funestes de Batavia, un foyer de miasmes délétères.

Si de sombres pensées traversèrent alors notre esprit, l'attention que nous devions donner à la manœuvre de la corvette vint bientôt nous en distraire. Nous entrions dans la rade, poussés par une brise aussi fraîche que l'*embat* qui souffle aux beaux jours de l'été dans le golfe de Smyrne. Au milieu des nombreux navires qui occupaient déjà le mouillage, il semblait qu'il ne restât pas une place libre pour *la Bayonnaise*. Sur divers points de cette masse confuse, on distinguait de loin ou la croix de Saint-George ou les blanches étoiles des États-Unis. Les trois couleurs de la Hollande flottaient au vent dans toutes les parties de la rade. A côté des bricks de Java montés par des subrécargues arabes se montraient les grandes frégates marchandes de la *Maatschappy*, et sur le premier plan, la flotte de guerre, qui revenait victorieuse de Bali. Trois frégates de 40 et 50 canons, trois corvettes, un brick, huit goëlettes et huit navires à vapeur témoignaient de la renaissance d'une marine qui fut jadis la seconde de l'Europe. A peine *la Bayonnaise* eut-elle jeté l'ancre à une

[1] Oroutou, devenu le compagnon de voyage de Bougainville, après le passage de ce célèbre navigateur à Taïti.

demi-encâblure de la magnifique frégate qui portait le pavillon du vice-amiral Machielsen, que de chaque navire hollandais nous vîmes se détacher une embarcation qui venait nous porter des compliments de bienvenue et des offres de service. Nous ne voulûmes point rester en arrière d'un aussi aimable présent, et dans la journée même nous visitâmes l'un après l'autre les nombreux bâtiments de l'escadre hollandaise; nous ne rentrâmes à bord qu'une heure après le coucher du soleil. Nous ne songions plus dès lors qu'à nous reposer des fatigues de ce long pèlerinage, quand nous apprîmes que le gouverneur général, M. de Rochussen, avait bien voulu exprimer le désir de nous recevoir dans la soirée. Nous reprîmes donc nos sabres, nos grands chapeaux rougis par l'air salin, nos lourds habits de drap, plus pesants sous les tropiques que la cotte de mailles d'un chevalier, et nous nous dirigeâmes, au milieu des ténèbres, vers l'entrée du port.

L'ancienne ville de Batavia avait été bâtie sur le bord de la mer. Des atterrissements successifs l'en ont éloignée de près d'un mille. Une rivière qui recevait autrefois les bateaux indigènes et jusqu'aux plus grandes jonques de la Chine, mais dont un courant affaibli par d'imprudentes saignées ne pouvait plus dégager l'embouchure, le Tji-Liwong, a été détournée vers l'ouest pour faire place à un canal contenu entre deux digues qui s'avancent à plus d'un kilomètre de la plage. Notre premier soin fut de chercher des yeux le fanal qui devait nous signaler l'extrémité de ces longues jetées. Nous parvînmes, non sans peine, à le découvrir, et en moins d'une heure nous atteignîmes le débarcadère de la douane. Le succès de notre voyage ne fut cependant assuré que lorsque nous eûmes réussi à nous procurer une voiture. Un cocher malais monté sur le siége attendait nos ordres; un autre Malais

demi-nu agitait la torche flamboyante qui devait projeter sa lumière sur la route. Nous donnâmes le signal du départ, et nos coursiers javanais, lancés à fond de train, dévorèrent l'espace.

De hautes maisons bordaient chaque côté du chemin. Éclairées un instant par les reflets de la résine ardente, les grandes façades de ces édifices rentraient l'une après l'autre dans l'obscurité de la nuit. Ce n'était pas une cité vivante que nous traversions, c'était le fantôme d'une ville qui s'enfuyait en silence derrière nous. Nul bruit, nulle clarté ne sortait de ces palais déserts; on eût dit que ces sombres masses de briques et de laves n'étaient plus habitées que par les âmes des générations que pendant deux siècles le climat de Batavia avait dévorées. Qui sait si à l'heure de minuit les conseillers des Indes n'errent pas encore au milieu de cette nécropole, si les gouverneurs généraux, précédés de leurs gardes du corps et de leurs trompettes, ne parcourent pas en carrosse ces rues solitaires! Les dragons, vêtus d'habits de drap écarlate et tout galonnés d'or, suivent à cheval leur voiture; les cavaliers qui les rencontrent mettent pied à terre quand ils passent. Des ombres en justaucorps de velours d'Utrecht ou en pourpoint de soie se rangent le long des murs pour ne pas encombrer la chaussée. Combien de milliers d'Européens sont venus chercher la mort dans cette enceinte? S'ils sortaient tous à la fois de leurs tombeaux, la vieille ville de Batavia ne serait pas assez grande pour les contenir!

L'atmosphère cependant était devenue moins humide et moins épaisse; la nuit paraissait moins noire. Nous n'étions plus tentés de peupler de spectres et d'apparitions funèbres la longue avenue dans laquelle nous venions d'entrer. La route était bien encore silencieuse et déserte; mais c'était la solitude des campagnes, ce n'é-

tait plus celle d'une ville abandonnée. Depuis près d'un quart d'heure, nous roulions ainsi entre deux rangées de grands arbres. A notre gauche, un canal aux flots assoupis baignait sans murmure ses talus de gazon, et dans le lointain, sur la droite, des lumières scintillaient à travers le feuillage. Tout à coup la clarté devient plus vive, et, comme des profondeurs d'un bois sacré, se dégagent, à mesure que nous avançons, de blanches colonnades et de frais péristyles. Des lampes versent sous ces portiques une douce clarté. Mollement étendues dans de grands fauteuils de rotin ou groupées autour d'une table à ouvrage, des femmes en robes de mousseline et de gaze, les bras nus, les épaules découvertes, apparaissent à nos yeux éblouis comme les déités plutôt que comme les prêtresses de ces temples. On se figurera difficilement notre émotion à la vue de ce spectacle inattendu. Chacun de nous demeurait immobile et muet, le regard attaché sur ce tableau féerique comme sur un miroir que l'on craint de ternir, comme sur une image qu'un souffle peut faire disparaître. C'est ainsi que l'esprit du mal se plaisait, dit-on, à troubler les saintes pensées des ermites de la Thébaïde. Rassurons-nous : ce n'est point l'œuvre du démon que nous venons de contempler. Nous voici arrêtés devant un de ces péristyles : les colonnes ne s'enfoncent pas dans le sol ; les murailles ne s'abîment pas l'une sur l'autre comme les débris d'un château de cartes ; nos pieds mêmes ont foulé ces parvis de marbre sans que la terre ait frémi sous nos pas, sans que le gouffre se soit entr'ouvert. Nous ne sommes donc le jouet ni d'une hallucination ni d'un rêve, et notre enchantement n'aura pas de réveil.

Le résident de Batavia, M. van Rees, avait bien voulu se charger de nous introduire auprès du gouverneur général, et c'était à son hôtel que nous avions commandé

à notre cocher de nous conduire. Malgré notre activité, nous nous étions fait attendre. M. van Rees s'avança gracieusement à notre rencontre et nous offrit de monter dans la calèche découverte qu'il avait eu soin de faire atteler à l'avance. Pendant le temps que le cocher mit à se ranger devant le perron, nous pûmes jeter un regard autour de nous. Un goût délicat avait présidé à l'architecture et à l'ameublement de cette délicieuse demeure. L'éclat du stuc qui couvrait les murailles, la blancheur des colonnes, la fraîcheur des grandes dalles, la paraient mieux que n'auraient pu le faire les lourdes draperies et les lambris dorés de nos salons. Ce n'était qu'une miniature de palais, mais les ouvriers de l'Ionie avaient dû, aux plus beaux jours de la Grèce, en élever de semblables. Point de porte à ouvrir pour passer du vestibule dans le salon ou du salon dans la galerie intérieure. La brise errait librement d'une pièce à l'autre sans avoir à soulever une tenture. Des meubles de laque et de rotin, des vases d'albâtre, des globes de cristal, voilà les seuls objets que nos yeux rencontraient dans ces appartements. Tout à coup, d'un des angles du salon nous vîmes s'élancer, avec un jappement joyeux, la plus ravissante petite créature qui ait jamais mérité de dormir sur les genoux d'une marquise : c'était un chien du Japon à la robe noire et soyeuse marbrée de raies blanches et de taches de feu, un chien de la grosseur d'un rat, doué de la vivacité d'un écureuil. Il y avait une noblesse dans sa petite tête, une intelligence dans son regard, qui l'élevaient au-dessus de la classe ordinaire des roquets. Les caniches lilliputiens de Manille, les bassets de Péking avec leurs jambes torses et leurs gros yeux à fleur de tête, auraient eu l'air de Calibans auprès de lui. M. van Rees l'avait payé un prix fabuleux ; ne fallait-il pas cet Ariel pour garder ce palais enchanté?

Dès que la voiture de M. van Rees fut avancée, nous partîmes pour nous rendre chez M. le comte de Rochussen, et, au bout de quelques minutes, nous montions les degrés de l'hôtel du gouvernement. Le vice-roi des Indes néerlandaises ne saurait être entouré de trop de splendeur. Il faut que les populations se prosternent devant le faste qui l'environne. Nulle somptuosité de mauvais goût ne dépare pourtant la demeure qu'il habite. On a su donner à cet édifice un cachet de grandeur sans rien sacrifier de la simplicité qui convient aux palais de l'Orient. Des salles vastes et nues, froides comme une statue qui vient de sortir d'un bloc de Carrare, des plafonds supportés par des piliers doriques, des siéges rangés en demi-cercle au milieu d'une immense galerie, je ne sais quelle gravité imposante, qui semblait avoir passé des lignes de cette architecture dans les habitudes de cette enceinte, rembrunirent nos fronts et imprimèrent soudain à notre démarche une raideur officielle. A l'entrée du vestibule, nous trouvâmes un aide-de-camp qui nous conduisit auprès du gouverneur-général. M. de Rochussen portait l'uniforme de maréchal, symbole des vastes pouvoirs qui lui étaient conférés. De nombreux officiers en grande tenue entouraient le gouverneur, et semblaient composer sa maison militaire. Je ne sais si le palais du roi Guillaume eût présenté un aspect plus royal ; j'avais sûrement vu pour ma part plus d'une tête couronnée qu'environnaient moins d'éclat et moins d'étiquette. Avant de nous faire asseoir, M. de Rochussen voulut nous présenter lui-même à M. le duc Bernard de Saxe-Weimar, lieutenant-gouverneur et commandant de l'armée des Indes. Tous les étrangers qui ont eu l'honneur d'être reçus à Batavia par M. de Rochussen savent quelle aménité et quelle grâce bienveillante tempéraient chez cet homme d'état la réserve et la dignité dont ses

hautes fonctions lui faisaient un devoir. Le duc Bernard est à bon droit cité comme l'un des hommes les plus aimables et les plus spirituels qu'aient produits ces maisons princières de l'Allemagne unies par tant de liens intimes à la plupart des souverains de l'Europe. Nous ne prolongeâmes point cette première visite ; mais, quand nous quittâmes le gouverneur-général de Batavia, nous avions appris une fois de plus que la véritable courtoisie peut ne rien perdre de son charme aux formes solennelles dont une étiquette rigoureuse l'entoure.

M. van Rees voulut nous ramener à son hôtel; il m'y réservait une aimable surprise : la première personne qui s'offrit à mes regards, quand je descendis de voiture, ce fut le docteur Burger. Instruit de mon arrivée par le résident, il accourait pour m'enlever au passage. Ce n'eût point été de la discrétion, c'eut été de l'ingratitude, que de vouloir me soustraire aux empressements d'une amitié qui avait si bien résisté à quatre années d'absence. Le docteur triompha donc aisément des objections que j'essayai d'opposer à ses instances. Dès cette nuit même, je devins son hôte. Les émotions de la journée ne m'enpêchèrent pas de gouter un sommeil paisible. Lorsque j'ouvris les yeux, le globe du soleil se montrait déjà comme un météore enflammé au-dessus de l'horizon. Le docteur était levé depuis plus d'une heure. Selon son habitude, il s'était empressé de quitter sa chambre pour venir s'asseoir sous le péristyle. Vêtu de la *cabaya* malaise et d'un large pantalon d'indienne qu'un cordon de soie serrait autour de sa taille, étendu dans un grand fauteuil à dossier renversé, les pieds posés sur les barreaux d'une chaise, le coude appuyé sur un guéridon, il aspirait en rêvant la fraîcheur du matin. Je me hâtai de m'habiller et d'aller prendre place à côté de lui. La rencontre d'un ami est toujours une bonne fortune ; mais, quand cette

rencontre a lieu sur la terre étrangère, quand elle transforme une ville indifférente en un lieu de refuge où le cœur longtemps comprimé ne craint plus de s'ouvrir, il faut remercier le ciel d'une double faveur. Jamais je ne m'étais senti mieux disposé à admirer les beautés de la nature. La température en ce moment était délicieuse. La brise de terre qui avait régné toute la nuit avait rafraîchi l'atmosphère, et les premiers rayons du soleil venaient de condenser cette humidité pénétrante qui tombe incessamment du ciel bleu des tropiques. La maison de M. Burger était bâtie sur le bord du canal que nous avions entrevu la veille. On n'avait que quelques pas à faire pour se plonger au sortir du lit dans un large bassin d'eau courante. Des cloisons et un toit de bambou cachaient les baigneurs aux regards des passants. Les massifs d'un parterre, où brillaient toutes les richesses de la flore javanaise, s'étendaient entre la façade de la maison et la grille du jardin. Là croissaient au milieu des ébéniers, des cassiers et des mimosas, le *sapan* aux longues étamines, le *gebang* dont les palmes rigides se développent comme un éventail, le *dadap* aux grappes de corail, le *kayou-pouti* au tronc argenté, la *warou* aux fleurs jaunes ou aux corolles écarlates, mille autres plantes dont le nom m'est resté inconnu, et dont je crois encore voir frémir le feuillage. D'élégantes voitures se croisaient déjà sur la route et passaient devant nous avec la rapidité d'une flèche. D'infatigables piétons portaient suspendus aux deux extrémités d'une perche flexible des paniers remplis de volailles ou de fruits, et s'en allaient d'un pas cadencé offrir de maison en maison les produits de leurs basses-cours ou ceux de leurs vergers. C'était une scène de singulière activité dont l'aspect variait à chaque instant, comme si une main complaisante eût voulu faire passer sous mes yeux toute une galerie de tableaux.

Cette belle et tiède matinée me rendait cependant un peu honteux de mon inaction. Il me semblait que la promenade eût été à pareille heure un exercice éminemment salutaire. Tel n'était pas l'avis du docteur Burger. « Tout effort, disait-il, est funeste sous un ciel qui énerve. Sortez en voiture, si cela vous convient ; montez même à cheval, je n'y vois point d'inconvénient ; mais, dans l'intérêt de votre santé, ne marchez jamais. Bien peu de personnes s'écartent, à Batavia, des règles de cette hygiène. La plupart des Européens ne s'y servent de leurs jambes que pour passer d'un appartement dans l'autre. C'est assurément le pays où un paralytique sentirait le moins le malheur de sa condition. Docile au vœu du docteur, je ne me permis de toute la matinée d'autre effort que de jeter au vent la fumée de quatre ou cinq cigares. Nulle part, si ce n'est à Smyrne, je n'avais fumé d'une façon plus orientale. Assis sur les moelleux divans du café des Roses, je n'avais qu'à prononcer d'une voix gutturale : *verbana bir tchivbouk!* et *verbana atesh!* pour qu'Ismaël m'apportât à la fois une longue pipe et du feu. Sous le portique hospitalier du docteur Burger, j'avais encore moins de frais à faire. La langue malaise est si douce et si musicale! *Sapada!* disais-je sans m'érailler le gosier comme aux jours où j'essayais de parler turc. — *Ia touan!* répondait un jeune javanais qui se tenait accroupi dans un coin de la verandah, une mèche en bourre de cocotier à la main. *Cassi api!* apporte-moi du feu! Je prenais un cigare sur le guéridon placé près de moi, et, sans avoir eu la peine de détourner la tête, je continuais à suivre les mille créations de ma fantaisie au milieu des blanches spirales qui s'échappaient de mes lèvres.

Vers onze heures, le déjeuner vint m'enlever aux douceurs de cette vie contemplative. Je fus surpris de l'étonnante profusion qui régnait sur la table du docteur,

profusion d'autant plus inutile que sous les tropiques on ne se sent guère disposé à faire honneur à de tels festins. Le regard se détourne avec dégoût des viandes fumantes et des mets substantiels que l'estomac répudie. L'appétit émoussé ne se ranime un instant que sous l'influence excitante des épices. Le docteur Burger possédait encore à ce sujet de précieux aphorismes. « Le poivre est échauffant, disait-il, le piment seul rafraîchit. » Le fait est qu'au bout de quinze jours le docteur m'avait guéri d'une irritation d'entrailles par un usage judicieux du *karrick à l'indienne*. Un partisan aussi décidé de la médecine tonique devait naturellement s'élever contre l'abus des fruits. L'ananas, la pamplemousse, le litchi, le sursak, avec leur saveur acide et sucrée, lui semblaient encore plus dangereux que le poivre. Il n'exceptait guère de la proscription générale que la figue banane et le roi des fruits, le mangoustan, semblable à une orange renfermée dans la peau d'une grenade, dont la pulpe fondante et blanche ne saurait être mieux comparée qu'à un sorbet à la pêche.

Quand à Batavia on a perdu sa matinée, il faut savoir faire trève à ses projets, et chercher dans le sommeil l'oubli d'une curiosité impatiente. Je me décidai sans peine à remettre au lendemain le plaisir de parcourir la vieille ville et la ville neuve; mais avant d'endosser la *cabaya* et de revêtir le pantalon moresque, indispensable préliminaire d'une sieste javanaise, je voulus faire plus ample connaissance avec la maison de M. Burger. La salle à manger donnait sur une vaste cour intérieure. Un figuier aux rameaux étendus et aux racines multipliantes, le *waringin*, si cher aux Javanais et aux Chinois, s'élevait au centre de cette cour et couvrait de son ombre tout un village indigène. Chacun des nombreux serviteurs de M. Burger avait là son toit de chaume. C'était un pha-

lanstère où rien n'était en commun, si ce n'est la providence du docteur. Aussi la paix et l'abondance régnaient-elles au sein de cette heureuse peuplade. Les femmes n'avaient d'autre soin que d'allaiter leurs enfants, de piler le *paddy* [1] ou de tisser le *sarong* conjugal; les jeunes filles allaient dès le matin suspendre aux rameaux du figuier la cage où la tourterelle roucoulait jusqu'au soir son long gémissement d'amour. Une foule de petits êtres à la peau cuivrée rampaient dans la poussière ou demeuraient assis sur le seuil de la case, promenant autour d'eux des regards solennels. Tout cela vivait sans effort, sans souci du passé, sans inquiétude de l'avenir, attendant le *paddy* quotidien du docteur comme l'herbe des champs attend la rosée des nuits, comme les grands arbres se confient pour alimenter leur sève aux sucs nourriciers de la terre. C'était le bonheur insouciant du sauvage abrité sous l'aile d'une philosophie bienfaisante.

La chaleur cependant était devenue accablante. Il fallait se rendre aux douceurs énervantes du climat, Européens et Javanais m'en donnaient l'exemple. Je me décidai à me jeter sur mon lit; je n'y trouvai qu'un sommeil agité. Vers quatre heures, l'orage qui grondait depuis quelque temps dans les gorges profondes du Guédé s'abattit sur le jardin comme une avalanche. La foudre dardait de tous les points du ciel ses langues fourchues, le vent soulevait des nuages de poussière, et la maison ébranlée tremblait sur ses fondements. Cette convulsion violente ne dura que quelques minutes. Réveillé par l'orage, je me hâtai de m'habiller, car un nouveau repas m'attendait. Entre le déjeuner et le dîner on n'avait mis que l'intervalle de la sieste. N'allez point croire à ce trait que les Hollandais

[1] *Paddy* à Java, *palay* à Manille : c'est le riz avant qu'il soit dépouillé de son enveloppe.

aient apporté dans les Indes l'appétit de Pantagruel. Mon Dieu! non : une foule de plats couvre, il est vrai, la table, mais ces plats n'obtiendront des convives qu'un sourire dédaigneux. Le dîner, à tout prendre, n'est à Batavia qu'une coutume importune. Si l'on en avance l'heure, je croirais volontiers que c'est pour en être débarrassé plus tôt. La soirée est au contraire le moment où la gaieté renaît, où les amis se visitent, où les causeries de tous côtés s'éveillent. La température pendant la journée s'élève souvent jusqu'à 32 degrés centigrades; elle redescend aux approches de la nuit à 22 et 23 degrés. Le voyageur qui n'aurait visité Batavia que pendant le jour n'envierait point, à coup sûr, le sort de ses habitants. Celui qui pourrait y arriver avec les premières ombres du soir pour en sortir une heure après le lever du soleil s'imaginerait avoir traversé ces champs délicieux que les Grecs n'avaient osé placer que sur l'autre rive du Styx.

J'aurais pu sortir de chez le docteur Burger, étudier dans ses moindres détails la vie intime des colons hollandais, de ceux du moins dont la fortune est faite, et pour lesquels l'île de Java est devenue une seconde patrie. En se retirant des affaires, ces heureux créoles ont songé pour la plupart à fixer leur résidence en Europe; lorsque l'hiver est arrivé avec ses frimas, ils se sont pris à regretter leur beau paradis des Indes, leur existence somptueuse et facile, et ils sont revenus à Batavia, non plus pour y demander un salaire au gouvernement ou tenter d'y grossir leur fortune, mais pour y passer la vie plus doucement qu'ailleurs. L'entretien d'une maison entraîne cependant à Batavia des frais considérables. Le budget d'un modeste ménage y dépasse souvent le chiffre des appointements attribués en France à un lieutenant général : trente mille livres de rente constituent à peine

dans cet Eldorado une honorable aisance. Ce qui serait luxe en Europe est besoin impérieux ou rigoureuse convenance à Java. A moins de marcher sous un dais à l'instar des Chinois, qui se font souvent suivre d'un esclave portant au-dessus de leur tête un immense parasol [1], vous ne pourrez vous transporter à vingt pas de votre demeure sans monter en voiture. L'intérêt de votre santé et votre réputation de *gentleman* l'exigent. Il vous faudra aussi habiter à vous seul une maison tout entière. Vous y rassemblerez, en dépit de tous vos projets de réforme, une armée de domestiques; car, semblable aux *coulis* de l'Inde, les domestiques javanais n'exercent qu'une fonction et ne souffrent guère qu'on les détourne de leur emploi spécial. Vous aurez deux voitures au moins, et dans votre écurie trois ou quatre attelages. Je ne parle point des dîners, du théâtre et des fêtes. Si vous ne dépensez pour vous tenir au niveau de la classe moyenne que 2,000 francs par mois, vous serez économe; mais aussi vous aurez été servi, traîné comme un nabab; vous aurez savouré les plus molles délices que puisse procurer la richesse.

2,000 francs par mois sont aux Indes le traitement d'un colonel ou d'un conseiller de la haute cour de justice. C'est le moins qu'on puisse allouer aux employés supérieurs de la colonie, si l'on veut leur fournir les moyens

[1] On compte dans l'île de Java 4,751 esclaves ; mais nous avons pu voir de nos propres yeux, pendant notre séjour à Macassar, de quelle sollicitude le gouvernement hollandais entourait cette classe trop nombreuse encore. Le propriétaire qui maltraite un de ses esclaves est à l'instant frappé d'une amende. Cette intervention du magistrat dans le moindre conflit domestique a rendu la possession de l'esclave une chose si onéreuse et souvent même si irritante, qu'un affranchissement général ne peut tarder à effacer des possessions hollandaises dans les Indes la dernière trace de l'esclavage

de faire honneur à leur rang et de ne pas déchoir de leur position sociale. L'existence d'un fonctionnaire ou d'un négociant hollandais à Java ne ressemble guère à celle du créole indépendant qui n'a d'autre souci que de mettre d'accord ses goûts avec ses revenus. Dans les sphères actives de la société, on retrouve à Batavia comme partout ailleurs le zèle persévérant, l'assiduité au travail qui distinguent la race hollandaise. Ce n'est ni un des employés du gouvernement, ni un des commis de la *Maatschappy* que l'on prendra jamais pour Renaud au milieu des jardins d'Armide. Dès dix heures du matin, chacun court à son bureau et n'en sort qu'à quatre ou cinq heures du soir. Le docteur Burger devait la douceur de ses loisirs à de longues années de cette vie laborieuse. Il avait acquis péniblement le droit de philosopher à son aise. Si chère que lui fût la rêverie, il n'en pouvait cependant goûter le charme que lorsqu'il n'y avait pour lui aucun bien à faire ni aucun ami à obliger. A l'occasion, il redevenait l'homme infatigable dont toute la colonie avait pu admirer le zèle dans la triple situation de fonctionnaire, de négociant ou de planteur. Il savait combien j'étais désireux de mettre à profit les trop courts instants que je devais passer à Java, et il se promettait d'avance de jouir de mes émotions. Aussi fut-il le premier, dès le lendemain de mon arrivée, à me proposer de parcourir la vieille ville et les nouveaux quartiers de Batavia.

J'allais donc voir cette fastueuse rivale de Calcutta et de Bombay, cette ville dont mon père m'avait tant de fois entretenu et qu'il avait visitée plus d'un demi-siècle avant moi ! Lui-même à cette heure n'eût-il pas mis en doute la fidélité de ses souvenirs à la vue des changements qui s'étaient accomplis sur ces rivages, non moins funestes à l'expédition de M. d'Entrecasteaux qu'aux équipages du capitaine Cook et du capitaine Bougain-

ville [1] ? Les enfants de Japhet ont porté jusque dans l'extrême Orient la mobilité de leurs goûts et l'audace de leur esprit novateur. Une ville nouvelle a tué l'antique capitale des Indes. La citadelle de Batavia a disparu ; les palais de l'ancienne régence jonchent la terre, ou sont convertis en bureaux et en magasins. Les fondateurs de Batavia, comme ceux de Manille, n'avaient songé qu'à élever une place forte. Ils donnèrent à cette ville la forme d'un rectangle entouré de murs et de bastions, dont la face septentrionale était occupée par une vaste citadelle. Le Tji-Liwong traversait Batavia dans toute sa longueur.

[1] Il ne sera peut-être point sans intérêt de reproduire ici les lignes suivantes, que j'extrais, sans y rien changer, des journaux que m'a laissés mon père : « Notre arrivée devant Batavia, écrivait-il en 1795, nous donna une haute idée de la richesse de cette ville. Un nombre considérable de bâtiments était à l'ancre, et, parmi eux, on pouvait compter plusieurs vaisseaux de 64 et de 50 canons. La rade est vaste et abritée des vents du large par plusieurs petites îles sur lesquelles on a élevé des forteresses et des établissements pour le radoub des navires, ou des magasins pour y déposer leurs cargaisons. Le mouillage est un peu éloigné de l'embouchure de la rivière qui conduit à la ville. Les eaux de ce canal sont sales et bourbeuses. Les rives en sont couvertes, à marée basse, d'une vase liquide qui, échauffée par un soleil ardent, donne naissance à des émanations fétides qui pourraient à elles seules expliquer l'insalubrité du climat. Nous ne tardâmes pas à en ressentir la funeste influence. Deux de nos lieutenants de vaisseau ainsi que plusieurs de nos marins furent atteints, dès les premiers jours, de fièvres pernicieuses auxquelles ils succombèrent. Pendant notre séjour à Batavia, la Compagnie hollandaise éprouva dans ses états-majors des pertes cruelles. Elle essaya de recruter, parmi les jeunes gens de notre expédition, qui venait de se dissoudre, des capitaines et des officiers pour ses vaisseaux. Bien que je n'eusse pas encore dix-neuf ans, on me proposa le grade de capitaine et le commandement d'un vaisseau de 50 canons. Cette offre était séduisante. Deux ou trois voyages aux Moluques pouvaient m'assurer une belle fortune. Je refusai cependant. Il fallait renoncer à mon pays, prendre la cocarde orange, changer de pavillon. Cette pensée me révoltait. »

Une infinité de canaux la sillonnaient dans tous les sens. Des quais plantés d'arbres, des rues spacieuses et se coupant à angle droit, des maisons à plusieurs étages donnaient alors à la capitale des Indes un caractère de grandeur qui répondait à sa richesse et à son importance. Malheureusement l'air circulait à peine à l'abri de ces hautes murailles et au milieu de ces maisons contiguës. Les canaux à demi comblés laissaient échapper des miasmes infects. Le climat faisait chaque année des milliers de victimes. Le général Daendels conçut, en 1808, un projet qu'il accomplit avec la rare énergie de son caractère. Décidé à couper le mal dans sa racine, il fit raser les murs et la citadelle de Batavia : il ne se contenta point d'assainir ainsi l'ancienne ville, il voulut en fonder une nouvelle. A trois milles environ du rivage, sur un terrain déjà élevé de 30 pieds au-dessus du niveau de la mer, il fit construire de vastes casernes, d'élégantes habitations pour les officiers, et un immense édifice destiné à devenir le palais du gouverneur général, mais dans lequel M. Van der Cappellen effrayé des proportions de ce monument disgracieux, établit pendant son gouvernement les bureaux de l'administration. Cette cité militaire reçut le nom de *Weltevreden*. Dès l'année 1816, elle menaçait d'un entier abandon la vieille ville. Les employés avaient donné le signal de l'émigration. Les négociants les suivirent. De charmantes villas se groupèrent de toutes parts autour du nouveau quartier fondé par le général Daendels, et la ville maritime ne fut plus visitée par les Européens que pendant les heures destinées aux affaires. Batavia aujourd'hui a en partie disparu ; un grand nombre de maisons tombaient en ruines, on s'est hâté de les démolir. On n'a respecté que les rues principales où de vastes hôtels serrés l'un contre l'autre élèvent encore dans l'air un double et triple étage. En pénétrant sous ses voûtes

épaisses depuis longtemps dépouillées de leur magnificence, en gravissant les larges escaliers de pierre qui me conduisaient d'un comptoir à une chambre encombrée de barriques de sucre ou de sacs de café, je m'étonnais du caractère de solidité et de durée qu'avaient osé imprimer à leurs demeures les premiers colons hollandais. Il fallait que l'esprit de ce siècle fût bien empreint des idées de grandeur héréditaire pour que les fondateurs de Batavia songeassent à ériger de pareils monuments sur un sol où la vie humaine était pour les Européens si précaire et si courte [1].

De la vieille ville de la Compagnie, il ne subsiste plus aujourd'hui dans son intégrité que le *campong* chinois. Ce quartier, habité par une population de 32,000 âmes, est

[1] Je retrouve encore dans les Mémoires inédits de mon père le souvenir du faste que déployaient à cette époque dans leurs gouvernements les employés supérieurs de la Compagnie des Indes. « Nous étions depuis très-peu de jours à Sourabaya, lorsque le gouverneur de cette partie de l'île fut appelé à Batavia pour y siéger au conseil de la haute régence. Son remplaçant, M. Hogendorp, homme d'esprit et de cœur, parlant toutes les langues vivantes, et joignant à une instruction profonde une physionomie des plus gracieuses, avait à nos yeux le mérite de beaucoup aimer les Français. Nous n'eûmes donc qu'à nous louer de ses procédés affables. Il ne donnait pas une fête que nous n'y fussions invités. Son hôtel nous était tous les jours ouvert, et, chaque soir, nous y étions accueillis avec l'urbanité la plus flatteuse. M. Hogendorp étalait dans son gouvernement un faste asiatique. Sa garde était composée de cavaliers vêtus d'un élégant uniforme. M. Hogendorp ne sortait qu'en voiture à six chevaux, et suivi toujours d'une nombreuse escorte. Dans les fêtes auxquelles nous étions conviés, deux esclaves jeunes et belles étaient affectées au service de chaque convive, et une excellente musique se faisait entendre pendant toute la durée du repas. » Par une singulière coïncidence, j'ai eu le plaisir de rencontrer à Batavia le fils du général Hogendorp, devenu lui-même conseiller des Indes, après avoir été l'un des plus braves officiers de l'armée française.

situé près du bord de la mer, à l'ouest du canal qui traverse la ville européenne. C'est un des faubourgs de Canton transporté sous ce ciel étranger, avec ses ruelles étroites et ses carrefours, avec ses magasins et ses échoppes, avec ses enseignes et ses lanternes. La colonie chinoise a menacé plus d'une fois la sécurité de l'établissement hollandais. En 1660, elle soutint les prétentions d'un prince de la famille de Mataram, qui reçut des Javanais le surnom dérisoire d'empereur des Chinois. En 1740, elle tenta de s'emparer de Batavia. Des rassemblements se formèrent dans la campagne et se portèrent en armes sous les murs de la ville. Il ne fallut qu'une démonstration vigoureuse pour les disperser. Craignant cependant que l'insurrection vaincue ne comptât de nombreux complices parmi les étrangers qui n'y avaient point pris une part active, ou voulant par un grand coup effrayer à jamais les rebelles, le gouverneur hollandais osa, dit-on, ameuter contre les Chinois les instincts féroces de la populace javanaise. Des troupes de furieux se ruèrent, la torche en main, sur le *campong*, et le livrèrent aux flammes. Dix mille victimes furent égorgées dans un seul jour. C'est le souvenir le plus néfaste de l'histoire de la compagnie. Les Chinois heureusement s'émeuvent peu de pareils désastres. Sous le courroux des despotes ou sous les fureurs populaires, ils courbent la tête, comme à l'approche de l'ouragan. Ils ne font cas ni d'un massacre ni d'un typhon. Leur immense population ressemble à ces tours vivantes, dont parle Bossuet, qui réparent à l'instant leurs brèches. Quelques années après la catastrophe de 1740, ils avaient reparu à Batavia aussi nombreux, aussi actifs qu'auparavant. Un écrivain hollandais a fait remarquer, non sans raison, que, si les lois du Céleste Empire cessaient de s'opposer à l'émigration des femmes, la Malaisie ne tarderait point à devenir une province de l'empire chinois.

Jusqu'à présent, le trop plein des provinces méridionales de la Chine ne se déverse point, chaque année, sur les côtes de l'Archipel indien, dans l'intention de s'y établir. Il est peu de Chinois qui abandonnent la terre natale sans emporter l'espoir de la revoir avant de mourir. On comptait cependant à Java, en 1849, 108,000 Chinois. Il n'y avait, à la même époque, dans l'île, que 16,000 Européens et 20,000 Bouguis ou Arabes. Le gouvernement hollandais a voulu, en temps opportun, limiter le chiffre de ces turbulents auxiliaires. Sous l'administration de M. Duymaer van Twist, une ordonnance du conseil des Indes a interdit, jusqu'à nouvel ordre, aux habitants du territoire céleste, l'entrée d'une île où leur industrie offrait moins d'avantages que leurs pratiques usuraires et leurs brigues sournoises ne présentaient de dangers.

Il existe, à Batavia, trois populations distinctes. On y peut reconnaître aussi trois villes, plutôt que trois quartiers séparés. Les Chinois, nous l'avons dit, au nombre de 32,000, habitent le bord de la mer. Une ceinture de villages, dans lesquels vivent agglomérés 240,000 Javanais, enveloppe la ville européenne. Cette dernière compte à peine 3,500 habitants, et embrasse cependant un immense espace. Le quartier fondé par le général Daendels a étendu un de ses bras vers la mer, l'autre vers les montagnes. Weltevreden, par ses dépendances, touche, d'un côté, au faubourg méridional de la ville basse, de l'autre, au quartier javanais de Meester-Cornelis, élevé de trente-trois mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et distant de six milles environ du rivage. Molevnliet, Noordwyk, Ryswyk, Koning's-Plein, Weltevreden, Gounong-Saharie, composent moins une ville qu'un parc sans limites, entrecoupé de mille bouquets d'arbres, de longues avenues remplies d'ombre, de prairies, de cours d'eau, de délicieux pavillons cachés par la main des fées au milieu

de touffes de verdure. Les places ménagées au centre de cet échiquier fantastique ne sont point d'arides déserts d'asphalte ou de granit. Ce sont de vastes pelouses, dont les bœufs de Bengale, au garrot renflé comme la bosse du bison, viennent tondre en mugissant l'herbe épaisse et courte. Des allées couvertes par les grands rameaux du *djatti*, du *waringin* ou du tamarinier, encadrent d'une double enceinte ces tapis de gazon. De brillantes cavalcades errent, chaque matin, sous leurs ombrages, d'élégantes calèches traversent rapidement les rues voisines, et de légères pirogues descendent, emportées par le courant, les canaux qu'alimente le Tji-Liwong. La ville neuve de Batavia est, à mes yeux, la plus ravissante création qu'ait enfantée la fantaisie humaine. Une exquise propreté en complète la grâce et en fait valoir les plus minutieux détails. Moins de recherche présidait à l'entretien des carrés de tulipes d'Haarlem, et les jardins du Généraliffe auraient paru sans poésie à côté de semblables merveilles. Un magnifique résultat a couronné cette œuvre intelligente. Batavia a cessé de dévorer sa population. Nulle part, sous les tropiques, la mortalité n'est moins considérable que dans cette ville, où, jadis, la vie d'un Européen ne durait souvent qu'une saison. Sans doute on y est encore exposé aux maladies qu'amène l'influence débilitante du climat ; la fibre y perd son énergie, le sang son oxygène ; on peut y languir, on n'y meurt plus.

Je ne veux point essayer de cacher ma partialité pour Batavia. C'est la ville où je crois que je pourrais le mieux supporter tout le poids de l'exil. Je ne me plaindrais point, cependant, de trouver dans cette ville de prédilection un peu moins des grands airs que lui donne son rang de capitale. Tout y respire un peu trop, pour mes goûts, le faste et l'opulence. Point de fête qui n'y réunisse des

milliers d'invités, point de festin qui n'y prenne les proportions d'un banquet. Quand nous dînions chez le gouverneur général, une table de soixante couverts rassemblait, dans une vaste galerie, des fonctionnaires dont le rang était marqué d'avance. Derrière chaque convive se tenait immobile un domestique en livrée. Ce double front de broderies et d'épaulettes, cette armée de turbans rangés en bataille, cette salle éblouissante de lumières, cette splendeur orientale unie à ce luxe européen, auraient tenté le pinceau d'un Paul Véronèse. L'île de Java, grâce aux différentes zones botaniques que présentent ses hautes montagnes, peut offrir au palais blasé du voyageur des fruits de tous les climats. Les navires des États-Unis y apportent, chaque année, les gros blocs de glace bleuâtre des lacs américains. On oublierait donc aisément que l'on dîne à cent vingt lieues de l'équateur, si, à côté des fraises ou des raisins cultivés sur les pentes du Guédé, à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer, on ne voyait figurer les trésors embaumés de la plaine.

J'aimais surtout, dans cette gracieuse ville de Batavia, ses goûts européens et ses habitudes françaises. C'était là ce qui me consolait de l'ennui de traîner en tout lieu mon grand sabre et mon uniforme. Dans les salons, je n'entendais parler que notre langue ; sur la scène, je retrouvais nos auteurs et nos pièces de théâtre. *Les Mousquetaires de la Reine* et *la Favorite* se partageaient, pendant notre séjour dans l'île de Java, la faveur publique. Je n'oublierai de ma vie le coup d'œil que présentait la salle de spectacle, la première fois qui j'y fus conduit par M. Burger. Les deux loges d'avant-scène étaient occupées par le gouverneur général et par le duc Bernard, entourés de leurs aides de camp. Les conseillers des Indes avaient leurs places réservées au centre du balcon. Sur un double rang brillaient, tout autour d'une longue ga-

lerie de forme elliptique, les fraîches toilettes des dames. Par une singularité que je ne tenterai point d'expliquer, les femmes du midi de l'Europe résistent moins bien au climat des tropiques que les femmes du nord. Sous l'influence accablante de la zone torride, les grands yeux noirs des Espagnoles ne tardent pas à perdre leur vivacité ; vous voyez leurs lèvres pâlir, leur teint se plomber, la fatigue et l'ennui creuser sur leur beau front une ride précoce. Le sang flamand, au contraire, ne cesse point de parer du plus vif incarnat l'aimable visage des créoles hollandaises, et leur bouche vermeille, qui semble toujours sourire. Je n'ai jamais beaucoup admiré les beautés de la famille malaise ou les charmes de la race chinoise. Aussi j'éprouvai, je l'avoue, en jetant les yeux sur cette galerie toute étincelante de fraîcheur et de beauté, quelque chose de l'émotion du sauvage retrouvant dans les serres de Jussieu les verts arbustes de son île.

Nous n'étions pas les seuls étrangers qu'un pareil spectacle captivât. Les ambassadeurs que l'île de Bali avait envoyés à Batavia pour régler les conditions d'une paix définitive, semblaient exprimer, par leurs regards, une admiration vive et sincère. Ces ambassadeurs étaient peut-être moins des négociateurs que des otages. Le gouvernement hollandais se plaisait toutefois à les entourer d'égards, et à déployer devant eux l'éclat de sa puissance. Il leur avait donné pour interprète et pour guide un Arabe de Bornéo, caractère subtil et insinuant, d'une fidélité jadis douteuse, que des faveurs récentes avaient enfin conquis aux intérêts de la Hollande. Ce compatriote du Prophète, vêtu d'une longue robe de soie et coiffé d'un large turban d'une blancheur irréprochable, dominait de sa haute taille les princes balinais, accroupis sur leur banquette comme des chefs iroquois autour du feu du conseil. Le profil régulier et sévère de l'Arabe, les belles lignes

de ce type biblique, ne faisaient que mieux ressortir la face écrasée et les traits sans noblesse de la race hindoue. Le costume des ambassadeurs de Bali était d'une extrême simplicité. Cette simplicité cependant avait sa poésie et sa grandeur; elle convenait aux guerriers à demi sauvages qui avaient figuré sur les champs de bataille de Djaga-Raga et de Klong-Kong; une pièce de coton enroulée autour du corps leur tombait jusqu'à mi-cuisse; leur buste était entièrement nu; leurs cheveux, relevés et attachés sur le sommet du crâne, étaient ornés d'une fleur d'hibiscus. C'était ainsi que les compagnons de Léonidas, après s'être frottés d'huile, avaient dû se présenter au combat. Les princes balinais ne portaient d'autre arme que leur kris, placé, suivant leur coutume, derrière le dos. L'extrémité du fourreau était enfoncée dans les plis de leur ceinture, tandis que la poignée, enrichie d'or et de pierreries, dépassait presque la hauteur de leur tête. Tel était autrefois le costume de cour de la noblesse javanaise, et tel est encore aujourd'hui le costume de cour des habitants de Bali. Le buste découvert a toujours été considéré dans l'Archipel indien, comme un signe de déférence et de respect. Avec leur peau fauve et dorée, leur coiffure de femme, leur regard à la fois effronté et intrépide, ces princes hindous me rappelaient bien le mélange de sensualité et d'audace qui forme le trait distinctif des populations malaises. Tout l'orchestre fit retentir une marche guerrière : c'était l'hymne de Djaga-Raga, le chant de victoire de l'armée hollandaise. Les ambassadeurs balinais tressaillirent; un éclair fanatique jaillit de leurs yeux moroses. Quand la voix des clairons se tut, quand les vibrations des cymbales s'apaisèrent, ils reprirent leur attitude indifférente, et ne parurent accorder d'intérêt au drame qui se déroulait devant eux, que lorsqu'il y eut des épées de brandies en l'air ou replongées brusquement dans

le fourreau. Cette soirée, où la civilisation européenne s'efforçait de déployer toutes ses séductions sous les yeux des derniers champions de l'indépendance malaise, me frappa vivement. Je me rappelle surtout quel légitime orgueil brillait sur ces belles figures militaires, qui venaient de se bronzer au soleil de Bali. Plusieurs officiers hollandais étaient encore convalescents de leurs blessures. On me les montrait dans la salle, en me racontant leurs récents exploits. Ces glorieux souvenirs, présents à tous les esprits, laissaient dans l'air je ne sais quelle odeur de poudre, quel parfum d'héroïsme qui faisait plaisir à respirer.

C'est ainsi que chaque jour me réservait à Batavia une émotion nouvelle. Tantôt on me faisait visiter les salons du *Cercle de l'Harmonie*, le plus gracieux monument de Batavia, celui qui, par sa blancheur de marbre, ses terrasses à l'Italienne, ses arceaux, ses portiques, me rappelait le mieux les palais du Bosphore; tantôt on me conduisait dans l'immense galerie où sont appendus les portraits des quarante-six gouverneurs, qui, de 1601 à 1845, ont présidé aux destinées des Indes néerlandaises. D'autres fois, un chemin que bordaient de riants buissons de *cœsalpinia* en fleurs me menait, à mon insu, jusqu'au pied des glacis de la citadelle. Je ne me lassais point de revoir les mêmes sites, d'admirer les mêmes merveilles. Il suffisait d'un nuage, d'un rayon de soleil, d'un souffle de brise pour en changer l'aspect : c'était la nature à la fois la plus riche et la plus mobile que j'eusse encore contemplée. Mais ce sont là des souvenirs qui s'effacent aisément et que je m'étonne de retrouver encore. Ce qui se grave bien mieux dans la mémoire, quand on a vécu pendant quelque temps au milieu des colons hollandais, c'est leur bienveillance sincère, leur urbanité sans faste et sans effort. Dans quelques années, si des chances im-

prévues ne m'ont pas de nouveau conduit vers le détroit de la Sonde, mon esprit n'aura plus gardé qu'une impression confuse de ces frais jardins, de tous ces riants portiques; j'aurai peut-être oublié Batavia : je suis bien sûr que je me souviendrai de ses habitants.

CHAPITRE XI.

Les régences javanaises.

Nous venions d'admirer, à Batavia, l'opulence et la splendeur de la colonie hollandaise : il fallait pénétrer dans l'intérieur de Java, pour savoir de quelles sources fécondes découlaient ces richesses. M. Burger se chargea d'obtenir du gouverneur général l'autorisation sans laquelle nous ne pouvions songer à entreprendre un pareil voyage. M. de Rochussen, de son côté, accueillit la demande de notre excellent hôte avec une grâce si parfaite, il adressa aux résidents des provinces que nous devions traverser des instructions si bienveillantes, que le prince Henri lui-même n'a probablement point parcouru l'intérieur de Java d'une façon beaucoup plus royale que les officiers et le commandant de *la Bayonnaise*.

Java est, on le sait, une des îles les plus vastes du globe. Bornéo, Madagascar, Sumatra, Niphon, la Grande-Bretagne, Célèbes même, ont plus d'étendue ; mais le territoire de Java est le double de celui de Ceylan ou de celui de Saint-Domingue, il excède d'un dixième environ la superficie de Cuba. Cette grande île est d'une origine récente, si on la compare au noyau granitique ou aux terrains stratifiés qui ont successivement formé l'écorce de notre planète. Contemporaine des groupes de la Polynésie, elle est, après Célèbes, le fragment le plus considérable du nouveau monde qu'un effort sous-marin a fait jail-

lir des entrailles de la terre. Elle n'offre, à proprement parler, qu'une longue chaîne de montagnes basaltiques et de pics ignivomes, entourée d'une large ceinture de terrains d'alluvion. La longueur moyenne de l'île est de cent soixante-quinze lieues, la largeur de vingt-six. Située à cent vingt lieues environ au sud de l'équateur, elle n'est point exposée à ces crises violentes, qui dévastent chaque année les côtes des Philippines, mais dont l'influence se fait rarement sentir en-deçà du 10e degré de latitude septentrionale. On retrouve cependant, à Java, les pluies torrentielles de Luçon. Pendant les mois de janvier et de février, il n'est guère de jour où d'épouvantables déluges ne semblent menacer l'île d'une submersion totale. La mousson d'ouest est, au sud de l'équateur, la mousson pluvieuse ; elle commence ordinairement vers la fin d'octobre. Les vents d'est lui succèdent dans les premiers jours du mois de mai, et, jusqu'aux approches de l'équinoxe, des orages de peu de durée troublent seuls la sérénité du ciel.

Les Hollandais ont partagé le territoire de Java en vingt-deux résidences : la structure de l'île avait fixé avant eux ces divisions politiques. De tout temps, des administrations distinctes ont gouverné les états du littoral et les districts montagneux de l'intérieur, les provinces qui font face à l'océan Austral et celles qui descendent par une pente moins abrupte vers la mer de Java. La province de Bantam s'étend d'une mer à l'autre. Neuf résidences, — Batavia, Krawang, Chéribon, Tagal, Pekalongan, Samarang, Japara, Rembang, Sourabaya, — occupent le versant septentrional des montagnes. Huit autres provinces, — Les Preangers, Banjoumas, Bajelen, Djokjokarta, Patjitan, Kediri, Passarouan, Bezouki, — sont assises sur le versant opposé. Les résidences intérieures sont au nombre de quatre : Buitenzorg, Kedou, Sourakarta et Ma-

dioun. Les provinces du nord sont en général plus policées et mieux défrichées que celles du sud; elles ont un accès facile vers d'excellents ports, tandis que la côte méridionale est presque complétement dépourvue d'abris [1].

Le cours des événements a cependant établi, entre les diverses portions du territoire de Java, d'autres distinctions que celles qui résultent de leur situation géographique. Les provinces de Sourakarta et de Djokjokarta sont les derniers vestiges de l'empire de Mataram; les souverains indigènes ont conservé, dans ces deux états, la propriété du sol. Dans les résidences de Batavia, de Buitenzorg et de Krawang, les ventes faites, à diverses reprises, par la compagnie des Indes, par le général Daendels et par le gouvernement anglais, ont entraîné, en faveur de capitalistes européens ou chinois, l'aliénation du domaine public. La propriété individuelle se trouve ainsi constituée, à Java, sur une étendue de territoire qui représente à peu près le douzième des terres cultivées. Les autres résidences, au nombre de seize, ne connaissent d'autres propriétaires que l'état et la commune. Le gouvernement y partage avec la noblesse javanaise d'immenses bénéfices. C'est dans ces provinces que le général Van den Bosch a établi la compensation de l'impôt foncier par des rentes payables en nature, ou qu'il a maintenu, comme dans la résidence des Preangers, le régime du travail forcé et des livraisons obligatoires.

La résidence des Preangers occupe à elle seule près du

[1] De récents travaux hydrographiques ont signalé cependant, sur cette côte, des ports demeurés jusqu'ici inconnus, des ports, assure-t-on, qui pourraient recevoir, au besoin, des vaisseaux de ligne. Si cette découverte se confirme, un magnifique avenir est promis aux provinces méridionales; l'île de Java en recevra un accroissement notable de prospérité, et la population javanaise, délivrée de transports dispendieux, y trouvera une augmentation sensible de bien-être.

sixième de la superficie totale de Java. Elle est subdivisée en quatre régences, et gouvernée par des chefs qui descendent en droite ligne des anciens souverains auxquels obéissait, avant l'introduction de l'islamisme, la partie occidentale de Java. En visitant la province de Buitenzorg et celle des Preangers, nous pouvions donc nous flatter de comprendre le mécanisme politique et agricole appliqué à l'île tout entière. Nous allions, dans la première de ces résidences, observer les résultats obtenus par l'industrie privée, — dans la seconde, étudier les grandes cultures dirigées par les employés du gouvernement. Nous devions aussi, — cet espoir suffisait pour piquer notre curiosité, — nous trouver en présence de fonctionnaires indiens issus d'un sang non moins illustre et non moins vénéré que celui des souverains de Mataram.

Différé de jour en jour par les gracieuses instances qui s'efforçaient de nous retenir à Batavia, le moment de notre départ pour l'intérieur de l'île fut enfin fixé d'une manière irrévocable. Le 14 juillet 1849, une heure avant le lever du soleil, deux longues voitures de voyage, attelées chacune de six poneys, emportaient sur la route de Buitenzorg les officiers de *la Bayonnaise* et le compagnon que, depuis six mois, leur avait donné une heureuse fortune, le jeune duc Édouard de Fitz-James, chevaleresque héritier d'un des plus beaux noms de France. A voir la rapidité de notre course, on eût dit que ces carrosses, balancés sur leurs ressorts flexibles, au lieu de paisibles touristes, contenaient quelque couple amoureux s'envolant sur le chemin de Gretna-Green. Une véritable frénésie semblait animer cochers et poneys. Nous dévorions d'un seul temps de galop, et en moins de vingt minutes, les 9 kilomètres qui séparent les relais de la poste. C'était, en langage de marin, un sillage de onze nœuds à l'heure. Deux coureurs, montés derrière nos voitures, se jetaient,

le fouet à la main, sur les jarrets des chevaux, dès que la route offrait la moindre rampe à gravir, et plus le chemin montait, plus notre attelage courait ventre à terre. Pas une ornière d'ailleurs, à peine un gravier sur notre passage. La route, soigneusement macadamisée, était unie comme la table d'un billard [1]. Sur un sentier latéral, incessamment labouré par le pied fourchu des buffles, se traînaient lourdement, avec leurs toitures de rotin tressé et leurs roues formées par deux énormes disques d'une seule pièce, de longs convois qui portaient à Batavia le café des Preangers. La voie sur laquelle nous roulions était exclusivement destinée aux voitures suspendues et aux piétons. Des hangars d'une architecture élégante

[1] L'œuvre la plus grandiose qu'ait accomplie, à Java, l'administration hollandaise, c'est assurément la route militaire qui traverse l'île dans toute sa longueur, du détroit de la Sonde au détroit de Bali. Cette route ne suit pas le bord de la mer. Pour éviter les terrains marécageux qu'inonde chaque année, pendant six mois, la saison pluvieuse, il lui a fallu gravir les pentes escarpées des montagnes. Elle se développe ainsi, à travers les cols les plus élevés, au milieu des ravins et des précipices, sur un parcours de 1,300 kilomètres. De nombreux rameaux viennent s'embrancher sur cette voie centrale. Les uns se dirigent de Samarang vers les états des princes indigènes ; les autres relient les parties les plus reculées des provinces aux ports de la côte septentrionale. L'Inde anglaise possède d'excellentes routes; mais Java et la Nouvelle-Galles du Sud sont, si je ne me trompe, les seules colonies où l'on puisse voyager en poste. Sur les routes royales, le gouvernement hollandais entretient des relais de chevaux, disposés de six en six milles. Entre Batavia et Buitenzorg, chaque station est pourvue de six attelages, de deux seulement dans le reste de l'île. Des buffles remplacent les chevaux sur les points où la chaise de poste doit rencontrer des pentes trop rapides, et des hommes se tiennent prêts à attacher une corde à la voiture pour en modérer la vitesse dans les descentes. C'est ainsi que les lettres, qui partent de Batavia deux fois par semaine, peuvent être transportées à Banjouwangie, le point le plus oriental de l'île, en sept fois vingt-quatre heures.

s'élevaient auprès de chaque station, et nous protégeaient contre les rayons du soleil pendant le temps qu'on mettait à changer de chevaux. De Batavia au village de Buitenzorg, on compte trente-deux piliers, où à peu près 54 kilomètres. L'inclinaison moyenne du terrain est d'environ 5 millimètres par mètre. On ne saurait atteindre les régions supérieures par une pente plus égale et plus douce.

Dès qu'on a dépassé le faubourg de Meester-Cornelis, théâtre des brutales orgies de la populace javanaise, les maisons de campagne s'éloignent du bord de la route. Le paysage n'est plus animé que par les grands bois de cocotiers, qui, sur quelques points, se prolongent jusqu'à la mer. M. Burger avait possédé un de ces vastes domaines, dont l'huile de *calapa* [1] et le sucre d'*areng* [2] forment le principal revenu. Il nous montra, en passant, la forêt de palmiers au milieu de laquelle il avait vécu, pendant plusieurs années, de la vie du planteur et de celle du seigneur féodal. Nous approchions cependant de Buitenzorg, et déjà nous aspirions un air plus léger et plus pur. Tout souriait autour de nous : les rizières étagées sur le flanc des montagnes, les villages épars dans la plaine, les arbres fruitiers balançant leur tête au-dessus des haies de cactus et d'euphorbes. Nous n'avions encore atteint qu'une hauteur de 800 pieds environ au-dessus du niveau de la mer ; mais, des sommets du Salak et du Guédé, perdus dans les nuages, la brise du matin apportait à travers les bois une douce et bienfaisante fraîcheur. Trois heures après notre départ de Batavia, nous entrions, sans avoir ralenti notre course échevelée, dans le village de Buitenzorg.

Ce sont surtout les employés du gouvernement qui voyagent dans l'intérieur de Java : c'est pour eux qu'a été

[1] Le nom du cocotier en malais.

[2] Espèce de palmier, dont la sève fournit le seul sucre que consomment les Javanais.

organisé le service des postes, pour eux aussi que chaque chef-lieu de résidence possède un vaste hôtel, placé sous la surveillance et le patronage de l'administration. L'intervention de l'autorité s'étend, à Java, jusqu'aux moindres détails. Tout est simple et facile avec son concours. Quant au voyageur abandonné à lui-même, il pourrait bien regretter quelquefois, je dois l'en prévenir, la libre concurrence des colonies anglaises. Les frais de poste sont considérables; les prix seuls des hôtels, réglés comme tout le reste par les soins du gouvernement, sont assez modérés. Notre nombreuse caravane alla descendre à l'hôtel Bellevue, et chacun de nous put y trouver une chambre et un lit. Jamais hôtel n'a mieux mérité son nom que celui de Bellevue à Buitenzorg. Du pavillon où nous attendait un déjeuner tout européen, nos regards plongeaient sur une mer de verdure. Toute la chaîne du Salak se déployait devant nous avec ses ravins tapissés de forêts, avec ses terrasses couvertes d'épis déjà mûrs, et, presque sous nos pieds, le *campong* chinois dessinait comme une île de briques au milieu des vergers indigènes.

Pendant que nous admirions ce ravissant paysage, les heures s'écoulaient sans qu'aucun de nous parût y songer. Les rayons du soleil tombaient presque d'aplomb sur la plaine : à Batavia, notre journée eût été terminée; mais, à Buitenzorg, bien qu'on ne jouisse pas encore de la température modérée des hauts plateaux de l'intérieur, on peut cependant se permettre de sortir quelquefois en plein midi. Nous prîmes donc, malgré l'heure avancée, le chemin du château, qui avait été le séjour habituel des prédécesseurs de M. de Rochussen. Ce fut la munificence de la compagnie des Indes qui, vers l'année 1745, fit de la province de Buitenzorg l'apanage princier des gouverneurs généraux de Java. Les districts dont se composait cette province furent vendus, en 1809, à des particuliers,

et le gouvernement hollandais n'en conserva plus qu'un seul, au centre duquel on vit s'élever, en 1816, la somptueuse retraite destinée au premier fonctionnaire de la colonie. Un tremblement de terre renversa, en 1826, ce château, qu'on avait construit d'après un plan trop vaste pour qu'il pût reposer avec impunité sur la base d'un volcan. Quand on en releva les murs, on prit soin de les mettre, par un dessein plus modeste, à l'abri d'une nouvelle commotion du sol. La résidence actuelle du gouverneur général n'a qu'un seul étage. Surmontée d'un belvédère et entourée d'un large portique, elle n'a plus le caractère imposant du palais qu'habitait M. Van der Capellen ; elle n'en est pas moins une noble et élégante demeure. Les deux ailes qui flanquent le corps de logis principal sont destinées à recevoir les aides de camp et les hôtes du gouverneur général.

M. de Rochussen se trouvait, à Buitenzorg, trop éloigné du centre des affaires; l'activité de son esprit lui faisait préférer le séjour de Batavia : il avait cependant donné les ordres nécessaires pour que les portes du château qu'il avait cessé d'habiter nous fussent ouvertes, et nous étions certains de trouver, sur ce point comme sur tous les autres, un accueil empressé. L'intérieur du château de Buitenzorg, désert et en partie démeublé, eût à peine mérité notre visite, sans le curieux musée qu'y avaient rassemblé les soins de M. de Rochussen. Il n'y manquait aucune des armes, aucun des barbares trophées que l'on peut rencontrer chez les divers peuples de l'Archipel indien. A côté des crânes enfumés ou couverts de bandelettes d'or, orgueil du Dayak, dont ils racontent les prouesses, on voyait appendues, à la muraille, les lances de Sumatra et les javelines de Célèbes, le bouclier de Timor, taillé dans une peau de buffle, la carabine de Banjermassing, aux canons octogones et aux cannelures en spirale ; le

parang, brutalement forgé comme un couperet; le *kris*, dont la lame flamboyante est emmanchée d'une poignée d'ivoire; le *klewang*, dont le fer damasquiné laisse pendre, près de la garde, une sinistre houppe de crins ou de cheveux teints en rouge. Quelques-uns de ces glaives étranges avaient été recueillis sur le champ de bataille. La plupart avaient bu du sang humain. On nous montra des poignards que la superstition des princes eût payés du prix d'une province, car ces kris javanais avaient leur histoire, comme les grandes épées de nos chevaliers, et leur vertu talismanique, confirmée par maint assassinat. Nous avions ainsi sous les yeux l'image, je dirai presque le symbole du degré de civilisation qu'ont atteint les divers groupes de la Malaisie. Le couperet féroce des Dayaks et des Harfours ne semble pas appartenir au même âge historique que la carabine rayée des Malais ou que le kris enrichi de pierreries des habitants de Java. Les peuples de Bornéo, de Bourou, de Céram, avec leurs armes grossières, ne sont encore que des sauvages. Ceux de Sumatra, de Célèbes, de Bali, ont appris les raffinements de la politique et de la guerre ; aussi font-ils usage d'instruments de destruction plus perfectionnés. Les Javanais sont armés comme des courtisans soupçonneux plutôt que comme des soldats. Chez eux, la guerre a cessé d'être l'état normal de la société. Ils songent moins à se prémunir contre une attaque ouverte que contre une trahison. Le poignard au fourreau étincelant est la seule arme qui brille à leur ceinture. L'examen de ces riches panoplies fut pour nous une occupation remplie d'intérêt : il ne nous apprit point seulement quels ennemis belliqueux les armées de la Hollande avaient à combattre : il nous rappela aussi à quelles mœurs barbares la domination européenne était venue arracher ces malheureux peuples.

Les dépendances du château de Buitenzorg formaient

autrefois un des districts du royaume hindou de Padjajaran : elles sont comprises entre deux rivières ou plutôt deux torrents, le Tji-Liwong et le Tji-Danie, qui coulent, sur ce point, à une demi-lieue de distance l'un de l'autre. Quelques terres cultivées fournissent les revenus nécessaires à l'entretien du château. Un village indigène s'étend sur la rive occidentale du Tji-Liwong ; mais la majeure partie du district est occupée par un parc immense et par un jardin botanique, où se trouvent réunis tous les végétaux dont on a essayé d'acclimater la culture à Java. L'imagination des poètes n'a jamais rien rêvé de plus beau que ce parc, traversé par des eaux murmurantes, avec ses grandes pelouses peuplées de troupeaux d'axis et ses arbres géants qu'ont vus naître les cinq parties du monde. Il faut avoir parcouru cette vallée de Tempé, doux et modeste asile offert aux transfuges de tous les climats, pour savoir quelle variété infinie le grand artisan de l'univers a pu mettre dans la découpure et les teintes mobiles des feuillages, dans le port majestueux des troncs, dans le déploiement capricieux des branches. La Nouvelle-Hollande, les Moluques, le Bengale, la Chine, le Japon, l'Europe même, semblent se donner la main sous ces ombrages. Le chêne et le palmier ont trouvé une patrie commune. Le bétel enlace de sa liane grimpante l'érable ou le mélèze ; le thé croît à côté du poivre, le cactus du Mexique ou l'indigofère de l'Amérique centrale à côté du coton de l'Égypte et de la canne à sucre des îles Sandwich. Il n'est pas un pays qui n'ait été mis à contribution par les botanistes de Buitenzorg. Les bambous occupent tout un côté de la rivière. Dans certaines allées, les arbres ont l'écorce odorante ; dans d'autres, chaque tronc laisse suinter une gomme aromatique. Ici ce sont de larges feuilles digitées, plus loin de verts panaches, des stipes qui s'élancent ou des sarments qui rampent, des

fruits solitaires attachés sur un tronc colossal, ou des grappes qui pendent de la cime d'une tige bulbeuse, épanouie comme un parasol. Bien que le château de Buitenzorg possède une ménagerie, complément presque indispensable d'un jardin botanique, nul animal féroce ne trouble de ses rugissements le silence de cette délicieuse retraite. Des orangs-outangs pensifs, des pachydermes affables ou sans malice, tels que le tapir et l'éléphant de Sumatra, sont, avec l'oiseau royal des Moluques et le *babi-roussa* de Célèbes, les seuls représentants de la faune indienne auxquels on ait voulu donner cet éden javanais pour prison.

Après le château et le parc de Buitenzorg, que pouvions-nous visiter qui nous offrît plus d'intérêt que les cavernes, au fond desquelles la salangane bâtit ces nids visqueux que le Chinois achète au poids de l'or ? Le résident de Buitenzorg voulut nous conduire lui-même aux grottes de Tjampeo, creusées par la nature dans les contre-forts calcaires qui supportent la chaîne du Salak. Deux relais de chevaux, disposés à l'avance sur la route, nous amenèrent au pied de la montagne qu'il fallait gravir pour arriver à l'entrée de ces labyrinthes souterrains. C'est là que nous trouvâmes le fermier chinois auquel a été concédée, au prix d'une rente annuelle de 170,000 francs, la récolte totale de ces nids d'hirondelles, qui se vendent, à Java, 158 francs environ le kilogramme. Des chaises ou des fauteuils attachés à deux brancards, avaient été disposés par les soins de cet opulent déserteur du Céleste Empire. Nous nous résignâmes, une fois de plus, à accepter le secours de nos semblables, et à nous laisser porter, par un sentier glissant, jusqu'au but difficile que nous voulions atteindre.

Il se faut entr'aider : c'est la loi de nature.

Le Javanais attelé à la chaise de l'Européen, ce n'est, après tout, que l'aveugle qui porte le paralytique, et j'avoue que, sous ce soleil ardent, sous ce climat dont la langueur m'accablait, loin de voir dans l'assistance qui m'était offerte une offense à la fraternité humaine, j'en croyais contempler au contraire le plus touchant emblème.

La nature, à Java, est un livre à chaque page duquel il faudrait écrire : beau ! admirable ! prodigieux ! — Parvenus à l'ouverture des cavernes, qui plongeaient brusquement dans les entrailles de la montagne, nous hésitions à nous enfoncer sous terre, quand le soleil éclairait autour de nous un si merveilleux paysage. De grands arbres, aux rameaux étendus comme ceux du cèdre, couvraient d'ombre et de fraîcheur les pentes de la colline. Entre leurs troncs penchés s'ouvraient vers la campagne de délicieuses échappées et des lointains infinis. Des troupes de singes noirs gambadaient au milieu du feuillage, pendant que deux vieux magots demeuraient philosophiquement assis sur les branches. Les hirondelles, aux reflets satinés, voltigeaient d'une aile inquiète autour de nous. L'atmosphère était calme, le ciel d'un bleu d'azur. Il semblait que le Seigneur arrêtât un regard satisfait sur son œuvre. Mais chacun de nous fut bientôt saisi sous les bras par deux Javanais. Nous disparûmes en chancelant dans les profondeurs, où nos guides, semblables à des génies sataniques, s'efforçaient de nous entraîner. Au lieu de la lumière du jour, nous n'avions plus, pour conduire nos pas sous ces voûtes ténébreuses, que la lueur enfumée des torches. Nous errâmes longtemps dans des galeries, où l'on entendait tomber goutte à goutte l'eau qui filtrait à travers les fissures du rocher. Des milliers de nids gélatineux étaient attachés aux parois de la grotte. On en détacha quelques-uns devant nous, et l'avare Achéron

consentit à lâcher sa proie. Avec quel plaisir nous sortîmes de cet antre pour revoir la nature, épanouie et souriante comme une jeune fiancée ! Le prisonnier de Chillon ou le captif échappé des plombs de Venise n'eût point salué d'un regard plus ravi le premier rayon de sa liberté. Il est des malheureux, cependant, qui se dévouent à fouiller comme des mineurs les longs détours de ces cavernes, qui vont ramper dans ces couloirs humides ou poser des échelles de bambou sur le bord de ces abîmes, afin de recueillir, deux ou trois fois par an, la précieuse moisson à laquelle ils n'ont point de part. On évalue à 800 kilog. la récolte des nids que fournissent, chaque année, les grottes de Tjampeo, et à plus de cent mille francs les bénéfices du Chinois auquel en est affermée l'exploitation.

Ce serait une curieuse nomenclature que celle des exportations de Java. Cette île féconde a plus d'un marché ouvert à ses produits. Ce qui ne convient ni à l'Europe, ni à la Nouvelle-Hollande, ni aux États-Unis, le Céleste Empire, l'Indo-Chine, la Malaisie, le Japon, le consomment. Le riz, le café, le sucre et l'indigo sont les grandes richesses du sol. A côté de ces importants produits, vous verrez figurer les nids d'oiseaux pour plus d'un million de francs ; vous remarquerez le tabac, le gingembre, le bois de sapan, la nacre, l'écaille de tortue, les ailerons de requin, mentionnés à la suite du thé, de la cannelle, de la muscade et de la cochenille. C'est surtout l'industrie privée qu'il faut louer des essais intelligents auxquels l'île de Java est redevable de nouveaux produits et de nouvelles cultures. Les encouragements du gouvernement ne lui ont point manqué, et ils n'ont point été prodigués, comme il arrive trop souvent, en pure perte.

A 11 kilomètres environ de Buitenzorg, s'étend, sur les premiers contre-forts de la chaîne centrale, le fertile district de Pondok-Guédé. C'est là que nous pouvions

mieux qu'ailleurs apprécier les résultats obtenus par l'industrie privée. Sur une éminence adossée à de riants coteaux s'élève l'habitation principale, d'où l'œil du maître peut surveiller son immense domaine. On dirait un temple grec debout sur son promontoire, si, au lieu de la mer harmonieuse, on n'entendait bruire au loin le feuillage des arbres, si les moissons jaunies ne remplaçaient à l'horizon les vagues agitées qui écument et blanchissent. Une vaste terrasse occupe un des gradins du plateau; d'autres étages de verdure et de fleurs l'entourent et la dominent. Le moindre souffle de brise fait descendre de ces jardins superposés mille parfums inconnus. Les rizières s'étendent à perte de vue dans la plaine, les bois de cafiers couronnent les collines; sur les flancs inclinés de la montagne, le thé déploie ses vastes pépinières, et le nopal trace un triple sillon de raquettes épineuses.

Ce fut en 1827 que les Hollandais apportèrent du Japon les premiers arbustes à thé qui furent plantés dans le jardin d'essai de Buitenzorg, où ils réussirent à merveille. Le docteur Burger partagea, si ma mémoire est fidèle, avec M. Van Siebold, l'honneur de doter l'île de Java de cet utile arbuste. Des plantations de thé considérables furent bientôt établies dans les environs de Batavia et dans les districts montagneux des Preangers. On fut obligé de chercher, en s'élevant à 15 ou 1,800 pieds au-dessus du niveau de la mer, une température qui se rapprochât de celle que le thé rencontre dans les provinces septentrionales du Céleste Empire, et encore, à cette hauteur, le climat de Java conserve trop d'énergie; le sol, engraissé par des détritus séculaires, a trop de puissance. Non-seulement l'activité de la sève donne naissance à des feuilles charnues et grossières, mais la présence d'un printemps perpétuel tient sans cesse le cultivateur en haleine, et le contraint à épier, d'un bout de

l'année à l'autre, le moment où les bourgeons vont éclore. Au lieu de pouvoir, comme en Chine, laisser, quand vient le mois de la verdure, des troupes de moissonneurs s'abattre au milieu des buissons qu'une seule nuit a couverts de feuilles, il faut, à Java, faire pour ainsi dire chaque jour une cueillette partielle ; il faut choisir les bourgeons les plus tendres, les pousses les plus délicates. De là naturellement un surcroît de main-d'œuvre, qui tend à élever le prix du produit dont on s'était flatté d'enlever le monopole à la Chine. Le district de Pondok-Guédé est, sans contredit, un de ceux où la culture du thé a été dirigée avec le plus d'intelligence, où la manipulation, confiée à des Chinois de Chin-tcheou et d'Amoy, s'écarte le moins possible des procédés usités dans la province du Fo-kien. Les résultats cependant laissent encore beaucoup à désirer. Le thé de Java, d'un goût astringent et d'un faible arome, se consomme en Europe, grâce aux soins frauduleux qui en dissimulent l'origine ; mais il n'est point un habitant de Batavia qui ne lui préfère le sou-chong ou le pe-koe le plus inférieur de la Chine. Les Hollandais, avec leur ténacité habituelle, n'ont point voulu perdre tout espoir ; ils comprennent quelle source de prospérité s'ouvrirait pour leurs colonies, s'ils pouvaient y développer une culture à laquelle la Chine doit un revenu annuel de plus de 200 millions. Aussi ont-ils voulu multiplier les essais avant de se tenir pour battus. Si la nature n'oppose à leurs desseins des obstacles insurmontables, le thé hollandais pourra devenir, dans quelques années, comme le café des Preangers, une branche de commerce importante. L'île de Java ne produit aujourd'hui que 100 ou 150,000 kilogrammes de thé. Ce chiffre serait aisément décuplé le jour où l'on obtiendrait une amélioration sensible dans la qualité des produits [1].

[1] M. Burger doutait que l'on parvînt jamais à obtenir du thé de

Plus de succès semble avoir suivi l'introduction du nopal et de la cochenille à Java. Il a fallu cependant, pour acclimater cette industrie dans l'île, un luxe de précautions inconnu au Mexique et aux Canaries. Nous avions vu, à Ténériffe, des cactus jetés sans ordre et sans symétrie au milieu des rochers : chaque feuille portait, exposés à toutes les intempéries de l'air, une foule d'insectes au corps brun, de la grosseur à peu près d'une lentille, et recouverts d'une poussière blanchâtre. A Pondok-Guédé, on nous montra de véritables jardins de nopals. Le giroflier et le muscadier ne sont pas entourés de plus de sollicitude et de tendresse. Au-dessus de sillons réguliers et uniformes s'étend un toit de palmiers, porté sur des roulettes, qui protége à la fois contre les grandes pluies d'orage et l'insecte de la plante. Grâce aux sucs nourriciers qu'il aspire incessamment de la terre, grâce surtout au soin minutieux que l'on prend d'éloigner de lui toute végétation parasite, le cactus peut résister longtemps à la succion des milliers de trompes qui le dévorent. Lorsque la cochenille a, au bout de soixante-cinq ou soixante-dix jours, atteint tout son développement, on l'enlève avec précaution de la feuille à laquelle elle adhère, et elle meurt presque aussitôt. On la fait alors sécher au four pendant cinq ou six fois vingt-quatre heures, et on l'expédie en Europe, où, réduite en poussière, elle livre au commerce cette couleur éclatante, rivale de la pourpre antique. On recueille, à Java, 30,000 kilogrammes environ de cochenille, repré-

qualité supérieure sous les tropiques. Il croyait que les Anglais, occupés de semblables essais dans l'Inde, n'y réussiraient pas mieux que les Hollandais n'avaient réussi à Java ; mais une opinion qu'il m'a souvent exprimée, et que je crois fondée, c'est que la culture du thé conviendrait merveilleusement au sol et au climat de l'Algérie. Resterait à savoir si les frais de main-d'œuvre permettraient à ce thé exotique de supporter la concurrence du thé de la Chine.

sentant, sur le marché européen, 7 ou 800,000 francs. La récolte de Pondok-Guédé était, en 1849, de plus de 5,000 kilogrammes.

Le domaine privé occupe, à Java, la douzième partie des terrains mis en culture, et certaines propriétés rurales ont, dans cette île, une valeur de plusieurs millions de francs. Le bénéfice qu'en retire le trésor public est de peu d'importance : calculé au tiers pour cent de la valeur approximative des biens-fonds, l'impôt des terres européennes ou chinoises ne figure dans le budget colonial que pour une somme de 800,000 francs. Ce sont les produits de ces propriétés particulières qui alimentent, à Java, la navigation de concurrence ; car le domaine public ne livre les siens qu'aux navires de la *Maatschappy*. Le pavillon étranger exporte cependant chaque année, de Java, outre diverses denrées d'un intérêt secondaire, 9 ou 10 millions de kilogrammes de café et 14 millions de kilogrammes de sucre. De pareils chiffres ont leur éloquence ; ils prouvent que le monopole créé en faveur de l'industrie et de la navigation nationales n'est point tellement exclusif, qu'il doive rendre les puissances européennes indifférentes à la prospérité de Java. La France, entre autres, n'a point, dans les mers de Chine, de marché plus important que celui des Indes néerlandaises. Elle exporte chaque année de Java pour près de 3 millions de francs. En échange des produits qu'elle achète, elle ne livre, il est vrai, qu'une valeur d'environ 1,200,000 francs ; mais ces riches colonies ont des habitudes de luxe et d'élégance qui ne peuvent manquer de rétablir un jour l'équilibre des relations que nous entretenons avec elles [1].

[1] On peut même affirmer déjà que ce sont moins les intérêts de notre industrie que ceux de notre navigation qu'il s'agit de préserver, à Java, d'une concurrence fâcheuse. Nous avons pu voir plus d'une fois, pendant notre séjour dans les Indes, des cargaisons

La journée que nous consacrâmes à parcourir le district de Pondok-Guédé nous offrit plus d'un genre d'intérêt. Nous trouvâmes, sur le même terrain, un échantillon de toutes les cultures nouvelles, et le type le plus complet des grandes existences que l'aliénation du domaine public a créées dans l'intérieur de Java. Des champs à défricher, des usines à conduire, tout un peuple d'ouvriers et de cultivateurs auquel il faut, chaque matin, mesurer sa tâche ou distribuer son salaire, voilà le côté positif de la vie créole. C'est celui qui séduirait le moins l'imagination du voyageur; c'est, il est vrai, celui qui frappe le dernier ses regards. Ce que le touriste aperçoit tout d'abord, ce sont les jardins remplis d'ombre et les salons tout embaumés de fleurs; ce sont les serviteurs empressés, les voitures sous les hangars, les bestiaux dans les étables, les chevaux qui hennissent aux mangeoires. La chasse avec une armée de piqueurs ou les courses à travers la campagne, les charmes de la rêverie ou les plaisirs de la table, tout est là, tout se trouve réuni dans la même demeure. Le voyageur enivré est tenté de se croire sous le toit d'un prince : il envie ce bien-être et cette noble élégance, sans s'inquiéter du

presque entièrement composées de produits français, qui avaient emprunté, pour y arriver à moins de frais, le pavillon des États-Unis ou celui de la Hollande. C'est ainsi qu'un navire de Rotterdam, *le Wilhem*, appartenant à un armateur hollandais, M. Van Hobroken, apporta dans le port franc de Macassar, au mois de juillet 1849, une cargaison presque exclusivement achetée à Bordeaux, — provisions de bouche, — vins fins et vins ordinaires. — Ce même navire emporta de Macassar, comme cargaison de retour, plus de 100 tonneaux de nacre et d'écaille de tortue, qui auront été, en grande partie, achetés en Hollande par l'industrie française. Avant de souhaiter pour la France des relations plus actives avec l'Archipel indien, il faudrait, s'il était possible, lui créer avec ces lointains parages des relations plus directes.

prix auquel on les achète ; mais, dès qu'il pénètre plus avant dans les secrets de cette vie somptueuse, il comprend mieux les sacrifices qui en sont inséparables, et n'hésite plus à reconnaître qu'à Java, comme ailleurs, la fortune n'a jamais récompensé que le travail et la persévérance.

L'industrie privée peut revendiquer sa part dans les récents progrès et dans la prospérité commerciale des Indes néerlandaises. L'aliénation d'une portion du domaine public, à Java, bien que singulièrement onéreuse au trésor, ne mérite donc point de sérieux regrets. Il importe cependant de poser des limites à l'extension de ce système. De nouvelles concessions de terres ne manqueraient point de troubler l'équilibre du budget colonial, et ce ne serait pas encore le plus grave inconvénient d'une pareille mesure. Quand les chambres hollandaises, effrayées des charges de la métropole, semblaient accueillir, avec une certaine faveur, le projet d'amortir la dette publique par la vente de terrains considérables, à Java, un ministre, dont la voix éloquente avait acquis le droit d'être écoutée, M. Baud, repoussa énergiquement cette idée funeste. Il montra que le système de M. Van den Bosch reposait sur la coopération de la haute et de la petite aristocratie javanaise, que la cession des terres à des propriétaires européens aurait, au contraire, pour résultat, l'exclusion et l'abaissement de ces classes intermédiaires. En échange de l'appui que l'aristocratie lui prête, le gouvernement hollandais souffre qu'une partie de l'impôt foncier soit interceptée en passant par les mains de ceux qui le perçoivent. Il accepte sans murmure ces inévitables réductions de profits. Le propriétaire particulier, au contraire, ne voit, dans la classe des chefs de village, que des parasites qui dévorent une partie de ses revenus. Pour lui, l'organisation municipale ne peut être qu'un

obstacle. Aussi s'applique-t-il à la faire disparaître de ses domaines. Le système des cultures n'attaque sur aucun point les institutions indigènes. Celui des grands propriétaires, s'il recevait de nouveaux développements, porterait à ces institutions la plus sérieuse atteinte. « Je puis comprendre, disait M. Baud, une réforme sociale qui ouvre, dans l'avenir, à chaque Javanais, la perspective d'entrer en possession de la rizière dont il n'est, quant à présent, que l'usufruitier. Je n'en saurais admettre qui réduise les régents à ne plus être que les intendants salariés des capitalistes européens. »

La grande ambition de l'officier de marine, dès qu'il a touché terre, c'est de monter à cheval, de tourner le dos au rivage, de s'enfoncer dans l'intérieur du pays aussi loin qu'il lui est permis d'y pénétrer. On dirait qu'il cherche, comme Ulysse, un homme qui puisse prendre une rame pour une pelle à four. Tous les officiers de *la Bayonnaise* auraient donc accueilli avec joie le projet de visiter la résidence des Preangers; mais deux voitures voyageant à la fois eussent couru le risque de manquer trop souvent de chevaux. Il fallut donc nous résigner à nous séparer à Buitenzorg. Trois d'entre nous prirent, avec M. Burger, le chemin des Preangers, le reste de notre caravane dut retourner à Batavia.

La résidence des Preangers a près de 21,000 kilomètres carrés de superficie. C'est une province dont l'étendue est peu inférieure à celle de la Sicile. Dans la population des Preangers, le mélange du sang hindou se trahit moins que chez les habitants de la partie orientale de Java. Cette population se rapproche davantage de la race malaise, dont les physiologistes la distinguent cependant à certains caractères que je n'essaierai point de définir. Les habitants des Preangers sont en général désignés sous le nom de Sondanais; le nom de Javanais est réservé pour

la population qui réside à l'est de Chéribon. Les derniers recensements attribuent 739,000 âmes à la province des Preangers, On peut juger de la richesse agricole de cette résidence par d'autres chiffres non moins significatifs. Les cinq régences de Tjanjor, Bandong, Limbangan, Soumedang, Soukapoura, nourrissent 145,000 buffles, 5,000 bœufs et 35,000 chevaux. Bien que cette vaste province soit soumise au régime du travail forcé, et tenue d'entretenir, au profit du gouvernement, plus de 80 millions d'arbres à café, elle n'en est pas moins, de toutes les résidences, celle où le riz est le plus abondant, et dans laquelle la subsistance des habitants est, en conséquence, le mieux assurée. La chaîne centrale, dont le Guédé est un des sommets culminants, sépare les Preangers des résidences de Buitenzorg et de Chéribon. Ni la propriété européenne, ni l'industrie chinoise n'ont franchi ces Alpes indiennes. C'est donc Java, dans toute sa simplicité primitive, que nous devions nous attendre à rencontrer sur l'autre versant des montagnes. On peut se figurer aisément l'intérêt que nous nous promettions d'un pareil voyage.

Suivant notre coutume, nous étions en route avant le lever du soleil. Nous avions marqué pour notre première étape le chef-lieu de la résidence des Preangers. Ce n'était qu'une journée de 59 kilomètres; mais, avant de redescendre vers la plaine de Tjanjor, il fallait atteindre par une rude montée le col du Megameudong, qui s'élève à plus de 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Notre lourde voiture, dont les ressorts, fortifiés de lattes de bambou et de tours multipliés de rotin, devaient défier tous les cahots qui les attendaient dans ce long voyage, ne put gravir le Megameudong sans le secours de six buffles, masses informes, à la croupe monstrueuse, qui me rappelaient les éléphants de Porus ou ceux de Runjet-

Sing. Nous avions heureusement trouvé, à mi-chemin de Buitenzorg et du pied de la montagne, d'aimables compagnons, qui voulurent bien partager avec nous les ennuis de cette ascension laborieuse. Nous suivîmes donc, sans trop y songer, les longs détours d'une voie escarpée et tortueuse, que l'admiration des voyageurs n'a pas craint de comparer à la route du mont Cenis, œuvre gigantesque, dont l'île de Java fut redevable à la volonté de fer du général Daendels, et dont les travaux coûtèrent, dit-on, la vie à plusieurs milliers de Javanais. On éprouve de singulières sensations quand on gravit les hautes chaînes de montagnes situées sous les tropiques. Chaque pas que vous faites vers la région des nuages, équivaut à d'immenses enjambées que vous feriez sur la face aplanie de la terre. Pour vous rapprocher du pôle, vous avez trouvé des bottes de sept lieues. Aussi voyez comme tout change autour de vous, la végétation, le ciel, la température! Tout à l'heure vous étiez dans l'Inde; vous venez de traverser l'Italie, vous voilà plongé dans les brumes glacées du Nord. Plus d'horizon infini, plus de voûte bleue, plus de haies de bambou, plus de bois de palmiers. Le vent siffle à travers de maigres feuillages, le brouillard flotte accroché comme les lambeaux d'un suaire à toutes les aspérités du sol; les rochers sont froids et humides comme les murs d'une prison.

Nous atteignons enfin le point le plus élevé du col qui s'ouvre sur les Preangers. Quelle nature tourmentée et sauvage! Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit qu'un entassement confus de collines, boursouflures du sol en travail qui porte le cratère béant du Guédé. Ce gouffre, d'où s'échappe sans cesse une fumée sulfureuse, domine de plus de 1,500 mètres le cratère éteint du Megameudong. C'est un volcan debout sur les ruines d'un autre volcan : l'Etna sur Vésuve, ou Pélion sur Ossa.

Pendant qu'on prépare pour notre voiture un nouvel attelage, nous nous laissons conduire, à travers la forêt, sur le bord de l'abîme où le feu souterrain a cessé de gronder. Une eau pure et profonde remplit la bouche jadis écumante ; des arbres et de gigantesques fougères ont percé les assises de lave ; les tigres et les rhinocéros viennent s'abreuver aux sources d'où jaillissaient autrefois des scories et des flammes. Nous descendons par un sentier tournant jusqu'au fond du précipice ; on ne voit plus que le ciel au-dessus de nos têtes, et le sentier, qui monte en spirale, se cramponnant aux bords escarpés du cratère. Le lac est immobile, la forêt est silencieuse ; nos guides n'osent plus parler qu'à voix basse. C'est ici le séjour du génie de la terre, d'Arang-Kouwasa, dont les mugissements demandent, dit-on, des victimes humaines ; c'est le *lac des fées*, le *Telaga Varna*. Ne nous arrêtons pas plus longtemps dans ces lieux ; remontons vers le ciel, comme ces âmes souffrantes que les prières des vivants ont le pouvoir de délivrer. Nous voilà hors du gouffre ; notre voiture est prête ; partons sans plus tarder pour Tjanjor.

On a encore des ravins à descendre, des côtes à gravir avant d'arriver à l'extrémité du plateau, d'où le regard peut plonger sur la plaine. Voici, sur la droite de la route, le hameau de Tji-Panas, et la maison de plaisance où s'arrête quelquefois, pour une nuit ou pour une demi-journée, le gouverneur général ; c'est peut-être la seule maison de Java qui possède une cheminée. L'air est vif à Tji-Panas ; on y cultive tous les fruits et tous les légumes de l'Europe. Nous nous sommes cependant abaissés de 400 mètres depuis que nous avons quitté le col du Megameudong ; encore quelques pas, et nous aurons franchi les portes de fer des Preangers. Les dernières ondulations volcaniques sont enfin derrière nous ; une pente toujours

égale nous conduira désormais vers Tjanjor. Ce n'est point la flèche élancée de quelque clocher rustique qui désigne à nos regards la place où nous devons chercher ce village javanais ; c'est un épais bouquet d'arbres se dessinant comme un oasis au milieu de la plaine. Tjanjor est caché sous ces berceaux de verdure. Déjà les haies de bambou s'élèvent de chaque côté de la route ; le palmier et le bananier entourent la case indienne, le bazar, avec ses boutiques de tissus indigènes, succède aux premières maisons des faubourgs. Nous entrons, sans sortir de cette longue avenue, dans le quartier européen. Sur la droite s'élève la maison du résident, à gauche l'hôtel où nous allons descendre. Remarquez en passant la prison et les magasins de café, seuls monuments publics d'une résidence javanaise. Voici le *Haloun-Haloun*, vaste place plantée de figuiers waringins. Le *dalem* du régent occupe un des côtés de cette place publique. Une allée contiguë ombrage l'humble mosquée où se fait entendre d'heure en heure la voix de l'iman ou celle du muezzin.

La journée qui suivit notre arrivée à Tjanjor fut consacrée à parcourir les environs de la ville : les rizières nous parurent admirablement cultivées, le paysage se montrait à chaque instant plus varié et plus pittoresque ; mais un silence de mort attristait cette belle campagne. On n'entendait point, comme à Luçon, la guitare résonner sous les toits de bambou ; ni danses, ni chansons ; du bien-être sans joie ; de l'ordre, de la symétrie partout, de la gaieté nulle part. Les Javanais que nous rencontrions demeuraient accroupis sur le bord de la route, le salacot à la main et le regard baissé ; ils n'eussent point osé se relever avant que notre voiture ne fût déjà loin d'eux. Nous avions observé ces marques de soumission craintive à Luçon aussi bien qu'à Java. Les Orientaux ont leurs usages, contre lesquels nos idées européennes auraient tort de se soulever. A

Constantinople, ils se prosternent et frappent la terre du front quand le souverain passe ; dans l'Inde, ils s'accroupissent ; aussi n'était-ce point cette déférence, à laquelle nous étions habitués, qui eût pu nous surprendre ; ce qui nous frappait, c'était la résignation passive empreinte sur toutes ces physionomies. Le mahométisme fait ces populations graves et tristes ; le catholicisme fait des populations vivantes ; les Indiens des Philippines en sont un exemple ; un peu de turbulence se mêle sans doute à leur obéissance comme à leurs plaisirs ; ils acceptent le frein, mais ils le secouent comme un cheval qui piaffe. Les Javanais traînent leur joug en silence.

M. Burger écoutait, sans impatience, le parallèle qu'à l'aide de mes souvenirs j'établissais sans cesse entre les Philippines et les Indes néerlandaises. Il accueillait mes réflexions et s'efforçait d'y répondre. Il était trop bon Hollandais pour ne pas détester les utopies frivoles qui pouvaient compromettre, à Java, la domination européenne. Il n'eût même point approuvé, malgré la ferveur de sa foi sincère, les tentatives d'un prosélytisme basé sur le dogme de l'égalité évangélique. Montrer aux habitants de Java — dans la poignée d'Européens auxquels le sort des armes les avait contraints d'obéir — des frères et non plus des maîtres, n'eût point été, suivant lui, une œuvre sans péril. Il eût consenti cependant à subir cette épreuve, s'il eût cru qu'il en dût sortir le bonheur et le perfectionnement moral de la race indigène ; mais, doutant que la prédication de l'Évangile pût se promettre, dans l'Inde, un pareil résultat, il demandait qu'à Java une civilisation plus avancée précédât une foi meilleure. Il croyait qu'on pouvait faire des Javanais de bons musulmans, et craignait qu'on ne fît jamais de cette race sensuelle, de ces esprits bornés, que des chrétiens hypocrites. Quant à nous, je ne sais trop quel instinct secret nous empêchait

de souscrire à ces raisonnements. Nous avions vu de fort mauvais chrétiens aux Philippines ; ces pauvres Tagals nous semblaient cependant plus heureux et plus fiers, plus rapprochés de nous que les Javanais. Vis-à-vis des Malais, le protestantisme avait donc pu se montrer infructueux, sans que le catholicisme fût condamné à la même impuissance. Il était un point, toutefois, sur lequel M. Burger et nous ne pouvions différer d'opinion : c'était l'inopportunité de toute réforme de nature à inquiéter le fanatisme qui avait soulevé, en 1825, les provinces du Kedou et de Djokjokarta. Si, suivant la parole du comte de Maistre, les abus valent mieux que les révolutions, la foi religieuse n'est-elle point, dans une certaine mesure, obligée, comme la foi politique, de s'arrêter devant la crainte du désordre qu'entraîneraient ses prédications ?

Après avoir entrevu les habitants des campagnes javanaises, nous étions impatients de nous trouver en présence des princes qui les gouvernent. Le régent de Tjanjor nous ouvrit les portes de son *dalem*. Aux clartés douteuses que versaient, sous un vaste hangar, une douzaine de lampes remplies d'huile de coco, nous pûmes contempler ce descendant des anciens souverains des Preangers. Un étroit turban couvrait sa tête ; une veste de soie rayée pendait le long de son buste amaigri ; un *sarong* descendait jusqu'à ses genoux, attaché comme un tablier à sa ceinture. La pudeur orientale ne se trouve point à l'aise dans nos vêtements exigus ; elle aime les draperies, les longues robes flottantes, et si, pour complaire à leurs maîtres, pour leur ressembler du moins par quelque trait, les régents javanais ont dû accepter nos *inexpressibles*, ils se sont, du moins, empressés de cacher cette *inconvenance* sous le *sarong* de leurs ancêtres. Le résident de Tjanjor voulut nous présenter à la souveraine du dalem, la seule des nombreuses femmes du régent qui,

sortie d'un sang non moins illustre que le prince dont elle partage les honneurs et la couche, n'ait point à craindre d'être répudiée, comme les humbles compagnes que lui donnent les caprices sensuels de ce tyran domestique.

Bientôt les *bedayas*, avec leur corset de velours vert, leur jupe couleur de safran, leur casque et leur ceinture d'or, s'avancèrent d'un pas nonchalant au milieu de la salle. On eût dit des scarabées venant de rouler leur robe d'émeraude dans le pollen. Je reconnus en frémissant les préludes du ballet de Ternate ; la même psalmodie lente et nasillarde frappa mes oreilles, le *gamelang* y mêla ses sons discordants. J'aurais voulu fuir ; un sentiment de courtoisie m'enchaîna sur ma chaise. Je n'avais cependant prévu qu'à demi mon supplice : pas un souffle de brise ne pénétrait dans cette salle, dont le toit incliné pesait sur nos épaules comme un dôme de plomb. Suffoqué et près de défaillir, je dus subir, pendant plus d'une heure, le maussade spectacle de ces contorsions méthodiques, qui pouvaient raconter aux adeptes un drame de guerre ou une scène d'amour, mais qui restaient, je l'avoue, sans signification pour mes sens comme pour mon intelligence. Quant au prince devant lequel les *bedayas* déployaient ambitieusement toutes leurs grâces, avec son costume efféminé, son teint hâve, son œil terne, sa bouche souillée d'une salive sanglante, je l'aurais pris volontiers pour la hideuse idole du temple de la Luxure.

Ce n'est point au sein de leurs dalems qu'il faut aller étudier les régents javanais : on les jugerait trop défavorablement. A voir leurs traits flétris, leur démarche abattue, leur regard éteint, on croirait n'avoir en face de soi que des corps énervés, digne enveloppe d'âmes sans énergie ; mais qu'on amène à ces voluptueux épuisés leur coursier favori, que les cris joyeux de la chasse retentissent dans la plaine, ou les hurlements de la guerre dans la montagne,

qu'on leur montre un tigre à frapper ou un ennemi à combattre, tout le sang malais leur revient subitement au cœur ; leurs yeux étincellent ; ni la fatigue, ni le danger ne les arrêtent. Ils sont braves et impétueux par tempérament ; aussi la mollesse de leur existence n'a-t-elle pu diminuer leur audace naturelle. M. Burger me promit qu'avant de rentrer à Batavia, il me montrerait d'autres princes javanais que le régent de Tjanjor. Plein de confiance dans cette promesse, je suspendis le jugement dans lequel mon imagination trop prompte allait envelopper la noblesse de Java tout entière.

Au delà de Tjanjor, la grande route traverse une plaine étendue qui s'abaisse doucement vers l'est jusqu'au point où serpente le cours sinueux du Tji-Kosan. En aucun lieu du monde, on ne rencontrerait une campagne plus verte et plus fertile. L'œil aime à se reposer sur ces immenses rizières qui promettent de si riches moissons. Des villages, à demi cachés derrière leurs haies de bambou, vous rappellent à chaque instant que vous parcourez une des provinces les plus populeuses de l'île. Pendant que six chevaux emportent rapidement notre chaise de poste à travers la plaine, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer l'aspect misérable des paysans accroupis sur notre passage. Vêtus d'un simple caleçon de toile grossière, qui leur descend à peine jusqu'au genou, les épaules couvertes d'une chemise flottante, qui n'est quelquefois qu'un haillon, ils offrent l'apparence d'un singulier dénûment au milieu de ce paradis terrestre. Si ce n'est point au fisc hollandais que ces malheureux doivent reprocher leur détresse, ils peuvent en accuser, avec plus de raison, la prudence politique qui les livre sans défense aux exactions de leurs propres chefs. La culture et le transport du café, la dîme des rizières, ne sont point pour les habitants des Preangers, les plus lourdes charges :

ce sont les abus de chaque localité, et non les redevances que l'état lui impose, qui font, à Java, la misère du cultivateur. Les régents, et, à leur exemple, les moindres chefs de village, ont su trouver un biais ingénieux pour tailler la gent corvéable à merci. Ils ne se permettent point d'infliger au paysan javanais le fardeau de taxes nouvelles, ils s'arrogent le droit de s'approprier de son bien ce qui leur plaît ; ils l'appellent à contribuer au luxe de leurs fêtes, se font défrayer par lui dans leurs voyages, et dissipent niaisement les trésors qu'ils lui ont ravis.

Dès que nous eûmes franchi le Tji-Kosan sur un pont hardiment jeté d'une rive à l'autre, nous entrâmes dans une autre contrée. Le paysage prit un aspect dur et sauvage. Peu de traces de culture, des rochers abrupts, des coteaux couverts de hautes herbes, des palmiers ployant sous le faix d'une végétation parasite, tel fut le tableau qui succéda brusquement aux sites dont nous venions d'admirer la beauté calme et l'apparence prospère. Bientôt le Tji-Taroum se présente avec son lit profondément encaissé. Il roule avec fracas ses eaux rapides entre des rives de plus de deux cents pieds de hauteur que tapisse une éternelle verdure. On se demande avec un secret effroi comment on a pu songer à tracer une route carrossable à travers de pareils précipices. Il a fallu l'énergie du général Daendels et la patience aveugle du peuple javanais pour parvenir à triompher de tant d'obstacles. Les chétifs poneys qui traînaient tout à l'heure notre voiture ont dû céder la place à un plus vigoureux attelage. Quatre buffles monstrueux nous font gravir la rampe escarpée qui se dresse devant nous sur la rive gauche du fleuve; ils montent la tête basse, le cou tendu, les naseaux ouverts, et déploient toute la puissance de leurs muscles dans un lent, mais irrésistible effort. Dès que ces monstres dociles ont achevé leur tâche, on les détèle; un en-

fant demi-nu s'assied sur leur large dos, comme sur une plate-forme, et les ramène, en les flattant de la main, à l'étable.

Nous étions arrivés à la limite des régences de Tjanjor et de Bandong. Des montagnes calcaires, soulevées du fond des eaux par l'éruption volcanique, bordent les deux côtés de la route. On dirait les ruines de murs cyclopéens bâtis avec de larges blocs de marbre jaune. Au delà de cette gorge s'étend le plus vaste plateau de l'île à plus de 2,000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Cet immense plateau est entouré de montagnes dont le sommet disparaît dans les nuages. D'innombrables ruisseaux le sillonnent et vont grossir le cours impétueux du Tji-Taroum. Voici les rizières, les villages et les hauts palmiers qui reparaissent; voici les haies de bambou et d'hibiscus : nous entrons dans Bandong.

L'assistant résident, M. de Sérière, était l'ami particulier du docteur Burger. Il se chargea de nous faire les honneurs de la régence, et nous lui dûmes les plus curieux épisodes de notre voyage. La régence de Bandong produit à elle seule plus de quatre millions de kilogrammes de café. Des parcs d'une immense étendue couvrent de tous côtés les pentes de la montagne. Ici le cafier naissant croît sous l'ombre légère du *dadap*, dont le tronc fragile grandit en quelques mois et fait trembler au bout de longs rameaux des grappes de fruits écarlates. Plus loin, le cafier se déploie dans tout l'orgueil de sa sève. Le dadap a été coupé au pied; il n'y a plus de feuillage importun entre l'arbrisseau déjà fort et le soleil; les branches du cafier commencent à s'étendre, et portent avec les baies qui rougissent des milliers de fleurs aussi blanches que des flocons de neige; d'autres allées nous montrent l'arbre devenu vieux ; vingt années de fécondité l'ont épuisé: quelques fruits apparaissent encore çà et là au milieu de

la majesté stérile de son noir feuillage, mais il faut une échelle de bambou pour les atteindre. De nouveaux plants fourniront une récolte à la fois plus abondante et plus facile. Aussi chaque saison voit-elle disparaître quelques-uns des vieux massifs qui faisaient jadis l'ornement de la colline.

On ne saurait se figurer le charme que nous éprouvions à parcourir ces beaux parcs si coquettement alignés et entretenus. Le régent avait mis ses écuries à notre disposition, et, dès que la route cessait d'être praticable pour les voitures, nous enfourchions bravement les poneys de Célèbes ou de Sandalwood. On n'eût pu trouver de montures plus dociles, plus souples et plus infatigables. Il fallait voir ces gracieux coursiers à la robe luisante gravir d'un seul temps de galop les escaliers qui unissent le fond des ravins au sommet des collines, véritables échelles de Jacob que les Javanais ont taillées dans l'humus séculaire de leur île. C'est ainsi que nous atteignîmes les hauteurs où le tigre guette encore sa proie, où le paon s'envolait devant nous, laissant traîner dans l'air sa longue queue pareille à un météore. Ce qui ne peut manquer d'étonner le voyageur qui parcourt l'intérieur de Java, c'est le passage subit des campagnes les mieux cultivées aux sites les plus pittoresques et les plus sauvages. A quelques pas des jardins de café, la cascade de Djamboudissa bondit de près de 300 pieds de hauteur, et développe jusqu'au fond du gouffre sa nappe d'eau intarissable. Vous sortez à peine d'une gorge inculte ou d'une forêt vierge, que vous retrouvez les œuvres de la civilisation. Ici c'est une source d'eau minérale qui remplit une piscine profonde; là-bas une roue gigantesque dépouille les baies de café de leur enveloppe. Des femmes et des enfants descendent pieds nus de la montagne. Comme dans nos campagnes aux jours de la vendange, leur dos est chargé d'une hotte

de rotin ou d'osier. Des flots de baies rouges roulent aux pieds du collecteur. Des écrivains enregistrent le nombre de *picols* que chaque moissonneuse apporte. D'autres employés sont occupés à compter les *duits*, infime monnaie de cuivre, auxquels chaque travailleur a droit pour son salaire. La roue cependant tourne sans cesse; ses dents de cuivre arrachent la pulpe charnue qu'une eau courante sépare instantanément de la fève. Le café perd ainsi peut-être une partie de la saveur qu'il empruntait autrefois à l'enveloppe dont il absorbait lentement l'arome; mais il séduira l'acheteur par la teinte bleuâtre que lui donneront les rayons du soleil.

On a voulu frapper d'un même anathème Java et Surinam, les Indes néerlandaises et les colonies à esclaves : c'est confondre, un peu légèrement peut-être, l'esclavage individuel et la servitude politique. Les habitants de Java sont plus libres que ne l'était la majeure partie des cultivateurs européens au moyen âge, car ils ne sont pas attachés à la glèbe. Vous ne rencontrerez point, il est vrai, de *rêveurs* dans cette Icarie. Chacun ici doit accomplir sa tâche : les effrayants travaux de ces routes merveilleuses pour lesquelles on a dû combler des vallées, creuser des tranchées profondes, jeter des milliers de ponts qu'il a fallu créer et qu'il faut maintenant entretenir, ce sont les distractions des bons Javanais. Ce que la culture du café et la culture des rizières leur laissent de loisir, l'entretien des voies de communication l'absorbe. La domination étrangère leur vend à ce prix les bénédictions de la paix et le bienfait d'une exacte et régulière justice. Le joug est lourd, je n'en disconviens pas, il est temps qu'on songe à l'alléger; mais mieux vaudrait encore l'appesantir que de livrer cette belle île de Java aux hasards d'une émancipation prématurée. On ne peut se permettre, qu'on y songe, la plus courte trêve avec la nature des tropiques.

C'est un géant aux cent bras : si chaque jour on ne la châtie ou on ne la réprime, elle a bientôt étouffé l'œuvre éphémère des hommes. Ses torrents, ses lianes, ses convulsions souterraines, accomplissent en quelques saisons ce que le temps n'achève dans nos contrées qu'à l'aide de sa lime infatigable. Haïti en est un triste exemple. Puisse le ciel préserver à jamais l'île de Java d'un pareil sort! Je suis sans cesse tenté, je l'avoue, de prendre le parti de la société contre la nature. Livrée à elle-même, la nature ne produit rien de bon. J'ai vu, à Buitenzorg un savant intrépide qui venait de traverser Bornéo dans toute sa largeur, vêtu comme un Dayak, d'une ceinture de feuillage. « Abandonné dans une forêt des tropiques, lui disais-je, quels fruits trouverait-on pour se nourrir? — On trouverait, me dit-il, les jeunes pousses de rotin qui enlacent de leurs tiges grimpantes les troncs vermoulus des vieux arbres. » Si c'est là tout ce que nous réserve la région tropicale dans sa pompe fastueuse, honneur à la charrue et gloire à l'aiguillon! Le pire de tous les tyrans, c'est celui qui entrave le travail; c'est l'anarchie, ce n'est pas le despote.

Nous avions vu dans l'île de Java ce que peuvent voir tous les voyageurs qui se rendent, par la route royale, d'Anjer à Sourabaya. Si nous nous étions dirigés vers l'est, du côté de Chéribon, nous ne fussions pas sortis des sentiers battus. M. Burger aima mieux nous faire visiter complétement la province des Preangers et nous conduire jusqu'à la lisière des forêts vierges qui couvrent encore les derniers districts de la côte méridionale. Pour réaliser ce projet, il fallut mettre tout le pays en mouvement : le régent disposa des relais sur la route qui traverse, qui unit la régence de Bandong à celles de Limbangan et de Soukapoura. Il prit soin d'aposter des corvées pour nous aider à franchir les pas les plus difficiles, et poussa la pré-

voyance jusqu'à faire étendre des nattes de bambou sur quelques points où les pluies avaient dégradé la chaussée. Sans cette précaution, il est vrai, notre voiture eût enfoncé dans l'humus javanais jusqu'au moyeu, et je doute fort qu'Hercule en personne eût réussi à nous en tirer. Les petits chevaux de Java ont moins de force que d'ardeur. Ils galopent tant que la voiture les suit. Si la voiture s'arrête, ils sont incapables de faire un pas de plus en avant. Aussi, dès qu'une rampe un peu forte se présentait devant nous, il fallait voir la profonde anxiété de notre cocher malais. Il portait la main à son turban, comme s'il eût voulu invoquer Mahomet, serrait autour de sa taille sa longue robe de soie rouge, et, rassemblant toutes ses forces, assénait à ses stx coursiers, en guise d'encouragement, une volée de coups de fouet qui eût fait prendre le mors aux dents à Rossinante. Les pauvres bêtes partaient ventre à terre ; parfois elles franchissaient l'obstacle dans la chaleur de ce premier élan, mais si la montée était longue, la voiture, pour parler en marin, *perdait* insensiblement *son aire*, et l'attelage à l'instant s'arrêtait court. Déposant son fouet à ses pieds, notre Malais, dans cette inquiétante conjoncture, jetait sur les champs voisins un regard de détresse et poussait d'une voix plaintive ce mot que nous eûmes bientôt appris à répéter : *sorong! sorong!* à l'aide ! à l'aide! Alors, s'il se trouvait à un mille à la ronde quelque paysan occupé à tracer un sillon, quelque piéton passant sur le chemin, le secours réclamé ne se faisait point attendre. Le paysan quittait sa charrue, le piéton déposait son fardeau. A bras d'hommes, on poussait la voiture jusqu'en haut de la montée, et les chevaux recommençaient à courir de plus belle. Ce qu'il fallait éviter, c'était de s'engager dans ces mauvais pas après le coucher du soleil, car à cette heure les champs et les chemins étaient déserts. A moins qu'on n'eût la

bonne fortune de rencontrer un Chinois attardé, on s'exposait à passer le reste de la nuit à mi-côte.

Dans les régences de Tjanjor et de Bandong, nous avions voyagé comme des grands seigneurs; dans celles de Limbangan et de Soukapoura, nous voyagions comme des princes. Les notables de chaque village venaient à notre rencontre. Nous avions des escortes de lanciers et de cavaliers à grands plumets tout autour de notre voiture. Nous faisions notre entrée dans les villes au son du *gamelang* ou à la lueur des torches. Il y avait des fonctionnaires zélés qui nous faisaient passer sous des arceaux de bambou et qui décoraient les places publiques de verdure. D'autres nous offraient une collation dans un kiosque chinois au toit octogone. Lorsque nous acceptions ce repas officiel, c'était à peine si les gardes qui entouraient notre voiture voulaient souffrir que nos pieds touchassent la terre. Ils déployaient au-dessus de nos têtes le parasol du *kappoula campong*, et nous conduisaient jusqu'à table, abrités sous ce dais d'honneur.

C'est ainsi que nous gravîmes les pentes du Mandela-Wangi et les croupes du Gountour, fameux par ses éruptions. Vers la fin du jour, nous atteignîmes le village de Garout, chef-lieu de la régence de Limbangan. Il n'y avait point dans ce village, éloigné de la route royale, d'hôtel qui pût nous offrir les ressources que nous avions trouvées à Bandong et à Tjanjor. A défaut d'auberge, nous nous résignâmes à coucher dans un palais. Nous trouvâmes chez le régent de Garout une table servie à l'européenne, des vins fins, un billard, un péristyle aux colonnes de stuc et des lits dont la somptueuse estrade semblait faite pour des têtes couronnées plutôt que pour d'obscurs voyageurs. Le chef-lieu de la régence de Limbangan est complétement entouré d'un cercle de montagnes : le Papandajan, qui s'élève à 7,600 pieds au-des-

sus du niveau de la mer, le Tjikoraï et le Galoungoung, qui atteignent à peu près la même hauteur. Quand on se promène sur la place publique de Garout, on se croirait descendu au fond d'un cratère. De cette place, dont le centre est occupé par un vaste tapis de gazon, nous prenions plaisir à contempler les monts que nous avions franchis. Nous avions dépassé cette fois la région visitée par les touristes, il nous était donc permis de noter minutieusement nos sensations.

A qui n'est-il point arrivé, en ces beaux jours de naïves et crédules lectures, de se transporter par la pensée au delà des mers, de voir apparaître, comme en un rêve, des êtres aux formes étranges, entourés de paysages aux teintes inconnues? Je me souviendrai toujours de l'impression que fit sur moi, bien jeune encore, la vue de deux antiques tapisseries des Gobelins qui décoraient alors le salon du ministère de la marine. Le nouveau monde avec ses caciques coiffés d'un diadème de plumes, ses aras à longue queue qui se balançaient sur une branche de palmier ou battaient des ailes sur l'épaule nue d'un sauvage; l'Asie avec ses éléphans et ses tigres, avec ses parasols et ses étoffes de soie, avec ses esclaves à genoux et ses colliers de perles, entraînèrent ma vocation, jusqu'alors indécise, et donnèrent un aspirant de plus au roi Charles X. Bien des années se passèrent cependant avant que je pusse aborder ces fabuleux rivages, et, quand la fortune m'y eut conduit, j'y trouvai presque autant de désenchantements que de surprises; mais depuis que j'avais franchi les hauteurs embrumées du Megameudong, je commençais à trouver insensiblement l'Asie de mes rêves, et je ne me plaignais plus d'avoir fait cinq mille lieues en pure perte. La maison du contrôleur hollandais s'élevait humble et chétive en face du palais du régent de Garout. Le contraste de ces deux demeures ne pouvait manquer de fixer notre atten-

tion. Il nous disait comment, tout en s'emparant de la réalité du pouvoir, la Hollande avait voulu en laisser aux chefs indigènes l'apparence et l'éclat extérieur. Grâce à cette fiction, un jeune homme presque imberbe encore pouvait, pour ses débuts dans l'administration coloniale, gouverner sans un seul soldat, sans un seul compagnon européen, une province séparée de Batavia par une double chaîne de montagnes et par une distance de 221 kilomètres. Le soleil cependant allait bientôt s'abaisser sous l'horizon. L'iman, du haut de la mosquée, appelait les fidèles à la prière; les *pradjouritz*[1], le mousquet à l'épaule, montaient la garde devant le palais du régent, et un nuage de chauves-souris gigantesques couvrait le ciel, n'attendant que les premières ombres de la nuit pour s'abattre comme un troupeau de harpies sur les vergers. Tout annonçait autour de nous la vigueur d'une nature exceptionnelle. Ces vampires soutenus dans l'air par deux noires membranes, ces arbres dont on eût entendu murmurer la sève, ces gradins volcaniques qui montaient jusqu'aux cieux, ce n'était pas un spectacle usé ni un paysage vulgaire. Ce fut dans l'enthousiasme de cette belle soirée que nous fîmes vœu de ne pas revenir sur nos pas tant qu'il resterait un chemin praticable pour nous conduire vers les côtes que baigne l'océan Austral.

Le régent poussa l'urbanité jusqu'à vouloir assister au repas qu'il nous fit servir ; mais, zélé musulman, il se défendit sans affectation d'y prendre part. Nous étions au temps du carême islamite, et bien que le *pouassah* ne compte point, parmi les Javanais, beaucoup d'observateurs rigides, les princes et les grands seigneurs ne voudraient pas manquer cette occasion de montrer au peuple la sainteté de leurs mœurs et la pureté de leur foi. Le

[1] Milice indigène destinée au service des provinces de l'intérieur.

régent de Garout voulut donc attendre, pour rompre le jeûne commandé par la loi de Mahomet, le moment où, sans paraître négliger ses hôtes, il pourrait se retirer dans son *dalem*. La physionomie intelligente de ce prince javanais semblait exprimer le regret de ne pouvoir répondre à nos questions que par l'intermédiaire d'un interprète. Le nom de la France ne pouvait d'ailleurs lui être demeuré inconnu, car des gravures représentant les principales batailles de l'empire figuraient appendues à tous les murs de son palais. Nous avons, on le voit, semé les pages de notre histoire dans le monde entier et rendu nos victoires populaires jusqu'au fond des forêts de l'extrême Orient. Il faut en féliciter et en remercier notre industrie. Voilà du moins un article d'exportation que l'Angleterre ne lui disputera pas!

Vers sept heures du soir, après avoir longuement admiré le diamant noir de Bornéo que le régent de Garout portait au doigt en guise de talisman, nous lui rendîmes enfin sa liberté. Suivi de ses nombreux serviteurs, il se dirigea vers l'aile gauche du palais, occupée tout entière par les appartements de ses femmes, et bientôt les sons du *gamelang* nous apprirent que le régent venait d'entrer dans son *dalem*.

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous étions à cheval. Nous devions nous élever sur les flancs du Galoungoun jusqu'à près de 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Un lac sulfureux, le Telaga-Bodas, remplit à cette hauteur le cratère d'un ancien volcan. Là, plus encore qu'au sommet du Megameudong, il nous sembla retrouver le climat du nord de l'Europe. Le chêne, le laurier, les ronces de nos haies bordaient seuls le chemin que nous suivions. Quand nous arrivâmes sur les bords du lac, il fallut nous envelopper de nos manteaux. Une barque montée par un Javanais nous transporta sur le rivage op-

posé du cratère. Cette nappe d'eau d'un blanc laiteux sur laquelle erraient d'éternelles vapeurs, ce sol cristallisé qui criait sous nos pas, ces fissures d'où s'échappait une fumée sulfureuse, ce Caron demi-nu qui, appuyé sur sa rame, nous tendait silencieusement la main pour recevoir notre obole, tout rappelait involontairement les bords gémissants du Styx. Nul être humain n'habite les rives de ce lac empesté; nul bruit n'éveille les échos de cette solitude, si ce n'est parfois le rugissement lointain du tigre au fond des bois ou le craquement des branches que le rhinocéros écarte et brise sur son passage. Après avoir chargé nos guides de longs cristaux de soufre, nous redescendîmes vers Garout. Longtemps avant d'avoir atteint le niveau de la plaine, nous avions retrouvé les plantes amies du soleil, le bambou au port gracieux, le pandanus, le palmier et le manguier au vaste ombrage. Le ciel étendait sa voûte bleue sur d'immenses jardins de café. Nous avions oublié les frimas que nous venions de traverser, et nous ne songions plus au Telaga-Bodas; mais lorsque la nuit fut venue, lorsque j'eus reposé ma tête sur le double oreiller du régent de Garout, il me sembla revoir le lac infernal et les sites funèbres que nous avions visités le matin. Les vagues, en se brisant sur le rivage, rendaient je ne sais quel sourd gémissement; je m'éveillai en sursaut : l'aube dorait déjà l'horizon, et les chevaux attelés à notre chaise de poste hennissaient dans la cour. Je me hâtai de m'habiller, et bientôt, avides d'émotions nouvelles, nous roulâmes sur la route de Manon-Djaya.

Dès que nous eûmes dépassé le versant septentrional du Tjikoraï, nous entrâmes dans un vaste bassin, plus étrange encore que celui que nous venions de quitter. La plaine était littéralement semée de monticules de verdure. On eût dit le royaume des taupes, si les taupes pouvaient soulever des mottes de terre presque aussi grosses que le tom-

beau d'Achille ou que le tumulus de Patrocle ; quelque éruption boueuse avait passé par là. Nous ne pûmes nous arrêter à étudier les causes de ce bizarre phénomène, car nous voulions atteindre, avant la fin du jour, le village de Manon-Djaya. C'est dans cette capitale naissante que réside le régent de Soukapoura, et c'est dans ce palais à peine achevé de ce prince que le contrôleur de Manon-Djaya nous fit gracieusement offrir un asile.

Depuis notre départ de Garout, nous étions descendus, par une pente insensible, des hauteurs où règne l'éternel printemps des tropiques pour nous rapprocher de la zone torride. Aussi tout annonçait autour de nous une végétation plus riche et plus hâtive. L'indigofère remplaçait dans les champs le riz et la canne à sucre ; le *rhamboutan* déjà mûr, la mangue et la pamplemousse se montraient à profusion sur les échoppes du bazar. Des enfants venaient nous offrir pour quelques florins des cages toutes remplies des plus beaux oiseaux que nous eussions encore vus. Nous remarquâmes surtout avec étonnement une espèce de gros merle noir et jaune, le *béo*, qui pouvait imiter à volonté le hennissement du cheval ou le doux parler du Malais, qui n'entendait point le miaulement d'un chat ou l'aboiement d'un chien, le claquement d'un fouet ou quelque gros juron teutonique, sans essayer de contrefaire le bruit qui avait frappé son oreille. L'âme de quelque mime avait sans doute transmigré dans ce petit corps. Malheureusement ce charmant babillard est condamné à ne pas sortir de son île natale. Il est doué d'une organisation nerveuse à laquelle il doit sans doute ses talents merveilleux, et qui met incessamment son existence en péril. On le voit défaillir à la vue du sang, se pâmer au bruit du canon. Il passe de vie à trépas dans une seule contraction convulsive. Aussi délicat, mais moins intelligent que le *béo*, se montrait dans de longues

cages de bambou le musc pygmée, gracieux diminutif du cerf, qui joue dans la poésie malaise le même rôle que la gazelle dans la poésie arabe ou persane. Ses jambes fines et déliées, qui semblent toujours à demi ployées par la peur, soutiennent un corps à peine aussi gros que celui du lièvre.

Non loin de Manon-Djaya, si nous eussions osé sonder les sombres profondeurs de la forêt, nous eussions rencontré des animaux plus terribles : le tigre royal, le buffle, le rhinocéros, la panthère et le *sapi-outang*, gigantesque antilope qui tient à la fois du taureau sauvage et de la gazelle. Lorsqu'un Européen veut, Nemrod intrépide, fouiller ces bois épais ou les jungles dans lesquels les bêtes fauves se réfugient pendant les ardeurs du jour, un ou deux Javanais armés de longs couteaux fauchent les herbes et abattent les lianes devant lui. Six autres Indiens, la lance en arrêt, l'environnent. Il s'avance ainsi vers l'ennemi qu'il a découvert, lui présentant de tous côtés une barrière de dards, et aussi sûrement à l'abri de ses griffes ou de ses défenses que s'il faisait feu sur lui à travers les créneaux d'une tour.

Dans les Preangers cependant, les habitants ne sont point, comme dans les provinces orientales de Java, habitués dès l'enfance à recevoir le premier bond du tigre sur la pointe de leur javeline. On y va donc rarement troubler ce monstre redoutable dans son repaire, non pas que la chasse au tigre soit moins populaire parmi les employés des Preangers que parmi ceux de Sourabaya ou de Samarang, mais parce que, suivant la naïve expression d'un chasseur, les paysans sondanais ne sont pas *assez braves*. Il était convenu néanmoins que nous ne quitterions point l'île de Java sans avoir eu le spectacle d'une de ces grandes chasses pour lesquelles il faut mettre sur pied tout le peuple d'une province. M. de Sérière nous avait

promis ce plaisir féodal. Le jour était fixé où nous devions nous rejoindre au sein de la vaste plaine qu'on traverse pour se rendre de la régence de Bandong dans la régence voisine. Nous eussions plutôt voyagé jour et nuit que de nous exposer à manquer un pareil rendez-vous. Aussi résolûmes-nous de franchir d'un seul trait les 90 kilomètres qui séparent Manon-Djaya du chef-lieu de la régence de Soumedang.

Nous avions à gravir, pour réaliser ce projet, les crêtes escarpées dont le versant oriental s'abaisse jusqu'aux provinces de Krawang et de Chéribon. C'est peut-être la partie la plus sauvage et la plus pittoresque des Preangers. Pendant plusieurs lieues, on n'aperçoit que des pics ardus ou des gorges profondes. La route, suspendue et comme accrochée aux flancs de la montagne, surplombe à chaque pas un précipice. Toute trace de culture a disparu. Privé de travail et par conséquent de salaire, le peuple de ces misérables districts n'a plus même de haillons pour couvrir sa nudité. C'est un sol qu'on croirait frappé de la colère du ciel ; en descendant de ces plateaux stériles, il nous sembla retrouver la terre de Chanaan. La nuit étendait déjà ses ténèbres sur la campagne, et ce fut à la clarté des torches que nous fîmes notre entrée dans Soumedang. Le lendemain, nous nous dirigions dès le point du jour vers Bandong. Nous avions à peine dépassé la frontière des deux régences, que nous rencontrâmes les avant-postes de la grande armée de piqueurs qui tenait la campagne. A plusieurs lieues à la ronde, les cerfs avaient été rabattus dans la plaine. Une ligne de Javanais gardait le pied des montagnes, une autre ligne était échelonnée sur la route ; c'était un véritable parc entouré d'une muraille vivante. Au centre de la plaine, on avait élevé, pour nous recevoir, un pavillon improvisé que supportaient quatre piliers de bambou et auquel on parvenait par une échelle ; de là on pouvait découvrir une

immense étendue de terrain et suivre sans fatigue les progrès de la chasse.

Le régent de Bandong est le prince le plus opulent de Java; il touche annuellement sur la récolte du café une remise évaluée à plus de 300,000 francs; il a en outre la dîme des rizières et le droit de requérir, quand bon lui semble, les services de ses administrés. Quelques années avant notre arrivée à Java, l'assistant résident avait été poignardé dans un désordre populaire. On soupçonna le régent d'avoir été l'instigateur du crime, ou du moins on l'en rendit responsable. Le gouvernement hollandais le dépouilla de ses dignités; mais il ne lui chercha point un successeur dans une autre famille. Le fils aîné du régent dépossédé prit à l'instant sa place, pendant que le vieux prince oubliait sa chute officielle dans les doux loisirs d'une tranquille opulence. Le régent disgracié et le régent en titre étaient tous deux à cheval quand nous arrivâmes au lieu du rendez-vous. Sans le turban qui enveloppait leur front bronzé, on les eût pris pour des cavaliers numides, tant ils semblaient faire corps avec leurs fiers coursiers qui piaffaient sous eux. Assis sur une selle sans étriers, le *klewang* à la ceinture, ces deux princes javanais me faisaient oublier le régent énervé de Tjanjor. Je retrouvais de l'énergie dans leur pose, du feu dans leur regard. Tous les nobles de la régence les entouraient, prêts à lutter de vitesse et d'ardeur avec eux. Le signal est donné; nulle meute ne mêle ses aboiements aux cris des chasseurs; ce sont les chevaux, race énorme de géants venue du Mecklembourg, qui battent de leurs pieds les hautes herbes et en font sortir le gibier. Dès qu'un cerf paraît, un escadron tout entier se lance à sa poursuite. On voit bondir à travers la rizière et l'animal qui fuit, et les chevaux, plus ardents que des limiers, qui le pressent. Sur ce terrain fangeux, le cerf a bientôt épuisé sa vigueur.

Le premier cavalier qui peut l'atteindre l'abat d'un seul coup de son klewang. Les buffles, cheminant toujours deux par deux, se mettent alors en marche : le Javanais qui les guide charge sur leur dos le cerf abattu, et d'un pas indolent ils se dirigent vers le pavillon au pied duquel on apporte à chaque instant quelque nouvelle victime. On tua trente-six cerfs ce jour-là : quatre-vingts avaient succombé un mois auparavant. Le vieux régent, quand il revint près de nous, portait l'orgueil d'un vainqueur empreint sur sa figure, non pas cet orgueil communicatif qui semble mendier des éloges, mais cette fierté morose qui s'enivre du sang versé et savoure secrètement son triomphe. Aucun coursier du Mecklembourg n'avait pu devancer son cheval arabe ; aucun klewang n'avait, plus souvent que le sien, brisé d'un seul revers les reins du cerf aux abois ; il était, sans contestation, le roi de la chasse.

Tels sont, avec les voluptés mystérieuses du *dalem*, les seuls plaisirs de la noblesse javanaise. Contenue par la main puissante de la Hollande, elle a dû renoncer aux luttes intérieures qui flattaient son courage ; elle retrouve dans la chasse l'image de la guerre, et s'y livre avec une ardeur que l'âge même ne suffit pas à éteindre. Un peu de danger vient d'ailleurs ennoblir ces massacres : il n'est pas rare de voir du milieu des roseaux s'élancer, au lieu d'un faon timide, un tigre qui rugit. C'était dans cette plaine même, où nous n'avions rencontré que des troupeaux d'axis, que M. de Sérière avait vu deux chefs javanais, montés sur leurs coursiers, combattre corps à corps un rhinocéros ; l'un d'eux excitait cette lourde masse à le poursuivre ; l'autre la frappait par derrière de son klewang. La lutte se prolongea pendant près d'une heure. Le monstre, à chaque coup, se retournait sur le cavalier qui l'avait frappé ; à l'instant, une nouvelle bles-

sure appelait d'un autre côté sa fureur. Enfin un coup plus hardi l'atteignit au jarret ; il s'affaissa sur lui-même, et les cavaliers, mettant pied à terre, l'achevèrent.

Nous rentrâmes dans Bandong, suivis de trois chariots qui portaient les trophées de la journée. Ce curieux épisode couronnait dignement notre voyage. Un devoir importun nous rappelait maintenant à Batavia. Dès que nous eûmes pris congé de M. de Sérière, nous n'eûmes plus qu'une pensée, celle de franchir sans nous arrêter la distance qui nous séparait encore de *la Bayonnaise*. M. Burger ne cédait qu'à regret à notre impatience. Il eût voulu parcourir avec nous la résidence de Chéribon ; il eût aimé à nous faire visiter Indramayo et Samarang, à nous conduire jusqu'à Sourabaya ; il eût éprouvé, — il ne le cachait point, — un légitime orgueil à nous montrer, après les Preangers, les provinces dans lesquelles le paysan javanais doit au système de M. Van den Bosch, plus de repos à la fois et plus de bien-être ; nous ne pouvions malheureusement transiger avec les exigences impérieuses du service. Vingt jours après avoir jeté l'ancre sur la rade de Batavia, *la Bayonnaise* faisait voile vers le détroit de Banca pour gagner, avant la fin de la mousson de sud-est, le mouillage de Singapore.

Depuis cette époque, aucun d'entre nous n'a revu les Indes néerlandaises; mais nos regards se sont souvent tournés vers les bords hospitaliers où l'on nous avait recueillis comme des compatriotes. Nous avons suivi les héros de Bali sur les plages du Bornéo et dans les forêts de Palembang ; nous avons applaudi à leurs nouveaux triomphes et appelé de tous nos vœux la consolidation de la domination hollandaise dans l'Archipel indien. Cette domination, nous en souhaitons sincèrement le progrès, car nous espérons que les peuples de l'archipel, que les habitants de Java surtout, la trouveront constamment

bienveillante et sagement progressive. Java est la perle de l'Orient ; qu'on n'oublie point que le peuple javanais est aussi le meilleur et le plus intéressant des peuples de la Malaisie. Les efforts qu'on lui a demandés ont quelquefois dépassé la mesure de ses forces. Les primes établies par M. Van den Bosch pour stimuler l'activité des employés européens et des fonctionnaires indigènes ont poussé le zèle de quelques-uns de ces agents jusqu'à la plus folle convoitise. Il faut sauver l'œuvre de l'illustre général des dangereuses conséquences de pareils excès. Le système de M. Van den Bosch n'était point seulement une machine fiscale : dans sa pensée, il devait être avant tout une école de travail pour le cultivateur indigène. Après avoir longtemps récolté le sucre et l'indigo pour le compte de l'État, le paysan javanais devra donc trouver un jour le loisir de cultiver ces denrées commerciales pour son propre compte. C'est ainsi qu'on pourra l'élever à la dignité de propriétaire et de producteur libre. Le système des cultures a déjà enrichi la métropole : il est temps de le faire servir à la grandeur coloniale de Java et au bien-être de la race malaise.

CHAPITRE XII.

Singapore.

Après avoir visité les Indes néerlandaises et les colonies espagnoles, nous avions hâte de regagner les côtes du Céleste Empire. Nous ne pouvions cependant songer à rentrer à Macao sans nous être arrêtés à Singapore. Ce comptoir anglais est un des points de la Malaisie qu'il faut nécessairement connaître, si l'on veut se faire une idée exacte du triple rôle qu'affecte l'intervention européenne dans les mers de l'Indo-Chine.

Partis de Batavia le 1er août 1849, nous franchîmes rapidement le canal qui sépare l'île de Banca, célèbre par ses mines d'étain, des côtes basses et marécageuses de Sumatra. Sept jours après notre départ, nous nous trouvions à la hauteur de l'île Bintang, dont le pic aigu se perdait dans les nuages. La brise était fraîche, et nous pûmes, avant le coucher du soleil, dépasser le rocher de Pedra-Branca, posté comme un dieu Terme à l'entrée du détroit de Singapore. Nous nous dirigions, guidés par les dernières lueurs du jour, vers cette île, encore cachée sous l'horizon, quand une longue pirogue, montée par deux rameurs, réussit à nous accoster. Équipage et pirogue, nous crûmes un instant que tout allait disparaître dans l'écume que nous soulevions autour de nous ; mais, avant que nous eussions pu carguer une seule voile, le frêle et gracieux esquif s'était rangé dans les eaux de *la Bayon-*

naise, laissant accroché à nos chaînes de haubans un passager que nous vîmes, non sans surprise, arriver en un clin d'œil sur le pont de la corvette. Cet étranger, dont le teint bruni offrait je ne sais quel reflet de cuivre et d'or, n'appartenait à aucune des races que nous avions pu observer depuis notre départ de France. Il avait le nez aquilin, le front haut, le costume et la démarche que mon imagination s'était plu à prêter aux princes des *Mille et une Nuits*. Ce n'était pas un prince cependant qui venait, à quinze milles en mer, saluer l'arrivée de la corvette française; c'était un simple *comprador*, qui avait voulu, par cet empressement, s'assurer le monopole de notre clientèle.

Ce *comprador*, il est vrai, ne ressemblait guère au grave et placide fournisseur que nous avions laissé à Macao. Né sur la côte de Coromandel et sujet français, il n'eût point déparé, avec son épais turban de mousseline et sa longue robe blanche, le cortége de Dupleix ou celui de Tippoo-Saïb. Nous avions vu des Malais et des Chinois à en être lassés; nous trouvâmes quelque plaisir à contempler ce type d'une nation jadis descendue des sommets de l'Himalaya, et nous pressentîmes le genre d'intérêt qu'allait nous offrir notre nouvelle relâche. Singapore, en effet, ce n'est déjà plus ni la Malaisie ni la Chine; ce n'est pas encore l'Inde. C'est le centre commun vers lequel convergent, pour apprendre à se connaître et peut-être à se confondre un jour, les trois grands peuples de l'extrême Orient, les Malais, les Chinois et les Hindous.

Nous ne pûmes jeter l'ancre sur la rade avant le milieu de la nuit. Le jour nous montra un de ces gracieux paysages dont le spectacle excitait de si vifs transports à bord de *la Bayonnaise* avant que trois années de campagne nous eussent appris à contempler les charmes de la nature tropicale avec plus d'indifférence. Au fond de la baie, en-

core enveloppée des vapeurs du matin, l'œil ne distinguait qu'un noir rideau de palmiers derrière lequel apparaissaient quelques huttes malaises avec leurs toits de feuillage. En face de la corvette, deux clochers de hauteur presque égale, pareils aux phares qu'un architecte hardi bâtit sur des écueils, semblaient indiquer l'existence d'une ville submergée par des flots de verdure. Non loin de ces clochers et faite pour attirer les premiers regards, une riante colline, aux flancs tout chargés d'ombre, portait sur sa cime, comme une arche sauvée du naufrage, le palais au toit avancé, au vaste et frais portique, qu'habitait le gouverneur. Pendant que nos yeux s'arrêtaient tour à tour sur les mille détails de ce curieux panorama, un drapeau semblable à celui qui flottait à la poupe de notre corvette vint signaler à notre attention, sur le bord de la plage et non loin du quartier malais, la maison du consul de France. Malgré l'heure matinale, nous n'hésitâmes plus à descendre. Nous savions que nous allions frapper à la porte d'un exilé comme nous, et nous avions hâte d'entendre parler de la France avec cet amour qu'une longue absence a toujours le don de raviver. Notre attente ne fut point trompée. Nous retrouvâmes sous le toit consulaire, à Singapore comme à Macao et à Manille, cette franche hospitalité qu'il est doux quelquefois de recevoir d'aimables et bienveillants étrangers, qu'il est plus doux encore de devoir à des compatriotes.

Nous n'avions que peu de jours à passer à Singapore ; il nous importait de les bien employer. Quand nous eûmes parcouru à la hâte les divers quartiers de la ville, traversé plusieurs fois le bras de mer qui sépare la cité marchande, aux magasins voûtés et aux lourdes arcades, des longues avenues de villas et de cottages qui s'étendent sur la rive opposée, quand nous eûmes visité la pagode chinoise, la mosquée malaise et le temple voué par les Hindous au

culte de Brahma, nous préférâmes à de nouvelles courses les récits pleins d'intérêt du consul de France et des missionnaires catholiques, qui, de ce poste avancé, sont toujours prêts à se porter sur les côtes de la presqu'île malaise ou sur les côtes du royaume de Siam. C'est grâce à ces communications bienveillantes que nous pûmes, malgré la rapidité de notre passage, nous faire une idée assez précise de la situation présente et de l'avenir de Singapore. On sait comment le patriotisme ambitieux d'un homme de génie dota la Grande-Bretagne, enrichie presque à son insu, d'une colonie nouvelle. Sir Stamford Raffles n'avait pu voir sans un profond regret l'île de Java, dont il avait pressenti le développement agricole, échapper, en 1816, aux mains de l'Angleterre. Devenu gouverneur de Bencoulen, sur la côte occidentale de Sumatra, il chercha pour son pays un dédommagement au sacrifice contre lequel il avait en vain protesté. Après bien des recherches, il finit par arrêter ses vues sur la petite île de Singapore, alors inculte et presque inhabitée, mais qui commandait l'entrée des détroits de Rhio, de Dryon et de Malacca. Vers le commencement de l'année 1819, il obtint du sultan de Johore, vassal impatient de la Hollande, la cession de ce territoire, dont la superficie n'excédait pas 500 kilomètres carrés, et que nulle puissance européenne n'avait encore eu la pensée de convoiter. Par cette acquisition, si insignifiante en apparence, Raffles jeta les fondements d'une ville qui ne devait point tarder à devenir la rivale de Manille et de Batavia. Des deux portes de l'extrême Orient, il occupait celle que le commerce anglais a le plus d'intérêt à ne pas laisser au pouvoir d'une nation étrangère. Le détroit de la Sonde ne met en communication que l'Europe et la Chine; le détroit de Malacca est la grande route de Calcutta ou de Bombay à Canton. Moins de cinq cents lieues séparent Singapore des

côtes du Bengale et de celles du Céleste Empire. Du sommet de ce triangle, l'Angleterre peut donc aisément surveiller les deux mers où son ambition l'appelle à dominer. Elle n'est plus qu'à cent lieues des côtes de Bornéo, qu'à cent quatre-vingts des rivages de Java ; elle ouvre un nouveau débouché aux produits de la Malaisie, et attire insensiblement sous son égide tout ce qui n'a point encore subi la tutelle de l'Espagne et de la Hollande. Grâce à une telle position, le succès de l'établissement nouveau ne fut point un instant douteux. Avant de mourir, en 1827, Raffles put voir les opérations du comptoir qu'il avait fondé acquérir un degré d'importance que nul économiste n'aurait osé prévoir.

La prospérité de Singapore ne fit que grandir jusqu'au jour où la guerre de l'opium ouvrit aux vaisseaux anglais l'accèc de nouveaux ports sur les côtes du Céleste Empire. Les transactions commerciales dont cet établissement était devenu le centre s'élevaient, année moyenne, à plus de 120 millions de francs. Depuis cette époque, le marché de Singapore est demeuré stationnaire, s'il n'a même subi un mouvement rétrograde : le commerce du thé s'est concentré dans les ports de la Chine, et les opérations directes avec la Grande-Bretagne ont à peine dépassé le chiffre de quelques millions; mais Singapore n'a point cessé d'être l'entrepôt où les divers états asiatiques viennent, par l'intermédiaire des négociants anglais, échanger leurs produits. C'est sur ce marché, ouvert à tous les pavillons, que les *pros* de Célèbes apportent la cire et le tripang de Timor, l'antimoine et l'or de Bornéo, la nacre et l'écaille de tortue pêchée dans la mer de Soulou.

L'Angleterre fournit presque seule les marchandises dont ces barques indigènes composent leurs cargaisons de retour. Singapore cependant n'est pas une ville an-

glaise : on y compte à peine quatre cents Européens sur une population de soixante mille âmes. Ce n'est pas même une ville chinoise, bien que les Chinois y soient en majorité. C'est un pandœmonium où tout ce qui veut trafiquer d'une industrie légitime ou illicite est assuré de trouver un asile. Le quartier européen, avec ses fraîches retraites, candides et pures comme des nids de colombes, est assis entre un repaire de forbans et un village de fumeurs d'opium. Si la sécurité de la colonie n'est pas plus souvent compromise par la présence de ces hôtes dangereux, c'est qu'ils redoutent les procédés sommaires de la police anglaise, ou qu'ils respectent peut-être cet unique refuge ouvert à leurs rapines. C'est ailleurs qu'ils vont porter la dévastation. Les côtes de Bornéo et l'entrée du golfe de Siam sont infestées par ces écumeurs de mer. Malheur à eux s'ils rencontrent alors les croiseurs britanniques ! La main qui les arma ne craint plus de les châtier, et les journaux anglais proclament avec orgueil ces sanglantes victoires, qu'il eût été plus humain, sinon plus profitable, de prévenir.

Il faut l'avouer pourtant, si la police de Singapore se montrait plus rigide ou plus tracassière, les *Orangs Laüt*[1] s'enfuiraient comme une troupe d'oiseaux effarouchés. Ce qui les charme dans l'établissement anglais, ce qui les y ramène en dépit des efforts des Hollandais pour les retenir à Java, ce sont les merveilleuses facilités qu'ils trouvent dans ce port franc pour soustraire leurs personnes et leurs moyens d'existence à d'importunes investigations. Romulus n'eût point peuplé la cité éternelle, s'il eût exigé de chacun de ses nouveaux sujets un certificat de moralité; Singapore, pour grandir, a dû suivre l'exemple de Rome et des États-Unis. Vue de près, la

[1] *Orangs Laüt*, hommes de mer en malais.

liberté est rarement belle à voir ; on ne peut méconnaître les grandes choses qu'elle enfante. Singapore est l'œuvre de cette politique qui fait tomber d'un seul coup toutes les entraves capables d'arrêter l'essor des transactions et de paralyser l'énergie des forces individuelles. Le *free trade* y est la loi suprême, le gouvernement et l'administration de la justice n'y semblent qu'une superfétation. Quel contraste avec l'ordre parfait, avec la discipline que nous venions d'admirer à Java ! Sir Stamford Raffles et le comte Van den Bosch auront néanmoins, par des voies opposées, contribué à la transformation de l'Archipel indien : le premier par l'ébranlement moral qu'il a imprimé, en fondant Singapore, à tous les états encore indépendants de la Malaisie ; le second par le soin qu'il a pris d'assujettir les populations asiatiques aux travaux d'une culture régulière.

Les Chinois ont toujours été dans la Malaisie les premiers auxiliaires de la colonisation européenne. Ce sont eux qui ont défriché la partie aujourd'hui cultivée de Singapore. Ils s'avancent hardiment jusqu'au centre des forêts vierges, où le tigre recule pas à pas devant eux. Ce roi des déserts de l'Asie trouve dans le Chinois un ennemi aussi patient que rusé. Des fosses recouvertes d'une claie de bambou coupent en maint endroit les sentiers qu'il peut suivre. Malheureusement ces piéges, dont aucun indice ne trahit la présence, constituent pour le promeneur un danger plus redoutable que les griffes du monstre qu'ils sont destinés à détruire. La mission catholique de Singapore était encore attristée, au moment de notre passage, d'un affreux accident dont la province anglaise, qui fait face à l'île de Poulo-penang, venait d'être le théâtre. Un jeune missionnaire que nous avions connu à Hong-kong, M. Thivet, traversant le canal dans une pirogue, s'était fait déposer sur le rivage de Batoukaouan avec un de ses amis.

Il allait pénétrer dans un enclos entouré d'une haie épineuse quand tout à coup le sol s'enfonça sous ses pieds. Son compagnon accourt; arrivé sur le bord de l'abîme où M. Thivet vient de disparaître, il recule d'horreur. C'est dans une fosse à tigres, de plus de vingt pieds de profondeur, qu'est tombé le malheureux missionnaire. Au fond de ce gouffre, son ami l'aperçoit gisant et le corps traversé par un épieu de palmier sauvage. Des secours arrivent. On se procure une corde, on descend jusqu'auprès du blessé, mais c'est en vain qu'on essaie de l'arracher à l'épouvantable supplice qu'il endure. Il faut scier lentement l'épieu à quelques pouces de terre. M. Thivet est transporté avec le bois qui l'a percé à Poulo-penang, où il expire au milieu de la nuit, toujours calme et résigné malgré d'atroces souffrances, la prière sur les lèvres, l'espérance dans le cœur, et souriant à cette mort imprévue comme il eût souri au martyre.

Les Chinois qui se dévouent au rude métier de défricheurs viennent presque tous du Fo-kien, et l'on sait que cette province renferme la population la plus virile du Céleste Empire. Ils trouvent d'ailleurs de puissants encouragements dans les mesures libérales adoptées par la compagnie des Indes. Pendant les deux premières années, le trésor colonial ne prélève aucune taxe sur les champs défrichés. Il n'exige qu'un impôt presque insignifiant pendant les vingt années qui suivent. C'est ainsi que s'est acclimatée sur le territoire anglais la culture de la muscade, de la canne à sucre, du poivre, etc. L'émigration chinoise, sans cesse renouvelée, ne joue encore qu'un rôle secondaire dans les îles de la Malaisie; mais on ne peut s'empêcher de pressentir le rôle important qu'elle est appelée à y jouer tôt ou tard. Que la barrière qui a jusqu'ici contenu dans les limites, devenues trop étroites, les habitants du territoire céleste, s'écroule enfin

sous les assauts réitérés de l'Europe, et vous verrez, comme un torrent qui a rompu ses digues, toute cette population nécessiteuse se déverser sur l'archipel dont elle connaît déjà le chemin. On ose à peine mesurer les conséquences d'un événement qui ferait sortir l'empire chinois de son apathie. C'est une eau stagnante qui dort depuis des siècles. Le jour où elle s'écoulerait vers l'Occident, elle serait encore capable, comme au temps des Barbares, de couvrir la face du monde.

Ce que les lois de Confucius ont fait pour la Chine, les préceptes des brahmes l'ont fait pour l'Hindoustan. Un préjugé religieux enchaîne les habitants du Bengale sur les bords du Gange. Les Hindous que l'on rencontre à Singapore sont nés presque tous sur la côte de Malabar. Ils ont leur industrie que nul ne songe à leur disputer. Ce sont eux qui courent en avant du *palanquin*, étroite et longue voiture au brancard de laquelle on attelle d'ordinaire un petit cheval persan. Ils conduisent à la main le poney qui galope, moins noir sous sa robe d'ébène et moins prompt que le palefrenier demi-nu qui le guide. Assis face à face sur nos siéges à peine assez larges pour une seule personne, nous prenions en pitié ces longs corps amaigris qui semblaient ignorer la fatigue. Quand ils couraient ainsi dans les rues de Singapore, projetant leur brune silhouette sur les murs blanchis à la chaux des *store keepers*, on eût dit des ombres chinoises qui allaient s'évanouir après avoir passé sur l'écran d'une lanterne magique. A l'exception de ces piétons efflanqués qui eussent dignement figuré dans les jeux du stade, l'Inde n'envoie guère à Singapore que des meurtriers endurcis. On les marque au front de deux lignes d'écriture hindoue qui racontent à la fois leur crime et leur sentence. Ce sont ces malheureux qu'on emploie aux travaux des routes, tronçons inachevés qui viennent mourir à deux ou trois

milles de la ville, sur la lisière de forêts et de jungles encore impénétrables.

Singapore, à tout prendre, m'a paru le plus triste séjour de la Malaisie. Le climat n'y est point insalubre, mais les chaleurs y sont excessives. On y peut admirer un instant l'activité d'un comptoir qui se vide et se remplit sans cesse, le mélange de toutes les races, l'étonnant assemblage de tous les types et de toutes les couleurs. On ne tarde point à se lasser d'avoir constamment sous les yeux des ballots qu'on débarque ou qu'on charge et de se sentir entouré d'un peuple immonde qui semble avoir apporté sur cette terre trop indulgente les vices de la civilisation et ceux de la barbarie. Nous eussions donc vu arriver sans regret le jour de notre départ, si nous n'eussions dû nous séparer à Singapore de notre aimable compagnon de voyage, le jeune duc Édouard de Fitz-James, et si nous n'eussions laissé sur cette terre d'exil un Français dont notre reconnaissance devait associer le souvenir à celui de nos amis de Macao, de Shanghaï et de Manille. Le 12 août, dans la matinée, nous serrâmes une dernière fois la main du compagnon que nous allions perdre, nous échangeâmes un affectueux adieu avec le consul de France, et *la Bayonnaise*, dont la mousson du sud-ouest enflait déjà les voiles, fit route vers la mer de Chine pour ne plus jeter l'ancre que sur la rade de Hong-kong ou sur celle de Macao.

CHAPITRE XIII.

Assassinat du gouverneur Amaral. — Un typhon sur la rade de Macao.

Des brises régulières et fraîches nous conduisirent rapidement jusqu'aux îles qui signalent l'approche du continent chinois et couvrent d'une longue chaîne granitique l'embouchure du Chou-kiang. Le 25 août 1849, nous donnions dans le canal des Lemas. Nous voulions nous arrêter quelques heures devant l'établissement de Hong-kong; le calme nous surprit au milieu de la nuit, et nous dûmes mouiller, pour attendre le jour, à l'entrée de la rade. Vers cinq heures du matin, je fus éveillé par la voix de notre pilote, qui semblait engagé dans un colloque des plus animés avec des bateliers chinois dont la barque passait en ce moment à quelque distance de la corvette. Je n'appris que trop tôt le sujet de leur entretien. Le gouverneur de Macao, le brave capitaine Amaral, auquel depuis longtemps toutes nos sympathies étaient acquises, avait été assassiné, dans la soirée du 22 août, à quelques pas de la barrière qui sépare la presqu'île portugaise du territoire chinois. Le soir même, *la Bayonnaise* jetait l'ancre devant Macao, et je recueillais de la bouche du ministre de France les horribles détails de ce triste événement.

On n'a point oublié l'habileté que déployait le capitaine Amaral dans l'administration d'une colonie dont sa mâle vigueur avait seule prévenu la ruine et l'abandon. Depuis

le jour où, attaqué par un millier de bandits, il avait, à la tête de quelques soldats, sévèrement châtié une tentative de surprise à laquelle les mandarins de Canton passaient pour n'être point demeurés étrangers, l'intrépide gouverneur avait adopté vis-à-vis des autorités chinoises un langage auquel ne les avaient point habituées ses prédécesseurs. Amaral ne voulait point voir dans la presqu'île cédée aux Portugais un don gratuit de la cour de Pe-king. Macao aussi bien que Hong-kong était, suivant lui, le prix de la victoire, non point d'une victoire remportée sur les troupes ou sur les vaisseaux de l'empereur, mais, ce qui valait mieux, d'une victoire remportée par les alliés de la Chine sur ses ennemis. Le territoire sur lequel flottait depuis plus de deux siècles l'étendard d'Emmanuel avait payé la dette contractée par l'empereur Kang-hi ; en vertu de cette concession maintes fois renouvelée, la colonie portugaise ne devait désormais relever que de l'autorité de la reine. Pour établir d'une façon incontestable le droit qu'il revendiquait, Amaral fit murer la porte de la douane chinoise et donna l'ordre de reconduire jusqu'à la barrière le délégué du *hoppo*, dont le rôle se bornait d'ailleurs, depuis deux ans, à favoriser de tout son pouvoir la contrebande entre Macao et Canton.

Ce dernier acte fut, entre le capitaine Amaral et le vice-roi du Kouang-tong, le signal d'une rupture complète. De toutes les mesures prises par cet homme énergique, ce ne fut point cependant celle qui exaspéra le plus les esprits. On sait quel culte le peuple chinois a voué aux tombeaux de ses ancêtres : honorer ces sépultures, y déposer de pieux sacrifices, telle est, à peu d'exceptions près, la seule pratique religieuse du peuple le moins spiritualiste de la terre. Amaral eut l'imprudence de froisser ce sentiment populaire. Une portion du

territoire portugais avait été envahie depuis près d'un demi-siècle par des tombeaux chinois. Ce terrain fut légèrement entamé par le tracé d'une nouvelle route que le gouverneur avait entrepris de construire. Bien que les parents des morts dont on troublait ainsi le dernier asile eussent été largement indemnisés, bien qu'on leur eût laissé toutes facilités pour la translation des restes de leurs ancêtres, cette violation des tombes fut un prétexte que les Chinois saisirent avidement pour en faire un grief décisif contre l'homme dont leurs rancunes avaient juré la perte. Aucun symptôme extérieur ne vint cependant trahir la sourde irritation de la populace chinoise jusqu'au jour où les Anglais, par leurs bravades et leur modération également inopportunes, eurent, au mois d'avril 1849, rendu à cette race humiliée son orgueil et le courage de sa haine ; mais alors on vit paraître sur les murs de Canton des placards qui osaient mettre à prix la tête du gouverneur Amaral. Le vice-roi, s'il n'autorisa pas ces proclamations, ne se hâta point de les faire disparaître. Le successeur de Ki-ing était depuis longtemps suspect aux Européens, et ce fut à ses suggestions qu'on attribua l'émigration générale qui ne tarda point à se produire parmi les Chinois de Macao. Cette ville se trouva, comme aux temps du règne des mandarins, subitement frappée d'interdit. Amaral ne s'émut point de cette désertion ; il se contenta de prononcer la confiscation des biens de tout Chinois qui prolongerait son absence au delà du terme qu'il prit soin de fixer. Les fugitifs n'attendirent point l'expiration de ce délai de rigueur pour rentrer sur le territoire portugais. Jamais l'énergie d'un seul homme n'avait triomphé de plus d'obstacles. Sans soldats, sans finances, sans avoir même la puissance d'un droit bien établi, Amaral suppléait à tout par la décision de son caractère. Les personnes qui critiquaient

le plus amèrement ses mesures ne pouvaient s'empêcher d'admirer la vigueur intelligente qu'il déployait pour les faire réussir.

Un incident regrettable vint, au mois de juin 1849, compliquer une situation assez grave déjà par elles-même. Pour délivrer un de ses compatriotes détenu depuis quelques heures dans les prisons de Macao, le capitaine d'une frégate anglaise ne craignit point de violer par une irruption armée le territoire portugais et d'infliger à un brave officier, absent au moment de cette invasion, le plus cruel et le plus inutile outrage. Amaral ressentit vivement cette humiliation ; pour la première fois on le vit manifester quelque abattement. « J'ai perdu, disait-il souvent à ses amis, le prestige qui faisait ma force ; les Chinois n'auront plus peur de moi. » Il savait que les placards affichés sur les murs de Canton promettaient cinq mille piastres à celui qui rapporterait sa tête. Un domestique chinois attaché à son service ne cessait de lui représenter le danger auquel il s'exposait en sortant sans escorte ; d'autres personnes lui avaient rapporté, comme un bruit généralement répandu, que des assassins devaient s'attacher à ses pas et l'assaillir près de la barrière. Les Européens qu'un long séjour sur les côtes du Céleste Empire avaient initiés aux mœurs et aux coutumes chinoises engagaient vivement Amaral à ne point mépriser ces avis menaçants ; mais ils n'obtenaient pour réponse qu'un dédaigneux sourire. Amaral était trop indifférent au danger pour s'entourer de précautions qui eussent dénoncé une inquiétude secrète. Il sentait que la population tout entière avait les yeux sur lui, et que s'il semblait fléchir un instant, c'en était fait de son œuvre. Il n'avait donc rien voulu changer à ses habitudes : tous les soirs il sortait à cheval, accompagné d'un seul officier, sans autres armes qu'une paire de pistolets cachés dans

les fontes de sa selle. Le 22 août, à l'heure où les habitants de Macao vont chercher dans les plaisirs d'une courte promenade la seule distraction permise à leur existence monotone, quelques minutes avant le coucher du soleil, Amaral, qui s'était avancé jusqu'à la barrière, revenait avec son aide de camp vers l'enceinte intérieure de la ville portugaise. Une troupe de Chinois se présente tout à coup sur son passage ; un enfant, qui portait à la main un long bambou à l'extrémité duquel paraissait fixé un bouquet, se détache de ce groupe et s'approche du gouverneur. Amaral croit que cet enfant veut lui présenter une requête : il se baisse, mais se sent à l'instant frappé violemment au visage. *Maroto* (misérable) ! s'écrie-t-il, et poussant son cheval il veut châtier l'insolent qui s'enfuit. Six hommes se précipitent à sa rencontre, deux autres attaquent son aide de camp. Les assassins ont tiré de dessous leurs vêtements ces sabres à lame droite et mal affilée dont se servent les Chinois ; ils en portent au gouverneur plusieurs coups sur le bras gauche, le seul bras qui restât à l'héroïque manchot. La bride de son cheval entre les dents, Amaral faisait de vains efforts pour saisir un de ses pistolets. Assailli de tous côtés, déjà couvert de blessures dont aucune cependant n'était encore mortelle, il tombe enfin à terre ; les meurtriers se jettent sur leur victime et lui arrachent plutôt qu'ils ne lui coupent la tête, ajoutant à ce hideux trophée la main du gouverneur qu'ils parviennent à séparer de l'avant-bras ; ils prennent alors la fuite et s'échappent à travers la campagne, sans que les soldats chinois qui veillent à la porte de la barrière essaient de les arrêter. Pendant ce temps, le cheval du gouverneur galopait effrayé vers la ville : les premiers promeneurs qui le rencontrent ne prévoient encore qu'un accident sans gravité, ils se hâtent pourtant; mais bientôt ils voient accourir à eux l'aide de camp

d'Amaral qui avait été désarçonné dès le premier assaut, et qui n'avait heureusement reçu que de légères blessures. Ils n'ont pas besoin de l'interroger : ses vêtements en désordre, sa physionomie bouleversée où se peignent encore l'horreur et l'épouvante, leur ont tout appris. A quelques pas plus loin, le corps mutilé d'Amaral leur confirme l'affreuse vérité. Une voiture recueille ce tronc inanimé et le transporte à l'hôtel du gouvernement ; mais la nouvelle de l'assassinat du gouverneur s'est déjà répandue dans la ville avec la rapidité de la foudre. Les soldats assiégent la porte du palais ; il veulent contempler une dernière fois le chef qui fut pour eux l'objet d'une vénération presque superstitieuse ; les uns se jettent sur le corps du gouverneur en l'arrosant de leurs larmes, les autres font retentir l'air de mille imprécations. Parmi ces soldats au visage basané, on retrouve quelques mâles figures qui rappellent les beaux temps du Portugal. Ce sont encore, comme aux jours d'Albuquerque, les vétérans de l'Afrique et des Indes ; ils ne demandent qu'un chef pour venger Amaral. Le ministre de France était accouru avec le secrétaire de la légation, M. Duchesne, au premier bruit du malheur qui venait de frapper la ville de Macao. Profondément attaché au Portugal dont mille liens lui faisaient une seconde patrie, M. Forth-Rouen avait inspiré au loyal représentant de la reine dona Maria la plus entière confiance et la plus affectueuse estime. Les soldats l'entourent et ne veulent écouter que lui. « Vous étiez l'ami du gouverneur, s'écrient-ils ; prenez le commandement et marchez à notre tête ; vous nous aiderez à le venger ! » C'est avec peine que M. Forth-Rouen parvient à les calmer et à dominer sa propre émotion. Déjà d'ailleurs les six fonctionnaires sur lesquels allait retomber tout le poids du gouvernement s'étaient assemblés. Ce conseil, présidé par l'évêque et composé

du juge, du commandant des troupes et de trois sénateurs, annonça aux habitants de Macao qu'en vertu des pouvoirs éventuels que lui conféraient les ordres de la reine, il avait pris la direction des affaires. Ce fut alors surtout que l'on comprit tout ce que la colonie avait perdu en perdant Amaral. Quel conseil pouvait dans ces graves circonstances remplacer un tel homme ! La junte de gouvernement s'empressa de réclamer l'assistance des ministres étrangers résidant à Macao, et d'après leur avis elle envoya demander des secours à Hong-kong. Une note énergique fut en même temps adressée au vice-roi du Kouang-tong. Le conseil rappelait avec indignation les placards provocateurs qui avaient précédé le meurtre, sans s'inquiéter de dissimuler les soupçons de connivence que de pareils reproches laissaient planer sur les autorités de Canton. Au nom de sa majesté très-fidèle outragée dans la personne de son représentant, la junte de Macao demandait l'arrestation immédiate des meurtriers réfugiés sur le territoire chinois et la remise des restes mortels du gouverneur.

Le vice-roi de Canton n'était plus l'honnête et bienveillant Ki-ing. A ce mandarin tartare avait succédé depuis le mois de février 1848 un fonctionnaire chinois aux allures austères, d'un esprit âpre et d'une humeur inflexible, sans pitié pour les malfaiteurs, mais fort aimé de la populace chinoise, dont il flattait les passions. Enorgueilli par le récent succès qu'il avait obtenu sur le gouverneur de Hong-kong, Séou traitait la colère des étrangers avec dédain. Il avait pour eux presque autant de mépris que de haine. Des traits durs et impassibles révélaient chez lui un singulier mélange d'astuce et de fermeté. Dans la force de l'âge, — il n'avait alors que cinquante-cinq ans, — il voyait une vaste carrière ouverte à son ambition, et pouvait aspirer encore aux pre-

mières dignités de l'empire. Son orgueil attendait avec impatience le moment de prendre une revanche éclatante des affronts que lui avait infligés le gouverneur de Macao. Séou avait-il soudoyé les assassins d'Amaral? avait-il eu du moins connaissance de leur projet? C'est ce qu'aucun témoignage n'avait encore pu établir. Séou avait sans doute prévu la catastrophe qui venait de répandre le deuil dans Macao; bien d'autres l'avaient prévue, l'avaient même annoncée avant lui. Ce qui était incontestable, c'est qu'il s'était mis en mesure d'en profiter. Des corps de troupes avaient été dirigés sur l'île de Hiang-shan; un camp était établi près de la petite ville de Caza-Branca; un fort depuis longtemps abandonné, qui commandait l'isthme traversé par la barrière chinoise, avait été armé secrètement et pourvu d'une nombreuse garnison.

La réponse de Séou à la communication de la junte portugaise ne fut point de nature à dissiper les soupçons qu'avait pu faire naître sa conduite ambiguë. Le vice-roi s'abstenait avec soin d'exprimer le moindre regret ou la moindre horreur de l'attentat qui lui était dénoncé. « Le noble gouverneur, disait-il, était pendant sa vie d'un caractère cruel. Qui sait si ses propres compatriotes n'auront pas armé contre lui des assassins pour satisfaire leur vengeance? Vous me dites qu'on a vu affichés sur les murs de Canton des placards et des proclamations, et que les autorités chinoises ont dû en avoir connaissance. S'ensuit-il pour cela que le meurtre dont vous vous plaignez soit l'œuvre de ces autorités? Vous me réclamez en même temps la tête et la main du gouverneur : où sont-elles? Pour les trouver, ne faut-il pas avant tout découvrir les assassins? Vos demandes sont donc complétement dépourvues de raison. — La loi sur l'homicide est claire. Avant de juger et de porter des

sentences, il faut rechercher avec soin la vérité. La vie l'homme appartient au ciel, on ne doit point en disposer à la légère. »

Pendant que les autorités de Macao engageaient ainsi, avec le vice-roi de Canton, une polémique dans laquelle tout l'avantage devait rester à l'astucieux mandarin, les soldats portugais n'étaient pas demeurés inactifs. Ils avaient occupé la barrière et arrêté trois soldats chinois que le commandant de ce poste, évacué depuis la veille, avait laissés derrière lui en observation. Ces Chinois étaient une capture précieuse. Pour s'échapper, les assassins n'avaient pu trouver d'autre passage que la porte de la barrière. Les soldats chinois qu'on venait d'arrêter devaient donc les connaître; ils devaient savoir en vertu de quels ordres la fuite de ces malfaiteurs avait été tolérée, quand il était si facile d'y mettre obstacle. Le conseil de Macao approuva cette arrestation et fit conduire les prisonniers dans la citadelle.

L'occupation de la barrière par des troupes portugaises équivalait presque à une déclaration de guerre. Ce furent les Chinois qui se chargèrent imprudemment d'ouvrir les hostilités. Du fort que Séou avait fait armer secrètement, ils tirèrent à toute volée quelques boulets qui vinrent labourer l'isthme et mourir à quelque distance du poste portugais. A l'instant, une compagnie de trente-cinq hommes, soutenue par un bataillon de la garde urbaine, gravit au pas de course l'éminence qu'occupaient les soldats de Séou, pénétra dans le fort par les embrasures, et mit en déroute l'armée chinoise. Ce coup de main, dirigé par un très-jeune officier, le lieutenant Mezquita, fut exécuté avec une remarquable vigueur. Soixante-quinze chinois restèrent sur le champ de bataille, tandis que les Portugais, qui avaient dû essuyer à bout portant le feu des canons ennemis, eurent à peine quelques blessés. L'âme

d'Amaral animait encore les soldats qu'il avait commandés. Si l'on n'eût enchaîné leur ardeur, ils eussent à l'instant marché sur Caza-Branca; le conseil s'opposa très sagement à ce projet: il voulait une réparation éclatante du meurtre d'Amaral; il repoussait, comme indignes d'une nation civilisée, de sanglantes représailles et des dévastations inutiles.

La facile victoire remportée par le lieutenant Mezquita n'assurait cependant qu'à demi la sécurité de Macao. Les ennemis extérieurs étaient en fuite; mais les ennemis intérieurs, pouvaient, par leurs trames secrètes, prendre une terrible revanche de l'échec que venaient d'essuyer les troupes impériales. Si l'incendie éclatait au milieu du bazar, si les milliers de soldats dont on pouvait compter les tentes plantées de toutes parts dans la campagne accouraient, à la faveur d'une nuit orageuse, sous les murs de Macao, comment une garnison composée à peine de trois cents hommes pourrait-elle faire face à ce double péril? Après la lutte sanglante qui avait eu lieu le 25 août, l'épée était tirée entre le Portugal et le Céleste-Empire. Il fallait s'attendre à la fois aux attaques ouvertes et aux trahisons. C'est dans cette conjoncture critique que l'intervention des ministres étrangers allait devenir la véritable sauvegarde de Macao. Deux navires de guerre anglais, l'*Amazon* et la *Medœa*, une corvette et un brick appartenant à la marine des États-Unis et placés sous les ordres du commodore Geisinger, le *Plymouth* et le *Dolphin*, étaient venus, deux jours après le meurtre du gouverneur, prêter l'appui de leur pavillon à l'établissement portugais. *La Bayonnaise* n'avait point tardé à se joindre à cette division, mouillée à deux milles environ de la côte. Ce déploiement de forces était déjà un avertissement menaçant pour les Chinois. Il avait été précédé d'une démarche plus importante encore. Pendant que le gouverneur

de Hong-kong adressait au vice-roi une lettre dans laquelle les ménagements toujours commandés à la diplomatie n'avaient pu étouffer complétement le cri d'une juste indignation, les représentants de la France, de l'Espagne et des États-Unis s'entendaient pour faire parvenir à Canton une note collective, témoignage non moins énergique de l'horreur que leur inspirait l'odieux attentat commis sur la personne du gouverneur de Macao. Trompé par la malencontreuse collision qui avait eu lieu deux mois auparavant entre les Anglais et la garnison portugaise, attachant, comme tous les Chinois, une ridicule importance aux bruits de guerre que chaque courrier apportait alors de l'Europe, et croyant les *barbares* à la veille de rallumer leurs antiques querelles, le vice-roi n'avait pas prévu cette réprobation unanime. Un pareil concours renversait tous ses plans; s'il ne changea point ses dispositions secrètes, il changea du moins son langage. Les premières réponses de Séou à la junte portugaise, au gouverneur de Hong-kong lui-même, avaient été pleines de dédain et d'arrogance. Celles qui suivirent la réception de la note collective adressée par les ministres résidant à Macao semblèrent révéler un secret désir de conciliation. Malheureusement, la sympathie des alliés du Portugal fut prompte à se refroidir. Ce furent d'abord les navires anglais qui regagnèrent Hong-kong, sous prétexte d'aller défendre cet établissement contre d'imaginaires attaques, qu'on feignit d'appréhender. Pressé de restituer à la ville de Macao l'appui si efficace du pavillon anglais, M. Bonham exhuma des archives du gouvernement de Hong-kong une dépêche de lord Aberdeen, qui prescrivait à son prédécesseur de ne point intervenir dans les querelles des Chinois et des Portugais. Cette retraite des Anglais détermina une tiédeur subite chez le ministre des États-Unis. Il savait de quels sérieux intérêts il était le protecteur, et n'avait

point, pour s'engager dans cette délicate question, la complète liberté du ministre de France ou du ministre d'Espagne. Il avait pu céder à un premier élan de générosité, il avait pu, vaincu par sa loyale et sympathique nature, oublier un instant les errements d'une politique qui s'est longtemps fait gloire de demeurer indifférente à tout conflit dont ne devait souffrir aucun intérêt américain; dès qu'il crut découvrir, chez les Anglais, l'intention de compromettre des rivaux redoutés vis-à-vis du gouvernement chinois, il s'émut des pas qu'il avait faits dans la voie de l'intervention et refusa formellement d'en faire de nouveaux. Toute attaque de pirates, tout soulèvement populaire eussent trouvé les marins du *Plymouth* et du *Dolphin* prêts à les réprimer sans le moindre ménagement; mais, dans l'opinion du ministre des États-Unis, les principes rigoureux du droit des gens ne permettaient point aux représentants étrangers d'assumer un rôle plus actif dans cette querelle et de s'associer à la poursuite d'une réparation qui ne concernait, après tout, que le Portugal. M. Forth-Rouen se montra vivement blessé de cette défection. Impatient de manifester, d'une façon plus formelle et plus apparente encore, son entier dévouement à la cause dont il avait, dès le premier temps, embrassé la défense, il crut devoir m'inviter à faire entrer *la Bayonnaise* dans le port intérieur de Macao. Par cette démarche, le ministre de France donnait une forme en quelque sorte palpable à notre intervention. Il couvrait le côté le plus accessible et le plus vulnérable de la ville; il plaçait le pavillon français entre Macao et ses ennemis.

Nous songions depuis longtemps à entreprendre des réparations que les exigences d'un service actif avaient pu seules nous conseiller de différer. Le doublage de la corvette était dans un état déplorable. Pas une feuille de cuivre qui ne fût rongée et n'offrît de nombreuses déchirures. Si les

vers térébrans, si actifs dans les mers tropicales, se fussent attaqués à la carène de *la Bayonnaise* ainsi mise à découvert, des bordages entiers n'eussent pas tardé à être percés de mille trous. Il était donc arrêté dans notre esprit qu'au premier moment favorable, nous abattrions la corvette en carène pour remplacer une partie de son cuivre. Cette opération se fût faite avec beaucoup plus d'avantage et de facilité à Manille, on pouvait à la rigueur l'exécuter à Macao; ce fut le prétexte que je choisis pour répondre aux intentions de M. Forth-Rouen, sans paraître sortir encore des limites d'une stricte neutralité.

Déjà notre artillerie, nos projectiles, nos vivres, nos approvisionnements, transportés par des bateaux chinois, avaient été débarqués à terre. La corvette allégée n'attendait qu'une marée favorable pour franchir la barre du port intérieur. Une circonstance imprévue vint ajourner notre appareillage. La mousson de sud-est touchait à sa fin, et les vents montraient, depuis quelques jours, une tendance marquée à souffler du nord-est et du nord. La chaleur était accablante; les nuits même étaient sans fraîcheur. Sous un ciel d'une sérénité inaltérable, on respirait je ne sais quel air orageux, qui semblait passer sur Macao comme un courant électrique. Tout annonçait l'approche d'une crise violente dans l'atmosphère. Le 12 septembre, je m'étais rendu à terre, pour arrêter les dernières dispositions qui devaient précéder l'entrée de la corvette dans le port. Baigné de sueur et haletant sous une température de 33 degrés, j'essayais de rédiger quelques ordres, quand notre intelligent fournisseur entra dans la chambre où je m'étais réfugié. Je crus lire sur son front soucieux comme un avis secret qu'il n'osait pas formuler encore. « Eh bien! Ayo, lui dis-je, que présage cette affreuse chaleur? Est-ce un typhon ou tout simplement un orage? — *Who cant say?* répondit le prudent

Chinois : *perhaps a tyfoon, perhaps not. — Very hot indeed!* A trois heures de l'après-midi, j'étais de retour à bord. Le baromètre commençait à baisser. La nuit vint, et l'apparence du ciel fut loin de confirmer ce fâcheux pronostic. Les milliers de points d'or attachés à la voûte du firmament n'avaient jamais brillé d'une clarté plus vive et plus pure. Vers une heure du matin cependant, la brise, qui avait lentement tourné au nord-nord-ouest, parut un peu fraîchir, et quelques rafales, qu'on eût prises pour l'écho d'un lointain mugissement, arrivèrent jusqu'à nous. Les premiers rayons du jour éclairèrent à peine la baie de Macao, qu'un changement subit se produisit dans l'atmosphère. Le ciel se marbra de plaques épaisses et noires, qui ne tardèrent point à s'unir et à former, au-dessus de nos têtes, un opaque rideau de brume. La température, malgré ce voile impénétrable aux rayons du soleil, n'en demeura pas moins étouffante. Les signes précurseurs de la tempête se multiplièrent ainsi pendant tout le cours de la journée. Ce furent d'abord les eaux qui se gonflèrent d'une façon inaccoutumée, et atteignirent dans le port un niveau qu'on ne les avait jamais vues atteindre ; puis, vers deux heures de l'après-midi, de grosses lames venant de l'est annoncèrent que l'ouragan régnait déjà au large. Ces lames s'élevaient soudainement, sans qu'on pût en suivre la trace à l'horizon ; elles se gonflaient comme le dos d'un sillon, et s'affaissaient tout à coup sur elles-mêmes. Au bout de deux ou trois minutes, on voyait reparaître des lames semblables. La brise avait, comme la mer, ses intermittences : à quelques instants de calme plat succédaient des bouffées de vent qui expiraient brusquement, comme si une main invisible les eût étouffées. Des nuées de sauterelles couvraient les rues et la plage de Macao. A ces signes, les Chinois ne pouvaient méconnaître l'approche d'un typhon. Aussi, de tous côtés,

les *lorchas*, les *fast boats*, s'empressaient-ils de venir chercher un abri dans le port intérieur. Les *tankas* allaient s'échouer sur la plage, avec leur monde en miniature, leurs joyeuses batelières, leur essaim de jeune magots et leurs dieux domestiques.

Pour nous, dès le matin, toutes nos dispositions avaient été prises. Affermis sur trois ancres, n'offrant plus à la brise que nos bas-mâts solidement assujettis, nous pouvions attendre avec confiance la tempête. A huit heures du soir, le vent venant du nord avait acquis déjà la violence d'une tourmente. Le baromètre cependant baissait toujours. La pluie et les embruns des lames, qui se brisaient sur l'avant de la corvette, passaient en fouettant à travers nos agrès, et mêlaient leurs sifflements aux hurlements de la brise. On pouvait à peine faire un pas sur le pont, tant l'obscurité était profonde et les rafales impétueuses ; on pouvait encore moins s'y faire entendre. Nous n'avions, heureusement, aucune manœuvre à exécuter. Il fallait laisser, sur la foi de nos câbles, l'ouragan épuiser sa furie. A onze heures, le vent passa au nord-nord-est, et le typhon parut avoir atteint son apogée. On ne distinguait plus de rafales ; un rugissement continu faisait trembler la corvette dans toute sa membrure. Le tourbillon cependant roulait encore vers nous sa gigantesque spirale, et la tempête, variant de direction d'heure en heure, poursuivait lentement son mouvement circulaire. Deux heures enfin avant le jour, le baromètre cessa de descendre ; le centre du typhon s'éloignait de Macao (1).

[1] Ce moment fut pourtant le seul où nous éprouvâmes quelques inquiétudes. Le vent soufflait alors de l'est, et les vagues étaient devenues plus creuses. Mouillés par dix-sept pieds d'eau, nous devions craindre de toucher le fond quand viendrait l'instant de la basse mer : le moindre dommage qui pouvait en résulter pour la

Ce fut un singulier spectacle que celui qui s'offrit à nos yeux, quand un jour blafard éclaira l'horizon de ses premières lueurs. La mer n'offrait plus autour de nous qu'un champ de boue liquide, au milieu duquel notre fière et gracieuse corvette semblait se débattre avec indignation. Chaque fois que la lame se creusait sous sa proue, et l'obligeait à plonger sa poulaine dans ces vagues impures, on la voyait se relever en frémissant et secouer les trois câbles qui l'enchaînaient, comme un coursier qui cherche à se débarrasser de ses entraves. Heureusement les cyclopes qui avaient forgé ces liens de fer sur leurs enclumes en avaient mesuré la force aux épreuves qu'ils les destinaient à subir. La tempête, d'ailleurs, commençait à s'apaiser. Chacun de nous s'empressa bientôt d'aller demander à sa couche un repos que les agitations de la nuit avaient rendu doublement nécessaire. Pendant quelques minutes, j'entendis encore gronder l'orage qui s'éloignait ; ce bruit même s'éteignit insensiblement. Je ne tardai point à m'endormir d'un sommeil si profond, qu'il était trois heures de l'après-midi quand je m'éveillai. Le lendemain, nous entrions dans le port intérieur de Macao.

corvette, c'était la rupture de son gouvernail ; mais l'ouragan avait suspendu l'action de la marée, et les eaux que la trombe avait, en s'avançant, chassées devant elle, demeurèrent accumulées dans le fond de la baie pendant près de vingt-quatre heures.

CHAPITRE XIV.

Le conseil de Macao et le vice-roi de Canton.

Nous étions à peine établis dans notre nouveau poste, qu'une alerte très-vive vint donner un étrange caractère d'opportunité à l'arrivée de *la Bayonnaise* sous les quais de Macao. Les autorités portugaises furent prévenues qu'un soulèvement devait avoir lieu, cette nuit même, dans la ville, et que les soldats chinois profiteraient de cette circonstance pour tenter d'enlever une des portes de l'enceinte. Toutes les troupes qui n'étaient point détachées dans les forts prirent à l'instant les armes. Des canons furent braqués sur les principales issues du bazar, et l'équipage de *la Bayonnaise* se rangea sur le quai, prêt à se porter partout où son assistance serait jugée nécessaire. L'alarme avait été donnée sans fondement, ou peut-être cette démonstration énergique eut-elle pour effet de décourager les conspirateurs. Après avoir passé quelques heures l'arme au pied, nos marins durent rentrer, fort désappointés, à bord de la corvette. La reconnaissance du conseil voulut leur tenir compte de leurs bonnes intentions, et je reçus, à cette occasion, des remerciements que je m'empressai de leur transmettre. Cette alerte ne fut pas la dernière, plus d'une fois nous nous crûmes à la veille d'entrer en campagne contre les troupes de Séou; mais il était écrit que nous n'emporterions de notre longue station que de pacifiques trophées. Un renfort de

troupes, que le gouvernement de Goa s'était empressé d'expédier sur un des paquebots anglais, au prix de quelques milliers de piastres, se trouva frustré, comme nous, de ses espérances de gloire. Quand ces nouveaux champions de la cause portugaise débarquèrent sur la *Praya Grande*, tambours et clairons en tête, l'heure du péril était déjà passée pour Macao.

Le vice-roi de Canton n'avait plus qu'une pensée, celle d'étouffer, par tous les moyens possibles, une malencontreuse affaire. Malheureusement les efforts de Séou, pour atteindre ce but, ne faisaient que trahir, aux yeux des juges les moins prévenus, l'inquiétude qu'il éprouvait de voir apparaître au grand jour la complicité morale dont il se sentait intérieurement coupable. Le 16 septembre, il annonça au conseil la découverte et l'envoi à Macao des restes mortels du gouverneur, l'arrestation et l'exécution d'un des assassins. Ce meurtrier, le vice-roi avait voulu l'interroger lui-même; il lui avait arraché l'aveu de son crime, et, rempli d'indignation, il avait ordonné qu'on le conduisît sur-le-champ au supplice. Le mandarin de Caza-Branca remettrait au noble conseil la confession écrite et la tête de ce misérable. Le vice-roi espérait qu'à son tour, le conseil s'empresserait d'élargir les trois soldats chinois retenus en prison depuis le meurtre du gouverneur.

Le gouvernement général de Kouang-tong avait outrepassé son droit en cette occasion : il ne pouvait prononcer de sentence capitale, sans prendre l'avis des autorités dont les lois de l'empire l'obligeaient de subir la censure; mais le crédit dont il jouissait à Pé-king le rassurait contre les conséquences d'une irrégularité qu'excuserait aisément le tribunal des rites. L'échec qu'en devait éprouver sa popularité inquiétait davantage le successeur de Ki-ing. En apprenant l'exécution d'un homme, dans lequel elle n'a-

vait vu qu'un homme inspiré du ciel, la populace cantonaise poussa un cri de rage. Le vice-roi fut poursuivi, jusqu'en son palais, de mille invectives; des bandes armées menacèrent de se porter sur la route de Caza-Branca, et les murs de Canton se couvrirent de placards, dans lesquels on déplorait le sort de l'Harmodius chinois.

« La vengeance exercée contre l'ennemi du peuple (disaient ces étranges affiches) a causé la ruine d'un ami du peuple. Tous ceux qui apprennent cette triste nouvelle pleurent et se lamentent. Leur cœur est brisé. Le barbare de Macao ne connaissait d'autre droit que la force. Il abusait de nos femmes, fermait notre douane, renversait nos temples, détruisait nos dieux, accablait les villages d'impôts, nous dépouillait de nos terres et de nos maisons, violait nos tombeaux, jetait au feu les os de nos ancêtres, et était si chargé d'iniquités que les hommes et les dieux étaient également irrités contre lui. Ni le ciel ni la terre ne le pouvaient supporter. Les treize villages prirent le parti de s'adresser aux mandarins. Ils n'obtinrent d'eux aucun soulagement. Le mal augmentait chaque jour. Que fallait-il faire? Personne ne pouvait le dire. Des hommes de cœur furent secrètement choisis. Ils prêtèrent en plein air un serment scellé par le sang, et jurèrent de conduire leur projet à exécution. Tout l'été, ils cherchèrent une occasion de l'accomplir; mais cette occasion, ils ne la trouvèrent qu'à l'automne. Ce fut vers le soir que Sen-chi-liang et Ko-kin-tang, avec cinq autres hommes de Tchin-tcheou, tenant leurs armes cachées sous leurs vêtements, pénétrèrent dans l'antre des tigres. Ils tuèrent le gouverneur, lui coupèrent la tête et la main, mirent en fuite ses compagnons et retournèrent à leur village. Les enfants mêmes se réjouirent.

« Qui eût pu soupçonner que, parmi les Chinois, Paou-tseun et Chaou-ta-shaou [1], êtres à face humaine, mais au cœur de bêtes, songeraient déjà à trahir ces braves? Avec de douces paroles, ils gagnèrent Sen-chi-liang. Ils lui persuadèrent qu'il serait récompensé et recevrait des titres d'honneur. Sen vint à Canton. Paou-tseun l'engagea à retourner dans son district et à remettre la tête du barbare au magistrat de Shon-tak. C'est ainsi que ce brave tomba

1 Paou-tseun était directeur d'un des colléges de Canton, et Chaou-ta-shaou était un des habitants du village de Mong-ha, dans lequel résidait Sen-chi-liang.

dans la fosse. Le même jour, il fut envoyé sous bonne garde à Canton. Là il fut interrogé trois fois dans un jour, et, en vertu de l'autorité impériale, il fut décapité, afin que les cœurs des barbares fussent satisfaits.

« Est-il possible de respecter un magistrat qui égorge l'innocent? Les habitants des treize villages voient cependant cette injustice dans un complet silence. Ils oublient que les Sen sont une famille bien connue qui vint ici du district de Siou, dans le département de Chiang, province du Fo-kien. Ils restent les bras croisés comme si tout était dans l'ordre. Ils doivent, en vérité, avoir quelque peine à se contenir.

« Le gouverneur général Ki-ing, dans l'affaire de Houang-chou-ki, avait donné un exemple qu'il fallait suivre [1]. Comment les barbares auraient-ils pu découvrir la ruse? Chacun répète que son excellence Séou est un homme habile et que son mérite égale son pouvoir : mais voici la vérité : il craint les étrangers comme s'ils étaient des tigres. Les actes des Portugais ont excité une telle haine, qu'il ne nous est plus possible de vivre sous le même ciel qu'eux. Si nous ne ressentions pas leur conduite, il n'y aurait aucune différence entre nous et les bêtes. Maintenant les Anglais et les Portugais s'entendent pour nous dominer. Heureusement, nous, le peuple, nous agissons avec énergie. Ce qui ne semble encore qu'un léger mal deviendrait un fléau insupportable. Nous n'avons pas oublié l'assemblée de Wi-chin, où se réunirent les braves de plus de cent villages. Ce furent eux qui défirent les étrangers sous les murs de Canton. Ils étaient peu nombreux, et cependant leurs efforts ne furent pas impuissants. A cette époque, les barbares rebelles, fatigués d'un long séjour sur l'Océan, entrèrent dans notre pays. Parmi les officiers de la province, aucun n'avait l'adresse de les vaincre. Ils épuisaient inutilement les forces et le revenu de sept provinces. L'armée impériale était constamment battue. Ses munitions tombaient entre les mains de l'ennemi, auquel elle n'osait faire face. Il fallut acheter la paix par le paiement de 16 millions de taëls et l'ouverture de cinq ports.

« Jamais pareil déshonneur n'avait atteint notre pays. Les nations voisines nous méprisent, et les étrangers des quatre coins du monde se rient de nous. Pouvons-nous supporter de semblables affronts sans rougir?

« Sen eût dû être mis au rang des héros anciens qui tuaient les

[1] En substituant probablement aux véritables meurtriers des criminels tirés des prisons.

tyrans. Il faut que l'on sache quelle a été sa récompense, afin que les braves apprennent par son exemple à se montrer prudents et circonspects. »

La position de Séou, on le voit, devenait difficile. Comblé d'honneurs, après ses succès du mois d'avril, il pouvait craindre de payer de sa tête les embarras que l'odieux excès de son zèle menaçait de susciter au Céleste Empire. Heureusement pour lui, le gouverneur chinois unissait la souplesse à l'opiniâtreté ; c'est par cette rare alliance qu'il parvint à endormir la colère du peuple de Canton et le juste courroux des compatriotes d'Amaral. Le temps a toujours été le meilleur allié des Chinois. Séou, en cette circonstance, n'eut garde de l'oublier.

La junte portugaise n'avait pas cru qu'elle pût se contenter de la réparation qui lui était offerte. Les dépositions des trois soldats chinois, qu'elle retenait dans les prisons de Macao, en lui donnant l'espoir d'arriver à la découverte des meurtriers réels, devaient la mettre doublement en garde contre une reproduction du misérable artifice, à l'aide duquel on avait satisfait les Anglais, dans l'affaire Houang-chou-ki. Quand bien même, d'ailleurs, Séou eût immolé, dans ce Sen-chi-liang, dont il offrait la tête, un des auteurs de l'horrible attentat, la précipitation avec laquelle on avait fait disparaître un témoin aussi important, n'indiquait point, de la part du vice-roi, l'intention de répondre, par une enquête sérieuse, aux soupçons qu'avait pu inspirer sa conduite antérieure. L'autorité chinoise, — ceci demeurait avéré, — avait eu connaissance des proclamations dans lesquelles on mettait à prix la tête du gouverneur. Au lieu d'arrêter ces odieuses provocations, elle avait secrètement rassemblé ses troupes sous les murs de Macao, se tenant prête à profiter du crime, si elle ne l'avait pas commandé. Le conseil avait

le droit et le devoir d'exiger que toutes ces circonstances fussent éclaircies. Il ajourna cependant la protestation qu'il méditait, pour n'apporter aucun obstacle à la remise de la tête et de la main du gouverneur; mais, à cette remise même, le vice-roi avait attaché une condition. Il réclamait l'élargissement simultané des trois Chinois détenus, et cette prétention, qu'on avait affecté, à Macao, de ne point comprendre, se trouvait implicitement confirmée par les communications plus récentes du mandarin de Caza-Branca. Le conseil ne répondit à ce fonctionnaire d'un ordre inférieur, qu'en lui désignant, pour le lendemain, l'heure à laquelle il se tiendrait prêt à recevoir les précieux restes promis par le vice-roi.

Le 26 septembre, dès cinq heures du matin, les troupes portugaises étaient sous les armes. Une commission, composée d'officiers de santé, attendait, sous une tente, que les restes de l'infortuné gouverneur lui fussent présentés, pour en constater l'identité. A six heures, le ministre de France et celui des États-Unis se rendaient à la barrière, accompagnés des officiers du *Plymouth*, du *Dolphin* et de *la Bayonnaise*. Aucun mandarin ne parut sur la route de Caza-Branca, et, après deux heures d'attente, le cortége, assemblé pour cette triste cérémonie, dut se retirer.

L'exaltation des soldats, irrités de ce nouvel outrage, était si vive, qu'on dut craindre de les voir se porter sur Caza-Branca. On parvint, cependant, à les contenir. Quant au conseil, il dut espérer que ce désappointement, trop facile à prévoir, réchaufferait les sympathies des auxiliaires, dont l'assistance pouvait seule donner quelque poids à ses réclamations. Les ministres étrangers s'étaient depuis longtemps interdit toute démarche collective. Chacun d'eux, cependant, s'empressa d'exprimer au vice-roi l'horreur que lui inspirait cette étrange idée, de vou-

loir trafiquer des restes d'un homme si lâchement assassiné. Le gouverneur de Hong-kong ne fut, il faut le dire, ni le moins énergique, ni le moins bien inspiré dans l'expression de son indignation. On ne lira point sans quelque intérêt, la lettre qu'il écrivit, à cette occasion, au vice-roi du Kouang-tong.

« Dans la réponse que Votre Excellence m'a adressée le 17 du mois dernier et dont j'ai eu l'honneur de lui accuser réception, vous m'informiez que vous aviez donné l'ordre à un officier de se rendre à Macao, pour y faire la remise de la tête et de la main du gouverneur portugais.

« Après avoir reçu cette assurance, j'ai été très-étonné d'apprendre ce matin, par une communication du sénat portugais de Macao, que l'officier député par Votre Excellence se refusait à livrer la tête et la main du gouverneur, jusqu'au moment où trois Chinois, détenus par les autorités portugaises pour servir de témoins dans cette affaire, auraient été relâchés.

« J'ai peine à croire qu'un fonctionnaire d'un rang aussi élevé que Votre Excellence, après s'être avancé comme elle l'a fait, puisse chercher soudainement dans l'addition de conditions mentionnées pour la première fois un prétexte pour manquer à sa parole et à l'exécution de ses engagements. La promesse contenue dans la lettre que m'a adressée Votre Excellence était toute spontanée. Je l'ai reçue comme représentant de ma souveraine, et j'ai tout droit d'attendre qu'elle sera fidèlement accomplie.

« Cette affaire n'est point une affaire ordinaire. Votre Excellence peut être convaincue que pour exprimer de ce meurtre, quand elles en auront connaissance, une horreur non moins grande que leurs représentants, les puissances de l'Occident n'ont pas besoin que des incidents nouveaux viennent ajouter à la gravité d'un pareil attentat. Ce sont là des circonstances où toutes les nations étrangères n'ont plus qu'un sentiment, — exécration du forfait, compassion pour celui qui en a été la victime. Et certes, il serait désirable que ce sentiment ne reçût point une nouvelle impulsion des prétentions étranges contre lesquelles j'ai dû protester. Si quelque chose, songez-y, doit donner plus de poids encore à mes paroles, c'est l'importance que votre nation a toujours attachée aux rites sacrés de la sépulture. »

Le vice-roi, néanmoins, ne fléchit point sous ces pro-

testations véhémentes. Il y répondit, non pas en faisant parvenir à Macao la tête et la main du gouverneur, mais en annonçant au conseil qu'il venait de découvrir encore deux des meurtriers. Ces criminels, poursuivis de près par les satellites, s'étaient réfugiés, disait-il, dans un bateau. Les soldats les avaient attaqués : l'un des malfaiteurs, blessé d'un coup de feu, était tombé à la mer, on n'avait pu retrouver son corps ; l'autre avait reçu un coup de sabre en se défendant. On s'occupait de le guérir avant de le juger.

Telle était, vers la fin du mois de novembre 1849, la situation respective des parties intéressées dans le grave débat soulevé par la mort d'Amaral : le vice-roi Séou n'osait point attaquer les Portugais, couverts par la protection de trois pavillons étrangers. Il ne se résignait pas non plus à les désarmer par une satisfaction complète. Le conseil de Macao, satisfait d'avoir réservé les droits de la couronne, attendait, dans une attitude à la fois digne et ferme, les ordres et les secours qu'il avait demandés à Lisbonne. Convaincu de l'impossibilité d'obtenir du vice-roi de Canton une réparation sérieuse du meurtre du gouverneur, il avait mis un terme à des négociations stériles. La tête et la main du malheureux Amaral, après avoir été exposées pendant plusieurs jours au tribunal de Caza-Branca, retournèrent donc à Canton, et le public, dont l'attention allait être détournée par d'autres événements, n'accorda bientôt plus qu'un médiocre intérêt à ce triste litige.

CHAPITRE XV.

Les pirates chinois.

Les Anglais ne pouvaient rester indifférents aux conséquences que le conflit provoqué par la mort d'Amaral pouvait entraîner, pour leur propre considération, en Chine. Il leur importait d'imposer de nouveau à la population chinoise le respect des armes européennes. Par un heureux hasard, les événements de Macao coïncidèrent avec une brillante expédition, dirigée, par la marine anglais contre les pirates qui infestent les mers de la Chine.

De tout temps, la piraterie s'est exercée avec impunité sur les côtes du Céleste Empire. Elle y a souvent pris des proportions formidables. Ce fut un chef de pirates qui tenta, au XVIe siècle, la conquête de Luçon ; un autre chef de pirates , quatre-vingt-six ans plus tard enleva l'île de Formose aux Hollandais. En 1808 , un mandarin disgracié avait réuni soixante-dix mille hommes et huit cents jonques sous ses ordres. C'est en gagnant quelques-uns de ces chefs de bandes, en les opposant adroitement les uns aux autres, que les autorités chinoises parvenaient à combattre les progrès d'un mal devenu incurable, et suppléaient à l'insuffisance de leurs ressources militaires. Le commerce et les habitants du littoral subissaient d'ailleurs, avec une complète résignation, les exactions de ces malfaiteurs; ils achetaient par de fortes rançons une sécurité précaire, et plus d'un honnête commerçant était

soupçonné de verser, annuellement, une prime d'assurance entre les mains des ennemis déclarés de l'empereur. Dans le nord de la Chine, cependant, le commerce du Che-kiang et du Leau-tong avait trouvé plus avantageux d'acheter la protection de quelques *lorchas* portugaises, chaloupes canonnières construites sur le modèle des embarcations chinoises. Les jonques se réunissaient en convois; et, moyennant une assez faible contribution, elles obtenaient l'escorte d'une ou deux *lorchas*, qui se chargeaient de faire bonne garde autour du troupeau et d'attaquer les pirates, s'ils se présentaient. L'action de cette maréchaussée portugaise entraînait bien quelques abus, souvent même de regrettables désordres; mais elle déplaisait moins aux mandarins que l'intervention des navires de guerre anglais. Ce ne fut que sur les côtes du Fo-kien, repaire inextricable de la piraterie, que ces derniers parvinrent à faire accepter leur concours. A l'aide des intelligences qu'ils s'étaient ménagées, ils saisirent ou coulèrent un grand nombre de bateaux suspects, jusqu'au jour où le gouvernement de Hong-kong, imparfaitement édifié sur la validité de ces captures, jugea le moment venu d'enchaîner le zèle de ses officiers, et de mettre un terme à des poursuites trop exemptes, suivant lui, des scrupules nécessaires. Il déclara donc, à la grande satisfaction des autorités chinoises, que, tant que les navires anglais seraient respectés par les pirates, les croiseurs de la reine n'avaient point à s'inquiéter de ce qui se passait dans les eaux du Céleste Empire.

A la faveur de ce pacte tacite, la piraterie reprit haleine. Ses flottes dispersées se rassemblèrent de nouveau, et une division assez considérable se porta, sous les ordres d'un certain Shap-ng-tsai, dans le golfe de Haï-nan et sur les côtes occidentales de la province de Canton. Le vice-roi Séon fut bientôt informé des déprédations de ces

misérables. Il apprit que Shap-ng-tsai commandait une centaine de jonques, qu'il exerçait une autorité absolue sur ses compagnons, et se montrait actif, adroit, impitoyable, tel, en un mot, que doit être un chef de pirates pour réussir. C'était ce qu'attendait Séou. Il lui fallait un pareil homme pour avoir raison de toutes les bandes éparses qui désolaient les côtes. Des négociations s'entamèrent immédiatement. Shap-ng-tsai dut recevoir un rang dans l'armée, et passer avec sa flotte au service du gouvernement. Malheureusement, pendant ces pourparlers, une jonque, partie de Singapore avec un équipage de lascars et commandée par un capitaine anglais, tomba entre les mains des pirates, qui l'avaient prise pour une embarcation chinoise. Le capitaine relâché se rendit à Hong-kong, et son rapport tendit à faire penser que le brick le *Sylph*, de Calcutta, dont on n'avait pas de nouvelles depuis plusieurs mois, pouvait bien avoir été capturé, lui aussi, par la flotte de Shap-ng-tsai. Le *steamer* de 320 chevaux la *Medea* fut expédié sur-le-champ dans le golfe de Haï-nan. L'officier qui commandait ce navire à vapeur rencontra les pirates dans la baie de Tien-pak, leur brûla cinq jonques ; mais, arrêté par le trop grand tirant d'eau de son bâtiment, il ne put attaquer le reste de la flotte, qui s'était réfugié dans le fond de la baie. On lui reprocha vivement d'être revenu à Hong-kong au lieu d'y avoir envoyé demander des renforts par quelque bateau pêcheur.

Les propriétaires du *Sylph*, de leur côté, avaient nolisé un petit steamer appartenant au commerce anglais, le *Canton;* et, avec un détachement de cinquante hommes obtenu de la frégate l'*Amazon,* ils fouillaient tous les replis de la côte dans l'espoir d'y découvrir le navire objet de leurs recherches. Ils firent ainsi la rencontre d'un groupe de pirates, détruisirent six jonques et rentrèrent

à Hong-kong sans avoir eu aucune nouvelle du *Sylph*. L'apparition de ces deux navires européens sur la côte avait obligé Shap-ng-tsai à prendre le large pour aller chercher un refuge dans le golfe de Tong-king. Sa flotte fut assaillie par le typhon du 13 septembre, et plusieurs jonques sombrèrent avant d'avoir pu gagner un abri.

On avait perdu la trace de ce chef entreprenant, quand des pêcheurs bloqués par une autre flotte, celle de Chui-a-poo, qui avait établi ses arsenaux et sa croisière sur la côte orientale de la province, détachèrent un bateau à Hong-kong pour y réclamer secours et protection. On n'avait sous la main que le brick le *Columbine*. L'amiral l'expédia sur-le-champ. Contrarié par la brise, le brick arriva malheureusement trop tard; les pirates avaient pris le large. Le *Columbine* les trouva sous voiles et les poursuivit pendant trente-six heures sans pouvoir les approcher. Dès que la brise mollissait, les pirates avaient recours à leurs avirons et prenaient sur le brick une grande avance. Le *steamer* le *Canton*, nolisé cette fois par des négociants américains pour aller à la recherche du *clipper* la *Coquette*, qui avait disparu pendant le dernier typhon, fut attiré sur les lieux par le canon du *Columbine* et s'empressa de donner la remorque au brick anglais; mais quand les jonques, se voyant serrées de près, ouvrirent le feu de leur grosse artillerie, le *Canton* craignit que sa machine ne fût atteinte par quelque projectile et se retira. Le *Columbine* se trouva donc de nouveau livré à ses propres ressources. A quatre heures du soir, essayant toujours de suivre les jonques qui avaient rallié la côte, il s'échoua sur un fond de vase. Le *Canton* vint encore une fois à son aide et le remit à flot. Déjà les jonques avaient disparu derrière une pointe et se trouvaient hors de portée des canons du brick. Le capitaine Hay résolut de les faire attaquer par ses embarcations. Les pirates firent

bonne contenance et tinrent pendant près d'une heure les canots en échec. Au moment où les Anglais montaient à bord de celle des jonques qui leur avait opposé la plus vive résistance, les Chinois, se voyant au moment d'être pris, mirent le feu aux poudres, et cette énorme barque vola en mille fragments dans les airs. Deux matelots européens furent tués par l'explosion, cinq autres furent blessés; un midshipman mourut quelques jours après de ses blessures.

Le *Columbine,* avec l'assistance du *Canton,* suivit alors la côte et apprit des pêcheurs qu'il interrogea que vingt-trois jonques s'étaient réfugiées dans une baie profonde et sinueuse, située à cinquante milles environ dans l'est de Hong-kong. Le capitaine Hay, en pénétrant dans l'intérieur de ce golfe, put en effet reconnaître vingt-trois jonques embossées au fond d'une crique à laquelle conduisait un étroit chenal, impraticable pour tout autre navire qu'un *steamer*. Il s'établit à l'entrée de ce chenal et envoya le *Canton* demander du renfort à Hong-kong. Le lendemain, au point du jour, le *Fury, steamer* de 515 chevaux, se trouvait mouillé à ses côtés. Le plan d'attaque fut promptement arrêté. On résolut de ne pas s'embarrasser du *Columbine* dans une passe difficile et de franchir le chenal avec le *Fury,* dont l'artillerie était plus que suffisante pour garantir à l'expédition un succès complet. Le *Fury,* armé de canons à la Paixhans du calibre de 68 et de 86, était le plus magnifique navire à vapeur que possédât alors la marine anglaise. Ce puissant *steamer* fut bientôt à portée du canon des pirates. Ces derniers essayèrent, dit-on, de résister; mais leur feu impuissant n'atteignit qu'un seul homme à bord du *Fury,* et encore la blessure fut-elle des plus légères. L'effet des obus européens fut, au contraire, terrible. Des témoins oculaires m'ont affirmé que, servies avec une précision remarqua-

ble, les lourdes pièces à pivot du *steamer* avaient rarement manqué leur but, et qu'il avait souvent suffi d'un obus pour incendier ou couler à fond une de ces jonques, dont la moindre jaugeait plus de 200 tonneaux. Au bout de quarante-cinq minutes, le feu avait cessé complétement. Quatre cents pirates avaient péri dans ce court engagement, et les hauteurs étaient couvertes de fuyards qui, s'étant jetés à la mer dès le commencement de l'action, cherchaient à se retirer dans l'intérieur. Leur chef, Chui-a-poo, blessé grièvement, échappa cette fois encore à la vengeance des Anglais, qui poursuivaient en lui l'assassin de deux de leurs officiers, le lieutenant Dwyer et le capitaine du génie Da Costa, égorgés sur le territoire même de Hong-kong, au mois de mars 1849.

Le succès de cette expédition ne manqua point d'être exploité par le gouverneur de Hong-kong, qui crut y trouver l'occasion de réparer l'échec moral qu'il avait subi au mois d'avril. M. Bonham se flattait d'avoir recouvré, par cet acte de vigueur, le respect que les Chinois n'accordent qu'à la force ; sa correspondance avec le vice-roi de Canton porta l'empreinte de cette confiance.

« Dans plusieurs occasions, lui écrivait-il, j'ai dû entretenir Votre Excellence des actes de piraterie qui se commettaient sur les côtes de la Chine ; mais aussi longtemps que les pirates se sont tenus éloignés de notre établissement et ont respecté les navires anglais, je ne me suis point cru obligé d'intervenir. Ces déprédations cependant sont devenues plus fréquentes ; elles ont eu lieu dans le voisinage même de cette colonie. Récemment, une jonque appartenant à un sujet de Sa Majesté britannique a été capturée près de Haïnan, et le bruit a couru qu'un autre navire anglais, attendu depuis longtemps à Hong-kong, était également tombé entre les mains des pirates. J'ai dû envoyer un bâtiment de guerre à la recherche de ce dernier navire. Le bâtiment que j'ai expédié a rencontré, le 5 septembre, dans la baie de Tienpak, la flotte des pirates, et a détruit cinq de leurs jonques ; un autre navire, expédié le 8 septembre pour le même objet, a détruit également cinq de leurs

jonques. Ces pirates faisaient tous partie de la flotte de Shap-ng-tsaï ; des bâteaux chinois qu'ils avaient inquiétés nous les ont signalés, et les autorités de la côte, applaudissant à nos succès, ont confirmé ces dépositions.

« Il est bien évident que vos autorités maritimes n'ont pas le pouvoir de détruire ou de disperser ces malfaiteurs. Aujourd'hui que ces misérables ont osé s'approcher de notre île, je suis résolu à les faire poursuivre partout où ils se réfugieront. Un de leurs chefs est ce Chui-a-poo qui, au mois de mars dernier, a osé assassiner, sur le territoire même de Hong-kong, deux officiers anglais. Deux fois déjà j'ai appelé l'attention de Votre Excellence sur cet outrage commis par un de vos compatriotes, qui s'est empressé de quitter l'île soumise à ma juridiction. Ce malfaiteur est sans doute aujourd'hui réfugié sur votre territoire, vous n'avez rien fait jusqu'ici pour le saisir. J'essaierai donc de le faire arrêter moi-même. Si quelque malentendu de notre part occasionne des accidents regrettables, on n'en pourra jeter le blâme que sur Votre Excellence, qui eût dû s'être emparé déjà de ce meurtrier. Je sais bien qu'il peut y avoir quelque difficulté à effectuer cette capture ; mais je suis convaincu que si Votre Excellence voulait prendre les mesures nécessaires, elle serait bientôt en état de m'envoyer l'assassin pour que je pusse le faire juger et punir. Voilà cinq mois que ce meurtre a eu lieu, mais il n'est point effacé de ma mémoire ; il ne s'en effacera que lorsque j'aurai obtenu satisfaction d'un aussi abominable outrage. »

Le gouverneur de Hong-kong, en terminant cette lettre, informait le vice-roi qu'il préparait une nouvelle expédition contre les pirates, qu'il accepterait avec joie le concours et l'assistance des autorités chinoises; mais que, dût cette coopération lui manquer, comme par le passé, il n'en chercherait pas moins l'occasion de poursuivre jusqu'en leur dernier repaire *ces ennemis du genre humain*.

L'amiral Collier, qui montait le vaisseau de 74 le *Hastings*, secondait avec une juvénile ardeur, malgré son âge avancé, les projets de M. Bonham. Dans les premiers jours d'octobre, il expédia le *Fury*, le *Phlegethon* et le brick le *Columbine* dans le golfe de Haïnan, pour y chercher les débris de la flotte de Shap-ng-tsai. Il attendit en

vain des nouvelles de cette expédition ; les jours s'écoulèrent, l'approvisionnement de combustible des *steamers* devait être depuis longtemps consommé, et cependant aucun d'eux n'avait reparu à Hong-kong. Le gros temps qui avait régné depuis le départ de ces bâtiments ajoutait encore à l'anxiété générale. Déjà les bruits les plus sinistres, répandus à dessein par les Chinois, commençaient à circuler à Canton. L'amiral Collier, dont la santé exigeait les plus grands ménagements, ne put supporter cette pénible anxiété : le 28 octobre, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, à laquelle il ne survécut que quelques heures. Le 1er novembre, pourtant, le *Fury* mouillait en rade de Hong-kong. Engagée dans des passages peu connus, l'expédition avait couru quelques dangers; mais le succès était digne des risques qu'il avait fallu affronter pour l'obtenir. Des soixante-quatre jonques dont se composait la flotte de Shap-ng-tsai, cinquante-huit avaient été brûlées ou coulées à fond; les navires anglais n'avaient pas un seul blessé. Le mérite de cette expédition, qui fit le plus grand honneur aux officiers qui la dirigèrent, était tout entier dans l'audace et la persévérance de la poursuite. C'était la première fois que des navires de guerre européens se montraient sur ces côtes, dont on possédait à peine une grossière esquisse, basée sur des renseignements aussi incomplets qu'incorrects.

Le 8 octobre, à sept heures du matin, la flottille anglaise avait appareillé sous les ordres du capitaine Hay, commandant du brick le *Columbine*, et sous la direction de M. Caldwell, chef de la police indigène à Hong-kong. A peine hors de la rade, le *Phlegethon*, dont on voulait ménager le combustible, fut pris à la remorque par le *Fury*. Le 9 octobre, on mouillait sous l'île San-cian, et M. Caldwell apprenait d'un bateau pêcheur que les pirates avaient quitté ces parages depuis quinze jours, et avaient

fait route vers l'ouest. Le soir même, la division, serrant de près le continent chinois, vint jeter l'ancre à l'abri d'une autre île, l'île de Mung-chow. On trouva au mouillage une jonque de commerce, que les pirates avaient récemment pillée, et de laquelle on obtint de nouveaux renseignements sur les forces de Shap-ng-tsai et sur la route que son escadre avait prise. Les mandarins de Mami et ceux de Tien-pak, constamment exposés aux visites de ces malfaiteurs, intéressés par conséquent à connaître leurs projets, ajoutèrent à ces renseignements des informations plus précises; ce fut d'eux qu'on apprit que Shap-ng-tsai avait été rallié par un autre chef, nommé Patow, et qu'il avait manifesté l'intention de se porter dans le golfe de Tong-king pour déjouer les poursuites des navires de guerre anglais. Le 11 octobre, on mouilla à l'extrémité nord-ouest de l'île de Now-chow, devant une ville assez considérable. Il y avait un mois à peine que cette ville avait été saccagée et rançonnée par Shap-ng-tsai, qui en avait détruit les deux forts, dont les canons lui avaient fourni l'armement de nouvelles jonques. Les autorités de Now-chow confirmèrent le capitaine Hay dans son projet de visiter la côte septentrionale de la grande île de Haï-nan, et l'engagèrent à pénétrer dans le golfe de Tong-king par le canal qui sépare cette île de la côte de Chine. Ce canal, fréquenté par des jonques dont le tirant d'eau diffère peu de celui du *Fury* et du *Columbine*, avait cependant été considéré jusqu'alors comme impraticable pour les navires européens; on trouva heureusement d'excellents pilotes à Now-chow, et la division anglaise, à laquelle M. Caldwell servait d'interprète, franchit sans difficulté ce dangereux passage. Le 13 octobre, à cinq heures du soir, elle mouilla sur la côtes de Haï-nan, à l'entrée du port de Hoi-how. Il n'y a que six milles de Hoi-how à la ville de Ching-king-fou, résidence du gou-

verneur-général de Haïnan. Sur les instances des mandarins de Hoi-how, le capitaine Hay consentit à se rendre, avec une partie des états-majors anglais, auprès du gouverneur général. La plus grande cordialité ne cessa de présider à cette entrevue, et il fut arrêté qu'un mandarin chinois d'un rang élevé, le major-général Houang, décoré du bouton bleu, monterait à bord du *Fury* et accompagnerait l'expédition avec huit jonques de guerre. Houang s'était déjà mesuré avec Shap-ng-tsai, et avait été blessé en repoussant une attaque dirigée par ce pirate contre la flotte et le port de Hoi-how. Sa présence à bord du *Fury* fut d'une grande utilité au capitaine Hay, qui ne dut qu'à l'activité de cet auxiliaire et à l'intelligence du précieux interprète qu'il avait amené de Hong-kong, M. Caldwell, le succès qui finit par couronner sa longue et persévérante poursuite.

En quittant l'île de Haï-nan, l'expédition fit route au nord nord-ouest, reconnut les îles de Guei-shew, et s'enfonça dans le golfe de Tong-king. Serrant toujours de près la terre, elle contourna le golfe jusqu'au groupe de Goo-too-shan, et finit par se lancer hardiment au milieu du dédale d'îles qui bordent cette partie de la côte de Cochinchine. Depuis qu'il était entré dans le golfe de Tong-king, Shap-ng-tsai avait marqué son passage par d'horribles dévastations. Les habitants des villages qu'il avait saccagés regardaient les Anglais comme des libérateurs. Ils racontaient ce qu'ils avaient souffert, — leurs femmes et leurs enfants emmenés en esclavage, leurs maisons pillées ou détruites, leurs champs dévastés par l'incendie, — et s'empressaient de fournir des pilotes pour conduire l'expédition dans le labyrinthe où elle se trouvait engagée. Ce fut dans les villages de Pak-hoy et de Sue-Chun, dont les débris fumaient encore, qu'on reçut les informations les plus précises. Les navires anglais attei-

gnirent ainsi l'embouchure de la rivière de Tong-king, et le 20 octobre, au point du jour, la flotte de Shap-ng-tsai montra, au-dessus d'une longue pointe basse, son épaisse forêt de mâts. Cette flotte avait remonté la rivière, et s'était portée sur les villes de Fa-long et de Cho-keum pour les piller; mais, trouvant la population en armes et un corps de troupes cochinchinoises accouru pour le repousser, Shap-ng-tsai s'était décidé à aller chercher sur un autre point des dépouilles plus faciles. Trente-sept jonques étaient déjà sous voiles, louvoyant pour sortir de la rivière. A la vue des *steamers* anglais, elles laissèrent arriver et vinrent reprendre leur mouillage en dedans de la barre.

Shap-ng-tsai, en changeant le théâtre de ses déprédations, s'était surtout promis d'échapper à la poursuite des navires européens. Il venait d'être rejoint par un de ses anciens compagnons, Seung-a-ki, qui avait reçu du vice-roi de Canton la mission de lui offrir le bouton de mandarin, et d'engager sa flotte au service de l'empereur chinois. Shap-ng-tsai n'avait point encore voulu souscrire à ces propositions, craignant que, sous des offres si séduisantes, la trahison n'eût caché quelque piége. Dès qu'il aperçut la fumée des *steamers* anglais, il ne douta pas qu'il n'eût été livré par l'envoyé du vice-roi, et fit immédiatement trancher la tête à ce malencontreux émissaire. De sept heures du matin jusqu'au soir, les *steamers* anglais cherchèrent vainement un passage pour pénétrer dans la rivière. Les mandarins cochinchinois avaient rassemblé leurs troupes sur le rivage, et assuraient le capitaine Hay qu'ils étaient prêts à massacrer les pirates dès qu'ils mettraient pied à terre. On demanda à ces mandarins des pilotes. Ceux qu'ils fournirent connaissaient mal l'entrée de la rivière : ils assuraient qu'il existait un passage, mais ils ne pouvaient indiquer d'une façon précise

sur quel point de cette vaste embouchure on devait le trouver. Il était trois heures de l'après-midi quand le *Phlegethon* reçut enfin, d'un village bâti sur une des pointes marécageuses de l'embouchure, un pilote plus capable qui, faute de bateau, atteignit le *steamer* anglais à la nage. Le chenal fut balisé par deux embarcations, et le *Fury*, remorquant le *Columbine*, franchit rapidement la passe dans les eaux du *Phlegethon*. Forcés dans leur repaire, les pirates se débandèrent; quelques jonques seules tinrent fermes, et parmi ces jonques se trouvait celle de Shap-ng-tsai. Exposées au feu redoutable de la division anglaise, qui s'était mouillée hors de la portée de leur misérable artillerie, ces premières jonques furent bientôt détruites. Les embarcations des *steamers* poursuivirent celles qui avaient déjà remonté la rivière. Après avoir obligé les pirates à les abandonner, les Anglais y mirent le feu. Cinquante-huit jonques furent ainsi brûlées ou coulées à fond; six seulement, profitant de l'obscurité de la nuit, parvinrent à s'échapper à la marée haute par une autre branche du fleuve. Shap-ng-tsai, suivant le rapport des prisonniers, s'était jeté, après l'explosion de la jonque qu'il montait, dans un petit bateau à rames. On présuma qu'il avait pu gagner un des bâtiments qui survécurent au désastre général. Les îles basses et à demi noyées qui encombrent le lit du fleuve à son embouchure étaient couvertes de fuyards, auxquels les soldats cochinchinois et les matelots anglais ne firent aucun quartier. Plus de quinze cents pirates périrent à bord des jonques ou furent massacrés après l'action. Quinze cents prisonniers furent en outre recueillis le second jour par les soins du capitaine Hay, et remis à la disposition du mandarin de Haïnan.

Le 23 octobre, remorquant à la fois le *Columbine* et le *Phlegethon*, le *Fury* sortit de la rivière, et fit route pour

le port de Hoi-how, où la division mouilla dans la soirée du 24. Le 26, le major Houang, accompagné par les capitaines et les officiers des navires anglais, débarqua au milieu d'un immense concours de peuple accouru sur la plage, et fut conduit triomphalement jusqu'à sa demeure au bruit retentissant des gongs. Le capitaine Hay comprenait trop bien l'anxiété que son absence prolongée devait causer à Hong-kong, pour céder aux sollicitations du gouverneur général chinois, qui s'efforçait de le retenir quelques jours à Hoi-how. Le 28 octobre, il quitta ce port, et vint mouiller près des bancs du canal des Jonques; mais il ne put franchir ces hauts fonds que le 30 au soir. Le vent, très-violent les jours précédents, avait cessé de souffler avec force depuis le matin; la mer, que cette tempête avait soulevée, était très-grosse encore. Il fallut se confier aux pilotes de Now-chow, et suivre, au milieu des brisants, un chenal où la profondeur de l'eau n'excéda pas quelquefois dix-sept pieds. Ce fut l'épisode le plus critique de l'expédition. A quatre heures du soir, enfin, on avait gagné la pleine mer. Le 1er novembre, le *Fury* et le *Columbine*, suivis de près par le *Phlegethon*, jetaient l'ancre sur la rade qu'ils avaient quittée depuis le 8 octobre.

Les détails de cette expédition causèrent à Macao presque autant de joie qu'à Hong-kong. On y vit non-seulement un gage de sécurité contre les nouveaux périls qu'on avait appréhendés, mais on se flatta aussi que ce grand succès des armes britanniques allait rendre aux Européens la considération qu'ils semblaient avoir perdue. Il n'en fut rien : le vieux Séou, pour contempler avec un sang-froid imperturbable le déploiement de forces par lequel les Anglais avaient cherché à l'intimider, avait moins puisé son courage dans un ignorant mépris de la puissance de ses adversaires, que dans une juste appré-

ciation des graves intérêts qui devaient leur en interdire l'usage. Les succès du *Fury* et du *Columbine* ne pouvaient donc avoir sur les complications à venir toute l'influence que déjà l'opinion publique se plaisait à leur attribuer. M. Bonham ne se refusa point, toutefois, le plaisir d'annoncer au vice-roi, avec une certaine emphase, les résultats qu'il venait d'obtenir. A ce bulletin pompeux, le vice-roi répondit par une dépêche plus pompeuse encore. Avec cette rare impudence qui forme le trait distinctif de la diplomatie chinoise, il se hâta de détourner, au profit des flottes du Céleste Empire et des armées du royaume annamite, la gloire que M. Bonham s'était cru en droit de décerner tout entière à la marine britannique. Les Anglais n'avaient donc remporté qu'une victoire stérile, ou plutôt ils avaient vaincu au profit du vice-roi de Canton, dont la feuille officielle de Pé-king ne tarda point à célébrer les triomphes.

Cependant les habitants de Macao soupiraient en secret après le retour de leur sécurité et la levée de l'état de siége. Le conseil portugais finit par comprendre qu'il fallait en passer par les conditions de Séou. Il avait entre les mains des témoins dont les dépositions auraient gravement compromis le vice-roi ; mais que pouvaient lui servir ces preuves accumulées d'une perfidie dont le Portugal ne serait jamais libre de tirer vengeance? Le 28 décembre 1849, le conseil déclara que les trois soldats chinois, détenus dans les prisons de Macao devaient être considérés « comme sérieusement impliqués dans le meurtre du gouverneur, qu'ils étaient prévenus d'avoir eu connaissance du projet des assassins et d'avoir favorisé leur fuite, qu'en conséquence il les livrait au vice-roi pour qu'ils fussent jugés conformément aux traités et selon les lois du Céleste Empire. » Deux jours après l'élargissement des soldats dont il avait pu un instant redouter les

aveux, Séou faisait remettre à la junte portugaise les restes sacrés auxquels il devait le succès de sa négociation.

Quand la nouvelle du meurtre d'Amaral fut connue à Lisbonne, elle y produisit la plus vive émotion. Le gouvernement portugais s'occupa immédiatement d'envoyer à Macao un officier investi de toute sa confiance, et une expédition maritime fut armée à la hâte [1]. Il suffisait peut-être que le Portugal montrât son pavillon dans le golfe de Pé-king pour que la réparation due à son honneur lui fût accordée. Les indignes délais apportés par Séou à la remise des restes d'Amaral étaient plus que suffisants pour que l'on fût en droit d'exiger sa dégradation. Malheureusement, les peuples qui usent leur énergie dans les troubles civils s'interdisent les moyens de faire respecter leur nom au dehors. Le successeur d'Amaral mourut peu de temps après son arrivée à Macao. Une corvette portugaise mouillée dans le port de la Typa sauta en l'air avec tout son équipage, par suite d'un accident qui est resté inexplicable; Séou demeura triomphant sur ces

[1] Ce fut à cette époque que M. Forth-Rouen reçut la juste récompense de sa conduite. Le gouvernement de Macao lui adressa la lettre suivante, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire : « C'est avec la plus vive satisfaction, Monsieur, que nous portons à votre connaissance les ordres qui nous ont été transmis par Sa Majesté très-fidèle. Non contente de vous avoir témoigné, par une dépêche commune à tous les représentants des puissances étrangères résidant à Macao, le haut prix qu'elle attache aux éminents services que Votre Excellence a rendus à cet établissement, dans la situation critique où l'avait placé l'assassinat du gouverneur Amaral, la reine a voulu que le conseil vous informât en outre, d'une manière spéciale, qu'elle avait remarqué, avec une distinction toute particulière, la conduite noble et généreuse de Votre Excellence. Sa Majesté s'est plu à reconnaître, par ce témoignage tout exceptionnel, les preuves décisives que vous avez données, en cette occasion, de l'élévation de votre caractère et de la justice que vous avez su rendre aux mérites du défunt gouverneur, victime d'un attentat inouï, dont vous avez contribué de tout votre pouvoir à poursuivre la réparation. »

ruines, et continua, comme par le passé, à dompter les rebelles et à se railler des barbares.

C'est sans doute un bien triste événement que la mort de cet homme courageux qui, animé du plus touchant des patriotismes, essaya de relever l'honneur d'un pavillon si glorieux autrefois, et périt victime de l'état d'abaissement où ce pavillon était tombé; mais cet événement, dont je n'ai point hésité à réveiller le souvenir, ne peut manquer d'avoir un jour ou l'autre de graves conséquences. L'Angleterre sans doute n'a pu, en l'apprenant, se défendre d'un secret remords; elle sera cependant la première à en recueillir les fruits. Il nous a suffi de passer trois années dans les mers de la Chine pour constater un mouvement bien marqué dans l'opinion de l'Europe, au sujet des affaires de l'extrême Orient. Aux reproches d'ambition qu'on ne cessait de diriger contre la politique anglaise, nous avons vu succéder tout à coup des reproches contraires. Nous avons entendu des Européens de tous les pays gémir de la faiblesse des autorités britanniques et gourmander leur modération. Il semblait que les intérêts les plus opposés à la domination exclusive de l'Angleterre allaient se trouver compromis, si cette puissance faisait un pas en arrière. Il s'est établi insensiblement, en Chine, une solidarité européenne qui ne peut manquer d'aplanir le chemin aux envahisseurs. La mollesse peut-être calculée des autorités de Hong-kong, les violences de la populace chinoise et la connivence criminelle des mandarins ont favorisé ce retour de l'opinion publique. Quand les Anglais, à la force matérielle dont ils disposent, joindront cette force morale qu'ils puiseront dans l'assentiment de l'Europe, quand ils pourront traiter le peuple chinois comme un de ces peuples barbares envers lesquels tout est légitime et permis, que deviendra le vaste et débile empire que leurs armes victorieuses ont épargné une première fois?

CHAPITRE XVI.

L'île Oualan et le roi George.

Du moment que la colonie de Macao n'avait plus à redouter les attaques des troupes du Céleste Empire, notre présence sur les côtes méridionales de la Chine cessait d'être indispensable. Sur la foi de promesses avidement accueillies, nous avions, pendant quelque temps, nourri l'espoir que les premiers jours de l'année 1850 verraient *la Bayonnaise* tourner sa proue du côté de l'Europe; mais cette espérance n'avait été qu'un mirage trompeur. Les dernières nouvelles, que nous avait apportées le paquebot du mois de décembre 1849, nous rendaient toutes nos incertitudes, et la France n'avait jamais été plus loin de nous. Il fallait cependant quitter Macao : c'était le seul moyen de tromper notre impatience et de mettre à profit, pour notre instruction, des délais dont nous avions hâte de voir le terme. L'heureux accord qui n'avait cessé de régner, depuis trois ans, entre la légation de France et la station navale, que composait à elle seule *la Bayonnaise*, avait assuré l'indépendance de nos mouvements. Chargés d'éclairer la justice sur les circonstances d'un drame maritime, qui s'est dénoué plus tard devant la cour d'assises de Nantes et dont je me reprocherais de remuer la poussière, nous formâmes le projet de nous porter jusqu'à l'extrémité orientale du groupe des îles Carolines.

Le 3 janvier 1850, après une courte apparition au mouil-

lage de Wampoa, apparition destinée à rappeler au vice-roi notre présence dans les mers de Chine, nous partîmes pour Manille, où nous nous arrêtâmes une quinzaine de jours. Notre nouvelle campagne excédait un peu les limites de notre station, et il était important de passer, pour ainsi dire, en revue les divers intérêts confiés à notre bienveillance, avant d'entreprendre un voyage dont nous avions pu apprécier les difficultés et les lenteurs, lorsqu'au mois de mai 1848 nous nous étions rendus aux îles Mariannes. Cette fois, d'ailleurs, il s'agissait d'aller plus loin encore et d'atteindre l'île Oualan, située à près de onze cents lieues du port de Macao.

Le 28 janvier nous reprîmes la mer. Nous avions longtemps à l'avance étudié la route que nous devions suivre, et calculé, avec le plus grand soin, le tracé qui pouvait nous offrir les chances les plus favorables. Dans une autre saison, nous eussions essayé de franchir le canal des Bashis, et nous eussions été chercher, sur les côtes du Japon, les vents variables qui nous auraient rapidement poussés vers l'est ; mais, au commencement de l'hiver, la navigation sous l'équateur nous parut devoir obtenir la préférence. Nous pénétrâmes donc une troisième fois dans le détroit de San-Bernardino, et nous nous dirigeâmes, par la mer de Mindoro, sur l'établissement espagnol de Samboangan, devant lequel nous mouillâmes le 3 février. De ce point, la route nous était ouverte vers l'océan Pacifique. Le 8 février, nous avions laissé dernière nous la mer des Moluques, et nous n'avions plus que sept cents lieues à faire pour arriver au terme de notre voyage.

Jusqu'à la hauteur des îles Pellew, nous avançâmes assez rapidement : la brise soufflait souvent du nord, d'autres fois de lourds orages nous amenaient quelques heures de vents d'ouest ; mais le méridien des îles Pellew était à peine dépassé, qu'il fallut de nouveau lutter contre les

vents d'est obstinés, de pesantes rafales et des grains si violents, qu'ils nous obligeaient à carguer presque toutes nos voiles. De toutes nos traversées, celle-ci fut sans contredit la plus ennuyeuse et la plus pénible. Le métier de marin a ses plaisirs et ses émotions ; il a malheureusement aussi ses longs jours de monotonie. Quand on se traîne lourdement sur une mer assoupie, quand un ciel orageux pèse de toutes parts sur l'océan, qu'on voit se succéder, sans qu'on puisse lutter contre l'inertie des flots, des heures chaudes et nauséabondes, on se prend malgré soi à envier le sort des prisonniers, dont les yeux ne s'arrêtent pas, du moins, sur la morne étendue des mers. De toutes les existences enfermées, la plus triste semble alors celle de l'officier de marine. Le navire qu'on aimait n'est plus que le pire de tous les cloîtres. On regrette amèrement de voir s'écouler dans une pareille torpeur le sable stérile de sa vie. Après trois années de campagne, ces moments difficiles soumettent à de rudes épreuves les plus heureux caractères. Ces physionomies sur lesquelles le regard s'arrête périodiquement à la même heure, ces voix dont le timbre ne varie jamais, ces saillies émoussées qui n'ont plus rien d'imprévu, harassent l'esprit et lui causent de secrètes nausées. Par désœuvrement on se recherche, et l'on gémit après s'être rencontré : c'est une sorte de scorbut moral dont les organisations les plus riches sont les premières à souffrir ; mais, dès que les noires vapeurs du ciel se dissipent, dès qu'une brise favorable fait frémir les voiles, l'horizon de la mer et l'horizon de l'âme semblent à la fois s'embellir. On accourt l'un vers l'autre, comme des oiseaux joyeux sortant de dessous la feuillée ; on se sourit, on s'aime, et un rapprochement universel salue la première apparition de la terre.

Le 21 mars, cinquante-deux jours après notre départ de Manille, nous apercûmes l'île Oualan. Produit d'une

éruption basaltique, cette île élève ses pitons aigus jusqu'à 650 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est, comme l'île Pounipet [1], dont cent lieues environ la sépa-

[1] L'île Pounipet fut visitée, en 1840, par la corvette *la Danaïde*, que commandait alors M. Joseph de Rosamel. Deux officiers de ce bâtiment levèrent le plan de l'île, et l'un d'eux, M. Garnault, recueillit sur les traditions et les mœurs des peuples carolins de curieux renseignements qu'il a bien voulu me communiquer. Parmi ces traditions, il en est une surtout qui semblerait assurer à l'île Pounipet la triste célébrité d'avoir été le tombeau des derniers débris de l'expédition de Lapérouse. — On sait qu'après avoir interrogé avec un soin religieux les souvenirs des vieillards de Vanikoro, le capitaine Dillon et le commandant Dumont d'Urville crurent pouvoir affirmer que les équipages des deux corvettes de Lapérouse n'avaient pas péri tout entiers sur l'île dont les récifs avaient brisé leurs navires. Un certain nombre d'hommes s'étaient embarqués dans une chaloupe qu'on avait mis six mois à construire. Cette embarcation avait dû, suivant les uns, se diriger sur les Moluques ou sur les Philippines ; d'autres inclinaient à penser qu'elle avait pu faire route vers les îles Mariannes. Cette dernière supposition, pour des raisons toutes nautiques qu'il serait trop long de déduire, m'a toujours paru la plus probable. Quoi qu'il en soit, la chaloupe partit de Vanikoro, et les naufragés laissés en arrière n'en eurent jamais de nouvelles. Sur quel point de l'Océanie avait péri cette embarcation? Le récit du naufrage d'une chaloupe montée par des hommes blancs, qui s'était échouée, disaient les habitants de Pounipet, sur les récifs de leur île, il y avait une soixantaine d'années, éveilla l'attention des officiers de *la Danaïde*, qui finirent par apprendre que dans cette chaloupe se trouvait un pierrier marqué d'une fleur de lis. Les blancs avaient longtemps résisté aux attaques des insulaires; mais ils avaient enfin été surpris au milieu de la nuit et massacrés jusqu'au dernier. Le pierrier demeura comme un trophée dans l'île. Un navire de commerce anglais l'avait emporté, disaient les habitants, peu de mois avant le passage de *la Danaïde*. Si l'on jette les yeux sur la carte, on verra quel degré de probabilité acquiert la version qui, d'après ce récit, placerait à Pounipet le second et dernier naufrage des compagnons de Lapérouse se dirigeant vers les îles Mariannes. Tracez une ligne de Vanikoro aux Mariannes, vous verrez qu'elle passe au milieu de l'archipel des Carolines, à cent lieues environ de Pounipet. Cette erreur

rent, un des sommets culminants de cette vaste cordillère sous-marine qui, du 5e au 8e degré de latitude nord, sur un espace compris entre le 135e et le 160e degré de longitude orientale, a servi de base aux travaux des zoophytes, et donné naissance à de longs récifs, aujourd'hui habités, que couronnent quelques arbres et qu'envahissent parfois les eaux soulevées par les ouragans. L'île Oualan s'aperçoit de plus de 50 milles. Placée sur le passage des navires qui se rendent de la Nouvelle-Hollande en Chine, elle ne pouvait échapper longtemps aux regards des navigateurs. Elle fut signalée, pour la première fois, en 1804, par le capitaine américain Crozer, qui lui donna le nom d'île Strong, sous lequel elle est encore désignée par la plupart des marins étrangers. Il paraît toutefois qu'aucun Européen n'y avait débarqué avant les officiers de la corvette *la Coquille*. Poursuivant l'exploration des divers archipels de l'Océanie, le commandant de cette corvette, M. Duperrey, reconnut, le 5 juin 1824, au milieu des récifs qui s'étendent à un mille au large de la pointe nord-ouest, un havre parfaitement abrité. M. Duperrey y jeta l'ancre, et donna au port qu'il venait de découvrir le nom de *havre de la Coquille*. Deux officiers de la corvette, MM. Lottin et Bérard, chargés de lever le plan de l'île, rencontrèrent, sur la côte opposée, un nouveau port défendu des vents du large par la petite île Lélé, sur laquelle la plupart des chefs d'Oualan avaient fixé leur résidence. Ce port reçut le nom de *havre Chabrol*. Le récif qui entoure l'île présentait deux autres coupures, qui donnèrent accès au *port Lottin* et au *port Bérard*. Sur

de cent lieues s'expliquerait aisément, car les Français avaient dû tenir compte de la régularité des vents alisés et des courants qu'ils avaient observés déjà dans l'océan Pacifique. Ils avaient donc probablement gouverné, depuis leur départ, bien à l'est du point qu'ils voulaient atteindre.

tout autre point, le débarquement fut jugé impossible.

De ces quatre mouillages, le havre de la Coquille et le havre Chabrol offrent seuls une sécurité complète; mais il est difficile d'entrer dans le premier, dont la passe se dirige vers l'ouest à travers de nombreux écueils; il est plus difficile encore de sortir du second, dont l'ouverture est directement exposée aux vents d'Est.

Les renseignements que je devais me procurer ne pouvaient s'obtenir que dans le port Chabrol; il fallait y aller jeter l'ancre, dussions-nous y demeurer bloqués pendant plusieurs jours. J'envoyai un canot dans le milieu de la passe, brèche étroite autour de laquelle jaillissaient de hautes gerbes d'écume, et je donnai vent arrière entre deux chaînes de brisants à fleur d'eau. Un murmure de surprise et d'admiration se fit entendre à bord de la corvette, quand, portés sur une dernière lame, nous eûmes doublé l'extrémité du récif. Java ni les Moluques n'ont rien qu'on puisse comparer à la majestueuse beauté du bassin qui s'ouvrait devant nous : un demi-cercle de montagnes encadrait, dans un rideau de sombre verdure, une baie calme et profonde. Reliée par un immense banc de madrépores à ce qu'on peut appeler la terre ferme, la petite île Lélé, dont nous rasions la côte, achevait gaiement, vers le nord, le contour de cette baie; elle agitait, au-dessus des eaux bleues, le clair feuillage de ses palmiers et les touffes jaunes de ses pandanus. Des blocs de coraux et des prismes de basalte lui faisaient un rivage inaccessible aux flots de la mer. A l'abri de cette ceinture, qu'on eût prise pour l'œuvre des Pélasges ou des Cyclopes, s'épanouissaient comme autant de fleurs, dont les branches s'inclinaient jusqu'à terre. La brise qui faisait blanchir la crête des vagues en dehors de la baie ne pouvait traverser l'épaisseur de ces frais berceaux. Nos voiles étaient retombées le long des mâts, et nous glis-

sions vers le fond de la rade, comptant sur un reste de vitesse pour atteindre aisément le mouillage. Quelques cases bientôt se montrèrent à travers les arbres ; nous nous écartâmes doucement de la rive, et *la Bayonnaise* laissa tomber l'ancre à moins de cinquante brasses du village de Lélé.

Depuis le passage de M. Duperrey, en 1824, et du capitaine Lutke, de la marine russe, en 1827, aucun navire de guerre n'avait, je crois, visité l'île Oualan : aucun, du moins, n'avait mouillé dans le havre Chabrol ; mais les navires qui poursuivent le cachalot au milieu des archipels situés sous l'équateur ne tardèrent point à fréquenter les ports découverts par M. Duperrey. Ils y trouvèrent du bois et de l'eau, les seules choses dont les baleiniers, toujours abondamment pourvus de vivres, aient souvent besoin de s'approvisionner ; ils y trouvèrent surtout, ce qui n'est point un médiocre avantage pour des bâtiments de commerce , une population douce et inoffensive. M. Duperrey n'avait vu entre les mains de ces insulaires aucune espèce d'armes. Séparés par une vaste étendue de mer des autres îles, dont ils ignoraient même l'existence, les habitants d'Oualan n'avaient jamais eu d'invasion étrangère à repousser : leurs pirogues ne s'éloignaient point des récifs. S'ils se livraient quelquefois à la pêche, c'était sans courir de dangers et sans déployer d'audace : aucun besoin réel ne les sollicitait à des courses aventureuses. Les arbres à pain et les cocotiers, qui abondent dans l'île, suffisaient amplement à leur nourriture ; les indigènes pouvaient y ajouter, à l'aide d'une culture peu laborieuse, l'igname, le taro, le banane et la canne à sucre.

Le régime social de cette population, composée de deux ou trois mille âmes, ne différait guère de celui que Cook et Lapérouse avaient observé dans les autres îles de

l'Océanie. Un souverain, quelques chefs et une classe inférieure vouée aux travaux et à l'obéissance, telle est l'organisation qui se retrouve dans tous les groupes de la Polynésie. Retranché sur la petite île Lélé, où il vivait au milieu d'une aristocratie docile, le vieux souverain, qu'y avaient visité les officiers de *la Coquille*, exerçait une autorité tyrannique sur les habitants et les chefs d'Oualan. Une scission eut lieu entre les deux parties du royaume : les *Kanaks* d'Oualan [1] envahirent l'île Lélé, et un de leurs chefs, le Pepin d'Héristal de cette révolution, fut investi du pouvoir suprême, à la place du vieux souverain que les vainqueurs reléguèrent dans les montagnes. Au moment où *la Bayonnaise* mouillait dans le havre Chabrol, ce soldat heureux occupait encore le trône sous le sobriquet de *king George*, que lui avaient imposé les baleiniers de Sydney. La vue d'un navire n'avait rien de nouveau pour les sujets du *roi George*, cependant, avec sa vaste carène, *la Bayonnaise* était faite pour frapper leur imagination. Aussi, quand le nuage de voiles que portait sa mâture eut disparu comme par enchantement, quand son ancre eut touché le fond, et que, subitement immobile, elle s'arrêta en face de l'île Lélé, les Kanaks d'Oualan eurent un instant l'idée de fuir dans leurs forêts ; mais rien dans nos manœuvres ne vint confirmer leurs craintes. *La Bayonnaise* se balançait nonchalamment sur ses ancres, semblable à un énorme lion endormi au soleil :

Like a huge lion in the sun asleep.

Les Kanaks ne tardèrent pas à se rassurer. Avant que le soleil eût disparu derrière les hautes montagnes de la

[1] *Kanaks*, mot dérivé du dialecte havaiien, qui signifie *hommes*; on l'emploie pour désigner en général les habitants des îles de la Polynésie.

baie, l'état-major de la corvette se présentait désarmé au milieu des Polynésiens accroupis sur la rive, et, suivant la gracieuse image du poëte, le nouveau monde tendait avec confiance sa main brune à la vieille Europe :

The new world stretch'd its dusk hand to the old.

Le roi George était absent au moment de notre arrivée. Deux baleiniers américains, mouillés dans le havre de la Coquille, avaient attiré le souverain d'Oualan vers cette partie de ses domaines. Un messager courut l'avertir qu'un bâtiment de guerre, plus puissant à lui seul que toute une flotte de baleiniers, était mouillé sous les murs de sa capitale. Le lendemain, le roi George était de retour à Lélé. Nous lui fîmes savoir que nous le verrions avec plaisir à bord de la corvette. Notre invitation ne pouvait manquer de tenter sa curiosité ; mais le prudent monarque hésitait à livrer sa royale personne aux périls qu'une méfiance peu flatteuse pour nous lui faisait appréhender. Il n'osa cependant s'exposer à blesser notre susceptibilité par un refus, et fit ses préparatifs de départ avec la gravité d'un Curtius prêt à se jeter dans le gouffre. Avant de le laisser sortir de son palais, la reine des îles d'Oualan voulut du moins ne négliger aucune des précautions que lui suggérait sa tendresse. Une matrone habile à conjurer les mauvais sorts fut appelée près du roi, promena lentement sa main décharnée sur son cou et sur ses épaules, en murmurant des mots mystérieux, et sa majesté, à demi tranquillisée par la vertu de cette incantation magique, se dirigea d'un pas plus ferme vers le canot qui l'attendait.

Le roi George nous trouva tous réunis sur le pont de la corvette pour le recevoir. On se figurerait difficilement l'émotion de ce chef de sauvages, à la vue de l'appareil

militaire dont nous lui avions ménagé la surprise. Il porta un de ses doigts à sa bouche, comme un homme impuissant à traduire son extase, puis un long et sourd murmure, lentement modulé, exprima seul pendant quelques minutes la variété de ses sensations. Un pareil navire était si différent de tous les bâtiments qu'il avait vus jusqu'alors! Quand il descendit dans la batterie, son admiration sembla redoubler. Cette longue rangée de canons, ces énormes projectiles rassemblés autour des pièces, ces sabres, ces fusils, ces haches d'abordage rangés le long des cloisons ou suspendus aux massifs barreaux de chêne, lui donnaient une formidable idée de notre puissance. La parole cependant lui était revenue. Grâce à ses relations fréquentes avec les baleiniers, le roi George pouvait s'exprimer en anglais aussi couramment qu'un marchand de *China street*. Il posa donc sa main, d'un air pénétré, sur mon épaule, et les premiers mots qui sortirent de sa bouche furent, je crois, une flatterie plutôt qu'une naïveté. Les sauvages ne sont pas, sur ce point, aussi sauvages qu'on le pense, et le roi George jugeait probablement qu'en fait d'éloges il ne faut jamais craindre de tomber dans l'exagération. « *Commodore*, me dit-il, *you are like god!* » Puis il ajouta aussitôt, en baissant sa main jusqu'à terre et poussant un long éclat de rire : « Voici les baleiniers, — et vous voilà, vous autres, » fit-il en se redressant de toute sa hauteur. Si le pont de la batterie n'eût arrêté son bras, le roi George nous eût donné cent coudées.

Le monarque polynésien avait fait quelques frais de toilette pour venir à bord de *la Bayonnaise*. Au *maro* qui ceignait ses reins il avait ajouté une chemise de coton à raies bleues, qui couvrait ses larges épaules sans rien cacher de ses formes herculéennes. Sa haute stature, ses muscles fortement accusés, indiquaient une vigueur que

l'âge n'avait point encore affaiblie. Le roi George pouvait avoir alors de quarante-cinq à cinquante ans. Sa figure, d'une laideur intelligente, portait surtout l'empreinte d'une douceur craintive. Avec un peu plus de fierté et d'énergie dans les traits, il m'eût rappelé le type consacré de Chingachgook. Il était aisé cependant de découvrir dans les plis sensuels de ses lèvres, dans l'éclair, prompt à s'allumer, de ses noires prunelles, toutes les passions brutales du sauvage. L'eau de feu eût pu faire un tigre de cet agneau. Le roi George ne tarda pas à passer de la surprise à la familiarité, et me demanda pour première faveur une bouteille de *brandy*. Je la lui donnai, mais j'accompagnai ce présent d'un long sermon sur les funestes effets des boissons spiritueuses. Le roi George parut m'écouter avec componction. « Vous avez raison, me dit-il quand j'eus achevé ma harangue, *brandy very bad for the chiefs!* (l'eau-de-vie ne vaut rien pour les chefs); — je boirai la bouteille tout seul. » J'eus lieu de craindre le lendemain, en voyant sa face hébétée, que le malheureux souverain ne m'eût tenu parole.

Le rhum et le tabac sont les seuls articles recherchés sur le marché polynésien. Nous avions heureusement d'autres moyens d'exercer notre libéralité envers notre hôte. Chacun de nous s'empressa de lui apporter son présent, et bientôt le roi George se vit pourvu d'une garde-robe complète. Naïf comme un des géants de Pulci ou de l'Arioste, le sauvage se laissait habiller. Il endossait sans mot dire une longue veste rayée qui emprisonnait son buste comme une camisole de force; un col de satin qui serrait son cou comme un carcan. A chaque pièce nouvelle que notre fantaisie ajoutait à son ajustement, il se tournait vers le miroir, en face duquel on l'avait posé, et se regardait avec complaisance. Un gilet à ramages et un large pantalon d'indienne complétèrent sa parure, mais il fut

impossible de trouver chaussure à son pied. Le roi George était arrivé à bord de la corvette presque aussi peu vêtu que le lis dont parle l'Écriture; il crut rentrer dans ses États plus magnifiquement paré que Salomon dans toute sa gloire Ses sujets, il faut le dire, partagèrent son illusion. Quand, débarqué sur la plage, il se dirigea d'un pas lent et majestueux vers son palais, il n'y eut sur son passage qu'un long hurlement d'enthousiasme. La reine, accourue à sa rencontre, demeurait ébahie, et, un doigt dans la bouche, levait les yeux au ciel; les enfants seuls se rejetaient en criant dans le sein de leur mère : le tricorne d'un de nos aspirants, balancé sur le chef du roi George, avait effrayé ces timides Astyanax.

Quand le souverain d'Oualan, fatigué de tant d'émotions, se fut laissé tomber sur la natte qui couvrait le sol fangeux de son palais, la reine, incapable de comprimer plus longtemps sa curiosité, l'accabla de questions. Qu'avait-il vu? que lui avait-on dit? quel motif amenait sur les côtes de leur île ces puissants étrangers? Vaine importunité : le roi George avait encore une fois perdu la parole. Il continuait à moduler son éternel murmure, semblable au bruit lointain des brisants sur la grève. Il avait vu ce que la langue polynésienne ne pouvait probablement décrire, et savourait intérieurement ses souvenirs. C'était mettre à forte épreuve la patience de sa royale compagne; mais la douceur des femmes polynésiennes ne se dément jamais. La reine s'assit donc silencieusement en face de son époux, et le contempla dans le muet ravissement d'une épouse soumise. Après un quart d'heure d'attente, son seigneur et maître parut revenir du royaume des esprits. Il raconta d'une voix lente et basse les merveilles qu'avaient contemplées ses yeux. — Le pont était couvert d'hommes; il était descendu, il y avait des hommes encore. Le village de Lélé eût tenu

tout entier dans ce bâtiment. Chaque chef avait sa maison, et en seul jour on avait déployé devant lui plus de richesses que les baleiniers ne lui en avaient montré depuis sa naissance.

On devine l'effet que ces descriptions emphatiques devaient produire sur l'imagination de la reine. Il fallut que son époux consentît à la conduire le lendemain à bord de la corvette. Elle y vint accompagnée des femmes des principaux chefs. Vêtues, comme le roi l'était la veille, d'une chemise rayée qui ne voilait qu'à demi les bleus dessins de leur tatouage, les jambes entièrement nues, et ayant, pour la plupart, une pipe de terre bien noire passée dans le lobe inférieur de leur oreille gauche, ces dames portaient encore, comme aux jours où ils virent les officiers de *la Coquille,* l'étroit *maro* tissé des fibres ligneuses du bananier et délicatement nuancé de couleurs indigènes. Elles étaient toutes d'une taille presque lilliputienne. La reine, déjà sur le retour, avait un certain air de fée Urgande, et rappelait, avec sa petite figure ridée, ces bonnes vieilles qu'un chevalier compatissant prenait jadis en croupe, et qui, d'un coup de baguette, transformant au milieu de la nuit la chaumière en palais, se changeaient en nymphes éblouissantes. Il y avait, en vérité, une distinction singulière dans la physionomie douce et étonnée, dans la voix surtout, mélodieuse et plaintive, de cette étrange créature. C'était une fleur complétement fanée, mais qui avait eu sans doute autrefois son parfum. Sans cette affreuse pipe suspendue à son oreille, je l'aurais volontiers comparée à ces roses qu'un savant a pressées dans son herbier, ou qu'un amant oublieux a laissé se flétrir dans son portefeuille. Malheureusement, cette petite reine était horriblement cagneuse. Cette difformité semblait d'ailleurs commune à la plupart des dames de la cour. Les femmes d'Oualan qui sont nées

dans une condition plus humble ne présentent pas un pareil vice de conformation ; mais les grandes dames, les princesses, toute la journée accroupies sur leurs nattes, les deux cuisses repliées à la fois sous elles, peuvent à peine, quand elles veulent marcher, se soutenir sur leurs jambes amaigries. On éprouvait une sensation pénible à voir ces pauvres femmes s'avancer en trébuchant sur le pont. J'aurais encore préféré les petits pieds des dames chinoises.

En jetant les yeux sur les princesses qui accompagnaient la reine, on s'étonnait de trouver mêlées au type polynésien des physionomies presque européennes. La figure de ces femmes offrait, chose bizarre, avec des contours plus réguliers qu'on n'en rencontre d'habitude dans l'Océanie, je ne sais quelle délicatesse maladive qui annonçait un précoce étiolement. C'était la pâleur du nénuphar, la clarté défaillante d'une lampe qui s'éteint, l'apparence morbide d'une race qui s'en va. Le roi George m'avait fait de tristes confidences sur l'état sanitaire de son île, et la vue d'un village de lépreux, que nous avions visité la veille, n'avait que trop confirmé ces affreux renseignements. Heureux les insulaires dont un récif mugissant défend les rivages! La civilisation, du moins, ne leur apportera pas ces affreux stigmates dont elle a marqué la population d'Oualan.

Les sensations de la reine ne furent pas moins vives que celles de son époux. Il n'y eut pas un coin de la corvette qui pût échapper à ses investigations. Elle s'en allait de droite à gauche, furetant partout, trottinant comme une souris blanche, et tout émerveillée à son tour du spectacle qui avait si profondément impressionné la forte tête du roi George. Ses compagnes la suivaient, hurlant de surprise à chaque pas, et n'interrompant leur murmure admiratif que pour pousser parfois un joyeux

éclat de rire. La reine ne cherchait point à dissimuler son ravissement. Elle semblait douée d'ailleurs de l'humeur la plus sociable, et son gai babil faisait plaisir à entendre : « J'aime les baleiniers, disait-elle ; ils m'apportent toujours quelque petit cadeau, me font des compliments, m'appellent *good belly queen*. Ils donnent au roi George de l'huile de baleine, du rhum et du tabac. Quand nous passons plusieurs mois sans voir de navires, le peuple et le roi ne sont pas contents. » J'offris une modeste collation au couple royal. Les princesses se tinrent accroupies à la porte de la chambre, et la reine, en riant, leur jeta les miettes du festin ; mais, tout à coup, le roi parut se rembrunir, et la reine écarta vivement sa chaise de la table. Mon domestique apportait en ce moment une anguille monstrueuse qu'un de nos canotiers, se promenant sur la plage, avait tuée le matin d'un coup de bâton. « Qu'avez-vous ? » demandai-je au roi George. Il me montra du doigt le poisson que mon domestique venait de déposer devant moi. J'eus alors comme un vague pressentiment de quelque superstition polynésienne. Je m'excusai de mon mieux, et je fis comprendre au roi que si nous avions assommé une des divinités de l'île, c'était par ignorance et sans mauvaise intention. Le roi, à ce discours, haussa ses épaules comme un esprit fort qu'on offense. « Il ne faut pas manger de ce poisson, dit-il, parce qu'il donne la lèpre. » La reine fut plus franche ; elle avoua qu'il n'en fallait pas manger parce qu'il était *tabou*. D'où venait cette interdiction, qui prend toujours, on le sait, dans les îles de l'Océanie, un caractère religieux, et dont la violation est infailliblement punie de mort ? J'eus quelque peine à obtenir l'explication que je demandais. Je crus enfin comprendre qu'après un ouragan qui avait dévasté l'île, brisé les arbres à pain et ruiné les plantations de taro, les habitants n'avaient vécu,

pendant près d'une année, que des murènes qu'ils allaient poursuivre au moment de la basse mer dans les anfractuosités des bancs de madrépores. C'était pour se ménager cette précieuse ressource que, depuis cette époque, on avait mis les anguilles de mer sous la protection de la superstition publique,

Le soleil allait disparaître quand le roi George se décida enfin à quitter la corvette. Depuis plus d'une heure il avait trouvé une distraction qui semblait être tout à fait de son goût. Une aiguille et une paumelle de voilier à la main, il s'occupait gravement à coudre une voile que nos ouvriers réparaient dans la batterie. Je lui promis d'aller lui rendre sa visite, et le soir même, à l'heure où le peuple d'Oualan, assis sur ses talons, dévore gloutonnement la *popoïe* [1], je débarquai à l'entrée du village. Le premier insulaire que je rencontrai s'empressa de me conduire chez le roi. Une porte très-basse me contraignit à me courber jusqu'à terre, pour pénétrer dans une vaste cour qu'entourait une palissade de roseaux. J'avais déjà remarqué qu'aucun des habitants de l'île, fût-il au rang des chefs, n'osait se tenir debout devant le souverain d'Oualan. Les *Kanaks*, que ce roi aux allures débonnaires appelait familièrement près de lui, ne l'approchaient jamais qu'en rampant. Une aussi rigoureuse étiquette m'avait paru dépasser un peu les bornes de l'humilité orientale; mais comme la plupart des coutumes qui, au premier abord, étonnent ou scandalisent le voyageur, la posture des sujets du roi George avait son origine dans les nécessités d'une civilisation encore incomplète. Cette origine mystérieuse, le guichet de la case royale me la révélait.

[1] La *popoïe*, servie d'ordinaire sur une feuille de bananier, n'est que le fruit de l'arbre à pain pétri avec la noix de coco. On forme de ce mélange une énorme boulette, au milieu de laquelle chaque convive trempe alternativement ses doigts.

Les despotes polynésiens n'avaient dû pratiquer dans l'enceinte de leur demeure d'aussi étroites ouvertures, assujettir leurs sujets à d'aussi gênantes attitudes, que pour se tenir mieux en garde contre les assauts imprévus de la trahison. Ils ne voulaient pas qu'un ennemi pût venir à eux la tête haute et le bras prêt à frapper. N'ayant à redouter d'autre arme que le casse-tête, ils croyaient n'avoir rien à craindre de l'homme qui se tenait humblement courbé en leur présence. Celui qui se redressait devant la majesté royale, qui osait se placer au niveau ou même au-dessus de son souverain, devenant dangereux, était réputé criminel.

Une natte grossière couvrait le sol de la cour dans laquelle je venais de m'introduire. En face de l'entrée s'élevait la case du roi George. A voir cet édifice de style ogival, uniquement composé de roseaux et de brins d'herbe tressés, on eût dit une énorme ruche destinée à loger des abeilles. Ce palais rustique était cependant un chef-d'œuvre d'industrie et de patience. De toutes les cabanes d'Indiens, c'était, sans contredit, la plus élégante et la plus ingénieuse que j'eusse encore vue. Quant à l'ameublement, il était, je dois le dire, d'une extrême simplicité. Deux bancs de bois, une natte assez fine, un coffre sur lequel était posée une lampe remplie d'huile de baleine, voilà les seuls objets qui paraient la nudité de la royale demeure. La soirée était magnifique; la lune montait lentement dans le ciel. Le roi George et la reine s'accroupirent sur un coin de leur natte; je m'assis auprès d'eux, nous allumâmes nos cigares, et la conversation ne tarda point à s'animer. L'anglais du roi George n'était pas malheureusement toujours intelligible; celui de la reine était un gazouillis difficile à déchiffrer. J'aurais donc quitté l'île Oualan très-imparfaitement édifié sur les points que je m'efforçais d'éclaircir, si le roi n'eut eu

l'excellente pensée de faire appeler deux linguistes attachés à sa cour, qui non-seulement nous servirent d'interprètes, mais prirent aussi bientôt une part active à la conversation.

Le roi George, — le moment est venu de lui rendre cet hommage, — pratiquait l'hospitalité comme un Médicis. Sa cour était ouverte à tous les étrangers que la fortune amenait dans son île. Il arrivait souvent qu'un bâtiment de Sydney ou des États-Unis, privé d'une partie de son équipage par la désertion, avait recueilli des renforts sur divers points de l'Océanie. Sa pêche terminée, ce navire ingrat jetait sur la première île venue les Indiens dont les services lui étaient devenus inutiles. Le roi George accueillait avec empressement ces épaves, et, grâce aux revenus considérables de sa liste civile, ses hôtes, si nombreux qu'ils fussent, n'avaient jamais à craindre de manquer de *popoïe*. Les insulaires débarqués à Oualan étaient des gens qui avaient vu le monde. Leur expérience venait souvent en aide aux notions un peu confuses que le roi George avait acquises sur tout ce qui dépassait la limite de ses états. Le méfiant despote voyait d'ailleurs en eux le moyen d'éloigner des affaires quelques chefs trop remuants, dans lesquels il avait découvert depuis peu de secrets compétiteurs. Aussi avait-il transféré la plupart des grands offices de la couronne entre leurs mains. Un Indien de Rotoumah, à la peau noire et aux cheveux crépus, était devenu le capitaine de port du havre Chabrol; entraîné dans sa carrière aventureuse jusque sur les côtes d'Amérique, Tom avait servi dans la cavalerie péruvienne; il parlait à la fois l'espagnol et l'anglais. Un autre étranger venait des îles Sandwich. Un troisième, Antonio, était né dans les îles Tonga. Un navire américain l'avait abandonné, après un voyage infructueux, sur l'île Pleasant. Cette île, entourée d'un

récif presque infranchissable, se trouve jetée au milieu de l'océan Pacifique comme un écueil. Peu de navires osent s'en approcher. Un *convict* anglais, le *grand Bill* y régnait par le droit de la force et de la violence. Après avoir empoisonné un déserteur français, longtemps son rival et son seul frein, il était parvenu à exercer une autorité absolue sur les naturels. Antonio saisit la première occasion qui s'offrit à lui d'échapper à ce despotisme farouche ; il paya son passage sur un baleinier du prix de cinq cochons et fut déposé à Oualan. Ce malheureux, ainsi ballotté d'île en île, s'exprimait en anglais avec une merveilleuse facilité ; je lui dois la majeure partie des renseignements que j'ai pu recueillir dans mes conférences avec le roi George.

Le pouvoir n'est pas nécessairement héréditaire dans l'île Oualan. A la mort du souverain, tous les chefs se rassemblent dans la maison commune, celles où sont suspendues les grandes pirogues ; ils n'en peuvent sortir qu'après avoir élu le nouveau roi. Les deux candidats à la succession du roi Georges étaient, en 1850, son frère Canker et son fils aîné, César ; mais nous ne pûmes obtenir du monarque le plus circonspect de la Polynésie, qu'il avouât de quel côté penchaient ses préférences personnelles.

Les attributions de la royauté ne se composent pas, dans ce chétif empire, de vaines prérogatives. Au roi seul appartient le sol d'Oualan et de Lélé. C'est à lui qu'appartient également le monopole du commerce. Dès qu'un baleinier se présente, que ce soit dans l'est ou dans l'ouest de l'île, le roi George est toujours le premier à monter à bord. Il offre des fruits, du taro, des ignames ; il demande en échange du tabac et du rhum. Pour le rhum surtout, il se fait invariablement la part du lion. Ses sujets, cependant, émus de ses largesses, le proclament un excellent

roi, un habile politique, en un mot, suivant l'expression de la reine, un homme qui a du flair et y voit loin, — *a good look out.* — Quant au sol, le roi George le divise entre les différents chefs. Il en a sa part personnelle; il a, en outre, la dîme qu'il prélève sur la part des autres. La classe inférieure cultive les domaines de l'aristocratie, et ses *fueros* paraissent se borner au droit de ne pas mourir de faim. Les priviléges des chefs sont plus sérieux : dès qu'ils ont payé la dîme, ils ne doivent plus rien au souverain. Ce dernier peut faire appel à leur dévouement, leur représenter la nécessité de contributions volontaires; mais, le plus souvent, dans les occasions où sa liste civile est insuffisante, il faut qu'il puise dans sa *casbah.* Ce grand coffre, présent d'un baleinier, que j'avais remarqué en entrant dans la chambre du roi George, renferme les ressources secrètes à l'aide desquelles il pourvoit à tout. Là sont des chemises rayées, des paquets de tabac, deux ou trois poignées de dollars, dont le roi George ne sait que faire, et, au milieu de ces objets de peu de valeur, les précieux hameçons de nacre, qui sont encore aujourd'hui considérés comme la seule monnaie courante de l'île. Ces hameçons sont apportés à Oualan par les navires européens, qui se les procurent à peu de frais dans les îles Marshall et Gilbert. Ils sont formés de deux morceaux de nacre, l'un large et plat, l'autre arrondi et pointu, qu'assemble un fil de bourre de cocotier. Le roi George a lentement amassé un grand nombre de ces hameçons; ce sera l'héritage de César, si Canker usurpe la couronne.

Ce que je m'étais proposé pardessus tout d'approfondir, c'étaient les sentiments religieux du roi George et de ses sujets. Antonio prétendait que les naturels d'Oualan n'avaient pour toute religion que quelques superstitions grossières. « Lorsque le vent, disait-il, souffle avec violence et roule de gros nuages dans le ciel, je les ai vus

s'armer de fusils ou de pierres pour mettre en fuite les esprits des morts, qu'ils croient déchaînés. Quant au dieu qu'ils adorent, je n'ai jamais pu le connaître, à moins que ce ne soit les murènes du récif, le seul objet au monde que ces gens-ci paraissent vénérer. » Les naturels d'Oualan n'auraient-ils donc aucun soupçon d'un être supérieur? aucune idée, même grossière, de la divinité? J'hésitais à le croire. Essayez cependant de parler au roi George d'un Dieu, auteur tout-puissant de ce monde, créateur des blancs et des Kanaks, il vous répondra, avec un sourire, *qu'il ne l'a jamais vu*, mais que les baleiniers américains lui ont déjà raconté quelque chose de semblable. Quant à la reine, elle vous répliquera plus hardiment que toutes ces idées-là n'ont pas le sens commun : *All humbug !* dit-elle sans hésiter. Les deux époux seront, du reste, unanimes à reconnaître qu'un homme mort et enterré, avec de grosses pierres sur le corps, n'a plus rien à attendre ni à demander. « Quand vous serez mort, *king George*, qu'allez-vous devenir? — On me mettra dans un trou. » Retournez votre question de cent façons, vous n'obtiendrez pas d'autre réponse. Je me rends garant que le roi George n'a jamais soupçonné l'immortalité de l'âme. Il peut exister, à cet égard, quelques superstitions plus ou moins grossières parmi ses sujets; à coup sûr, sa philosophie brutale est loin de les partager. Si le roi George se montre débonnaire et pacifique, s'il est généralement réputé comme un *good belly man*, un bon cœur, ou, plus littéralement, un bon ventre, ce n'est point qu'il se flatte de trouver dans une autre vie la récompense de sa conduite sur cette terre. Ses vertus politiques ne prennent leur source que dans un heureux naturel, et surtout dans une excessive circonspection. Respecter les hommes blancs et vivre en paix avec les navires qui apportent à Oualan le tabac, les hameçons de nacre et surtout le pré-

cieux rhum, voilà les grands principes de morale dont jusqu'ici aucune circonstance n'a pu le faire dévier.

L'indifférence sceptique du roi George semblait avoir gagné le cœur de ses sujets. Rien, dans l'île où nous avions abordé, ne nous révélait l'existence d'un culte religieux. Le peuple d'Oualan, comme l'affirmait Antonio, n'avait foi qu'aux sorciers, ne croyait qu'aux fantômes, et ne respectait que les anguilles. Les légendes si chères aux races polynésiennes, les traditions nationales, conservées partout ailleurs dans les danses et dans les chansons populaires, semblaient, ici, avoir disparu sans laisser de traces et sans causer de regrets. C'est à cent lieues d'Oualan, sur un autre point de l'archipel des Carolines, dans l'île Pounipet, qu'on retrouve quelques souvenirs d'une histoire primitive, qui a dû être commune aux peuples des deux îles, dont l'origine est évidemment la même. Les traditions de Pounipet remontent jusqu'aux jours fabuleux, où une race de géants habitait les îles de la Polynésie. C'était une race active, une infatigable famille de travailleurs. Les uns s'occupaient à tailler les montagnes, les autres creusaient des canaux sinueux et des ports, entouraient Pounipet d'une large ceinture de corail, ou remuaient, en se jouant, les gros blocs de basalte. C'est de cette époque que datent les monuments, dont une végétation fougueuse finira peut-être un jour par effacer les ruines, mais qui rappellent encore, au navigateur étonné, les travaux des Aztèques et ceux des Égyptiens. Toute une ville bâtie, sans ciment, de prismes pentagones, couvre de ses débris le sol où la génération présente a placé ses tombeaux. Ces ruines sont l'œuvre indestructible des géants. Les Indiens de Pounipet n'en approchent jamais sans frémir. Ils racontent, que les architectes qui construisirent ces solides murailles, quand ils n'eurent plus de pierres à entasser l'une sur l'autre,

se livrèrent bataille et ne songèrent plus qu'à s'entre-tuer. Trois seulement survécurent, un père et ses deux fils. Les enfants entreprirent d'élever un pic aigu, qui devait monter jusqu'au ciel. Le père employa ses loisirs à couper l'île en deux ; il ouvrit d'abord le canal qui forme aujourd'hui le port de Métalélim : les deux roches qui divisent la passe lui servaient à poser, au-dessus de l'eau, ses larges pieds. Quand il eut poussé ses travaux jusqu'au fond de la baie, il voulut faire passer son canal à travers la montagne qu'édifiaient péniblement ses fils. Chacun d'eux s'obstinant à défendre son œuvre, une lutte dénaturée s'ensuivit, et la race des géants disparut. En ce moment débarquaient, sur la plage de Métalélim, cinquante hommes qu'une pirogue amenait de lointains rivages. Ils contemplèrent, avec effroi, les travaux gigantesques de leurs devanciers, et bâtirent leurs huttes de paille sur le bord de la mer. Ce fut d'eux que sortirent les cinq tribus de Pounipet.

Ainsi se conservèrent, à quelques lieues d'Oualan, les traditions de deux migrations distinctes. La première a érigé les monuments que Cook et Lapérouse ont observés dans l'île de Pâques, qu'Anson et les officiers de *l'Uranie* ont admirés aux Marianes, que l'on retrouve à Pounipet, sur les points les plus étrangers l'un à l'autre de l'Océanie, et jusque dans l'île oublieuse que nous étions venus visiter. — A cette race industrieuse, ont succédé des colonies nouvelles : ces derniers émigrants semblent n'avoir connu que les premiers rudiments de la civilisation. Leurs prédécesseurs, si on les jugeait à leurs œuvres, auraient apporté avec eux les arts et les besoins d'une vie sociale beaucoup plus avancée.

Ce que les officiers de *la Danaïde* purent entrevoir des idées religieuses des habitants de Pounipet, pendant leur séjour dans l'île, indiquait un peuple doux et paisible.

Point de ces sacrifices humains, ni de ces mutilations sanglantes, par lesquels tant d'autres peuplades de l'Océanie s'imaginent rendre hommage à la Divinité. Chaque habitant semble avoir choisi sa déité protectrice. Pour les uns, le pigeon est l'objet d'un culte superstitieux; pour les autres, c'est, comme à Oualan, la murène. Ils entourent ces dieux de leur choix d'un respect inviolable. Tout Indien, coupable d'un meurtre sacrilége, quand bien même ce meurtre serait involontaire, doit fuir de sa tribu. Un culte aussi simple ne demande ni temples ni ministres. Les tribus de Pounipet ont cependant des hommes habiles à lire dans l'avenir et à converser avec les esprits. Le pouvoir mystérieux qu'on leur attribue, donne à ces thaumaturges une considération et une puissance à peine inférieure à celles des chefs. Dans toutes les cérémonies importantes, ils sont invariablement appelés à jouer un rôle. Leur place est marquée dans les fêtes, et la première coupe de *kawa* est pour eux. C'est surtout à guérir les malades que leur savoir s'applique. Si l'on veut chercher, dans l'étude des superstitions populaires, le berceau des nations dispersées sur la surface du globe, on ne reconnaîtra pas, sans une certaine surprise, dans les pratiques médicales de ces sorciers polynésiens, les procédés des bonzes chinois et ceux des magiciens mongols. Dès qu'un Indien se plaint d'être malade, ses parents s'empressent d'appeler à son aide le grand médecin de la tribu. Le mal est-il léger, il suffit des infusions que le le médecin ordonne; mais si le cas est grave, il faut avoir recours aux moyens surnaturels. Il existe, dans l'île de Pounipet, des sommets sacrés, près desquels les Indiens ne s'aventurent jamais; c'est sur ces hauts lieux que l'âme du malade s'est enfuie. Il faut la contraindre à revenir animer le corps qu'elle a déserté. Il importe, surtout, de ne pas perdre un instant; car des ailes gigantes-

ques, qui croissent à vue d'œil, vont, si l'on ne se hâte, emporter vers les cieux cette âme vagabonde. Le médecin se met donc en route; il ose gravir la montagne. — S'il réussit à saisir l'âme qu'il est venu chercher, il l'enferme soigneusement dans une noix de coco, et, à son retour, la verse avec le lait sur la tête du malade. Trop souvent, hélas! l'âme a quitté la terre, elle est partie : le médecin l'a vue qui volait, battant l'air de ses noires membranes. Où ces ailes, — question difficile à résoudre! — l'auront-elles portée? « Elle est allée bien loin, répondent les naturels du pays, bien loin, bien loin d'ici! Les âmes qui l'ont précédée l'attendent pour la recevoir et lui faire les honneurs de ce nouveau séjour; mais il faut les prier; il faut préparer au parent que l'on pleure un bienveillant accueil; il faut dire quelles étaient ses vertus, sa bonté, son courage, afin que les morts se réjouissent du compagnon que la terre leur envoie. C'est pourquoi les vassaux, les amis, les parents, doivent se réunir souvent, sur la tombe du défunt, pour célébrer ses louanges et pour chanter ensemble de longs hymnes de deuil. » A ces naïfs discours, qui ne croirait reconnaître les vieux enfants des steppes de l'Asie, les honnêtes et crédules Mongols, sous la tente desquels ont si longtemps vécu, nos deux héroïques missionnaires, le père Huc et le père Gabet?

J'avais pressenti l'intérêt qui devait s'attacher à la théodicée mystique des Carolins; mais ce n'est point le roi George qui pouvait satisfaire ma curiosité sur cette question. Nous nous entendions mieux quand nous parlions des ressources agricoles de son île. Le roi George était fier, à juste titre, de la merveilleuse fécondité de ses États, et, comme s'il eût voulu m'en éblouir, il ne cessait de me la vanter. Après sa seconde visite à bord de la corvette, il avait convoqué tous les chefs dans la case commune : il

leur avait raconté les splendeurs de *la Bayonnaise*, il leur avait en même temps fait sentir, qu'il convenait de mettre leur souverain en état de reconnaître l'accueil et les présents qu'il avait reçus de ces redoutables étrangers. Bientôt, en effet, des pirogues chargées de taros, de fruits de l'arbre à pain, d'ignames, de cannes à sucre et de noix de coco vinrent inonder le pont de la corvette des libéralités du roi George. Je voulus protester, exposer à ce généreux prince qu'il finirait par affamer son île : il sourit de mes craintes, et compta sur ses doigts dix espéces de racines, qui pouvaient au besoin suppléer les fruits de l'arbre à pain et ceux du cocotier. La canne à sucre était la seule rareté de l'île, la seule propriété qui parût soumise au *tabou*. A toutes ces richesses je voulus ajouter, pour les années d'ouragan, de nouvelles resources : j'offris au roi un panier de pommes de terre, deux ou trois sacs de riz de montagne et un baril de haricots de Canton. Je doute, hélas ! malgré les promesses réitérées qui me furent faites, que jamais ces semences aient été confiées à la terre : les naturels d'Oualan sont incapables d'accorder une pensée à l'avenir ; pour eux, le jour présent compose toute la vie, ils ont l'insouciance des enfants, et cèdent sans effort à la mollesse qu'inspire le climat énervant des tropiques. La recherche d'une jouissance nouvelle ne vaut pas, à leurs yeux, les fatigues au prix desquelles il faudrait l'obtenir. Les animaux qui leur ont été laissés, à diverses reprises, par les baleiniers, ont depuis longtemps recouvré leur indépendance : les cochons courent les bois, les poules abandonnées vivent à l'état sauvage. Avec les magnifiques pigeons à gorge d'opale et de rubis, qui remplissent les forêts de l'île, ces poules nous offraient une chasse à la fois abondante et facile : c'est assurément un des gibiers les plus délicats qu'aient savouré nos palais cosmopolites. Les poules sauvages d'Oualan ne

le cèdent en rien, pour le goût et pour le fumet, aux faisans d'Europe.

L'objet de notre mission, cependant, était rempli ; il ne nous fallait plus qu'une circonstance favorable pour sortir du port. Des baleiniers y avaient été arrêtés des mois entiers, et ces navires avaient pris le parti de ne plus mouiller que dans la baie située sous le vent de l'île, celle dans laquelle M. Duperrey avait jeté l'ancre et qu'il avait nommée du nom de son bâtiment. Dans le havre Chabrol, la brise, qui souffle quelquefois de terre pendant la nuit, vient mourir à l'entrée de la rade. On trouve dans le passage une mer sourdement agitée, en dehors des récifs un abîme sans fond. Nous ne devions donc songer à franchir ce canal resserré entre deux brisants, ni à l'aide de nos câbles, ni avec le secours insuffisant de nos embarcations ; le vent seul pouvait nous fournir le moyen de gagner la pleine mer, et le vent était toujours contraire. Ce qu'il y avait de plus grave, peut-être, dans cette situation, c'est que toute tentative faite pour en sortir devait être couronnée de succès, sous peine d'amener un résultat funeste. Un navire baleinier d'un faible tonnage pouvait bien, s'il manquait d'en sortir, tourner sur ses talons et rentrer dans le port ; mais une pareille manœuvre était à peu près interdite à *la Bayonnaise*. Avec qu'elle impatience nos regards suivaient dans le ciel la marche des gros nuages que les vents alisés chassaient constamment devant eux ! avec quelle anxiété, abusés par une bouffée trompeuse, nous allions dans la passe observer la direction de la brise ! Le roi George nous promettait quelques heures de vent plus propice pour le jour de la pleine lune. Épiant cet instant favorable, si nous descendions sur la côte, nous osions à peine perdre la corvette de vue ; mais, sans dépasser les limites de la baie, nous trouvions de majestueux ombrages, sous lesquels nous pouvions, pendant des

journées entières, promener nos ennuis. Le figuier des banians, avec sa forêt de racines qui pendent comme une chevelure de ses longs rameaux, couvrait d'un abri touffu le sol sablonneux sur lequel croissaient, pêle-mêle, les arums et les pandanus. Le *barringtonia*, au feuillage dur et sombre comme celui du laurier, répandait sur la terre ses milliers de fruits pareils à la mitre d'un évêque, qu'on voyait germer de toutes parts et pousser vers le ciel d'innombrables rejetons. A quelques pas du bord de la mer, toute trace de sentier disparaissait. La forêt vierge, avec ses branches entrelacées, ses troncs serrés l'un contre l'autre, s'étendait jusqu'au sommet des montagnes. Il fallait renoncer à percer ces dédales inextricables. Les insulaires qui n'avaient pu trouver place sur l'île Lélé occupaient le rivage de la grande île. Ils cultivaient sans efforts quelques racines nutritives ou des cannes à sucre, et vivaient du produit de leurs cocotiers. Quelques-uns, n'ayant pour tout vêtement que le *maro* indigène, nous rappelaient le beau type carolin que nous avions admiré à Guam; c'était la même perfection de formes, la même pureté de lignes respirant à la fois la vigueur et la souplesse : c'est ainsi que l'homme dût sortir des mains du Créateur. Un statuaire n'eût pu se lasser de contempler ces sauvages dans le calme de leurs poses, dans la noblesse innée de leurs attitudes : c'était l'idéal de la sculpture, la beauté mâle et forte devinée quelquefois par le génie. A côté de ces hommes, que n'avait point atteint la lèpre héréditaire, fatal présent de la civilisation, se montraient des cadavres vivants, lentement rongés par d'affreux ulcères. Le regard se détournait de ces malheureux, qui semblaient supporter avec une résignation apathique le fléau qui les dévorait ; c'était un hideux spectacle, qui ne pouvait manquer d'exciter dans nos cœurs une profonde compassion. Par quels crimes cette race innocente a-t-elle pu mériter

la colère céleste? On s'est ému du sort des populations de la côte d'Afrique; les peuples de l'Océanie devraient, à plus de titres encore, éveiller les élans de notre sympathie. On ignore peut-être, en Europe, de quels affreux désordres, de quelles criminelles violences les archipels de la Polynésie sont devenus le théâtre. Les *convicts* de Sydney, les déserteurs des navires baleiniers ont infesté ces îles; ils ont associé des populations douces et inoffensives à leurs odieux excès et à leurs sanglantes querelles : ils les en ont rendus victimes. Des tribus ont été massacrées; des navires sont venus enlever des cargaisons de tripang et de nacre le mousquet à la main; des exécutions sommaires ont eu lieu; le plus chétif Européen s'est arrogé le droit de haute et basse justice sur des peuples sans défense; et toute une génération de flibustiers, sous le nom de *frères de la côte*, a planté le drapeau d'une ignoble tyrannie sur des archipels heureux et libres il y a moins d'un demi-siècle. On a dit, non sans raison, que nos navires de guerre devraient se montrer plus souvent dans ces parages; j'ajoute que ce n'est point assez : les peuples polynésiens ne peuvent plus vivre que sous la tutelle de l'Europe; les ressorts de leur civilisation sont brisés aujourd'hui; ils ne sauraient plus être les naïfs sauvages que Cook nous a dépeints. Il faut les sauver du joug que des aventuriers sans mandat ont appesanti sur eux; il faut surtout les sauver des funestes passions qui les dévorent. Je souhaite ardemment, pour ma part, que la France ait son rôle dans cette œuvre providentielle; mais si des soins plus pressants doivent la détourner d'une pareille entreprise, j'appelle de mes vœux le protectorat de toute autre puissance : il n'en est point dont l'intervention, dans ces circonstances désespérées, ne puisse être utile et tutélaire.

On n'a pas oublié, sans doute, le temps où la France

semblait avoir conçu le projet d'assurer à son commerce quelque point de refuge et de ravitaillement dans ces mers, où l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande s'étaient déjà emparées de toutes les positions importantes. L'île Oualan, explorée pour la première fois par un navire français, eût pu trouver place dans un système qui tendait moins à créer des colonies agricoles qu'à poser quelques jalons sur les grandes routes commerciales du globe. Cette île, que l'équipage d'un navire de guerre eût facilement tenue en respect, eût admirablement relié Taïti, Basilan et Mayotte. Je ne connais point de prétentions qui eussent pu, dans ce cas, prévaloir sur les nôtres. Notre action bienfaisante se fût étendue sur trois archipels. Les îles Carolines, les îles Marshall auraient vu de meilleurs jours à l'ombre de notre pavillon, et peut-être le commerce du tripang, de la nacre et de l'écaille de tortue eût-il récompensé, par d'importants profits, la pensée généreuse qui aurait décidé notre occupation. Ce système d'expansion fut ruiné, dès sa naissance, par les embarras dont le protectorat de Taïti devint la source; une nouvelle situation politique pourrait ouvrir à la France de nouveaux horizons. Si jamais le monde européen fait enfin trève à ses stériles querelles, il n'entrera sans doute dans la pensée de personne d'enfermer notre action dans les étroites limites de la Méditerranée. Ce jour-là, je demande qu'on n'oublie point l'archipel si intéressant des Carolines.

En dépit de l'attrait que devait nous inspirer cette phase toute nouvelle de notre campagne, nous ne pouvions nous empêcher de maudire les délais qui nous retenaient à Oualan. Le 28 mars enfin, une légère brise d'ouest s'éleva du fond de la baie. J'allai immédiatement, dans ma baleinière, observer quel vent soufflait dans la passe. La houle était à peu près tombée, et, en dehors des récifs, la brise variait du nord-nord-est au nord-est. C'était un moment

précieux à saisir. En quelques minutes, nous fûmes sous voiles; nos quatre embarcations nous remorquaient avec ardeur, et la marée nous était favorable. C'est ainsi que nous nous engageâmes dans la passe. Un instant la brise nous manqua complétement, nos huniers s'affaissèrent lourdement le long des mâts. La marée et l'effort de nos canots nous soutenaient à peine contre la houle. Tout à coup, la brise qui régnait au large frappe nos voiles hautes, nos vergues sont rapidement orientées, et la corvette s'élance en avant; mais la proue est tournée vers le récif du sud. La vague déferle en mugissant sur ce banc de madrépores dont nous nous sommes déjà rapprochés. Toutes les manœuvres que l'on pouvait exécuter sont faites; il faut en attendre le résultat. Un profond silence règne à bord de *la Bayonnaise*. Notre inquiétude est déjà dissipée : la corvette s'est rangée au vent, et, comme un dauphin qui fend l'onde, elle plonge gaiement sa proue dans l'écume qu'elle soulève. Les derniers écueils sont bientôt derrière nous, et nous voguons sans crainte sur une mer profonde.

Notre traversée de retour fut aussi rapide que notre voyage de Manille à Oualan avait été pénible et contrarié. Quelques jours après notre départ, nous passions entre les îles de Rota et de Guam, nous coupions la chaîne des Bashis le 12 avril, et le 17 nous jetions l'ancre sur la rade de Macao.

CHAPITRE XVII.

Mort de l'empereur Tao-Kouang. — Son successeur Y-Shing. — Départ de *la Bayonnaise.*

Pendant les trois mois que nous avions employés à parcourir l'océan Pacifique, une date mémorable prenait place dans les annales du Céleste Empire. Les premiers Chinois qui montèrent à bord de *la Bayonnaise* nous étonnèrent par l'apparence insolite de leur crâne; le rasoir avait respecté leurs cheveux depuis plus d'un mois. La dynastie tartare était-elle donc descendue du trône? Les fils de Han se préparaient-ils à reprendre cette antique coiffure dont le sabre des Mantchoux avait exigé le sacrifice, et dont on ne trouvait plus la trace que sur les vieux vases de porcelaine? Non, l'empire n'avait pas changé de maître; mais les Chinois portaient le deuil de leur père. Après trente années de règne, le fils de Kia-king, le petit-fils du glorieux Kien-long, avait rejoint dans la tombe les cinq souverains de la dynastie mantchoue, laissant à son successeur un empire ébranlé et un avenir plein d'incertitudes.

L'empereur Tao-kouang, avant de mourir, avait désigné pour lui succéder le quatrième de ses fils, qui prit, en montant sur le trône, le nom de Y-shing. Ce prince était issu d'une femme tartare, car, suivant les lois de la dynastie Taï-tsing, les descendants des femmes chinoises ne peuvent avoir de droits à la couronne. L'avénement du nouveau souverain ne fut marqué par aucune réforme.

Le respect que les princes, comme les moindres sujets du Céleste Empire, sont tenus de montrer pour la mémoire paternelle, interdit, pendant une année au moins, à l'héritier du trône, tout acte qui pourrait sembler une censure de la politique suivie par son prédécesseur. Bientôt cependant, des rumeurs, accueillies par les uns, repoussées comme invraisemblables par les autres, annoncèrent aux habitants de Canton qu'une conspiration avait été ourdie par un des frères du vieil empereur, et qu'avec l'assistance de Lin, mandarin bien reconnu par ses tendances rétrogrades, cet oncle rebelle avait réussi à enlever le trône et la vie à son neveu. C'est alors que l'on put juger de la parfaite indifférence des populations de l'empire pour ce qui pouvait se passer à Pé-king. Ces bruits, qui eussent ému si profondément une nation moins habituée à considérer la suprême puissance comme le couronnement indispensable de l'édifice social, et son action tutélaire comme indépendante de la personne du souverain, éveillèrent à peine l'attention des Cantonnais. On les vit vaquer à leurs affaires avec le même calme et la même patience laborieuse que par le passé. Ils laissèrent les Européens mettre tout à leur gré les deux nationalités en présence, et se figurer les Chinois, sous la conduite du vieux Lin, prêts à s'élancer contre les Mantchoux, à la tête desquels venait se placer naturellement le Tartare Ki-ing. Pour eux, ils continuèrent à cultiver leurs champs, à régler leurs comptes, à vendre leurs denrées, comme si les troubles du nord ne les eussent touchés en aucune façon. L'œil le plus pénétrant n'eût pu distinguer, à cette époque, le moindre symptôme d'agitation, dans une province que l'on a toujours signalée à bon droit comme la plus turbulente du Céleste Empire. Je fus profondément frappé de cette apathie, et j'y crus reconnaître une des causes qui entravent le plus énergiquement, en Chine, le

progrès des révolutions. Je compris combien les mécontents, s'ils osaient arborer la bannière de la révolte, auraient de peine à passionner le peuple et à éveiller son zèle pour des projets étrangers en réalité à ses intérêts intimes, combien, en un mot, dans une société où chacun vivait de son labeur, où les priviléges héréditaires étaient inconnus, il faudrait que l'administration commît de fautes et d'excès pour soulever contre elle l'indignation publique. Le gouverneur de Hong-kong voulut cependant être fixé sur le degré de confiance qu'il devait accorder à ces vagues rumeurs. Il expédia, dans le golfe de Pe-tcheli son secrétaire, M. Johnstone, qui s'embarqua sur le navire à vapeur le *Reynard*. La mission de M. Johnstone avait, dit-on, pour but ostensible de complimenter le jeune empereur sur son avénement au trône, pour objet réel de solliciter l'ouverture d'un nouveau port plus rapproché que Shang-hai de Tien-tsin. Cette tentative de M. Bonham pour engager une correspondance directe avec la cour de Pé-king n'obtint même pas du gouvernement chinois l'honneur d'une réponse.

Il faudrait avoir des siècles devant soi pour pouvoir se flatter de voir aboutir la moindre affaire dans l'extrême Orient. Tout marche, à cette extrémité du monde, avec une lenteur incroyable. Depuis notre arrivée sur les côtes de Chine, au mois de janvier 1848, nous n'avions cessé de nous croire à la veille d'une crise décisive. Les mois s'étaient écoulés, les complications s'étaient évanouies, et le Céleste Empire avait continué à se mouvoir dans son orbe accoutumé. Un nouveau règne pouvait nous promettre l'intérêt d'une phase encore inconnue : les tendances libérales d'un réformateur allaient enfin triompher, si l'on en croyait certaines imaginations enthousiastes ; c'était au contraire le rapide déclin de l'empire qui devait, suivant une version plus probable, si-

gnaler l'avénement d'un nouvel Augustule. Toutes ces prédictions nous trouvèrent incrédules ou indifférents. D'autres pensées occupaient déjà notre esprit, car nous venions de recevoir l'ordre de déposer entre les mains de M. Forth-Rouen les archives de la station, et d'opérer notre retour en France en doublant le cap Horn, après avoir touché aux îles Sandwich et à Taïti.

Je n'essaierai point de retracer la joie que cette nouvelle répandit à bord de la corvette. Les deux mers qui nous séparaient des rivages de l'Europe n'étaient plus, à nos yeux, qu'un détroit à franchir. Il nous semblait que le jour où nous aurions quitté la rade de Macao, l'espace allait s'effacer rapidement devant nous. Une station dont on ignore le terme, c'est presqu'un exil : dès qu'on nous ouvrait le chemin du port, nous n'étions plus des exilés ; nous redevenions de joyeux et confiants voyageurs.

Nos préparatifs de départ furent bientôt terminés ; mais nous voulûmes visiter une dernière fois Hong-kong et Canton. Notre première visite à Hong-kong avait eu lieu sous les auspices du brave commandant Lapierre. Nous avions dû nous montrer touchés, à cette époque, de l'éminent service que la marine britannique venait de rendre, sur les côtes de la Corée, aux naufragés de *la Gloire* et de *la Victorieuse*, et des égards dont elle avait su entourer cet honorable malheur. Une pareille circonstance devait assurer l'avenir de nos relations avec les autorités et les principaux habitants de la colonie anglaise. L'annonce de la révolution de février nous avait inspiré, il est vrai, quelques doutes sur le maintien de la paix européenne, et nous avait commandé une légitime défiance. Quand la marche des événements nous permit de renouer des rapports un instant interrompus, les Anglais eurent le bon esprit de ne témoigner aucun ressentiment d'une conduite qu'ils n'eussent point manqué, en

pareille circonstance, d'imiter, et qu'ils avaient franchement déclarée *sailor-like*, ce qui, pour des Anglais, est tout dire. Je me trouvai heureux, pour ma part, de pouvoir, avant de quitter les côtes de Chine, prendre congé d'officiers que j'estimais, et dont j'avais admiré les intrépides manœuvres dans le golfe du Tong-king et dans le canal des Jonques; mais ce fut surtout aux négociants américains, qui nous avaient témoigné une si généreuse sympathie pendant cette crise difficile, que j'éprouvais le besoin de parler de ma reconnaissance. M. Forbes était parti, depuis près d'une année, pour les États-Unis; ses compatriotes étaient devenus les miens : je les vis presque tous à Canton, et j'échangeai avec eux les vœux les plus sincères. Puisse leur honorable et persévérante industrie prospérer sur ces lointains rivages! Puissent leurs efforts servir d'exemple aux nôtres, et le *hong* français être en état de rendre un jour à la marine américaine ce que la maison Russell et Sturgis a fait tant de fois pour la marine française!

Le 4 mai 1850 devait être le dernier jour que nous passerions sur la rade de Macao. C'était une magnifique journée de printemps, tiède et sereine. Une légère brise du sud ridait à peine la surface de la baie. Nos amis nous avaient accompagnés jusqu'à bord, et, dans ce moment si longtemps attendu, si impatiemment désiré, je ne sais quelle secrète émotion venait attrister notre départ. Nos voiles, cependant, frémissaient impatientes au haut des mâts; la marée nous pressait de partir; nous donnâmes le signal. Un effort vigoureux arracha l'ancre de la vase épaisse dans laquelle elle était enfoncée, et *la Bayonnaise*, s'inclinant gracieusement sous ses huniers, s'élança vers le canal que nous devions franchir pour gagner la haute mer.

Notre fidèle *comprador*, Ayo, n'attendait que ce mo-

ment. Il était déjà descendu dans son bateau, et surveillait d'un œil attentif nos manœuvres. Quand il vit *la Bayonnaise* tourner sur elle-même, il fit faire volte-face à sa barque, qui, sous ses deux voiles de nattes, se jouait depuis quelques minutes autour de la corvette, et à l'instant une explosion formidable de pétards se fit entendre. De longues guirlandes d'artifices, qui pendaient du haut de chaque mât, éclatèrent l'une après l'autre comme une fusillade ; le gong déchira l'air de son aigre tocsin, et Ayo, souriant au milieu de cette pluie de feu, calme au milieu de ce vacarme, nous adressa de la main ses derniers *tchin-tchins*. Peu à peu le bruit s'éteignit, la fumée se dissipa, et le plus honnête Chinois que nous eussions connu fit voile vers Macao.

Les navires de guerre qui, venus en Chine par le cap Bonne-Espérance, avaient reçu, comme *la Bayonnaise*, l'ordre de doubler le cap Horn pour rentrer en Europe, avaient suivi une route bien différente de celle qui nous était tracée. Ils avaient tous passé au sud de la Nouvelle-Hollande ou de la terre de Van-Diémen. Pour nous, qui avions la mission de toucher aux îles Sandwich, c'était dans les régions moyennes de l'hémisphère septentrional, par 34 ou 35 degrés de latitude, que nous devions aller chercher les vents variables. Nous ne pûmes atteindre le passage des Bashis qu'après plusieurs jours d'une laborieuse navigation. Des calmes d'abord, puis bientôt de violents vents d'est retardèrent notre marche. Enfin, le 16 mai, dans la soirée, nous parvînmes à sortir de la mer de Chine. Notre manœuvre ne pouvait plus être douteuse. Il fallait nous hâter de gagner les côtes du Japon. C'était là que nos attendaient probablement les vents d'ouest. Nous savions que nous allions traverser des parages peu connus; mais nous étions loin de nous promettre l'émotion d'une découverte.

Le 31 mai, vers quatre heures du matin, nous n'étions plus qu'à quatre-vingts lieues environ de Jédo, cette immense capitale d'un mystérieux empire, quand on vint m'annoncer qu'on croyait apercevoir la terre devant nous. Cette nouvelle était loin de cadrer avec mes calculs, et je crus à une illusion. Je montai cependant sur le pont, et je vis, en effet, à quelques milles de la corvette, cinq ou six sommets aigus, autour desquels paraissaient voler des milliers d'oiseaux. Je refis mes calculs, je consultai la carte; il n'y avait plus à en douter, nous avions découvert une île. Comme de vieux époux qui ont longtemps attendu un héritier, et dont le ciel couronne enfin les vœux, nous nous trouvions au dépourvu; nous n'avions pas de nom préparé pour l'enfant que nous envoyait la Providence. Fallait-il l'appeler l'île de *la Bayonnaise?* Fallait-il attacher à sa venue en ce monde un souvenir emprunté aux péripéties de notre campagne? La brise était fraîche, et nous approchions rapidement de notre île. Ses sommets cependant tardaient bien à grandir. Les premiers rayons du soleil portèrent un coup fatal à nos illusions. C'était l'éternelle histoire des bâtons flottants. Notre île n'était qu'une longue chaîne de roches, dont le sommet le plus élevé avait à peine six mètres de hauteur. Nous pouvions remercier le ciel que la nuit n'eût pas été plus noire, car nous eussions couru le risque d'aller nous briser sur cette terre inconnue. Nous en passâmes aussi près que la prudence pouvait nous le permettre, et quand nous eûmes constaté que ce n'était qu'un misérable écueil, nous refusâmes de lui donner le nom de notre corvette. Nous l'inscrivîmes sur la carte de l'océan Pacifique avec cette désignation dédaigneuse: *Ile vue par la Bayonnaise, le* 31 *mai* 1850, *par* 32° 0′ 41″ *de latitude nord et* 137° 39′ 12″ *de longitude est.*

Dès que nous eûmes doublé les côtes du Japon, nous

trouvâmes de longs jours, un air frais et vivifiant, des brises qui nous faisaient faire des enjambées de quatre-vingts lieues d'un midi à l'autre. Nous eûmes soin de nous maintenir dans des parages si favorables, et nous ne redescendîmes vers le sud qu'après avoir dépassé le méridien des îles Sandwich. En approchant du tropique du Cancer, les vents alisés enflèrent de nouveau nos voiles. Le 29 juin 1850, nous étions mouillés sur la rade extérieure d'Honoloulou.

CHAPITRE XVIII.

Les îles Sandwich.

J'ai souvent essayé de dégager de toutes les controverses dont les peuples de l'océan Pacifique sont devenus l'objet, un système qui pût rattacher leur existence à celle de deux grandes races orientales que sépare une ligne de démarcation bien tranchée. Si mon hypothèse pouvait être admise, la race noire et la race mongole auraient, par leur mélange, donné naissance aux populations de la Malaisie. Au sud de l'équateur, de la terre des Papous jusqu'aux Nouvelles-Hébrides, la première de ces races se présenterait encore dans toute sa pureté. Les peuples de la Polynésie proprement dite ne seraient, au contraire, que des colonies mongoles. Comment le fils de Sem se sont-ils répandus des îles Sandwich aux côtes de la Nouvelle-Zélande ? Comment ont-ils peuplé le groupe des Carolines et l'archipel des Pomotou, des îles Tonga et les îles Marquises ? C'est une question que je n'essaierai point de résoudre ; mais rien ne me semble plus propre à expliquer la conformité de mœurs, de langage et de caractères physiques des diverses tribus polynésiennes, que l'idée de deux races s'épanchant sur la surface des mers, aussi loin que les vents peuvent les porter, s'arrêtant, — la première, avec la mousson d'ouest, au groupe des îles Viti, — la seconde, avec les tempêtes de l'hémisphère nord, aux côtes du continent américain ou aux ri-

vages des îles Sandwich. Quand nous débarquâmes à Honoloulou, ma première impression confirma l'hypothèse qui m'avait séduit. Je crus me retrouver au milieu des Carolins de l'île Oualan.

Les Polynésiens ne composent donc qu'un seul peuple à mes yeux. A peu d'exceptions près, les mêmes destinées les attendent, et la transformation qu'ils subissent, — aux îles Sandwich sous la direction des missionnaires américains, à Taïti sous l'influence de la domination française, — mérite d'autant plus d'être étudiée, qu'il s'agit sans aucun doute de fixer, dans un avenir peu éloigné, la condition future de cette intéressante portion de l'humanité.

Il faut distinguer deux sortes d'îles dans la Polynésie : les unes, comme l'écume d'une fournaise ardente, ont jailli du fond de l'Océan, pour élever jusqu'aux cieux leurs sommets sillonnés par la lave ; les autres, couronnées par les travaux des madrépores, ont à peine dépassé le niveau de la mer. Les vents et les oiseaux y ont apporté quelques graines, les flots ont jeté sur leurs rives quelques noix de cocos, et sur ce récif, dont la végétation avait fait une île, la vague est venue plus tard déposer des habitants. Ces îles basses sont de véritables camps de pêcheurs. Leur territoire n'offre aucune prise à la culture. Ce n'est point à cette formation incomplète qu'appartiennent les îles Sandwich. L'archipel découvert par Cook, en 1778, n'a rien de commun avec la longue chaîne des Pomotou, ni avec les îles à demi submergées du groupe des Carolines. Les îles Sandwich, au nombre de dix, peuvent être comparées aux Açores ou aux Canaries. Situées par 20 degrés environ de latitude nord, elles se trouvent sur le passage des navires que les vents alizés conduisent des ports de la Californie aux côtes méridionales du Céleste Empire. Les quatre îles les plus importantes de ce

groupe ont reçu de leurs premiers habitants les noms d'Hawaii, de Mawi, de Wahou et de Taouaï. Hawaï, qui possède un excellent port, est devenu le centre commercial de l'archipel. Les baleiniers viennent s'y ravitailler avant de pénétrer dans la mer d'Ochotzk ou dans le détroit de Behring, et la ville d'Honoloulou, qui leur doit sa prospérité, est aujourd'hui la première ville de la Polynésie. Bien que la superficie totale des îles Sandwich soit peu inférieure à celle de la Sicile ou de la Sardaigne, la population de cet archipel ne paraît guère dépasser cent ou cent vingt mille âmes. Sur un territoire sept fois moindre, l'île Majorque, dans la Méditerranée, offre deux fois plus d'habitants. C'est qu'aux Sandwich les naturels ne se sont pas encore éloignés des bords de la mer. L'intérieur des îles est presque entièrement inculte et dépeuplé. Comme dans toutes les contrées d'origine volcanique, le sol des Sandwich est profondément découpé. Des cratères éteints ou prêts à vomir sur la plaine leur feu qui sommeille, des vallées encaissées entre deux murailles de lave, de hautes chaînes de montagnes brusquement interrompues par des précipices, tel est l'aspect général de ces îles, où l'on rencontre, suivant la hauteur à laquelle on s'élève, la même diversité de climats qu'à Java ou aux Philippines.

Il est généralement admis aujourd'hui que les Espagnols avaient eu connaissance des îles Sandwich avant le capitaine Cook; mais ce grand navigateur est le premier qui ait appris à l'Europe l'existence d'un archipel, auquel il imposa le nom d'un des lords de l'amirauté britannique. Son navire apparut un matin, aux naturels de Taouaï, *comme une forêt flottante*, et l'archipel des Sandwich, pléiade égarée, qui avait échappé pendant bien des siècles à une attraction fatale, se trouva ramené, par cette découverte, dans le tourbillon général de l'univers. Il serait difficile d'apprécier le degré de civilisation qu'avaient

atteint les premiers colons de la Polynésie, avant que le hasard des flots les séparât du reste de l'humanité ; je serais porté à croire cependant qu'ils apportèrent avec eux, dans ces solitudes, les germes d'une hiérarchie sociale que la force seule n'eût point suffi à fonder. De temps immémorial, il avait existé aux Sandwich une distinction profonde entre la classe des chefs et la classe inférieure. Adorés pendant leur vie, les chefs étaient déifiés après leur mort. La terre et l'Océan étaient leur propriété. Le peuple n'avait d'autre mission que de servir et d'engraisser de son labeur cette race sacrée. Aussi pouvait-on reconnaître du premier coup d'œil un chef hawaïen à sa haute stature et à son embonpoint. L'archipel était divisé en plusieurs monarchies féodales. Le pouvoir du souverain, placé sous la protection des superstitions publiques, était sans limites. Une troupe de hiérophantes, dont les fonctions étaient héréditaires, prêtaient à ses volontés le secours de leurs artifices. Les interdictions qu'il avait prononcées étaient accueillies comme un arrêt des dieux, et nul ne pouvait les enfreindre sans encourir la peine capitale. Le *tabou* était donc la première loi de l'État ; quelques-unes des prescriptions de ce code rigoureux enchaînaient à leur joug jusqu'au souverain lui-même. Ainsi, sous le chaume royal comme dans la plus humble cabane, les deux époux n'auraient jamais osé s'asseoir à la même table ; les hommes et les femmes devaient prendre leur repas dans des appartements séparés. Par un singulier abus de pouvoir, c'était surtout contre les femmes que s'était acharnée une législation qui ne connaissait ni infractions légères ni châtiments gradués . en violant le *tabou*, c'était la Divinité qu'on offensait. Il fallait s'attendre au dernier supplice, si l'on osait lancer une pirogue à la mer pendant l'un des jours interdits, si, par le plus léger bruit, on troublait la solennité des prières,

si on laissait involontairement son ombre se projeter sur la personne du roi, si, lorsqu'on prononçait le nom du souverain dans une chanson, lorsqu'on rencontrait le serviteur qui lui portait son *maro*, on ne se prosternait point à l'instant jusqu'à terre. La peine de mort était prononcée contre les coupables dans de secrets conclaves, et exécutée mystérieusement au milieu de la nuit. De hideux licteurs rôdaient dans les ténèbres, assommaient ou lapidaient les victimes qu'ils étaient parvenus à saisir, et traînaient ces horribles offrandes jusque sur les autels des dieux. On n'eût point édifié un nouveau temple sans le consacrer par quelques-uns de ces sanglants sacrifices.

Quels étaient donc ces dieux dont on courtisait ainsi la faveur? Les Hawaïens reconnaissaient six divinités principales, purs esprits, qui habitaient la région des nuages. Ils les honoraient sous la forme de grossières idoles, et leur prêtaient les passions des chefs dont ils étaient habitués à vénérer les puérils et cruels caprices. Les habitants des Sandwich avaient, comme ceux des Carolines, une idée confuse de l'immortalité de l'âme : ils croyaient que les esprits des morts erraient pendant quelque temps autour de leurs cadavres, fantômes irrités qui fuyaient, au sein des antres les plus obscurs, la lumière du jour, et en sortaient, après le coucher du soleil, pour venir étrangler leurs ennemis. Ces fantômes prenaient enfin leur vol vers la région celeste qu'habitait Wakea, le père de la race hawaïenne. Un homme avait-il observé fidèlement pendant sa vie les rites religieux, respecté le *tabou*, offert aux jours voulus des prières et des sacrifices, son âme obtenait de rester dans ce séjour de félicité. L'âme des mécréants, au contraire, impitoyablement chassée de cet asile, était poussée, par une force invincible, dans l'abîme. Ces notions religieuses, qui rappellent, jusqu'à un certain point, les superstitions bouddhiques, étaient étrangères à la

masse du peuple. Dans l'asservissement où il vivait, le peuple n'avait guère le loisir d'égarer ses pensées au delà de la tombe. Il laissait aux chefs et aux prêtres l'espoir d'une autre vie, et croyait à peine que de pareils soucis pussent le concerner.

L'arbre à pain et le cocotier sont les deux trésors de la Polynésie. Dans les îles où ces fruits spontanés abondent, les autres productions du sol sont un luxe à peu près superflu. Quant aux îles Sandwich, la subsistance des habitants n'eût point été assurée, s'ils n'eussent ajouté, aux ressources insuffisantes de leurs côtes, la culture du taro et de la patate douce. Le peuple avait donc à subir, dans cet archipel, malgré la fécondité du sol et la beauté du climat, la dure loi du travail. Il lui fallait déchirer le sein de la terre et créer, à l'entrée des vallées ou sur le penchant des collines, des barrages destinés à rassembler les eaux qui doivent fertiliser la plaine. Ce n'était point, cependant, à ces soins agricoles que se bornaient les obligations de la classe inférieure. Avec ses haches de pierre, elle creusait patiemment, dans de larges troncs d'arbres, les pirogues des chefs ; elle en perçait les bordages à l'aide d'os humains lentement aiguisés, et les cousait ensuite l'un à l'autre avec les fils tordus du cocotier ; elle tissait les mailles des grands filets de pêche, fabriquait les manteaux de plumes écarlates dont se paraient les rois dans les cérémonies religieuses, poursuivait, au profit de ses maîtres, le poisson sur les flots, l'oiseau des tropiques sur les montagnes, et fournissait les victimes humaines que l'on offrait aux dieux. L'arrivée des navires européens fut la source d'un nouveau labeur pour la population hawaïenne. Ce que les métaux précieux avaient été pour l'Amérique, le bois de sandal le fut pour les îles Sandwich Ce funeste présent de la nature attira sur leurs rivages les trafiquants étrangers. Les boissons enivrantes,

les étoffes de soie, le fer, les armes à feu, éveillèrent la cupidité des chefs, qui n'avaient, pour payer ces trésors, que le produit de leurs forêts. Dans l'espace de vingt ou trente ans, près de six mille tonneaux de bois de sandal furent exportés des îles Sandwich par les navires anglais ou américains, et vendus aux Chinois de Canton. Ce ne fut bientôt que dans les gorges les plus reculées et les plus sauvages, sur les sommets les plus inaccessibles, que l'on put rencontrer ces troncs aromatiques. Non moins pénible que le travail des mines, cette âpre exploitation des forêts n'eût point tardé à creuser le tombeau d'un peuple habitué à subir son fardeau sans murmure, si, par un bonheur providentiel, l'incurie et l'imprévoyance d'une génération n'eussent si complétement moissonné ce champ fatal, qu'elles n'y laissèrent rien à glaner pour les générations futures.

Le bois de sandal n'était point un appât qui pût mettre en péril l'indépendance des îles Sandwich, mais il contribua puissamment à hâter l'unité d'une monarchie indigène. Il joua, dans les destinées de ce chétif empire, le rôle que le coton joua plus tard en Égypte. Ce fut ce produit, payé presque au poids de l'or par les habitants du territoire céleste, qui mit aux mains d'un chef entreprenant les armes avec lesquelles il parvint à dompter ses ennemis. En 1792, quand le capitaine Vancouver, — quatorze ans après Cook, six ans après Lapérouse, — visita l'archipel des Sandwich, Kamehameha régnait sur trois des districts d'Hawaï. Ce prince, dans lequel, — singulier effet de la promiscuité polynésienne, — deux souverains s'obstinaient à reconnaître leur fils, avait déjà livré de sanglantes batailles aux chefs qui avaient entrepris de contester ses droits à ce premier héritage. Ses armes étaient alors la massue de bois de fer et la lance garnie d'une double rangée de dents de requin. Kameha-

meha demanda au capitaine anglais des mousquets et de la poudre. Vancouver sut résister à ses importunités ; mais le fils naturel du roi de Mawy ne tarda point à trouver des capitaines moins scrupuleux ; deux matelots européens, qu'il avait retenus prisonniers, combattirent à ses côtés et portèrent la terreur dans les rangs des indigènes. En 1796, l'archipel tout entier reconnaissait sa domination.

Kamehameha n'était point seulement un colosse, dont la massue pouvait écraser la couronne sur la tête de ses compétiteurs ; il possédait, avec les muscles de fer et les membres d'un géant, l'habileté cauteleuse et la subtilité tenace d'un homme qui avait dû combattre avant de régner. Parvenu, à la suite de sept guerres sanglantes, au faîte de la puissance, il n'abusa point de son triomphe. Il sut contenir les ressentiments des vaincus par sa fermeté vigilante, et rendre la paix au royaume par sa judicieuse clémence. Il mourut dans son palais d'Hawaï, composé de six huttes de paille, le 8 mai 1819. Une femme, qu'il avait associée depuis longtemps à ses plus secrets desseins, Kaahumanu, issue du vieux sang des chefs hawaïens, fit monter sur le trône l'héritier dont les dernières volontés du souverain lui avaient confié la tutelle, mais elle se réserva la réalité du pouvoir.

Les coutumes primitives s'étaient maintenues presque sans altération durant le règne de Kamehameha. Le *tabou* était encore, dans cette partie de l'Archipel polynésien, la base du gouvernement et la loi suprême. Déjà cependant, l'Évangile avait été apporté par les missionnaires anglais à Taïti, et le bruit de ce grand changement était arrivé jusqu'aux îles Sandwich. Les récits des Hawaïens, qui commençaient à visiter les archipels de l'Océanie sur les navires baleiniers, les railleries des étrangers qui venaient chercher à Honoloulou du bois de sandal, ne pouvaient

manquer de porter aux vieilles superstitions de sérieuses atteintes. Kaahumanu osa concevoir la pensée d'une révolution religieuse.

Quelques jours après la mort de Kamehameha, le nouveau souverain des Sandwich, Liboliho, avait revêtu la pourpre hawaïenne, le manteau de plumes que le peuple honorait encore comme l'insigne de la suprême puissance. En présence des chefs et des prêtres rassemblés pour cette cérémonie, Kaahumanu invita le jeune roi à violer le *tabou*. A cette proposition, Liholiho ne put s'empêcher de reculer d'effroi; mais le Rubicon était passé : Kaahumanu devait périr ou briser le joug qu'elle avait entrepris de secouer. Le souverain oublia dans l'ivresse ses scrupules et ses terreurs. Il viola le *tabou*, et le vieil édifice des rites hawaïens s'écroula sous l'audace d'une femme.

Un chef releva l'étendard de l'idolâtrie. Il était jeune, courageux et rempli d'une sombre ferveur. Les prêtres l'entourèrent et lui promirent la couronne. A leur voix, une partie du peuple accourut sous la bannière rebelle. Les deux armées se rencontrèrent dans une des plaines d'Hawaï. La victoire fut longtemps disputée; le défenseur des dieux succomba enfin sous les coups des athées et des révolutionnaires. Le peuple se hâta de briser des idoles qui se montraient impuissantes à protéger leurs adorateurs. Toutefois, ce scepticisme n'était qu'un premier pas vers des croyances nouvelles. Dépouillés de la foi de leurs pères, les naturels d'Hawaï subirent avec empressement le joug que leur apportèrent, en 1820, les missionnaires des États-Unis. En quelques années, les îles Sandwich appartinrent au protestantisme. La conversion des principaux chefs et l'exemple tout-puissant de l'altière princesse, qui avait la première osé violer le *tabou*, amenèrent sur les bancs des écoles méthodistes des enfants et

des femmes, des hommes dans la force de l'âge et des vieillards décrépits, troupeau d'aveugles habitués à marcher dans le sentier que choisissaient leurs maîtres. La Bible remplaça donc sans difficulté le *tabou*, et les commandements de Dieu devinrent, dans les îles Sandwich, la base officielle de la morale publique. Peu de temps après, une constitution fut promulguée ; les droits des chefs et les charges de la classe laborieuse furent minutieusement définis, l'administration de la justice fut régularisée, et chaque année, vers le mois d'avril, on vit s'ouvrir, à Honoloulou, l'assemblée dans laquelle les principaux chefs, assistés de sept députés élus par le peuple, étaient admis à discuter les lois et à voter l'impôt. A l'abri de cette fiction, les missionnaires concentrèrent dans leurs mains les pouvoirs politiques et exercèrent sur la population un empire absolu. Un grave incident vint cependant les troubler dans la jouissance de leur rapide conquête. Deux prêtres catholiques débarquèrent, en 1827, à Honoloulou, et comptèrent bientôt, dans la classe inférieure, de nombreux prosélytes. Les missionnaires protestants parurent oublier, dans cette circonstance, les principes que leurs coreligionnaires avaient tant de fois invoqués. Apôtres de la liberté religieuse, s'ils n'armèrent point eux-mêmes la persécution contre une Eglise rivale, ils négligèrent d'arrêter le cours des plus odieuses violences, et laissèrent le pouvoir temporel devenir le champion d'une intolérante orthodoxie. Il fallut que le pavillon français intervînt dans cette querelle, et que nos frégates se chargeassent d'obtenir, pour les habitants des Sandwich, le droit, — qu'on leur contestait, — d'adorer le Dieu des chrétiens selon le rite des États-Unis ou suivant le rite de l'Eglise française. Les missionnaires protestants avaient prédit qu'en brisant l'unité religieuse de la monarchie hawaïenne, on allait jeter dans ces îles paisibles

le germe de graves désordres et de dangereuses commotions. L'événement ne justifia point leurs prophéties. Les Sandwich purent compter vingt-cinq mille catholiques, sans que le successeur de Liholiho, le roi Kamehameha III, en fût moins solidement assis sur son trône, sans que les volontés de ses conseillers en fussent moins strictement obéies.

C'est une belle mission que celle qui attend nos navires dans ces mers lointaines, où on les voit trop rarement apparaître : ils n'y vont pas défendre les intérêts d'un étroit fanatisme ; ils sont chargés d'y protéger les droits les plus sacrés de la conscience humaine, et de réclamer pour l'humanité tout entière la liberté de choisir ses autels et de chercher son dieu. Tel était le devoir qui avait conduit, à diverses époques, devant Honoloulou, les frégates *l'Artémise* et *la Vénus*, les corvettes *la Bonite* et *la Boussole*, *la Virginie* et *la Poursuivante*. *La Bayonnaise* venait à son tour jeter l'ancre à l'entrée de ce port. Nous n'avions plus ni réclamations à faire valoir, ni griefs à redresser. M. le contre-amiral Le Goarant, qui nous avait précédés de quelques mois, s'était amplement acquitté de ce soin. Nous venions rappeler au gouvernement des Sandwich que la France ne perdrait jamais de vue cet important archipel, et que, sérieusement attachée à son indépendance, elle ne souffrirait point qu'une domination étrangère vînt s'y établir sous le manteau de l'intolérance religieuse.

La Bayonnaise ne devait s'arrêter que quelques jours à Honoloulou, et nous vîmes arriver sans regret le terme fixé à notre mission. Des sentiers envahis par des flots de poussière, un peuple dans cet âge ingrat où les nations ont perdu la naïve élégance de leurs vieilles coutumes sans avoir eu le temps d'acquérir aucun des raffinements de la civilisation, un gouvernement tremblant sous la

férule des docteurs qu'il maudit et redoute, des trafiquants de tous les climats guettant de ce poste avancé l'occasion d'un voyage aux bords dorés de la Californie, telles étaient les séductions que la métropole des Sandwich pouvait nous offrir. Chaque matin, avant que le soleil eût rendu les quais poudreux d'Honoloulou et ses rues sans ombrage presque impraticables, nous venions débarquer au fond du canal qui serpente doucement entre deux longues chaînes de madrépores. Il était impossible de contempler sans intérêt l'activité de ce marché polynésien, dont les produits allaient incessamment s'échanger contre l'or du nouveau monde. Des navires venant de San-Francisco, et prêts à repartir pour Hongkong ou pour Calcutta, arrivaient à chaque instant sur la rade ; d'autres se lançaient sous toutes voiles dans la passe étroite qui s'ouvre entre les coraux, et jetaient aux Kanaks rassemblés sur le récif une amarre qui servait à les traîner jusqu'au milieu du port. Si nous nous détournions vers les rues adjacentes, nous y trouvions encore le mouvement d'une grande ville et l'empreinte bizarre d'une civilisation naissante : de nombreux cavaliers se croisaient sur la chaussée avec d'intrépides amazones, dont les écharpes écarlates et les tresses de cheveux flottaient au vent. Ces hardies écuyères, galopant à califourchon, étaient, nous assuraient nos guides, des princesses ou des dames de haut lignage ; les cavaliers qui leur souriaient familièrement ou qui se hâtaient de les saluer jusqu'à terre étaient les descendants des vieux guerriers de Kamehameha, des chefs dont les pères avaient vu les navires de Cook et de Lapérouse. La face osseuse et la peau rouge de ces fonctionnaires hawaïens juraient étrangement avec leur costume exotique : on eût dit Lucifer vêtu en *gentleman* et prêt à s'insinuer sournoisement dans un prêche. Les fonctionnaires indigènes

des Sandwich, dût l'ombre de Kamehameha en gémir, n'ont pas d'autre ambition que de copier servilement les habitudes de leurs pasteurs; ils s'appliquent à parler correctement l'anglais, devenu aux Sandwich la langue officielle et la langue commerciale ; ils commandent la milice ou recueillent les impôts, font adroitement et patiemment leurs affaires, prennent du thé deux ou trois fois par jour, et lisent, avec la gravité convenable, la Bible ou le *Common prayers*, quand ils ne sont pas ivres.

Je ne voudrais point assurément méconnaître les bienfaits des missions protestantes : elles ont arrêté les peuples de l'Océanie sur le bord de l'abîme où cette race insouciante allait s'engloutir; mais, en étudiant le nouvel état social des îles Sandwich, je me rappelais involontairement l'Indien des Philippines heureux et libre encore sous le joug de la loi qu'il confesse, trouvant dans les cérémonies du culte le plus cher de ses délassements, dans les croyances de sa foi naïve moins de sujets de découragement que d'espoir. Ni le zèle ni la ferveur n'ont manqué aux missionnaires des Sandwich; je crains qu'il ne leur ait manqué l'onction et l'indulgence. S'ils avaient fait un peuple heureux, j'applaudirais sans restriction à leur œuvre. Je me sens peu de sympathie pour la communauté maussade dont ils se sont contentés d'être les chefs.

CHAPITRE XIX.

Taïti et la reine Pomaré.

Le 4 juillet 1850, nous quittâmes avec joie la rade d'Honoloulou. Nous n'avions plus qu'une île à visiter dans l'océan Pacifique; mais cette île était Taïti. Située à huit cents lieues de l'archipel des Sandwich, entre le 17e et le 18e degré de latitude méridionale, la reine de l'Océanie, après vingt-huit jours de traversée, se montre enfin à nos regards. Ses sommets couronnés d'une verdure éternelle, ses rivages bordés de forêts de palmiers, au pied desquels le flot blanchissant vient mugir, n'ont pas trompé notre attente. Au milieu des pics qu'il domine, un piton plus hardi dessine sur l'azur du ciel cinq fleurons de basalte; c'est le *Diadème*, dont le massif sépare la vallée de Papenoo de celle de Fataoua. Groupées autour de ce géant qui veille sur la vallée sainte, de nombreuses collines s'abaissent doucement vers la plage ; la rive s'arrondit comme une coupe d'agate qu'un bras invisible élèverait au-dessus des flots ; le récif qui la protége s'infléchit avec elle. L'œil suit complaisamment la mollesse de ces beaux contours et la frange d'écume qui les borde. Prêtez l'oreille, vous entendrez le bruit sourd de la vague qui vient se briser sur les madrépores et retombe incessamment dans l'abîme. Ne dirait-on pas l'a-

boiement irrité d'un cerbère, menace encore lointaine que le vent apporte au navire ? N'approchez qu'avec précaution de ces bords enchantés ; craignez l'écueil qui se cache sous ces eaux si bleues et en apparence si profondes. Attendez, pour serrer de plus près la côte, que vous ayez doublé la pointe Vénus et que les cocotiers des Matavaï balancent leur tête au-dessus du frais canal qu'ils ombragent. Vos yeux cherchent avec impatience l'entrée du port : Si une main amie ne vous la signale, vous essaierez probablement en vain de la découvrir. Au milieu du tumulte des brisants, n'apercevez-vous pas ce sillon immobile où le calme des cieux se reflète ? C'est la passe de Papeïti. Guidée par un pilote habile, *la Bayonnaise* s'engage sans crainte dans cette étroite coupure, anneau brisé de la chaîne qui entoure Taïti. Le vent d'une haleine plus fraîche a gonflé nos voiles; notre ancre tombe au centre d'un bassin limpide. A notre droite, se déploie la ville, composée d'un seul rang de maisons ; notre poupe est tournée vers l'îlot de Motou-Outa.

Ce n'est pas dans ce port que vinrent aborder Wallis et Bougainville. Le havre de Papeïti n'était point encore découvert. Ces heureux navigateurs jetèrent l'ancre sur des rades moins sûres que celle qui venait de s'ouvrir pour *la Bayonnaise ;* mais combien leurs sensations durent être plus vives et plus neuves que les nôtres ! Un essaim de pirogues se jouait autour de leurs navires, des regards étonnés suivaient tous leurs mouvements, un peuple simple et doux les accueillait comme des demi-dieux. Le sauvage et l'homme blanc étaient alors une merveille l'un pour l'autre. Les naturels de Taïti contemplaient avec une crainte respectueuse ces étrangers dont leur candeur s'exagérait la puissance ; le marin comparait avec envie sa rude et pénible existence aux jouis-

sances faciles, aux plaisirs sans labeur d'un peuple qui semblait n'avoir jamais connu ni la crainte ni le travail. Cette société primitive subsistait, malgré ses imperfections, par l'absence des besoins et par l'ignorance presque absolue de la convoitise. L'arbre à pain et le cocotier, les forêts de *féi* (bananier sauvage) portaient des fruits pour le peuple comme pour les plus grands chefs. La vie des Taïtiens était en réalité insouciante et facile. Une température constamment égale et modérée, un sol plus fécond que celui des îles Sandwich, une mer plus poissonneuse, leur faisaient des conditions d'existence moins pénibles et moins laborieuses qu'aux habitants de ce grand archipel. Aussi la poésie, fille des doux loisirs, mêlait-elle quelquefois ses inspirations à leurs fêtes et son rhythme gracieux à leurs amours. Le bonheur des Taïtiens n'était fait cependant que pour eux. Quel Européen aurait pu le goûter longtemps sans lassitude ? Ces enfants de la nature, étrangers aux passions qui s'allument dans nos cœurs, passaient sur cette terre comme des êtres plongés dans un demi-sommeil. Nulle inquiétude secrète n'aiguisait leurs désirs. Leurs appétits, aisément satisfaits, ne leur faisaient connaître ni les charmes ni les tourments de la volupté. Ils arrivaient ainsi jusqu'au terme fatal sans regret des jours écoulés, sans souci des jours à venir, comme les feuilles que le vent roule sur le chemin, comme les vagues qui s'approchent insensiblement du rivage. L'arbre de la science porte des fruits amers, mais l'homme, qui les a une fois approchés de ses lèvres, aspire à des jouissances plus nobles que celles de cette existence apathique.

Le premier contact de la civilisation est presque toujours funeste aux peuples sauvages. Aucun d'eux n'a payé un plus terrible tribut à cette loi fatale que les heureux habitants de Taïti. Avant de les associer au bienfait de sa

législation protectrice et de ses désolantes croyances, l'Europe leur apporta les fléaux qui dévorent et les vices qui dégradent. On vit, dans l'espace d'un quart de siècle, le chiffre de la population, que Cook avait porté à plus de 200,000 âmes, s'abaisser à moins de 7,000 habitants. Les plus riches districts de cette île féconde se trouvèrent transformés en déserts, et les goyaviers s'emparèrent des terrains qu'avait autrefois fécondés la culture. Les missionnaires protestants eurent la gloire de sauver les débris de cette race des fureurs de l'ivresse et des ravages de l'anarchie. Le roi Pomaré II, réfugié à Moréa, abjura entre leurs mains le culte des idoles. Les missionnaires l'aidèrent à remonter sur le trône, et, grâce à leurs conseils, vers la fin de 1814, la paix avait reparu à Taïti.

Le christianisme venait de triompher avec Pomaré II. Les fidèles du culte idolâtre firent de vains efforts pour atténuer les conséquences de leur défaite. La conversion des naturels eut l'entraînement d'une manifestation politique. Il n'y eut que les factieux et les esprits frondeurs qui persistèrent à méconnaître le Dieu qui avait donné la victoire au souverain légitime. Les nouvelles idées religieuses répondaient d'ailleurs à un besoin réel. Les autels des idoles étaient renversés; le peuple n'avait plus ni espoir ni terreurs; tout frein avait disparu, toute poésie allait s'évanouir; le christianisme fut la planche de salut dans ce grand naufrage. Longtemps avant que la loi eût fait aux Taïtiens un devoir de se rendre au temple érigé par les missionnaires, l'attrait de la prière prononcée en commun les y avait attirés. Le nouveau culte leur rendait les réunions si chères à leur race, les chants religieux, les inspirations expansives dont ce peuple discoureur et bavard cherche avec ardeur l'occasion. Les beautés littéraires de la Bible, image d'une civilisation qui se rappro-

chait bien plus de l'état social des Taïtiens que du nôtre, exercèrent aussi sur ce peuple naïf leur charme irrésistible. Peu de jours suffisent pour apprendre à déchiffrer une langue qui ne possède que douze lettres juxtaposées sans aucune combinaison. Aussi la plupart des habitants de Taïti se trouvèrent-ils bientôt en état de lire eux-mêmes la traduction des livres saints, que les missionnaires répandaient avec profusion dans les îles de la Polynésie. Leur langue gracieuse et simple se colora en quelques années d'une teinte biblique qui parut lui prêter de nouvelles douceurs, et le *Cantique des Cantiques* devint le thème inévitable de toutes les déclarations d'amour. C'est ainsi que le livre de Dieu prit insensiblement, à Taïti, possession des intelligences. A cette limite poétique devait s'arrêter l'influence morale du protestantisme. Les dogmes de la vie future, les menaces de châtiments éternels ou les promesses de récompenses infinies, ne rencontrèrent de la part des Taïtiens qu'une souveraine indifférence. Ils écoutèrent avec une indulgente honhomie, sans les croire et sans les contester, les vérités austères qu'ils ne pouvaient comprendre. Les préceptes de la loi chrétienne n'avaient point la sanction de l'opinion publique. Des amendes rigoureuses et la délation organisée pouvaient seules leur assurer une obéissance apparente. Si l'on reportait sa pensée à l'état d'anarchie d'où les missionnaires protestants avaient tiré la société taïtienne, il fallait bénir leurs efforts ; mais la vieille civilisation, malgré ses abus, méritait bien encore quelques regrets, car elle n'avait fait place qu'à une civilisation incomplète. La supériorité incontestable des étoffes et des instruments européens, la faculté de se les procurer par de faciles échanges avaient causé la ruine de toute industrie indigène. On ne voyait plus les jeunes filles tisser sur leur métier le *maro* qui devait s'enrouler autour de leur

ceinture; les garçons ne battaient plus sur la pierre de basalte l'écorce du mûrier pour fabriquer la *tapa;* ils ne creusaient plus les grandes pirogues avec lesquelles ils parcouraient jadis les îles de leur archipel. Ils achetaient des mousquets au lieu de fabriquer des casse-têtes, et poussaient le dédain des produits nationaux jusqu'à négliger d'enclore ou de cultiver leurs champs, pour se nourrir de la farine et du biscuit que leur apportaient les baleiniers. Jamais Taïti n'avait connu un pareil état d'oisiveté, jamais son sol complaisant et fécond n'avait été moins propre à nourrir une population nombreuse. A l'époque où fut proclamé, dans les îles de la Société, le protectorat de la France, l'influence des missionnaires protestants avait donc porté tous les fruits qu'on devait en attendre, et notre domination, admirablement assortie au caractère aimable, à la gaieté naïve de ces bons insulaires, pouvait avoir aussi sa mission providentielle.

Il ne faut point s'étonner, cependant, que cette substitution n'ait pu avoir lieu sans des luttes sanglantes et de tristes orages. La présence des Français à Taïti ne blessait point seulement les préjugés religieux des indigènes, elle alarmait aussi la vénération que les Polynésiens ont vouée de tout temps à leurs chefs. Il fallut donc combattre et conquérir pour notre drapeau le droit de cité dans l'Océanie. Si nous eûmes, durant cette période regrettable, des ennemis secrets et d'autant plus dangereux qu'ils agissaient dans l'ombre, nous eûmes aussi des alliés pleins d'ardeur, qui nous apprirent à mieux apprécier les qualités d'un peuple spirituel et brave qu'on était parvenu à fanatiser contre nous. A Mahahena, sur les hauteurs de Hapapé et dans la vallée de Papenoo, nous vîmes des Taïtiens figurer dans nos rangs. Le premier qui gravit le pic de Fataoua fut un chef indigène. Une sorte de fusion s'établit entre les deux races sur le champ de bataille. La

terre de Taïti nous devint plus chère par le sang que nous y avions versé et par les glorieux souvenirs qui peuplent encore chacun de ses vallons. Ce qui, dans la pensée de nos ennemis, devait ébranler notre conquête lui apporta au contraire une consécration nouvelle. Les Indiens éprouvèrent le pouvoir de nos armes et se montrèrent touchés de notre clémence. L'intrépide gouverneur qui avait commencé la guerre eut l'honneur de la finir. Quand l'*Uranie*, portant le pavillon du contre-amiral Bruat, fit voile pour l'Europe, au mois de décembre 1846, la tranquillité d'une île si longtemps bouleversée par les séditions était assurée, et l'esprit impressionnable du peuple taïtien se chargeait de défendre de l'oubli la gloire de nos compatriotes.

Ce fut un véritable bonheur pour nous, qui errions depuis tant de mois d'un rivage à l'autre sans jamais rencontrer le drapeau de la France, de pouvoir nous reposer enfin à l'ombre des couleurs nationales. Je comprends la prédilection de nos officiers pour cette colonie lointaine. Sur aucun point du globe, on ne pourrait trouver un climat plus salubre, des sites plus enchanteurs, une population plus aimable et plus douce. La végétation même semble, à Taïti, vouloir modérer sa force pour ne point étouffer les plantes nourricières. Les Taïtiens sont encore dignes d'habiter ce paradis terrestre. Ce ne sont plus sans doute les beaux sauvages de Cook ; ce ne sont point heureusement les *gentlemen* des îles Sandwich. On peut, au point de vue de l'art, regretter leur poétique nudité, leur élégant tatouage, *coquetterie de l'homme pauvre et voile du paresseux qui ne savait pas fabriquer d'étoffes* [1]; mais on aurait tort de croire que cette race ingénieuse a perdu

[1] Telle est la gracieuse excuse que les Taïtiens convertis au christianisme ont su trouver pour cette coutume païenne.

tout son charme en subissant l'empire de nos idées et de nos coutumes. Les femmes de Taïti, surtout, ont allié à leur grâce naturelle je ne sais quelle teinte légèrement spiritualiste, qui contribue à rendre plus profonds et plus durables les attachements qu'elles inspirent. Taïti n'offre au voyageur qui passe que le rebut de sa population : le colon qui s'y crée un foyer domestique s'étonne de trouver, chez ces simples et naïves créatures, un abandon plein de candeur, je dirai presque de pureté. L'affection des femmes taïtiennes qui ont pris au sérieux leurs unions morganatiques, est douce et bienveillante comme leur sourire. Elles n'ont point les transports jaloux des femmes de Java ; elles sont également éloignées de l'indifférence des Tagales de Manille. Elles ignorent les fureurs de l'amour, elles en possèdent toutes les délicatesses. J'ai tenu dans mes mains plus d'une lettre d'adieux dont la résignation touchante, — on en jugera par une citation, — eût attendri le cœur de don Juan lui-même.

« O mon bien-aimé, mon esprit est troublé maintenant, il ne peut s'apaiser ; il est comme l'eau fraîche et profonde qui ne dort jamais et s'agite pour trouver le calme. Moi, je suis comme la branche que le vent a brisée : elle est tombée à terre et ne pourra plus se rattacher au tronc qui la portait. Tu es parti pour ne plus revenir. Ton visage m'a été caché, et je ne le verrai plus. Tu étais comme la liane que j'avais fixée près de ma porte : ses racines s'enfonçaient au loin dans la terre. Mon corps voudrait te rejoindre, mais il cherche vainement à se transplanter ; il se brise et tombe comme la pierre qui roule jusqu'au fond de la mer immense. Oh ! mon ami, tel est mon amour, il est lié à moi comme ma propre vie.

« Salut à toi, ô mon petit ami bien-aimé, au nom du vrai Dieu, en Jésus le Messie, le roi de la paix. »

La langue taïtienne n'est point faite pour exprimer les

idées fortes et sérieuses : elle se prête merveilleusement aux modulations de la poésie. Les anciennes chansons ne s'attachaient souvent qu'à rassembler, à la suite l'un de l'autre, des mots harmonieux. Le rhythme musical semblait être, dans ces compositions, le seul souci du poëte ; c'était aux auditeurs de trouver dans les phrases décousues, dont une accentuation chantée indiquait soigneusement la cadence, une allusion lointaine ou une allégorie. Quelquefois, cependant, une pensée inspirée par l'amour venait éclore dans le cerveau du poëte, et donnait un sens plus précis aux mélodies que le peuple répétait en chœur. Le plus souvent, la grâce des vers taïtiens était involontaire ; on eût pu adresser aux bardes qui les avaient composés, ce couplet que les jeunes filles de Papeïti aiment encore à s'entendre redire :

« La fleur des collines répand son parfum sans avoir de but ; — l'oiseau qui chante ne sait point si on l'entendra. — Ainsi ta beauté, sans que tu y songes, s'exhale de toi comme un parfum. »

Au milieu de ces chants, si vagues dans leur expression, inégal et timide effort d'une veine paresseuse, on s'étonne d'entendre résonner parfois une épithète homérique. Chacune des îles de l'archipel, dans les chansons des Taïtiens, a son surnom qui, presque toujours, l'accompagne. C'est Raiatéa *à la jambe molle*, Borabora *à l'aviron silencieux*, Huahiné *qui s'entête à la danse*.

Taïti était la Lesbos et non la Sparte de l'Océanie ; elle avait plus de chants d'amour que de chants de guerre. Les îles Sandwich, les îles Viti préféraient l'épopée à l'idylle. Les îles Tonga redisaient, sur un mode attendri, les plaintes maternelles de leur reine Fiti-Maou-Pologa, dont le fils fut emporté par les vents loin de son île natale. Sa

pirogue, longtemps errante sur des flots inconnus, aborda enfin aux rivages de Samoa. Un songe avait rassuré la reine, mais n'avait pas consolé sa douleur. Chaque matin, elle venait s'asseoir sur la plage, et, les yeux tournés vers le nord, elle donnait un libre cours à son affliction.

« Regardez, disait-elle, le nuage du matin se lève. — Où repose ce nuage vermeil? — Est-ce sur la baie d'Oneata? — cette baie où est à présent mon fils ! — mon fils chéri est loin de ma maison ! — Que mes larmes soient un océan ! — Mon fils est allé jusqu'à Samoa. — On dit qu'il joue aux boules sur le bord de la mer. — C'était un enfant qui gagnait tous les cœurs ; il était comme le *tiaré* [1], — dont le parfum apporté par les vents — réjouit au loin le voyageur qui passe ! »

La souveraine de Taïti, Pomaré, n'a jamais, comme la reine des Tonga, composé de vers ; elle aime à réciter ceux que, dès son enfance, lui ont appris ses folâtres compagnes. Vous l'entendez souvent murmurer de ces mots sans suite qui tombent mollement en cadence, dont le sens échappe à votre esprit, mais caresse en secret les souvenirs de la reine. Cette princesse, qui, par ses terreurs et ses indécisions, faillit perdre sa couronne, et mit un instant en péril la paix du monde, qui eut une folle jeunesse et une maturité soucieuse, qui, plus calme aujourd'hui, ne veut vivre désormais que pour ses enfants, héritiers de Taïti et des Pomotou, de Raiatéa, de Borabora et de Huahiné, — cette reine, en un mot, sur laquelle ont été fixés, pendant quelques mois, les yeux de l'Europe, voulut bien honorer notre corvette de sa visite. Nous la reçûmes avec les égards et le cérémonial

[1] Le *tiaré* est la plante que les botanistes anglais ont nommée *gardenia*, et dont les femmes polynésiennes mêlent, à cause de son odeur suave, la fleur à leurs cheveux.

qu'on n'accorde, en Europe, qu'aux têtes couronnées. Le canon gronda aussitôt qu'elle parut sur la plage; lorsqu'elle posa le pied sur le pont de *la Bayonnaise*, la musique l'accueillit par les airs qu'elle aimait. Elle occupa, pendant le dîner qui lui fut offert, un fauteuil élevé sur une large estrade. Admis à bord de la corvette, les Taïtiens purent contempler leur reine, dominant ses hôtes étrangers de toute la hauteur de ce trône. Pomaré fut sensible à tant d'attentions. Son visage basané se dérida pour nous. Elle resta longtemps à bord de la corvette et voulut, avant de partir, poser sa couronne de fleurs sur un front qui s'inclina gaiement pour subir ce modeste diadème. — Le volage époux de Pomaré, Arii-Faite, ne sut exprimer ses sensations que par un appétit digne de Gargantua; mais, parmi les princesses qui avaient suivi leur grave souveraine, nous trouvâmes de plus agréables convives. La jeune Aïmata [1], compagne destinée par la reine à l'héritier du trône; Arii-Taïmai [2], majestueuse beauté d'un âge déjà plus mûr, se montrèrent naïvement heureuses de la fête à laquelle on les avait conviées. Lorsqu'au milieu d'une pluie de feu, tombant du haut des vergues, elles descendirent dans le canot qui les attendait le long du bord, elles semblaient regretter la discrète prévoyance qui abrégeait pour elles les plaisirs de cette longue soirée.

J'aurais mauvaise grâce à protester contre l'enthousiasme que les femmes de Taïti ont inspiré à tant de voyageurs. Leur gaieté sans malice et leur sourire candide sont pourtant, selon moi, leur plus grand attrait. Après avoir parcouru près de la moitié du monde, je me trouvais encore de l'avis des aimables princesses qui venaient

[1] Aïmata, en taïtien, *qui mange les yeux.*
[2] Arii-Taïmai, *la princesse qui pleure.*

de nous quitter et dont j'admirais intérieurement le bon goût : ce ne sont, me disais-je avec elles, ni les Chinoises, ni les Malaises, ni les Polynésiennes, ce sont les femmes françaises qui sont *jolies, vahiné farani ménéné;* mais, quelle que puisse être mon opinion sur la beauté des femmes de l'Océanie, je ne m'en intéresse pas moins à l'avenir d'une race qui sait allier les plus nobles aux plus doux instincts. Dans la plupart de ces archipels semés au milieu de la mer du Sud, vous trouverez un peuple brave sans férocité, aussi prompt à pardonner les offenses qu'à les ressentir, amoureux des longs discours et des chants mélodieux, fait pour les hasards de la guerre comme pour les loisirs de la paix, ennemi de toute contrainte et plus capable peut-être de vertu que d'hypocrisie. Si ce n'est point à nous que l'avenir réserve la tutelle de ces populations, puisse du moins le ciel leur envoyer des maîtres indulgents ! La domination qui voudrait assujettir brusquement au travail ou à la vertu une race habituée à vivre d'air et de liberté, qui tenterait de ruiner la joyeuse insouciance de ce peuple, lui ravirait du même coup le souffle qui l'anime. Que notre civilisation se montre donc une fois réellement bienfaisante envers ces pauvres sauvages, qu'elle a si souvent entrepris de moraliser et qu'elle n'a, jusqu'à présent, réussi qu'à détruire !

Des complications politiques, que le gouverneur des îles de la Société parvint à dénouer sans notre concours, nous retinrent pendant près d'un mois dans le port de Papéïti. Le moment arriva enfin où il nous fut permis de poursuivre notre voyage. Le 21 août 1850, dès la pointe du jour, nous étions en dehors des récifs. La brise du matin nous abandonna quand nous avions encore en vue les navires mouillés sur la rade ; mais bientôt les vents alizés vinrent enfler nos voiles. Les sommets de Taïti s'abaissè-

rent l'un après l'autre sous l'horizon, ceux de Moréa ne tardèrent pas à disparaître ; avant le coucher du soleil, *la Bayonnaise* n'avait plus devant elle que les vastes solitudes de l'océan Pacifique. Cinquante-trois jours nous suffirent pour doubler le cap Horn et atteindre la baie de Rio-Janeiro. Le vent nous secondait ; *la Bayonnaise* semblait avoir des ailes. Tout retard désormais nous était importun. Nous n'eussions point touché sur les côtes du Brésil, si les instructions du ministre de la marine ne nous en eussent fait un devoir. Nous résolûmes du moins de ne pas nous y arrêter. Le 19 octobre, nous bordions nos huniers pour un dernier appareillage, et le 6 décembre 1850, après avoir coupé six fois l'équateur, après avoir parcouru près de vingt-six mille lieues, nous laissions tomber l'ancre sur la rade de Cherbourg, que nous avions quittée au mois d'avril 1847.

Près de trois années se sont déjà écoulées depuis le retour de *la Bayonnaise* au port ; mais, grâce à la fidélité d'affectueux souvenirs, je ne suis point resté complétement étranger aux événements qui se sont accomplis pendant ces trois ans dans les mers de la Chine. Je pressentais que l'extrême Orient ne tarderait point à attirer encore une fois les regards de l'Europe. La fièvre révolutionnaire semble agiter enfin ce monde impassible. Une troupe de bandits rassemblés par la famine a pris en quelques mois vis-à-vis du gouvernement de la Chine les proportions d'une armée de rebelles. La faiblesse de ce gouvernement est parvenue à transformer des projets de pillage en projets politiques, et le drapeau d'un prétendant flotte aujourd'hui sur les murs de Nan-king. Quelle sera l'issue d'un conflit auquel le peuple n'a point encore pris part ? Les descendants de Kang-hi iront-ils rejoindre les fils de Gengis-Khan dans les vastes déserts de la terre des Herbes ? La Chine verra-t-elle, ainsi que le procla-

ment les insurgés, le retour de ces temps heureux où des mandarins intègres n'accordaient le bouton académique qu'aux veilles studieuses des lettrés? Est-ce Confucius qui va triompher de Bouddha et de Lao-tseu? — Je me garderai bien de prédire le jour où la dynastie de Taï-tsing devra se résigner à descendre du trône; la route est encore longue des bords du Yang-tse-kiang à Pé-king. Si la révolte cependant continuait ses progrès, si les succès des insurgés finissaient par provoquer un véritable mouvement national, on serait en droit d'attribuer à la crise ainsi agrandie la portée d'un événement providentiel. Les peuples n'errent point éternellement dans le même sentier. Ce ne serait pas le règne des traditions antiques, mais des destins inconnus qui s'ouvriraient alors pour la race chinoise. Nos enfants assisteront probablement à d'étranges métamorphoses. Les distances s'effacent, les nations insensiblement se confondent. Quand des navires à vapeur remonteront le cours du Yang-tse-kiang et du Houang ho, quand des chemins de fer sillonneront le territoire céleste et pénétreront jusqu'au cœur du Thibet, Bornéo et Célèbes, Mindanao et la Nouvelle-Guinée ne manqueront plus de bras pour exploiter les richesses de leur sol. Des bords de la Californie aux côtes du Camboge s'étendra tout un monde, plus fécond et plus prospère peut-être que notre vieille Europe. Je me félicite d'avoir pu visiter, avant une transformation qui me semble inévitable, ces parages reculés, cette immense arène ouverte à l'activité des générations futures. Si j'ai pu supporter sans trop d'amertume les incertitudes d'un exil de quatre ans, c'est à l'intérêt éveillé en moi par ces régions lointaines de l'extrême Orient que j'en dois rendre grâce; c'est aussi, — dois-je l'ajouter en finissant? — aux compagnons de voyage qui ont partagé avec moi les épreuves et les fatigues d'une si longue campagne. De tous les sou-

venirs que je veux conserver des jours que nous avons passés ensemble, celui de leur amitié, — qu'ils n'en doutent jamais, — sera le dernier à s'effacer de ma mémoire.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

CHAP. I. Les Tagals et les Espagnols aux Philippines..... 1

II. La province de la Laguna..... 32

III. Les provinces de Batangas et de Bulacan..... 55

IV. Etablissement de la domination espagnole dans l'Archipel indien..... 72

V. Réorganisation des possessions hollandaises après la paix de 1815..... 91

VI. Expédition de Bali..... 104

VII. Départ de *la Bayonnaise* pour Batavia. — Le détroit de Samboangan..... 121

VIII. La résidence de Menado dans l'île Célèbes..... 129

IX. Les Hollandais à Bonthain et à Macassar..... 144

X. *La Bayonnaise* à Batavia..... 161

XI. Les régences javanaises..... 189

XII. Singapore..... 235

XIII. Assassinat du gouverneur Amaral. — Un typhon sur la rade de Macao..... 245

XIV. Le Conseil de Macao et le vice-roi de Canton... 261

XV. Les pirates chinois..... 269

H. XVI. L'île Oualan et le roi George..... 285
XVII. Mort de l'empereur Tao-Kouang. — Son successeur Y-Shing. — Départ de *la Bayonnaise*..... 316
XVIII. Les îles Sandwich..... 324
XIX. Taïti et la reine Pomaré..... 337

FIN DE LA TABLE.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

9722-105